

REVUE

GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME VINGT-TROISIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE

44, RUE DE TRÉVISE

1862

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES ÉVANGILES

PREMIER ARTICLE

I

Le christianisme sortait à peine du cercle dans lequel il avait pris naissance, que déjà l'on avait de nombreux récits de la vie et de l'enseignement (*facta et dicta*) de son fondateur. On en a pour garant l'évangéliste Luc ¹. Ces écrits, qui étaient des Évangiles au même titre que ceux que nous possédons, puisqu'ils racontaient également la Bonne Nouvelle ² annoncée par Jésus-Christ, différaient-ils des nôtres? Il est permis d'en douter. Luc, il est vrai, semble leur reprocher de ne pas être toujours exacts et, en même temps, d'être incomplets ³. Mais peut-être faut-il seulement entendre par là qu'ils n'embrassaient chacun qu'une partie de la vie et des enseignements du Sauveur.

C'est une opinion qui était généralement admise, il n'y a pas encore longtemps, que ces Évangiles, mentionnés dans le prologue de Luc, n'étaient pas autres que ceux de Matthieu et de Marc. Ce sentiment est aujourd'hui abandonné, en ce sens du moins que l'on reconnaît que Luc n'a pas entendu parler de deux Évangiles seulement, mais d'un grand nombre. « Beaucoup de personnes (πολλοί), dit-il, en effet,

¹ Luc, 1, 1 et 2. Bleck, *Einleitung in das N. T.* p. 263 et 264.

² Εὐαγγέλιον signifie bonne nouvelle.

³ Luc, 1, 3 et 4.

ont entrepris de composer un récit des choses qui sont reçues parmi nous avec une entière assurance. »

Ne serait-il pas possible, cependant, que nos deux Évangiles de Matthieu et de Marc fussent compris parmi les nombreux ouvrages analogues, antérieurs à Luc? Ce n'est pas probable pour celui qui porte le nom de Matthieu. Et, en effet, les divers Évangiles dont il est fait mention dans la préface de Luc n'étaient pas l'œuvre de témoins oculaires des faits qui y étaient racontés. Par conséquent, l'écrit de Matthieu, qui avait été apôtre, n'en faisait pas partie. Il ne servirait de rien de supposer que Luc a pu connaître ce livre sous un autre nom que celui de Matthieu; car si, dès le principe, cet Évangile n'a pas été attribué à cet apôtre, on ne saurait expliquer ni quand, ni comment, ni pourquoi on l'en aurait plus tard regardé unanimement comme l'auteur.

Ce n'est pas à dire toutefois que notre premier Évangile n'existât pas encore, car on sait, d'autre part, qu'il fut composé avant le troisième; mais on peut conclure des paroles de Luc qu'il lui était inconnu, et ce fait n'est pas sans importance; car, d'un côté, il constitue un argument décisif contre l'hypothèse qui fait dériver le troisième Évangile du premier, et, d'un autre côté, il établit péremptoirement que les ouvrages de ce genre n'avaient pas encore cette notoriété publique qu'on leur suppose généralement, puisqu'un écrit aussi considérable que celui de Matthieu avait pu échapper à un homme qui se piquait d'exactitude et qui assure lui-même qu'il avait eu soin de se mettre au courant de tout ce qui se rapportait à l'histoire évangélique.

La raison qui nous a fait admettre que l'Évangile de Matthieu n'était pas au nombre des divers écrits évangéliques dont il est question dans la préface de Luc ne saurait atteindre notre second Évangile, Marc n'ayant été ni un apôtre ni un disciple immédiat de Jésus-Christ. D'un autre côté, on ne peut douter qu'il ne fût connu de Luc. En effet, comme on en aura la preuve plus loin, celui-ci s'en servit pour la composition de son propre ouvrage. On peut supposer cependant, avec quelque vraisemblance, que cet écrit n'était pas alors tel que nous le possédons, car, autrement, comment Luc, qui en a fait passer la plus grande partie dans son Évangile et qui en a suivi la disposition générale des matières, ne l'aurait-il pas distingué du reste de ces histoires évangéliques auxquelles il reproche, indirectement, il est vrai, mais cependant en termes fort transparents, de manquer ou d'exactitude ou d'ordre et de suite?

Pour n'avoir pas été les plus anciens ouvrages de ce genre, les Évangiles de Matthieu et de Luc n'en sont pas moins, aussi bien que celui de Marc, des temps apostoliques, ou, pour mieux dire, du premier siècle de l'ère chrétienne ¹. C'est peine perdue d'en chercher la preuve, comme on le fait d'ordinaire, dans les écrivains chrétiens de la première moitié du second siècle. Si l'on excepte Papias, qui fait mention d'un écrit historique de Marc et d'un recueil de sentences du Seigneur qu'il attribue à l'apôtre Matthieu, on peut assurer que ces écrivains ne connaissent pas nos Évangiles ou, ce qui revient au même pour nous, que, s'ils les ont connus, ils n'en parlent ni ne les citent jamais. Les prétendus témoignages que les théologiens orthodoxes veulent à tout prix leur arracher ont quelque chose de louche et d'équivoque, qui, bien loin de convaincre l'esprit, éveille involontairement des défiances. On ne peut lire les rapprochements que les critiques de cette école ont coutume de faire entre certains passages de Polycarpe, de Clément de Rome, d'Ignace, et même de Justin martyr, et des passages analogues de nos Évangiles ², sans être tenté de penser qu'il faut que cette cause soit bien mauvaise pour avoir besoin ou pour se contenter de semblables arguments.

Mais, si les témoignages historiques nous font défaut, nous avons dans ces livres des marques certaines de leur âge. Ils portent en eux-mêmes leur acte de naissance.

Et d'abord, je ne sais en quel autre moment que dans la seconde moitié du premier siècle on pourrait placer les ouvrages écrits dans la langue et dans le style qui sont propres à nos évangiles ou du moins aux trois premiers, car le quatrième se distingue déjà, sous ce rapport, de ceux qui le précèdent. Ce grec hébraïsant, ce style coupé trahissent des écrivains qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans un milieu juif, et dont la pensée s'est formée en hébreu avant d'être exprimée en grec. C'est bien ainsi que pouvaient parler ou écrire en grec des Palestiniens du premier siècle, ou que pouvait se formuler parmi eux la tradition chrétienne. Les choses changèrent au second siècle. Le nombre des Palestiniens qui embrassèrent le christianisme diminua, et fut, dans tous les cas, insignifiant à côté de la foule des juifs hellénistes et surtout des païens qui se firent chrétiens. Dans ce nouveau milieu, la vie de Jésus-Christ aurait été racontée en un autre style et en une autre langue. Il est certain que les écrits des chrétiens

¹ Je laisse de côté pour le moment l'Évangile de Jean qui fera le sujet d'un article spécial, et qui présente des difficultés d'une nature particulière.

² Guerike, *Hist. krit. Einleit. in das N. T.*, p. 30, note 2 et p. 245, note 6.

de cette époque n'ont plus rien de commun, pour ce qui est de la forme littéraire, avec ceux qui portent les noms de Matthieu, de Marc et de Luc; et même les divers Évangiles apocryphes qui sont parvenus jusqu'à nous, quoique rédigés, pour la plupart, à l'imitation de nos Évangiles canoniques, en diffèrent cependant d'une manière sensible, sous le rapport de la langue et du style.

Il faut ensuite faire remarquer que certains détails de nos Évangiles fixent la date de leur composition. Je n'en examinerai qu'un seul, mais il est décisif; il me le semble du moins.

Le premier et le troisième Évangiles contiennent également, quoique en des termes un peu différents, une double prédiction de Jésus-Christ relative à la ruine de Jérusalem et à sa seconde venue sur la terre¹. Dans Matthieu, ces deux événements sont liés l'un à l'autre au point de n'être, en quelque sorte, que les deux parties d'un même événement. « Aussitôt après les afflications de ces jours (la destruction de Jérusalem), les signes précurseurs du retour du Seigneur se manifesteront², » tel est le sens dans lequel le premier évangéliste entend les deux prédictions de Jésus-Christ. Ce n'est évidemment qu'avant la chute de la cité sainte, ou tout au plus que très-peu de temps après cette catastrophe, qu'on put les prendre dans ce sens. Et, en effet, quand, après la ruine de Jérusalem et la dispersion de ses habitants, on ne vit pas se produire le moindre signe précurseur du retour du Seigneur, on fut bien obligé de reconnaître que les deux événements prédits n'étaient pas aussi voisins l'un de l'autre qu'on l'avait cru jusqu'alors, et l'on en vint naturellement à penser qu'on n'avait pas très-bien compris les paroles du Maître. Il suit nécessairement de là que l'Évangile qui présente les deux événements prédits comme très-rapprochés l'un de l'autre n'a pu être écrit qu'avant la destruction de Jérusalem³ ou du moins immédiatement après cet événement. Quelques années seulement après la ruine de la cité de David, on aurait rapporté la double prédiction du Seigneur, de manière à laisser un plus grand intervalle entre le premier et le second acte du grand drame eschatologique.

Et c'est précisément ce qu'a fait l'auteur du troisième Évangile. « La fin ne sera pas, dit-il, tout aussitôt⁴ » (après la ruine de Jérusa-

¹ *Matth.* xxiv, 1-44. *Luc.* xxi, 5-28. Comp. *Marc.* xiii, 1-27, avec lequel Matthieu offre de plus grandes affinités que Luc.

² *Matth.*, xxiv, 29 et 30.

³ De Wette, *Lehrb. der hist. krit. Einleit. in die kanon. Bücher*, das N. T., 4^e édit. p. 169.

⁴ *Luc.* xxi, 9.

» lem) ; il faut encore que les temps des nations soient accomplis ¹. » Que conclure de cette forme nouvelle donnée à la double prédiction de Jésus-Christ, dans le troisième Évangile, sinon que cet Évangile fut écrit assez longtemps après la destruction de Jérusalem, pour qu'on eût pu se convaincre que l'accomplissement de la seconde partie de la prédiction ne devait pas suivre immédiatement la réalisation de la première² ?

Ajoutez que, dans le premier Évangile, les calamités prédites sont vagues et générales. Les commentateurs y auraient vu difficilement la destruction de Jérusalem, s'ils n'avaient trouvé des indications positives dans le passage correspondant du troisième Évangile. Dans celui-ci, au contraire, il est nettement fait mention du siège et de la désolation de la ville sainte³. Cette différence n'est pas difficile à expliquer. Matthieu écrivait à une époque où la prédiction, non encore accomplie, restait indécise à ses yeux, tandis que Luc, écrivant à un moment où une partie en était déjà réalisée, pouvait lui donner des formes plus arrêtées et plus précises. On a donc encore ici un indice certain des dates relatives de la composition de l'un et de l'autre de ces deux Évangiles.

Ce n'est pas à dire, cependant, que le troisième Évangile ait été composé de longues années après la ruine de Jérusalem. L'attente du second avènement du Messie y est encore regardée comme prochaine. Au second siècle de l'ère chrétienne, on se prend, non sans tristesse, à considérer ce grand événement comme indéfiniment ajourné. Un chrétien de cette époque sentit la nécessité de relever les esprits abattus, et de maintenir cette croyance, en l'expliquant. Selon lui, Dieu, qui ne compte pas avec le temps, avait, dans un sentiment de commisération pour la race humaine et dans le dessein de laisser à tous les hommes la possibilité d'embrasser la doctrine chrétienne, retardé le moment du renouvellement de toutes choses ; cette terrible révolution était toujours inévitable ; seulement, l'heure nous en est inconnue, et il ne nous reste, en attendant, qu'à nous tenir constamment prêts, afin d'être trouvés purs et sans tache quand éclatera le redoutable jour du Seigneur⁴. Le rédacteur du troisième Évangile n'en est pas là. Non-seulement sa foi en l'accomplissement de la seconde partie de la prédiction de Jésus-Christ n'a reçu aucune atteinte, mais encore

¹ Luc, 24.

² Reuss., *Geschichte der heilig. Schriften N. T.*, 3^e édit., § 196.

³ Luc, xxi, 20.

⁴ 2 Pierre, iii, 2-13.

il ne la renvoie pas à un avenir vague et indéterminé ; il en connaît la date, du moins approximativement. Il a vu que le retour du Seigneur ne devait pas suivre immédiatement la chute de la ville sainte ; mais il est convaincu que la génération présente ne passera pas avant que le Sauveur apparaisse de nouveau sur la terre¹. S'il avait vécu après le premier siècle, il serait resté quelque trace des sentiments de cette époque sur le second avènement du Messie, dans la manière dont il rapporte cette partie de la prédiction du Seigneur, de même que la forme sous laquelle il rapporte la partie relative à la destruction de Jérusalem montre clairement qu'il écrivait après cette catastrophe.

On peut admettre de là, avec une complète assurance, que le troisième Évangile est du premier siècle de l'ère chrétienne, et qu'il fut rédigé probablement entre les années 80 et 90, tandis que celui de Matthieu, qui lui est antérieur, fut écrit avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire avant l'année 70.

II

Comment se fait-il cependant, si nos Évangiles canoniques remontent aux temps apostoliques, qu'ils aient été si peu connus, ou du moins si rarement cités, ou, pour mieux dire, jamais cités avant la fin du second siècle ; qu'on n'ait en aucun cas invoqué leur autorité, et qu'on ne les voie apparaître que fort tard avec le nom des auteurs auxquels ils sont attribués ? On ne peut douter que le silence des Pères apostoliques et même des écrivains qui les suivirent immédiatement, sur nos Évangiles et sur les autres écrits analogues, n'ait fourni un prétexte assez plausible aux doutes qui se sont élevés sur leur antiquité, et ne prête une certaine vraisemblance aux hypothèses qui en placent la composition au milieu du second siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire un peu avant le moment où on commence à en parler. Je ne dis pas que ces hypothèses ne prétendent pas s'appuyer sur d'autres raisons ; mais celle-ci est certainement une des principales, et, dans tous les cas, c'est ce silence des écrivains ecclésiastiques antérieurs à la seconde moitié du second siècle qui les a seul rendues possibles, pour ne pas dire qu'il les a provoquées. Il est bien évident, en effet, que, si l'on trouvait dans ces écrivains, soit des citations positives de nos Évangiles, soit même de simples allusions un peu transparentes

¹ *Luc*, xix, 32.

à l'existence de ces écrits, ces hypothèses tomberaient aussitôt d'elles-mêmes, ou, plus vraisemblablement, elles ne seraient jamais nées.

Est-il bien certain que les Pères apostoliques n'aient ni mentionné ni cité nos Évangiles? Il est incontestable qu'ils n'en parlent jamais. Quand on compare leurs écrits avec ceux de Tertullien, d'Irénée et des Pères postérieurs à ceux-ci, on est frappé de la différence qu'ils présentent sous ce rapport. Ceux-ci en appellent sans cesse, en les citant par leurs noms, à l'autorité des Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc, de Jean, aussi bien qu'à l'autorité des Épîtres de Paul, de Pierre, de Jacques, etc. Ceux-là font parfois mention de quelques épîtres de Paul ; mais, de nos Évangiles, ils ne disent jamais un mot. Ils rapportent parfois, il est vrai, des paroles de Jésus-Christ, mais ils ne les accompagnent en aucun cas d'expressions qui puissent faire supposer qu'ils les prennent, soit dans nos Évangiles, soit dans quelque autre document écrit analogue ; ils ne les citent guère qu'avec des formules de ce genre : « Le Seigneur dit, » ou « Comme dit le Seigneur, » etc.

Il faut ajouter que, de ces paroles de Jésus-Christ, les unes ne se retrouvent pas dans nos Évangiles, et les autres n'y sont rapportées qu'avec des différences plus ou moins profondes ¹. Je n'ai pas ici à m'occuper des premières. Quant aux secondes, on a prétendu tantôt que les Pères apostoliques les tenaient de la tradition, et voilà pourquoi, fait-on remarquer, elles sont rédigées en d'autres termes que les passages correspondants de nos Évangiles ; tantôt qu'ils les empruntaient à nos Évangiles, et, dans ce cas, on explique les différences par cette circonstance qu'ils les citaient de mémoire. Que l'un et l'autre système puisse se soutenir, je le veux bien. On a cependant de bonnes raisons de penser que, pendant longtemps, les discours et les actions du Sauveur furent connus plutôt par la tradition que par des livres. Il y a surtout ici une considération qui me paraît décisive. On ne peut, ce me semble, séparer, dans l'ensemble des citations que les Pères apostoliques font des paroles de Jésus-Christ, celles qui correspondent à des passages de nos Évangiles de celles qui ne s'y trouvent pas. Les distinguer en deux classes est une vaine subtilité. Elles ont toutes bien certainement une même origine, et cette origine ne peut être que la tradition.

¹ On a voulu voir des citations de *Luc*, vi, 36 et suiv. dans *1. Epist. Clementis*, 43 ; de *Matth.*, xviii, 6 et 7 dans *Ibid.*, 46 ; de *Matth.*, xix, 12 dans Ignace, *Epist. ad Smyrn.*, 6 ; de *Jean*, iii, 8 dans Ignace *ad Philad.*, 7 ; de *Matth.*, xvi, 26 dans Ignace *ad Rom.*, 6 ; de *Luc*, vi, 37 et *Matth.*, v, 3, 10, vii, 2 dans Polycarpe *ad Philip.*, 2 ; de *Matth.*, vi, 13, xxvi, 41 dans *Ibid.*, 7 ; de *Matth.*, xx, 21, xxii, 14 dans Barnabas *Epist.*, 4.

Est-ce à dire qu'on puisse conclure de là que nos Évangiles n'existaient pas dans la première moitié du second siècle ? Je ne le pense pas. Ce silence ne peut infirmer en rien les preuves que nous avons de l'antiquité des écrits de Matthieu, de Marc et de Luc ; il prouve seulement qu'on ne tenait pas encore ces écrits pour la source et la règle de la foi, comme on le fit plus tard ; et, en réalité, dans la première moitié du second siècle, cela n'était pas nécessaire.

Que l'on se représente bien l'état des choses à cette époque. La plupart des conducteurs des églises étaient, soit des hommes qui, comme Polycarpe, Clément, Ignace, Barnabas, avaient eu des rapports longs et intimes avec les apôtres, ou du moins avec quelques-uns d'entre eux, soit des hommes qui, ainsi que Papias le dit de lui-même, n'avaient pas sans doute connu les Apôtres, mais qui avaient reçu la foi de la bouche de ceux qui avaient conversé familièrement avec eux¹. Or, pour tout ce qui concernait la vie et l'enseignement du Sauveur, qu'avaient à faire de documents écrits et les premiers, qui en tenaient la connaissance des compagnons mêmes du Maître, et leurs disciples, auxquels ils avaient transmis avec un soin pieux tout ce qu'ils avaient appris des apôtres ? Quand il leur suffisait de recueillir leurs souvenirs, quel besoin avaient-ils d'invoquer le témoignage ou d'en appeler à l'autorité d'écrits plus incomplets que le trésor de connaissances déposées dans leur mémoire ?

C'est ainsi qu'Irénée nous montre Polycarpe, qui avait été instruit par les apôtres et qui avait eu des rapports intimes avec plusieurs de ceux qui avaient vu le Seigneur, enseignant constamment la doctrine qu'il avait apprise de leur bouche². Et, à leur tour, ceux qui succédèrent aux disciples immédiats des apôtres ne sentirent pas la nécessité d'appuyer de l'autorité de documents écrits les enseignements qu'ils avaient reçus de leurs maîtres. Nous en avons pour preuve le témoignage de Papias. Un passage de ses écrits, conservé par Eusèbe, contient sur ce sujet des indications positives. Il ne sera pas inutile d'en mettre une partie sous les yeux du lecteur.

« Je ne prenais plaisir, ainsi que le font tant d'autres, dit-il, ni à ceux qui parlent beaucoup, mais à ceux qui enseignent ce qui est vrai ; ni à ceux qui rapportent des préceptes hétérogènes, mais à ceux qui reproduisent les commandements confiés à la foi par le Seigneur et

¹ Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 39 ; Irénée, *adv. hæres.*, lib. V, cap. 33, donne, il est vrai, Papias pour un disciple immédiat de l'apôtre Jean ; mais il me semble plus sûr de s'en rapporter à ce que l'évêque de Hiérapolis dit de lui-même.

² Irénée, *adv. hæres.*, lib. III, cap. 3.

provenant de la vérité même. S'il arrivait quelque personnage ayant suivi les presbytres, je lui demandais ce qu'il avait entendu d'eux, ce que disaient André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou tout autre des disciples du Seigneur, et ce que disent Aristion et le presbytre Jean, disciples aussi du Seigneur, car je ne pensais pas pouvoir retirer autant d'utilité des livres que de la tradition orale, vivante et permanente. ¹ »

On ne saurait demander rien de plus clair, de plus explicite, de plus propre à nous faire connaître l'état des choses, par rapport à nos livres sacrés du Nouveau Testament, dans la première moitié du second siècle ², que ces paroles de Papias. Voilà un chrétien distingué, un évêque qui met les documents écrits bien au-dessous de la tradition, quand il s'agit de s'instruire des vérités religieuses. Il avait cependant écrit lui-même cinq livres de commentaires sur un de ces ouvrages auxquels il n'accorde qu'une importance secondaire. Son témoignage ne saurait donc être suspect.

Les choses changèrent, il est vrai, bientôt après, du moins en partie. Il ne pouvait en être autrement. Quand les hommes qui tenaient leur foi des disciples et des compagnons d'œuvre des apôtres eurent disparu, le besoin se fit sentir de se rattacher à un enseignement fixe. Les documents écrits par les anciens chrétiens acquirent, par conséquent, plus de prix et d'autorité. Mais, même encore alors, la tradition ne perdit rien de sa valeur primitive. On continua pendant longtemps à la regarder comme la source la plus abondante et la plus précieuse de la véritable doctrine. Irénée est l'écho de l'opinion générale des chrétiens de la fin du second siècle, quand il déclare que cette doctrine ne s'est pas transmise par l'écriture, mais par la parole ³.

On doit comprendre maintenant comment il se fait que nos Évangiles ne soient pas cités par les Pères apostoliques et par la plupart de leurs successeurs immédiats. Ce fait s'explique par la nature même des choses ; il ne prouve rien, par conséquent, contre l'existence de nos Évangiles ; mais on peut en conclure que ces livres n'avaient pas encore l'autorité qu'on leur reconnaîtra bientôt, qu'on ne les tenait, ni pour des pièces indispensables, ni pour des documents officiels de la religion chrétienne, et que, s'ils servaient à l'instruction et à l'édification de quelques particuliers et peut-être aussi de quelques églises, ils

¹ Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 39 (cap. 40 de l'édition de H. Lœmmer, Schaffhouse, 1861, in-8).

² Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie, fut mis à mort vers l'an 150.

³ Irénée, *ad. hæres.*, lib. III, cap. 2.

n'étaient pris nulle part, ni pour la règle, ni pour l'expression de la foi.

Et ce n'est pas, en réalité, pour en faire la règle et l'expression de la foi, que leurs auteurs les avaient écrits. On s'imagine communément aujourd'hui que ces ouvrages furent composés dans le dessein bien compris et bien arrêté de laisser à la postérité des documents positifs sur la vie et les enseignements du fondateur de la religion chrétienne. Rien de plus erroné et de plus contraire à l'histoire. Que les évangélistes n'aient pas eu en vue la postérité, c'est ce dont on ne saurait douter un seul moment, quand on se rappelle que les premiers chrétiens attendaient un très-prochain retour du Seigneur, retour qui serait le signal d'un renouvellement complet de toutes choses. La fin du monde devait arriver avant même que tous ceux qui avaient entendu Jésus-Christ fussent morts ¹. « On n'attendait pas du Messie, dit Credner, de nouveaux écrits religieux; il n'était venu que pour accomplir la loi et les prophètes, et l'attente de son prochain retour rendait entièrement inutile toute nouvelle Écriture sainte ². »

Les évangélistes n'eurent même pas l'intention de donner à leurs livres une publicité illimitée, et de les adresser, soit aux chrétiens de tous les pays, soit aux juifs et aux païens, en général. Chacun d'eux écrivit, soit pour un particulier, soit pour un cercle restreint d'individus. C'est un fait sur lequel il n'y a pas de doute possible. Luc nous apprend lui-même qu'il composa son Évangile et le livre des Actes pour l'instruction d'un personnage nommé Théophile ³, qui lui avait probablement manifesté l'intention de connaître en détail la vie du Seigneur et les travaux des apôtres. Toute l'antiquité chrétienne est unanime à répéter que l'Évangile de Marc fut écrit pour les personnes qui avaient vécu avec l'apôtre Pierre, et même sur leurs demandes réitérées ⁴. C'est une opinion généralement admise que l'Évangile de Jean fut uniquement destiné, dans le principe, au cercle de disciples qui l'avaient entouré dans sa vieillesse ⁵. Le premier de nos quatre Évangiles eut aussi certainement une destination spéciale. Quand on considère que son auteur met tant d'insistance à faire voir comment les prophéties de l'Ancien Testament se sont accomplies dans la personne de Jésus-

¹ *Matth.*, xxiv, 34; *Luc*, xxi, 32; *Marc*, xiii, 30.

² Credner, *Einleit. in das N. T.*, t. I, p. 493. Reuss, *Gesch. der heilig. Schriften des N. T.* § 36

³ *Luc*, i, 3, *Actes*, i, 2.

⁴ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. ii, cap. 11; lib. iii, cap. 39; lib. vi, cap. 14; Jérôme, *De viris illust.*, cap. 8; Chrisost., *In Matth. homil.*, i.

⁵ Bleck, *Einleit. in das N. T.*, p. 303.

Christ, on ne peut guère s'empêcher de penser qu'il avait en vue une classe de chrétiens familiers avec les livres de l'ancienne alliance, et que ce fut le désir de les affermir dans la foi, peut-être aussi de leur fournir des armes dans la discussion avec les Juifs, qui lui mit la plume à la main. Les divers Évangiles dont parle Luc, dans son prologue, furent écrits sans le moindre doute, aussi bien que nos Évangiles canoniques, pour différentes classes déterminées de lecteurs. Il est possible aussi que plusieurs des premiers chrétiens, suivant l'exemple des disciples des rabbins célèbres, qui avaient l'habitude de recueillir les sentences les plus notables de leurs maîtres, aient fait, pour leur propre instruction ou pour celle de leurs amis dans la foi, des recueils soit des paraboles de Jésus-Christ, soit de diverses parties de son enseignement. On sait du moins que l'apôtre Matthieu avait composé un livre désigné du nom de *λόγια* (*Dicta Jesu-Christi* ¹) et qui était, d'après des conjectures qui ont presque la valeur de la certitude, un recueil de discours du Seigneur.

Les Évangiles n'étant donc, dans le principe, que des écrits privés, comme les appelle Gieseler ², ne prétendant à aucun rôle officiel, on ne saurait s'étonner, que, renfermés pendant longtemps dans des cercles très-limités, ils aient été ignorés du plus grand nombre des chrétiens dans l'Église primitive, et qu'ils n'aient pas été invoqués comme des autorités en matière de foi. Et c'est là une seconde circonstance qui explique le silence des Pères apostoliques à leur égard. Étaient-ils même instruits de l'existence de ces livres? On peut en douter, quand on voit que Papias ne connaît que le recueil des Sentences de Jésus-Christ, de l'apôtre Matthieu, et un écrit de Marc, relatif à la vie du Seigneur, et qu'il ne sait absolument rien, ni du premier, ni du troisième, ni du quatrième de nos Évangiles. Les Pères apostoliques auraient-ils eu, d'ailleurs, ces différents ouvrages entre les mains, ils n'auraient pu les prendre que pour ce qu'ils étaient encore, c'est-à-dire pour des écrits particuliers et sans autorité reconnue, et tout au plus pour des fragments de la grande tradition qui était l'unique guide des Églises et de leurs chefs. Ce ne fut que lorsque les diverses communautés chrétiennes répandues sur la surface de l'empire romain eurent entre elles des rapports suivis, et ce mouvement ne commença que dans la vieillesse de Polycarpe ³, que les Évangiles, comme d'ail-

¹ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. 39.

² Gieseler, *Hist. krit. Versuch über die Entstehung und die frühesten Schicksale der schriftl. Evangelien*, p. 116.

³ Polycarpe subit le martyre en 166 ou 178; il avait alors 93 ans.

leurs tous les autres monuments de la littérature chrétienne primitive, se répandirent au loin et devinrent l'héritage commun de tous les chrétiens. Et c'est aussi depuis ce moment qu'ils sont cités, et avec les noms de leurs auteurs, dans les écrivains ecclésiastiques.

III

Il se présente ici une question d'une haute importance, à laquelle, malheureusement, on ne peut donner aucune réponse satisfaisante, mais dont l'examen n'est ni sans intérêt, ni sans utilité, et jette quelque lumière sur la nature et l'histoire de nos Évangiles. Cette question, la voici : Comment se fait-il que, des nombreux Évangiles qui furent composés dans les premiers temps du christianisme, quatre seulement aient été admis dans le recueil du Nouveau Testament et jugés dignes de faire autorité en matière de foi ?

Les écrivains ecclésiastiques de la fin du second siècle n'en savent pas plus que nous sur ce fait important et sur la manière dont il s'accomplit. Irénée nous dit bien qu'il y a quatre Évangiles, ni plus, ni moins; mais, outre qu'il ne s'inquiète nullement de rechercher pourquoi les quatre que nous avons, et non pas d'autres, les raisons qu'il donne de ce nombre sont tellement singulières, pour ne pas dire extravagantes¹, qu'on peut croire, sans lui faire injure, qu'il n'avait pas la moindre connaissance des circonstances qui avaient fait entrer nos quatre Évangiles dans le canon et en avaient exclu tous les autres.

Ce fut cependant, à ce qu'il paraît, une opinion générale parmi les Pères de l'Église, à partir de la fin du second siècle, que nos quatre Évangiles devaient la préférence qui leur avait été donnée sur tous les autres écrits semblables, à leur origine apostolique². Il n'y avait pas de difficulté pour le premier et le quatrième qui portent le nom de deux apôtres; mais il n'en était pas de même pour le second et le

¹ • Il y a, dit Irénée, quatre Évangiles, ni plus, ni moins. La raison en est que ce monde où nous sommes est divisé en quatre grandes parties ou en quatre grands peuples principaux. Or, l'Église étant répandue sur toute la terre, et l'Évangile étant sa base et son esprit de vie, il résulte naturellement que chacune des quatre parties du monde doit avoir son Évangile. • Il ajoute que les chérubins sur lesquels Dieu repose, étant de quatre conformations différentes, les Évangiles doivent répondre à ces quatre figures, et, par conséquent, être au nombre de quatre. Et encore, il doit y avoir quatre Évangiles comme il y a quatre principaux attributs de Jésus-Christ. Irénée appelle ces divagations • connaître la vérité sur les saints Évangiles. • (*Adv. hæres.*, lib. III, cap. 11.)

² Constituímus in primis evangelicum instrumentum apostolos auctores habere. TERTULL. *adv. Marcion.*, lib. IV, cap. 2.

troisième. On crut tout expliquer en admettant que l'Évangile de Marc avait été écrit sous l'inspiration de l'apôtre Pierre, et celui de Luc, sous l'inspiration de l'apôtre Paul¹. Par là, ces deux ouvrages acquéraient aussi une origine apostolique.

Il est certain que Marc fut pendant quelque temps le compagnon de Pierre², et que Luc accompagna Paul dans plusieurs de ses courses évangéliques³; mais tout ce qui va au delà de ce double fait est une pure hypothèse, une explication inventée après coup pour les besoins de la cause et inspirée par des préoccupations dogmatiques.

Il y a bien quelque vraisemblance que cet écrit de Marc dont parle Papias, et qui a été le premier fond de notre second Évangile, était une sorte de résumé des récits de l'apôtre Pierre, sur la vie et les enseignements de Jésus-Christ. Mais, en dehors de ce fait général, il n'y a plus rien de certain. Ce n'est aussi que sur cette donnée fondamentale que les Pères de l'Église sont d'accord; sur tout le reste ils varient ou se contredisent. Clément d'Alexandrie raconte que Marc écrivit son Évangile à Rome, à la demande des fidèles de l'église de cette ville qui, non contents d'avoir entendu Pierre, voulaient conserver sa doctrine par écrit⁴. Chrysostome, au contraire, prétend qu'il le composa en Égypte, sur l'invitation des apôtres⁵. Jérôme assure que Marc l'écrivit sous la dictée de Pierre⁶. D'après Eusèbe, il l'aurait composé d'après la prédication de Pierre, et celui-ci, éclairé de l'esprit divin, aurait approuvé cet ouvrage⁷. Clément d'Alexandrie dit, au contraire, que Pierre, ayant eu connaissance de l'Évangile dans lequel Marc avait déposé ce qu'il enseignait lui-même, voulut demeurer étranger à cette entreprise et qu'il ne l'approuva ni le blâma⁸.

¹ Marc, disciple et interprète de Pierre, écrivit l'Évangile qu'il lui avait entendu prêcher dans ses voyages, dit Irénée, *adv. heres.*, lib. III, cap. 4. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 13; lib. III, cap. 39; lib. V, cap. 8; lib. VI, cap. 14. — Lucæ digestum Paulo adscribere solent, Tertull., *adv. Marcion*, lib. IV, cap. 5. Quidam suspicantur quotiescumque in epistolis suis Paulus dicit : Juxta evangelium meum, de Lucæ significare volumine. Jérôme, *De viris illust.*, cap. 7.

² 1 Pierre, V, 13; Actes, XII; Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 13.

³ 2 Timoth., IV, 11; Philém., 24; Actes, XVI, 10 et suiv.; XX, 5 et suiv.; XXI, 1 et suiv.; XXVII, etc.

⁴ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. 14.

⁵ Chrysost., *homelia* 1, in *Matth.*

⁶ Petro narrante et illo scribente. Jérôme, *Epist.*, ad *Hedib.*, cap. 11.

⁷ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 15. C'est aussi l'opinion d'Origène. Eusèbe, *Ibid.*, lib. V, cap. 25.

⁸ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. 13.

Enfin, Irénée rapporte que cet écrit ne fut composé qu'après la mort de l'apôtre ¹.

Les rapports du troisième Évangile à l'enseignement de Paul sont bien autrement contestables. C'est en vain qu'Irénée assure que Luc mit par écrit l'Évangile prêché par Paul ²; Luc dont le témoignage, quand il s'agit de la composition de son ouvrage, doit l'emporter naturellement sur tout autre, ne dit pas un seul mot de toute cette histoire. Il procéda tout simplement comme doit le faire tout historien; il s'informa avec soin, dit-il, de tout ce qui concernait l'histoire évangélique. Qu'il prît des informations auprès de l'apôtre Paul, c'est possible, c'est même vraisemblable; mais certainement il étendit plus loin son enquête, s'il faut du moins prendre au sérieux ce qu'il dit dans son prologue ³.

Cette explication des Pères de l'Église, quelque contraire qu'elle soit à l'histoire, a eu cependant un succès aussi complet que peu mérité. Dans un grand nombre de manuscrits le troisième Évangile est précédé d'une note qui avertit qu'il a été dicté par Paul et simplement écrit par Luc ⁴, et encore aujourd'hui les théologiens orthodoxes ne sont pas très-éloignés de le croire ⁵.

Comment se fit-il qu'aucun des nombreux Évangiles qui existaient à côté des quatre qui ont été admis dans le recueil des écrits sacrés de la nouvelle alliance ne fut jugé digne d'y prendre place? Quelques-uns remontaient plus haut cependant que nos Évangiles canoniques; ce titre n'était pas à mépriser. D'autres avaient été cités à différentes reprises par plusieurs Pères de l'Églises; et cela prouve qu'on leur accordait quelque valeur. Il n'y a pas un seul mot dans les ouvrages des anciens écrivains ecclésiastiques qui puisse ici nous mettre sur la voie. Il y aurait cependant un grand intérêt à connaître les motifs, raisonnés ou non, bons ou mauvais, de leur exclusion. On arriverait probablement par là à se rendre compte de la préférence qu'obtinrent ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Cette question, pendant longtemps indifférente aux Pères de l'Église, fut enfin soulevée par Origène. Mais, au lieu de la soumettre à un

¹ Irénée, *adv. haeres.*, lib. III, cap. 4; Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. V, cap. 8.

² Irénée, *adv. haeres.*, lib. III, cap. 4.

³ D'après Schleiermacher, Luc n'aurait fait que combiner et rectifier les divers Évangiles antérieurs qu'il avait à sa disposition. (*Krit. Versuch über die Schriften des Lucas.*)

⁴ Credner, *Einleit. in das N. T.*, t. I, p. 147 et 148.

⁵ Nec prorsus vana haec traditio et inutilis existimanda est, dit Schott, *Isagoge*, § 32, Gœrike, *Beiträge zur hist. Krit. Einleit.* p. 48.

examen historique, il se contenta d'une solution tout aussi frivole que celle par laquelle nous avons vu les Pères de l'Église expliquer la présence de nos quatre Évangiles dans le canon du Nouveau Testament, et dont elle n'en est d'ailleurs, si je puis emprunter à la langue des mathématiques un terme qui me paraît rendre très-bien la chose, que la réciproque. Ces Évangiles auraient été composés, selon lui, par des hommes n'ayant aucune qualité pour cette œuvre; et, s'appuyant sur un mot employé par Luc, certainement dans un tout autre sentiment que celui qu'il lui prête ¹, Origène établit une distinction vide de sens et sans vérité, quoique conforme aux opinions orthodoxes sur la théopneustie, entre Matthieu, Marc, Luc et Jean, qui avaient écrit sans effort, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, et les auteurs de ces Évangiles, qui ne les avaient composés qu'avec beaucoup de peine et de travail, parce qu'ils étaient réduits aux seules forces de la nature humaine et n'avaient reçu aucune inspiration d'en haut ². Cette affirmation, entièrement gratuite et dénuée de toute preuve, que les Évangiles non admis dans le recueil des livres saints de la nouvelle alliance n'étaient que les produits d'entreprises humaines, tandis que ceux qui y avaient obtenu une place étaient d'origine divine, est encore aujourd'hui généralement admise dans l'Église. Cependant, depuis Casaubon, on a renoncé à l'appuyer sur le mot de Luc (ἐπιχειρήσαν) auquel l'érudit français a rendu son véritable sens ³.

Maintenant faut-il, avec Michaëlis, admettre que c'est peine perdue que de chercher « la raison pour laquelle nous avons exactement quatre Évangiles, et pourquoi leur nombre n'est ni plus grand, ni moindre? » Je le veux bien; mais je ne saurais, comme lui, attribuer ce fait au hasard ⁴. Il y eut certainement des raisons, soit internes, soit externes qui élevèrent nos quatre Évangiles au-dessus de tous les autres. Sans doute il ne faut pas parler ici d'un choix fait de propos délibéré; mais on ne peut s'empêcher de croire que quelque enchaînement de circonstances, que quelque concours d'événements n'aient amené les communautés chrétiennes à n'avoir confiance qu'aux quatre Évangiles qui ont pris place dans le canon du Nouveau Testament. Quels furent ces événements et ces circonstances? Nul ne le sait, et probablement on l'ignorera toujours. Ce n'est qu'au moment où ce choix est décidément arrêté,

¹ ἐπιχειρήσαν, Luc 1, 1, qu'Origène entendait dans le sens de *conati sunt*.

² Origène, *homil. in Luc*, 1, Jérôme, *Præfat. in Matth.*, Epiphane., *harres.*, § 81.

³ D'après Casaubon, ἐπιχειρήσαν ἀναράξασθαι revient à ἀναράξαντες, Credner, *Einfleit. in das N. T.*, t. I, p. 149.

⁴ Michaëlis, *Introd. au N. T.*, trad. franç., t. III, p. 3.

qu'il est parlé de nos Évangiles en termes assez précis pour qu'on puisse les distinguer de tout autre. Dès que nous les trouvons mentionnés avec les noms de leurs auteurs, leur autorité est déjà incontestablement établie. Il ne reste aucune trace visible du travail intérieur qui a produit dans l'Église ce résultat.

IV

Nous pouvons regarder comme un fait établi que, jusque vers la fin du second siècle, nos quatre Évangiles n'eurent aucun caractère officiel, et que, quelque prix que pussent attacher à ces écrits ceux qui en possédaient des copies, on ne les prenait que pour des documents destinés simplement à reproduire en partie la tradition chrétienne. Il dut arriver de cet état de choses, on peut du moins le conjecturer avec quelque vraisemblance, que les personnes qui en avaient des exemplaires ne se firent aucun scrupule, soit de les compléter, soit de les corriger, par la comparaison avec d'autres ouvrages analogues.

Il est quelques faits qui viennent à l'appui de cette conjecture. Je n'en appelle pas aux très-nombreuses variantes qui se rencontrent dans les divers manuscrits de nos Évangiles. Toutes ne remontent pas à une haute antiquité; la plupart d'entre elles ne sont que des erreurs de copistes, et celles qui doivent leur origine au désir de corriger telle ou telle expression, peut-être aussi telle ou telle tournure de phrases, sont plus fréquentes, il est vrai, mais ont moins d'importance dans les Évangiles que dans les Épîtres, où elles atteignent parfois le fond doctrinal du christianisme primitif. Je veux parler ici de faits plus graves et plus propres encore à nous faire supposer que la forme première de nos Évangiles a certainement subi des modifications plus ou moins profondes.

Il est aujourd'hui universellement reconnu que deux additions d'une étendue comparativement considérable se trouvent dans le quatrième Évangile. L'une est très-ancienne et n'est pas certainement de beaucoup postérieure à la composition de ce livre, dont elle est une sorte de supplément. Elle en forme le chapitre vingt et unième. L'antiquité de ce passage est prouvée par sa présence dans tous les manuscrits et dans toutes les traductions, ainsi que par les citations qu'on en rencontre dans les Pères. Mais on s'aperçoit facilement qu'il n'est pas de la même main que le reste du livre.

L'Évangile de Jean finit certainement avec le chapitre vingtième¹. « Jésus, y est-il dit, fit encore, en présence de ses disciples, plusieurs autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie par son nom². » Ces paroles forment une conclusion évidente; ce qui suit, c'est-à-dire tout le chapitre vingt et un, ne se rattache qu'indirectement à ce qui précède et semble avoir été ajouté à dessein, non pas tant pour attester, comme le prétend l'école de Tubingue, que cet Évangile est de l'apôtre Jean, que pour expliquer une méprise née de quelques paroles de Jésus-Christ mal entendues.

Dans une circonstance, qui est rapportée au long dans ce chapitre, Jésus avait répondu à Pierre qui, après avoir appris ce qui le concernait personnellement, lui demandait ce qui arriverait à Jean : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? ³ » On avait conclu de ces paroles que Jean ne mourrait pas avant le second avènement du Seigneur, et il paraît que cette opinion s'était répandue parmi les chrétiens. Grand dut être l'étonnement, quand l'apôtre mourut. On avait vu tomber Jérusalem, périr la nation juive, de longues années s'écouler encore après ces calamités, sans que le second avènement du Messie arrivât. Tout espoir n'était pas cependant perdu aussi longtemps que vivait cet apôtre, qui devait demeurer, comme on croyait que le Seigneur l'avait annoncé, jusqu'à ce qu'il parût de nouveau lui-même sur la terre. Sa mort porta le dernier coup à cette illusion. Ce fut surtout dans le lieu que Jean avait habité dans sa vieillesse que le désenchantement dut être le plus sensible⁴. Les disciples de l'apôtre, en donnant à l'écrit de leur maître, immédiatement après sa mort, une publicité plus grande que celle qu'il avait eue jusqu'alors, crurent de leur devoir de montrer que le bruit qui avait couru était tout simplement le résultat d'une méprise, et que les paroles de Jésus-Christ ne signifiaient pas que Jean ne mourrait pas avant le retour du Seigneur, mais qu'elles avaient eu seulement pour but de donner une leçon à Pierre et de réprimer une curiosité déplacée⁵.

¹ Reuss, *Gesch der heilig. Schrift*. N. T. § 239.

² Jean, xx, 30 et 31.

³ Jean, xxi, 20 et 22.

⁴ D'autres causes produisirent ailleurs les mêmes effets. On a la preuve qu'il fallut, en d'autres lieux, soutenir le courage chancelant des fidèles, dans 2 Pierre, iii, 7-10.

⁵ Jean, xxi, 23.

Telle est l'explication que donne Bleek¹. Elle s'applique aux principaux détails de la plus grande partie de ce chapitre vingt et unième; elle rend compte, en même temps, du fait singulier que le quatrième Évangile ne se rencontre dans aucun manuscrit sans ce chapitre qui n'est pas cependant de la même main que le reste du livre. Ce serait, en effet, en publiant cette œuvre de Jean, qui n'était pas sortie auparavant du cercle de ses disciples, que ceux-ci y auraient joint ce supplément, de sorte qu'elle n'aurait jamais circulé dans le public sans ce chapitre complémentaire.

La seconde addition est la péricope de la femme adultère (JEAN, VII, 53-VIII, 11). Ce passage manque dans un grand nombre de manuscrits, dont plusieurs sont très-anciens; il manque également dans la plupart des versions orientales; enfin, on n'en trouve pas de citations dans les Pères grecs. Des manuscrits dans lesquels il se lit, les uns le placent entre le verset 36 et le verset 37 du chapitre VII^e; dans d'autres, il est rejeté à la fin de l'Évangile; dans d'autres, il est marqué d'une astérisque, indice que son authenticité est douteuse. Il faut ajouter que le texte présente de très-nombreuses différences dans les divers manuscrits qui le contiennent.

On a tout lieu de croire, cependant, que le fait qui y est raconté est historique, sinon dans tous ses détails, du moins dans sa donnée générale. On ne comprendrait pas, dans le cas contraire, comment une anecdote, dont le sens peut être si facilement mal saisi, aurait été inventée et se serait constamment conservée dans l'Église, quand un certain nombre de fidèles semblaient assez disposés à s'en scandaliser². Mais il n'en est pas moins certain que ce ne fut que fort tard, après le milieu du IV^e siècle³, que ce passage fut introduit dans le quatrième Évangile; et, s'il faut s'en rapporter à une tradition dont le fond ne semble pas suspect, il fut emprunté à l'Évangile des Hébreux, auquel il appartenait primitivement⁴.

On tient aussi pour une addition la fin du second Évangile, c'est-à-dire *Marc*, XVI, 9-20. Non-seulement ce passage diffère de tout le reste de cet Évangile par des particularités de langage⁵; mais encore ce qui y est raconté est loin d'être en harmonie avec des déclarations antérieures de Jésus-Christ. Au chapitre XIV, 28, le Seigneur annonce

¹ Bleek, *Einleit. in das N. T.*, p. 220 et 221.

² Reuss, *Gesch. der heilig. Schrift. N. T.*, § 239.

³ Bleek, *Einleit. in das N. T.*, p. 300.

⁴ Bleek, *Beiträge*, p. 23 et 31.

⁵ Credner, *Einleit. in das N. T.*, t. I, p. 106.

à ses apôtres qu'après sa résurrection, il ira les retrouver dans la Galilée; et au chapitre xvi, 7, l'ange qui apparaît aux saintes femmes, s'en référant à ces paroles, les charge de prévenir les disciples, et Pierre en particulier, d'aller en Galilée pour y rejoindre le Seigneur ressuscité. Or, dans le chapitre xvi, ce n'est pas dans la Galilée que le Maître se montre à ses apôtres; et il faut ajouter que la manière vague et indéterminée dont il est parlé de ces apparitions de Jésus-Christ à ses disciples forme un contraste frappant avec la netteté et la précision qui sont le caractère général du second Évangile.

Ce ne sont là toutefois que des présomptions contre l'authenticité de ce passage. Mais elles sont confirmées par une foule de témoignages historiques ¹.

Et d'abord ce passage manque dans plusieurs des manuscrits que nous possédons ². Plusieurs autres ont, après le verset 8, le mot « fin » τέλος, suivi de cette remarque ou de quelque autre analogue: « Dans » quelques copies, l'Évangile se termine ainsi; mais, dans beaucoup » d'autres, il contient encore ceci, » et immédiatement suit le passage xvi, 9-20 ³. Le *Codex Tolosanus* porte après le verset 8 ces mots: « Il manque quelque petite chose jusqu'à la fin ⁴, » remarque qui se trouvait vraisemblablement dans toute la série de manuscrits à laquelle celui-ci appartient.

On peut croire qu'il n'était pas dans la plupart des manuscrits du iv^e siècle, en se fondant sur ces faits, que les chiffres de la division du Nouveau Testament faite par Eusèbe ⁵ manquent à ces douze derniers versets de notre Évangile dans les manuscrits que nous avons. Cette absence indique que l'évêque de Césarée n'avait pas compris ce passage dans sa division, et, par conséquent, qu'il ne se lisait pas dans les copies qui circulaient de son temps ⁶.

D'après Wetstein, *Marc* xvi, 9-20 est séparé de ce qui précède dans la version arménienne; Bengel a constaté ce fait dans plusieurs manuscrits de cette version ⁷. Enfin Jérôme, qui avait eu occasion d'exami-

¹ *Revue de Théologie*, t. XI, p. 186 et 188.

² Bleck, *Einleit. in das N. T.*, p. 292. Credner, *Ibid.*, t. I, p. 407.

³ Ἐν τισιν ἀντιγράφοις ἕως ὧδε πληρῶνται ὁ εὐαγγελιστής, ἐν πολλοῖς δὲ καὶ ταῦτα φέρεται. Ἀνιστάς et la suite comme dans notre texte reçu.

⁴ Λείπει ἔτι τινα ἕως τέλους.

⁵ Voyez, sur cette division d'Eusèbe, Richard Simon, *Histoire critique du texte du N. T.*, p. 427.

⁶ Reuss, *Gesch. der heilig. Schrift.*, N. T., § 385.

⁷ *Nov. Testam. græc. recens. Griesbach*, note sur *Marc*, xvi, 9.

ner un grand nombre d'exemplaires des livres saints, assure qu'il y en avait peu dans lesquels on lût ces douze versets ¹.

Mais voici un fait bien plus étrange. Un manuscrit que Richard Simon appelle « le plus ancien de ceux qui sont dans la bibliothèque du roi ² et que Griesbach désigne par la lettre L ³, contient, écrit de la même main que ce qui précède, après le verset huit et à la place de *Marc*, xvi, 9-20, le fragment suivant : « On lit en quelque endroit ce » qui suit : Elles annonçaient en peu de mots à Pierre ce qui leur » avait été commandé, et, après cela, Jésus lui-même publia, de l'orient » au couchant, par leur ministère, cette sainte et incorruptible pré- » dication du salut éternel ⁴. » Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'immédiatement après, l'auteur impartial et désintéressé de ce manuscrit ajoute : « On trouve aussi après ces mots : Elles furent » remplies de crainte (c'est-à-dire après le verset huit). » Et s'étant levées « et la suite de notre passage 9-20 du texte reçu. » Voilà donc une nouvelle fin que d'autres donnaient à notre second Évangile, à la place des versets neuf à vingt. Il faut ajouter que ce passage du manuscrit de la bibliothèque du roi est également rapporté à la marge des manuscrits de la version syriaque philoxénienne.

Ce n'est pas tout encore. Jérôme nous apprend que quelques manuscrits grecs portaient, après les mots qui terminent le verset huit, cette troisième rédaction de la conclusion du second Évangile : « Après que » les onze se furent mis à table, Jésus leur apparut, et il leur reprocha » leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas » ajouté foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Et ils s'excusèrent en » disant : Ce siècle d'iniquité et d'incrédulité est la cause pour laquelle, » au milieu des esprits impurs, on ne peut saisir la vertu du vrai Dieu. » C'est pourquoi, manifeste dès ce moment ta justice ⁵. » Que ce passage ait été pris ou non dans quelque Évangile apocryphe ⁶, peu im-

¹ Omnibus Græciæ libris pene hoc capitulum non habentibus, Jérôme, *Epist. ad Hedibiam*, quæst. 3, Richard Simon, *Ibid.*, p. 414 et suiv.

² Richard Simon, *Hist. critique du texte du N. T.*, p. 418. Ce manuscrit paraît être du VIII^e ou du IX^e siècle.

³ *Nov. Testam. græc. recens. Griesbach*, Prolegom., sect. vii, p. 103.

⁴ On peut voir le texte grec de ce passage dans Richard Simon.

⁵ In quibusdam exemplaribus, et maxime in græcis codicibus, juxta Marcum, in fine ejus Evangelii, sic scribitur: Postea, cum accubuissent undecium, apparuit eis Jesus, et exprobravit incredulitatem et duritiam cordis eorum, quia eis qui viderant eum resurgentem non crediderunt. Et illi satisfaciebant dicentes: Seculum istud iniquitatis et incredulitatis substantia est, quæ non sinit per immundos spiritus veri Dei apprehendi virtutem. Idcirco, jam nunc revelauit tuiam. Jérôme, *adv. Pelag.*, lib. ii.

⁶ Richard Simon, *Hist. critique du texte du N. T.*, p. 419.

porte ; on n'en a pas moins ici une troisième fin du second Évangile.

Que conclure de tout cela, sinon que, primitivement, cet Évangile se terminait au verset huit du chapitre seize, et que, comme ce verset ne forme pas en réalité une conclusion naturelle, on essaya, de différents côtés d'ajouter quelques mots pour le compléter? Nous connaissons trois de ces essais, et peut-être y en eut-il bien d'autres ; tous les trois ne sont que des rédactions différentes de faits rapportés par les autres Évangiles. L'un d'eux, celui qui est aujourd'hui dans le texte reçu, soit qu'il fût le plus ancien, soit qu'il parût, et avec juste raison, le plus convenable, l'emporta de bonne heure sur les deux autres ; il fut, en effet, connu dès la fin du second siècle par plusieurs Pères qui en citent des versets ¹ ; mais les deux autres se sont maintenus pendant longtemps comme une sorte de protestation contre *Marc*, xvi, 9-20.

Il ne paraît pas que ce soit là les seules modifications qu'ait subies notre second Évangile. On en a mis en question l'authenticité des premiers versets ² ; on a soutenu que toute la partie qui se rapporte à l'histoire de la Passion (chap. xiv, 1-xvi, 8) est d'une autre main que le reste du livre ³ ; on a été jusqu'à prétendre qu'il est loin d'être, dans sa forme actuelle, tel que Marc l'écrivit ⁴, et il est certain que ce que dit Papias de l'œuvre originale de cet évangéliste ne convient pas, tant s'en faut, à notre Évangile actuel ⁵.

Si l'on compare les Évangiles entre eux, on verra qu'on a cherché à les compléter les uns par les autres. Le fait est bien plus manifeste dans les manuscrits ⁶ que dans notre texte imprimé, qui a été en partie débarrassé de ces passages transportés d'un Évangile dans un autre ; on y en trouve cependant encore d'assez nombreux exemples ⁷ ; le lecteur, qui voudrait s'en convaincre, n'a qu'à consulter une édition critique du Nouveau Testament.

Jérôme reconnaît ce fait et le déplore. « Il s'est glissé, dit-il, cette erreur considérable dans nos manuscrits, qu'on a ajouté les développements que contient un Évangile sur un sujet à celui qui en donne

¹ Irénée entre autres cite le dix-neuvième verset, *adv. hérés.*, lib. III, cap. 11.

² Reuss, *Gesch. der heilig. Schrift. N. T.*, § 240. *Nouv. Revue de théologie*, t. II, p. 48 et 53. Contre cette opinion, *Nouv. Revue de Théologie*, t. III, p. 306 et 309.

³ *Nouv. Revue de Théologie*, t. II, p. 60 et suiv.

⁴ *Theol. Studien und Kritik.*, 1832, p. 738 et suiv. Credner *Einleit. in das N. T.*, t. I, p. 123.

⁵ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. 39.

⁶ Ainsi le codex D porte *Luc*, v, 14 après *Marc*, i, 43 ; le codex M *Matth.*, vii, 7 et 8 après *Marc*, xi, 26 ; quelques autres, *Marc*, III, 33 après *Luc*, xi, 15, etc.

⁷ *Matth.*, xviii, 11, est un emprunt de *Luc*, xix, 10 ; *Matth.*, xxi, 44, de *Luc*, xx, 18, etc. Reuss, *Gesch. der heilig. Schrift.*, N. T., § 241 et 358.

moins. Quand différents Évangiles expriment la même chose en d'autres termes, celui qui a lu un des quatre avant les autres s'imagine qu'il faut les corriger d'après son exemplaire. Il arrive de là que tout est mêlé. On trouve dans Marc bien des traits qui appartiennent à Luc et à Matthieu, et, dans Matthieu, plusieurs passages de Jean et de Marc¹.

Deux siècles environ avant Jérôme, Origène reconnaissait que les Évangiles pouvaient bien rapporter des paroles que Jésus-Christ n'avait pas prononcées, et que les manuscrits présentaient entre eux de grandes différences qu'il fallait attribuer, soit à l'incurie des copistes, soit à l'audace de quelques correcteurs du texte, soit encore aux procédés arbitraires de ceux qui avaient fait, selon qu'il leur avait semblé bon, des additions ou des suppressions aux récits des évangélistes².

Il est bien entendu que je parle ici, non de falsifications faites à dessein, par esprit de parti, dans quelque but sectaire, telles que celles dont l'apôtre Paul semble avoir eu déjà à se plaindre³, et contre lesquelles s'élèvent, à tort ou à raison, plusieurs Pères de l'Église⁴, mais des modifications introduites dans les textes, uniquement dans l'intention de les rendre, ou plus clairs, ou plus complets, ou encore de remaniements d'écrits que l'on trouvait imparfaits, et auxquels on se proposait de donner, soit une forme plus convenable, soit une étendue plus considérable. Or, les faits que j'ai rapportés, prouvent jusqu'à l'évidence que des modifications de ce genre ont été fréquemment introduites, sans le moindre scrupule, dans nos Évangiles, et que plusieurs se trouvent encore dans notre texte imprimé. Ils prouvent, en outre, que plusieurs des anciens Évangiles ont été remaniés, quelques-uns même, probablement, à plusieurs reprises. De ceux qui sont entrés dans le Canon, l'un, celui de Marc, a subi, selon toutes les vraisemblances, plusieurs remaniements; un autre, celui de Jean, a reçu diverses additions considérables; celui de Luc n'est lui-même que le résultat de la combinaison de plusieurs écrits évangéliques antérieurs, et il est probable qu'il en est de même de celui qui porte le nom de l'apôtre Matthieu.

Il est inutile de faire remarquer que ces révisions de divers genres n'auraient pu avoir lieu, si nos Évangiles avaient été considérés, dès

¹ *Præfat. in Evang. ad Damas.*

² Origène, *Comm. in Matth.*, xix, 19.

³ *2 Thessal.*, ii, 2, iii, 17.

⁴ Rufin, *Præf. in Origenis περί εὐγγ.*, Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. iv, cap. 23. lib. v, cap. 20. Jérôme, *Opera*, éd. Francf., t. III, p. 38.

leur origine, du point de vue théopneustique qui a régné plus tard et qui domine encore.

V

Prenons maintenant nos quatre Évangiles tels qu'ils sont, et examinons-les en eux-mêmes. On les regarde communément comme des histoires de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ. Entendue dans un sens général, cette opinion est incontestable. Le but des évangélistes a bien été certainement de nous faire connaître les actions et les paroles du Seigneur, et de nous donner une idée suffisante de sa personne et de son œuvre.

Les Évangiles ne sont pas cependant des compositions historiques dans le genre classique auquel nous ont habitués les grands historiens de la Grèce et de Rome. Ils sont des histoires dans le genre juif, c'est-à-dire des chroniques anecdotiques. Les enfants d'Israël n'ont jamais compris autrement l'histoire. Il ne faudrait donc pas s'attendre à y trouver un tableau savamment tracé du développement, soit de la vie, soit de la doctrine de Jésus-Christ. L'ordre chronologique y est extrêmement lâche et vague, quoiqu'il soit facile de s'apercevoir que les évangélistes ont voulu le suivre fidèlement. L'enchaînement des événements n'est marqué, ni même indiqué nulle part, de sorte que les Évangiles ressemblent moins à des biographies qu'à des recueils d'anecdotes classées, en gros, chronologiquement. Le temps n'y est déterminé que par les termes indécis, « en ces jours, après cela, le lendemain, ensuite, » etc. Le seul point de repère auquel on pourrait avoir recours pour avoir une date précise, serait le premier recensement qui eut lieu en Syrie pendant le proconsulat de Quirinus, si l'indication donnée par Luc n'était pas, à ce qu'on assure, une erreur. Les lieux y sont souvent indiqués d'une manière aussi indéterminée, et il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de s'orienter au milieu de désignations telles que « le bord du lac de Génézareth, une ville de Galilée, une montagne, un bourg des Samaritains, » etc.

Sans doute, ces détails sont sans importance pour la foi, et n'offriraient pas le moindre intérêt au sentiment religieux. L'essentiel, dans la sphère des choses de la religion, est que les Évangiles donnent une idée aussi saisissante qu'émouvante et profonde de l'enseignement de Jésus-Christ, de l'esprit de ses doctrines morales et religieuses, des

tendances nouvelles qu'il a imprimées au monde, et, sous ce rapport, ils répondent au but qu'ils devaient atteindre, et ne laissent rien à désirer; la preuve en est dans l'effet qu'ils ont produit dans le monde. Il n'en est pas moins vrai que, sous un autre rapport et dans le champ purement scientifique, ils présentent des difficultés immenses; ils n'en disent pas assez pour satisfaire l'esprit d'investigation du critique, et, de son côté, le philosophe demanderait quelque chose de plus, en présence de la puissante, de l'extraordinaire individualité qu'ils ne nous font connaître qu'en partie. Plus le sujet est grand, et plus aussi on voudrait en pénétrer les détails et n'en rien laisser dans l'ombre.

Si nous comparons nos quatre Évangiles entre eux, nous verrons aussitôt qu'ils forment deux groupes fort distincts. Les trois premiers ont un air de famille qui frappe au premier aspect; ils ne semblent, comme s'exprime De Wette, que des rameaux différents d'une même branche¹. Plus on les regarde de près, et plus on est étonné de leur ressemblance. Chacun d'eux a sans doute son caractère, mais leur physionomie générale est la même; on les dirait sortis d'un même moule. Il faut y apporter une certaine attention pour ne pas les confondre, et on pourrait lire successivement un passage de chacun d'eux, sans se douter qu'on est passé d'un auteur à un autre.

Le quatrième Évangile se distingue sous presque tous les rapports des trois premiers. A la simple lecture, on sent qu'on est dans un milieu différent et qu'on a affaire, sinon peut-être à d'autres conceptions, du moins, à une autre manière de les saisir et de les présenter. Avec une langue presque identique, c'est un autre style². Il y a dans la manière d'écrire de son auteur à la fois plus de vie et de sentiment que dans Matthieu, Marc et Luc. Quant au contenu, à part une douzaine de faits qu'il a en commun avec le premier et le second Évangile³, et quatre ou cinq sentences de Jésus-Christ qui

¹ De Wette, *Einleit. in die kanon. Bücher des N. T.*, § 77.

² Le grec du quatrième Évangile a, tout aussi bien que le grec des trois premiers, une certaine teinte hébraïque, mais il est plus coulant. De Wette, *Einleit. in die kanon. Bücher des N. T.*, § 108, 6.

³ Comparez Jean, II, 14, 16, *Matth.*, XXI, 12, 13.

— IV, 46, 53, — VIII, 5, 13.

— VI, 1, 15, — XIV, 13, 21.

— VI, 16, 21, — XIV, 22, 36.

— XII, 1, 8, — XXVI, 6, 11.

— XII, 9, 19, — XXII, 1, 11.

— XIII, 36, 39, — XXVI, 33, 35.

— IX, 6, *Marc.* VIII, 23.

se trouvent également dans Matthieu ¹, il diffère complètement des trois autres.

On peut classer les différences qui éclatent entre les trois premiers Évangiles et le quatrième en deux catégories générales, l'une historique et l'autre dogmatique.

1° Les trois premiers Évangiles nous représentent Jésus-Christ vivant et enseignant dans la Galilée, depuis le moment où il fut baptisé par Jean jusqu'à l'époque où il se rendit à Jérusalem, quelques jours à peine avant sa mort ². Sauf ce qui est raconté dans Luc ³ du voyage que Jésus-Christ fit à Jérusalem à l'âge de douze ans avec ses parents, on dirait, d'après ces trois documents, qu'il n'allât dans la ville sainte que pour y mourir. On peut conclure, au contraire, de ce que nous raconte le quatrième Évangile ⁴, que, pendant le cours de son apostolat, il s'y rendit régulièrement à chaque fête de Pâques, excepté une seule fois ⁵; mais cette année il y alla à la fête des Tabernacles ⁶. C'est là surtout que cet Évangile nous le montre enseignant la foule et discutant avec les pharisiens. Dans deux chapitres seulement, le iv et le vi, nous le voyons dans la Samarie ⁷ et dans la Galilée; dans tout le reste de cet Évangile, il est à Jérusalem.

Je ne saurais admettre, avec Weisse et Hilgenfeld, que, sur ce point, les trois premiers Évangiles doivent avoir la préférence sur le quatrième ⁸. On a, au contraire, de bonnes raisons de croire qu'en ne rapportant qu'un seul voyage de Jésus-Christ à Jérusalem, ils sont incomplets et suivent une tradition moins bien fondée que celle de l'Évangile de Jean. Et ce n'est pas uniquement sur des probabilités que cette opinion se fonde; on trouve dans les trois premiers Évangiles des preuves irrécusables que ces voyages, dont ils ne parlent pas, eurent lieu cependant. On ne peut lire les paroles du Seigneur rapportées dans *Matth.* xxiii, 37 ⁹, sans rester persuadé qu'il avait essayé

¹ Comparez *Jean*, iv, 44, *Matth.*, xiii, 57.

— xii, 25, — x, 39.

— xiii, 20, — x, 40.

— xiii, 16, — x, 24.

² *Matth.*, iv, 23, — xx, 54; *Marc*, i, 14, — x, 53; *Luc*, iv, 14, — xix, 28.

³ *Luc*, ii, 41, 50.

⁴ *Jean*, ii, 13, v, 1, vii, 10, xii, 12.

⁵ *Jean*, vi, 4.

⁶ *Jean*, vii, 2, 10.

⁷ Les trois premiers Évangiles ne parlent pas de ce retour de Jésus-Christ de Jérusalem dans la Galilée pour la Samarie.

⁸ *Zeitschrift der wissenschaftl. Theologie von Hilgenfeld*, 4^e année, p. 152.

⁹ Voici ce passage : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu. »

à plusieurs reprises de faire goûter son enseignement aux habitants de la ville sainte. Ces mots « combien de fois » ne peuvent pas évidemment se rapporter aux quelques discours qu'il tint à Jérusalem pendant son dernier séjour, l'unique d'après les trois premiers Évangiles, et le mot « Jérusalem » ne peut pas être une figure de langage pour exprimer la famille entière d'Israël, ainsi que l'ont entendu plusieurs commentateurs. Ces trois Évangiles nous parlent encore d'amis et de disciples que Jésus-Christ avait dans cette ville et dans les environs; tels étaient, par exemple, Joseph d'Arimathie ¹ et la famille de Lazare ². Ces relations supposent nécessairement plusieurs séjours du Seigneur à Jérusalem.

Il n'avait pas échappé aux anciens écrivains chrétiens qu'il y a, sous ce rapport, une différence marquée entre les trois synoptiques et le quatrième Évangile, quoiqu'ils se fissent une très-fausse idée de cette différence. Eusèbe a très-bien vu que Matthieu, Marc et Luc n'ont écrit que ce que le Sauveur avait fait dans l'espace d'un an ³. Il se trompe, il est vrai, en ajoutant que cette année commença au moment que Jean-Baptiste fut mis en prison, et que Jean raconte la partie de sa vie antérieure à cette époque. Mais il est certain au fond que, dans les trois synoptiques, il n'est question que d'une année de l'œuvre de Jésus-Christ, tandis que, d'après le quatrième Évangile, la mission du Seigneur dura trois ans.

Ce n'est pas tout encore; des faits et des paroles de Jésus-Christ que les trois premiers Évangiles placent à son dernier séjour à Jérusalem, le seul qu'ils connaissent, ou du moins le seul dont ils parlent, sont rapportés par le quatrième à des séjours antérieurs; il faut citer entre autre ce qui concerne les vendeurs chassés du temple ⁴ et la prédiction de la ruine de cet édifice ⁵. A son dernier voyage à Jérusalem, le Seigneur vient d'Ephraïm, ville voisine du désert, d'après Jean ⁶, et non point directement de la Galilée, comme le racontent les trois premiers évangélistes ⁷. Il ne paraît pas, d'après celui-là, être retourné dans cette contrée après l'avoir quittée à l'époque de la précédente fête des

¹ *Matth.*, xxvii, 57 et suiv. *Marc*, xii, 42 et suiv. *Luc*, xxviii, 50 et suiv.

² *Luc*, x, 38 et suiv.

³ Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. iii, cap. 24.

⁴ *Jean*, ii, 14 et 17. *Matth.*, xxi, 12 et 13.

⁵ *Jean*, 19 et 21. *Matth.*, xxvi, 61.

⁶ *Jean*, xi, 54. Cette ville d'Ephraïm était non loin de Béthel, à huit milles au nord de Jérusalem, d'après Eusèbe, et à vingt milles, d'après Jérôme. Winer, *Bible-Wörterbuch*, t. I, p. 392.

⁷ *Matth.*, xvii, et suiv., xx, 17, 29. *Marc*, ix, 29, 32. x, 1, 46. *Luc*, xvii, 31, 35, xiv, 1, 29, 37.

Tabernacles ¹. Enfin il n'y a pas trace dans le quatrième Évangile de ce que les trois autres rapportent du voyage de Jésus à Jérusalem, immédiatement avant la dernière fête de Pâques ², comme aussi ceux-ci ne disent rien de la résurrection de Lazare qui est racontée dans celui-là ³.

2° Ce n'est pas seulement par les faits qu'ils contiennent que les trois premiers Évangiles et le quatrième diffèrent ; ils se distinguent encore à un plus haut degré par les discours de Jésus-Christ qu'ils rapportent. Les trois premiers Évangiles contiennent les mêmes discours du Seigneur, avec cette seule différence qu'ils sont autrement coupés dans Luc que dans Matthieu, et rattachés à des événements souvent différents. Ceux que donne le quatrième Évangile sont tout autres. Le discours de la Montagne ⁴ n'y est pas, même par fragment, comme dans Luc ; et d'un autre côté, les enseignements étendus que Jésus-Christ donne à ses disciples pendant la dernière cène ⁵ ne se retrouvent sous aucune forme dans les trois premiers Évangiles.

Non-seulement Jean rapporte d'autres paroles de Jésus-Christ, que Matthieu, Marc et Luc ; mais encore la forme du langage n'est pas la même dans le premier que dans ceux-ci. Dans le quatrième Évangile, on trouve beaucoup plus de dialogues que dans les trois autres, et la plupart d'entre eux ont une très-haute importance religieuse. Pour en donner la preuve, il suffit de rappeler les dialogues de Jésus-Christ avec la Samaritaine ⁶, avec Nicodème ⁷, avec les Juifs, après la multiplication des pains ⁸, dialogues qui ne se rencontrent pas dans les trois premiers Évangiles. La forme dialoguée est non-seulement plus rare dans ceux-ci que dans le quatrième, mais encore les dialogues qui s'y trouvent sont plus brefs et ont moins de vivacité que ceux qui sont rapportés par Jean.

Dans les discours proprement dits, les trois premiers Évangiles font parler Jésus-Christ, tantôt en sentences, se suivant les unes les autres, sans qu'il soit toujours facile de bien déterminer le lien qui les unit, tantôt en comparaisons plus ou moins développées, forme d'enseignement qui rappelle la manière des docteurs juifs de cette époque. Dans le quatrième, les discours de Jésus-Christ ne se composent pas au même degré de séries de sentences ; ils sont d'un style plus suivi ; l'enchaîne-

¹ Jean, vii, 2 et 10. La fête des Tabernacles se célébrait en automne. Jésus-Christ aurait donc passé l'hiver à Ephraïm ou aux environs de cette ville.

² Matth., xix, et xx. Marc, x. Luc, ix, 51, xix, 28.

³ Jean, xi. — ⁴ Matth., v-vii. — ⁵ Jean, xiii, 31, xvii, 26. — ⁶ Jean, iv, 5 et 26. — ⁷ Jean, iii, 1 et 21. — ⁸ Jean, vi, 25 et 58.

ment des idées y est plus facile à saisir ; ils s'écartent d'une manière sensible de la forme rabbinique telle que nous la trouvons entre autres dans le *Pirke aboth*. Les paraboles s'y rencontrent assez fréquemment ; mais elles sont plutôt indiquées que développées, et, par là, elles se distinguent de celles qui remplissent les trois premiers Évangiles.

Enfin les discours de Jésus-Christ, rapportés par Jean, ne se distinguent pas moins, par le fond que par la forme, de ceux qui se trouvent dans Matthieu, dans Marc et dans Luc. En général, on peut dire que, dans ceux-ci, l'enseignement du Seigneur a une tendance pratique, et dans celui-là, une tendance spéculative. Le royaume de Dieu, son établissement dans le monde, le développement qu'il doit prendre parmi les hommes, son triomphe complet par le retour du Messie à la fin des jours, les conditions auxquelles on peut y prendre part et jouir de la félicité éternelle, tel est le thème général de l'enseignement de Jésus-Christ dans les trois premiers Évangiles ; dans le quatrième, ses discours roulent de préférence sur la dignité et l'excellence du fils de Dieu, sur ses rapports avec le Père, soit avant son incarnation, soit après, pendant qu'il est sur la terre, et, comme conséquence pratique, sur le caractère que doit revêtir quiconque veut devenir son disciple véritable et être conduit au Père par lui ¹.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la doctrine, le caractère, la personnalité tout entière de Jésus-Christ ne sont pas considérés du même point de vue dans les Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et dans celui de Jean. Cela ressort de la comparaison que je viens de faire de ces différents écrits. C'est d'ailleurs un fait reconnu depuis longtemps ; il n'avait pas échappé aux Pères de l'Église. « Jean ayant vu, dit Clément d'Alexandrie, que les choses somatiques étaient exposées dans les autres Évangiles ², entreprit, sous l'inspiration divine, d'écrire un Évangile spirituel ³. »

On comprend que, par les choses somatiques, Clément d'Alexandrie entend ce qui se rapporte à la vie extérieure du Seigneur, à sa naissance miraculeuse, à sa puissance extraordinaire, à sa transfiguration, à sa résurrection et à son ascension ; et, par l'Évangile pneumatique, tout ce qui tient à la nature métaphysique du Christ, à son unité avec le Père, à son éternelle glorification ⁴. Mais il entend sans doute aussi par ces termes que, dans l'Évangile de Jean, la doctrine nouvelle

¹ Bleck, *Einleit. in das N. T.*, p. 171 et 172.

² Ὅτι τὰ σωματικά ἐν τοῖς εὐαγγέλοις δεδοται.

³ πνευματικόν ποιῆσαι εὐαγγέλιον. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. vi, cap. 14.

⁴ De Wette, *Einleit. in die kanon. Bücher des N. T.*, § 106.

est présentée sous un point de vue plus spiritualiste que dans les trois autres Évangiles ¹.

On a cru pouvoir rendre compte des différences que je viens de signaler entre les trois premiers Évangiles et le quatrième, par la supposition que les auteurs de ceux-là, aussi bien que les auteurs des anciens écrits évangéliques que Luc nous fait connaître et que vraisemblablement il consulta, suivirent une tradition galiléenne, tandis que l'auteur du dernier en prit une autre pour guide. L'explication est ingénieuse : mais elle ne laisse pas que d'avoir ses difficultés. On se demande comment Jean, s'il est en effet l'auteur du quatrième Évangile, ainsi que je suis disposé à le croire, adopta une autre tradition que la galiléenne, étant lui-même Galiléen, et comment, au contraire, Luc, qui n'était pas Galiléen et qui avait vécu dans un milieu tout autre que celui dans lequel avait dû dominer cette tradition galiléenne, n'en connaît point d'autre. Ce qui est plus singulier encore, c'est que celle-ci qui, vu son origine, aurait dû avoir une tendance moins judaïsante que l'autre, est cependant bien plus empreinte de l'esprit rabbinique que celle qu'on suppose suivie par Jean. M. Réville fait remarquer, il est vrai, qu'il pourrait bien se faire que la tradition non galiléenne n'eût pas été moins juive dans le principe, et que nous ne l'ayons, dans le dernier Évangile, qu'après un long travail d'épuration ². Mais il resterait toujours à expliquer l'origine de cette tradition non galiléenne. Il est sans doute dans l'ordre des choses qu'il se soit formé, dès les premiers temps de la propagation du christianisme, des traditions différentes, ou, pour mieux dire, des traditions de caractères différents. Mais, aussi longtemps qu'on n'aura pas montré sous quelles influences diverses elles sont nées, la supposition de ces traditions différentes n'explique rien ; elle reproduit tout simplement en d'autres termes le fait qu'il s'agit d'expliquer. Dire en effet que les auteurs des trois premiers Évangiles et celui du quatrième ont suivi des traditions différentes, c'est nous dire, sous une autre forme, que celui-ci n'a pas eu du christianisme une conception identique à la conception que s'en faisaient ceux-là. Peut-être suffirait-il, du moins jusqu'à plus ample informé, de considérer les récits de Matthieu, de Marc et de Luc, et celui de Jean comme correspondant à deux moments successifs du développement de l'idée chrétienne.

MICHEL NICOLAS.

¹ Il est assez étrange que, de même que Jésus-Christ, Socrate, le véritable père de la philosophie, nous soit aussi connu par deux ordres de témoignages, et que nous ayons le tableau somatique de sa personne et de sa doctrine dans les écrits de Xénophon, et le tableau pneumatique dans les écrits de Platon.

² Réville, *Études critiques sur l'Évang. selon S. Matth.*, p. 186, 491 et 494.

L'ÉMIGRATION FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

1790-1815

PORTRAITS, CARACTÈRES ET ANECDOTES

I

Notre but n'est point d'apprécier politiquement l'émigration, de compter les mobiles divers qui ont pu pousser hors des frontières une multitude d'hommes effrayés ou irrités, et ont peuplé l'hospitalité étrangère de Français ennemis de la France. Nous n'avons pas davantage à examiner les conséquences de cette expatriation armée au point de vue des intérêts de la révolution ou de la monarchie. — Crime selon les uns, malheur selon les autres, faute selon le plus grand nombre, l'émigration, considérée en elle-même, échappe à notre appréciation. Notre sujet, tel que nous l'avons discrètement circonscrit, ne touche plus que par des liens indirects à l'histoire des fautes et des douleurs de cette grande désertion de 1793, qui semble la revanche et la vengeance de cette fuite indignée d'une partie de la France à l'étranger, sous le fouet de l'injuste et l'impolitique édit de révocation.

Le souvenir des circonstances terribles qui motivèrent tous ces exils, dits volontaires, demeure comme l'unité lointaine et sombre de notre sujet. La grande ombre de l'échafaud, cette fatalité du temps, s'allonge sur le champ que nous allons parcourir, mais elle ne fait que relever, sans trop l'attrister, la familiarité de ces aspects inférieurs auxquels nous nous arrêterons de préférence. Au-dessous de cette ligne de deuil

qui forme notre implacable horizon et derrière laquelle gronde l'orage révolutionnaire, s'étend cette région pacifique et presque sereine, domaine inviolable de la critique littéraire et de l'observation morale. C'est à ce côté intime et social, à la fois, à ces points de vue modestes et familiers de l'histoire de l'émigration que nous bornons inflexiblement la portée de nos investigations. Nous ne voulons rien prouver, sinon que l'homme est partout le même, et toujours curieux à étudier. Le spectacle de la vivacité et de la galanterie françaises aux prises avec le flegme et la bonhomie allemande, le choc de ces mœurs si différentes, l'influence réciproque et le commerce fécond du génie de deux nations essentiellement littéraires et marquées du sceau de Dieu pour la glorieuse propagande du progrès : voilà qui nous a paru suffire pour défrayer l'intérêt d'un long récit qui aura ainsi, à la fois, sa moralité et son agrément, et réunira la leçon et le charme.

Ces avantages, je dirais presque ce privilège de notre sujet, il ne les doit qu'à lui-même. Tout notre mérite et tout notre succès ne peuvent consister qu'à ne pas diminuer cet intérêt intrinsèque qu'à ne pas gâter la bonne fortune de cette promenade en Allemagne, en si bonne compagnie. C'est ce à quoi nous nous efforcerons, soutenus à la fois, dans cette longue tâche, par le respect du lecteur et le respect des modèles qui vont poser tour à tour, sans le savoir, devant nous, pour un portrait à vol d'oiseau. Car ce n'est point à des émigrés seulement que nous aurons affaire, mais à des hommes qui furent à la fois l'élite de l'émigration et l'honneur de la littérature. Tous font plus ou moins partie de ce groupe original de monarchistes libéraux et de royalistes philosophes, qui essayèrent en vain de ravir pour la raison l'autorité de la force, et se placèrent en vain, héros ou martyrs d'une conciliation impossible, sous le double feu des amis et des ennemis. Tous se retrouvèrent en Allemagne comme à un commun rendez-vous. Tous ou presque tous y ont séjourné et nous ont communiqué les impressions de ce séjour, en même temps qu'ils y ont laissé des traces de leur passage. Ils représentent et résument en leur personne la fraternité intellectuelle et les mutuels échanges de ces deux grandes nations sœurs, séparées extérieurement par la guerre, mais unies plus que jamais par ces mystérieuses et inviolables affinités dont le travail vivace survit à tous ces coups qui ne l'atteignent pas. L'étude, si curieuse en elle-même de ces influences réciproques et vivifiantes de la France proscrite et de l'Allemagne, à la fois hostile et hospitalière, emprunte du nom de ceux qui vont en être les objets, le caractère et la valeur d'une véritable histoire philoso-

phique et littéraire de l'émigration française. Nos compagnons de voyage, et c'est là ce que j'aurais dû dire tout de suite, si l'on consentait jamais à se passer d'une préface, s'appellent Sénac de Meilhan, Rivarol, Montlosier, Mallet du Pan, Tilly, Dampmartin, M^{me} de Genlis, Dumouriez, M^{me} de Staël, Benjamin Constant. Ces noms me dispensent de rien ajouter et m'autorisent à entrer immédiatement en matière.

II

SÉNAC DE MEILHAN

Sénac de Meilhan est l'historien moraliste de ces dernières années du xviii^e siècle en déclin, sur lequel gronde déjà l'orage révolutionnaire. Il a toutes les qualités et tous les défauts des hommes, plus brillants que solides, qui sont l'honneur des décadences. Il a le goût fatigué, quoique encore délicat, l'éclat pâissant, la verve courte et ce style déjà mêlé qui caractérise les dégénérescences littéraires; son élégance est raffinée et, chez lui, la précision s'aiguise volontiers en sécheresse. Il a la lumière sans la chaleur, la vivacité sans le mouvement. Somme toute, on sent qu'il ne lui a manqué que du cœur pour être éloquent et que l'éloquence pour être un grand écrivain.

Sénac a eu, de son vivant, le tort de tous les ambitieux qui ont beaucoup d'ennemis, de tous les gens d'esprit qui ont beaucoup d'envieux. Il a été mal jugé, ou plutôt il ne l'a jamais été. Sa gloire est venue à nous, intermittente et vacillante comme la flamme d'un flambeau sous le vent, à peine défendue par la main d'un ami. Il détesta Necker et méprisa Mirabeau, les deux dispensateurs par excellence de la popularité en leur temps. Il fut médiocrement goûté par Chamfort et goûta médiocrement Rivarol, dont M^{me} de Créqui a été obligée de lui disputer l'insolent, mais incontestable mérite. Besenval parle de lui avec hauteur et une sournoise réserve. Tilly l'avait en aversion et ne le cache guère. Il parut vain à l'un et ridicule à l'autre. Seul, le prince de Ligne aima Sénac, le savoura, l'admira et le choya de ses louanges charmantes. A lui seul cet esprit ironique et félin fit patte de velours. Mais, voyez le malheur de cette unique admiration! Elle tourne à l'engouement et se perd, se sauve peut-être, dans une exagération qui laisse douter de son adresse ou de sa sincérité.

Aujourd'hui, le moment est venu d'accrocher ce portrait dans la galerie des précurseurs du xix^e siècle, des introducteurs à l'histoire de la Révolution française et de l'y placer, respectueusement épousseté, dans son vrai jour, non un jour éclatant, mais discret, un jour familier et adouci, celui du boudoir de l'histoire. Le moment est venu de dire qu'on ne peut connaître sans Sénac la fin du xviii^e siècle, ni apprécier sainement les effets, sinon les causes de la Révolution française. Il a écrit, dans ses *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, un livre qui, avec plus de goût et plus de vertu, serait un des chefs-d'œuvre de la littérature des moralistes. Il a écrit, dans le *Gouvernement, les Mœurs et les Conditions en France avant la Révolution*, un livre auquel il ne manque que plus de largeur dans les prévisions pour être digne des meilleurs écrivains politiques, et qui serait aussi un chef-d'œuvre, s'il y eût entrevu l'avenir avec la même vigueur de coup d'œil qu'il a montrée dans l'analyse du passé. Enfin, il a laissé des *Caractères* qui seraient parfait si ce n'étaient ceux d'une époque sans caractères; et des *Portraits* dont la couleur est vague parfois, mais dont le dessin est irréprochable. Bref, ce fut surtout un grand homme d'esprit, ce qui est encore assez rare. Mais, ce dont il ne faut point se consoler, comme l'a dit le prince de Ligne, c'est que cet homme, qui avait de si beaux matériaux, qui avait voyagé dans toute l'Europe et qui savait si bien les hommes et les choses, les événements et les mœurs de son temps, n'ait pas écrit de *Mémoires*, et qu'il n'ait laissé que des fragments de ce livre unique que lui seul pouvait faire.

Le prince de Ligne aurait voulu que Sénac de Meilhan consacrat à écrire ces fort regrettables *Mémoires* les loisirs de l'émigration.

• Écrivez, lui disait-il, des souvenirs, des mémoires de votre jeunesse ministérielle, et de cour et de société; — vos brouilleries et vos accommodements de Rheinsberg, la vie privée et militaire du prince Henri, ses valets de chambre, comédiens français, ses chambellans philosophes; et puis les Zaporogues et les évêques du prince Potemkin, et ensuite vos conversations avec le prince de Kaunitz; — ce sera un ouvrage charmant. Cet ouvrage n'a jamais été fait qu'en conversation, et causé, comme tant d'autres brillants projets de M. de Meilhan. Il dépensait volontiers sa poudre en feux d'artifice ¹. »

C'est nous qui allons en essayer une esquisse, malheureusement

¹ *Lettres inédites de la marquise de Crequi à Sénac de Meilhan*, notes d'E. Fournier. Introduction par M. Sainte-Beuve, p. 4.

bien incomplète, en ce qui concerne le séjour de Sénac de Meilhan en Allemagne, dussions-nous nous exposer, par cette témérité, à augmenter les regrets des *dilettanti* de cet esprit et de cet humour dont l'ingénieux conteur s'est montré si prodigue pour ses amis et trop avare pour la postérité.

Sénac de Meilhan fut un des premiers que tenta la fatale attraction de l'exil volontaire, où un danger moindre faisait ressembler la fuite au salut. Ce n'est pas la peur seulement qui le conduisit hors de France, bien qu'il eût de justes motifs d'être effrayé. Ses antécédents, sa qualité d'ancien administrateur, d'ancien intendant, d'homme répandu dans ce monde qu'on allait abattre, le rendaient forcément suspect, et sa réputation d'esprit ne le compromettait pas moins que ses services. Contre la mort publique et forcée, dont il se souciait assez peu, Sénac de Meilhan avait ce refuge toujours ouvert de la mort volontaire, qu'il ne redoutait pas. Il avait d'avance, à cet égard, fait sa profession de foi en homme qui s'attend à tout et qui a dans sa bague une goutte du poison de Condorcet. Sa conscience ne répugnait pas plus à cet acte que son courage. Comme tous les hommes qui ont beaucoup vécu et qui appartiennent à ces époques de décadence et de trouble, où il est nécessaire d'avoir sur la mort des idées arrêtées, Sénac de Meilhan approuvait et glorifiait le suicide. C'était pour lui, dans certaines extrémités, la seule manière convenable de sortir de ce monde. Singulière maxime, dira-t-on, pour un moraliste. Je suis de cet avis ; mais j'ai dû la dire, car elle constitue un trait caractéristique de l'époque et de la physionomie de Sénac lui-même. Ce n'est pas qu'il se drapât dans sa thèse ; sans le trop presser, on eût obtenu de lui l'aveu, que c'est un sentiment tout épicurien qui inspirait cette résolution si stoïque.

Il faut d'ailleurs, pour bien comprendre Sénac, sans l'en excuser davantage, se reporter au temps où il pensait ainsi. Sénac, il ne faut pas l'oublier, avait, en 1789, cinquante-trois ans, âge critique où, sans illusions sur les autres, on n'en a plus guère sur soi-même. S'il pouvait encore, par un effort d'esprit, être du monde nouveau qui s'agitait, il ne pouvait plus en être par les habitudes. Voilà peut-être un des secrets de cette haine inexorable qui sépara, en 1789, ces deux moitiés de la France, et rendit l'attaque si acharnée, la résistance si opiniâtre. Il y avait bien plus que des dissidences d'idées entre la société ancienne et la société nouvelle : il y avait incompatibilité absolue, implacable, de mœurs et de caractère. On s'entretua parce qu'on ne pouvait vivre ensemble. Les actions humaines, comme les passions, semblent obéir

parfois à une sorte de fatalité. Il fallait donc inévitablement partir ou mourir : Sénac, homme sans enthousiasme pour ses propres principes, en était encore plus incapable pour ceux des autres. Il prit donc, ne voulant ni attaquer la Révolution, qu'il sentait instinctivement plus forte que tout, ni la suivre, le parti d'émigrer. Il n'était pas, en sa qualité d'épicurien, de ceux qui s'en vont volontiers de ce monde quand ils peuvent faire autrement, et jouent leur vie à l'héroïsme. En matière d'héroïsme même, il faut être sûr de réussir. Le ridicule, là surtout, est toujours près du sublime. Sénac, à travers toutes ses déceptions, avait gardé cette curiosité vivace que l'expérience ne fait qu'affamer davantage. Il tenait à la vie par cette curiosité, et l'époque était faite pour l'exciter. Sénac émigra donc vers la fin de 1790 ou le commencement de 1791, laissant pour adieu à la France, adieu ironique et douloureux à la fois, une traduction des deux premiers livres des *Annales de Tacite*, qui, selon Tilly et quelques autres, se ressentait un peu trop de la précipitation du départ. C'était sa flèche de Parthe, flèche malheureuse qui n'atteignit point le but. *Telum imbelle sine ictu*.

Sénac de Meilhan était à Aix-la-Chapelle en 1791. Le comte de Tilly l'y vit, l'y fréquenta, et l'a peint dans les défauts qu'il mêlait à beaucoup de qualités, et dans les ridicules que se permettait parfois ce grand ennemi du ridicule, avec une mordante et quelque peu hostile fidélité. Il y conservait, selon le malin révélateur qui, à plus d'un égard, eût pu être son complice, la double illusion de la victoire du parti monarchique et de ses propres succès en tout genre, même le genre galant. Et c'est ici que nous touchons à un des côtés curieux de ce faux moraliste, qui ne s'indignait pas outre mesure de la contradiction de ses paroles et de ses actions. Sénac de Meilhan, qui avait poussé si loin ses observations sur les femmes et ses expériences sur l'amour, et qui, jusqu'au dernier moment, chercha à produire en lui ce miracle de l'amour-passion auquel il finit par ne plus croire, ne négligeait aucune occasion d'essayer de faire fleurir en lui cette belle variété de sentiment qui ne s'épanouit point aux cœurs secs comme le sien. Il ne réussit qu'à se rendre ridicule et presque odieux, aux yeux mêmes de ceux de ses compagnons les plus capables de goûter et de pratiquer l'expérience. Se prenant éternellement à son propre piège, il ne parvint qu'à entrevoir cette limite étrange et terrible, approchée par Mirabeau, franchie par de Sade, où l'exaltation des sens dégénère en folie, et où le plaisir s'égare et s'avilit dans la cruauté. Il faut lire dans Tilly¹ cette anecdote scabreuse, qui ne se peut répéter en lieu

¹ *Mémoires du comte de Tilly*, 1828, t. III, p. 77 et suiv.

tenu, comme celui-ci, à toutes les bienséances, mais où la physionomie morale de Sénac de Meilhan, ce digne convive de Rétif de la Bretonne¹, s'éclaire de lueurs si profondes et si inattendues.

Sénac de Meilhan séjourna un moment à Brunswick, où l'on avait, dès 1789, imprimé des *Mélanges de Philosophie et de Littérature* qui réunissaient ce qu'il avait déjà publié. De là il passa en Russie, où l'impératrice Catherine, qui avait lu ses ouvrages avec plaisir, l'invitait à se rendre. Nous n'avons pas à l'y suivre et à décrire la surprise et les maladresses de cet esprit éminemment français, mis trop brusquement peut-être aux prises avec les raffinements de cette barbarie moscovite, où la rudesse tartare cache toutes les élégances et toutes les perfidies du génie grec. Nous avons esquissé ailleurs² l'histoire curieuse de cette faveur et de cette disgrâce du philosophe courtisan, dont le pied, si solide à la cour de Louis XV, glissa à celle de Catherine le Grand, et qui sembla n'avoir si bien réussi à Versailles que pour mieux échouer à l'Ermitage.

Sénac de Meilhan alla à Hambourg, où il dut voir, mais peu fréquenter Rivarol, autre maître en cette escrime d'esprit. C'est à Hambourg que Sénac donna son testament politique et celui de la société qui achevait de mourir, et faisait, sur l'échafaud, une fin héroïque fort imprévue, livre remarquable où la plume de l'historien tremble de l'émotion de l'homme de cœur. Si Sénac fut jamais éloquent, c'est dans ce livre de souvenir et de regret où de nobles sympathies et jusqu'à des préjugés opiniâtres trouvent, pour convaincre ou intéresser le lecteur, des moyens inattendus, et achèvent par la pitié l'œuvre de la raison.

L'analyse de ce livre *Du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France avant la Révolution*, ne rentre pas dans notre sujet; mais il nous était impossible de le passer sous silence, moins à cause de son autorité que de sa date et du lieu de sa composition.

Le titre principal de Sénac de Meilhan à cette étude, c'est le roman de l'*Émigré*³. Ce serait ici le lieu d'en parler longuement, si nous le pouvions, et d'analyser en détail ce roman historique, à peu près introuvable aujourd'hui, que nous avons lu avec un véritable intérêt, et presque, malgré notre long commerce avec les ouvrages de Sénac de Meilhan, avec surprise. Il serait curieux et profitable, même après

¹ Voir *Monsieur Nicolas*, par Rétif de la Bretonne.

² Introduction de notre édition des *Œuvres* politiques et historiques de Sénac de Meilhan. Paris, Poulet-Malassis, 1862.

³ Hambourg, 1797, 4 vol. in-12. Sénac y avait encore publié, en 1795, ses *Œuvres philosophiques et littéraires*, revues et augmentées, 2 vol. in-12.

l'étude tardive, mais achevée, que M. Sainte-Beuve, enfin possesseur d'un exemplaire, a donnée, dans sa *Préface aux Lettres de Mme de Créqui*, de séparer, dans ce livre plein de faits et d'idées sous sa frivolité apparente, et où une intrigue usée se ranime parfois jusqu'à trouver de pathétiques effets, de séparer, dis-je, la partie de fiction de la partie de réalité; de montrer comment la société du XVIII^e siècle, surprise par la Révolution entre une lecture passionnée des *Liaisons dangereuses* et une lecture attendrie de *Clarisse Harlowe*, en était arrivée à comprendre et à goûter l'amour dans la réalité comme dans le roman. L'*Émigré* marque à merveille cette époque transitoire de matérialisme brillant, d'impénitence finale du rire et des sens, où la réaction commence, où perce l'émotion réhabilitée, où s'essaye naïvement encore ce sentiment inquiet et exalté, cet amour-passion, enfin, que Sénac confesse n'avoir jamais éprouvé, et dont, à son insu, et par une sorte d'intuition, il peint les transports. C'est dans Sénac, qui rit encore de Rousseau et se moque cyniquement, mais justement, des hardiesses imprévues de sa Julie; c'est dans Lauzun, qui ne rit plus de ce sentimentalisme sonore et qui en essaye consciencieusement les poses sur le sofa de Crébillon; c'est dans Tilly, type exact et effroyablement réussi de l'homme à tempérament du XVIII^e siècle, dans Tilly, qui porte, jusqu'en son abîme de corruption, je ne sais quelle intrépidité héroïque, qu'il faut étudier l'influence des romans licencieux de la fin du XVIII^e siècle et de ces lectures fiévreuses, interrompues subitement, comme une débauche d'esprit, par l'aube candide et sereine du roman patriarcal et de la pastorale allemande. Sénac lui-même a beau s'en défendre, il s'est pris, plus qu'il ne croit, à l'attrait de cette flûte idyllique, que Gesner a mise à la mode et que Florian a francisée. Et son marquis de Saint-Alban, le héros chargé de nous initier à ses aspirations si longtemps contenues, de nous dévoiler ce secret du cœur qu'on avait honte de dire aux jours où il eût pu aimer, ce Saint-Alban, par la patience et la chasteté imprévue de sa passion, de même que par le goût du suicide, tournerait facilement au Werther, de même que Charlotte ne désavouerait pas certains raisonnements et certains scrupules de la comtesse de Lowenstein.

Nous ne voulons ni ne pouvons nous livrer à l'analyse minutieuse de ce livre caractéristique. La mine est profonde et le butin surchargerait de beaucoup notre article, revue d'ensemble plus que de détail. Nous laissons donc de côté la valeur politique et littéraire du livre, ses aperçus sur la Révolution, ses souvenirs, ses anecdotes, ses portraits, ses maximes, qui font, des lettres si lumineuses, si sensées du prési-

dent de Longueil, le père noble, le raisonneur du drame, une galerie si intéressante à parcourir et où il est trop facile de s'oublier. Nous nous bornerons au côté intime, familial du roman ; à ce cadre d'observations et d'impressions, à ce fonds domestique, en quelque sorte, où se meuvent les principales figures. La première chose qui frappe, c'est la facilité pénétrante avec laquelle Sénac, en dépit des vicissitudes d'un exil qui fut une odyssée, s'est assimilé le caractère particulier des mœurs et des habitudes de la société aristocratique allemande, où il a fixé son sujet.

C'est, par ce côté des mœurs allemandes et des mœurs de l'émigration qui leur font un contraste adouci par l'hospitalité ; par ce côté des mœurs, des portraits et des caractères, que nous voulons examiner un moment un ouvrage complexe, des plus substantiels pour la critique, et qui lui offre des points de vue si variés.

A peine étions-nous descendus de voiture, pour nous promener à pied, que nous apercevons un jeune homme en uniforme rouge brodé d'or, qui était évanoui au pied d'un arbre ; un domestique, aidé d'un paysan, s'empressait autour de lui, et une espèce de charretier arriva, son chapeau plein d'eau, pour la lui jeter sur la figure ; une petite charrette, attelée d'un cheval, remplie de paille, formait le reste du tableau. »

Telle est la scène d'une simplicité émouvante qui ouvre le roman. L'émigré blessé, c'est le marquis de Saint-Alban. Et la famille qui s'empresse autour de lui et le regarde avec des yeux surpris et déjà mouillés, chez les femmes, d'une larme de pitié, c'est la famille de Lowenstein, qui habite un château des environs, et composée d'un vieux commandeur de l'ordre Teutonique, de la mère de la comtesse de Lowenstein, jeune encore elle-même, et de la comtesse. La suite se devine facilement. On transporte le blessé au château, où on l'entoure des soins de la plus délicate hospitalité. On lui fait raconter ses aventures. Ce récit touche particulièrement la jeune comtesse, angélique garde-malade. De l'attention on passe rapidement à l'intérêt, et l'on parcourt toutes les nuances de la gamme sympathique jusqu'au moment où on s'aperçoit qu'on aime celui qu'on plaint. Le marquis, de son côté, n'est pas moins bien disposé par la reconnaissance, et il arrive encore plus facilement à partager les sentiments dont il est l'objet qu'à les provoquer. Alors commence l'éternelle lutte entre la passion et le devoir, et le drame devient intérieur. La comtesse est, dans toute la force du terme, une honnête femme. Elle est fidèle à son mari pour

elle-même. Ce mari, qu'on n'aperçoit presque pas et dont la figure roide et maussade n'apparaît qu'aux moments décisifs, semblable à celle d'une bourgeoise fatalité, pour troubler les tête-à-tête, interrompre les rendez-vous et mettre, avec cet à-propos particulier aux maris, le pied dans cette toile d'une trame si délicate de l'amour naissant ; ce mari, s'il n'est pas de ceux qu'on adore, est du moins de ceux qu'on ne peut s'empêcher d'estimer. Il est de ces hommes timides et susceptibles, perpétuellement occupés d'entretenir et de dissimuler leur jalousie, et qui portent néanmoins, avec une certaine dignité effarouchée, les difficultés de la situation la plus irrémédiablement fausse. Il revient de Vienne, où il a perdu un procès, assez à temps pour retarder, mais non pour prévenir le dénouement. Une attaque d'apoplexie met fin aux embarras de son rôle en ce monde, et permet aux deux amants, qui sont las de ces efforts, peut-être peu sincères, où l'on s'entraîne en se repoussant, de goûter enfin l'espoir d'un bonheur que ne troublera aucun remords. Mais la voix de l'honneur se fait entendre. Le marquis reçoit, au moment de devenir l'heureux époux de la comtesse, cet appel sous les drapeaux qu'il a sollicité lui-même pour échapper aux tourments d'une passion qui ne pouvait alors être heureuse qu'en devenant coupable. Il n'hésite pas à voler au rendez-vous, impatient de payer sa rançon par de beaux faits d'armes. Mais il est, dans un combat où il a fait des prodiges de valeur, renversé et fait prisonnier. Il échappe, par la mort volontaire, à l'ignominie de l'inévitable supplice. Et la comtesse, rongée par la consommation, le suit bientôt dans la tombe et va le rejoindre là où se retrouvent à jamais ceux qui se sont aimés ici-bas.

Voilà le sujet du roman dans son élémentaire simplicité. Tel qu'il est, j'ose dire qu'il ne fût jamais venu à l'idée d'un homme tel que Sénac de Meilhan avant cette expérience terrible et salutaire d'une révolution et d'un exil, avant ces rudes épreuves qui rouvrent les sources de l'émotion et font jaillir des larmes des plus arides sensibilités. Moralement parlant, Sénac de Meilhan n'avait pu traverser impunément ces événements, faits pour renouveler et régénérer les âmes et le monde. Et c'est à l'influence de ces vicissitudes sur son esprit et sur son cœur que nous devons cette surprise d'une œuvre de vieillesse, plus saine et plus fraîche que celles de ce printemps orageux qui n'a pas eu de fleurs, de la vie de Sénac, flétrie de bonne heure par une expérience précoce et par l'habitude égoïste de l'observation. Le malheur et l'exil ont refait à Sénac une naïveté, il croit enfin à l'amour pur, à l'amour vrai, presque désintéressé. Il croit à l'inviolabilité du

lien conjugal, à la nécessité de la lutte entre le cœur et la raison, entre la passion et le devoir; il croit à un bonheur qui ne vient pas des sens. Ses propres souffrances ont pour lui réhabilité les larmes, et ses sacrifices lui ont révélé le mérite du sacrifice. Le malheur est un grand maître, car c'est lui qui lui a appris tout cela. Mais la métamorphose n'est si originale et si intéressante que parce qu'elle est complète, et n'a pas moins modifié l'auteur que l'homme. Oui, c'est Sénac lui-même, l'homme qui, après avoir plus d'une fois mis ses maximes en pratique, s'était chargé d'écrire la vie de Richelieu; c'est Sénac le philosophe, le roué, qui s'éprend de passion et de respect pour les épreuves de l'amour honnête, ingénu, de l'amour militant et souffrant. C'est lui qui analyse ces douleurs si délicates et si pudiques, de cette main audacieuse qui a tracé de lubriques tableaux, et qui a dirigé de préférence ses cyniques investigations vers les côtés honteux de l'âme humaine, jusqu'à cette limite où le sentiment se confond avec la sensation et où la psychologie tombe à la physiologie. C'est lui, Sénac, qui, dépouillant tout entier l'ancien homme, a repoussé pour ces sujets nouveaux la plume de Crébillon et de Laclos, et qui, reniant son ancienne langue comme ses anciens sentiments, se crée avec effort un style imprévu, plus net, plus clair, plus mesuré. C'est lui qui puise, dans l'étude et l'imitation de *Clarisse Harlowe* et de *Werther*, une inspiration sans originalité, mais non sans noblesse, où les formes anciennes se mêlent aux formes nouvelles et où s'unissent, dans un contraste piquant, la mélancolie allemande et la vivacité française. L'abbé Prévost et Rousseau, Richardson et Goethe, voilà les maîtres très-inattendus de ce disciple sexagénaire, nourri des corruptions littéraires du siècle, et dont l'influence se mêle, dans cet essai, malheureusement unique, de la seconde manière, à des restes persistants de ce matérialisme sceptique appris de trop bonne heure, pour avoir été entièrement oublié, à l'école des Crébillon, des Laclos, des Marmontel et des Louvet.

C'est cette double évolution morale et littéraire, cette métamorphose inattendue de Sénac, ce mélange encore inexpérimenté des vieilles formes du roman et des nouvelles, des traditions du matérialisme d'autrefois et des hardiesses du sentiment obscène d'aujourd'hui qui font l'intérêt de cette première lecture de Sénac, et qui aiguissent le plaisir de la surprise en y ajoutant l'attrait de la curiosité. Dans ce roman de mœurs mixtes, destiné à peindre concurremment et à mettre en contraste, sinon en conflit, les sentiments germaniques et les sentiments français, il est curieux de suivre dans tous ses détails le travail d'assimilation et de comparaison auquel a dû se livrer l'auteur de ce

pastiche original qu'on appelle l'*Émigré*. Le résultat de l'examen est celui-ci : Sénac de Meilhan est demeuré Français, en même temps qu'il est demeuré lui-même, par la légèreté de l'intrigue, la netteté du dessin et la sobriété de la couleur dans les figures et dans le paysage. Il est devenu Allemand, par un certain goût d'abstraction, par l'analyse minutieuse et émue des sentiments, par une complaisance toute nouvelle pour les détails familiers et domestiques, enfin par l'effort plus sincère qu'heureux qu'il fait pour admirer les grandes scènes de la nature et les faire entrer, comme un cadre verdoyant et fleuri, dans ce récit un peu sec, plus émaillé d'observations que d'images. Il est devenu Allemand surtout en condamnant ses héros à passer par toutes les vicissitudes d'un amour plus tendre que passionné, et qui ose attendre et ne va pas, comme les amours à la mode française du XVIII^e siècle, brutalement au fait.

Mais ce n'est pas sans efforts, sans défaillances, sans contradictions que Sénac de Meilhan s'essaye ainsi sur ce thème nouveau de la passion honnête. Plus d'une fois encore le philosophe laisse passer son bout d'oreille ironique. Et de même qu'il y a perpétuellement lutte entre ses deux héros, dont l'un veut entraîner et dont l'autre résiste, de même le conflit entre les deux hommes qui se disputaient Sénac, le sceptique et le croyant, est visible et palpitant à chaque page de son livre.

Le côté en lui qui a le plus résisté à l'assimilation, c'est ce goût d'observation indiscret et impitoyable qui est le propre de Sénac moraliste ; c'est cette impénitence finale de curiosité médisante qui survivra en lui à toutes les expériences et à tous les attendrissements.

Mais là où il est intéressant à étudier et où il y a lieu de placer quelques observations par lesquelles nous rentrerons tout à fait dans notre sujet, c'est dans les portraits et caractères d'après ces originaux allemands, mis pour la première fois en contact avec la finesse française ; c'est dans cette peinture, pleine de contraste, des différences sociales, qui, par le fait de l'émigration, se sont trouvées en présence. Les personnages principaux du roman, ceux qui agissent, sont presque tous Allemands. Ce sont le commandeur, la mère, la comtesse, une demoiselle Emilie de Wergenthein, sa correspondante et sa confidente. Les autres personnages, la duchesse de Montjustin, le président de Longueil sont Français, et, en cette qualité, ils parlent beaucoup, écrivent encore davantage (le roman est par lettres) mais il ne font qu'apparaître sur la scène.

Sénac a déployé toute sa finesse et toute sa puissance d'observation

dans la galerie des portraits et caractères de la famille de Lowenstein. Ce sont bien là des Allemands de la bonne société, en pleine fin du XVIII^e siècle. Ils sont d'après nature, vivants et pour ainsi dire parlants. En tête marche le vieux commandeur, que vous voyez d'ici, perruque à marteaux, canne à pomme d'ivoire, teint rubicond, pirouettant péniblement sur ses jambes goutteuses, bourru bienfaisant, bienveillant égoïste, infatué de sa noblesse, mais donnant à cette faiblesse une sorte de dignité et presque de grandeur; ayant le préjugé, en un mot, sans le ridicule. Tout d'abord, il s'intéresse au blessé, et le ferait volontiers soigner chez lui. Mais il attend, pour se prononcer, qu'il soit bien sûr qu'il a affaire à un homme de qualité. Dès ce moment, sa cause est gagnée, la glace est rompue, et l'étranger aura cette hospitalité que, dans les châteaux allemands, on proportionnait plus encore au rang qu'au malheur, et qui n'ouvrait toutes ses portes et n'offrait sa meilleure chambre qu'aux misères qui pouvaient prouver leurs quartiers.

Dès ses premières lettres se révèle aussi toute entière cette demoiselle Emilie de Wergenthein, grande métaphysicienne, exprimant la quintessence de toutes choses, et frisant parfois la pédanterie. Excellente personne du reste, qui fait tout ce qu'elle peut pour dissimuler son cœur et étaler sa raison; enthousiaste sèche, logicienne sentimentale, toujours prête à argumenter et à distinguer, mais sensée autant que froide, aussi bonne qu'elle est peu tendre. Nature non médiocre, non vulgaire, à qui il a manqué pour s'épanouir l'amour d'une mère et l'amour d'un véritable amant. Elle fait tout ce qu'elle peut pour se passionner à l'idée des dangers que court son fiancé, grand officier blond au service de Prusse. Mais on voit bien qu'elle n'y réussit pas, et qu'elle fera un de ces mariages de raison, dont l'attente ne fait point courir, échevelée, au-devant du facteur, et qui peuvent toujours se remplacer par un autre.

« Au reste, ma chère amie, écrit-elle dans une de ses premières lettres, je vous regrette partout; quand je lis, pour *vous communiquer mes réflexions* et m'éclairer de votre jugement; quand je suis dans le monde, pour *vous rendre compte de ce qui me frappe* et observer en commun les *ridicules* et la *pantomime des prétentions*. Votre émigré, d'après ce que vous m'en dites, me paraît fort intéressant, et vous m'inspirez la *curiosité de le voir*. Il n'y a point de nouvelles de l'armée. Je tremble à chaque lettre qui arrive; je me dis quelquefois: *Pourquoi donc aller à l'armée, quand on a de la fortune, quand on peut être un bon mari, un bon père, élever ses enfants, soigner son bien? Ne peut-on donc être*

« heureux chez soi que lorsqu'on a quelque chose à raconter, un litre sur son adresse et un morceau de ruban à sa boutonnière ? »

Ou je me trompe bien, ou le lecteur connaît maintenant à merveille cette prude et belle personne qui a un oncle chanoine, et qui tient dans le monde, avec tant d'avantage, l'emploi des raisonneuses. On comprend à merveille que son amie, la tendre et rêveuse comtesse, ne s'effraye point de cette impatience si tranquille, de ces inquiétudes si raisonnables, et qu'elle lui réponde, non sans un sourire de malice : « Vous avez encore plus besoin d'exercice et de dissipation que de consolation. »

Pourquoi, du reste, ne demanderions-nous pas à Sénac lui-même le portrait de ses personnages ? Ce serait donner à la fois une idée des modèles et du talent du peintre.

« Leur maison, qui est dans une situation charmante, est en ce moment habitée par un vieux commandeur [de l'ordre Teutonique, qui est venu passer quelques jours chez sa belle-sœur. C'est un homme qui retrace les seigneurs châtellains du ^{xv}^e siècle. La noblesse est à ses yeux le premier des mérites ; la chasse, le premier des plaisirs, et le respect pour les dames, le premier des devoirs. Des manières franches jusqu'à la brusquerie, une certaine écorce de rudesse sous laquelle on découvre promptement un excellent cœur, un bon sens naturel sans culture, une gaieté qu'il entretient et réveille deux fois par jour par deux larges repas, où le vin du Rhin n'est pas épargné. Voilà jusqu'à ce moment le principal personnage de la maison...

« Sa belle-sœur, qui est la maîtresse de la maison, est une femme de quarante ans. Elle a été belle, et, avec un peu d'art et de soin, pourrait encore prétendre aux hommages ; mais elle a une fille qui concentre toutes ses affections, et c'est pour elle seule qu'elle a des prétentions. L'esprit de la mère est plus juste que brillant ; son caractère paraît froid ; toutes ses manières ont une certaine réserve qui présente l'image de l'indifférence... mais, s'il s'agit de sa fille, le son de sa voix change, ses regards, ses gestes, tout prend chez elle le caractère du sentiment. Il faut à présent vous parler de la fille.

« Figurez-vous une femme de vingt ans, dont les traits ne semblent manquer d'une extrême régularité que pour avoir quelque chose de plus frappant. De légères marques de petite vérole paraissent aussi jetées çà et là pour donner plus de piquant et de variété au plus beau teint qu'on puisse voir. Je sais combien les descriptions de la beauté d'une femme sont insipides. J'abrège donc, et je finis en vous disant que sa physionomie rassemble tout ce qui peut plaire et toucher et que son esprit, sans jamais surprendre, ne laisse rien à désirer ; ce qu'elle dit attache et satisfait d'abord l'âme encore plus que l'esprit : mais, en réfléchissant un moment, on trouve que l'esprit ne peut aller plus loin. »

Tous ces portraits se complètent et s'animent de tous les autres traits épars dans l'ouvrage. Voici, par exemple, à ajouter à la figure du commandeur :

« Mon oncle est arrivé à la fin de la conversation, et vous jugez bien que les
 » pauvres femmes ont été traitées légèrement : car mon oncle, qui se pique d'un
 » grand dévouement pour elles, ne manque jamais de s'égayer sur leur compte.
 » Il croit que cela est du bon air. Les propos qu'il a tenus ont été débités très-
 » gaiement, et la plupart des phrases, accompagnées de certains mots que vous
 » lui connaissez, et *qui font faire le signe de la croix à votre maman.* »

Notons encore ce fragment de conversation :

« Je n'ai jamais lu votre *Lovelace*, dit le vieux commandeur. Mais qu'entendez-
 » vous par *bons Germains*? Je veux que monsieur le marquis sache que nous n'en
 » sommes pas plus bêtes, et j'ai connu un vieux comte *Frizzamberg* qui avait
 » été l'ami intime du duc de Richelieu à Vienne, et qui ne lui cédait en rien
 » pour ce qui est de la galanterie. »

Voici maintenant le portrait du mari :

« Il a une de ces figures qu'on croit avoir vues partout et qu'on n'a remar-
 » quées nulle part. Il a servi quelques années et sa famille, désirant que son nom
 » se perpétuât, l'a engagé à se marier avec la charmante Victorine qui est de la
 » même maison. Il paraît sentir son infériorité; mais il croit que la dignité der-
 » nière suffit pour faire disparaître toutes les inégalités personnelles. Il ne fau-
 » drait pas, je crois, rassembler beaucoup de circonstances pour exciter en lui
 » de la jalousie. »

Encore un portrait pour finir et montrer la variété de touche et la flexibilité du pinceau de l'observateur. Il s'agit ici d'un modèle inférieur, d'une nature vulgaire, mais non sans un certain relief original. Il s'agit du vieux grognard prussien, de ce vétéran allemand, dont les yeux se mouillent au nom du grand Fritz, et qui en parle comme les soldats de la grande armée parlent encore de l'homme à la redingote grise.

« Dans cette auberge était un bon Germain de l'ancien temps. La candeur, la
 » probité étaient peintes sur sa figure, et l'on voyait, à son maintien, qu'il avait
 » servi. Comme je l'entendis parler français avec Bertrand, j'ai lié conversation
 » avec lui, et il m'a dit qu'il avait servi sous le grand Frédéric. C'était un homme

« celui-là, m'a-t-il dit, et il levait les yeux au ciel d'admiration. Tel que vous me voyez, monsieur, il m'a parlé plus de dix fois, et je ne l'oublierai jamais. Une nuit qu'il faisait bien froid, j'étais à me chauffer aussi près de lui que je suis là de monsieur. Je lui dis comme cela : *Eh bien ! père Fritz, vous nous donnez de bons quartiers d'hiver ?* Il me frappa sur l'épaule, le grand Frédéric, oui monsieur, il me frappa sur l'épaule ! et il me dit : Il faut encore frotter ces gens-là et vous serez content, mon ami, ainsi que tous ces braves gens. Il n'aimait pas l'odeur de la pipe, eh bien ! il n'en faisait pas semblant quand il était au milieu de nous. »

Si de la société de Lowenstein en particulier, nous passons à la physionomie générale de la société allemande, le trait n'est ni moins vif ni moins juste dans Sénac de Meilhan. C'est sous le rapport de la liberté de l'esprit, de la légèreté des manières, de la familiarité des formes, de l'aisance des relations, qu'il trouve alors à regretter les habitudes des salons français. Et il se laisse aller, en véritable exilé, à des regrets qui ont leur partialité.

« Parmi les Français seuls, dit-il, en songeant avec tristesse à cette société évanouie dont il avait vu les derniers beaux jours, on voyait régner le savoir sans pédanterie, la noblesse des manières sans morgue, la gaieté sans bruyants éclats. Les Allemands tiennent table pour faire bonne chère, et les Français pour réunir des personnes qui se conviennent. Chez les Français seuls, on voyait l'orgueil du rang faire place au goût de la société, et les plaisirs de l'esprit rapprocher tous les états sans les confondre. Il est des hommes aimables dans tous les pays. En France, c'était la nation qui était aimable, pleine de goût et d'élégance dans ses manières, comme autrefois les Athéniens. »

Sénac de Meilhan, qui devait éprouver plus tard, dans les salons de Vienne, voués au culte de l'étiquette et d'une hospitalité si réservée, plus d'un petit mécompte secret, dont la trace se rencontre à certains endroits de ses ouvrages, a payé à la société française, bien dégénérée de son temps, un tribut d'admiration et de regrets peut-être supérieur à ses mérites. Mais le regret ne compte pas, et le souvenir, comme l'espérance, embellit tout ce qu'il touche.

On trouve dans son livre un grand nombre de détails curieux et touchants sur le sort des émigrés en Allemagne. On comprend parfaitement que l'hospitalité et la sympathie allemandes, si prévenantes et si dévouées, n'aient pu répartir également leurs faveurs entre un si grand nombre de victimes, et que la plupart aient dû payer à la nécessité les plus rudes et parfois les plus humiliants tributs. L'inégalité des

conditions et des destinées n'est jamais plus sensible que quand c'est à la lumière du malheur que nous en comptons les différences. Pour quelques émigrés, que leur bonne étoile fit aussitôt accueillir ou employer, et qui, sauf l'exil, se retrouvèrent dans le même état à peu près qu'en France, que de déchéances pénibles, que de hontes et de douleurs secrètes, que de pauvretés fières reculant en vain devant l'humiliation de l'aumône, que de brillantes incapacités, réduites à exercer gauchement un métier mercenaire et quelquefois manuel !

« Nous avons parlé des émigrés ; les plus heureux, nous a-t-il dit, sont ceux
 » qui enseignent à danser, qui montrent la géographie ou le français. Ceux-là sont
 » des *Milords*, ce fut là son expression. Un des meilleurs gentilshommes de ma
 » province, ajouta-t-il, vend, dans une petite ville, du ratafiat ; je l'ai vu en tablier
 » dans sa baraque, et, ce qui vous surprendra, il a l'air content. Le Français
 » commence par être abattu, il reprend courage, et, à la moindre ressource, il passe
 » à la gaieté. Le marquis lui a demandé en baissant la voix s'il pourrait lui être
 » utile. L'officier a tout de suite dit en prenant un ton animé et sensible... Je vous
 » remercie infiniment... mais j'ai eu le bonheur de me tirer d'affaire, j'enseigne
 » la musique, et je puis dire avec un grand succès : je gagne à ce métier vingt
 » ducats par mois ; mais ce n'est pas tout, j'ai le plaisir de me trouver avec de
 » *très-jolies demoiselles* et de les entendre chanter. Il ne m'en coûte rien pour
 » ma nourriture, parce que je suis invité tous les jours chez l'une ou l'autre de
 » mes écolières, parmi lesquelles il y en a *de charmantes*. »

Voilà bien le Français, l'officier et le gentilhomme émigré. Il trouve, il sait trouver, même à l'exil, ses jolis côtés. Et savez-vous pour qui il va accepter et solliciter même, non sans rougir un peu, ce secours que lui offre un compatriote et qu'il a refusé pour lui ? Pour son confesseur.

« Nous nous sommes regardés en souriant. Oui, a-t-il dit, mon confesseur. Je
 » vous avouerai qu'il y a longtemps que je n'en fais pas d'usage ; mais je n'en suis
 » pas moins reconnaissant des bons conseils qu'il m'a donnés autrefois et de l'in-
 » térêt qu'il me témoignait, lorsque ma mère me faisait aller à confesse, et il
 » fallait bien y aller, car mon précepteur m'accompagnait. C'est un vieux prêtre
 » infirme, et qui est menacé d'être aveugle. »

Voilà, dans une scène vive et légère, où l'émotion se mêle au sourire, tout un tableau achevé de la jeune émigration. Mais la vieille, la triste, la délaissée, également incapable de travailler et de mendier ?

Oh ! celle-là, nul ne sondera l'abîme de ses déceptions et de ses souffrances ! En voici un croquis :

« Un vieux nègre, couvert de haillons, m'a fait traverser une petite cour, où je
• crois que le soleil n'a jamais dardé ses rayons ; montant ensuite par un escalier
• dont les marches, à demi rompues, laissaient passer le jour à travers, je suis
• arrivé à une espèce de grenier. Là, j'ai vu, couché sur un grabat, un vieillard à
• cheveux blancs ; près de lui, sur le bras d'un mauvais fauteuil, était un cordon
• rouge, devenu feuille morte, auquel pendait une croix cassée ; une jeune fille,
• dans le plus grand délabrement, était accroupie près d'un réchaud, occupée à
• faire chauffer un peu de bouillon d'herbes, et le nègre, les mains jointes sur sa
• poitrine, se tenait dans un coin, levant de temps en temps les yeux au ciel. »

Et c'était là un vieux lieutenant-général des armées du roi, et, en s'adressant à son grabat, on lui disait encore : Monsieur le comte !

Nous n'insisterons pas davantage sur le bienfait moral et littéraire de l'émigration pour Sénac. L'exil lui a refait une inspiration, et la société allemande lui a fourni des modèles, qu'il a étudiés avec la sagacité française et rendus avec une légèreté de touche, par laquelle il s'est surpassé lui-même. Le type principal de son roman, si on peut donner ce nom à un caractère qui n'est pas absolument original, résume à merveille en lui les traditions et les nouveautés qui se disputaient l'esprit de Sénac et ses doubles tendances de philosophe et d'écrivain. Le marquis de Saint-Alban est bien le jeune homme tel qu'il a dû sortir du moule tourmenté de cette génération inquiète qui précéda la Révolution. Il ajoute à la vivacité, à l'énergie, à la courtoisie chevaleresque, qui sont les qualités de race de sa nation et de sa famille, cette douce mélancolie, cette générosité attendrie, cette modestie, presque cette pudeur des cœurs délicats mis de trop bonne heure à l'épreuve des souffles brûlants de l'anarchie. On sent que cette expérience précoce, parfois trop forte pour lui, le trouble et l'afflige comme une infirmité secrète. On sent que le pressentiment d'une vie courte et d'une fin triste donne, malgré lui, de l'amertume à sa gaieté et de l'autorité à ses paroles. Il voudrait être tout à fait jeune, joyeux, insouciant. Il ne le peut. Il a souffert de trop bonne heure. L'expérience est une force et une lumière pour la maturité de l'homme. Pour sa jeunesse, elle est une douleur et comme une humiliation. Il ne faut pas savoir la vie trop tôt, si l'on veut continuer à l'aimer. Ces traits nouveaux, la réserve avec les femmes, l'honneur susceptible et discret, la patience aux amours sans espérance, la résignation

au devoir qui tue, le goût de l'ordre, l'habitude de l'observation, le sentiment mélancolique de la nature et de l'infini, le respect de la mort volontaire, tout cela constitue une physionomie de Saint-Preux, moitié Français, moitié Allemand, qui représente bien ce type nouveau de bravoure modeste et de sentimentalité discrète, qui sera, jusqu'aux créations bruyantes et insolentes du romantisme vainqueur, le héros harmonieux et pâle des conceptions romanesques. Ce type français de Werther, moins orgueilleux, moins égoïste, moins raisonneur, plus vivant, plus souriant, plus doux que celui que va créer le génie de Goethe, a sa valeur et même son charme. L'honneur de sa création, ou plutôt de son inauguration, de sa première mise en scène, revient à Sénac de Meilhan, qui n'aurait pu concevoir son personnage et le faire vivre sans son commerce intime avec la société allemande et les caractères qu'elle lui révéla, sans son contact avec cette littérature étrangère qui a donné à la nôtre la famille si variée des héros à la Werther et des héroïnes à la Clarisse Harlowe.

C'est au roman allemand que Sénac a dû de pouvoir faire parler à Saint-Alban la langue du sentiment. C'est à lui qu'il a dû l'idée et le courage de ces incidents vulgaires, de ces lentes péripéties d'un drame qui se joue presque tout entier intérieurement. C'est parce qu'il avait été intéressé lui-même par ces scènes familiales, ces détails domestiques, ces événements si simples, un mouchoir ravi, un portrait fait à la dérobée, un tour de valse, une chute de cheval, un incendie et le sauvetage de rigueur, qu'il a osé faire gravir, un à un, à un de ces héros habitués à brûler l'échelle, les degrés méthodiques d'un amour honnête et contrarié. Jamais, avant son exil en Allemagne, un homme tel que Sénac n'eût osé avouer un fils tel que Saint-Alban. C'est la littérature allemande qui lui a donné le courage de ces détails, et c'est *Clarisse Harlowe* qui lui a révélé le pouvoir de l'émotion dans le roman, et la possibilité d'employer comme moyen dramatique les scrupules de la vertu et les exigences du devoir.

Mais, si la littérature allemande lui a enseigné le mérite des détails domestiques et des scènes familiales, et la littérature anglaise, l'attrait des sentiments moraux, ce que ni l'une ni l'autre n'ont pu lui inspirer, c'est l'amour de la nature pour elle-même, et le goût de ses beautés intimes et profondes. Le côté descriptif est le côté faible de Sénac. On sent que, devant le spectacle des champs et des bois, sa verve hésite et son sang-froid se déconcerte. Il fait ce qu'il peut pour rêver, pour être ému, pour sentir le mystère. Il n'y réussit pas, ses portraits sont déjà quelque peu secs dans leur précision. Mais ses paysages sont

nuls ; ce ne sont pas des cadres, ce sont à peine des bordures : Sénac n'a jamais regardé la nature que de la fenêtre de ce salon où il confine ses héros. Dans ce salon, on ne dérange pas les fauteuils, on ne fripe point les robes, on ne s'aime qu'avec décence, on se le dit avec discrétion, et on a grand soin de n'être point ridicule. Cette horreur du ridicule est un des traits caractéristiques de Sénac de Meilhan et de ses héros. Or, la violence l'est toujours. Voilà pourquoi on est si tranquille dans ce roman, langoureux plutôt que douloureux, où la passion suit une progression douce et régulière, et n'aspire qu'à un mariage d'inclination. Il faut le dénouement subit de la mort du marquis prisonnier et l'agonie de la belle comtesse pour que le lecteur ait envie de mouiller un peu le mouchoir traditionnel qui, sans cela, n'aurait pas servi.

Sénac, qui avait dû à l'Allemagne la révélation de l'amour-passion et du roman vertueux, et ce brillant sujet du contraste des mœurs françaises et germaniques mises en contact par l'émigration, eût contracté sans doute vis-à-vis d'elle, par une œuvre complètement originale et complètement touchante, une dette définitive, quand la mort l'enleva le 5 avril 1803, à Vienne, où il vivait dans l'intimité du prince de Ligne et dans l'estime universelle, noble consolation de ceux qui n'auront pas de gloire. Sénac, si l'on veut, a aujourd'hui la sienne, mais c'est une gloire posthume, une couronne sur un tombeau.

M. DE LESCURE.

NOUVELLES LETTRES

DE LA PRINCESSE PALATINE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

I

La correspondance de Madame, comme on peut en juger par les détails donnés précédemment, est remplie de plaintes et de lamentations. La princesse Palatine se plaint beaucoup trop. Elle ne voit autour d'elle que le mal et le vice ; elle se croit entourée d'ennemis ; elle s' imagine que le monde entier se ligue contre elle, que le duc de Chartres excite sa sœur, que la duchesse excite son mari, que Monsieur excite ses enfants, que les favoris excitent Monsieur, que madame de Maintenon excite le roi. Comment pourrait-elle résister à tant d'ennemis coalisés ? C'est une victime ; « Je suis, disait-elle, en venant en France, l'agneau politique sacrifié pour son pays. » Ce qui suggère à M. Sainte-Beuve cette ingénieuse remarque : « L'agneau, quand on la connaît, peut paraître un terme singulièrement choisi pour une si forte victime. » Mais Madame était vive, passionnée, irascible ; la moindre contrariété l'exaspérait et lui faisait dépasser les bornes. Elle était fort tourmentée par la bile ; son frère aussi souffrait de ce mal, et encore plus vivement : il avait une humeur noire dont sa conduite et ses actes de prince-électeur se ressentaient d'une manière fâcheuse.

Il n'est donc pas surprenant que la duchesse douairière d'Orléans

¹ Voir la *Revue germanique* des 16 mai et 16 juin 1862.

ait vu tout en noir autour d'elle. Ce n'était que par delà le Rhin qu'elle entrevoyait des perspectives plus riantes. Supposons donc que le ciel eût exaucé ses vœux. Supposons qu'elle eût quitté la cour de France, où elle se sentait mal à l'aise, pour le pays de ses sympathies et de ses prédilections : aurait-elle été plus heureuse, aurait-elle vécu plus tranquille ? En mettant le pied sur la terre allemande, se serait-elle trouvée tout à coup transportée dans un Éden où fleurissaient les vertus de l'âge d'or ? aurait-elle trouvé des mœurs plus sévères, des princes exempts d'ambition, des courtisans plus sincères, et des femmes sans intrigues galantes ? Hélas ! nous sommes forcé, l'histoire à la main, de répondre négativement ; nous irons même plus loin, et nous dirons que la princesse aurait retrouvé là-bas ce qu'elle voulait fuir : nos idées, nos manières et nos usages. Il est nécessaire, à ce propos, d'entrer dans quelques détails qui serviront à l'intelligence générale des lettres de Madame ¹.

Et d'abord, l'oncle et la tante de Madame formaient un couple qui ne manquait pas d'ambition. Avec des vues moins hautes, ils n'auraient pas atteint le but auquel ils parvinrent ; ils n'auraient pas solidement établi la fortune de leur maison ; ils n'auraient pas coiffé le chapeau électoral. Quand Ernest-Auguste épousa la princesse Sophie, on était loin de soupçonner leur élévation future. Il ne devait pas même épouser la tante de la princesse Palatine ; c'était un parti trop brillant pour lui, car il était le dernier de quatre frères, et n'avait que son mince apanage de cadet. La princesse Sophie était demandée en mariage par son aîné, George-Guillaume, duc de Zell ou Celle, plus puissant et mieux renté. Dans ce temps-là, les princes allemands avaient l'habitude d'aller passer l'hiver en Italie, ou du moins la saison du carnaval à Venise. Les naïfs Allemands trouvaient tout naturel que leurs petits souverains fissent, à leurs dépens, les grands seigneurs, sous le climat de l'Italie. C'est un ciel qui, d'ailleurs, a toujours attiré les Germains. « Oh ! pourquoi les femmes, en Westphalie, ne sont-elles pas aussi belles que sur les bords de la Brenta ! » écrivait à l'un de ses collègues un grave conseiller aulique, qui suivit les princes de Brunswick-Lunebourg dans une de ces parties de plaisir. Or, il advint que George - Guillaume, quoique déjà fiancé, se jeta dans le tourbillon des fêtes du carnaval avec tant de *furia tedesca*, qu'étant tombé sérieusement malade, il crut devoir renoncer au mariage et substitua son

¹ Nous avons mis à profit pour cette partie les ouvrages de Haremann, *Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg*. (Göttingen, 1853-57, 3 vol. in-8.) — C. von Malortie, *Der Hanoversche Hof unter dem Kurfürsten Ernst-August*. (Hannover, 1847, in-8.) — *Archiv des historischen Vereins für Niedersachsen*, recueil qui se publie encore à Hanovre.

frère cadet à sa place. Bien plus, comme il aimait tendrement ce frère, qui ne possédait, avons-nous dit, qu'un médiocre patrimoine, comme il avait à cœur la grandeur de la maison brunswickoise, il s'engagea, par un acte en bonne forme, à passer le reste de ses jours dans le célibat, et à léguer à Ernest-Auguste toutes ses principautés et ses dignités. Tel fut le cadeau de nocces que reçurent Ernest-Auguste et Sophie ; ainsi, l'avenir était assuré pour eux.

L'histoire offre peu d'exemples d'une amitié aussi intime entre deux frères, entre deux princes inégalement traités par la fortune. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre la condition de la tante et celle de la nièce : là-bas, à Versailles, un roi jaloux de son autorité, tenant son frère dans une dépendance absolue ; ici, un frère riche et puissant, contribuant à la fortune de son cadet, lui sacrifiant ses biens, son avenir et même sa fiancée. Mais ce dernier sacrifice ne fut pas sans de cuisants regrets. Vivant auprès de la princesse Sophie, il eut tout le loisir d'apprécier les charmes de son esprit et les grâces de sa personne. On nous représente alors la tante de Madame comme une femme belle et séduisante, chantant d'une voix très-agréable, versée dans la littérature de la France, de l'Espagne et de l'Italie, parlant plusieurs langues, savante au besoin, et ne reculant pas devant une conversation en latin. Le duc de Zell se repentit peut-être de son abnégation, mais trop tard. Il éprouva pour sa belle-sœur quelques-uns des sentiments que Louis XIV eut pour Henriette d'Angleterre. Dans un voyage qu'elle fit à Leyde, il la suivit et elle fut obligée de lui demander en grâce de s'éloigner. Ernest-Auguste s'aperçut de cette affection ; mais il avait à ménager un frère dont il convoitait l'héritage. Sophie s'était toujours appliquée à cultiver, à resserrer les liens qui existaient entre les deux frères ; elle dominait George-Guillaume. Dans cette amitié, il paraît y avoir eu bien de la générosité et de la faiblesse de la part du duc de Zell, bien du calcul et de l'ambition de la part des deux époux.

On fit voyager George-Guillaume pour qu'il changeât la nature de ses idées. C'est au retour de ce voyage qu'il rencontra chez la princesse de Tarente, en Hollande, une Française, M^{lle} Éléonore d'Olbreuse, et qu'il en devint éperdument épris. Nos dictionnaires biographiques et les écrivains qui les ont consultés répètent à l'envi que le duc de Zell avait confié l'éducation de ses enfants à cette Éléonore. De quels enfants parle-t-on ? Il n'en avait aucun ; il n'était pas marié. Cette liaison menaçait de déranger les projets d'Ernest-Auguste et de sa femme. Ils attirèrent près d'eux la jeune française.

Éléonore¹ était fille d'un petit gentilhomme de Poitou, Alexandre d'Esmiers, seigneur d'Olbreuse, qui chercha refuge en Hollande pour affaires de religion ; mais non pas, comme dit Saint-Simon, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. C'était une personne pleine de distinction, timide, modeste, une la Vallière qui a passé le Rhin. La princesse Sophie eut des craintes. L'acte signé par George-Guillaume ne la rassurait pas. Elle pouvait se dire qu'une femme de cette époque avait écrit un fameux billet, d'où le proverbe : « Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! » Pour détourner le coup qu'un mariage légitime eût porté à leurs intérêts, elle fit, de concert avec son mari, signer à son beau-frère un nouvel acte. Et de deux ! Cette pièce, écrite en français, et que l'électrice a consignée dans ses Mémoires inédits, est trop significative et trop curieuse pour ne pas être insérée ici :

« Comme l'affection que j'ai pour mon frère, m'a fait résoudre de ne me jamais marier, pour son avantage et celui de ses enfants dont je ne me départirai jamais, et que *mademoiselle* d'Olbreuse s'est résolue de vouloir vivre avec moi, je promets de ne l'abandonner jamais, et de lui donner 2,000 écus par an, et 6,000 écus par an après ma mort. »

Les deux intéressés signèrent au contrat; Ernest-Auguste et Sophie signèrent également. N'est-ce pas bien édifiant ? Dans l'entrevue de M^{me} de Maintenon et de Madame, telle que nous l'avons rapportée d'après Saint-Simon, il est question d'une lettre à l'électrice, où la princesse Palatine, parlant des rapports de la veuve Scarron et du roi, dit qu'on ne savait si c'était mariage ou autre chose. Il n'y a pas d'hésitation de ce genre sur la nature des relations de George-Guillaume et de M^{me} d'Olbreuse, encouragées par Ernest-Auguste et par Sophie, et confirmées par un acte solennel. Il est vrai que l'amour se rit de tous les serments, fussent-ils signés, scellés, bien et dûment enregistrés. L'attachement du duc de Zell pour sa compagne augmenta quand celle-ci mit au monde (1666), une fille qui fut cette Sophie-Dorothée, si connue par ses aventures, ses malheurs, et sa captivité de trente-deux ans au château d'Ahlen. Il voulut lui créer une position plus convenable, lui donner un titre et un rang. Mais il avait à redouter l'opposition de son frère et de sa belle-sœur. La princesse Sophie manifestait déjà de l'humeur ; elle regardait d'un mauvais œil celle qu'elle avait attirée et favorablement accueillie. Si pourtant George-Guil-

¹ Elle a été récemment le sujet d'une étude par M. Desnoireterres : *les Cours galantes*, t. II, Paris, 1862, in-18.

laume ne changeait rien à ses dispositions précédentes, si les enfants nés où à naître d'Éléonore n'avaient pas qualité pour hériter des principautés et seigneuries de leur père, surtout si sa postérité masculine ne venait pas contester la part du lion reconnue à Ernest-Auguste et à ses descendants, libre au duc de Zell, mais à cette condition seulement, d'agir comme il l'entendrait et de convertir en union légitime le lien qui l'attachait à M^{lle} d'Olbreuse. Il la fit donc reconnaître princesse du saint empire romain, duchesse de Brunswick et de Lunebourg, et l'épousa de la main droite, après lui avoir donné la main gauche.

Il y eut, ce jour-là, bien des clameurs dans l'Empire. C'était une terrible mésalliance. La princesse Sophie en fut scandalisée dans son orgueil de princesse, et de plus, irritée par jalousie de femme. Madame, digne nièce d'une tante qui avait du sang des Stuarts dans les veines, apporta son mot et tourna la parvenue en ridicule. « Cette Éléonore est d'une naissance tout à fait commune; et c'eût été un grand honneur pour elle d'épouser mon premier valet de chambre. » L'électrice pensait de même, et s'égayait aux dépens d'une française, de si mince extraction. Riez à votre aise, fières princesses de l'Allemagne du xvii^e siècle, c'est-à-dire, d'un temps et d'un pays où l'on n'était pas fier à demi. Cette Éléonore, si dédaignée, si humble, va devenir, par sa fille, l'aïeule de la maison d'Angleterre actuellement régnante; toute une brillante et auguste lignée en descendra. « Ce sont les rois de Prusse, de Danemark, de Hollande et de Wurtemberg, l'empereur de Russie, et l'électeur de Hesse, et le duc de Brunswick, et le grand duc de Weimar, et la première épouse de l'empereur François ¹. » Et, tandis que la postérité d'Éléonore occupe plusieurs trônes de l'Europe, peut-être existe-t-il encore, en un coin du Poitou, de l'Aunis ou de la Saintonge, quelque rejeton obscur de cette famille d'Esmiers d'Olbreuse.

Au reste, la princesse ne méprisait pas, autant qu'on pourrait le penser, la nouvelle duchesse de Zell. La fille d'Éléonore, Sophie-Dorothée, ne fut pas plus tôt en âge d'être mariée, qu'elle la demanda, nous devrions dire simplement, l'obtint pour son fils aîné George-Louis. Ce qui l'engageait à cette démarche, c'est que Wolfenbüttel, autre branche de la maison de Brunswick, se mettait déjà sur les rangs. C'était un collatéral qui pouvait détourner la succession. Leibnitz célébra ce

¹ Voy. *Allgemeine Encyclopädie von Ersch und Gruber*. 2^e section, Leipzig, in-4, (En cours de publication) à l'article *Olbreuse*.

mariage par des vers qui ne seront pas classés parmi ses meilleures productions :

La divine beauté, qui soumet votre cœur,
 Accorde votre amour et le commun bonheur.
 Et le peuple, enchanté par celle qui vous blesse,
 Adore jusqu'aux pas d'une belle déesse,
 Comme un ange du ciel, dont la perfection
 Fait le ferme ciment d'une grande union.
 L'Europe se promet de ce grand mariage
 Les fruits de la beauté, les effets du courage.

Malgré ce brillant pronostic, le mariage ne fut pas heureux. Sophie-Dorothee ne trouva que peu d'accueil chez sa belle-mère. Le prince George était un homme taciturne, froid, sévère ; il avait déjà le ton et la roideur d'un futur roi d'Angleterre ¹. Il était en outre libertin. Les désordres de sa vie indisposèrent la jeune épouse qui n'avait, pour supporter ses chagrins, ni la force d'âme, ni la philosophie que sa belle-mère avait puisée à l'école de Leibnitz. Que ne faisait-elle comme la princesse Sophie ? Ernest-Auguste, tout évêque d'Osnabrück qu'il était, avait une maîtresse, Elisabeth de Platen, femme de son premier ministre, créature altière comme la Montespan, cruelle et vindicative. Et pourtant Sophie ne se plaignait pas. Il est vrai que le fils d'Ernest-Auguste ne se contentait pas d'une seule maîtresse, il en avait deux, M^{me} de Busche, sœur de la maîtresse de son père ², et M^{lle} Mélusine de Schulembourg, l'une des filles d'honneur de sa femme. Sophie-Dorothee se vengea d'abord par des sarcasmes des infidélités de son mari. La comtesse de Platen, qui se fardait, et qui, tous les matins avait l'habitude de prendre un bain de lait, qu'on distribuait ensuite aux pauvres de la résidence pour leur déjeuner, ne fut pas non plus épargnée dans ses satires. Sur ces entrefaites, parut en Hanovre le comte de Kœnigsmark ; c'était, comme chacun sait, l'un des plus beaux, des plus galants et des plus braves cavaliers du temps. Il avait connu Sophie-Dorothee dans sa jeunesse, il la revit et l'aima. La comtesse de Platen surveillait leurs démarches ; elle avait à se venger de Kœnigsmark, qui dédaignait ses faveurs. A la suite d'un voyage que Sophie-Doro-

¹ Dans une lettre à sa mère, datée de Londres, 31 décembre 1680, il parle d'un certain milord « à qui l'on coupa avant-hier la tête : *Cela ne fit pas plus de bruit que si on l'avait coupée à un poulet.* » (Collection d'autographes du *British Museum*, à Londres.)

² M^{me} de Busche et M^{me} de Platen étaient de la famille de Meissenberg, « qui eut le triste honneur de fournir de maîtresses, pendant près d'un siècle, les divers souverains de Hanovre et de la Grande-Bretagne, père, fils et petit-fils. » Voy. *Blaze de Bury. Les Kœnigsmark.* (Paris, 1855, in-12.)

thée avait fait à la cour de Zell pour exposer sa triste situation et demander le divorce à son père, qui, sans doute par crainte d'Ernest-Auguste et de Sophie, l'avait durement repoussée, les deux amants complotèrent leur fuite. Les espions de la comtesse de Platen la servaient à merveille ; elle fut informée de ce projet, et, dans la nuit du 1^{er} juillet 1694, Kœnigsmark, sortant d'un rendez-vous chez la princesse Dorothée, ou, selon d'autres historiens, d'une entrevue au sujet des derniers préparatifs pour la fuite du lendemain, Kœnigsmark, disons-nous, fut assailli, dans un des corridors du palais, par quatre trabants de la garde électorale et ne reparut plus. Fut-il assassiné par l'ordre d'Ernest-Auguste, qui, dit-on, était présent ? Périt-il en opposant une résistance désespérée à ceux qui s'était emparés de sa personne ? M^{me} l'électrice eut-elle part dans cet événement ? Ce sont des mystères que l'histoire n'a pas encore éclaircis.

Nous disons M^{me} l'électrice, il n'y avait pas longtemps qu'elle portait ce titre ; Ernest-Auguste n'avait pas obtenu sans peine la création d'un nouvel électorat en sa faveur. Cette dignité revenait de droit au frère aîné ; mais George-Guillaume avait fait tant de sacrifices à son cadet, qu'il pouvait bien s'imposer encore celui-ci. Cependant l'empereur hésitait. Ernest-Auguste menaça de retirer son contingent de troupes qui n'étaient pas les plus mauvaises de l'Empire. Il se servit aussi d'autres moyens : « L'ambassadeur d'Angleterre, écrivait Madame, le 8 juin 1692, a dit à l'armée du roi que mon oncle avait donné un million pour devenir électeur ; il me semble qu'il aurait pu acheter cette dignité à meilleur marché. »

Ce n'était pas la seule entreprise d'Ernest-Auguste afin d'asseoir sa dynastie. Il avait songé, pour sa fille Sophie-Charlotte, au dauphin de France, comme on le verra plus loin ; ayant échoué dans cette négociation, il s'était tourné vers le Brandebourg qui jalousait les accroissements du Hanovre. Sophie-Charlotte devint ainsi reine de Prusse. Il avait rétabli le droit de primogéniture, au détriment de ses autres enfants, qui allèrent se plaindre jusqu'en Prusse, espérant sans doute trouver des juges à Berlin. Le grand-veneur, de Moltke, qui avait soutenu ces plaintes, fut saisi, jugé, condamné à mort, avec ces formes solennelles qu'on observe dans les grands États pour les criminels de lèse-majesté. On le conduisit au supplice dans une voiture attelée de chevaux noirs ; il était vêtu d'un habit de deuil ; un voile de crêpe descendait de son chapeau jusqu'à terre. On lui lut la sentence, à côté de la civière préparée pour recevoir son cadavre ; il s'agenouilla sur le fatal tas de sable recouvert d'un drap noir, chanta le psaume :

Herr Jesus-Christ, meines Lebens Licht, et, au moment où ses lèvres murmuraient *Amen*, le bourreau lui trancha la tête. Sa veuve obtint la faveur d'emporter son corps ; mais, en plusieurs quartiers de la ville, on lui refusa la sépulture.

Ainsi, du sang versé, des querelles et des haines de famille, des mœurs licencieuses, une ambition insatiable, tel était le spectacle que présentait la cour de Hanovre ; tel était le séjour de paix, d'innocence et de justice où Madame désirait se réfugier, pour échapper aux scandales de la cour de Versailles. Mais la France l'eût poursuivie jusque dans le nord de l'Allemagne.

Éléonore d'Olbreuse avait peuplé de ses compatriotes la résidence de Zell. D'ailleurs, le duc George - Guillaume avait toujours eu du goût pour les Français. « Ils étaient, dit le baron de Pœllnitz, plus considérés que les naturels du pays. » Ils se croyaient si bien chez eux, qu'un des familiers du prince lui dit un jour à table : « En vérité, monseigneur, ceci est assez plaisant, il n'y a que vous ici d'étranger. » Sur douze convives, il n'y avait, en effet, que le duc qui ne fût pas Français. Jean-Frédéric, l'autre frère, duc de Hanovre (ce fut après sa mort qu'Ernest-Auguste eut ce titre et cette principauté) n'avait des yeux que pour Versailles. Louis XIV était son idéal. Louis XIV avait dit que l'État se personnifiait en sa personne ; Jean-Frédéric disait : *Je suis empereur en mon pays*. Il était à la solde du roi de France ; on a conservé les quittances des sommes qu'il reçut pour les années 1672-74 ; elles se montent à 1,722,000 livres¹. En 1675, il y eut un traité par lequel Louis XIV lui assurait un subside mensuel de 20,000 thalers. Jean-Frédéric entretenait à Versailles un agent chargé de lui mander les nouvelles de la cour. Quand il voulut se marier, c'est à la France qu'il s'adressa ; c'est de la main de Louis XIV qu'il reçut Bénédictte, fille d'Anne de Gonzague, par conséquent cousine de Madame ; Bénédictte, fraîchement sortie de l'abbaye de Maubuisson, et qui demandait surtout à emporter de France ses livres et sa guitare. De même qu'Éléonore, elle attira les Français dont elle fut la protectrice.

Quant à Ernest-Auguste, s'il était en politique l'adversaire acharné de Louis XIV, il imitait le grand roi dans tout le reste ; il faisait exécuter à Hanovre, par des artistes français, de magnifiques tapisseries, genre des Gobelins, représentant des scènes de personnages du pays. C'est de

¹ G. B. Depping. *Geschichte des Krieges der Münsterer und Cölner*. Münster, 1840, in-8, pag. 233. — Ces pièces existent à la Bibliothèque impériale, à Paris.

Paris qu'il faisait venir ses objets de luxe, de toilette et de garde-robe. Il dépêchait un de ses premiers officiers pour engager à tout prix, dans la capitale, un fameux *maître-d'hôtel* qui partait pour le Nord avec son personnel complet. Deux agents étaient chargés chaque année d'acheter à Paris les robes, les coiffures, en général tout ce qui avait rapport à la toilette, pour sa femme et les dames de sa cour.

Ainsi, Madame eût retrouvé jusqu'en Hanovre, la France qu'elle voulait éviter — la France, moins la politesse et le bon goût.

On en jugera par le récit d'une fête célébrée à la cour de Hanovre, et qui représentait le festin de Trimalcion, d'après la description antique. Les plaisirs sont toujours le reflet des mœurs. Or, ce qui dominait dans cette fête burlesque, c'étaient les hommages à Bacchus, les libations, les plaisanteries sur le vin et la bonne chère. Le héros du festin était M. le *Raugrave*, sans doute ce frère consanguin de Madame, Charles-Maurice, qui, quelques mois après, mourait des suites de son ivrognerie; un abbé faisait le rôle du poète Eumolpe; Leibnitz, était au nombre des acteurs¹. La salle était ornée de buffets garnis de vases d'une *extrême grandeur*, avec toutes sortes de liqueurs et de vins; les murailles décorées de trophées d'armes :

Harnois victorieux que le vin a salis
Plus que le sang des ennemis,

et de devises, dont l'une représentait l'animal qui déterre les truffes, laissant échapper ces paroles d'une exquise délicatesse :

• Mon museau sert à vos plaisirs. •

Des bouteilles et des verres entrelacés formaient plus loin des guirlandes, portant cette inscription :

• Affaires qu'il a vidées. •

Eumolpe se mit à célébrer les exploits de Trimalcion; il disait entre autres :

.
On admira sa soif, on craignit sa valeur,
Et Rome lui dressa, parmi d'autres trophées,
Un pompeux monument de bouteilles cassées.

¹ Et peut-être aussi des poètes de cette journée, ainsi qu'il résulterait d'une phrase assez obscure de M. Malortie... • Für welche Leibniz selbst die Verse : *Un petit Tarquin*, etc., eingeschaltet hat. • Leibnitz était chargé d'interrompre le poète Eumolpe. — Au reste, le rôle du philosophe à la cour de Hanovre est fait pour nous surprendre; c'est un homme de cour aimable, empressé, qui va jusqu'à rédiger « une requête pour les chiens, se plaignant soi-disant d'une ordonnance rendue par le premier officier de bouche de la cuisine d'ectorale. » (Voyez l'ouvrage de Malortie, qui a publié pour la première fois ce *festin de Trimalcion*.)

Pendant le repas, des chœurs chantèrent, sur un mode plus léger, les amours de Trimalcion. C'étaient des allusions à la vie privée de M. le Raugrave, et notamment à la manière dont il s'y prit pour amollir le cœur d'une grande dame qu'il aimait :

Un petit Tarquin brûlait
 Pour la grande Lucrèce;
 Dans l'ardeur qui le pressait,
 Il buvait et débuvait
 Sans cesse, sans cesse, etc.

Au milieu de la fête, Trimalcion fit apporter son testament, où il ordonnait : (art. 3) qu'on plantât un vignoble autour de son tombeau pour réjouir ses mânes; (art. 4) qu'on payât une rente au *gardien* (il le nomme autrement) chargé de chasser les chiens et de les empêcher « de faire des ordures » près de son monument; (art. 6) que tous ses amis se divertissent à l'entour de son tombeau, « riant, chantant, dansant, mangeant, et buvant chopine, surtout du vin de Hongrie. »

O fêtes de Versailles ! poésies de Quinault, de Racine et de Molière, c'est ainsi qu'on vous imitait à l'étranger !

II

Madame avait donc tort de se plaindre. La cour de Versailles valait mieux que celle de Hanovre, et la comtesse de Platen n'était pas à comparer à M^{me} de Maintenon. Il est vrai qu'aux yeux de la princesse Palatine, M^{me} de Maintenon était la dernière des femmes. Dans la correspondance que nous avons sous les yeux, la duchesse d'Orléans lui prodigue les mêmes injures grossières que par le passé. C'est toujours *Die alte Zote*. Il est une phrase qui revient sous sa plume chaque fois que le nom de M^{me} de Maintenon reparait : *Cette femme est une méchante diablesse*. Quelle était la source de cette inimitié, dont M^{me} de Maintenon ne paraît pas s'être beaucoup inquiétée ? Les lettres à l'électrice, malgré leur caractère confidentiel, ne donnent aucun éclaircissement à ce sujet. Était-ce orgueil aristocratique, et dépit de voir entrer dans la famille royale la veuve Scarron ? Pensait-elle, à son égard, ce qu'elle disait d'Éléonore d'Olbreuse : « Cette fille devrait se trouver bien heureuse d'épouser mon premier valet de chambre. » Madame n'apprend non plus rien de positif au sujet du mariage de M^{me} de Maintenon, bien que l'élec-

trice fût avide de ces détails, et que la nièce, pour lui plaire, recueillit toutes les nouvelles qui s'y rapportaient. Cependant, comme plusieurs fois elle s'entretient avec sa tante du fait de la déclaration, c'est qu'elle suppose que le mariage a eu lieu. Quoiqu'il en soit, même longtemps après l'époque où l'on place le mariage secret, les choses se passaient encore avec mystère, et nous citerons ce curieux passage d'une des lettres de Madame, relative au voyage de Namur, où Louis XIV avait emmené les dames en grand cérémonial; dans le temps qu'il faisait le siège de la ville, il avait laissé M^{me} de Maintenon en arrière, à Dinant.

Qu'on juge de l'effet que devait produire une lettre de ce genre, ouverte à la poste :

Paris, 28 juin 1692.

« On dit ici que la vieille *Rompompel* est horriblement furieuse dans la ville où le très-cher ami de son cœur l'a laissée, ce qui me fait espérer que sa santé en souffrira; c'est une triste chose pour elle de ne l'avoir pas vu depuis un mois, et je crois que la joie des deux côtés sera grande, quand Namur se rendra et qu'ils se reverront.

» En voyage, le roi loge bien avec cette *ordure* (*Zote*) dans la même maison, mais ils ne couchent pas la nuit dans la même chambre; tout se passe avec mystère. Vous voyez par là qu'il ne l'a pas encore déclarée pour sa femme, — ce qui n'empêche pas qu'il ne s'enferme tous les jours avec elle; et quand ils sont ensemble, toute la cour, femmes et hommes, doit attendre à la porte... »

La vieille Rompompel, c'est une épithète nouvelle appliquée à M^{me} de Maintenon. Celle de *grand homme*, pour Louis XIV, se comprend mieux; c'est en même temps une ironie. D'autres fois, Madame paraît douter que le mariage ait eu lieu :

« Je ne dis pas que le roi soit marié; mais, en supposant qu'il le fût, s'il voulait déclarer ce mariage, personne ne prononcerait un mot pour s'y opposer. Le dauphin est, dit-on, dans la même situation de mésalliance; le duc de Bourgogne a trop de crainte du roi et de la *dame* pour oser ouvrir la bouche; cette *dame* et la duchesse de Bourgogne ne font qu'une âme dans un corps; le duc de Berri ne sait pas lui-même ce qu'il est, il ignore tout et regarde tout comme très-bien. Votre Altesse peut donc être persuadée que les princes n'auraient pas empêché la *déclaration*. Des gens qui prétendent être au courant des choses, assurent que c'est le confesseur, le père la Chaise, aujourd'hui mort, qui a retardé cet acte; le temps nous apprendra ce qui en adviendra. » (Lettre du 7 février 1709.)

Madame regrette, en d'autres occasions, que le mariage n'ait pas été déclaré :

Paris, 8 juin 1692.

« Il y a déjà longtemps que la vieille *Rompompel* a en main son affreux pouvoir ; elle n'est pas assez folle pour se faire déclarer reine. Elle connaît trop bien l'humeur de son mari. Si elle faisait un coup pareil, elle tomberait bientôt en disgrâce et serait perdue. Si Dieu avait permis qu'elle eût été déclarée il y a cinq ou six ans, je ne serais pas dans le triste état où je suis à présent ; mais parlons d'autre chose. »

Lorsque la duchesse de Bourgogne arrive en France et prend à la cour la première place, Madame se félicite de n'être plus qu'au second rang, parce que, dans le cas de la déclaration, elle ne sera pas obligée d'accomplir certaines formalités qui lui répugneraient. Elle raconte qu'à cette époque (1696), la passion de Louis XIV pour M^{me} de Maintenon, était encore très-vive. Les filles naturelles du roi n'épargnaient pas la favorite ; M^{me} la Duchesse surtout, « la sirène des poètes, et qui en avait les charmes et les périls, » dit Saint-Simon, en faisait l'objet de ses satires :

« ... M^{me} de Chartres et M^{me} la Duchesse ont eu un long éclaircissement avec le roi la semaine passée. On dit que M^{me} de Chartres s'est mieux justifiée que sa sœur. La dame qui gouverne a eu la générosité, bien qu'elle ait de graves motifs d'être mécontente d'elles, de leur obtenir une audience du roi. Les drôlesses épargnent aussi peu le père que la belle-mère, car, il y a trois ans, elles firent sur lui de singulières chansons. Cette fois il leur aurait dit fortement sa pensée ; il paraît qu'il a été plus affligé que s'il s'était agi de lui-même. La passion que le maître a pour cette femme est quelque chose d'inouï. Tout Paris dit qu'aussitôt après la conclusion de la paix, le mariage sera déclaré, et la dame occupera son rang. C'est encore un motif de me réjouir de n'être pas la première ; car je ne serai pas obligée de présenter à la dame la chemise. Si la chose doit avoir lieu, je voudrais que ce fût déjà fini ; car après, tout reprendrait la forme d'une cour et ne serait pas séparé, comme maintenant. Le temps nous apprendra ce qui en adviendra. » (Lettre du 25 novembre 1696.)

Mais si M^{me} de Maintenon n'avait pas le rang d'une reine, elle exigeait qu'on lui témoignât les mêmes égards et le même respect. La lettre qui suit montrera quelles étaient, sur ce point, les prétentions de M^{me} de Maintenon, et quels singuliers rapports naissaient de là entre elle et la princesse Palatine :

Paris, 1^{er} novembre 1699, 11 heures du matin.

« Assurément la reine d'Angleterre ne traite pas la Maintenon en reine ; celle-ci, d'ailleurs, ne veut pas qu'on la traite selon son rang ; mais elle veut qu'on ait pour elle la même *considération*, et plus encore que si elle était reine, — qu'on la consulte sur tout et qu'on ne fasse rien sans ses conseils et sans son ordre. Si les choses avaient continué comme au début, si elle avait souffert que je lui donnasse la *commission* de transmettre au roi ce que je ne pouvais dire de vive voix à Sa Majesté, j'aurais peut-être eu la faiblesse de lui confier mes affaires et de suivre ses conseils ; mais comment peut-elle encore exiger quelque chose de moi ? car c'est elle qui m'a fait défendre par le roi, dans la chambre même de la reine, et devant tout le monde, de lui donner à l'avenir aucune commission pour Sa Majesté. J'ai donc obéi à l'ordre du roi ; il n'y avait rien à dire. Si ensuite Sa Majesté m'avait ordonné de m'adresser de nouveau à M^{me} de Maintenon, je l'aurais fait également. Mais il me semble que celle-ci ne devrait pas m'en vouloir de ce que j'ai exécuté les ordres du roi... »

Elle se plaint que M^{me} de Maintenon ne lui rende pas tous les devoirs qui lui sont dus :

« ...La *Pantecrate* ne m'a pas encore rendu ma visite. Elle pense qu'on peut faire beaucoup de mal aux gens, et que ceux-ci n'oseront pas le dire aux personnes qu'ils aiment. Mais il faudra bien qu'elle s'y accoutume. Si elle m'avait fait du bien, au lieu de mal, elle ne trouverait dans mes lettres que louanges et remerciements ; mais je n'ai vu que les chiens couchants capables d'aimer et de caresser la main qui les frappe ; chez les humains, c'est différent... »

On peut donc, avec toutes ces données, se faire jusqu'à un certain point, une idée des griefs de la princesse Palatine contre M^{me} de Maintenon. C'était un mélange de dédain pour une créature qu'elle croyait fort au-dessous d'elle, et par sa naissance et par sa première condition ; de jalousie de la grande faveur où M^{me} de Maintenon était parvenue ; de dépit d'être réduite à se servir de son intermédiaire pour arriver jusqu'au roi. Joignez à cela la différence d'esprit religieux. M^{me} de Maintenon s'était imposé pour mission d'arracher Louis XIV à son genre de vie, et de le conduire, bon gré mal gré, dans la voie du salut. C'est là son caractère historique, moins mystérieux, moins énigmatique qu'on a paru le croire¹. Elle avait, dans ce but, changé les habitudes de la cour, et même il n'y avait plus de cour.

¹ Voy. les *Lettres édifiantes aux dames de Saint-Louis*, par M^{me} de Maintenon. Publ. par H. Lavalée. Paris, 1856. 2 vol. in-12.

Port-Royal, 6 septembre 1696.

« Chez le roi, excepté quand il dîne, il n'entre d'autres personnes que les princesses, les médecins, M. le dauphin, Monsieur, les fils bâtards du roi, M^{me} de Maintenon. Moi, je ne vois maintenant le roi qu'un demi-quart d'heure, entre midi trois quarts et une heure, et ensuite plus du tout. Les autres peuvent aller trois fois par jour chez Sa Majesté. M. le dauphin est à dîner et à souper avec la princesse de Conti, M^{me} de Lillebonne, ses deux filles, M^{me} de Châtillon et les filles de la princesse. Il ne bouge pas de là, toute la journée; d'ailleurs, personne de la cour chez lui. Monsieur, mes enfants et moi, nous mangeons, à la vérité, ensemble, à midi et le soir; mais, après le repas, tout le monde se disperse. Mon fils et ma fille vont ensemble; M^{me} de Chartres va chez M^{me} la Duchesse, moi dans ma chambre. Monsieur tourne autour des tables où il y a de gros joueurs. Ainsi, nulle part de cour. C'est quelque chose d'étonnant. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Tout le monde se plaint de l'ennui. »

M^{me} de Maintenon avait banni de la cour les plaisirs mondains et les spectacles. La dévotion était à la mode, mais une dévotion accommodée à l'esprit du monde et à l'humeur de chacun. Madame a signalé cette nuance avec finesse :

« ... Ici, en fait de dévotion, chacun suit son humeur. Les bavards aiment à beaucoup prier; — les généreux, à toujours donner des aumônes; — ceux qui se montent facilement et se mettent en colère veulent faire du zèle et tuer tout; — les plaisants s'imaginent être agréables à Dieu en riant de tout et ne se fâchant de rien; bref, la dévotion chez les individus est la pierre de touche du caractère. Les plus mauvais de tous sont ceux qui ont l'ambition en tête, et qui, sous le couvert de la dévotion, veulent tout gouverner; comme s'ils rendaient par là service à Dieu. Les plus supportables de tous, à mon avis, sont ceux qui ont été très-amoureux; quand une fois ils ont pris Dieu pour objet, ils ne s'inquiètent plus que d'une chose, parler tendrement de Notre-Seigneur, et ils laissent leur prochain en repos. (Lettre du 7 juillet 1693.)

La princesse Palatine, au contraire, était restée protestante, en dépit de sa conversion. Elle lisait la Bible, qu'elle recommençait au début de chaque année. « Ce n'est pas que ce soit amusant, dit-elle une fois, mais cela fait passer le temps. » Elle aimait à chanter les psaumes luthériens. On se rappelle, à ce sujet, son aventure singulière avec Rousseau, l'habile peintre de perspective, qui n'était également qu'à moitié converti. Voici ce qu'elle disait des psaumes en 1698 :

« ... Il y a de la *sincérité* de la part des réformés qui ne veulent pas se forcer

à croire ce qu'ils ne peuvent croire. S'il ne s'agissait que de prêche et de psaumes, ils ne se laisseraient pas chasser ainsi; les psaumes ne sont pourtant pas aussi désagréables à entendre que les *voyelles* d'une grand'messe; rien de plus impatientant que ces glapissements de *a a a a*, *eeee*, *iiii*, *oooo*; si je pouvais, je m'enfuirais de l'église. Je ne les supporte que par un miracle de patience. Je sais bon gré au docteur Luther d'avoir composé de si beaux chants, car cela donne le goût de devenir luthérien.... » (Lettre du 7 août 1698.)

Le 22 mai 1704, elle écrivait :

« Par cette affreuse chaleur, nous avons eu la Fête-Dieu, et, dès le matin, nous sommes allés nous promener par les rues; jusque-là tout est bien; mais les reposoirs sont insupportables, il faut s'agenouiller et entendre une longue musique, qui, à genoux, n'est pas le moins du monde agréable; puis, on rentre dans l'église, et là, on entend une longue grand'messe de deux heures; si tout cela ne plait pas à Notre-Seigneur plus qu'à moi, les prêtres sont bien à plaindre... »

Ces idées n'étaient guère orthodoxes, mais la préservaient de l'hypocrisie et du fanatisme qui se donnaient alors libre carrière. C'est sous ce rapport surtout qu'elle plaint le roi d'être entre les mains de M^{me} de Maintenon :

Marly, mercredi 16 mai 1696.

« La naïveté du *grand homme*, en fait de religion, n'est pas croyable; car, pour le reste, il n'est pas naïf; cela vient de ce qu'il n'a jamais lu la Bible, ni rien sur les matières religieuses, et qu'il ne croit qu'à ce qu'on lui dit à ce sujet; aussi, quand il avait une maîtresse qui n'était pas dévote, il n'était pas non plus dévot; mais, depuis qu'il est amoureux d'une femme qui parle toujours de pénitence, il croit tout ce qu'elle lui dit. Souvent il arrive que le confesseur et la dame ne sont pas d'accord, eh bien! il croit la seconde plutôt que le premier, et il ne veut pas se donner la peine d'examiner ce que c'est, à proprement parler, que la religion. Il faut convenir que le *grand homme* a eu jusqu'ici une chance extraordinaire; cela durera-t-il toujours? le temps nous l'apprendra..... »

Saint-Cloud, 20 mai 1696.

« ... J'avoue que, quand j'entends en chaire, faire l'éloge du *grand homme* pour avoir persécuté les réformés, cela m'indigne; car je ne puis souffrir qu'on loue ce qui est mal; je n'ai pas de semblable reproche à me faire, car je n'ai jamais loué que ce qui était digne d'éloges... »

Saint-Cloud, 23 mai 1696.

« ... La vieille débauchée sait bien la manière de s'y prendre pour dominer son mari; elle vit avec lui depuis tant d'années qu'elle l'a parfaitement étudié; et, comme elle a vu que la crainte seule peut le tenir, elle lui a fait peur, et lui a persuadé de suivre l'exemple du roi de Suède, à qui il a pris fantaisie de ne plus tolérer les réformés dans son royaume, ce qui ne lui a pas réussi. Elle lui a persuadé, en outre, de supprimer les plaisirs à la cour, qui devient d'un ennui mortel. — C'est, à mon sens, une erreur des rois de s'imaginer qu'ils plaisent à Dieu en priant beaucoup. Ce n'est pas dans ce but qu'il les a placés sur le trône; mais seulement pour faire le bien, pour pratiquer le droit et la justice, qui est la seule dévotion des rois, et pour tenir en respect les prêtres, de façon qu'ils ne s'occupent que de prières et qu'ils ne se mêlent pas d'autre chose. Quand un roi prie matin et soir, cela suffit; pour le reste, il ne doit songer qu'à rendre ses sujets aussi heureux que possible. — Je suis du même avis que vous : tout n'est que vanité, mais, quand on fait le bien, il en reste toujours une satisfaction intime qui est la seule récompense qu'on puisse espérer en ce monde; et si l'on meurt, on a du moins la consolation de se dire que ceux qui viendront après soi n'auront pas un sort meilleur... »

Saint-Cloud, 13 mai 1700.

« Dans tous les sermons on fait des compliments au roi, pour avoir persécuté les pauvres réformés. On pense donc que ce fut une action grande et belle. Celui qui voudrait désabuser S. M. et lui dire la vérité, ne serait pas même écouté. Il est vraiment à regretter qu'on n'ait pas appris au roi, dans sa jeunesse, ce que c'est que la religion, *instituée* pour entretenir parmi les hommes la concorde et non les divisions et la haine. Mais, quand on se laisse dominer par des femmes ambitieuses et par des prêtres intéressés, il en arrive rarement quelque chose de bon. Plût à Dieu qu'on eût suivi les maximes de Mentor, tout en irait mieux. Quand je lis Télémaque, je regrette que M. de Cambrai ne soit plus en faveur... »

Au fond, Madame est un *libre-penseur*. Les leçons de la princesse Sophie, cet esprit-fort, avaient imprimé une trempe vigoureuse à son âme. L'électrice de Hanovre recevait de l'abbaye de Maubuisson des exhortations pressantes d'abandonner sa religion et ses erreurs; les instances ne venaient pas de sa sœur, mais de M^{me} de Brinon, l'ancienne supérieure de Sant-Cyr, l'amie de M^{me} de Maintenon. Il faut lire ces lettres récemment publiées par M. Foucher de Careil, et voir avec quelle hauteur de vues, quelle force et quelle ironie elle répond aux pieuses insinuations des dames de Maubuisson. La nièce était formée à la même école; on sent, chez elle, le contact fréquent de cette famille palatine avec la Hollande :

Port-Royal ¹, dimanche 15 juillet 1696.

« ... Tout ce qu'on nous dit de l'autre monde est incompréhensible. La *métempsychose* (elle dit : *métamlicose*) me plairait assez, si l'on pouvait se souvenir de ce qu'on a été ; car, savoir qu'on ne meurt pas entièrement, serait une grande consolation, au moment de partir ; mais de la manière dont les choses sont arrangées, ce n'est pas agréable... »

Port-Royal, 2 août 1696.

« ... L'opinion de M. van Helmont ne veut pas m'entrer dans la tête. Car je ne puis comprendre ce que c'est que l'âme, ni comment elle passe dans un autre corps. En raisonnant d'après mon faible jugement, je crois plutôt que tout meurt avec nous et qu'il n'en reste rien ; que chaque élément dont nous sommes formés rentre en possession de sa partie, qui devient quelque autre chose, un arbre, une herbe ou n'importe quoi ; et cette autre chose sert à son tour de nourriture aux créatures vivantes. A mon sens, la grâce de Dieu seule peut faire croire à l'immortalité de l'âme ; car cette idée ne vous entre pas naturellement dans le cerveau, surtout quand on voit ce que deviennent les gens qui sont morts. Dieu, le tout-puissant, est si incompréhensible que c'est, ce me semble, attaquer sa toute-puissance et le rabaisser que de vouloir l'enfermer dans les règles de notre ordre à nous. Les hommes qui obéissent à des règles peuvent être bons ou méchants, selon qu'ils suivent ces règles ou qu'ils s'en écartent ; mais qui peut tracer des limites au tout-puissant ? La preuve évidente que nous ne pouvons comprendre ce que c'est que la bonté de Dieu, c'est que notre religion nous enseigne de croire qu'il a d'abord créé deux hommes, en qui justement il a mis une impulsion vers le péché ; car, à quoi bon leur défendre de toucher à un arbre, pour lancer une malédiction sur tous ceux qui n'avaient point péché, puisqu'ils n'étaient pas encore nés ? A mon sens, cela détruit précisément l'idée de bonté et de justice ; de bonté, en ce que Dieu pouvait empêcher le mal ; de justice, en ce qu'il a puni ceux qui n'y pouvaient rien et qui n'avaient point péché. En outre, on nous enseigne que Dieu le père a sacrifié son fils unique pour nous ; ce qui, d'après mon idée, n'est pas plus juste ; car le fils n'avait jamais péché et ne pouvait pas pécher. Donc, il m'est impossible de comprendre ce que Dieu fait de nous ; je ne puis qu'admirer sa toute-puissance, mais non raisonner de sa bonté et de sa justice... »

Marty, 17 avril 1709.

« Je suis dans les mêmes conditions que Votre Altesse. Je n'ai de ma vie pu rien comprendre à la révélation de saint Jean.

¹ Madame allait assez souvent à Port-Royal de Paris, passer quelques jours auprès de son amie M^{me} de Beuvron. (Voy. *le Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, tome V, page 519, avec un passage curieux sur les dispositions de Madame à l'égard de Port-Royal des Champs.)

Le confesseur que j'ai maintenant est raisonnable en tout, excepté en fait de religion. Il montre trop de niaiserie, il a pourtant de l'intelligence; c'est tout autre chose que mes deux anciens confesseurs, le père Jordan et le père de Saint-Pierre, qui reconnaissaient franchement les *bagatelles* et les *mauvais côtés* de cette religion ¹. Celui-ci ne s'y prête pas le moins du monde; il veut qu'on admire tout indistinctement, et c'est ce que je ne puis faire. Je ne m'en laisse pas accroire. Aussi, dit-il que je ne suis pas assez docile. Je lui ai avoué sincèrement que j'étais trop vieille pour croire des niaiseries ². Il aurait voulu que je crusse toutes ces *bagatelles* de miracles. Il arriva, le Jeudi saint, quelque chose de bien drôle, qui m'a fait rire de tout cœur. Au sortir de l'église où j'avais communie, nous parlions de miracles. Quelqu'un racontait que le père de feu M. le prince et la princesse Palatine s'étaient convertis, parce qu'ayant exposé à la flamme du bois de la Croix, ils avaient vu que ce bois ne brûlait pas; je dis : « Ce n'est pas un miracle car il y a un bois de Mésopotamie, qui ne brûle pas. » Le père de Linières ³ s'écria que je ne voulais croire aucun miracle. Je répondis que j'en avais la preuve entre les mains; c'était un gros morceau de ce bois que Paul Lucas (le voyageur) m'avait vendu. Je me levai et allai chercher cette substance qui devient en effet d'un rouge incandescent, mais ne brûle pas. Je la donnai au P. de Linières, qui la fit bien examiner, afin qu'on ne doutât pas que ce fût du bois, et en coupa un morceau qu'il jeta dans le feu. Le bois devint rouge comme du fer, mais ne brûla point. Qui fut surpris et confus? Ce fut mon bon père confesseur. Je ne pouvais m'empêcher de rire. Il se remit pourtant, et dit qu'il n'y avait écrit nulle part que le bois de la Sainte-Croix ne devait pas brûler, et ainsi que ceux qui le jetaient au feu faisaient une mauvaise action. Je lui dis : « Cependant, si je n'avais pas vu cette preuve-là, j'aurais eu tort de ne pas croire à ce miracle. » Il a fini par rire lui-même et convenir qu'il n'aurait pas cru à l'existence de ce bois, s'il ne l'avait pas vu. Quand M^{me} de Ratzenhausen me voit disputer ainsi avec mon confesseur, elle dit, d'un air tout à fait drôle : « J'espère bien, mon Dieu ! que V. A. R. finira par faire l'éducation de son confesseur... »

A cette indépendance d'esprit, Madame alliait une superstition qui n'était pas rare, à cette époque. Elle croyait aux esprits, aux revenants; elle raconte comme vraies plusieurs histoires surnaturelles. Cependant, un jour sa croyance est ébranlée :

« Il est malheureusement trop vrai que les morts ne reviennent pas; car le prince de Conti m'avait bien promis, trois semaines avant sa mort, de revenir, si

¹ Was *bagatellen* und *übel* in dieser Religion war.

² Umb (*sic*) einfältige Sachen zu glauben.

³ Le texte porte fautivement : Le P. Linière.

cela était possible, pour me donner des nouvelles de l'autre monde ; mais il n'a pas reparu... »

Elle parle d'une séance de magie à Paris, où assistaient deux incrédules qui sortirent pleinement convaincus. Ces deux sceptiques n'étaient autres que Fontenelle et l'abbé Dubois ;

« Mais, ajoute-t-elle, mon fils pense que Fontenelle ne s'est montré si crédule, que parce qu'il est mal avec les jésuites. Ceux-ci l'accusent de ne croire à rien, et il a été bien aise de saisir cette occasion de se justifier ; quant à l'abbé Dubois, c'est le plus grand fourbe et imposteur de Paris ; il se garde donc bien de découvrir les fourberies des autres ; c'est déjà beaucoup quand il n'y met pas du sien. »

Dubois nous mène naturellement à Fénelon ; nous ne sortons pas ainsi de l'archevêché de Cambrai. Nous insérerons ici les différentes lettres qui ont rapport à ce prélat, à ses relations avec M^{me} de Maintenon, et à sa querelle avec Bossuet :

Saint-Cloud, 20 juillet 1698, 8 heures du matin.

« J'avais deviné juste, en pensant que le livre de M. de Meaux divertirait Votre Altesse. — D'après ce que M. de Meaux m'a conté verbalement de l'affaire de M^{me} Guyon, M. de Cambrai n'avait embrassé le parti de cette dernière que pour couvrir son excessive ambition ; et il est positif que tout cela n'était qu'un jeu pour gouverner le roi et toute la cour ; la résolution était prise de gagner M^{me} de Maintenon, ce qui a eu lieu, afin, par elle, de dominer le roi. On a trouvé chez eux des listes entières de charges nouvelles, avec les changements qu'ils voulaient introduire à la cour, en plaçant leurs créatures dans les plus hauts postes. La religion était ce qui les préoccupait le moins. Mais, quand M^{me} de Maintenon a vu que M. de Meaux avait découvert la *fourberie* et qu'il pourrait surgir une querelle, elle a eu peur. Elle a craint que le roi ne vint à s'apercevoir de la tutelle où il est tenu ; aussi elle a tourné sur-le-champ et abandonné M^{me} Guyon et son parti. C'est alors que tout a été livré au grand jour. Je vous assure que ce conflit d'évêques (*Bischofs streit*) n'a rien moins que la religion pour but ; tout cela n'est que pure ambition ; on ne pense plus à la foi ; il n'y en a que le nom ; ce qui est bien expliqué dans les vers qui ont couru :

Dans ce combat où nos prélats de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'Espérance,
L'autre se plaint que c'est la Charité.
C'est la Foi qu'on détruit, et personne n'y pense.

Marly, 7 août 1698.

« ... On n'avoue pas ici que les livres de M. de Cambrai ont été approuvés à Rome, car on les examine encore. M. de Nevers s'est déclaré pour M. de Cambrai, comme vous le verrez par les vers suivants¹ dont il est l'auteur. Mais je dois confesser mon ignorance, je ne comprends pas la moitié de ces vers.

« ... Je vois bien que le mystique n'est pas mon affaire; M^{me} de Maintenon comprend mieux le mystique. Tout est mystérieux chez elle. Je vous avoue que rien ne m'a plus étonnée que de voir comment cette dame a abandonné son bon ami l'archevêque de Cambrai, car ils mangeaient et buvaient souvent ensemble. Il n'y avait pas une *partie de plaisir* chez cette dame, pas une *musique*, pas une *assemblée d'amis* où l'archevêque ne fût invité; il était de tout, et maintenant on le poursuit à outrance. Cela me fend le cœur; car ce brave et honnête homme doit être fort affligé de se voir abandonné et persécuté par ceux en qui il avait mis toute sa confiance. »

Marly, 17 août 1698.

« ... Je suis avec M. de Cambrai et M. de Meaux, comme ces enfants qui aiment également *papa* et *maman*. Je les aime beaucoup tous les deux. Je ne puis pardonner à M. de Meaux de vouloir perdre M. de Cambrai et M^{me} de Guyon; et M. de Cambrai me fait de la peine, lui qui s'est fié à des gens qui maintenant le persécutent. Il mérite l'estime pour toute sa vie et pour son intelligence; et M. de Meaux, de même; je ne puis donc en haïr aucun des deux; M. de Cambrai est ambitieux, cela n'est que trop vrai; car, autrement, il n'aurait pas été si longtemps intime avec M^{me} de Maintenon; tous deux ont gouverné pendant un espace de temps; mais elle a changé brusquement, et les gens qui prétendent tout savoir assurent que c'est parce qu'il n'a pas voulu conseiller de déclarer le mariage. »

Saint-Cloud, 31 août 1698.

« Je vous envoie aujourd'hui le livre promis de M. l'archevêque de Cambrai. Vous verrez qu'il s'est bien défendu; cela vous fera passer une heure et vous amusera. Une chose qui ne me paraît pas juste, c'est que M. de Meaux a la permission d'imprimer publiquement son livre contre M. de Cambrai; mais on ne veut pas permettre à l'adversaire d'imprimer de même sa justification; il a été fait défense aux libraires d'imprimer ses ouvrages. Aussi les exemplaires qui circulent viennent de l'étranger et se distribuent en secret. J'ai eu beaucoup de peine à me procurer celui que je vous envoie; je n'ai eu de repos que je ne l'aie obtenu, car je ne doutais pas que vous le liriez avec plaisir. Sauf l'avertissement que je ne comprends pas, je trouve tout le reste très-clair et facile à saisir. Je suis du

¹ Les vers manquent dans le texte allemand.

reste comme ce juge, pour qui le dernier qui parlait avait toujours raison... — Ici en France, on lit les *opinions* qu'on veut; pourvu qu'on ne fasse aucun livre, qu'on aille assidûment à la messe et au salut, qu'on ne soit d'aucun parti de la cabale, on peut croire ce qu'on veut; personne ne s'en inquiète. »

Port-Royal, 21 septembre 1698.

« Mon fils m'a dit, en revenant de Compiègne, que M. de Meaux y avait dit : « *Je prépare une meule de moulin qui écrasera tout d'un coup M. de Cambrai.* » Quelqu'un aurait pu lui répondre : « *S'il la voit venir, il se mettra à l'écart et la laissera tomber.* » Quand la *meule de moulin* sera imprimée, je vous l'enverrai. J'ai bien pensé que Votre Altesse trouverait que l'archevêque de Cambrai s'est parfaitement justifié dans son livre; mais, comme on n'est pas content de sa justification, et que M. de Meaux oblige encore à écrire contre lui, je crois ce qu'on m'a dit depuis longtemps, à savoir que le pauvre archevêque, ayant opiné contre la *déclaration* du mariage secret, on veut faire un exemple par sa persécution, afin que les autres évêques et archevêques se règlent d'après cette mesure, et conseillent vivement l'affaire du mariage.

« Je suis bien aise que Votre Altesse ne comprenne rien aux matières théologiques, dans les premières pages du livre de M. de Cambrai. Je m'étais imaginé que, si je n'y pouvais rien comprendre, c'était uniquement à cause de mon ignorance; — mais, puisqu'il en est de même de votre part, c'est qu'en effet, le livre est peu compréhensible.

« J'ai ri de bon cœur, quand Votre Altesse dit qu'il en est aujourd'hui des prêtres comme des médecins et des apothicaires, qui font en sorte que personne ne puisse les comprendre, mais qui s'entendent bien entre eux.

« J'ai demandé à M. de Meaux ce que c'était que l'amour de Dieu, d'après les quiétistes, car je n'y comprenais rien; il m'a répondu que leur doctrine consistait d'abord à aimer Dieu, en dehors de tout intérêt, Dieu dût-il les damner ou sauver leur âme; puis à penser continuellement à Dieu, et à dire avec contemplation : *Dieu est*; après quoi, ils n'ont plus rien à faire pour prouver leur amour envers Dieu. En effet, dire : « *Dieu est*, » c'est plus court de deux syllabes, partant plus facile que de dire : Je vous aime, ô mon Dieu.

« J'admire combien Votre Altesse raisonne avec justesse sur toutes ces questions;... il est clair comme le jour que rien n'arrive de mal dans le monde sans un méchant *naturel*, et que, d'un autre côté, on ne pourrait connaître le bien, si le mal n'existait pas; mais Votre Altesse n'aurait pas pour elle les prêtres, (si quelqu'un d'entre eux lisait cette lettre!) dans la question de la damnation éternelle que vous n'admettez pas, mais qu'ils veulent imposer; car il est de leur intérêt qu'on y croie... »

Fontainebleau, 25 octobre 1698.

.... M. de Meaux, dans la *conversation familière*, n'est ni *fâcheux* ni ennuyeux. Il n'a non plus jamais fait de mal à personne. Si la vieille chienne n'avait pas

voulu qu'il persécutât l'archevêque de Cambrai, il l'aurait laissé en repos; mais il n'est pas prudent de lui refuser quelque chose, et, plutôt que de perdre sa fortune, on aime mieux que les autres perdent la leur; ce n'est peut-être pas généreux, mais c'est utile. »

Versailles, 31 décembre 1698.

« ...La *Pantecrate* n'est pas aussi constante pour les amis qu'elle a faits dans la dévotion que pour ceux qu'elle a faits dans le Marais. Le pauvre archevêque de Cambrai avait été son meilleur ami; elle est maintenant son ennemie la plus acharnée; elle le poursuit, lui et les siens, à outrance. Il est vrai qu'elle ne veut plus, même aujourd'hui, voir les hommes qui, autrefois, étaient ses amis et ses amants. Barillon en est mort de chagrin..... »

Saint-Cloud, 14 juin 1699.

« ...Il n'est plus question de l'archevêque de Cambrai. Je suis fâchée qu'il ne veuille pas faire imprimer le roman de *Télémaque*; car c'est un ouvrage très-agréable et très-beau. Je l'ai lu en manuscrit. On croit qu'il sera imprimé en Hollande. On a voulu l'imprimer ici, et déjà un tome avait été publié, quand l'auteur, l'ayant appris, a racheté tous les exemplaires et fait défense de continuer. On ne m'a prêté le manuscrit que par morceaux, et on ne me livrait un de ces fragments que quand j'avais entièrement terminé l'autre, avec promesse formelle de ne pas les copier; autrement, je les aurais fait transcrire, et envoyer à Votre Altesse. — Dieu permettra, espérons-le, que les *Instructions* contenues dans ce livre fassent impression sur le duc de Bourgogne, afin qu'en s'y conformant, il devienne un grand roi. »

III

Malgré son aversion pour M^{me} de Maintenon, la princesse Palatine lui souhaite pourtant une longue existence, dans la crainte que sa mort n'entraîne celle du roi. Et la mort du roi serait un malheur, non-seulement pour elle particulièrement, mais pour la France, à cause du caractère de son successeur. Après une opération que Louis XIV avait subie en 1696, elle écrit :

« Je ne pense pas que la plaie soit fermée avant un mois d'ici. Il faut espérer qu'ensuite la santé du roi se raffermira. Je le souhaite de tout mon cœur; car, de l'humeur dont est le fils du roi, qu'il vienne à monter sur le trône, les choses en iront dix fois plus mal qu'auparavant... »

Saint-Cloud, 28 mars 1697.

« ... Il n'est que trop vrai que nous vérifierons la justesse du proverbe : « On gagne rarement au change », si les choses venaient à se modifier ! J'ai aussi entendu parler de la prophétie que vous m'annoncez ; mais cet homme a si bonne santé, que je crois qu'il vivra longtemps. Son fils aura une tête originale ; il est *fier*, entêté, enclin à la colère ; ceux dont il sera le maître auront fort à faire avec lui. »

Port-Royal, 23 juillet 1699.

« Je trouve Monseigneur malheureux, en ce qu'il ne prend goût à rien. Il prend part à presque toutes les chasses ; mais il est aussi *content* de chevaucher au pas, pendant trois ou quatre heures, sans dire un seul mot à âme qui vive, que de faire la plus belle chasse du monde. S'il devait parvenir au gouvernement, les choses ne se passeraient pas comme le pense Votre Altesse, car il est *capable* de prendre de mauvaises *impressions* des gens, quand ceux avec lesquels il est toujours en relation lui disent du mal de ces personnes ; et ceux qui sont ses meilleurs amis ne sont pas de bonnes âmes. Joignez à cela que ce dauphin n'est pas exempt de crainte (religieuse)¹. Les *hypocrites* s'attacheront à lui, quand il sera roi, et seront peut-être encore plus *en crédit* qu'aujourd'hui. A voir les gens qui jouissent de sa faveur, on ne peut croire que son gouvernement soit plus heureux que celui de son père ; car je ne vois pas qu'il ait plus d'*estime* pour les hommes honnêtes et sincères que pour les fourbes et les menteurs, ainsi que le sont la plupart de ses favoris.

» La *misère* est cause du grand nombre de suicides, et cela ne finira pas de sitôt ; car le dauphin aime l'argent plus encore que son père ne l'aime. »

Versailles, 24 août 1704.

« Puisque l'on connaît ceux qui prendraient la place du roi, si Sa Majesté venait à mourir, on peut deviner ce que l'on perdrait, dans le cas où cet affreux malheur arriverait. Que Dieu m'en préserve ! J'en ai le frisson, quand j'y pense. Je ne puis pas me flatter que Sa Majesté m'aime beaucoup ; mais elle me fait pourtant la grâce de me souffrir et de causer poliment avec moi ; que pourrais-je souhaiter de plus ? C'est déjà beaucoup, ici, quand on laisse quelqu'un en repos : ce sont de véritables grâces ; par conséquent, je reçois beaucoup de grâces du roi, et je me tiens pour très-satisfaite. »

On sait que le dauphin épousa Marie-Anne-Victoire de Bavière, dont il a été question précédemment ; mais, ce qu'on sait moins, c'est que, la négociation avec la Bavière trainant en longueur, Ernest-

¹ Il y a dans le texte : *Forcht* pour *Furcht*, et, par *Furcht*, il faut entendre sans doute *Gottesfurcht* (crainte de Dieu).

Auguste et la princesse Sophie avaient eu l'idée de proposer leur fille Sophie-Charlotte, et que Madame, qui ne se mêlait jamais d'intrigues ni d'affaires, du moins à l'entendre, avait été chargée par sa tante de cette mission délicate. Le voyage de l'électrice en France, dans l'année 1679, voyage dont nous avons parlé, pourrait bien se rattacher à cet événement. On suppose même que Madame avait attiré sa tante près d'elle dans l'espoir de cette union.

Saint-Germain, 18 décembre 1679.

« ... Bien que je ne vous aie pas écrit, je n'en pense pas moins à vous, et je cherche les moyens de vous servir. Je vous conterai donc ce que j'ai fait, sans succès, malheureusement.

» D'abord, je me suis, à votre intention, raccommodée avec M. de Louvois, et ensuite, voyant que ce bon ami (*das Schatz*, comme vous dites) cherchait les moyens de me radoucir, je lui ai fait entendre que le plus grand plaisir qu'il pourrait me causer, moyennant lequel j'oublierais tout, serait de s'interposer pour mener à bonne fin la négociation que vous et moi désirons si vivement. J'ai ajouté que j'y tenais d'autant plus, que la chose était aussi avantageuse pour nous que pour vous; que la maison était grande et puissante en Allemagne, et rendrait peut-être plus de services que les autres; et, d'ailleurs, ce qui était fort important, c'est qu'on n'aurait pas à se préoccuper des beaux-frères, et qu'on n'en serait jamais tourmenté, vu qu'ils étaient assez grands seigneurs pour ne pas venir chercher fortune en France. La princesse Palatine¹ s'est, ici, jointe à moi, et nous avons convaincu le ministre, qui me dit que, si les démarches avec la Bavière ne marchaient pas mieux qu'on le disait, il parlerait lui-même au roi, et qu'il m'autorisait du reste à lui en parler dès que l'occasion se présenterait.

» J'ai donc cru bien vous servir, l'autre jour que je me trouvais en *calèche* avec le roi, en amenant petit à petit la conversation sur le mariage de son fils. Il me dit que l'affaire de Bavière n'allait pas comme il faudrait, et que le duc Max ne voulait pas de notre *grand-museau* (*Grossmütchen*)². Je lui répondis : « Je le sais déjà; on me l'a écrit d'Allemagne. » Il m'a demandé qui c'était; j'ai dit : « Ma tante d'Osnabrück »; et, pour entrer plus avant dans le sujet, j'ai ajouté : « Quelquefois, on met en avant des propositions qui n'aboutissent pas au mariage, comme actuellement pour la Bavière. » A cela, le roi a répondu vivement : « Bien que ce mariage ne paraisse pas encore fait, je ne le tiens pourtant pas pour rompu; mon fils a si grande envie de se marier, qu'il ne veut plus attendre; si je me relâche de quelques-unes de mes prétentions, je suis sûr qu'ils me jetteront la princesse

¹ Anne de Gonzague.

² De quelle princesse Madame veut-elle parler ici? Le mariage du dauphin devait déterminer un autre mariage, celui du jeune électeur de Bavière avec quelque princesse de France. « On parlait fort, dit le *Mercurius Hollandicus*, de donner aussi une dame de France à Son Altesse Électorale même; mais... on ne conclut rien là-dessus. » *Mercur. Holl. de l'an 1680*.

à la tête. • J'ai répondu : • Ce sera un grand honneur pour la Bavière que Votre Majesté daigne céder quelque chose. »

« J'espérais que cela le piquerait ; mais il m'a répondu que c'était une affaire conclue, et qu'il réjouirait bien son fils, car celui-ci était dans une vive inquiétude, en voyant que son mariage ne marchait pas, et qu'il allait dire d'écrire à la princesse. Quand j'ai vu cela, je n'ai plus rien dit. Hier, la lettre en question est partie pour la princesse de Bavière. Si le fils du roi n'avait pas eu si fort en tête l'idée de prendre femme, j'aurais conservé bon espoir ; mais cela seul a tout gâté, et, vous voyez, la négociation avec la Bavière est trop avancée pour que ce mariage-là puisse être rompu. On a encore espoir pour notre *grand-museau* ; car le jeune électeur a fait donner à notre roi l'assurance qu'il ne se marierait pas contre sa volonté.

Je ne sais qui a mis dans la tête de notre dauphin cette détestable impatience de mariage ; car il y a trois mois, quand on parlait de cela, il devenait d'une tristesse que tout le monde remarquait, et maintenant, il compte tous les instants jusqu'à l'arrivée de la princesse ; on ne peut lui faire de plus grand plaisir que de lui en parler comme d'un événement prochain. Le roi lui-même est confondu d'un pareil changement et avoue qu'il ne presse tant le mariage que parce qu'il voit l'impatience de son fils. Ce qui surprend encore plus tout le monde, c'est qu'on a dit au fils du roi que sa fiancée était laide, mais il ne semble pas s'en inquiéter, et répond qu'elle a de l'esprit et de la vertu, et qu'il n'exige rien de plus dans une femme.

J'avoue que tout cela me chagrine ; mais Votre Altesse voit qu'il n'y a pas de ma faute. Je serais très-fâchée que mon oncle et vous pussiez croire que l'affaire a échoué par ma négligence ; à cet égard, je suis moins en peine de vous que de mon oncle ; car vous avez vu par vous-même comment les choses se passent ici : *on n'y compte pas sans son hôte* ; or il y a ici plus d'un hôte. Mais l'oncle ne sait rien de tout cela, il pourrait croire que la faute en est uniquement à moi ; je vous prie donc de l'expliquer à Son Altesse. Car, s'il avait été possible que la chose eût lieu, je n'aurais pas manqué d'y pousser par toute sorte de raisons, et par la reconnaissance que je vous dois, et dans votre propre intérêt ; car, que pouvait-il m'arriver de plus heureux que d'avoir ici une *Madame la Dauphine*, choisie de ma main et qui m'est si proche parente ? C'est un vrai malheur que je n'aie ni pu, ni dû'en parler plus tôt. C'est aussi une vraie fatalité. Car le roi, qui n'aime pas qu'on se raille de lui et qui voit de très-mauvais œil qu'on veuille *parlementer* avec lui ; le roi, dans la circonstance présente, ne se met pas du tout en colère contre la Bavière, et aime mieux céder quelque chose de ce qu'il a demandé. — J'ignore si M^{me} de Necklembourg ¹ a parlé à quelqu'un de cette affaire, mais elle ne m'en a rien dit ; je juge, d'après cela, qu'elle a tenu la même conduite que moi, et qu'elle est restée tranquille, voyant que l'autre négociation était trop avancée... »

¹ La duchesse avait été chargée de négocier le mariage du dauphin. — Voy. la 652^e *Lettre de M^{me} de Sérigny*, 12 octobre 1678. Édit. Montmerqué, tome V.

Ce ne fut donc pas le Hanovre, mais la Bavière qui eut l'honneur de donner des petits-fils à Louis XIV. Madame nous raconte comment on élevait les trois enfants issus de ce mariage : le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, et le duc de Berri. Peut-être n'eût-il pas été mauvais que le duc de Chartres fût soumis à la même discipline :

« ... Ces trois enfants sont affreusement renfermés. Ils mangent toujours tous trois ensemble et seuls ; ils vont de même à la promenade ; ils n'assistent à aucun spectacle ; le matin, à neuf heures, ils vont chez le roi, qui ne les revoit plus de la journée. Ils ne viennent à l'appartement que pour la musique ; dès qu'elle est finie, ils s'éloignent ; ils ne paraissent jamais au milieu du monde. L'aîné a une façon de parler embarrassée et pourtant rapide ; le second parle rarement, avec une grosse voix et très-lentement. Le troisième est toujours gai, et content qu'on lui adresse la parole ; il ne peut rester en place comme ses deux frères ; c'est un vrai diable. (28 mars 1697.)

« On élève nos trois princes, en les tenant renfermés comme des demoiselles. Les deux plus jeunes, bien que le duc d'Anjou ait seize ans, et le duc de Berri, treize, sont tous les jours couchés à neuf heures. Le duc de Berri serait assez éveillé, si on le laissait faire ; c'est un gentil enfant, toujours gai. Son frère aîné a de l'intelligence ; mais il n'est pas si vif. On dit qu'il s'attriste de se voir si mal conformé. Le duc d'Anjou a le cœur le meilleur du monde ; mais il n'est pas du tout agréable de sa personne. Je crois qu'il sera aussi vigoureux que le roi de Pologne ; car, à son âge, l'homme le plus fort ne peut lui ployer le poing ni le bras. » (16 septembre 1699.)

Le caractère du duc de Bourgogne ne plaisait pas à Madame, on le conçoit :

« ... Je suis persuadée que, quand le duc de Bourgogne parviendra au gouvernement, la *bigoterie* prendra le dessus. Cela ne me va pas, mais je ne serai plus là pour le voir. C'est quelque chose d'inouï qu'un homme de l'âge du duc de Bourgogne soit aussi dévot. Il n'assiste plus aux comédies ; il ne veut plus entendre parler d'opéra. Avec les mélodies des plus beaux opéras, il compose des chants religieux, afin de pouvoir les chanter ; il communie tous les dimanches et fêtes ; c'est une pitié, il sèche comme un morceau de bois... » (Marly, 14 décembre 1704.)

En de telles dispositions, il semblerait que le pieux élève de Fénelon dût être choqué des mœurs irrégulières de Louis XIV. Le duc de Bourgogne avait sous les yeux, dans son appartement, un cours d'histoire pour ainsi dire vivante ; c'étaient, comme il convenait à un prince

destiné pour le trône, les portraits des rois et des reines de France, escortés des grands capitaines et des hommes célèbres qui avaient illustré chaque règne. Mais il avait aussi le portrait des maitresses des rois, pour en arriver à un *cabinet à part*, réservé aux maitresses de Louis XIV. Étaient-ce là les vertueuses leçons du Télémaque? Mais on respectait jusqu'aux faiblesses du grand roi. « Rien ne fut plus dangereux, a dit Lemontey, que le grave appareil et la noble bienséance des désordres du roi, dont un de ses panégyristes a été si charmé, qu'il n'a plus voulu voir dans ses maitresses que des officiers de la couronne. » Voici le récit de la visite que fit un jour la princesse Palatine à cet appartement du duc de Bourgogne, au lieu d'aller au sermon.

Versailles, 23 mars 1702.

« Hier, j'eus l'indiscrétion de m'adresser à M. Moreau, premier valet de chambre du duc de Bourgogne, pour voir l'appartement du prince, qu'il vient d'arranger et dont j'avais beaucoup entendu parler. J'y allai au lieu d'aller au sermon. C'est petit, mais très-propre et curieux. Il a quatre petites chambres avec des portraits et des tableaux; d'abord, deux grands tableaux de Poussin qui sont fort beaux. Le roi n'en a pas de meilleurs; trois grands tableaux, dont deux représentent la mort de Phocion et comment on recueillit ses cendres; puis un Moïse sauvé des eaux par la fille du roi d'Égypte; un Carache, un Mignard, Van Dyck, Bassan, et encore deux autres peintres dont le nom m'échappe. Tous ces tableaux ont des cadres dorés et façonnés. Autour des grands, il y en a de plus petits, d'une même forme; ce sont tous les rois de France, depuis François I^{er} jusqu'au nôtre, et, sous chaque portrait, celui des grands hommes qui ont existé en ces temps-là et qui se sont distingués, soit dans la guerre, soit dans les sciences. Il a aussi les portraits de tous les poètes jusqu'à nos jours; Malherbe a une barbe affreuse. Il a aussi toutes les maitresses des rois, et les reines depuis cette époque. Il y a un *cabinet à part* pour notre temps, où l'on voit M^{me} de Montespan, M^{me} de la Vallière, M^{me} de Fontange, M^{me} de Ludre; il a aussi M^{me} de Maintenon habillée en sainte; et toute la famille royale. Il a ceux qui ont gagné des batailles, rangés dans l'ordre des temps, M. le Prince, le duc d'Harcourt, M. de Turenne et M. de Luxembourg. Sous le cardinal de Richelieu, il a placé tous ceux que ce ministre a fait périr, tels que M. de Montmorency, le maréchal d'Ancre, M. de Cinq-Mars et le maréchal de Marillac; il a mis aussi M. de Bassompierre, de même que sous Henri III, tous les Guise et tout ce qui a fait *figure* au temps de la Ligue. Ce serait trop long de vous raconter tout ce que j'ai vu. Il a aussi de très-belles et précieuses porcelaines et des *figures de bronze*. Il a aussi M. Le Brun, Mignard, M. Le Nôtre; et, très-ressemblants, Racine, Corneille, La Fontaine, et aussi très-ressemblants, tous les jansénistes et M^{me} Guyon également. J'aurais désiré la voir entre M. de Cambrai et M. de Meaux; il me dit

qu'il y avait bien pensé, mais qu'il n'avait pas pu le faire. Il a aussi Rabelais, qui a une physionomie burlesque. Tout cela est très-joli à voir. Je suis restée une grande heure à tout examiner. Que les temps changent ! Car, à l'exception de M^{me} de Maintenon, qui est en sainte Françoise, tous les autres sont dans le costume de l'époque. »

La venue de la jeune princesse de Savoie, qui fut la duchesse de Bourgogne, fit une révolution à la cour; l'inamusable Louis XIV reprit de la gaieté. La position de Madame se trouva modifiée par le rang de la nouvelle duchesse.

Versailles, 8 novembre 1696, 9 heures du soir.

« Avant de répondre à votre aimable lettre du 19-29 octobre, il faut que je vous parle un peu de la future duchesse de Bourgogne, qui est enfin arrivée lundi dernier à Fontainebleau. Le roi, Monseigneur, Monsieur et mon fils l'ont reçue dimanche à Montargis. J'ai attendu son arrivée dans son appartement à Fontainebleau. Quand elle entra, je la reçus en riant, car il y avait de quoi mourir de rire. Il y avait tant de *foule* et de *presse* que la pauvre M^{me} de Nemours et la maréchale de la Motte, bousculées, firent toute la pièce à reculons et se jetèrent sur nous, elles tombèrent enfin sur M^{me} de Maintenon; si je n'avais retenu cette dernière par le bras, elles seraient tombées les unes sur les autres, comme un château de cartes. C'était très-drôle.

« Quant à la princesse, elle n'est pas très-grande pour son âge, mais elle a une jolie petite taille comme une poupée. Elle a de beaux cheveux blonds, et en abondance, des yeux noirs, des sourcils grands et beaux ainsi que les paupières, la peau très-lisse, sinon très-blanche, le nez ni bien ni mal, une grande bouche avec de grosses lèvres, en un mot, une véritable bouche et menton à l'autrichienne. Elle se présente bien, a bon air et bonne grâce, dans tout ce qu'elle fait; elle est très-sérieuse pour une enfant de son âge, et horriblement *politique*. Elle fait peu attention à son grand-père, ne regarde ni mon fils ni moi; mais, dès qu'elle aperçoit M^{me} de Maintenon, elle lui sourit et va vers elle les bras ouverts; de même, quand c'est la princesse de Conti. Votre Altesse peut juger par là à quel point elle est déjà *politique*. Ceux qui lui ont parlé disent qu'elle a beaucoup d'intelligence. Elle a le rang complet de duchesse de Bourgogne, mais on ne l'appelle que *la Princesse* tout court. Elle ne dîne pas avec le roi, mais seule.

« Tout le monde redevient enfant. Avant-hier, M^{me} la princesse d'Harcourt et M^{me} de Pontchartrain ont joué au colin-maillard avec la Princesse; et hier, ce fut notre tour avec M. le dauphin, Monsieur, la princesse de Conti, le prince de Conti, M^{me} de Ventadour, mes deux autres dames et moi. Que dites-vous de l'assemblage ? Je n'étais pas fâchée, je l'avoue, de faire un peu de tapage. »

Paris, 25 novembre 1696.

« Votre Altesse saura déjà comment notre petite fiancée a été reçue, et com-

ment enfin elle a le rang de duchesse de Bourgogne, quoiqu'elle n'en porte pas encore le nom. Car on ne l'appelle que *la Princesse*. Elle va prendre le pas sur moi. Il faudra bien que j'en passe par là, que ce soit un an plus tôt ou plus tard. Sauf l'avantage d'avoir le pas, je n'ai jamais tiré d'*agrément* de la première place. Car, lorsque le roi conduisait les dames à Marly, les invitations se faisaient au nom des bâtards ; quand on a reçu la reine d'Angleterre, ce sont eux également qui ont fait les honneurs de la maison ; quand le roi faisait des *particuliers*, ils m'ont toujours été préférés ; Votre Altesse voit donc que je n'ai eu aucun avantage d'être la première ; aussi céderai-je cette place sans regrets.

« Je ne sais si la duchesse de Bourgogne sera plus heureuse que M^{me} la dauphine, M^{me} la grande-duchesse et moi. Quand nous arrivâmes, on nous regarda, les unes après les autres, comme quelque chose de merveilleux. Mais on se lassa bientôt de nous. Nous n'avions pas, il est vrai, l'avantage d'être ainsi choyées par ceux qui sont en crédit ; ce qui fait que sa *faveur* durera peut-être plus longtemps que la nôtre. »

La gentille et naïve princesse, dont les enfantillages sont si curieusement décrits par Saint-Simon, ne devait pas trouver grâce devant une nature aussi rébarbative que celle de Madame :

« On gâte tout à fait la duchesse de Bourgogne ; elle ne peut rester longtemps à la même place en carrosse ; elle vient s'asseoir sur les genoux de ceux qui sont là, et saute partout comme un singe ; on trouve cela gentil. Elle est absolument comme dans sa chambre. Elle fait tout ce qu'elle veut. Quelquefois, il lui prend l'idée de s'en aller courir à cinq heures du matin ; on la laisse faire et on l'admire. Un autre donnerait le fouet à son enfant, si celui-ci s'avisait la même chose. Je crois qu'avec le temps, on se repentira d'avoir laissé faire à cette enfant toutes ses volontés... » (18 septembre 1698.)

« La duchesse de Bourgogne ne doit pas être fatiguée de son existence, car on la laisse faire tout ce qu'elle veut ; tantôt elle se fait voiturer en charette, tantôt elle monte à âne, tantôt elle court toute la nuit, seule dans les jardins ; bref, tout ce qui lui passe par la tête, elle le fait. Il est certain qu'elle a beaucoup d'intelligence, elle me craint ; aussi est-elle très-polie avec moi ; car je l'ai remise sévèrement à sa place une couple de fois, quand elle voulait se moquer de moi, et elle ne s'en avise plus... » (23 juillet 1699.)

Après le mariage du duc du Bourgogne, un grand événement à la cour fut l'élévation de son frère au trône d'Espagne. Les mémoires du temps son remplis de détails sur cet événement et sur le départ du duc d'Anjou pour la Péninsule.

Malgré tous les renseignements déjà publiés, les lettres de Madame seront lues, nous n'en doutons pas, avec intérêt :

Fontainebleau, 13 novembre 1700.

« Hier, on se disait à l'oreille : « N'en parlez pas; mais le roi a accepté la couronne d'Espagne pour M. le duc d'Anjou. » Je n'en dis mot; mais, à la chasse, ayant entendu venir derrière moi le duc d'Anjou, dans un étroit chemin, je m'arrêtai, en disant : « Passez, grand roi; que Votre Majesté passe. » Vous auriez dû voir l'étonnement de ce brave enfant, qui ne se doutait pas que je connusse la nouvelle. Son jeune frère, le duc de Berri, pensa en mourir de rire.

• Le duc d'Anjou fait bien l'effet d'un roi d'Espagne. Il rit peu, et conserve toujours sa gravité. On raconte que Sa Majesté lui avait fait dire secrètement, avant-hier, qu'il était roi, mais qu'il ne devait pas le laisser deviner. Il était précisément en train de jouer à l'hombre, dans sa chambre, il ne put retenir son émotion, — mais ne prononça pas une parole, sauta en l'air, et aussitôt se remit dans sa *gravité* première, comme si de rien n'était.

• Ce jeune roi n'a pas autant de *vivacité* que son plus jeune frère, ni autant d'intelligence; mais il a d'excellentes *qualités*, un bon cœur; il est vraiment *généreux* (ce qui existe peu dans sa famille); puis, surtout, il ne dira pas de mensonges; personne n'a plus horreur du mensonge que lui; il sera de *parole*. Il est compatissant, il a du courage; bref, c'est un homme vraiment vertueux qui n'a pas de défauts. Si c'était un simple gentilhomme, on pourrait dire de lui : c'est un galant homme. Je crois que ceux qui l'approcheront seront heureux. Il deviendra aussi fort que le roi de Pologne, car, il y a un an déjà, l'homme le plus vigoureux ne pouvait lui courber le poing. Il a un air *autrichien*, car toujours il tient la bouche ouverte; je lui en ai fait cent fois l'observation; quand on le lui dit, il la ferme, car il est très-*docile*; mais, dès qu'il s'oublie, il la rouvre. Il parle fort peu, excepté avec moi, car je ne lui laisse pas une minute de repos; je le tourmente toujours, aussi s'est-il habitué à causer avec moi. Je parviens même quelquefois à le faire rire. Il a une grosse voix et parle très-lentement.

• Je l'aime mieux que le duc de Bourgogne, car il est bon, et n'est pas si *méprisant* que celui-ci; il a aussi meilleur air. Mais celui que j'aime de tout mon cœur, comme s'il était mon fils, c'est le duc de Berri. Voilà un charmant enfant! toujours gai, qui bavarde et dit des plaisanteries à faire éclater de rire. Il y a quelques jours, il disait : « Je suis bien malheureux; je n'ai point d'espérance d'être roi comme mes frères, et, par le départ de mon frère le duc d'Anjou, tous les gouverneurs et sous-gouverneurs me vont *tous tomber*, et j'en ai déjà trop de ceux que j'ai; que sera-ce donc quand j'aurai encore le reste? Il faut espérer qu'ils me rendront infailible. » Et il ne dit pas cela en se lamentant, mais en riant. C'est au reste assez parler de nos princes..... »

Paris, 18 novembre 1700.

« Pour amuser Votre Altesse, je vais lui raconter comment, hier, on a proclamé roi d'Espagne.

• Mardi matin, le roi fit appeler le bon duc d'Anjou dans son cabinet, et lui

dit : « Vous êtes roi d'Espagne. » Aussitôt après, il fit entrer l'ambassadeur d'Espagne avec tous les Espagnols qui sont ici dans le pays ; ils se mirent à ses genoux, lui baisèrent la main l'un après l'autre et se placèrent derrière lui ; puis Sa Majesté conduisit le jeune roi d'Espagne dans le salon où toute la cour était rassemblée, et dit : « Messieurs, voici le roi d'Espagne ; saluez-le. » Ce fut soudain un cri de joie, et chacun s'approcha et baisa la main du jeune roi ; notre roi dit ensuite : « Allons rendre grâce à Dieu. Que Votre Majesté vienne à la messe. » Ils allèrent ensemble à la messe, Sa Majesté, donnant la droite au jeune roi, elle le fit mettre à genoux, à côté d'elle, à sa droite sur son prie-Dieu. Après la messe, elle l'accompagna dans son *appartement*, qui est le grand appartement. Les princes, ses frères, vinrent alors lui rendre visite. Mon duc de Berri était si joyeux, qu'il lui baisa la main. Le jeune roi se rendit ensuite à Meudon, où est son père, qui vint à sa rencontre jusque dans l'antichambre. Il était justement descendu au jardin, ne se doutant pas que le roi d'Espagne viendrait si tôt ; aussi était-il tout essoufflé ; en arrivant, il dit :

« Je vois bien qu'il ne faut jurer de rien, car j'aurais bien juré de ne m'essouffler jamais en allant au-devant de mon fils, le duc d'Anjou. Cependant me voilà hors d'haleine. »

« Le brave enfant était tout *décontenancé* de se voir traiter comme un roi étranger par son père qui, au départ, le reconduisit jusqu'à son carrosse.

« Hier matin, Monseigneur a rendu la visite au roi, son fils. Nous nous rendîmes aussi à Versailles, et nous nous rencontrâmes avec la princesse de Conti et toutes ses bonnes amies qui retournaient à Meudon. De ma vie, je n'ai vu M. le dauphin *sensible* qu'en cette circonstance. Il paraît heureux au fond du cœur que son fils soit roi..... »

Versailles, 5 décembre 1700.

« Il faut maintenant que je raconte aussi à Votre Altesse la triste journée d'hier et le départ du bon et cher roi d'Espagne.

« Dès le matin, neuf heures, chacun était prêt dans sa chambre ; à dix, nous allâmes, avec notre roi, chez le roi d'Espagne, et, de là, à la messe, à la *tribune*. Je ne sais si la musique *attendrissait* les cœurs ; mais chacun avait les larmes aux yeux. Après la messe, on descendit le grand escalier, qui était rempli de monde, et la cour aussi.

« La grande duchesse de Conti et mon fils nous accompagnèrent jusqu'aux voitures, car ils n'allaient pas avec nous à Sceaux. Dans le carrosse du roi, nous étions huit personnes ; les deux rois avaient entre eux la duchesse de Bourgogne ; M. le dauphin et le duc de Bourgogne entre eux le duc de Berri ; Monsieur et moi nous étions aux portières. D'ici à Sceaux, la route était *bordée* de gens à pied, à cheval, en voiture ; le roi avait ses *gardes*, ses *cheval-légers* et ses *gendarmes*. A Sceaux, il y avait les *deux compagnies des mousquetaires*. L'avenue de Sceaux est très-longue, plus longue que d'ici à Trianon ; elle était, sur les deux côtés, garnie de trois rangs de voitures, qui s'étaient postées là pour voir passer le roi d'Es-

pagne. On suppose que, sans compter les équipages du roi et de la cour, il y avait à Sceaux plus de deux mille véhicules sur la place; entre la première cour et l'avenue, j'en ai compté, de mon côté, une cinquantaine.

• Dès que nous fûmes descendus à Sceaux, (qui, par parenthèse, appartient au duc du Maine, qui l'a acquis du jeune Seignelay), le roi s'en alla, à travers l'*enflade*, jusqu'à la dernière pièce, avec le roi d'Espagne, et ordonna que personne ne le suivît. Nous restâmes tous dans un salon, avec Monseigneur et ses deux fils. Un quart d'heure après, le roi fit appeler l'ambassadeur d'Espagne, qui y resta quelque temps; quand il fut revenu, le roi appela M. le dauphin, et resta un quart d'heure avec lui. Puis, le roi appela le duc de Bourgogne, son épouse, le duc de Berri, Monsieur et moi, et là, nous prîmes tous congé du roi d'Espagne; ses frères pleuraient à chaudes larmes. Nous restâmes aussi un petit quart d'heure, après quoi le roi manda les princes et les princesses du sang, pour prendre congé du roi d'Espagne. Tout le monde pleurait et criait. Monsieur le dauphin, qui d'ordinaire semble tout à fait *indifférent*, était effroyablement touché; il embrassait son fils avec une tendresse telle, que j'en pleure encore, rien que d'y songer; je croyais que le père et le fils allaient mourir de chagrin, tant ils étaient affligés. Le bon roi m'embrassa de tout cœur, mais les larmes l'empêchèrent de parler.

• Notre roi dit enfin : « Qu'on aille voir si tout est prêt. » Peu après on entendit une voix : « Sire, tout est prêt. » — Tant pis, dit le roi d'Espagne. Nous nous embrassâmes encore une fois, le bon duc de Berri pleurait du fond du cœur. Le duc de Bourgogne ne pleurait presque pas; il avait seulement les yeux rouges. Notre roi accompagna le roi d'Espagne jusqu'au bout des appartements. On ne voyait, on n'entendait rien que des mouchoirs et des essuyements d'yeux; tous, hommes, femmes, et ceux qui partaient et ceux qui restaient, pleuraient abondamment.

• Dès que le roi d'Espagne se fut éloigné avec ses frères, M. le dauphin se mit dans sa chaise et partit pour Meudon. Notre roi monta dans une petite calèche avec la duchesse de Bourgogne; Monsieur et moi, et nous allâmes promener et visiter Sceaux, qui est, ma foi, un des plus beaux jardins du monde... » (Suit ici une description détaillée de Sceaux.)

Quant au troisième fils du dauphin, nous le connaissons déjà comme petit-fils de Madame par alliance; il regrettait de n'être pas roi, de même que ses frères; mais il eût fait un triste roi :

« Le duc de Berri n'a de considération pour rien au monde, ni pour Dieu, ni pour les hommes, il n'a aucune *maxime*; il n'a souci de rien; tout lui est égal, pourvu qu'il se divertisse à tirer, à jouer aux cartes, à parler avec de jeunes femmes qui n'ont pas le *sens commun*, à se bourrer de nourriture; voilà tout son plaisir. » (Marly, 7 février 1709.)

« ... Il n'est pas étonnant que le duc de Berri soit comme un enfant; il ne

parle jamais avec les gens raisonnables, il est toute la journée chez la duchesse de Bourgogne, où il sert de domestique aux dames de la Chambre; l'une l'envoie chercher une table, l'autre son ouvrage, la troisième lui donne une autre commission; il se tient là, debout ou assis sur un petit *tabouret*, tandis que les jeunes dames sont dans des chaises à bras ou sur un lit de repos. De la vie, on ne le voit parler à des généraux ou à des savants; il ne fait rien que jouer au volant, tirer, bien manger et bien boire, servir les dames, jouer le lansquenet ou le *papillon*... Il sait à peine ce qu'il est; car, lorsqu'il trouve quelqu'un qui lui parle avec respect, il est tout décontenancé et ne sait comment s'y prendre; il croit qu'on se moque de lui. »

Écoutons Madame raconter un des traits de ce *charmant enfant*, comme elle l'appelait tout à l'heure :

Versailles, 15 janvier 1699.

« ... Mon cher duc de Berri est aux arrêts pour huit jours, il ne peut voir âme qui vive. Son appartement est défendu. Il a bien mérité cette correction, car il est trop emporté. Lundi dernier il était à la chasse avec son frère; comme il est très-vif dans tout ce qu'il fait, ses gouverneurs lui avaient recommandé de ne pas tirer du côté où se trouvaient ses frères; nonobstant, il tira et il ne s'en fallut pas de deux doigts qu'il n'atteignît son frère aîné, le duc de Bourgogne. Le sous-gouverneur, M. de Razilly, lui arracha vivement le fusil des mains, et ne voulut plus lui permettre de tirer. Là-dessus, l'enfant s'emporta et menaça de se fendre la tête; il l'eût fait si on ne lui avait pas arraché une grosse pierre des mains. Il appela son sous-gouverneur *coquin, traître, scélérat*. Celui-ci dit : « Je m'en plaindrai au roi, il me fera justice. — Oui, dit le duc de Berri, il vous fera donc couper la tête, vous le méritez. » Le roi l'a fait mettre aux arrêts.

» Il est enfermé déjà depuis trois jours, ne faisant rien que chanter et sauter. Hier matin, comme le sous-gouverneur entra dans sa chambre, il lui dit gaie-ment : « Hé bien, Monsieur, quand y aura-t-il bal? N'y danserai-je pas? » — Comment songez-vous à danser, répliqua M. de Razilly; ne savez-vous pas que vous êtes en prison? — Moi, en prison! dit le duc de Berri; apprenez, Monsieur, que des gens comme moi, on ne les traite pas ainsi, cela serait bon pour vous. »

» Cet enfant a une *fiercé* qu'on ne peut dompter. On fait bien de le corriger pour ses emportements. Avant hier, il a dit à un de ses *premiers valets de garde-robe* qui vient souvent chez moi : « Genday, Madame sait-elle ce qui se passe? Qu'en dit-elle? » J'ai fait dire à Genday de lui apprendre que j'étais très-fâchée de voir qu'il perdait ainsi sa réputation, lui que j'aimais beaucoup; qu'on le regardait déjà comme un fou, et qu'il serait capable, s'il ne se corrigeait pas, de tuer son frère et de se tuer lui-même; espérons qu'il rentrera en lui-même, je le saurai aujourd'hui... »

Nous avons vu Madame prenant à partie chacun des membres de la famille royale. Voyons-la maintenant réunissant toutes ces figures et d'autres encore dans un même tableau. C'est une revue générale de la cour ; elle en passe quelquefois de semblables. Il faut croire que la tante de Hanovre aimait ces résumés anecdotiques. Les lettres de Madame, en ce genre, rappellent les noëls satiriques qu'on chantait à cette époque, et qui débutaient par les vers suivants ou d'autres analogues :

• Vous me demandez des nouvelles
De notre languissante cour,
Seigneur, en voici des plus belles
Sur la politique et l'amour ¹.
.....

Versailles, 19 avril 1701.

• Le roi tient plus que jamais à son *ordure*. — Monseigneur, depuis son accident, craint la mort ; il devient soucieux et a renoncé à sa comédienne. Il lui donne 1,000 pistoles de pension, et, au jubilé, elle doit quitter la comédie, ce qui me chagrine, car c'était une excellente comédienne². — L'humeur de M. le duc de Bourgogne devient tous les jours plus fantasque. — Le roi d'Espagne prend modèle sur Télémaque, et l'on dit ici qu'il l'a lu tant de fois, qu'il veut l'imiter aveuglément. Puisse-t-il, avec le temps, trouver en Espagne une *Minerve* qui le dirigera ! — Mon duc de Berri est toujours gai, et n'a souci de rien au monde. La haine que son aîné et lui ont conçue l'un pour l'autre, pendant leur voyage³, pourra, dans la suite, amener des querelles à la cour.

• Monsieur est tel qu'il a toujours été. J'ai beau traiter bien ses favoris, il se figure toujours que, si j'étais en faveur, je leur rendrais de mauvais offices auprès du roi ; et, bien qu'il me donne de bonnes paroles, et qu'en apparence, il vive bien avec moi, dans le fond, il ne peut pas me sentir, et me dénonce auprès du roi, autant que la vieille. — Mon fils a un aveuglement incroyable pour son épouse, qui s'inquiète peu de lui. Il a de l'intelligence, et pourtant il ne voit pas ce qui se passe. Pourvu qu'elle ne trouve pas mauvais qu'il aille toujours à Paris et qu'il y mène une vie dissipée, il est content d'elle. C'est fâcheux qu'il n'ait pas autour de lui plus de gens honnêtes, pour lui montrer le *ridicule* de sa conduite ; car il a de l'esprit et de bonnes qualités, qu'il s'efforce, au contraire, de cacher, en sorte qu'on pourrait croire que c'est un sot, ce qui n'est pas ; mais il est trop adonné aux plaisirs, ce qui lui fait négliger toutes les occupations raisonnables.

¹ Le *Nouveau siècle de Louis XIV*, ou choix de chansons historiques et satiriques ; 1631-1712 ; par le traducteur de la *Correspondance de M^{me} la duchesse d'Orléans*. Paris, 1857, in-12.

² Le dauphin avait eu récemment une attaque d'apoplexie ; la comédienne est la Raisin.

³ Lorsqu'ils accompagnèrent le duc d'Anjou, qui allait prendre possession du trône d'Espagne.

» Monsieur le Prince voltige et ne songe à rien qu'à flatter les gens *en faveur*, qui se moquent de lui. — Son fils, M. le duc, a du cœur et des sentiments élevés, et n'est pas rempli de *bassesses* comme M. son père ; mais il s'enivre tous les jours et est très-*brutal* ; c'est un animal. Son épouse a de l'esprit et est agréable ; elle a su trouver le moyen de vivre bien avec son mari et toute la famille ; mais elle les trompe tous. — Le prince de Conti, qui, autrefois, était si aimé en France, ne l'est presque plus ; il a encore plus de *lâcheté* que son cousin pour ce qui est en faveur ; en outre, il est faux et extrêmement avare. Il est amoureux-fou de M^{me} la Duchesse ; autrefois, elle l'aimait aussi beaucoup, mais le goût lui en est passé ; bien que le prince ait cette passion, il ne laisse pas, à côté de cela, d'aimer les *pages*.

» M. du Maine fait maintenant le *dévôt*. Il a de l'esprit et est agréable quand il veut s'en donner la peine ; mais il fuit la société, on ne le voit presque jamais. Son épouse est d'humeur bizarre. Elle ne se couche jamais avant quatre heures du matin, et se lève à trois heures de l'après-midi.

» Un savant, nommé M. de Malézieux, est son bon ami. On disait un jour à M. du Maine, qu'il était *ridicule* pour lui que M. de Malézieux vint, en robe de chambre et en bonnet de nuit, donner des leçons de mathématiques à M^{me} du Maine ; il répondit : « Ne me parlez pas contre Malézieux, il maintient la paix dans ma maison. » — Le comte de Toulouse a, dit-on, bon cœur, mais peu d'intelligence ; il est, à ce qu'on prétend, très-*libéral*.

» La princesse de Conti, douairière, fait dire à la vieille Maintenon qu'elle est malade, par son docteur qui est une créature de celle-ci, et chaque jour, se fait envoyer ainsi quelques douceurs ; elle sèche comme un morceau de bois. — L'épouse du prince de Conti a des vapeurs, comme si elle était folle.

» Et voilà l'état de toute la maison royale. La duchesse de Bourgogne a beaucoup d'intelligence, mais elle est comme toutes les jeunes filles à qui on laisse faire leurs volontés, savoir, coquette et colère ; si on la tenait comme elle devrait l'être, on pourrait en faire quelque chose de bon. Mais je crains que, si on la laisse ainsi, il n'arrive un jour bien des *histoires*. C'est tout ce que j'avais à dire à Votre Altesse par cette bonne occasion.

» Je vous envoie un petit étui *à la mode*. C'est très-laid, mais c'est seulement pour vous montrer quelles sont les modes d'à présent, où l'on ne peut plus porter d'étais en or. Votre Altesse pourra y serrer ses aiguilles à coudre. »

IV

Resterait maintenant à surprendre Madame dans ses occupations, à étudier sa vie, son caractère, ses goûts, ses habitudes.

Nous retrouvons ici la Palatine des anciennes lettres, brusque, franche, honnête, exerçant partout son franc-parler, aimant certaines cho-

ses avec passion, détestant certaines gens avec énergie, ne souffrant pas qu'on lui manque et n'entendant pas raillerie sur le chapitre de ses droits et de ses privilèges.

Enhardies par la faveur de la duchesse de Bourgogne, les dames d'honneur de cette princesse s'étaient emparées de la place qui revenait de droit aux dames de la princesse Palatine. Madame va droit au roi, qui n'aimait pas (nous le savons par les récits de Saint-Simon) ces brusques surprises, obtient gain de cause, et écrit à sa tante : « Combien notre roi est juste ! » de l'air dont M^{me} de Sévigné disait, après avoir dansé avec Louis XIV : « Ah ! notre roi a de bien grandes qualités ! »

Versailles, 4 janvier 1704.

« Les dames de M^{me} la duchesse de Bourgogne, qu'on appelle les *dames du palais*, avaient voulu se procurer un rang et prendre partout la place de mes dames, ce qui n'avait eu lieu, ni du temps de la reine, ni du temps de M^{me} la dauphine. Donc elles avaient fait retenir leurs places par les gardes du roi, et écarter les sièges de mes dames. J'envoyai d'abord chez le duc de Noailles, qui répondit que le roi l'avait ordonné ainsi. Moi, qui ne suis pas paresseuse, je marchai droit au roi et lui dis : « Oserai-je bien demander à Votre Majesté, si c'est vous qui avez ordonné que mes dames n'aient plus de place ni de rang comme autrefois ; si c'est vous, je n'ai rien à dire, car je ne désire que vous obéir. Mais Votre Majesté sait elle-même, qu'autrefois, du temps de la reine et de M^{me} la dauphine, les dames du palais n'avaient ni place ni rang, et que mes dames d'honneur, chevaliers d'honneur et dames d'atour avaient leur place tout comme ceux de la reine et de M^{me} la dauphine : je ne sais par quel endroit celles-ci doivent plus prétendre. » Le roi devint rouge, et dit : « Je n'ai rien ordonné là-dessus ; qui dit que je l'ai ordonné ? » — « Le maréchal de Noailles, » répondis-je. Le roi lui demanda dans quel but il avait dit cela ; l'autre nia le fait absolument. Je dis : « Je veux, puisque vous le dites, croire que mon valet ait mal entendu, mais, puisque le roi ne l'a pas ordonné, empêchez donc que vos *gardes ne gardent* (sic) les places des dames et empêchent mes gens de porter les sièges de mon service. »

Bien que les *dames* soient en *faveur*, le roi m'a envoyé son majordome pour savoir comment les choses doivent être réglées, ce dont je l'ai informé, en sorte que la chose ne se reproduira plus. Ces dames devenaient trop insolentes dans leur faveur, et croyaient que je n'aurais pas le courage de parler au roi ; mais je ne perdrai, à cause de leur faveur, ni mon rang, ni mes *prérogatives*, le roi est trop juste pour cela. »

Elle affichait hautement ses sympathies, se souciant peu qu'on y trouvât à redire. Bien que fort liée avec la famille royale d'Angleterre,

réfugiée à Saint-Germain, et dont elle était parente, Madame admirait les nobles qualités, les grandes actions du roi Guillaume et aimait à s'entretenir avec milord Portland, l'ami dévoué du prince et son ambassadeur en France :

Paris, 16 février 1698.

« Hier au soir, j'ai eu le plaisir de causer longtemps avec milord Portland. Il m'a dit qu'il avait eu souvent l'honneur de présenter ses hommages à Votre Altesse, et qu'il avait admiré votre facilité à parler l'anglais et le hollandais; il a fait grandement votre éloge. Ce milord a parfaitement deviné quel était pour moi le sujet de conversation le plus agréable à entendre. Mais Monsieur qui, comme vous savez, voit d'un mauvais œil qu'on me témoigne de la considération, Monsieur n'a pas trouvé de son goût que milord Portland vint aussi souvent et s'entretenir avec moi; comme il ne peut l'interdire positivement, il a tâché au moins de l'empêcher. Il m'a dit : « Ce milord ne vous entretient tant que pour tâcher de vous tirer les vers du nez. » J'ai répondu : « Cela serait à craindre avec vous, qui pouvez peut-être savoir des secrets du roi et de l'État; mais, moi qui n'en sais point, je n'ai point à craindre qu'on me fasse parler, et j'aime fort à l'entretenir, car il me parle de gens que j'honore et aime, et cela ne peut nuire à personne. Et vous savez, Monsieur, que quand on me parle de ma tante, de mon oncle et du duc de Zell, que j'écoute bien volontiers ceux qui parlent. » A cela, il n'a pu rien répondre; mais il a continué : « Cela déplaira bien au roi et à la reine d'Angleterre à Saint-Germain. » J'ai dit : « Je n'y saurais que faire, je les plains; je voudrais leur rendre service; mais je ne puis m'empêcher d'avoir de l'estime pour le roi Guillaume, car il le mérite; et je ne les trompe pas, je ne m'en suis jamais cachée. D'ailleurs, je ne puis chasser de chez moi un ambassadeur d'un roi qu'on reconnaît pour tel, que le roi et vous recevez à merveille; qui me rend des soins et me fait mille honnêtetés du roi son maître, qui me demande mon amitié; en vérité tout cela mérite que le je traite bien, et lui fasse des honnêtetés à mon tour; et le roi et la reine, à Saint-Germain, ont tort, s'ils y trouvent à redire. »

Ses plaisirs favoris étaient la chasse et la comédie. Elle s'endormit un soir au spectacle, passe encore au sermon, ce qui pour elle n'aurait rien eu d'extraordinaire; mais une fois n'est pas coutume. Elle faillit pourtant être privée de ce délassement; nouveau grief contre M^{me} de Maintenon :

Paris, 23 décembre 1694.

« Nous avons failli ne plus avoir de comédie. La Sorbonne, pour plaire au roi, a voulu l'interdire; mais l'archevêque de Paris et le père de la Chaise ont représenté au roi qu'il était dangereux de bannir les divertissements honnêtes, parce

que la jeunesse se livrerait à des vices plus honteux. Ainsi la comédie a été, Dieu merci ! conservée, ce qui contrarie fort la vieille débauchée, car la suppression de la comédie était de son invention. Aussi en a-t-elle voulu, pour ce fait, à l'archevêque de Paris et au confesseur. Tant qu'on ne supprimera pas la comédie, je continuerai d'y aller, malgré les invectives des prédicateurs. Il y a une quinzaine de jours, l'un deux prêchait contre la comédie, il prétendit qu'elle excitait les passions. Le roi vint à moi et me dit : « Il ne prêche pas contre moi, qui ne vais plus à la comédie, mais contre vous autres qui l'aimez et y allez. » Je dis : « Quoique j'aime la comédie et que j'y aille, M. Daquin ne prêche pas contre moi, car il ne parle que contre ceux qui se laissent *exciter de passion aux comédies* (sic), et ce n'est pas moi. Elle ne me fait autre effet que de me divertir, et à cela il n'y a aucun mal. »

Au reste, elle aimait le spectacle à Versailles, mais non pas à Paris. La capitale lui déplaisait, elle nous dit pourquoi :

Versailles, 16 janvier 1693.

« ... Dès que je suis seulement depuis deux heures à Paris, je ressens un mal de tête affreux ; il me tombe dans la gorge quelque chose d'âcre qui me fait tousser. Joint à cela que j'y dors très-peu, car les cuisines sont immédiatement sous ma chambre ; et enfin je ne puis ni chasser, ni voir la comédie à mon aise ; d'abord, là, pour aller à la comédie, il faut sortir en voiture, et, quand on y est, on ne peut voir à son aise ; car le théâtre est rempli de spectateurs qui se tiennent debout, pêle-mêle avec les acteurs, ce qui est désagréable. Aussi, rien de plus ennuyeux que les soirées à Paris. Monsieur joue au lansquenet à une grande table. Il ne m'est pas permis d'approcher ni de me laisser voir pendant le jeu ; car Monsieur a la superstition de croire que je lui porte malheur, quand il me voit. Cependant, il exige que je sois dans la même pièce ; toutes les vieilles femmes qui ne jouent pas me tombent sur le dos, et il faut que je les *entretienne*. Cela dure de sept à dix heures, et l'on bâille affreusement... Vous voyez, par ce détail, que le séjour de Paris ne m'est pas agréable. Ici, au contraire, je jouis du plus aimable repos. Si le temps le permet, je vais à la chasse ; — s'il y a comédie, je n'ai qu'un étage à descendre pour être dans la salle ; personne sur la scène ; aussi la comédie est-elle dans tout son lustre, et de plus ne me coûte rien. S'il y a *appartement*, j'écoute la musique, et, après, je ne suis pas obligée de m'entretenir avec des vieilles femmes comme à Paris. Donc, j'éprouve moins d'ennui. *Les jours de rien*, je suis tranquille et seule dans mon cabinet. A Paris, au contraire, il y a toujours quelque contre-temps ; on ne peut y faire ce qu'on veut, car les heures ne sont pas réglées comme ici... »

Les heures n'y étaient pas réglées, et n'était-ce pas précisément ce qui devait faire le charme de ces heures-là ? A Versailles, dominait une froide et impérieuse étiquette ; à Paris, il y avait le chapitre de l'im-

prévu, tellement que Madame, entrant au Palais-Royal, tombe un jour en pleine émeute. C'était pendant la désastreuse année de 1709.

Versailles, 22 août.

« En rentrant à Paris par la porte Saint-Honoré, j'ai vu tout le monde courir, avec des mines défaites; quelques-uns disaient : « Ah ! mon Dieu ! » Les fenêtres étaient garnies de monde; quelques-uns étaient grimpés sur les toits; on voyait fermer toutes les boutiques ainsi que les portes des maisons; le Palais-Royal même était fermé; je ne comprenais pas ce que cela voulait dire. Comme j'entrais dans la cour intérieure, et que je descendais de voiture, la femme d'un bourgeois vint à moi et me dit : « Savez-vous, Madame, qu'il y a une révolte dans Paris, qui dure depuis 4 heures du matin ? » Je pensai que la brave femme était folle et me mis à rire; mais elle dit : « Je ne suis pas folle, Madame; ce que je vous dis est très-vrai, et si vrai qu'il y a déjà 40 personnes de tuées. » Je demandai à mes gens si la chose était vraie; ils me répondirent affirmativement et que c'était pour cette raison qu'ils avaient fermé les portes du Palais-Royal.

« Je m'informai de la cause de la révolte. On travaillait au fossé de la porte Saint-Martin, et chaque ouvrier recevait trois sols et une livre de pain. Il y avait ordinairement 2,000 ouvriers; mais, ce matin-là, il en était venu 4,000 qui demandaient du pain et de l'argent avec emportement; et, comme on ne comptait pas sur eux, on n'avait pas de provisions suffisantes. Une femme surtout était très-*insolente*; elle fut arrêtée et mise au carcan; alors le tapage commença, et, au lieu de 4,000 individus, il y en eut bientôt 6,000 qui délivrèrent la femme du carcan. Beaucoup de laquais renvoyés s'étaient joints à cette foule; ils s'écrièrent qu'il fallait piller, et, en effet, ils coururent aux boutiques des boulangers qu'ils saccagèrent; on appela les *soldats des gardes* pour tirer sur cette *canaille*; mais celle-ci, remarquant que les soldats ne faisaient que le simulacre de tirer, comme si la poudre leur manquait, cria : « Attaquez-les, ils n'ont pas de plomb. » Les soldats furent donc obligés d'en abattre quelques-uns. Le bruit dura de quatre heures du matin jusqu'à midi.

« Le maréchal de Boufflers et le duc de Grammont vinrent à passer par cet endroit au moment où les pierres volaient de toutes parts. Ils descendirent de leur voiture et haranguèrent le peuple, auquel ils jetèrent de l'argent et promirent en outre de rapporter au roi qu'on leur avait fait espérer du pain et de l'argent, mais qu'on ne leur avait donné ni l'un ni l'autre. Aussitôt l'émeute s'apaisa. Les révoltés jetèrent leurs chapeaux en l'air et crièrent : *Vive le roi et du pain !*

« Ce sont au demeurant de braves gens que ces Parisiens, de s'être ainsi tout à coup calmés. Mais autant ils aiment le roi et la famille royale, autant ils détestent M^{me} de Maintenon. J'ai voulu prendre l'air un instant, car il faisait chaud dans mes cabinets, qui sont bas et étroits; à peine y étais-je qu'une grande affluence de peuple se forma et m'envoya mille bénédictions; mais ils commencèrent à parler si affreusement *de la dame*, que je fus obligée de me retirer et de fermer les fenêtres. Aucun de mes gens ne pouvait se montrer, car

aussitôt qu'on les apercevait, c'étaient des imprécations à son adresse; ils disaient qu'ils voudraient la tenir pour la déchirer ou la brûler comme une sorcière. »

Au demeurant, malgré les préjugés qu'elle tenait de sa naissance et de son éducation, simple dans ses goûts et sachant estimer les grandeurs à leur juste valeur :

« Je priserais assez *la grandeur* si l'on pouvait avoir tout ce qui en fait partie, c'est-à-dire beaucoup d'argent pour être magnifique, faire le bien et punir le mal; mais n'avoir que l'apparence de la grandeur sans argent, manquer du nécessaire, ne pouvoir réunir aucune société, cela me paraît absurde. Et même, pour dire la vérité, je n'y tiens aucunement, et j'estime plutôt un État où l'on peut se réunir avec de bons amis, s'amuser avec eux et faire tout ce qui vous passe par la tête. » (Lettre du 21 août 1695.)

V

Ainsi se poursuit cette correspondance confidentielle, qui s'arrête, quelques jours avant la mort de M^{me} l'électrice, survenue le 18 juin 1714. Le 15, sa nièce lui écrivait encore. Si le princesse Sophie eût vécu quelques mois de plus, elle aurait pu fermer les yeux, comme reine d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. En qualité de fille d'Élisabeth Stuart et de protestante, elle l'avait emporté sur les cinquante-quatre prétendants à la succession de la reine Anne; mais elle ne fit qu'entrevoir la terre promise.

On devine le chagrin de la nièce. « Elle fut affligée au dernier point de la perte de cette tante », dit Saint-Simon. Elle manda cette nouvelle en Allemagne par un très-court billet, car, avec la mort de sa tante, c'en est fait de ses volumineux épanchements :

« Je ne puis exprimer la douleur où me plonge la mort de ma tante; et j'ai de plus le supplice d'être forcée de refouler mon chagrin, car le roi ne peut souffrir de voir auprès de lui des figures tristes; il faut donc que j'aille à la chasse ¹. »

C'est à M. Léopold Ranke que l'on doit, ainsi que nous avons dit, la publication de ces nouvelles lettres de Madame. On nous demande de plusieurs côtés où, quand et comment a paru l'ouvrage de M. Ranke.

¹ *Correspondance complète de Madame*, traduite par Brunet, Paris, 1855. 2 vol. in-12. — Cette traduction est accompagnée de notes fort curieuses.

Ce n'est pas un ouvrage ; M. Ranke n'a pas prétendu faire une publication régulière ; il a eu entre les mains la collection considérable des lettres de Madame à l'électrice de Hanovre ; il a utilisé ces documents pour son *Histoire de France aux xvi^e et xvii^e siècles* ; et, quand cet important travail a été terminé, il a publié un volume supplémentaire contenant les pièces justificatives parmi lesquelles se trouve la curieuse correspondance que nous avons fait connaître. On a commencé la traduction de l'*Histoire de France* de M. Ranke ; le volume qui forme l'appendice ne tardera sans doute pas à paraître , et c'est là qu'on trouvera toutes les lettres que M. Ranke a données, lettres dont nous avons traduit les plus intéressantes. Mais ce ne seront encore que des extraits et des fragments, M. Ranke n'ayant choisi, dans cette correspondance, que les passages convenant à son sujet. La publication complète de ces lettres, au nombre de plusieurs mille, reste donc à faire. Espérons qu'elle aura lieu le plus tôt possible, et que l'Allemagne nous livrera, dans leur entier, ces *confessions* d'une princesse qui découvrait à sa tante bien plus volontiers qu'au révérend père jésuite, son directeur, le fond de son âme et ses plus secrètes pensées. On peut aisément prédire que la traduction de ce livre aura du succès en France.

GUILLAUME DEPPING.

LA RÉPUBLIQUE MONACALE

DU MONT ATHOS¹

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE

II

CONSTITUTION DE LA RÉPUBLIQUE MONACALE

Quelques notions préliminaires sur l'histoire de la fondation des couvents de la montagne nous paraissent indispensables pour jeter du jour sur la constitution de la vie monacale à ses différents degrés. Il résulte d'une critique attentive des documents anciens et nouveaux, que les premiers établissements conventuels aux environs de l'Athos et sur l'Athos même, dont la création s'appuie sur des preuves solides, ne remontent pas au delà du siècle de Basile le Macédonien (867-889). En ce temps-là (nous nous en rapportons ici aux recherches de Fallmerayer), Jean Colobos obtint le privilège de fonder un couvent près de la ville d'Hierisso au nord de l'Athos. La charte de concession porte déjà expressément que les solitudes montagneuses de l'Athos sont exclusivement affectées et réservées aux pieux exercices des moines. Sous les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète (886-919), des actes émanés de la chancellerie impériale garantissent formellement aux ermites qui habitent l'Athos leur indépendance de ce couvent d'Hierisso.

S'il y avait, et combien il y avait dès lors de couvents sur l'Athos même, c'est un point qui demeure obscur à cause du silence absolu des auteurs contemporains. Il me semble néanmoins qu'il est difficile de ne voir qu'un trait de pure imagination dans la mention spéciale qui s'est conservée dans les chroniques de Vatopédi d'une attaque des Sarrasins contre ce couvent en l'année 862. Les termes pompeux

¹ Voir la livraison du 4^{er} juin 1862.

sement hyperboliques dont se sert un document découvert par Fallmerayer au couvent de Philothéou, pour peindre la situation des moines de l'Athos au ix^e siècle, ont poussé ce savant à supposer, tout au contraire, qu'ils vivaient encore en ce temps-là en solitaires tout à fait sauvages, sans aucune espèce de discipline claustrale. C'est aller trop loin. Les constructions monumentales des siècles postérieurs ont certainement été précédées par des établissements plus modestes. Il me semble même en avoir trouvé des vestiges dans les ruines très-anciennes des églises de Saint-Basile près de Sphigménou et du prophète Elie près de Pantocratoros. Et il est sûr et certain que, dès le commencement du dixième siècle, le nombre des ermites était si considérable, qu'ils tenaient trois fois par an, à Noël, à Pâques et à l'Assomption, une assemblée populaire pour régler leurs affaires temporelles. Caryaïs servait dès lors de lieu de réunion. De l'érection du couvent de Laura, qui est, selon toute probabilité, le premier édifice en pierre de l'Athos, date l'introduction d'une discipline plus sévère par le fait du moine Athanase de Constantinople, vers 960. Il imposa à ce couvent des canons qui reproduisaient dans toute sa rudesse la règle de Saint-Basile, commune à tous les monastères de l'Orient. Comme abbé ou *hégouménos* (Ἡγούμενος), il s'arrogea une autorité absolue sur sa communauté ou *cénobium* (Κοινώβιον), en sorte que toutes les charges administratives du couvent et toute la vie spirituelle des moines dépendaient exclusivement de ses prescriptions et ne relevaient que de lui, en sa qualité de père spirituel de son troupeau. Cette contrainte, très-salutaire alors et très-favorable aujourd'hui encore à la perfection de la vie monacale, quand elle est exercée par des chefs pieux et vigoureux, parut inouïe et insupportable à la plupart des habitants de l'Athos, habitués à servir librement leur Dieu dans le désert, sans être gênés par aucune loi extérieure. Mais la politique commandait aux empereurs de Byzance de soumettre à quelque contrôle le monachisme de l'Athos. Les réformes d'Athanase furent donc franchement appuyées par Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès. C'est ce dernier qui accorda aux établissements de l'Athos, grands et petits, au nombre de cinquante-huit, la première constitution qui règle leurs droits mutuels. Plus les gros couvents se multipliaient et plus allait en s'affaiblissant le rude esprit républicain des premiers anachorètes. Mais les gros couvents eux-mêmes ne tardèrent point à se chercher noise et querelle pour des questions de propriété territoriale et de privilèges commerciaux. Un nouvel acte, rédigé du temps de Constantin Monomaque (1042-1054), par l'abbé Cosmas, du couvent de Tzintzilou à Constantinople.

et revêtu de la sanction impériale, mit fin à ces différends. La cupidité commerciale était réprimée par d'étroites restrictions, et défense était faite aux couvents d'augmenter le nombre de leurs religieux ou de leurs serfs en recevant des esclaves fugitifs.

Avant l'année 1385, les vingt couvents de la montagne, à l'exception de Stauronikita, mais y compris le plus moderne, celui de Dionyssiou, étaient tous bâtis. Je dis vingt, et non point vingt-et-un avec Fallmerayer, car le protaton n'est point un couvent. Dans les siècles suivants, la presqu'île de l'Athos fut exposée à d'affreux ravages, et, comme nous l'avons vu plus haut, des pirates, qui appartenaient à l'Eglise d'Occident, détruisirent de fond en comble les quatre couvents de Xéropotamou, Dochiriou, Zographou et Coutloumoussi. La chute de Saloniki et de Stamboul fit tomber, au quinzième siècle, les couvents de l'Athos sous la domination turque. Fidèles à leur principe usuel d'intervenir le moins possible dans les affaires religieuses des peuples dont ils faisaient la conquête, les Turcs changèrent à peine quelque chose à la constitution des monastères de l'Athos. Ils se bornèrent à établir à Caryais, comme pour constater leurs droits, le gouverneur dont nous avons parlé ci-dessus, et à imposer aux couvents un tribut annuel. Ce tribut s'élève présentement, d'après une évaluation que je tiens de la bouche même du doyen d'âge de l'Athos (Πρώτος τοῦ Ἀθωνος), à une somme annuelle de 70,000 piastres; en sorte que je suis réduit à attribuer le chiffre de Fallmerayer, qui parle de 250,000 p., à un malentendu difficile à expliquer. La liberté de la république monacale n'a souffert de la part des Turcs que deux attaques passagères, une première fois sous Soliman le Grand, lorsque cet empereur conçut, en 1534, le projet d'expulser tous les chrétiens de ses états; la seconde fois, pendant la révolution de la Grèce, lorsque les Turcs avaient tout sujet de ranger l'Athos au nombre des foyers où l'incendie avait pris naissance pour se répandre au loin. D'après les informations qu'on me donna à Caryais, les couvents auraient aujourd'hui assez de peine à acquitter exactement le tribut annuel; mais il pourrait fort bien être permis de se défier de ces assurances, quand on voit les dépenses considérables qui se font dans presque tous les monastères en constructions nouvelles et en décorations.

Le lien qui rattache les couvents de l'Athos au patriarcat de Constantinople est fort lâche. Dans l'origine, en vertu de la division en diocèses de l'empire byzantin, la montagne appartenait au diocèse de l'évêque d'Hierisso. Comme cet évêché subsiste encore aujourd'hui, aucun des nouveaux titulaires n'a manqué jusqu'à cette heure d'ajouter à son titre ceux d'évêque de la sainte montagne

d'Athos et de Caryaïs. En droit cependant, ces deux titres, ainsi que le privilège épiscopal de l'investiture des églises, appartiennent par délégation, depuis le temps de l'empereur Andronic Paléologue (1283-1322), au « premier de l'Athos » (ὁ Πρῶτος τοῦ ἁγίου ὄρους Ἀθωνος). C'est le nom du président annuel de la république monacale. Il est élu à Caryaïs par les députés ou représentants (οἱ ἀντιπρόσωποι) des vingt couvents réunis. Tous les couvents ont le droit de suffrage, mais le choix du candidat est exclusivement réservé aux cinq couvents de Laura, d'Ivirou, de Dionyssiou, de Vatopédi et de Chiliandari.

En 1858, le *prôtos* était un prêtre de Chiliandari, né à Bucharest. Sans être un érudit, c'était, à ce qu'il nous parut, un homme de bonnes manières et d'un esprit cultivé. Il était fort au courant de la situation politique de l'Europe et de la statistique des Églises chrétiennes. Un mot ou deux qui lui échappèrent dans le cours de la conversation nous donnèrent à penser. Il avait l'air de considérer comme arriérées à bien des égards les institutions des couvents, et de regarder une prochaine réforme comme d'autant plus inévitable, que les rapports naissants de la navigation à vapeur avec l'Athos tendent de plus en plus à faire pénétrer les idées modernes dans la solitude du cloître. C'est en effet jusqu'ici un des privilèges de l'Athos, que personne n'y arrive et ne trouve d'asile dans ses couvents, à moins de pouvoir exhiber, outre le passe-port ture, une lettre de recommandation du patriarche de Constantinople, adressée au premier de l'Athos. Cette formalité n'est point imposée aux pèlerins proprement dits qui viennent visiter, sous la conduite d'un prêtre orthodoxe, les sanctuaires de la montagne; mais, hors de là, il faut d'abord remettre aux mains du *prôtos*, à Caryaïs, sa lettre de recommandation. S'il la trouve en règle, on reçoit en échange une circulaire écrite sur l'ordre du *prôtos* par le grammairien ou greffier du synode de Caryaïs à tous les couvents. Aussitôt arrivé à un couvent, le voyageur est tenu de remettre cette pièce au portier, après quoi il est logé, hébergé et autorisé, dans les limites déterminées par les supérieurs, à visiter les curiosités de la maison. Comme il n'est pas impossible que le texte d'une circulaire de ce genre puisse intéresser nos lecteurs, nous allons leur en donner une traduction littérale. L'en-tête porte le sceau de la république, qui représente la mère de Dieu avec l'enfant Jésus sur les bras. A droite et à gauche des deux têtes, environnées de gloires, on lit les initiales : ΜΡ Θου et ΙC ΧC (Μήτηρ Θεοῦ, mère de Dieu, et Ἰησοῦς Χριστός, Jésus-Christ), et on voit entre ces caractères les images du

soleil levant et de la lune décroissante, puis, en légende autour du tout, l'inscription suivante : Σφραγὶς τοῦ πρώτου τῆς κοινότητος τοῦ ἁγίου ὄρους Ἀθωνος, c'est-à-dire : « Sceau du Premier de la communauté de la sainte montagne d'Athos. » A côté, la suscription : « Aux vingt sacrés couvents (Μοναστήρια). »

« Le porteur du présent titre délivré par la sainte communauté, monsieur (Μοναχοῦ) Pischon, sujet prussien, d'illustre naissance, étant arrivé ici avec l'autorisation ecclésiastique et avec l'intention de visiter pour son instruction les sacrés monastères, à cette fin, nous recommandons aux sacrés monastères ledit monsieur Pischon, et manifestons par les présentes notre volonté fraternelle, à savoir que vous fassiez à Sa Seigneurie un accueil amical et lui montriez soigneusement ce qui est digne de sa science ; enfin, qu'après son séjour chez vous, vous lui facilitiez son voyage de couvent en couvent, vous rendant attentifs à nous faire de Sa Seigneurie une personne disposée à vanter la sage et hospitalière constitution des monastères. »

Suit la date de l'expédition, puis, à droite d'une grande croix, la signature :

« Nous tous, députés au comité général et chefs des vingt sacrées cellules (μοναί, cellules, pour couvents) de la sainte montagne d'Athos. »

La constitution des divers couvents, pris chacun à part, est loin d'être partout uniforme. Le *Premier* de l'Athos avait parfaitement raison quand, pour nous donner une idée claire des rapports mutuels des couvents, il nous dit qu'ils ne formaient ensemble qu'une simple confédération, une *homospondie* (ὁμοσπονδία). Non-seulement ils sont fort inégaux en grandeur et en puissance, mais, quant à la constitution de chacun, il y a, ajouta-t-il, autant de différence entre eux qu'entre la Prusse, l'Autriche et la principauté de Lichtenstein dans la Confédération germanique.

Depuis saint Athanase, la forme dominante de la constitution dans tous les vingt couvents est celle de Saint-Basile, qui s'est d'ailleurs répandue dans tout l'Orient. Le couvent est sous l'autorité d'un abbé ou *hégouménos* (ἡγουμένος) qui dirige tout et qui est absolu dans le spirituel comme dans le temporel. On n'entre au couvent qu'après avoir prononcé les vœux. On obtient, après deux ou trois ans de noviciat, le titre de moine ou *hiéromonachos*. La règle exige que le moine qui n'a été jusque-là que diacre, *hiérodiaconos* ou *diacos*, soit âgé de trente ans pour arriver à la dignité supérieure de prêtre ou *hiéreus*. L'hégoumé-

nos est à vie. Il choisit arbitrairement, dans le nombre de ses moines, ceux qu'il lui plaît de nommer aux emplois, et il est toujours maître de les déposer et de les remplacer.

Les principales charges sont celle de l'économe (οἰκόνομος) ou intendant, à qui est spécialement confiée la surveillance et l'administration des propriétés foncières du couvent, fermes et autres ; celle du *dicaeos* (δίκαιος), qui cumule les fonctions de syndic et de trésorier ; celle d'Archontade (ἀρχοντάδης) ou père gardien, qui gouverne l'*archontalye* ou maison des seigneurs, dans laquelle on loge et héberge les étrangers de distinction ; celle du grammairien (γραμματικός) ou écrivain qui surveille la bibliothèque ; celle du portier ou *thyroros* (θυρωρός) ; celle de l'*arsénarios* (Ἀρσενάριος) ou inspecteur du port ; celle du cellierier (κελλάρης) et du *trapézaire* (τραπεζάρης) ou maître d'hôtel.

Chacun de ces fonctionnaires a sous lui un certain nombre de jeunes moines ou de serviteurs laïques (κοσμικοί), qui sont tenus d'exécuter ses ordres aux heures où il n'y a point d'offices. L'abbé envoie au loin d'autres membres du couvent, soit pour régir ou inspecter les biens qui ne sont pas situés dans la montagne, soit pour quêter au profit de la maison, en montrant des reliques qu'on leur confie, en Russie ou en Palestine, dans l'Asie-Mineure et dans la Turquie d'Europe. Pour la grande majorité des moines, ils sont tenus de prendre part, en qualité d'officiants ou d'assistants, aux quatre ou cinq services de la journée. Dans les intervalles, et très-souvent sous la conduite immédiate de l'abbé, ils réparent les routes de la montagne, plantent ou cultivent la vigne, font la moisson ou prêtent leur aide au jardinier du couvent.

Quand l'hégouménos meurt ou que le grand âge le rend incapable d'occuper son poste, tous les *hiéromonachi* se réunissent pour élire un nouveau chef. Ils choisissent ordinairement le candidat recommandé par le dernier abbé. L'élection faite, on en donne avis à Constantinople, et on prie le patriarche de la confirmer. Cette confirmation est une pure formalité, et le patriarche ne s'avise jamais de la refuser. Le moindre moine de l'Athos se croit bien plus pieux et plus saint que ces dignitaires du Fanar, qui ne sont trop souvent que des créatures de la Porte, des ambassadeurs des puissances étrangères auprès d'elle ou de riches banquiers de leur propre nation.

A ces traits simples et fondamentaux de la constitution des couvents sont venus s'en ajouter d'autres, qui datent de fort loin et qui avaient un double but. Il s'agissait, d'une part, d'offrir un asile sur l'Athos à ceux qui renoncent au monde, sans leur imposer toute l'austérité de la vie monacale ; d'autre part, d'offrir une discipline plus rude encore,

dans une solitude plus déserte, aux âmes avides de mortification qui trouvent qu'une centaine de frères dans un cloître sont une compagnie trop bruyante. C'est à remplir le premier de ces deux buts que sont destinées les cellules (κελλῆια, κελλεῖα,) qui existent aux environs de tous les couvents. Ce sont des maisonnettes assez solidement bâties pour mettre les gens à l'abri de l'intempérie des saisons, accompagnées d'un bout de pré ou de jardin suffisant pour occuper et nourrir un ou plusieurs occupants. On rencontre ordinairement les habitants de ces cellules ou *celliotés* réunis à deux ou trois sous un même toit ; il y en a pourtant qui ont leur cellule pour eux seuls. Ce sont les ermites ou anachorètes proprement dits ¹.

Le seul lien qui rattache ces *celliotés* aux couvents est un bail à vie, par lequel un couvent leur loue la maisonnette qu'ils habitent et le terrain qu'ils cultivent. Le prix de ce fermage peut être acquitté en une seule fois, lorsque le fugitif qui abandonne le monde pour se faire *cellioté* est un homme riche qui paye au couvent, une fois pour toutes, une somme considérable ; mais on peut aussi payer le fermage annuellement ou à un terme quelconque, en argent ou en nature. Le *cellioté* est tenu de mener une vie pieuse et religieuse, sans être assujéti aux pratiques rigoureuses de la discipline claustrale. Il n'est même pas obligé de visiter le dimanche l'église du couvent ; il peut prier un frère de venir célébrer le culte dans sa maisonnette. Il a toute liberté d'arranger son habitation et son jardinet à son goût, de les embellir autant que ses moyens le lui permettent ; mais il va sans dire qu'on ne rencontre aucun luxe dans ces cellules, chez des gens qui se sont retirés dans la solitude par esprit de religion.

Tandis que l'habitant de la cellule mène une vie beaucoup plus indépendante et beaucoup moins austère, par conséquent, beaucoup moins méritoire aux yeux des moines que la vie claustrale, les *skitis* (syncope d'*askitiria*, ἀσκητηρια, lieux de pénitence, pénitenciers) servent de séjour à ceux qui trouvent la vie claustrale encore trop dissipée et trop complaisante aux faiblesses de la chair. Nous avons déjà dit, dans notre revue générale de la montagne, que les plus célèbres et les plus importantes de ces *skitis* se trouvent dans la région la plus sauvage

¹ Ces ermites qui mènent une vie toute solitaire dans les recoins les plus cachés des bois ne font aux couvents que de très-rare visites pour se procurer les denrées les plus indispensables. Ils donnent en retour des fruits sauvages, des corbeilles qu'ils ont tressées, des ouvrages en bois qu'ils ont sculptés. Ils ne sont guère connus que de leur confesseur (πνευματικός) et de leurs pénitents (πνευματικὰ παιδία). Le choix du confesseur est libre au mont Athos comme dans toute l'Eglise d'Orient, et tout prêtre ordonné peut confesser.

du versant sud-ouest. Ce sont les lieux de réunion des moines qui abandonnent volontairement, mais avec la permission de la maison-mère, leur ancienne communauté, pour aller conquérir au désert la palme de la sainteté. Nous avons déjà vu, à propos de notre description de Cérasia et d'Hagia-Anna, que les moines réunis dans les *skitis* s'imposent le jeûne le plus rude et n'ont aucun contact avec le monde. Les membres d'une même *skiti*, choisissent parmi eux, pour trois ou quatre ans, leur *protogéron* (doyen d'âge), qui porte aussi le titre d'hégouménos, et notifient simplement leur choix à leur maison-mère. Pendant la durée de sa charge, le *protogéron* a droit à l'obéissance la plus passive de la part de ses subordonnés, qui n'approchent de lui qu'en se prosternant à quatre pattes¹. Il peut être réélu à l'expiration de son mandat, mais sa communauté n'est aucunement obligée à le reprendre. C'est à cette unique manifestation de liberté, appuyée de la sauvagerie de la vie qu'on y mène, que se borne le prétendu républicanisme des *skitis*, fort exagéré par Fallmerayer². Quant à la discipline et à tout le gouvernement ecclésiastique, il est aussi despotique et plus despotique même que dans les monastères.

L'établissement des premières cellules et des premières *skitis* est attribué par la tradition de l'Atlios à l'abbé Athanase, au fondateur de Laura, que nous avons eu, plus d'une fois déjà, l'occasion de citer comme le créateur de la constitution de la république monacale considérée en gros. Si cette tradition est exacte, Athanase a mis fin par là au désordre et à l'indépendance de la vie des solitaires, et ce serait le digne couronnement de son œuvre. Depuis lors, chaque cellule et chaque *skiti* dépend, par un lien assez lâche, il est vrai, mais régulier, de quelqu'un des vingt couvents de la montagne. C'était tenir compte en même temps de la diversité des aspirations à la solitude et de l'énergie de certains caractères indépendants qui ne se seraient jamais pliés ni façonnés à la discipline claustrale, au milieu de plusieurs centaines d'autres moines, sous l'autorité illimitée d'un abbé nommé à vie. Il est d'ailleurs très-permis de penser et de croire qu'Athanase n'est peut-être pour rien dans la fondation des cellules et des *skitis*, et que c'est la prépondérance naturelle des couvents qui a forcé peu à peu les anachorètes à renoncer à leur ancienne liberté, à se réunir en *skitis* ou dans des cellules, et à se soumettre au joug léger de ces mêmes couvents. Quoi qu'il en soit, cette forme originale et particulière de la vie

¹ Ἡγεμῶνες, c'est la vieille mode, bien connue de l'Orient. On n'y salue pas autrement les grands.

² Fragments d'Orient, II, 38.

monacale vint compléter et enrichir la discipline qui existait dans tout l'Orient depuis Pacome, et que saint Bazile avait soumise ensuite à une règle uniforme.

Cette porte ouverte à l'esprit d'indépendance des solitaires, par la faculté de vivre dans les *skitis* et les cellules, n'a cependant pas suffi, à la longue pour empêcher plus d'une attaque et plus d'une tentative d'éclater, dans l'enceinte même du cloître, contre le despotisme des hégoumènes, des archimandrites ou des abbés (c'est la même dignité sous des noms différents). Plusieurs causes y ont concouru : incapacité d'un hégoumène, diversité de nationalité parmi les moines, jalousie de quelques grandes familles qui s'attachaient à patronner un couvent. Peu à peu, les maisons les plus considérables et les plus riches ont substitué au gouvernement despotique une sorte de *self government* aristocratique. Les couvents qui ont adopté cette nouvelle constitution s'appellent eux-mêmes, par opposition à ceux qui sont restés sous le joug du despotisme (ce sont les *κοινώγια*) du nom moderne et pompeux d'*idiorrhythma monastiria* (ιδιόρρυθμα μοναστήρια, couvents autonomes). Dans ces maisons réformées, l'administration entière est aux mains d'un comité élu annuellement par et parmi les *aristocrates*. Tout moine qui a apporté une dot au couvent et fait ses trois ans de noviciat a le droit de se compter au nombre des aristocrates ou archontes (ἀριστοκράται, ἄρχοντες). Les frères pauvres, qui se distinguent par des talents hors ligne ou qui ont rendu au couvent des services particuliers, peuvent être admis au nombre des aristocrates. Le comité annuel se compose de cinq à six personnes qui portent le titre de chefs ou proestostes (προεστώτες). Ils se partagent les fonctions énumérées ci-dessus, mais ils doivent rendre un compte exact de leur gestion dans des assemblées générales des aristocrates. Le premier rang parmi les chefs appartient aux *épitropi* (ἐπίτροποι) ou présidents, qui sont au nombre de deux ou trois, et chargés des fonctions de l'hégouménos dans les couvents de l'ancien régime (*κοινώγια*). Le plus ancien *épitrope* remplit les hautes fonctions ecclésiastiques, et prend, comme tel, le titre honorifique de *protogéron* (doyen).

Dans ces couvents autonomes, la discipline de la vie courante est beaucoup plus relâchée que dans les autres. Tout moine qui a apporté sa fortune avec lui continue à l'administrer comme il l'entend, à moins qu'il ne préfère la prêter pour la durée de sa vie au couvent qui lui en paye l'intérêt. On ne mange en commun qu'aux jours de fête. Hors de là, chacun accommode lui-même, comme il lui plaît, son repas dans sa cellule, ce qui entraîne naturellement la suppression de l'inter-

diction de la viande, qui n'est plus observée qu'aux jours de jeûne proprement dits. Quant aux livres de lecture empruntés à la bibliothèque, il n'y a plus ici aucune restriction, tandis que ces emprunts sont soumis ailleurs à un contrôle des plus sévères de la part de l'abbé. L'assistance au service divin n'est même pas d'obligation pour les moines qui n'ont pas à remplir les fonctions de prêtre ou de diacre. Néanmoins, dans l'exercice de leur charge, les épitropes ont le droit d'exiger une obéissance illimitée et d'infliger aux récalcitrants, sauf approbation des aristocrates, des pénitences canoniques (κατονίζω, κατονισμός).

Les couvents qui ont adopté des constitutions autonomes sont ceux de Laura, d'Iviron, de Vatopédi, de Chiliandari, de Xéropotamou et, si je ne me trompe, de Zographou, c'est-à-dire les plus riches et les plus peuplés. Nous avons relaté plus haut qu'un parti nombreux, parmi les moines de Coutloumoussi, avait voulu y introduire les mêmes franchises; et des tendances analogues cherchent à se faire jour à Paulou.

Quand on est une fois entré comme moine dans la communauté du mont Athos, on n'est plus libre, aux termes du droit canon et monacal, de quitter son état. Il ne reste donc qu'un parti à ceux qui se fatiguent de pratiquer leurs vœux. C'est de s'enfuir loin de la montagne sans la permission de leur supérieur. Il faut dire que l'autorité civile ne les punit point en pareil cas.

III

ARCHITECTURE RELIGIEUSE. — CULTE ET EXERCICES DES MOINES

La plupart des habitants du mont Athos sont fort peu sensibles aux merveilles de la nature qui les entourent. Leur vie s'écoule dans le jeûne et la prière. Pour donner aux pratiques de dévotion la plus haute impulsion possible, les églises et les chapelles sont surchargées d'ornements dans le goût byzantin. A l'exception de quelques bâtisses modernes, qui ne laissent pas de reproduire l'ancien style dans ses traits essentiels, les églises sont des constructions byzantines du XII^e ou du XIII^e siècle. Sur quelques points, comme à Laura, elles remontent encore plus haut; ailleurs, comme à Vatopédi et à Xéropotamou, elles ont subi postérieurement une restauration complète. D'autres encore attendent d'être achevées, comme celle de Paulou, qui est du plus mauvais goût. Elles ont, toutes tant qu'elles sont, la forme de la croix

grecque. Une grande coupole centrale dresse sa voûte au-dessus du centre de la croix, et les quatre angles du carré circonscrit à la croix grecque sont surmontés par quatre coupoles de moindre grandeur.

L'église se divise régulièrement en trois sections, savoir : le *narthex* (νάρθηξ) ou église antérieure; l'église proprement dite (ἐκκλησία, église) ou *hiéron* (ἱερον, sanctuaire); et l'*hiérotaton* (ιερώτατον) ou saint des saints, où s'élève l'autel (βωμός) caché derrière l'*iconostase* (εἰκονόστασις), ou mur aux images. Cette division, commune à toutes les églises grecques de l'Orient, et qui vise, comme on sait, à reproduire les parties du temple de Jérusalem, offre ici cette particularité que le *narthex* est souvent aussi considérable que l'église proprement dite. Il en est toujours séparé par une muraille en pierre, percée, au milieu seulement, d'une grande porte à deux battants, qu'on laisse ouverte pendant le service divin. Le culte proprement dit, le chant de la liturgie, la lecture des morceaux de la Bible ou des homélies, et la distribution de la sainte communion, n'ont jamais lieu que dans l'église même, tandis que les prières muettes du prêtre qui officie et la consécration de l'hostie se font dans le saint des saints. La muraille qui sépare celui-ci de l'église est la plupart du temps en bois, mais en bois richement sculpté et doré. Elle a trois portes qui conduisent dans le saint des saints. L'ouverture du milieu est fermée jusqu'à mi-hauteur par des battants magnifiquement ornés, et la partie supérieure a un rideau mobile; en sorte que le prêtre, qui encense et adore, est tantôt visible et tantôt invisible aux yeux de l'assemblée réunie dans l'église.

Une disposition constante et invariable dans toute ces églises, c'est que tous les murs, tous les piliers, voire même des colonnes rapportées et d'un autre style, sont couvertes de fresques du haut en bas et sur toutes les faces. Les coupoles sont également peintes, hors la voûte proprement dite, qui est une mosaïque de proportions colossales, et qui représente d'habitude le Christ, quelquefois Dieu le Père ou la Trinité entière. C'est une règle commune à toutes les églises des couvents de l'Athos, que les peintures du *narthex* soient des sujets empruntés à l'Ancien Testament, et celles de l'*hiéron* ou de l'église au Nouveau. La face antérieure de l'édifice, encadrée pour l'ordinaire dans un portique ouvert et appelée alors *aulè* (αὐλή salle, place, cour), offre des peintures sur toutes ses murailles, jusque dans les moindres recoins où il y a moyen d'en mettre. On réserve pour ce lieu la représentation des visions du prophète de l'Apocalypse, et on peut contempler ainsi, d'un côté du portail principal de l'église, les tourments de l'enfer, de l'autre, les joies du paradis. Cet arrangement, qui date d'un temps où le chris-

tianisme et le paganisme luttaien^t encore entre eux, était, sans aucun doute, calculé pour produire, à l'aide des sens, une forte impression sur les païens qui approchaient de l'église sans y entrer. La peinture des contrastes du jugement dernier était un des moyens les plus efficaces d'atteindre cet effet. L'histoire nous affirme, par exemple, que le roi des Bulgares, Bogoris, fut gagné au christianisme pour avoir contemplé ces scènes de l'Apocalypse dans le portique d'une église chrétienne de Constantinople.

Ces peintures, soit au dehors, soit au dedans des églises de l'Athos, ont bien la prétention d'être effroyables et épouvantables; mais on devine qu'elles font peu d'impression ou qu'elles ne font qu'une impression comique sur un visiteur civilisé. Dans la règle, les saints et les bienheureux sont des squelettes amaigris par le jeûne et la prière, qui font de pitieuses grimaces, tandis que les diables noirs et leurs victimes gambadent dans les flammes avec un entrain et une gaité sauvages. Toutes ces peintures sont entourées d'inscriptions en écriture monacale. Beaucoup de ces fresques sont dues à des frères, et, aujourd'hui encore, les couvents ne manquent pas d'artistes qui peignent ou restaurent au calibre. Plus les couleurs sont tranchantes, et plus le bon frère peut être sûr d'être applaudi. Les têtes de toutes les figures de saints sont entourées d'amples auréoles dorées, et on dépense même beaucoup d'argent à les entretenir ou à les rétablir. Les seules peintures qui puissent passer pour une œuvre d'art et de prix, d'un bout à l'autre de l'Athos, sont les fresques déjà citées du célèbre *Pansélénus*, dans l'église principale de Vatopédi, celles qui représentent des scènes de l'enfance de Jésus. Elles témoignent d'une conception vive, et le dessin est très-correct. Mais les couleurs sont presque éteintes; les cierges et l'encens les enfument et les noircissent tous les jours. Les images du portique de la même église offrent un certain intérêt historique; elles retracent la fondation du couvent et les scènes plus modernes de sa défense contre les Sarrazins. Je m'intéressai surtout aux fresques de la muraille extérieure de l'église principale à Laura. Elles représentent la suite des conciles œcuméniques, tenus contre les origénistes, les nestoriens, les monophysites, les monothélites et les iconoclastes. Les impératrices orthodoxes, Eudoxie et Irène, figurent sur des trônes d'or, superbement parées et bien pourvues d'auréoles. Le pauvre Origène, en sa qualité d'affreux hérétique, est chargé de chaînes et précipité dans l'abîme. En peignant la querelle des images, l'artiste n'a point manqué de mettre entre les mains du greffier du concile un rouleau de parchemin, sur lequel il vient d'écrire la sentence de l'arrêt :

« Quiconque n'adore point les saintes images et la pieuse croix, qu'il soit » maudit ! Ὅστις ἂν μὴ προσκυκῇ τὰς ἱερὰς εἰκόνας καὶ τὸν τίμιον σταυρὸν, ἀνάθεμα ἔστω ! »

Les réfectoires, *trapezae* (τραπέζαι), sont comme l'église ornés et surchargés de peintures. Ici les sujets sont pour la plupart empruntés, ou aux souvenirs des Évangiles : noces de Cana, cinq mille personnes nourries au désert, repas de noces du fils du roi, sainte Cène ; ou à l'histoire des saints de l'Église d'Orient. A Dionyssiou, ce sont des scènes de martyrs, relevées par la glorification des confesseurs et leur admission dans les armées célestes. A Vatopédi, c'est la mort appliquée sur la porte du réfectoire sous forme de squelette et en guise de *Memento mori*, avec cette inscription : ὁ γάρως. Ces réfectoires sont assez souvent de vastes fabriques en rectangle allongé, augmentées, quand la place manque, de deux ailes circulaires. Deux rangées de tables en fer à cheval, en pierre, quelquefois plaquées de marbre, courent le long des murailles. Elles sont encadrées chacune dans un banc en fer à cheval, dont l'ouverture est tournée vers la principale allée, où peuvent prendre place de huit à dix convives. Contre la muraille du fond, en face de la porte d'entrée, est la table des chefs du couvent, entourée de fauteuils, parmi lesquels on remarque celui de l'abbé, couvert, comme son fauteuil de l'église, de belles sculptures en bois, mais défiguré malheureusement par une surabondance de dorures. A côté de cette place d'honneur, il y a, dans la plupart des couvents, une chaire du haut de laquelle un des frères fait, pendant la durée du repas, une lecture pieuse, choisie dans les légendaires, les martyrologes ou autres ouvrages de dévotion. On observe un silence absolu ; tout au plus, peut-on causer très-bas avec son voisin. La nourriture est très-simple, mais abondante. L'usage du vin est général ; on compte généralement une *oque* ¹ de vin par jour et par tête. En automne, on ne manque jamais d'excellents fruits, comme melons, figues, raisins, et on apprête admirablement le riz. En plusieurs localités, par exemple à Vatopédi, on pêche beaucoup de poissons, et plus d'un cher frère sait fort bien apprécier les espèces délicates. A un déjeuner que nous fîmes en commun avec les doyens de ce couvent, on ne servit pas moins de sept différents plats de poissons. Ce matin-là, la conversation fut plus animée que de coutume, mais elle resta toujours dans les bornes d'une gaieté décente. A la fin, les pères burent à la santé de leurs hôtes. Je trouvai très-digne et très-impo-

¹ Environ un litre et un tiers.

sante la prière qui précède et qui suit le repas. Elle est dite ici, comme dans les autres couvents, par le plus âgé des moines.

Les réfectoires n'ont aucune autre espèce d'ornements que leurs peintures. Il n'y a pas même de lustre. La prodigalité a bien su se rattraper dans les églises, qui sont, à la lettre, tapissées de candélabres, de lampes et de tableaux garnis de cadres précieux, l'*hiéron* surtout. Parmi les enjolivements qui décorent le lustre principal, devant l'entrée du saint des saints, on distingue des œufs d'ivoire, des cristaux multicolores d'une grandeur colossale, et des œufs d'autruche, de ceux qu'on voit fréquemment dans les *dschamis* ou principales mosquées mahométanes. Ce qui attire encore souvent l'attention des étrangers, ce sont les doubles aigles en vermeil qui pendent aux lustres ou au-dessus des portes. On aurait tort cependant d'y voir des emblèmes de l'influence russe. L'aigle double de l'Athos remonte généalogiquement à l'ancien empire de Byzance, et les recherches historiques les plus récentes ont prouvé que ce symbole de la puissance impériale apparaît déjà dans l'histoire de la Perse et de l'Arménie anciennes.

C'est à la *Muraille aux images* et aux reliquaires du saint des saints que s'étale de préférence la richesse des couvents. Nous avons déjà parlé de l'ornementation coûteuse de l'image de la Mère de Dieu dans la chapelle d'Iviron. Bien d'autres images du Christ et de la *Panagie* n'ont pas une moindre valeur intrinsèque. En fait de reliques remarquables, j'en ai vu plusieurs à Laura, à Paulou, à Vatopédi, à Iviron, mais presque toujours sans pouvoir me défendre du dégoût que nous inspirent, à nous autres protestants, ces débris de saints ossifiés. Je trouvai surtout repoussant un pied de sainte Anne, conservé dans une boîte d'argent à la *skiti* du même nom. C'est une masse puante d'un brun foncé, où il est malaisé de reconnaître la forme d'un membre humain. On peut cependant attacher un intérêt historique au crâne de saint Chrysostome, conservé à Vatopédi. On nous montra à Laura un morceau de la vraie croix, enjolivé avec beaucoup d'art, donné par Jean Nicéphore, et encadré dans une châsse d'or massif, d'un pied et demi de haut. L'empereur fit décorer la châsse de douze portraits des plus importants personnages qui portent le nom de Jean dans l'histoire du royaume de Dieu. Cette série commence par Jean-Baptiste et finit à Jean Studite. Les portraits sont des médaillons sur émaux, de deux pouces de hauteur, assez mal exécutés; on n'en est que plus frappé de la valeur des garnitures en pierres précieuses de toute couleur. Les plus belles sont quatre perles de la grosseur d'une petite noix, qui occupent les quatre coins. Une relique curieuse, c'est le cadeau précieux

(τίμιον δῶρον), de la sultane Marie, épouse d'Amurat II, fille du Cnaes Lazare et de sa femme Hélène de Servie, que possède le couvent Paulou. Elle consiste en un morceau de l'encens offert par un des mages de l'Orient à l'enfant Jésus. Le morceau est enfermé dans une châsse d'argent, haute de deux pieds, qui représente, d'un côté, l'adoration des trois rois, et de l'autre, une vue du couvent. Le travail est de fort bon goût, et c'est assurément un des meilleurs échantillons de la sculpture en relief au moyen âge. Le même couvent possède encore une croix de trois pieds de long, garnie de pierres précieuses et enjolivée d'inscriptions en caractères grecs et latins. On dit que Constantin le Grand l'emportait avec lui dans ses campagnes. Les caractères sont malheureusement trop endommagés pour servir à déterminer l'âge de la relique. Parmi les raretés qui figurent sur le maître-autel ou à côté se trouvent des portraits de saints très-vieux, mais aussi très-informes, de l'école byzantine. Je remarquai, pour l'originalité de la composition, un tableau double qui est un épisode de l'histoire de Notre-Dame-de-Laura. La partie inférieure représente Marie donnant le jour à l'Enfant Jésus; la partie supérieure montre l'âme de Marie transfigurée et reçue au ciel. L'âme de la Mère de Dieu apparaît sous la forme d'un enfant au maillot, entre les bras de Jésus; et les paroles suivantes sortent de la bouche de l'enfant : « O mon fils et mon Dieu, prends-moi près de toi ! »

Les belles ciselures en bois qui décorent les trônes ou fauteuils des abbés reparaissent sur les *murailles à images*, qui sont parfois taillées en plein bois; par exemple, à Simopétra, les patènes, c'est-à-dire les assiettes qui servent à conserver le pain de la communion, sont souvent de la même matière, ornées de fort bonnes figurines des apôtres, de scènes de l'histoire de Jésus, d'arabesques symboliques. Les modèles sont fort anciens; mais on nous assura qu'aujourd'hui encore, on imite sur l'Athos, avec beaucoup de zèle et de soin, ces ciselures en bois. Les bâtons pastoraux et les crosses (πατερίτζι) des abbés et autres dignitaires font aussi partie du mobilier d'apparat des couvents. On les fabrique pour la plupart à Constantinople, sur de fort jolis patrons, d'un excellent goût. On les incruste de nacre et d'écaille, on les relève de petites bossettes d'or ou d'argent. Les encensoirs et les bénitiers sont presque tous d'argent. Je citerai encore, pour sa singularité, un modèle de l'arche de Noé qu'on porte aux processions solennelles, comme un symbole de l'inébranlable alliance de Dieu avec son Église.

Les fontaines renfermées dans l'enceinte des couvents méritent une mention particulière. Elles reçoivent l'eau par des conduits qui vien-

nent de la montagne. Elles affectent la forme des fonts baptismaux, et sont alors en porphyre ou en granit, abritées chacune sous son toit, et entourées d'inscriptions tirées de l'Écriture sainte. L'eau s'échappe ordinairement de la vasque par quatre tuyaux. On appelle ces bassins *brysis* (βρύω, jaillir). Il arrive encore que les réservoirs soient situés dans l'intérieur des bâtiments, et communiquent au dehors par des tuyaux de conduite cachés dans l'épaisseur des murs. En ce cas, il y a le long des murs un certain nombre de bassins où on peut faire couler l'eau par un robinet. On appelle cela un *tschesmé*; c'est un nom turc. Je retrouvai à un de ces *tschesmé*, au couvent d'Ivion, autour du blason de l'aigle double, l'inscription qui doit avoir existé primitivement aux fonts baptismaux de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople, mais qui en a disparu : Υἱὸν ἀνομήματα μὴ μόνον ὕψιν. Cette inscription ingénieuse, qui conserve le même sens lorsqu'on la lit à rebours, s'applique parfaitement au saint usage de l'eau du baptême. C'est comme une prière dite sur l'eau : « Lave les injustices et non point seulement ta » face. » On n'a rien fait dans les couvents du mont Athos pour se procurer des bains chauds ou froids. La privation de ce délassement rentre dans les sévérités de la discipline monacale. On se permet en revanche de se reposer ou, comme disent les Turcs, de faire le *kief* sur des balcons ou des terrasses, devant la porte du couvent, dans quelque coin pittoresque, à l'ombre de beaux arbres. C'est également en dehors des portes que se trouvent les jardins, jardins potagers pour la plupart, où on cultive les légumes nécessaires à la consommation du couvent, salades, aulx et autres. Des vignes, des vergers de figuiers, de pêchers et de grenadiers, se rattachent au jardin. Ces lieux aimables, fleuris et verts, ont pour voisin un lieu plus sévère, je veux dire le cimetière (Κοιμητήριον, place où l'on dort), ordinairement peu étendu, mais pourvu d'une chapelle, qui sert en même temps d'ossuaire pour les restes de ceux qui sont morts depuis plus d'un an. On célèbre tous les samedis dans ces chapelles un service pour les trépassés. De simples croix de bois marquent les tombes des morts de l'année. Ce délai passé, on rouvre la fosse et on en ajoute le contenu aux ossements inconnus qui pourrissent depuis des siècles dans la chapelle du cimetière.

Les pratiques des moines consistent exclusivement en jeûnes, en veilles et en prières, sauf à compter parmi celles-ci la récitation des formules interminables de leur liturgie. Jamais de sermons proprement dits, mais de simples lectures faites aux jours de fête et de solennité, et tirées de l'histoire des saints et des martyrs. L'Écriture sainte se lit exclusivement en grec ancien. La traduction en grec moderne, qui

serait seule à la portée de la plupart des moines, est prohibée sur l'Athos. Ainsi s'explique l'ignorance d'un grand nombre d'entre eux sur les points les plus importants de la doctrine; ils sont même très-peu au courant d'une foule de récits des Écritures. La liturgie, qui suit presque toujours les formes auxquelles on a donné le nom de saint Chrysostome, a un endroit marqué pour la lecture régulière d'extraits des Évangiles et des Épîtres. Le *Sanctus*, le *Pater noster*, les prières pour l'Église et pour la communauté, forment la dernière partie de la liturgie avant la consécration de l'hostie. La consécration a lieu tous les jours à l'office du matin, où il y a toujours quelques communians. L'usage est que les frères reçoivent le sacrement au moins quatre fois par an. Une coutume particulière, qui s'est perpétuée ici depuis les origines du christianisme, veut qu'on partage, dans l'église, à tous les assistants le pain qui reste après la dispensation du sacrement. Ce pain n'est plus transsubstantié d'après la doctrine de l'église grecque. Il a cessé d'être le corps du Christ à la fin de la célébration sacramentelle, pour redevenir du pain ordinaire. On le coupe en petits morceaux cubiques, et tous ceux qui en veulent en reçoivent. C'est alors le premier aliment qu'ils prennent dans la journée. Cette distribution du pain s'appelle *antidoron* (ἀντιδωρον) ou contre-présent. Cela signifie sans doute que Dieu, après avoir reçu l'âme du Christ en sacrifice, rend au fidèle, pour un jour, l'usage de ses dons extérieurs. Il veut être généreux à son tour. La plus grande partie de la liturgie s'écoule en canons psalmodiés alternativement par les chantres et la communauté. Les répons de l'assistance qui, naturellement n'est guère composée ici que de prêtres et de moines, se bornent à des *Amen* et à des *Kyrie eleison*. Elle aide cependant à chanter les doxologies et quelques parties de la litanie. Ce qui rend l'office trainant et fatigant, ce sont les nombreuses répétitions du chant des hymnes, chaque ligne étant reprise deux fois par les chantres placés à l'extrémité nord et l'extrémité sud de l'église. Ajoutons que le texte du chant est d'abord récité à chacun des deux présenteurs, par un prêtre de service qui ne cesse d'aller de l'un à l'autre avec son psautier; que le chant se compose toujours des mêmes sons nasillards et prolongés, accompagnés d'un très-petit nombre de fioritures invariables, que les moines ont pour la plupart des voix rudes et enrouées, et on comprendra que, pour un occidental, ces liturgies constituent un office aussi ennuyeux que peu édifiant.

Les offices journaliers sont au nombre de six et ont lieu, partie le jour, partie la nuit. Voici la série : 1^o à minuit, ce qu'on appelle le *mésonekticon* (μεσονεκτικόν) qui dure trois heures ; 2^o l'*orthra* (ὄρθρα) ;

3° les Heures (ὥραις) ; 4° vers sept heures, la messe ou office proprement dit, qui finit par une communion, et dure ordinairement deux heures ; 5° après-midi, les Vêpres (ἑσπερινόν) et enfin 6° au coucher du soleil, l'*apodipnon* (ἀπόδειπνον). Les jours de jeûne ou de grande fête, il y a, en outre, à partir de dix heures du soir, des Vigiles ou *agripnies* (ἀγρυπνία), qui consistent à passer la nuit entière en prières dans l'église. Après une de ces agripnies, la liturgie finit de meilleure heure, et le jour suivant s'écoule en grande partie à dormir jusqu'à l'*hesperinon* (vêpres). C'est ainsi qu'à notre arrivée au couvent d'Iviron, après la veille et le jeûne célébrés en mémoire de la Décollation de saint Jean-Baptiste, nous ne trouvâmes à leur poste que le portier et l'archontade. Tout le reste de la sainte confrérie dormait pour se remettre de l'effort de la nuit.

De fait, ces efforts doivent être très-pénibles, surtout quand ils tombent dans la *sarakosti*, c'est-à-dire pendant le grand jeûne de quarante jours avant Pâques et l'Avent. Les moines des maisons d'étroite observance (κοινωβία), qui pratiquent ponctuellement le jeûne et la prière, subissent alors, par défaut de nourriture, un véritable martyre. En général, on ne rencontre sur l'Athos que bien peu d'échantillons de cette corpulence si souvent reprochée aux moines de l'Occident ; mais ceux des maisons strictes et des *skitis* sont maigres comme des squelettes. Aussi ces athlètes de l'abstinence sont-ils assez fiers des mortifications qu'ils endurent. Ils regardent le jeûne et la veille comme la plus sûre mesure de la sanctification chrétienne et du degré de félicité auquel un saint de ce genre puisse prétendre dans le royaume céleste. Un moine de Simopétra, auprès duquel je m'informais de la durée et de la rigueur de leurs jeûnes, ajouta d'un air de complaisance aux renseignements qu'il me donnait : « Ce sont ces grands efforts qui sont notre trésor, celui qui nous sert à conquérir le royaume du ciel ¹. » La règle du jeûne, déjà observée avec beaucoup de ponctualité et de scrupule dans les basses classes de l'église grecque, même en dehors des couvents, devient extrêmement rigoureuse dans les couvents de l'Athos. J'ai cependant déjà fait entrevoir que ceux qui ont remplacé par une constitution aristocratique l'ancien régime despotique se sont fort relâchés sur ce point. Ils ont supprimé les tables communes, et chacun étant devenu libre de préparer lui-même ses repas, la sévérité de la règle est exposée à recevoir bien des accrocs.

¹ Αὐτὸς ὁ μεγάλος κόπος μας εἶναι ὁ θησαυρὸς μας, μὲ τὸν ὅποιον κερδίζομεν τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ.

Même différence dans la régularité de l'assistance aux offices entre les maisons d'étroite observance et les adoucissements des couvents *idiorrhythmiques*. Certains abbés se donnent beaucoup de peine pour inculquer à la jeune génération l'esprit sévère de l'ancienne discipline. Je trouvai à Simopétra, sous le porche du réfectoire, un placard affiché par les ordres de l'archimandrite Sophronius, et daté de 1844. C'est tout un morceau d'éloquence où il raconte aux moines une singulière histoire, afin de les encourager et de les exciter à suivre exactement l'ordre prescrit pour les prières. Une nuit, au milieu d'un vacarme épouvantable et d'un orage furieux, le supérieur du grand couvent de Jérusalem avait vu l'intérieur de la terre s'ouvrir à ses yeux ; il avait vu un grand nombre de ses moines livrés à d'effroyables tourments par ordre du divin Juge. L'abbé s'enquit de la cause de leur supplice, et une voix céleste lui répondit qu'ayant négligé et foulé aux pieds, pendant vingt années ou révolutions terrestres, l'ordre établi et imposé par Dieu pour les offices et les prières, ils devaient être châtiés pour leur manquement à la discipline pendant vingt années ou révolutions du monde ¹. La minutieuse exactitude avec laquelle leurs frères rempliraient sur la terre leurs devoirs de chrétiens était seule capable de retrancher quelque chose à cette période, au profit de ces malheureuses âmes. A cette histoire, qui sent fortement son purgatoire (l'Église orientale le rejette comme dogme), l'archimandrite ajoutait quelques règles de conduite fort bien choisies, tirées des œuvres de saint Chrysostome ou de celles des moines Isaïe et Moïse. Il conclut en les exhortant à s'aimer comme des frères et à être honnêtement pieux.

La seule excuse admise pour justifier une absence aux offices est un cas de maladie. A Vatopédi, les malades sont traités par un médecin à poste fixe, dans un hôpital bien organisé. Dans le reste des couvents, ce sont des frères qui jouent le rôle d'Esculape ; mais ils sont fort mal montés en drogues et en instruments de chirurgie. On retrouve ici l'abus si répandu chez la plupart des Orientaux, de traiter les maladies internes par la saignée.

L'heure des offices et des exercices est annoncée ici, comme dans tous les couvents de l'Orient, à l'aide du *simandron* (σῆμανδρον) et de l'*hagisidéron* (ἀγιοσίδερον). Celui-là est une poutre plaquée de fer, sur laquelle on frappe avec un battant de bois ; celui-ci, une barre de fer pendue au bout d'une corde, qu'on touche avec une baguette de fer, à des intervalles monotones. Tous ces couvents de l'Athos possèdent des cloches

¹ C'est la grande année cosmique, équivalente à vingt-sept mille années ordinaires. Total de la peine des moines : cinq cent quarante mille ans.

qui viennent en partie de l'Allemagne; nous en trouvâmes plusieurs à Coutloumoussi, qui ont été fondues et achevées à Leipzig, au siècle dernier. Les couvents sont d'autant plus fiers de leurs cloches, que jusqu'à la promulgation du dernier *hatti-houmayoum*, la permission d'en avoir et de s'en servir était refusée à peu près partout aux chrétiens, dans l'étendue de l'empire ottoman. Ça toujours été un des privilèges de l'Athos, que d'être excepté de cette interdiction; et, à tous les grands jours de fête et de réjouissance, les moines s'empressent de mettre en branle, du matin au soir, leurs cloches bien-aimées, en signe de dévotion et d'indépendance.

IV

BIBLIOTHÈQUES DE L'ATHOS

La grande majorité des savants européens et des amateurs de littérature ne s'était guère intéressée, jusqu'ici, au mont Athos, que pour l'amour de ses bibliothèques. Le grand nombre de manuscrits précieux, classiques ou théologiques qu'on y a découverts, depuis le milieu du *xviii^e* siècle, a propagé parmi les érudits un préjugé qui a presque usurpé l'autorité d'un axiome. C'est que les auteurs, sacrés ou profanes de l'antiquité, dont les œuvres sont perdues, en tout ou en partie, et qui n'existent plus nulle part, doivent se retrouver à toute force dans quelque recoin d'une bibliothèque de la montagne. Ces espérances exagérées ont fort contribué à favoriser les fraudes d'un Simonide et de plusieurs autres pirates littéraires, à leur ouvrir la porte et la bourse de plus d'une sommité de la science. Il est singulier que l'Athos n'ait encore reçu que de rares visites des philologues de l'Occident, et encore des visites toujours trop courtes pour suffire à fouiller et à examiner les trésors qui subsistent dans les bibliothèques. En revanche, des touristes français et surtout anglais ont volontiers dirigé leurs excursions vers la montagne sainte, et plus d'un fils d'Albion, bourré de guinées, a eu la bonne fortune d'emporter de là, dans sa valise, des manuscrits dont il n'était pas capable de lire une seule syllabe, et qui comptent à présent au nombre des plus grandes richesses de l'Europe en ce genre.

Des circonstances indépendantes de notre volonté abrégèrent notre séjour sur la montagne, en sorte que le temps nous manqua pour étudier à fond une seule de ces bibliothèques. Nous offrons cependant au

lecteur un résumé, un tableau de leur état actuel. Il y trouvera peut-être quelques notions utiles. Les bibliothèques de l'Athos n'ont jamais été formées sur aucun plan régulier. Les moines qui se retiraient du monde pour se consacrer à Dieu dans la solitude apportaient leurs livres sur la montagne avec le reste de leur avoir, et, à leur mort, ces livres devenaient, comme le reste, la propriété de leur couvent. Que les moines se soient occupés eux-mêmes de travaux scientifiques, de copier des manuscrits, etc., je crois pouvoir assurer que cela a été très-rare. En revanche, le goût des choses de l'esprit a toujours eu parmi eux quelques sectateurs assez dévoués pour prendre un livre en main dans une heure de loisir. Les frères qui parcouraient l'Europe pour les affaires de leurs couvents rapportèrent fréquemment de leurs voyages, dans le cours des derniers siècles, des livres imprimés, surtout de Venise, de Paris et de Leipzig. L'attention des supérieurs fut ainsi attirée sur les collections de Pères et de canons orientaux que le zèle infatigable des érudits protestants ou catholiques a mises au jour depuis l'époque de la Réformation. Les couvents riches jugèrent convenable de posséder ces livres, et achetèrent, surtout pendant le ^{xviii}^e siècle, un nombre considérable des meilleures éditions des auteurs byzantins. Les vieux manuscrits furent négligés, hors le cas où les miniatures assez nombreuses des Évangiles excitaient encore la curiosité d'un lecteur.

Le nombre toujours croissant de voyageurs qui arrivaient avec l'intention avouée et exclusive de fouiller ces vieux fonds et d'emporter le plus de manuscrits possible apprit insensiblement aux moines à regarder leurs trésors d'un autre œil. Ils devinèrent, à la longue, qu'un manuscrit peut avoir plus de valeur qu'un livre imprimé. On commença à les placer dans des armoires et même à les ranger avec une apparence de méthode. On en vendit quelques-uns à des prix très-élevés. On obligea le grammairien à n'en plus laisser sortir un seul de ses mains sans une autorisation spéciale des supérieurs. On transporta les manuscrits qui passaient pour les plus précieux hors de la bibliothèque, dans le trésor secret du couvent. On en vint même à s'imposer une règle suivie aujourd'hui par tous les couvents : c'est de ne plus vendre la moindre chose aux étrangers. Il va sans dire, en présence de la crasse ignorance de presque tous les moines de l'Athos, que cette mesure est due à des motifs plus intéressés que littéraires. On ne veut plus céder à des étrangers ce qui a fait et entretenu jusqu'ici la réputation de l'Athos, et plus d'un moine espère voir revenir le temps où la science retournera tout entière au pays où elle est

née. Quel est le Grec ambitieux qui ne rêve point, à l'heure qu'il est, la renaissance de l'empire byzantin, en dépit des rudes et récentes leçons qu'a reçues la suffisance hellénique? Ces idées, à mon sens, suffisent à expliquer la prohibition patriotique de l'exportation des livres et manuscrits. Je ne crois pas que les moines s'en occupent beaucoup plus eux-mêmes. Beaucoup d'hégoumènes ne savent même point lire couramment, bien loin de pouvoir déchiffrer les anciens manuscrits, et ils regardent le commerce de ces livres comme dangereux pour la foi et la piété. D'autres lisent volontiers et ne sont pas fâchés de faire parade de leurs lumières devant les étrangers qui visitent l'Athos; mais, autant que j'en puis juger par expérience, il n'y a pas en ce moment un seul érudit parmi tous les moines de l'Athos.

Une partie des petits couvents, par exemple, Castamonitou et Grégoriou, n'ont jamais eu de bibliothèque; d'autres ont laissé perdre tout ce qui avait de la valeur, comme Simopétra, qui a tout au plus cinq cents livres et pas un seul manuscrit. La bibliothèque de Pantocratoros a été détruite par la chute des voûtes; celle de Coutloumoussi, par un incendie. Celle de Zographou ne contient que des livres bulgares; celles de Russico et de Chiliandari n'ont guère que des livres slaves et fort peu de manuscrits; ce dernier couvent possède encore le recueil des Évangiles¹ décrit par Curzon, écrit en lettres d'or sur parchemin blanc, que l'empereur Andronic Comnène y envoya en 1184. Les bibliothèques les plus importantes sont aujourd'hui celles des couvents de Vatopédi, Iviron, Laura, Paulou et Dionyssiou.

Je dois à l'obligeance de M. de Carasez, gentilhomme de Transylvanie, philologue instruit, qui demeure depuis assez longtemps à Vatopédi, des données qui m'ont mis à peu près au courant des trésors de cette maison. Après avoir quitté sa patrie pour des raisons que j'ignore, il avait pris part, en 1854, en Thessalie, aux combats de l'armée de l'indépendance grecque. Il vint chercher un asile au mont Athos, y fut très-bien reçu et jouit de toute la confiance des *épitropes* de Vatopédi. Grâce à son intervention, on me permit d'abord de séjourner plus longtemps dans la bibliothèque, puis on me communiqua même, pour me mettre plus à l'aise, le catalogue, établi il y a quelques dix ans par le savant Mynas d'Athènes. Je le trouvai inexact et fort défectueux, en ce sens qu'il se borne à indiquer chaque fois le titre du manuscrit, sans décrire ce que le manuscrit contient. Il me servit cependant à démêler que, sur

¹ Nom que les Grecs donnent à leur livre d'office, où sont contenus, selon l'ordre de leur calendrier, et de leur année ecclésiastique, les Évangiles qu'ils lisent dans leurs églises. (Voir *Allatius*.)

les 4,000 manuscrits du couvent de Vatopédi, il y en a 43 des Évangiles, 13 d'harmonistique, 60 des œuvres de saint Chrysostome (dont bien des ouvrages tout à fait inédits), 28 de basiliques¹, 26 des œuvres de Grégoire de Nazianze, 7 de Grégoire de Nysse, 8 d'Athanase le Grand, et 40 de canons et décrets (νομοκανόνες). Je remarquai, en outre, trois manuscrits de Flavius Josèphe, deux manuscrits d'Homère assez modernes, deux anciens des discours de Démosthène, περὶ στεφάνου, et des philippiques de l'orateur Aristide, d'Isocrate et de Libanius. Je range au nombre des pièces les plus curieuses de la collection de ce couvent un manuscrit de l'empereur Léon le Philosophe, écrit de sa propre main, et un manuscrit d'Aétius sur l'art de la médecine (τέχνη ἰατρικὴ). Il faut mettre en première ligne plusieurs manuscrits que je n'ai point vus moi-même, j'en conviens, mais qui existent, à n'en pas douter, savoir : un manuscrit des Évangiles, qui date du vi^e siècle; un manuscrit célèbre de Strabon, et la plus précieuse de toutes ces pièces, les mappemondes de Ptolémée, d'un dessin très-ancien et très-soigné.

J'espère que ces trois dernières pièces deviendront bientôt accessibles au public savant de l'Europe, grâce à une entreprise sur laquelle les journaux ont attiré, depuis un an, l'attention générale. Le conseiller d'État russe, de Sévastianov, qui a fait au mont Athos des séjours réitérés de plusieurs mois chacun, a fait aussi de grands sacrifices personnels pour appliquer sur une grande échelle l'art photographique à la création d'un album de la montagne. Le plan de l'album n'embrasse pas seulement les paysages et les monuments remarquables. Il s'agit de reproduire aussi les inscriptions et, sinon entièrement, du moins en partie, les manuscrits les plus curieux des bibliothèques. Son rang et sa position de directeur du musée de Saint-Pétersbourg ont singulièrement secondé ses efforts, et les supérieurs ecclésiastiques de la république monacale ne l'ont pas trop contrarié. Quand nous visitâmes Russico Séraï, qui est le quartier général du Mécène russe, les cartes de Ptolémée étaient déjà photographiées presque toutes, avec beaucoup de succès, par un artiste français; mais, quant à M. de Sévastianov, il avait quitté l'Athos peu avant notre arrivée. On disait que l'argent commençait à manquer pour continuer l'entreprise, et qu'il allait chercher à recueillir de nouvelles ressources en Russie et en Europe. Il comptait sur les goûts savants et sur la protection éclairée de la grande-duchesse Marie Nicolajevna pour obtenir des subsides auxquels

¹ Lois et ordonnances des empereurs de Constantinople ou, selon Ménage, simple traduction grecque des lois romaines.

une fortune privée ne suffit plus, à la longue, dans une entreprise aussi considérable. Son absence nous empêcha malheureusement de pouvoir examiner avec lui les épreuves déjà obtenues. On rencontre, parmi les imprimés de la bibliothèque de Vatopédi, les Pères de l'Église orientale, collections complètes de Paris et de Venise. Aristophane, Euripide, Sophocle et les principaux historiens de l'antiquité grecque y ont aussi leur place. La salle de la bibliothèque est assez sombre; mais, en somme, les livres, casés dans des rayons de bois, sont dans un bon état de conservation.

Le couvent d'Iviron a, jusqu'ici, donné beaucoup moins de soins à sa bibliothèque. Elle se trouve encore reléguée, comme du temps de Curzon, au-dessus du portique de la principale église, derrière le cellier à huile du couvent. On y monte par un escalier en pierre, très-pénible, et on entre dans une salle basse et voûtée. Au premier pas que nous fîmes, dans un coin, près de la porte, nous tombâmes aussitôt sur un tas de manuscrits qui gisaient pêle-mêle, à moitié déchirés; ils contiennent presque tous de la musique d'église. Nous trouvâmes, dans la salle, des armoires vitrées qui ont peut-être servi, au commencement du siècle, à ranger les livres par ordre de matière, mais qui ont bien l'air de n'avoir pas été ouvertes depuis. Sur environ 3,000 livres imprimés, la plupart étaient des Pères de l'Église, des recueils de lois, des grammaires, des lexiques et quelques ouvrages philosophiques. Sur près de 300 manuscrits (Curzon prétend en avoir compté 2,000), quelques-uns étaient grusiniens ou arméniens, avec ou sans traduction grecque; mais la plupart étaient de simples formulaires des Évangiles ou des psautiers en langue grecque, les uns sur parchemin, les autres sur papier de soie, *charta bombycina*.

Les deux manuscrits les plus curieux que je vis ici étaient :

1^o Un très-beau formulaire des Évangiles, fort bien écrit, en grandes lettres onciales, hautes d'un pouce et demi, avec trois illustrations très-fines, occupant chacune une page entière et représentant les évangélistes. Saint Matthieu manquait à l'appel, ayant sans doute été volé par un admirateur et coupé hors du volume, qui est, du reste, très-bien conservé. C'est un in-folio, haut de deux pieds, large d'un demi-pied, relié en velours rouge, qui porte encore des traces d'anciennes dorures, avec garnitures en argent. Curzon, qui l'a vu, croit y reconnaître une œuvre du ix^e siècle. Je n'ai pas retrouvé la copie in-quarto des Évangiles qu'il décrit.

2^o Un manuscrit des Évangiles in-octavo, d'une écriture extrêmement nette et lisible. Il remonte probablement au xi^e siècle; mais il

gisait malheureusement à terre dans le plus triste état, en lambeaux.

D'autres manuscrits étaient si bien rongés des vers ou tellement endommagés par le feu, qu'il n'y a plus grand'chose à en tirer. Ce qu'il y avait de mieux conservé, c'étaient les éditions de luxe des Pères de l'Église, sorties des presses de l'Occident ; Justin le martyr, Athanase, Cyrille, Basile, Photius et surtout Chrysostome, figuraient en plusieurs éditions. Plusieurs moines curieux nous avaient suivis dans la bibliothèque pour voir de leurs propres yeux ce que nous allions y faire. Je saisis l'occasion pour leur lire un passage ou deux du traité de saint Chrysostome sur la pénitence (περὶ μετάνοίας). L'un d'eux en fut si touché, qu'au grand étonnement des autres, il pria le grammairien de lui prêter l'épais in-folio, pour aller méditer dans sa cellule les réflexions du saint.

La bibliothèque de Laura compte environ 1000 manuscrits et peut-être le même nombre d'imprimés. Elle est beaucoup mieux conservée que celle d'Iviron, et confiée aux soins d'un frère qui ne paraît pas étranger au grec ancien et aux sciences ; mais elle n'a guère d'articles remarquables ¹. Il y a parmi les manuscrits plusieurs traités de logique d'auteurs inconnus, où les formules de raisonnement sont rendues sensibles par des figures mathématiques qui accompagnent le texte. Il y a aussi beaucoup de musique d'église, entre autres des méthodes complètes de chant pour les liturgies des fêtes de tous les saints, ornées chacune de la miniature du saint. Le grammairien nous vanta, comme une rareté précieuse, un manuscrit de Jean Damascène, qui ne fit que passer par nos mains. Trois concordances des Évangiles, du ^{xiii}^e ou du ^{xiv}^e siècle, étaient parfaitement conservées. L'une d'elles doit même avoir appartenu à un dévot de haut parage, à quelque membre d'une famille impériale, car la reliure est enrichie de pierres précieuses. Parmi les imprimés se trouvaient, outre les principaux Pères de l'Église d'Orient, les codes de lois de l'empire byzantin ou *basiliques*, les décrets et canons (νόμοι καὶ κανόνες) et les actes des synodes.

Fort peu de manuscrits à Paulou. La plupart en langue serbe, entre autres un grand manuscrit des Évangiles, avec illustrations et ornements en lettres d'or. En fait de manuscrits en grec ancien, et à part un peu de musique d'église, je n'en vis qu'un, mais le mieux écrit et le plus

¹ On prétend quelle était la plus riche en manuscrits jusqu'à l'occupation de la montagne par les troupes turques, pendant la guerre de l'indépendance de la Grèce. Le grammairien nous raconta que les Turcs avaient alors chauffé avec des manuscrits les fourneaux du couvent.

intéressant, à ma connaissance, de tous ceux de l'Athos. C'est un in-quarto qui contient la plus grande partie des livres du Nouveau Testament, hors les Évangiles. Les caractères sont très-lisibles et enjolivés avec beaucoup de goût. Voici la suite des livres : 1^o Épître de saint Jacques ; 2^o les trois Épîtres de saint Jean ; 3^o Épître de saint Jude ; 4^o les deux Épîtres de saint Pierre ; 5^o les Épîtres de saint Paul dans l'ordre habituel : aux Romains, première et deuxième aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens et aux Colossiens, première et deuxième aux Thessaloniciens, première et deuxième à Timothée, à Tite, à Philémon, aux Hébreux ; 6^o l'Apocalypse de saint Jean ; le tout précédé des Actes des apôtres, dont plusieurs endroits offrent des lacunes, ainsi que l'Épître aux Romains. Chaque Épître commence par un court sommaire (ὑπόθεσις). Les marges, larges de quatre pouces, offrent, sous forme d'un commentaire perpétuel, verset par verset, les annotations et les gloses de l'évêque André de Césarée, qui florissait sous Justin et Justinien. A la fin du manuscrit, à côté du signe de la croix, se trouvent les mots K (ύριε) φύλαττον κυρίαν Μαρίαν). C'est une preuve que le manuscrit doit avoir appartenu à quelque grande dame nommée Marie. Une notice détaillée, écrite sur quelques feuillets collés en dedans de la reliure, porte que ce manuscrit remarquable fut écrit de la propre main de l'impératrice Marie, qui, d'après Zonaras, vécut au ix^e siècle, et se retira dans un couvent après avoir été détrônée. Dans sa retraite, elle recopia elle-même, d'après les meilleures sources, avec le zèle le plus pieux, de la plus belle écriture du monde et avec des soins infinis, le Nouveau Testament tout entier avec le commentaire d'André de Césarée. Des deux volumes dont se composait ce travail, c'est le second qui subsiste au couvent de Paulou. On ignore ce qu'est devenu le premier.

Je n'ai su retrouver, ni dans les sources de l'histoire byzantine, ni dans Zonaras, que je n'ai pu, il est vrai, consulter qu'en passant et en courant, l'impératrice Marie de la notice, détrônée dans le cours du ix^e siècle. Mais j'ai eu occasion de dire plus haut, dans la description du couvent, que Paulou est une fondation serbe, et que l'impératrice Marie, fille du despote de Servie, Georges Brancovitch, épouse du sultan Amurat II, de 1438 à 1448, combla cette maison de bienfaits. Après la mort de ce victorieux et glorieux sultan, père de Mahomet II, le Conquérant, arrivée en 1448, Marie ou, comme elle aimait à se nommer pour caractériser son état de veuve, Mara, c'est-à-dire la malheureuse, l'infortunée, l'affligée, se réfugia en Servie chez ses parents. Son père mort, elle fut réduite à fuir loin de son abominable frère Lazare, qui

avait empoisonné sa propre mère. Elle fut honorablement accueillie par son beau-fils, Mahomet le Conquérant, à Constantinople, où elle avait dédaigné de devenir impératrice en acceptant la main du dernier Paléologue. Au lieu de reconnaître néanmoins les prétentions de Marie au trône de Servie, Mahomet s'en empara lui-même et le garda pour lui, en sa qualité de beau-fils. Il lui assigna, en revanche, un douaire à Jassovo sur le Strymon, non loin de l'Athos, où Marie ou, comme elle s'intitule elle-même dans un document manuscrit qui existe encore, la sultane de l'empereur Murat, la pieuse czarine Mara, fille du despote Georges, vécut jusqu'à la fin de ses jours dans la retraite et la dévotion. C'est à cette sultane Marie qu'a dû appartenir, à mon avis, le manuscrit en question. C'est elle qui l'aura donné au couvent de Paulou, qui était alors un couvent serbe. Je ne laisse pas de le considérer comme beaucoup plus ancien, comme pouvant fort bien remonter au ix^e ou au x^e siècle, à cause de nombreux vestiges de corrections postérieures, à cause d'une division en versets et en chapitres, par une autre main, et à cause de la forme de l'écriture primitive. Le couvent de Paulou est fier de ce manuscrit, et quand je demandai à l'abbé Sophronius s'il était à vendre et pour quel prix, il me répondit que la maison ne consentirait jamais à s'en défaire. Il avait coutume d'y faire lui-même une lecture tous les matins, et il n'avait qu'un regret, à savoir que le premier volume fût égaré. L'écriture est d'une élégance qui ne laisse rien à désirer et les initiales sont ornées d'arabesques.

Les bulles d'or (χρυσόβουλλα) que j'eus occasion d'examiner dans ce couvent dataient des années 1394, 1406 et 1408 après Jésus-Christ, ou, pour employer le style même des bulles de septembre 6901, de juillet 6913 et de juin 6950 en années du monde. Elles furent octroyées par Jean II Paléologue, qui régna de 1394 à 1448, d'abord comme associé de l'empereur Manuel, et qui, de concert avec son père Andronic le Borgne, disputa quelque temps l'empire à Manuel. Les bulles inféodent au couvent de Paulou des biens-fonds dans les environs de Cassandra, de Rhadoslavos et dans l'île de Lemnos; elles règlent les redevances que les habitants de ces cantons ont à payer. La signature, en encre de pourpre, est de la propre main de l'empereur et conçue comme ceci : « Jean, croyant au Christ-Dieu, roi et empereur des Romains, le Paléologue ¹. » Au-dessous, le sceau de l'empereur, pendu à des fils de soie. C'est une mince médaille d'or qui représente son buste.

¹ Ἰωάννης ἐν Χρῶ (Χριστῶ) τῷ Θεῷ πιστός βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ παλαιολόγος.
(Bulle de 1394.)

Enfin, la bibliothèque de Dionyssiou est beaucoup plus nombreuse que celles de Paulou et de Laura. Il faut croire qu'elle s'est fort enrichie en imprimés depuis Fallmerayer, qui dit n'y avoir vu que 388 numéros ou articles, dont 139 manuscrits. Elle est resserrée dans un local très-étroit, mais où il ne saurait y avoir moins de quatre à cinq mille volumes. Elle ne renferme guère que des ouvrages dogmatiques et hymnologiques. Je remarquai parmi les manuscrits l'*Hexameron* (hexaméron) de Chrysostome et plusieurs ouvrages de Jean Damascène.

Ajoutons à ces renseignements sur les bibliothèques de l'Athos que, sur les conseils et les instances de mon compagnon de voyage ¹, je ne me lassai point de représenter aux supérieurs des couvents où nous faisions quelque séjour de quelle extrême importance serait la confection d'un *catalogue général*, exact, détaillé, pratique, des trésors en livres, et surtout en manuscrits, qui existent encore dans la montagne. On me répondit en plusieurs endroits que ces catalogues étaient tout faits, mais nous avons vu à Vatopédi avec quelle imperfection. En général, on ne comprend guère au mont Athos que les manuscrits puissent servir, même à ceux qui ne visitent point la montagne, et sans que les propriétaires actuels soient réduits à s'en séparer. Depuis que des relations plus fréquentes avec les étrangers ont dessillé les yeux des moines et appelé leur attention sur la valeur de ces parchemins si profondément méprisés autrefois, on a, il est vrai, cessé de les vendre, mais c'est pour les cacher et les soustraire tout à fait aux yeux des Francs. Puisse monsieur de Sévastianov réussir à mener à bonne fin sa grande entreprise photographique, et faire tomber ainsi dans le domaine commun de la science une partie au moins des plus importants manuscrits que possède encore l'Athos !

V

VIE ET OPINIONS DES MOINES.

Nous allons terminer notre esquisse de la montagne et de ses habitants par quelques observations sur le genre de vie des moines, sur

¹ Monsieur le libraire Henri Brockhaus de Leipzig.

leurs opinions religieuses et politiques, et par une réflexion sur l'avenir probable des institutions de l'Athos.

Ce qui frappe par-dessus tout l'imagination de la foule des visiteurs, ce qui prête à la montagne et à ses habitants, aux yeux des chrétiens orthodoxes d'Orient, un haut relief de sainteté, c'est l'interdiction absolue, maintenue jusqu'à nos jours presque sans exception, de laisser séjourner ou même aborder sur le sol de la presqu'île, aucune femme ou femelle. On trouve, dans Ami-Boué et Curzon, plusieurs anecdotes qui peignent plaisamment le scrupule et les efforts des moines, pour préserver la règle de toute atteinte. Telle est, par exemple, cette histoire de la chatte d'un aga turc, sauvée à grand'peine par son maître de la mort dont la menaçaient les moines, parce qu'elle avait fait des petits à Caryais¹. A nous aussi, on nous assura qu'on ne tolère sur la sainte montagne ni femmes ni filles, ni chattes ni poules. Quand nous alléguions en preuve du contraire les grosses provisions d'œufs que nous avons rencontrées dans quelques couvents, on nous répondait qu'ils avaient tous été pondus par les poules des fermes de la Chalcidique, et transportés de là dans la montagne. Le frère jardinier (*baghtscheban*) du couvent de Coutloumoussi eut seul la franchise d'avouer qu'il possédait une chatte et quelques poules, et qu'il se permettait même de temps à autre de fumer un cigare en cachette ou de manger du blé du Turquie rôti. C'était son mets favori.

Cette prohibition, d'une rigueur toute chinoise, n'a point empêché d'intrépides voyageuses anglaises d'aborder souvent au mont Athos dans ces dix dernières années. Repoussées partout des couvents, elles parcouraient du moins les cantons forestiers et se retiraient ensuite sur leurs yachts. Il se passa même, en 1854, un événement inouï. Les moines de Vatopédi en parlent encore, en frissonnant d'horreur et de dégoût, comme l'historien Josèphe, lorsqu'il raconte la profanation que subit le temple quand Pompée pénétra dans le saint des saints. L'ambassadeur anglais, lord Stratford, en visitant l'Athos, prit la liberté de faire entrer avec lui dans les couvents sa femme et deux de ses filles, et il força les moines à montrer eux-mêmes à ces dames toutes leurs curiosités.

En général, les étrangers reçoivent une hospitalité des plus louables, et on met à leur disposition toutes les ressources de la cuisine du couvent. On compte sur un dédommagement convenable et nullement exa-

¹ C'était un affront et un démenti au proverbe : « On peut bien mourir sur la montagne sainte, mais non point y naître. »

géré de la part des étrangers aisés (de 5 à 10 fr. par jour et par tête), tandis que les pèlerins pauvres sont défrayés gratis. Les chambres à l'usage des étrangers sont meublées simplement, à l'antique, et offrent presque toutes une vue magnifique sur le pays et sur la mer. Quant à la propreté et à la ponctualité du service, cela varie d'une maison à l'autre; mais, en somme, les stations de l'Athos sont au nombre des meilleures stations de voyage qu'il y ait en Orient. Les moines font presque tous preuve de prévenance envers leurs hôtes. Les supérieurs du couvent font, les premiers, une visite de bienvenue aux étrangers qui leur arrivent avec de bonnes recommandations, et attendent qu'on la leur rende. Ces visites sont quelquefois importunes après la fatigue du voyage, car les moines ne se font pas faute de vous questionner sur votre origine, sur le but de votre voyage, sur les nouvelles religieuses et politiques. La vie intérieure des moines échappe à peu près aux regards des étrangers. Les méchantes langues disent sur ce chapitre beaucoup de mal de l'Athos, mais nous n'avons rien vu et rien entendu qui justifie ces mauvais propos¹.

L'esprit de mysticisme et d'extase qui régnait autrefois parmi les moines de l'Athos n'attaque plus aujourd'hui que des individus, mais il dégénère de temps à autre en aliénation ou en folie par excès de mortification. Le médecin du couvent de Vatopédi se plaint à nous de la fréquence des cas d'idiotisme et de mélancolie. Il nous conta que certains moines croient arriver, à force de châtier la chair, à un commerce immédiat avec le monde des anges. Ils passent pour atteindre, même sur cette terre, au rang des dominations et des puissances célestes (τάξις ἀσωματών, littéralement *troupe de ceux qui n'ont plus de corps*). On croit que leur âme est transportée et ravie, même avant leur mort, hors de la prison du corps; en sorte qu'ils peuvent être présents en plusieurs lieux, quoique invisibles. Ils se regardent eux-mêmes comme inspirés de l'esprit de Dieu, comme muets et sourds aux appels de la chair (Κωφοὶ τοῦ κυρίου, δαμασται τοῦ αἰῶνος, *muets du Seigneur, conquérants du monde*). En signe de leur prérogative mystique, ces illuminés portent souvent un voile noir par-dessus le mortier, qui est la coiffure ordinaire du clergé grec. C'est ainsi que s'est perpétuée, sur le mont Athos, la tradition de ce quiétisme, défendu, au xiv^e siècle, par Grégoire Palamas contre l'abbé Barlaam, querelle vidée, en 1350,

¹ Un jeune moine de Simopetra me parla seul des tentations du diable (πειρασμοὶ τοῦ διαβόλου), qui empêchent de recevoir aucun novice dans les couvents avant qu'il ait de la barbe au menton.

par le synode de Constantinople, lorsqu'il décida qu'il existe une lumière incréée qui descendit au Thabor sur le Seigneur et sur ses disciples, et qui descend encore aujourd'hui sur les saints de Dieu. A force de s'abîmer dans la méditation des perfections divines, ils sont ravis dans un état de béatitude qui les rend dignes d'apercevoir cette lumière.

Ces tendances au mysticisme et au quiétisme ne comptent plus qu'un petit nombre d'adeptes parmi les moines de l'Athos. La plupart ne laissent apercevoir aucun vestige d'enthousiasme. Ils paraissent malheureusement plongés dans le même état d'indifférence à la science que tout le clergé orthodoxe du Levant. Ils sont même, en général, fiers de leur ignorance (*ἀμαθία*), et regardent la science comme la perdition de l'âme et l'ennemie du Christ. Détournés ainsi de toute étude sérieuse des auteurs sacrés ou profanes, ils n'en prennent pas moins une part très-vive aux événements du jour. Les gazettes en grec moderne d'Athènes et de Constantinople pénètrent dans tous les couvents, et je fus souvent étonné de la sagacité qui perçait dans les jugements de plusieurs de nos hôtes sur les questions politiques qui agitent l'Europe. Ils excellaient à traiter, sans se compromettre, ou à éviter les points épineux. Ils ne déguisaient nulle part leur haine contre l'Église romaine, et, dès qu'on apprenait que j'étais un prêtre protestant, on s'empressait de m'assurer que l'on considérait la religion réformée comme beaucoup plus rapprochée de la foi orthodoxe que celle des papistes. On s'informa minutieusement, en plusieurs endroits, si nous admettions aussi le symbole de Nicée, et si nous le recevions dans la forme primitive ou dans la forme adoptée par l'Église de Rome. On se montra heureux d'apprendre que nous lisions et interprétions le Nouveau Testament d'après le texte grec original; que la confession ne soit point d'obligation chez nous, et que nous combattons, comme l'Église grecque, contre la doctrine des indulgences et du purgatoire. Quand je fis quelques objections contre le culte des images, on me répondit que ce ne sont que des symboles bien mieux appropriés aux fins de la dévotion que les sculptures des églises romaines, rejetées à titre d'idoles par les prophètes mêmes de l'ancienne alliance, tandis que l'Écriture sainte ne défend point l'usage des images peintes¹.

En politique, la plupart des moines ne se cachaient point de leur prédilection pour les Hellènes. Ils mettaient leur espoir dans une nouvelle guerre d'Orient, dans laquelle la croix triomphera du croissant. Beau-

¹ Interprétation mystique d'Ézéchiel, c. XLVI, vers la fin.

coup de moines de l'Athos sont prêts à reprendre les armes d'un jour à l'autre, dès que sonnera l'heure de la lutte de l'indépendance, et à guider leurs compatriotes contre les Turcs. Ils y sont décidés d'avance, quoique les lois de l'Église les déclarent déchus du rang de prêtres aussitôt qu'ils versent le sang humain. C'est que, dans les basses classes du clergé régulier des monastères de l'Athos, il ne manque pas de gens qui ont manié autrefois le fusil et le sabre avec autant ou plus d'adresse qu'ils ne manient aujourd'hui l'encensoir ou le rosaire. Ils montrent peu de sympathie pour le régime constitutionnel de la royauté grecque moderne, comme pour les importations de l'Occident, et ils n'ont point encore oublié la confiscation des biens des couvents en Grèce et en Servie. La maison impériale de Russie ne cesse pas de les combler de bienfaits et de présents pour se les attacher; mais l'observateur attentif remarque fort bien que le synode de Caryais ne se soucie point d'être trop hautement protégé de ce côté-là, et regarde même d'un œil jaloux l'achèvement de la grande *skiti* russe (Ῥωσσιζὸν Σκῆτῆν). Il semble que le synode et les supérieurs des couvents se soient souvent appliqués à faire souvenir le général Sévastianov, pendant son séjour au mont Athos, que la Russie n'y est pas encore toute-puissante.

Les fortes têtes de ces solitudes sauvages paraissent sérieusement convaincues que les vieilles formes de la vie religieuse et politique ne sauraient résister, à la longue, aux influences de l'Occident. Les revenus des couvents diminuent tous les jours, quoique plusieurs en aient encore de fort beaux. Les novices ne se recrutent plus guère que parmi les pauvres gens des classes inférieures. La navigation à vapeur a commencé, en 1857, à établir un service régulier vers ces bords, et, lorsqu'elle l'aura définitivement organisé, il n'y aura plus moyen de protéger la presqu'île contre l'invasion du dehors. Par toutes ces raisons, il est probable que cette curieuse république monacale marche rapidement à sa dissolution. L'art chrétien et la science sont intéressés à s'emparer des trésors architectoniques et bibliographiques des couvents, avant que l'impatience des générations nouvelles dépouille ce dernier asile de la vie byzantine des restes trop longtemps inutiles d'une vieille et grande civilisation, avant que la retraite des anachorètes fatigués du monde se change en un vivant et bruyant théâtre de commerce et d'affaires.

Personne ne peut prévoir combien d'années s'écouleront encore avant cette solution; mais, qu'elle se réalise, et l'Église orientale aura perdu son plus puissant appui, celui qui l'a maintenue jusqu'à présent à titre d'Église populaire de la race grecque. Si la domination de la

Turquie disparaît d'ici là dans ses provinces européennes, l'Église orientale orthodoxe subira, dans ces provinces, comme dans la Russie et dans le royaume de Grèce, le joug de la suprématie civile et politique. L'ermite du mont Athos deviendra ce que sont, dès à présent, les moines russes : un instrument façonné par la discipline uniforme des séminaires pour assurer à l'État la possession de l'autorité religieuse sur les populations orthodoxes.

CH. N. PISCHON.

LES FILLES ROMANESQUES

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

A MADAME MARCELLE BONNET DE GURY

Château de Garlan, 19 septembre 1858.

Nous sommes arrivés depuis cinq jours, ma chère Marcelle, après un voyage sans accidents, mais aussi ennuyeux qu'il pouvait l'être entre trois personnes autant éloignées par la pensée qu'elles étaient matériellement rapprochées : ma mère, toujours furieuse de ma rupture avec le marquis, et peut-être plus encore de mon obstination à lui en taire les vrais motifs, motifs que je vais te dire tout à l'heure ; le chevalier m'en voulant un peu aussi de laisser sans emploi les vers qu'il avait faits pour le jour de mon mariage, mais songeant déjà à ceux qu'il projette d'envoyer au prochain concours de l'Académie, pour se consoler, dans le commerce de la Muse, des blessures que l'amour lui a faites par ta main, et moi, plus préoccupée, je l'avoue, de ce qui m'attendait à Garlan que de ce que je laissais à Paris. Ne va pas croire au moins que cela m'empêche de m'associer à ma mère et à mon

¹ Voir la *Revue germanique* des 1^{er}, 16 juillet et 1^{er}, 16 août 1862.—Droits de reproduction et de traduction réservés.

oncle dans les remerciements qu'ils me chargent de t'adresser, ainsi qu'à ton mari, pour les efforts, le plus souvent heureux, que vous avez faits dans le but de nous rendre à tous le séjour de Paris agréable. S'il ne s'était agi que de cela, il y a longtemps déjà que je t'aurais écrit. Mais ce que j'ai à te dire est très-grave pour toi et pour moi, et j'ai voulu, avant de t'en parler, y réfléchir ici plus sérieusement que notre vie de chaque jour — et de chaque nuit — ne m'avait permis de le faire là-bas.

Dis-moi, Marcelle, es-tu heureuse? Ne t'impatiente pas et ne te hâte pas de me répondre : « Certainement ! » ainsi que tu l'as toujours fait, depuis ton mariage, chaque fois que je t'ai adressé la même question. Mais, si ce mariage était à recommencer, ne reculerais-tu pas, ou n'hésiterais-tu pas, au moins, au moment d'y consentir? Je t'avoue que j'ai des doutes à cet égard, doutes qui remontent au lendemain même de la cérémonie, et qui, très-vagues alors, n'ont fait que se confirmer depuis, par tout ce qu'une observation très-attentive m'a permis de voir, d'entendre ou de deviner. — Oui, tandis que tu me croyais, avec tout le monde, exclusivement enivrée de fêtes, de mouvement et de toilette, pendant les deux mois que nous venons de passer ensemble, je te suivais constamment des yeux; je ne perdais pas une de tes paroles ni un de tes gestes; je notais tous les mouvements de ta physionomie; non pas, par une curiosité puérile et provinciale, mais par intérêt pour toi d'abord, et ensuite, je l'avoue, afin de savoir au juste à quoi m'en tenir sur ton bonheur, et de faire, si c'était possible, de cette connaissance mon profit dans la conduite du mien. Ne me reproche donc pas trop cette inquisition, dont tu m'avais toi-même donné la première idée.

Te rappelles-tu qu'en te revoyant *le lendemain*, je t'adressai très-naïvement cette question très-naturelle :

« Eh bien ? »

Je n'y mettais, je t'assure, aucune arrière-pensée. Je me doute bien qu'il est certaines choses qu'une femme ne peut pas et ne doit pas dire à une jeune fille, fût-ce à sa meilleure amie, et je ne m'en inquiétais guère; mais ton regard se troubla tellement, et ton visage prit, sous le mien, une expression si indéfinissable d'embarras, d'impatience, de colère même, que, abstraction faite des larmes que je voyais se former dans tes yeux, je ne pouvais me dispenser d'attacher quelque importance à l'exclamation qui t'échappa, à défaut de la réponse vivement sollicitée.

« Ah bah ! t'écrias-tu, en secouant la tête, comme pour en chasser

une pensée peu agréable : Veux-tu que nous allions au Bois ? »

Et tu me quittas très-vite, pour donner à Christophe l'ordre de faire atteler.

Cet « Ah bah ! », qui ne me causa d'abord que de la surprise, prit une signification plus grave quand je remarquai, le soir, ton attitude vis-à-vis de ton mari. Chaque fois que cet excellent général s'approchait de toi, on eût dit, — ou plutôt il me semblait, à moi qui, seule, y faisais attention, — que tu éprouvais à sa vue une sorte d'effroi, pour ne pas dire de répugnance. Tu paraissais inquiète tant qu'il restait près de toi, et tu saisisais, avec une vivacité fiévreuse, chaque occasion qui se présentait de rompre le tête à tête, soit en y attirant un tiers, soit en t'éloignant toi-même. — Il m'est arrivé, étant encore enfant, de voir deux jeunes femmes dans des circonstances semblables. L'une, M^{me} Aline Bernard, une amie de Jane, épousait, par amour et malgré tout le monde, un jeune homme aussi pauvre qu'elle. Eh bien ! quoique j'en aie beaucoup ri alors, je n'ai jamais oublié l'ivresse de bonheur où semblaient, le lendemain de leur union, nager ces deux êtres, qui se mettaient en route, avec un bien maigre bagage pourtant, mais la main dans la main, le ciel dans les yeux et le paradis dans le cœur. L'autre, c'était Jane, qui se mariait à peu près dans les mêmes conditions que toi, et qui prétend avoir été affreusement malheureuse. Eh bien ! tu m'as rappelé Jane, ce jour-là ; seulement, elle était morne et abattue, tandis que toi, tu n'étais jamais plus gaie et plus spirituelle que dans les moments où ton mari voulait bien ne pas s'occuper de toi. Reste à savoir si cette gaieté était de bien bonne qualité, ce dont la suite m'a fait beaucoup douter. Sans devenir plus affectueux, tes rapports avec M. Bonnet, en public — et même devant vos amis communs — se sont un peu modifiés, au moins de ton côté. Tu n'avais plus l'air, il est vrai, de le craindre ; au contraire, tu le bravais. Il y avait, dans ta manière de répondre, ou de ne pas répondre, à la plus inoffensive parole qu'il t'adressait, avec une soumission et une déférence qui, de la part d'un homme habitué au commandement, étaient encore plus dignes de remarque ; il y avait dans le son de ta voix, dans ton regard, dans ton geste, une telle hauteur, un tel dédain, un si évident parti-pris de résistance, que j'ai eu peur pour toi quelquefois, en voyant briller tout à coup dans les yeux du général un éclair de colère, aussitôt réprimé, il est vrai, par un amer sourire qui disait clairement : « Al-lons ! je l'ai voulu ! »

Si, de ce que j'ai vu et entendu souvent entre vous, je conclus à ce qui doit se passer dans l'intimité, je crains bien de ne pas me tromper

en prévoyant dans la vôtre de fréquents orages. J'ai remarqué, de plus, que tu étais d'autant plus folle les jours où j'avais surpris, en arrivant chez toi, des traces de larmes dans tes yeux ; et c'est là ce qui m'a fait penser que, derrière les splendeurs de mise en scène de ton « bonheur » public, il pourrait bien y avoir des petits mystères de coulisses qui m'auraient donné à réfléchir, — moi qui avais déjà accepté un « bonheur » semblable, — lors même qu'une découverte plus sérieuse et plus inquiétante ne fût pas venue m'y forcer.

Marcelle ! ceci restera toujours entre nous, et, quoi que ce fût la seule excuse valable que je pusse donner de ma rupture avec M. de Coathuel, j'ai mieux aimé encourir la colère, — à son point de vue, assez raisonnable — de ma mère, que de te trahir et de t'accuser. Jane, même, qui m'a interrogée à ce sujet, avec une insistance presque malveillante, n'a pu rien m'arracher. Mais, à toi, je le dis — pour te sauver, si, comme je l'espère, il en est temps encore : — Marcelle ! tu as une intrigue avec M. Raoul Saunier ! Je veux croire qu'elle est innocente, et que, peut-être même, tu t'amuses de ce jeune homme, ainsi que tu m'écrivais en avoir le projet, avant ton mariage. Mais ce jeu, s'il n'est pas cruel pour lui ! — ah ! mes idées se sont modifiées sur bien des points depuis quelque temps ! — ce jeu ne peut-il pas devenir dangereux pour toi ? En tous les cas, ce que j'ai remarqué, moi, d'autres ont pu s'en apercevoir aussi, et ta réputation [seule fût-elle en cause, ce serait déjà fâcheux. Mais, si tu te prenais toi-même au piège ; si tu allais aimer ? Ah ! Marcelle ! Marcelle ! prends garde !

Ne nie pas ! j'ai une preuve entre les mains. C'est un billet que M. Saunier, croyant être vu de toi, avait posé un soir sur la cheminée du salon. Or, tu ne t'en étais pas aperçue, et le général, qui, sans se douter de rien, s'avançait vers la pendule, ne pouvait manquer de remarquer ce papier, et l'aurait peut-être ouvert sans malice, lorsque, saisie d'épouvante pour toi, je m'en emparai avec un empressement qui fut interprété par ton mari comme un indice de culpabilité personnelle ; car il partagea entre M. Saunier et moi un regard très-significatif. Celui-ci, pensant probablement que je te remettrais ce billet, sortit peu de temps après. Mais, moi, voulant bien rester neutre, mais pas être complice, je l'ai gardé. Or, cette lettre, où M. Saunier te demandait un rendez-vous, en mentionne un précédent, auquel tu ne t'étais pas rendue, il est vrai, mais que tu avais, à ce qu'il paraît, promis. O Marcelle ! après deux mois de mariage ! pour que, fût-ce seulement comme distraction, tu t'exposes ainsi, il faut que tes espérances de bonheur se soient bien peu réalisées.

Voilà ce qui m'a fait sérieusement réfléchir. Je n'avais pas voulu croire Jane lorsqu'elle me disait que, dans de telles unions, une femme n'avait que cette alternative : malheureuse ou coupable, — et toujours malheureuse par conséquent. Ton exemple m'a fait penser qu'elle avait peut-être raison. Or, moi, je ne veux être ni coupable ni malheureuse, — au moins par ma faute, — et c'est pourquoi, profitant du premier motif qu'il m'en a donné, j'ai congédié le marquis dont j'étais, d'ailleurs, depuis longtemps ennuyée. Raille-moi si tu veux, — mais je ne crains plus beaucoup que tu le fasses, — peu m'importe ! Malgré le mécontentement de ma mère, je me sens plus en paix avec moi-même depuis que j'ai volontairement mis fin à cette comédie, que j'ai toujours, je te le confesse, jouée plutôt sous ton influence que par conviction personnelle. Ah ! que je regretterais peu mon marquisat si...

Sans que cela puisse me faire revenir sur mes résolutions, je voudrais bien apprendre de toi que je me suis trompée en ce qui te concerne. S'il en est ainsi, hâte-toi donc de me l'écrire. Il me serait si consolant, dans l'état de découragement où je me trouve, de savoir que tu supports, sans trop de peine, les désillusions de la position que nous avions rêvée si enviable, et surtout que tu as reconnu à temps le danger des distractions que tu y cherchais.

Je ne regrette — à part toi — pas beaucoup Paris. Je commençais à me lasser un peu de tout ce mouvement — preuve que je ne suis pas faite pour lui — et j'ai repris, avec une sorte de bonheur, la vie monotone de Garlan. Sans me dissimuler la satisfaction de ma rupture avec le marquis, Jane en a accueilli cependant la nouvelle avec une froideur qui m'a prouvé une fois de plus que tu t'étais trompée et avais été injuste envers elle, en la soupçonnant de vouloir le garder pour elle. Mais elle ne m'a pas non plus parlé d'Olivier, et j'en ai conclu qu'étant en relations avec lui, elle le sait assez irrité contre moi pour que, — en eussé-je l'idée, — tout retour vers le passé fût impossible de ce côté. Mais où est-il ? que fait-il ? est-il désespéré ou consolé ? Voilà ce que je voudrais bien savoir et ce dont je n'ai pas encore osé m'informer. Il me semble pourtant que Jane me cache quelque chose à cet égard. Ah ! pourvu qu'il ne soit pas malheureux à cause de moi ! Je ne me le pardonnerais jamais.

RENÉE DE KRAVEN.

P. S. Olivier est à Morlaix ! je l'apprends à l'instant. Je ne sais rien de plus. Mais nous allons demain à la ville, ma mère et moi, et j'espère

découvrir quelque chose. Pourquoi Jane ne m'a-t-elle rien dit de ce séjour prolongé, qu'elle ne peut pourtant ignorer ?

A MADAME ALINE BERNARD.

Garlan, 21 septembre 1858.

Ah ! c'est trop, cette fois, et je me sens à bout de résignation et de courage. Je croyais avoir épuisé mon calice, mais la dernière goutte en est la plus amère. Absoute, sinon aimée, par celui dont l'opinion seule m'importe, je me réconciliais peu à peu avec moi-même, et, n'aspirant plus au bonheur, j'espérais pouvoir au moins goûter la paix qui me semblait due à ceux qui ne veulent plus de l'espérance ! Hors de l'Éden d'amour dont je m'étais à jamais interdit les ardescentes ivresses, j'avais rêvé, après les déserts arides que j'ai traversés, la verte oasis où les fronts brûlants trouvent de l'ombre, et où l'amitié a de pâles sourires pour les cœurs blessés... Ne crois pas cela, Aline ; je mens ! malgré tous mes projets, malgré tous mes serments, malgré mon affection pour ma sœur, malgré la crainte d'être dédaignée ; malgré tout, malgré moi, je l'aime ! Je l'aime avec passion, avec fureur, avec jalousie. Je voudrais retrancher de l'univers tout ce qui n'est pas lui et moi, afin de lui devenir nécessaire et d'être sûre qu'il ne pût jamais penser à nulle autre. S'il me disait un mot, s'il faisait un signe, je serais à lui corps et âme, sans restrictions, sans conditions ; et, fût-ce dans la misère et dans l'opprobre, je quitterais tout pour le suivre, quelque part qu'il lui plût de m'emmener, voulût-il faire de moi sa maîtresse ou sa servante.

Si l'on m'eût dit, il y a deux mois, qu'il existait un supplice plus cruel que celui de n'être pas aimée, j'aurais refusé de le croire. Et pourtant, ce supplice existe, et il m'était réservé de l'endurer après tous les autres. Oui, j'en suis réduite à regretter ces jours d'amères angoisses, où, ne pouvant rien espérer, j'essayais au moins de me résigner à l'irréparable, et cherchais à distraire ma pensée de moi-même, en tâchant de faire de mon malheur du bonheur pour deux êtres qui m'étaient chers. Tant que j'ai cru impossible qu'Olivier m'aimât, l'entreprise, si douloureuse qu'elle me parût à accomplir, avait dans son amer-

tume l'attrait excitant des héroïques sacrifices. Mais s'immoler pour rien, sans que cela profite à personne, et avec la conviction que ceux qui pourraient accepter votre abnégation vous reprocheraient peut-être plus tard d'avoir, au prix de votre bonheur, aidé à leur perte, voilà où le cœur défaille et où l'on se demande si la conscience, déjà cruelle, ne serait pas en même temps aveugle dans ses impérieuses rigueurs.

Olivier m'aime ! Je l'ai vu, je l'ai senti, j'en ai été ivre de joie, et cette joie, il m'a fallu la cacher sous une hypocrite froideur ! Il m'aime et il est parti ! Son regard, sa voix, le tressaillement de sa main, imploraient de moi un geste qui le retint, et j'ai dû rester impassible, et le laisser s'éloigner, aussi malheureux que moi, qui causais pourtant son malheur. Oui, le rêve de toute ma vie, je l'ai eu là, à portée de ma main ; je n'avais même pas besoin de la tendre ; il suffisait de ne pas la retirer... Et je l'ai retirée ! et mon cœur, un moment gonflé jusqu'au délire, est vide maintenant ! La terre est vide ! le ciel est vide ! Puisque celui que, seul, je pouvais aimer, ne me sera jamais donné en ce monde, ce monde ne m'est plus rien, et ma vie est à jamais manquée.

Mais lui ! pourquoi n'a-t-il pas parlé ? Pourquoi n'a-t-il pas fait violence à ma menteuse réserve ? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cette main qui ne se retirait de la sienne que parcequ'elle aurait été trop heureuse de s'y oublier ? Comment n'a-t-il pas compris qu'un mot suffisait pour me faire oublier toutes mes résolutions stoïques, et que mon âme lâche ne demandait qu'à se soustraire à l'accomplissement de cet odieux sacrifice, qu'elle accepte sans enthousiasme et peut-être même uniquement par orgueil. Une fois appuyée sur son cœur, que m'importait le reste ? Ma sœur m'eût haïe et calomniée... Que m'importe ma sœur ? Est-ce ma faute à moi si elle n'a pas su prendre le bonheur qui s'offrait à elle, et suis-je condamnée à expier toujours ses irrésolutions et ses caprices ?

Est-ce qu'elle saurait aimer, cette pensionnaire niaise qui, ayant eu à ses pieds un homme doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et dont les plus orgueilleuses seraient fières, l'a dédaigné pour poursuivre un vieillard ridicule ? Est-ce qu'il n'est pas à jamais fermé, ce cœur de dix-sept ans, qui a pu entendre, sans un tressaillement, une voix sincère et passionnée lui murmurer d'enivrantes paroles ? Mais, moi, mon Dieu ! si un seul regard m'avait jadis laissé espérer cet amour que je pressentais, sans oser y croire, il n'est pas de trône sur la terre, ni de paradis au ciel, qui m'eût fait hésiter une minute à

vouer ma vie à sa vie, même obscure et misérable. Et c'est lorsque je viens à peine, à force de soins et de larmes, et au risque de me perdre, — car on a parlé à Morlaix, à ce qu'il paraît, de mon mystérieux séjour ici, — c'est lorsque je viens d'arracher au désespoir un cœur dont elle a fait, elle, le jouet de sa sottise vanité, qu'elle viendra, par je ne sais quel nouveau caprice, me l'arracher encore pour le briser tout à fait, demain peut-être ! Oh ! Aline, c'est affreux, c'est odieux, c'est injuste !

A quoi bon d'ailleurs mon sacrifice, si Olivier ne l'aime plus, et il me l'a répété à satiété, lorsque je cherchais, sinon sans regret, au moins de bonne foi, à faire incliner son cœur au pardon. Dans notre dernière entrevue, il m'a encore répondu : « Pardonner, oui ; mais revenir au passé, jamais ! » — Oui ! il le dit, il le croit peut-être ; mais qui sait s'il ne se trompe pas lui-même ! Car, enfin, pourquoi est-il resté à Morlaix au lieu de s'en retourner de suite à Paris ? Il m'a presque fait entendre que c'était à cause de moi, et je me le suis figuré moi-même. Mais alors, pourquoi n'avoir pas essayé de me revoir depuis une semaine ? Pourquoi ne m'avoir pas écrit ? Que j'hésite, que je recule, moi, devant un aveu que Renée peut, sans raison, mais avec quelque vraisemblance, considérer comme une trahison envers elle, cela se conçoit ; mais lui, qui l'arrête ? Renée, ayant dédaigné son amour, n'aurait pas à se plaindre qu'il le donnât à une autre, et mon visage n'a pas dû si bien démentir mon cœur, qu'il puisse craindre d'être repoussé par moi.

Ah ! il aime encore Renée. C'est en vain que sa raison proteste, son cœur l'emporte vers elle, et il obéira à l'impulsion de son cœur ! Qui sait même si, pendant que je doute, ils ne sont pas déjà d'accord ? Ma sœur est allée hier à Morlaix, avec ma mère, faire quelques visites de retour ; ils se seront peut-être rencontrés, et, en la revoyant belle, jeune et charmante, il n'aura pu ne pas accepter son repentir. Oui, cela doit être ainsi. Après m'avoir manifesté, dans sa lettre de Paris et le jour de son arrivée ici, des vellétés de confiance, — confiance que, dans la crainte que sa présence m'inspirait et l'indignation sourde que me causait le peu de conscience qu'elle montrait de sa culpabilité, j'ai, je l'avoue, assez mal encouragée, — elle a pris vis-à-vis de moi, surtout depuis ce voyage de Morlaix, une attitude d'observation malveillante et ironique, dont j'aurais lieu de me blesser, si mon cœur, saignant d'une inguérissable plaie, n'était devenu insensible aux coups d'épingles. Elle a sans doute deviné en moi une rivale, et, sûre désormais de me vaincre, elle triomphe et m'accable de son dédain. Et moi, j'ai

perdu, hélas ! jusqu'au droit de me plaindre d'elle, puisque j'ai réellement essayé, sinon de fait, au moins de cœur, de la supplanter, et puisque mon égoïsme m'a fait oublier, durant quelques jours, le devoir, ce devoir farouche, dont les cruelles joies me sont seules permises désormais !

Comment ne serait-elle pas un peu vaine d'une victoire désormais assurée, puisque ma mère elle-même, grâce à ce qu'elle a entendu dire, à Paris, du talent d'Olivier et de son brillant avenir, abdique ses préventions contre lui, et semble maintenant disposée à seconder ses projets sur Renée, au lieu de les combattre ? Jusqu'ici, aucune de nous ne se souciait beaucoup de prononcer un nom qui avait été cause ici de tant de discussions irritantes, lorsqu'aujourd'hui, à dîner, le chevalier, qui est l'enfant terrible de la famille, a demandé brusquement à ma mère :

« Avez-vous vu votre neveu à Morlaix, ma sœur ?

— Il est donc à Morlaix ? a répliqué ma mère avec surprise ; et, s'adressant à moi : Le saviez-vous, Jane ?

— Comment ma nièce ne le saurait-elle pas, a repris l'oncle Hector, puisque c'est elle qui l'a soigné pendant la maladie qu'il a faite à Kervézec !

— Olivier a été malade ? à Kervézec ? et Jane l'a soigné ? En voilà la première nouvelle. Est-ce vrai, Jane ? et, en ce cas, pourquoi ne nous en avez-vous rien dit ?

— J'ai pensé qu'il valait autant éviter d'aborder un sujet qui, sans vous intéresser beaucoup, pouvait ne pas vous être agréable, ma mère, ai-je répondu, en m'observant sous le regard obstinément inquisiteur de Renée.

— Pourquoi donc ? Je ne saurais être indifférente au fils de ma sœur. Il me semble que, malgré certaines préventions, peut-être exagérées, je l'ai accueilli de mon mieux cet été, et il aurait grand tort de s'en prendre à moi des caprices d'une petite personne qui vient de prouver clairement que je ne suis pour rien dans ses résolutions. Si vous écrivez à votre cousin, Jane, vous pouvez lui dire que je serai toujours aise de le voir, et même disposée à lui rendre la justice que toutes les personnes qui m'ont parlé de lui, à Paris, rendent à sa conduite et à son talent. J'espère qu'il n'exigera pas que je lui demande pardon. »

Renée, qui avait baissé les yeux avec plus de sournoiserie que de confusion, quand il avait été fait allusion à elle, les a relevés, avec un rapide éclair de joie, aux dernières paroles où ma mère abdiquait

l'opposition qu'elle prétendait, très-sincèrement, n'avoir pas faite à Olivier. J'ai ouvert les lèvres pour répondre que je n'écrivais pas à celui-ci; mais j'étais tellement découragée de tout, que je me suis renfermée dans le silence. A quoi bon la lutte, en effet? J'y serais certainement vaincue, et je me rendrais odieuse aux autres et à moi-même. Mieux vaut donc m'abstenir. Car, pour prêter encore mon aide à Olivier et à Renée pour un rapprochement, je ne m'en sens plus le courage. Mon cœur éclaterait à force de se contraindre. S'il revient ici, lui, je m'éloignerai; j'irai demander à ton cœur ce qu'aucun autre ne pourrait me donner — un peu de compassion et surtout de repos. Je laisserai à Renée la dot que je lui ai promise; je ferai des vœux pour qu'elle soit heureuse. Mais, quant à être, maintenant, le témoin de ce bonheur, cela ne me serait pas possible. Plus tard, un jour peut-être, quand je ne sentirai plus rien battre dans ma poitrine... Adieu, embrasse bien fort tes enfants pour moi. Oh! comme je les aime! Tu ne me le défendras pas, au moins, toi, n'est-ce pas?

JANE.

A MADAME MARCELLE BONNET DE GURY

Château de Garlan, 26 septembre 1838.

Pourquoi ne me réponds-tu pas? Ton silence est-il le juste ressentiment de l'innocence méconnue, ou un aveu muet de culpabilité? Dans les deux cas, pourquoi ne pas me le dire? Si je me suis trompée, non sur les faits dont j'ai la preuve entre les mains, mais sur leur signification, je suis prête à reconnaître mes torts; si j'ai deviné juste, si tu es coupable, et par conséquent malheureuse, ne me crois-tu donc pas capable de prendre ma part de tes douleurs réelles, moi que tu as jusqu'ici associée à tes trompeuses félicités? Si, comme je m'obstine à l'espérer, il n'est, d'ailleurs, pas trop tard pour t'arrêter dans une voie mauvaise, pourquoi dédaignerais-tu de me demander au moins appui? Je n'ai guère, j'en conviens, le droit de conseil, et, pourtant, je crains bien d'avoir été encore, de nous deux, la plus raisonnable.

Ne sachant rien de toi, j'en suis réduite à te parler de moi. Je te disais l'autre jour qu'Olivier était à Morlaix. J'ai appris depuis, à Morlaix même, où nous sommes allées, maman et moi, faire des visites,

qu'il y était revenu seulement la veille de notre arrivée de Paris. Et, sais-tu où il était pendant notre absence? A un quart de lieue de Garlan, dans ce petit manoir de Kervézec que nous avons visité ensemble cet été; mais dangereusement malade, et soigné par Jane! Pourquoi ne nous en a-t-elle rien dit? Cette question que je n'osais lui adresser moi-même, ma mère la lui a faite l'autre jour, grâce à l'intervention du chevalier, adroitement dirigé par moi, sans s'en douter, comme à l'ordinaire. Jane a répondu qu'elle s'est, à dessein, abstenue d'aborder un sujet qu'elle croyait ne devoir être agréable à personne. Là-dessus, maman, qui est bien revenue de ses préventions à l'égard d'Olivier depuis qu'elle en a entendu faire tant d'éloges à Paris, s'est récriée, en rejetant sur moi la responsabilité de tout ce qui est arrivé, et en chargeant Jane de dire à son neveu qu'elle l'accueillerait toujours avec plaisir.

C'est ce que je voulais. Puisque Olivier a été si malade aussitôt après ma trahison, il me *plaît* de croire que c'est de désespoir. Or le désespoir suppose l'amour. Il est sans doute, et il en a le droit, fort irrité contre moi. Il s'agit donc d'obtenir son pardon — et j'ai déjà rempli la première condition d'une bonne conversion, puisque j'ai abdiqué mon erreur — le marquis! Mais, pour attendre mon juge, j'ai besoin de le voir, et il ne vient pas. Lui écrire, je ne l'ose guère. C'est pourquoi j'ai provoqué cette petite explication qui aplanit tout, puisque, en me remettant en présence d'Olivier, elle me permettra de déployer, pour conquérir un charmant mari, cette habileté que, de ton propre aveu, j'ai montrée quand il ne s'agissait que d'en captiver un ridicule. Ma mère accepterait je crois volontiers cette solution. Ne pouvant me faire marquise, elle se résignera sans trop de peine à me voir la femme d'un jeune homme dont elle a entendu coter l'avenir à des chiffres assez élevés. Ce point est, je te le jure, ce qui, pour ma part, m'inquiète le moins. Traite-moi de bourgeoise, si tu veux, cela m'est égal. Je me contenterais des « douze mille francs » dont tu t'es tant moquée jadis, et même de moins si cela est nécessaire.

Tu vois que ma conversion est complète, et si Olivier y reste insensible, il faudra vraiment qu'il soit bien inexorable. Mais qu'il vienne seulement, et je me charge du reste. Je serai si douce, si bonne, si humble, si soumise, si repentante surtout, qu'il faudra bien qu'il s'aperçoive que je ne suis pas devenue laide et qu'il se souvienne qu'il a été amoureux de moi... à en être malade. Il est en tout trop indulgent pour être impitoyable pour moi seule. En me retrouvant telle ou plutôt bien meilleure qu'il ne m'a connue, il se persuadera qu'il a fait un mauvais

rève. Ah ! s'il savait combien le mien a été peu agréable ! Ce n'était pas amusant, va ! d'être idolâtrée par le marquis de Coathuel. Quand il me peignait sa flamme, en style romantico-tragique, dont il semblait avoir puisé les éléments meurtriers dans toutes les ferrailles de son musée, il m'eût fait grand peur, si, en exigeant que je lui répondisse sur le même ton passionné et avec les mêmes yeux égarés, il ne m'eût presque aussitôt fait éclater de rire. En somme, il m'ennuyait à mourir. Olivier peut donc me pardonner le mal que je lui ai fait ; en calculant bien, je m'en suis fait autant à moi-même et nous sommes quitte. Cela n'est peut-être pas absolument équitable, mais l'amour ne doit pas compter avec tant de rigueur.

Voici l'heure du facteur. Je ferme cette lettre pour aller la lui porter, et je tiens à espérer qu'il m'en remettra une de toi en échange.

RENÉE DE KRAVEN.

P. S. — J'écris ces deux mots au crayon — car le facteur est là, devant moi, et me presse — et je les glisse sous mon enveloppe. Au lieu d'une lettre de toi, j'en reçois tout un paquet — de Jane — à M^{me} Aline Bernard, son amie. Il n'y aucune explication ; mais cela vient de Nantes !... Qu'est-ce que cela peut signifier ? Je n'ai pu rien lire encore, et ce monstre de facteur ne veut plus attendre ! Je t'écrirai demain. Adieu.

A MONSIEUR OLIVIER MALET

27 septembre.

Trouvez-vous à Kervézec, demain. Je vous y attendrai, à partir d'une heure de l'après-midi. Je n'insiste pas ; mais il est indispensable que je vous voie, et je compte sur vous.

JANE.

A MONSIEUR OLIVIER MALET

Paris, 27 septembre 1858.

Ma malle est prête, et je pars dans deux heures ; — seulement, je ne sais pas encore si ce sera pour la Bretagne ou pour l'Amérique. Je ne plaisante pas, et je n'en ai guère envie. Mon sort est entre les mains d'une Providence assez inclémente pour combler mes vœux — dans le seul but de me faire enrager...

Tu te doutes probablement déjà qu'il s'agit de M^{me} Bonnet, et cela est trop facile à deviner pour qu'il y ait lieu de te féliciter de ta perspicacité. Tu sais qu'après avoir été ennemis, nous sommes devenus amis — sans nous en aimer davantage, au contraire ! Or, aujourd'hui, nous n'avons plus qu'un pas à faire pour devenir amants ; — et c'est précisément ce pas devant lequel je recule depuis quelque temps déjà avec effroi, mais qu'il va falloir peut-être franchir, pour peu que telle soit la fantaisie de celle à qui je viens, bien malgré moi, de confier ma destinée. Je sais bon nombre de nos amis qui riraient fort, en me voyant si malheureux d'une perspective qui ferait la joie de bien d'autres. Mais il n'en est pas moins vrai que ce bonheur qui me menace ne m'enivre pas du tout et qu'il me cause, au contraire, plus il approche, une peur de tous les diables. C'est certes bien gentil, de loin, d'être l'amant d'une femme jeune, belle, spirituelle, riche et très-en vogue, et je l'ai, comme bien d'autres, rêvé bêtement ; mais cela a, de près, certains petits inconvénients... Aussi, afin d'y songer le moins possible, à présent qu'il est trop tard, j'aime mieux te raconter, en attendant mon arrêt, comment j'en suis arrivé au point où me voilà.

Je te disais, voilà près d'un mois, à propos de Marcelle qui refusait de venir chez moi : « Elle y viendra ! » Hélas ! elle y est venue, et c'est de sa première visite, d'où aurait dû dater mon bonheur, que datent au contraire mes ennuis. Je ne m'en aperçus pas, il est vrai, tout d'abord. Les débuts de ces sortes d'aventures ont toujours un certain attrait irritant qui empêche de songer aux suites. On vient chez vous comme chez un frère à qui l'on aime à raconter ses joies et ses peines — ses peines surtout — parce que l'on est sûre qu'il comprendra, lui, ce que le mari ne saurait comprendre ; — il est bien trop... mari pour cela ! Mais comme on ne se défie pas d'un frère, on peut bien se per-

mettre avec lui de chastes caresses. Plus on est malheureuse en arrivant, plus tendre et significative est la première étreinte, plus éloquente la tristesse du regard. On est venu si vite que le cœur vous bat à se rompre, et l'on vous y appuie la main, et on l'y garde, en signe d'affectueuse confiance. Si la mesure des misères est comble, un matin, on se jette dans vos bras, et l'on y reste, en appuyant un front endolori sur votre poitrine. C'est si bon d'avoir un cœur dévoué où poser le sien ! Vous êtes si bon ! On ne saurait vivre sans vous. Puis, comme les cheveux se sont un peu dérangés, on vous montre, sans aucune coquetterie, en les relevant devant la glace, de longs et soyeux écheveaux bruns à reflets fauves, l'élégante cambrure d'une taille souple et vigoureuse, la sculpturale rondeur d'un bras blanc, et les fines attaches du cou. Et, pour ne pas avoir l'air de remarquer que vous remarquez tout cela, on consulte votre goût d'artiste sur cette robe nouvelle que l'on met pour la première fois, car on a voulu vous en donner l'étrenne...

N'allez pas prendre tout cela pour des provocations, au moins. Fi donc ! on est une honnête femme. On ne *doit* pas vous aimer. On est rivée à une odieuse chaîne ; mais on est décidée à mourir à la peine plutôt que de faillir. Ah ! si l'on était libre ! si c'était à recommencer !...

Comme je ne suis plus un collégien, et que, par conséquent, je crois en général à la vertu des femmes, j'affirmerais que, sur dix de celles qui font ces théories, il y en a huit qui sont de bonne foi. Seulement, comme je ne suis pas un imbécile, je suis forcé de reconnaître qu'il y en a six au moins qui doivent en rabattre du tout au tout dans la pratique, par la raison très-simple qu'entre un homme et une femme l'amitié, à un certain degré d'intimité, ne peut exister et surtout durer qu'« à côté » de l'amour, et jamais « à sa place. » Dans ce dernier cas, il arrive toujours un moment où l'un des deux, si ce n'est l'un et l'autre, cède, sans s'en apercevoir, à la tentation dangereuse de jouer sur les mots et avec les sentiments, et alors... ma foi, alors les choses s'embrouillent si bien que personne n'y voit plus clair — et je ne crois pas beaucoup, pour ma part, à l'innocence du colin-maillard.

Je fis ces réflexions, un soir, en revoyant le général Bonnet, après avoir eu, dans la matinée, un rendez-vous — très-innocent encore — avec sa femme. Il vint vers moi, en riant et la main tendue, et me dit :

« Ma foi, « mon cher ami, » — c'était la première fois qu'il m'appelait ainsi ! — vous avez été cause, sans vous en douter, d'une

affreuse dispute entre ma femme et moi. Imaginez-vous qu'en revenant du Bois, cette après-midi, j'ai eu l'idée, en passant devant chez vous, de faire voir votre atelier à M^{me} Bonnet. Eh bien ! elle n'a jamais voulu entrer, prétendant que cela n'était pas convenable. J'ai eu beau lui dire que rien n'est inconvenant pour une femme, quand elle est avec son mari, elle n'a rien voulu en démordre, sous prétexte que les artistes sont sujets à caution sous le rapport des mœurs, et que vous ne valez pas mieux que les autres. Ainsi, c'est affaire à vous de vous défendre. Je ne sais qui vous a trahi ou calomnié ; mais je vous préviens que vous êtes mal noté. Entre hommes, on se doit assistance. Aussi, je compte sur vous à dîner demain... pour faire enrager l'ennemi commun. »

Si comique que fût la chose, je te déclare, mon cher Olivier, que cela ne me fit pas du tout rire. Cette manœuvre adroite de la part de la belle Marcelle, pour me faciliter l'accès près d'elle en feignant de me l'interdire, et pour abriter préventivement, sous une prétendue antipathie, un avenir qui pouvait être trop sympathique, fit passer immédiatement devant moi tous les mensonges, toutes les hypocrisies, toutes les petites et grandes lâchetés, tous les honteux subterfuges et les mondaines turpitudes dont un seul pas en avant allait me condamner à devenir l'auteur ou le complice... et j'avoue que cela me souleva le cœur de dégoût. Je ne suis certes pas bégueule. Je crois que les passions ne deviennent funestes que parce que l'on ne leur donne pas leur développement nécessaire et légitime. Mais je veux qu'elles soient franches au moins, et qu'elles aient le courage de leur opinion. Je comprends donc qu'une femme mal appareillée aime en dehors des limites du Code — le Code ayant eu le tort grave de ne pas prévoir les mariages contractés dans des conditions impossibles ; — je comprends que cette femme soit aimée. Mais ce que je ne comprends plus, c'est que deux êtres qui devraient se respecter, au lieu de lever « loyalement » l'étendard de la révolte, s'abaissent à la ruse, au mensonge, à la trahison de chaque jour. Ce qui me répugne enfin, c'est le ménage à trois, où la femme se partage et où l'amant accepte ce partage. En ce cas, ce n'est plus le mari qui, à mes yeux, est ridicule, c'est la femme qui est odieuse et l'amant qui est avili. Je sais qu'il est des hommes qui ne supporteraient pas un regard suspect ; qui se croiraient déshonorés s'ils ne payaient pas une dette de jeu dans les vingt-quatre heures, et qui se brûleraient la cervelle plutôt que de laisser suspecter la pureté de leur blason, de leurs épaulettes ou de leur grand-livre, et qui n'en acceptent pas moins

gaïement cette position de laquais guettant l'absence du maître pour s'empiffrer de ses restes à l'office, et se vautrer à sa place encore chaude sur les divans du salon. Grand bien leur fasse, à ceux-là ; mais je ne suis pas des leurs ! Mes moyens ne me permettent pas d'entretenir une maîtresse — et mes goûts, d'ailleurs, ne m'y portent guère — mais il ne me convient pas de me la faire payer par un autre.

Si l'on avait au moins affaire à quelque mari soupçonneux et farouche, le trouble-fête ordinaire de ces amours de contrebande ! A braver un Othello, blanc ou noir, il y a encore un certain courage, et le danger que l'on court a, comme tous les dangers, sa poésie. Bafouer ouvertement Bartholo ou Arnolphe ne me semble pas non plus un grand crime, parce que ces braves gens ont le tort de vouloir exiger l'exécution d'un contrat duquel ils seraient seuls à profiter, comme ils ont été seuls à y intervenir. Mais se trouver en face d'un homme dont le seul crime a été de croire qu'un serment prononcé librement et volontairement aurait quelque droit à être loyalement observé, surtout par une femme prise dans une famille honnête, et ayant reçu une éducation honnête ; et se joindre à cette femme, pour tromper celui qui a en elle et en vous une égale confiance, voilà ce qui, à mon avis, change beaucoup la thèse et fait descendre Don Juan, si beau, si jeune, si brillant, si galant homme qu'il soit par ailleurs, au rang d'un simple filou qui s'associe à une gourgandine pour exploiter un riche vieillard.

C'est pourquoi je me promis, dès ce jour-là, de mettre fin à un jeu qui ne pouvait me conduire qu'à être, tôt ou tard, ridicule, sinon odieux. Mais ce n'était déjà plus aussi facile que je l'avais cru, la belle Marcelle ne s'y prêtant pas du tout. Plus je me tenais avec elle sur la réserve, plus elle me témoignait de confiance et d'expansion. Plus j'espaçais mes visites chez le général, plus elle rapprochait les siennes à mon atelier. Toujours en tout bien tout honneur, cela va sans dire. Mais le diable, qui s'y connaît, sait bien qu'à ce manège-là il ne perd rien pour attendre, et moi je m'en doutais un peu. Si bien qu'avant-hier, en arrivant chez moi, M^{me} Bonnet me trouva en train de faire mes malles pour aller te rejoindre.

« Qui donc part ici ? s'écria-t-elle.

— Moi, répondis-je.

— Et pourquoi partez-vous ? Vous est-il survenu quelque affaire qui vous y force ?

— Aucune. Je pars pour partir...

— Ce n'est pas une raison, cela. Est-ce que vous avez des créanciers ?

— Hélas ! non. C'était bon pour les gentilhommes d'autrefois. Mais

nous autres bourgeois, nous avons perdu toutes les poésies, même celle des dettes.

— Alors, vous ne partez pas ! dit-elle de ce ton d'autorité mutine qui, de la part d'une femme, promet bien des choses, et en me retirant des mains, pour le jeter sur un divan, un objet que je me disposais à emballer.

— Voudriez-vous me dire le motif qui pourrait m'en empêcher ?

— Le motif, c'est que je ne le veux pas.

— Ah ! je ne savais pas que vous eussiez le droit de « vouloir » avec moi.

— Eh bien ! je le prends, ce droit.

— Et vous en acceptez les conséquences ?

— Ne dites donc pas de niaiseries. Vous savez bien que c'est impossible ; et je sais bien, moi, que vous ne vous en souciez guère. »

Ce dernier mot et le regard qui l'accompagnait demandaient une réponse directe. Mon premier mouvement fut, je l'avoue, de la faire telle qu'elle était attendue ; mais un instinct de défiance l'arrêta heureusement sur mes lèvres. Mon second mouvement, plus réfléchi, fut d'avouer à M^{me} Bonnet que je me souciais médiocrement en effet de ce dont il était question. Mais c'est là une de ces vérités que l'on ne peut pas dire à une femme, si mal ou si bien qu'on soit avec elle. Je me bornai donc à répliquer :

« C'est précisément parce que c'est impossible que j'ai raison de partir, et que vous auriez tort de vouloir m'en empêcher.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que nous jouons un jeu dangereux.

— Quel jeu ?

— Nos relations secrètes.

— Ah ! c'est un jeu pour vous, je suis bien aise de l'apprendre. Mais pour qui donc « ce jeu » est-il si dangereux ?

— Oh ! pour moi seul. Je sais bien que vous êtes invulnérable, vous, et c'est une raison de plus de ne pas exposer votre réputation pour...

— Pour ?

— Pour rien.

— De mieux en mieux ! Tout à l'heure c'était un jeu, maintenant ce n'est plus rien. Ce n'est pas avec vous, convenez-en, que l'on peut se faire des illusions. Mais je crois bien que vous vous en faites une, en affectant de croire compromise par moi, au moins, la paix de votre cœur. Ce ne sont pas mes faibles attraits qui la troubleront jamais, cette précieuse paix ! »

Au ton de tendre amertume qui accentuait déjà d'une façon très-claire ces dernières paroles, M^{me} Bonnet ajouta un de ces regards, à la fois timides et brûlants, dont la fascination eût été irrésistible si elle n'avait été encore plus inquiétante. J'y vis, pour ma part, une si évidente intention de m'amener à un aveu, c'est-à-dire à un désarmement dont elle se réservait de profiter pour m'accabler, que, voulant lui montrer que je lisais dans ses cartes, je m'écriai :

« Et pourquoi voulez-vous que je m'expose à la compromettre, cette paix, pour qui n'aurait rien à me donner en échange ? Vous trouveriez très-amusant, je le sais, de me voir amoureux de vous ; peut-être même daigneriez-vous me plaindre, comme si j'avais mal aux dents ou à la tête. Mais, attendu que ce serait tout...

— Qu'en savez-vous ? dit-elle. Pourquoi voulez-vous que je croie aux dangers que vous courez, lorsque vous me refusez le privilège de les partager et d'en pouvoir souffrir aussi ? Appelez-moi tout de suite : « Cœur de marbre ! » Ce sera d'une littérature plus arriérée, peut-être, mais plus franche, au moins, que toute celle que vous faites ici, depuis une heure, pour sauver votre égoïsme d'une situation dont les ennuis vous semblent déjà probablement dépasser les bénéfices. J'aurais dû y penser plus tôt, je l'avoue ; mais, avouez vous-même que vous vous en avisez bien tard, de ces prétendus dangers dont vous ne vous êtes guère soucié, tant que « le jeu » puisque jeu il y a, vous a amusé. Car enfin, pourquoi, au lieu de les rechercher, ne les avez-vous pas repoussées, dès le début, ces relations terribles ? Pourquoi avez-vous répondu à mes avances imprudentes ? Pourquoi êtes-vous venu me rejoindre au Bois, un jour où je vous avais dit, sans intention, je vous l'atteste, que j'irais ? Pourquoi enfin, m'avez-vous attirée chez vous, quand j'avais d'abord refusé d'y venir ? Que vous n'ayez pas songé aux conséquences qui vous effrayent maintenant, je le comprends, n'y ayant pas songé moi-même. Mais pourquoi, alors, vous montrer aujourd'hui plus prudent que moi, quand, malgré ce que vous en dites et en pensez, j'y risque plus que vous, puisque ma réputation est en jeu, tandis que la vôtre n'a rien à craindre ? Et c'est quand cette affection que vous m'avez promise m'est peut-être devenue nécessaire, que vous venez me la retirer, en me laissant seule subir les conséquences d'une situation que vous avez faite avec moi ! Ah ! tenez, je ne suis pas dupe de vos grands mots, car je vois derrière de bien petites choses ! »

Elle s'était peu à peu animée en prononçant ce petit discours « assez bien arrangé » et, si je n'en étais pas dupe non plus, j'en fus d'autant plus ému dans le moment que j'étais forcé de m'avouer qu'elle avait

jusqu'à un certain point raison. Aussi mon émotion fut-elle mêlée d'un mouvement d'impatience contre moi-même qui me fit donner un grand coup de pied dans ma malle ouverte devant moi. M^{me} Bonnet prit cela pour un renoncement définitif à mon projet de départ, et elle m'en remercia en me sautant au cou et en m'embrassant... mais fraternellement toujours ! car, à la première tentative que je fis pour l'amener à préciser l'aveu, assez alambiqué mais très-clair, me semblait-il, contenu dans sa harangue, elle s'échappa en me jetant au visage le bouquet de violettes de Parme qu'elle avait à la ceinture.

Le soir, je reçus d'elle un billet qui n'avait d'autre objet que de m'annoncer sa visite pour le lendemain ; mais ce billet était signé « Votre sœur » et contenait une boucle de ses cheveux ! Quand je lui fis remarquer combien un pareil don était peu fraternel, elle me répondit avec un regard et un sourire d'une coquetterie adorable :

« Plaignez-vous donc, ingrat ! et comme je n'avais pu me dispenser de répondre à cette attaque, en l'entourant de mon bras, elle reprit, en évitant le baiser que j'allais lui donner : C'est vrai, pourtant, il faut être sages ! »

Mais, dans ses visites et ses lettres, qu'elle multipliait outre mesure, elle n'en poursuivit pas moins ce système de provocation qui, de la part d'une femme, jeune et belle, est toujours dangereux, si peu d'amour réel qu'elle vous inspire. Si j'avais pu aimer M^{me} Bonnet, il y a longtemps que j'aurais envoyé promener ce rôle ridicule de *Casto Giuseppe* : mais, malgré le charme puissant qu'exerce sur moi sa beauté, je sentais persister et même grandir l'antipathie qu'elle m'inspire, et, grâce à la situation où nous nous trouvions, je me voyais exposé à me voir, un jour ou l'autre, et sans m'en être aperçu, heureux... c'est-à-dire désespéré ! Il y a des femmes, — et elle en est, — qui ont pour règle, tout en refusant ce qu'on leur demande, de laisser prendre tout ce que l'on veut, et de ne s'effrayer des choses que quand on a la maladresse de les appeler par leur nom. Je résolus donc d'en arriver à tout prix à une rupture ; mais je tenais à ce que cette rupture vint de Marcelle elle-même, afin d'avoir, moi, la conscience en repos. Si peu que je crusse, en effet, aux grands mots dont elle se servait quelquefois, en parlant du « désespoir » où la laisserait la perte de mon « affection, » un scrupule qui serait de la fatuité monstrueuse, si ce n'était uniquement une crainte très-sincère de faire souffrir, m'arrêtait toujours. « Si pourtant, me disais-je, elle s'était « par hasard » laissé prendre au piège que nous nous tendions mutuellement ? si elle m'aimait enfin ? » Je te jure que je n'en croyais rien ; mais j'avais très-sérieusement peur,

cependant, que cela fût, parce que je n'aime pas à jouer avec la passion, si peu que je la partage. Il se cache tant de lâchetés sous le scepticisme affecté dont se parent certains hommes, et tant de cœurs sincères payent la défiance qu'inspirent avec raison ceux qui ne le sont pas, que je me suis promis de ne jamais hésiter à m'exposer à être dupe, plutôt que de risquer d'être la cause d'un malheur. Marcelle n'était pas, je le savais, de nature romanesque, et je ne craignais pas son désespoir. Et pourtant, je ne pouvais empêcher ma conscience de me dire : « Qui sait ? » Je l'avais vue quelquefois, à propos de ses chagrins domestiques, — plus ou moins mérités, — dans un tel état d'exaltation, que je me prenais à avoir peur de ce qu'elle était capable de faire, ne fût-ce que par orgueil et pour me prouver que j'avais eu tort de la railler quand elle se prétendait très-malheureuse.

Je résolus donc de soumettre son « affection » pour moi à une épreuve qui ne lui permit de s'en prendre qu'à elle-même, quel qu'en fût le résultat. Or, pour se fixer sur le degré d'amour que l'on inspire à une femme, le plus sûr moyen, c'est de la forcer à choisir entre sa passion et sa situation dans le monde, c'est-à-dire de lui proposer de l'épouser, si elle est libre, ou de l'enlever, si elle ne l'est pas. La plupart des femmes reculent devant cette dernière extrémité, sous prétexte de scandale; mais, en réalité, parce que, si elles aiment assez pour sacrifier leur honneur, elles aiment trop peu pour braver l'opinion, à laquelle elles tiennent plus qu'à tout le reste. — En conséquence, j'ai écrit ce matin à M^{me} Bonnet, une très-longue et très-convenable lettre, où, appelant les choses par leur nom, je lui déclare :

1^o Que je ne puis plus me dissimuler que le sentiment qu'elle m'inspire est de l'amour ;

2^o Que, si elle ne peut ou ne veut pas partager cet amour, je suis décidé à partir, l'« affection » anonyme qu'elle me donne en échange ne faisant qu'activer une flamme qu'il faut au contraire éteindre ;

3^o Qu'au cas où, se décidant à baptiser son affection, elle l'appellerait « amour » aussi, j'en serais bien heureux, et le lui prouverais en lui consacrant ma vie entière ; — mais que, l'aimant trop pour la vouloir autrement que « tout entière, » il fallait que, du jour où elle serait à moi, elle ne fût à nul autre, c'est-à-dire qu'en quittant, pour venir chez moi, l'hôtel de son mari, elle devait prendre la détermination absolue de n'y plus rentrer...

Et qu'enfin, j'attendrais jusqu'à dix heures, ce soir, sa réponse, que

je considérerais ou comme un don d'elle-même à toujours, ou comme un refus à jamais.

Or, cette réponse, je l'attends encore, mon cher ami. Il est neuf heures déjà... mais tant que le terme fatal ne sera pas passé, et même tant que je ne serai pas parti, je ne serai pas rassuré sur les conséquences d'une démarche que je n'ai tentée que par excès de conscience et avec l'espoir qu'elle tournerait à la confusion de mon amour-propre, mais au grand repos de ma vie; car, plus j'y pense, depuis que cette lettre est partie, plus je sens que l'acceptation de M^{me} Bonnet serait le plus grand malheur qui pût jamais m'arriver, puisqu'elle me lierait à une femme que je ne saurais aimer — ne pouvant avoir confiance en elle!... On sonne!...

C'est une lettre!... une lettre d'elle!... Mon sort y est contenu!... J'hésite à l'ouvrir... Allons!

O gioja! La réponse n'est pas longue; mais elle est éloquente. Je transcris :

« Puisque vous voulez que je me rende méprisable pour vous prouver mon « affection, » c'est que vous n'en êtes pas digne, et je vous méprise! »

O gioja! répéterai-je. — Vous vous trompez pourtant, adorable Marcelle, en prétendant que je ne vous aime pas. Si, je vous aime... de me mépriser; car votre mépris me permet de garder l'estime de moi-même que votre amour m'eût condamné à perdre. Merci donc! adieu!... et portez-vous bien!

Je ferme ma lettre, mon cher ami, et je pars... bien content. Attends-moi après-demain à Morlaix, par le paquebot du Havre. Comme je vais m'en donner, dans ton manoir, des plaisirs champêtres et vertueux, et comme, avant qu'on me reprenne à flâner autour de la femme du prochain, il fera beau temps... ah oui!

RAOUL SAUNIER.

A MONSIEUR RAOUL SAUNIER

Manoir de Kervézec, 28 septembre 1858.

O gioja! Raoul, viens vite! Laisse là cette triste conquête de M^{me} Bonnet, dont tu ne peux attendre ni bonheur réel ni gloire. Mais garde-toi de juger les femmes d'après celle-là. Accours! et il te fau-

dra bien, ici, courber la tête, ô sceptique ! et adorer ce que tu as blasphémé. Je te donne l'exemple. Cette pauvre Renée !... J'ai été bien sévère et bien maussade pour elle ; mais comme elle s'est noblement vengée, et comme je me repens, et lui pardonne, et l'aime, depuis qu'elle a... Mais je ne puis pas te dire cela de suite. J'ai le cœur trop plein de bonheur pour qu'une parole suffise à l'épancher. Je ne saurais dormir d'ailleurs avant quelques heures. En voilà une que j'ai quitté Garlan — officiellement au moins, car, rentrant par le parc, je suis resté à rôder dans le parterre, tant qu'à une certaine fenêtre a brillé une pâle lumière, plus resplendissante pour moi que toutes les étoiles du firmament. Le bonheur la faisait veiller aussi, celle qui habite cette chambre. Je voyais sa forme élégante passer et repasser sans cesse dans le cadre éclairé qui se découpait sur la sombre façade. Elle s'asseyait parfois devant une table, y appuyait ses coudes, et le front dans ses mains, elle songeait... Elle s'est enfin approchée de la fenêtre ; elle a longtemps laissé ses yeux errer dans le ciel splendide ; elle a posé ses deux mains sur sa poitrine comme pour en comprimer les battements, et elle a murmuré... mon nom. J'ai prononcé à demi voix le sien. Un faible cri lui est échappé. Ses yeux se sont obstinément fixés sur les feuillages sombres qui me cachaient, et elle a tendu les bras... J'ai eu la force de résister à la fascination qui m'attirait vers elle, et, sans me montrer, sans rien dire, je me suis éloigné, trouvant convenable, mais très-cruel, de ne pas m'exposer à compromettre par une démarche inconsidérée celle que je pouvais revoir dès le lendemain sans obstacles ni commentaires. Je suis donc revenu reprendre possession de mon ancien domicile, et j'y resterai désormais jusqu'à ce que je rentre à Garlan, et pour n'en sortir cette fois qu'avec ma chère proie... Mais demain ne viendra jamais, mon cher ami, si tu ne me permets d'abréger les heures qui m'en séparent en te racontant le dénouement aussi heureux qu'inespéré de mon roman. — Oh ! rassure-toi, quoi qu'il arrive, ce roman est trop beau pour n'être pas le dernier.

Hier, j'étais à Morlaix, où j'étais retourné sans avoir pu revoir Jane, le lendemain du jour où je t'écrivais, et où j'étais resté depuis, incertain, triste, découragé, mécontent de moi, qui ne savais me décider ni à agir ni à partir, et mécontent de Jane, dont l'attitude vis-à-vis de moi pendant ma convalescence, et depuis que j'avais quitté Kervézec, me semblait, à distance, de plus en plus énigmatique.

Quoique la perspective de revoir Renée me rendit peu agréable l'idée d'une visite officielle à Garlan, je trouvais que Jane aurait dû

m'y attirer, puisqu'elle ne m'avait pas caché la modification que l'opinion de lord H... avait opérée dans les dispositions de ma tante à mon égard. Elle ne se souciait donc pas de me revoir et voulait éviter probablement de me fournir l'occasion de lui dire ce qu'elle répugnait à entendre. Le résultat de ces alternatives, plus douloureuses encore que puériles, d'espoir et de crainte, c'est que je ne faisais rien, ne sachant que faire, et il n'y avait aucune raison pour que je sortisse jamais de cette inaction, lorsque, ce matin, m'est arrivé, par la poste, le billet que tu trouveras ci-inclus, dont la forme ambiguë et l'écriture m'arrêtèrent moins qu'elles ne l'eussent fait certainement, si j'avais pu songer à autre chose en le parcourant qu'au nom dont il est signé et à l'issue que son contenu donnait à la déplorable situation où je me débattais depuis si longtemps déjà. Sans me demander, en effet, quel motif pouvait engager Jane à solliciter de moi ce rendez-vous mystérieux, quand rien ne m'empêchait d'aller ouvertement à Garlan, je partis de suite, avec le ferme projet de profiter de l'occasion pour parler, quoi qu'il pût en advenir. Je franchis rapidement — plus rapidement qu'il ne m'est jamais arrivé de le faire, — la distance qui sépare Morlaix de Kervézec. Je trouvai, sous le porche, la petite Maharite qui, d'un air mystérieux, dont le mécontentement me frappa seulement plus tard et quand j'en connus la cause, me dit : « On vous attend là-haut ; » j'escaladai l'étroit escalier en spirale, et, sans frapper, j'ouvris la porte de cette chambre, où j'ai été successivement si malheureux et si heureux. Les choses y étaient encore dans le même état que lorsque j'en étais parti, si triste, quelques jours auparavant ; les dernières fleurs qu'y avait apportées M^{me} de Meslay achevaient de se faner sur la cheminée. Une femme était assise, tournant le dos à la porte, dans le grand fauteuil où j'aimais tant à voir Jane, pendant mes derniers jours de convalescence. Elle se leva au bruit et se retourna... et je me trouvais en face de Renée...

Si l'idée de la revoir devant sa famille m'avait seule empêché, malgré mon désir, de retourner à Garlan, il m'était encore plus désagréable, ou plutôt plus pénible, de la rencontrer seule, et dans un lieu où je ne pouvais refuser d'entendre, s'il lui convenait de l'essayer, une explication justificative, que sa rupture avec le marquis et le repentir qu'elle avait témoigné à Jane de sa conduite à mon égard, ne rendaient que trop probable. Or, en me ramenant vers celle-ci, dont une illusion avait pu seule me détourner, la trahison de Renée avait eu un résultat trop heureux, pour que je n'en eusse pas oublié la souffrance et surtout pour que j'eusse le droit d'en garder rancune. A quoi bon

alors accepter une réparation humiliante pour celle qui me l'aurait faite sans compensation, puisque, même en lui pardonnant, ce que j'étais tout disposé à faire, il me serait absolument impossible de lui rendre mes sentiments d'autrefois ? Mais comment, d'un autre côté, repousser cette explication sans froisser peut-être encore plus cette pauvre enfant par un dédain apparent, que ne le ferait une sévérité dont je n'avais plus ni le droit ni le désir ? Ces réflexions, qui m'avaient traversé l'esprit avec une rapidité merveilleuse, provoquèrent en moi un vif mouvement d'impatience que je ne pus réprimer assez pour qu'il ne fût pas remarqué par Renée. Un sourire plus triste qu'enjoué lui effleura les lèvres, et elle me dit d'une voix étrangement émue :

« Si peu de droits que me donne le passé à votre indulgence, je la réclame pourtant pour un nouveau tort que je n'ai pu me dispenser d'avoir envers vous. Si je vous avais demandé une entrevue, vous me l'auriez probablement refusée, comme c'était votre droit. Or, ayant absolument besoin de vous parler, à vous seul, et un peu longuement peut-être, il m'a bien fallu, à mon grand regret, vous tendre un piège...

— Un piège ? répétai-je, surpris.

— Oui, vous m'avez forcée à commettre un faux, en imitant l'écriture de ma sœur et en lui empruntant sa signature. Ne vous en étiez-vous pas aperçu ?

— Non ; mais pourquoi ? demandai-je, en me reprenant à craindre qu'une entrevue amenée par un moyen pareil m'exposât au rôle aussi ridicule que douloureux de juge inexorable.

— Oh ! ne « craignez rien, » se hâta de répliquer Renée qui semblait avoir deviné ma pensée. Quelque complète que soit en moi la conscience de mes fautes passées, je ne saurais « encore » abdiquer assez mon orgueil pour vous en demander le pardon...

— Mais, ma chère Renée, balbutiai-je, effrayé outre mesure de la tournure que prenait l'entretien, je ne vous en veux...

— Passons, je vous en supplie, fit-elle vivement. L'indulgence trop facile et trop prompte, en certains cas, ressemble souvent à du dédain, et je compte assez sur votre cœur pour me l'épargner. — Je voulais seulement vous faire comprendre que, si j'ai cherché et obtenu, même par la ruse, cet entretien, ce n'est pas pour vous faire ma confession ; mais, si étrange que puisse vous sembler cette prétention, pour vous demander la vôtre... » Et, comme mon silence et mon attitude ne lui paraissaient et n'étaient réellement rien moins qu'encou-

rageants pour toute tentative de plaisanterie, Renée reprit, après une assez longue pause : « Vous ne vous souciez pas, je le vois, de m'accorder ma requête, et je le comprends. Aussi, soyez bien persuadé que des motifs très-sérieux me font seuls insister, car j'insiste ; et, puisque vous vous obstinez à vous taire, permettez-moi de parler, comme je vous permets, moi, de m'interrompre si je me trompe. — Je sais, quoique Jane ne m'en ait rien dit, tout ce qui s'est passé ici même depuis deux mois. Vous avez été malade, et tandis que moi, qui en étais peut-être la cause, je m'éloignais, cherchant, dans le mouvement et le bruit des fêtes, l'oubli que je n'y trouvais pas, Jane, devinant avec son cœur que vous auriez besoin d'elle, est restée près de vous, vous a soigné et sauvé — réparant, comme toujours, le mal fait par les autres. Oh ! combien j'ai été ingrate envers elle, mais vous... vous avez été bien cruel !...

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je involontairement, quoique je sentisse de plus en plus le danger de ma situation. En quoi ai-je été cruel ?

— En vous éloignant d'ici, à la première annonce de mon retour, sans vous demander si vous n'y laisseriez pas des regrets peut-être éternels. »

Cette fois, je perdis patience. En me trouvant en face de Renée, j'avais craint d'avoir à rester inflexible devant le repentir sincère d'un cœur déplorablement faussé sans doute par une amitié dangereuse, mais encore susceptible de retour. Mais, au ton de légèreté inconvenante sur lequel elle s'obstinait à le prendre avec moi, devant qui elle me semblait devoir être moins oublieuse d'un passé encore très-récent, je crus nécessaire de couper court à toute illusion, au risque d'être brutal, et je lui dis très-sérieusement :

« Écoutez-moi, ma chère cousine. En préférant l'amour du marquis de Coathuel au mien, vous m'avez donné le droit de reprendre un cœur dont vous n'avez pas voulu. Or, si je ne reprends pas sans motifs graves ce que j'ai une fois donné, je ne rends jamais ce que j'ai une fois repris.

— C'est clair, dit-elle, en dominant, non sans efforts, à ce qu'il me parut, l'émotion qui lui avait causée d'abord cette déclaration humiliante pour ses prétentions. Mais, si cela m'explique pourquoi vous êtes parti d'ici afin de ne pas me revoir, je ne puis toujours pas comprendre pourquoi vous êtes resté depuis à Morlaix ?... »

Cette obstination était tellement inconcevable de la part d'une jeune fille qui, à défaut de cœur, m'avait au moins toujours semblé douée d'une bonne dose d'orgueil, que j'éclatai tout à fait :

« Je ne suis pas parti d'ici dans la crainte de vous aimer encore; mais, puisque vous tenez à le savoir, je suis resté à Morlaix, parce j'aime une autre femme...

— Jane, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! oui, Jane, que j'avais cru retrouver en vous, et qu'en réalité j'ai toujours et seule aimée...

— Allons donc ! s'écria-t-elle d'un ton de gaieté incompréhensible pour moi. J'ai cru, mon cher Olivier, que je ne réussirais jamais à vous faire avouer une chose trop naturelle pour que je ne l'eusse pas un peu devinée. Mais, puisque vous aimez Jane, pourquoi ne lui dites-vous pas à elle-même.

— Parce que j'ai peur qu'elle se défie, quand il se retourne vers elle, d'un cœur dont elle recevait, il y a deux mois, les confidences pour une autre ; et surtout parce que je tiens à conserver le plus longtemps possible mon espérance, si comme, je le crains, elle ne doit pas se réaliser.

— Vous êtes trop modeste. Mais voici de quoi vous rassurer, et me faire pardonner bien des choses. »

Renée me tendit un paquet dont les cachets étaient brisés, et sortit avant que j'eusse compris de quoi il était question et avant que l'idée me fût venue de lui demander une explication. J'ouvris le paquet. Il contenait une dizaine de lettres écrites par Jane à son amie M^{me} Bernard, depuis mon arrivée à Garlan jusqu'à aujourd'hui. Ces lettres... je te les ferai lire, mon cher Raoul ; mais je ne t'en dirai rien ici. Je n'y compris alors qu'un seul mot. Elle m'aimait ! Elle m'avait toujours aimé : avant son mariage, pendant ces quatre années d'un martyre, accepté sans en avoir conscience, et que j'aurais pu empêcher d'un mot, et depuis qu'ayant retrouvé sa liberté, elle avait pu se reprendre à l'espérance. Ah ! fou que j'étais. Elle m'aimait comme aiment les anges ou plutôt les vraies femmes ; elle m'aimait au point d'enrichir sa sœur pour l'engager à me prendre, lorsque je croyais, dans mon aveuglement, qu'en elle était mon bonheur. Et moi, pendant ce temps-là... Ah ! je ne suis pas digne d'elle !

Quand j'eus finis de dévorer ces pages dont l'éloquence ardente m'enivrait, je m'élançai vers la porte... Jane entra. Je courus à elle et, l'entourant de mes bras, je posai mes lèvres sur ses lèvres, et lui donnai mon âme et pris la sienne dans le plus religieux baiser que jamais deux créatures humaines aient échangé... Incapable de prononcer une parole, je lui montrai ses lettres. Elle poussa un cri, voulut les saisir, et, comme je les lui refusais, elle cacha son visage sur ma

poitrine avec un de ces mouvements de pudeur heureuse dont l'amour a seul le secret.

« Quoi ! m'écriai-je enfin, tu m'aimais ; tu savais que je ne pouvais aimer que toi, et tu m'aidais à faire ton malheur et le mien : si pourtant j'avais épousé Renée?...

— Je crois bien que j'en serais morte ; mais, puisque c'était ta fantaisie...

— Heureusement que ce n'a pas été celle de ta sœur — et de la mienne aussi ; car nous allons bien l'aimer et la sauver, cette chère enfant qui nous a préservés tous deux de notre folie, et qui répare si bien aujourd'hui les siennes... ou plutôt celles que lui a fait faire M^{me} Marcelle Bonnet, que le ciel confonde... non, bénisse ! puisque, sans elle, Renée n'aurait pas eu certainement la bonne idée de me trahir.

— Chut ! » me dit Jane, en me serrant la main et en me désignant du regard Renée qui entrait.

Elle était très-pâle et semblait avoir pleuré. L'expression de défi railleur et provocant qui m'avait quelques instants auparavant tant irrité contre elle avait fait place sur son visage à une gravité mélancolique qui solennisait sa beauté. Elle s'avança vers nous, et, au moment où nous lui tendions spontanément nos mains et nos bras, elle se mit à genoux devant et entre nous, et nous dit :

« Maintenant que tout est réparé, voulez-vous l'un et l'autre me pardonner ? »

Nous la relevâmes, et nous étions tous trois enlacés dans une fraternelle étreinte, lorsque, sur le seuil de la chambre, apparut l'éternelle, majestueuse et étonnée figure de la dernière des Garlan, suivie du chevalier. Elle était encore pourpre, ma noble et chère tante ; mais c'était moins de courroux cette fois que de l'ascension qu'elle venait de faire de la rampe assez rude de l'escalier du manoir. Pendant que je lui baisais la main, elle me dit, d'un ton où il n'y avait plus rien d'hostile :

« Vous êtes donc incorrigible, mon beau neveu ? Je vous demande un peu s'il n'était pas plus simple, puisque vous vouliez nous revoir, de venir « au château, » que de choisir ce taudis pour une réunion de famille, dont vous allez, je pense, nous dire le but.

— Ce n'est pas moi, chère tante, répondis-je qui vous ai fait venir ici, et, si vous aviez tardé un quart d'heure, je serais allé à Garlan, vous rendre mes devoirs et vous demander la main de...

— De Renée ?

— Non, de Jane.

— Jane ? Je n'y comprends plus rien.

— Et bien ! si vous voulez accepter mon bras pour retourner « au château » je vous expliquerai en chemin... »

Nous revînmes tous ensemble, et je n'eus pas de peine à obtenir de ma tante un consentement qu'elle ne pouvait d'ailleurs me refuser, surtout puisqu'elle était déjà à peu près résignée à me l'accorder, même pour Renée. Elle me demanda comment il se faisait que m'aimant, Jane eût, au dire de Renée, essayé de me marier à celle-ci. Je ménageai autant que possible, dans mon récit très-succinct d'ailleurs, la susceptibilité de la sœur aujourd'hui repentante de Jane. Mes deux cousines nous suivaient en se donnant le bras. Mais le chevalier, qui avait marché seul d'un air préoccupé, me prit à part dès que M^{me} de Kerven m'eut quitté, et me dit :

« J'ai trouvé un moyen d'utiliser, pour ton mariage avec Jane, les vers que j'avais faits pour celui de Renée avec M. de Coathuel. Dans mon épithalame « Renée » qui a deux syllabes rimait avec « hyménée ». Or « Jane » n'a qu'une syllabe ; je mettrai donc « Jeannette » qui est moins noble, mais tu n'es pas marquis toi, et le nom ainsi modifié rimera très-bien avec « chambrette » qui convient tout à fait pour un artiste. »

Et l'excellent « ménestrel » nous quitta pour aller faire à son manuscrit ces modifications importantes. Ma tante remonta chez elle, et Renée ne tarda pas non plus à nous laisser seuls, Jane et moi. Ah ! ces heures de délices ne se racontent pas. Je lui demandais à chaque instant pardon de l'avoir fait tant souffrir.

« Est-ce que j'ai souffert ? répliquait-elle. Je ne m'en souviens plus. Il me semble que je suis née d'aujourd'hui. »

Nous fîmes mille projets pour l'avenir, et nous convinmes de rester finir l'année ici, ce qui sera à peu près nécessaire d'ailleurs, l'obtention des dispenses devant retarder beaucoup notre mariage. Je vais donc me mettre à travailler pour lord H... et si, dans les circonstances où je me trouve, je ne le contente pas, c'est qu'il sera difficile. — Viens vite, mon cher Raoul, un peu pour moi qui ai besoin de te serrer la main dans ma joie, et beaucoup pour toi, qui me sembles bien près de faire des sottises pour une femme qui, ainsi que tu me le disais, ne vaut pas le temps qu'elle te ferait perdre. — Viens donc ; mais oublie absolument que j'ai voulu te faire épouser Jane. Décidément Talleyrand n'avait pas tort. Il faut se défier de son premier mouvement — parce qu'il est trop bon ! — A bientôt, n'est-ce pas !

OLIVIER MALET.

A MADAME ALINE BERNARD

Garlan, 4 octobre 1858.

Ne m'abandonnez pas, chère madame ! Puisque vous m'avez sauvée de moi-même, ne me laissez pas seule. Tout me manque à la fois. En me détournant, dès que je l'ai reconnue, de l'illusion qui m'avait fait chercher le bonheur dans les satisfactions de vanité d'un riche mariage, j'avais follement espéré retrouver l'amour que j'avais dédaigné. Hélas ! je n'en étais plus digne, et il s'était justement retiré de moi. L'amie qui m'avait poussée dans cette voie dangereuse, soit qu'elle m'en veuille de ne pas l'y suivre, soit qu'elle préfère y marcher seule, ne répond pas à mes plus tendres avertissements pour l'arrêter, et l'insistance que l'on met à me détourner d'elle me fait craindre qu'il soit trop tard. Jane et Olivier m'ont tous deux pardonné et sont bien bons pour moi, mais ils sont heureux... qu'irais-je faire dans leur bonheur ? Puis, avec quelque attention qu'ils s'efforcent de me faire oublier le passé, je ne me sens pas à l'aise avec eux... Il ne me reste rien, ni personne. Ne m'abandonnez pas, madame, je vous en supplie, et aidez-moi à obtenir l'absolution de ma propre conscience, qui pourra seule me faire accepter l'indulgence des autres.

Jane m'a dit vous avoir écrit, et elle a dû vous informer du résultat heureux auquel je suis, grâce à vous, arrivée. Mais, ce qu'elle ne pouvait connaître, et ce que je crains moi-même de ne pouvoir vous exprimer, c'est à quel point j'ai été touchée de l'appel muet que vous avez fait à ma conscience, en pensant qu'il suffirait. En changeant l'adresse de votre envoi, vous pouviez atteindre plus certainement votre but ; et pourtant, malgré les sérieux motifs de prévention que vous aviez contre moi, vous vous êtes dit que la sœur de Jane pouvait être égarée, — oh ! oui ! bien égarée ! — mais ne devait pas être tout à fait mauvaise ; et, qu'après lui avoir montré son devoir, il n'était peut-être pas nécessaire d'insister pour l'y faire rentrer. — Ah ! quel amer retour la lecture de ces lettres m'a fait faire sur moi-même ! Comme je me suis trouvée petite, dans mon ingratitude égoïste envers celle qui, me sachant telle, sacrifiait son bonheur, non pas même au mien, puisqu'elle avait tant de raisons de croire impossible que je pusse jamais le comprendre ni le prendre ; mais à un scrupule de loyauté exagérée qui augmentait le mérite du sacrifice de la certitude de

son inutilité... Eh bien ! chère madame, quoi qu'il m'en coûte, je dois vous l'avouer, afin de ne pas usurper votre absolution complète, dont je ne suis pas encore digne. Malgré la conscience que j'avais de mes torts envers Olivier et envers Jane ; quoiqu'il fût évident pour ma raison que l'aveuglement qui l'avait fait, lui, me préférer un moment à ma sœur n'avait pu résister à la comparaison amenée par les circonstances entre sa conduite et la mienne ; au-dessous du désir sincère que j'avais de voir l'amour de Jane partagé et son abnégation récompensée, je ne sais quel espoir honteux et niais subsistait en moi, de n'être pas encore vaincue. J'ai hésité, hélas ! à faire des lettres que vous m'aviez communiquées l'usage que vous attendiez de moi, et, en attirant Olivier à Kervézec, pour les lui remettre au lieu de les lui envoyer à Morlaix, je cédaient autant au désir de le revoir et de le reprendre peut-être, qu'à la crainte de lui faire une confidence indiscreète, si, par impossible, il n'avait pas aimé ma sœur ! — C'est donc seulement quand, poussé à bout par moi, qui voulais, dans tous les cas, le forcer à s'expliquer, Olivier m'a signifié ma condamnation absolue, que je suis rentrée en moi-même et que j'ai bravement « accepté » le rôle que je m'étais tracé et l'expiation que je m'étais imposée.

Cette expiation, devant laquelle j'ai trop reculé, je m'y sou mets pleinement aujourd'hui. Mais je vous demande de m'y aider, chère madame, et de me donner, non pas la volonté, — je l'ai ! — mais le courage de l'accomplir. Je n'ose m'adresser à ma mère, non pas que je doute de son cœur, mais, ce qui pourrait excuser ma conduite passée, si j'en voulais accepter une excuse, est aussi ce qui me met en défiance de sa raison. En me sentant appuyée par elle dans mes projets d'ambition, je suis allée plus loin que mon cœur, si égaré qu'il fût, ne m'eût entraînée, et je ne me suis avoué ma folie que quand le bonheur qui s'offrait à moi était à jamais perdu. Je ne le regrette pas, puisque c'est ma sœur qui l'a pris, et qu'elle le méritait plus que moi ; mais... ah ! madame, ne m'abandonnez pas !

RÉNÉE DE KERA VEN.

A MADAME ALINE BERNARD

Garlan, un an après.

.....Ce que j'avais cru entrevoir le jour même de mon mariage, mais ce à quoi, dans l'égoïsme de mon ivresse, je n'avais pas voulu m'ar-

rêter, n'était que trop réel. En abdiquant en ma faveur ses prétentions à l'amour d'Olivier, Renée m'avait sacrifié plus qu'un caprice. La naturelle exaltation qui accompagne et rend possible tout renoncement avait encore exagéré l'objet du sien, et le jour où j'épousais Olivier, ma pauvre sœur l'aimait sérieusement. Son attitude ne tarda pas à me révéler ce douloureux mystère. Au lieu de prendre sa part du bonheur qu'elle avait fait, elle s'efforçait d'en fuir la vue. Elle évitait avec un soin affecté de rester près de nous, qui aurions tant voulu, par notre affection, lui témoigner combien nous lui étions reconnaissants d'avoir dissipé, par son intervention, les scrupules qui séparaient nos mains quand nos âmes étaient unies. J'essayai d'abord de me persuader qu'elle me gardait un reste de rancune de l'avoir emporté sur elle dans une rivalité où son amour-propre seul était engagé. Mais les caresses tristes et presque soumises par lesquelles elle répondait seulement aux questions inquiètes que je lui adressais sur le changement survenu dans son caractère naturellement si expansif, me forcèrent à chercher ailleurs la cause du mal, et le souvenir de mes anciennes souffrances me mit bientôt sur la trace des siennes.

Je fus épouvantée de ma découverte. Dans la foi absolue que m'inspirait la tendresse d'Olivier, je ne songeai pas une minute à être jalouse de cette pauvre enfant. Je me sentis le cœur saisi de compassion, et mon bonheur, pris aux dépens du sien, me causa des remords. Je me reprochais les plus innocentes caresses qu'il m'était arrivé de faire à Olivier devant elle qui devait en souffrir, et je le trouvais, lui, cruel de ne pas ménager davantage une affection qu'il avait trop désirée pour avoir le droit de la tant dédaigner. Je n'assurerais pas qu'il n'y eût pas un peu d'orgueil dans ma pitié ; j'étais si follement enivrée de mon triomphe, que j'aurais volontiers, comme un souverain absolu, fait des largesses de trésors que je savais appartenir à moi seule et ne pouvoir jamais s'épuiser. Mais ma préoccupation d'épargner à Renée la vue de félicités qui lui étaient pénibles était si constante, qu'Olivier s'en aperçut. Un jour que j'avais esquivé un baiser dont une première tentative avait fait sortir ma sœur, il me demanda d'un ton boudeur pourquoi je le mettais ainsi à la diète ?

« Tu n'as donc pas remarqué ? lui répliquai-je, en le dédommageant largement, et en lui désignant des yeux Renée qui s'enfonçait lentement sous les arbres dépouillés du parc.

— Ah oui ! répondit-il d'un ton de fatuité très-comique ; bah ! ça lui apprendra à dédaigner, quand il s'imaginait l'aimer, « un homme comme moi ! »

— C'est bien, repris-je sur le même ton; alors vous trouverez bon, monsieur, qu'une femme comme moi apprenne à un homme comme vous à la laisser presque mourir de chagrin sans y faire la moindre attention.

— C'est vrai, au moins, que je n'ai pas le droit d'être sévère. Je suis plus coupable qu'elle, puisque j'ai bêtement méconnu un amour profond, tandis qu'elle m'a seulement détourné d'une illusion qui nous eût, en se réalisant, rendus tous deux malheureux, ou plutôt tous trois. Et cependant je suis heureux plus que je ne mérite, lorsqu'elle est punie... Ce n'est pas juste, ça. Pauvre petite sœur! je l'aime bien; et, cependant, je crois qu'il est bon qu'elle souffre un peu; d'abord, pour qu'elle devienne tout à fait bonne, en abdiquant, sous les coups de la douleur, tous les petits travers d'éducation qui l'ont égarée, et surtout, afin qu'elle se guérisse radicalement de sa fantaisie actuelle. »

Quoique je trouvasse le remède cruel, j'étais forcée de reconnaître qu'Olivier devait avoir raison, et, tout en introduisant le plus possible d'adoucissements dans les prescriptions du médecin, je me résignai à laisser s'opérer la cure. Nous y fûmes aidés, plus que je l'aurais voulu, par quelqu'un qui me semblait y prendre un intérêt très-vif, mais pour moi incompréhensible. Ce quelqu'un, c'est M. Raoul Saunier, cet ami d'Olivier que celui-ci avait entrepris de me faire épouser — autrefois! Arrivé le lendemain même du jour où, grâce à toi, mon sort fut décidé, il était resté pour aider Olivier dans son travail, d'abord à Kerzévec, et, ici même, après notre mariage. Ce jeune homme qui, ainsi qu'il me l'a expliqué, dit toujours du mal des femmes telles qu'elles sont, parce qu'il les aime et les respecte beaucoup telles qu'elles devraient être, ne cachait pas assez, à mon gré, une sorte d'antipathie pour Renée, dont il connaissait la conduite envers Olivier, mais dont il oubliait trop le retour et le repentir. Sans sortir avec elle des limites de la plus stricte politesse, il ne cessait de la poursuivre d'allusions et de demi-mots dont elle devait, quoiqu'elle ne le montrât pas, être cruellement atteinte. Cela alla si loin qu'un jour, où un trait plus cruel avait amené dans les yeux de Renée des larmes qu'elle avait vainement essayé de nous dissimuler en sortant vivement, je reprochai à M. Saunier sa dureté sans motifs.

« J'ai au contraire, me répondit-il, plusieurs motifs qui sont tous plus sérieux les uns que les autres; et, au lieu de m'en vouloir, vous devriez au contraire me savoir gré de poursuivre avec acharnement jusque dans ses derniers retranchements ce démon de l'orgueil qui a

failli faire de la sœur de « l'incomparable » Jane, qui me réconcilierait, si c'était possible, avec la partie féminine du genre humain, une espèce de Marcelle, qui suffirait à elle seule à me faire méconnaître à jamais « ce sexe à qui je dois ma mère » il est vrai, mais auquel nous devons aussi beaucoup d'autres personnes moins dignes de respect. Demandez à votre adoré seigneur et maître si je n'ai pas raison.

— Ah ! oui, répondis-je ; vous vous entendez tous, pour vous dédommager, aux dépens du plus grand nombre des femmes, de la justice que vous êtes forcés de rendre à quelques-unes.

— Et les femmes, même les... moins déraisonnables, ne veulent pas comprendre qu'il est plus humain de faire pleurer un enfant aujourd'hui, que de lui laisser les défauts qui le rendraient malheureux plus tard. »

Malgré la répugnance que m'inspiraient ces moyens héroïques, je n'osais pas trop m'opposer à leur emploi, en voyant combien le caractère de Renée se modifiait en bien, et combien, par suite, la plaie secrète de son cœur semblait trouver, dans les dérivatifs qu'elle s'imposait, un bienfaisant remède. Elle continuait, il est vrai, à s'isoler de nous le plus possible ; mais je remarquais en même temps qu'elle travaillait sérieusement à poursuivre et à compléter son instruction, aussi superficielle que celle que nous recevons toutes, hélas ! Elle demandait souvent à Olivier de lui indiquer les livres qu'elle pouvait lire, et elle acceptait volontiers les conversations sérieuses que nous avions tous soin de provoquer. Elle a dû, après notre départ pour Paris, persévérer dans cette voie ; car, à notre retour ici, voilà un mois, nous avons été frappés de la transformation complète qui s'est opérée en elle. Elle est devenue tout à fait bonne, simple, douce, parfaite enfin, au point que j'en serais jalouse, si je n'en étais heureuse. Il n'apparaît plus trace de ses anciens préjugés aristocratiques ni des ambitions de fortune qui en étaient la conséquence, et, ce qui est pour moi plus important, elle est avec Olivier et avec moi « tout à fait fraternelle, » comme elle se montre maternelle avec notre enfant. Notre ami Raoul, qui est venu nous rejoindre depuis quinze jours, n'a pas été le moins émerveillé ni le moins heureux. Il ne l'a pas caché à Renée, et celle-ci, loin de lui garder rancune de ses préventions passées, est fière je crois, d'en avoir triomphé. Peut-être avait-elle deviné avant nous, ce que Raoul m'a avoué aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il ne détestait tant ma sœur que parce qu'il avait peur de l'aimer.

« Mais j'ai eu beau faire, a-t-il poursuivi, c'est fait ! je l'aime, Jane !

— Et elle ? lui ai-je demandé, en riant de l'air penaud dont ce sceptique avouait sa défaite. Que lui disiez-vous ce matin, dans le parc, quand vous restiez toujours en arrière de nous ?

— Je lui affirmais que je n'étais pour rien dans le procès en séparation que le général Bonnet intente à la belle Marcelle — pour incompatibilité d'humeur.

— Et que répondait-elle ?

— Elle m'annonçait que le marquis de Coathuel épouse la « muse du département, » une dame mûre, mais blonde, dont le cœur n'a pas vieilli.

— Eh bien ! je ne vois pas qu'il y ait là tant lieu de vous désespérer.

— Aussi, n'est-ce pas là ce qui m'inquiète. Mais votre mère?... « Saunier » n'est pas beaucoup plus aristocratique que « Malet, » et je gagne beaucoup moins d'argent que cet intrigant d'Olivier, qui a eu l'infamie de mettre un vrai chef-d'œuvre au Salon cette année. Votre mère ne consentira jamais...

— Si, pourvu que je m'en charge, a dit Olivier, et je m'en charge ! La chère maman m'adore, depuis que je suis célèbre, et surtout depuis que je l'ai faite grand'mère. Elle te trouve d'ailleurs très-aimable et bien mieux élevé que le chevalier de Toularbuszulou, qui était plus que gris l'autre jour, au bal de la sous-préfecture. Je lui ai à peu près persuadé, du reste, que l'aristocratie des arts rivalisait de plus en plus avec l'aristocratie de naissance, et, comme elle m'aime trop pour me dédaigner, je ne vois pas de raison pour qu'elle soit moins fière de toi que de moi.

— Et, quant à la différence de fortune, ai-je ajouté, Renée ayant cent mille francs de dot de moi, outre les cinquante mille qui lui appartiennent... vous serez encore assez riches.

— Et le moins heureux ne sera pas le « ménestrel, » reprit Olivier, puisqu'il va enfin faire rimer « Renée » avec « hyménée. »

Raoul a vu passer Renée, et il est allé la rejoindre dans le parc. Ils étaient tous deux radieux en rentrant...

Quant à moi, depuis surtout que ce nuage est dissipé, je suis heureuse ; heureuse comme il ne me semblait pas possible à une créature humaine de l'être dans ce monde, où la somme des douleurs l'emporte toujours sur celle des félicités ; heureuse au point d'en avoir quelquefois des remords, en voyant tous les déshérités qui souffrent et qui pleurent, lorsque deux êtres prennent pour eux seuls ce qui suffirait au bonheur de plusieurs. Tu as beau me dire que j'avais assez

souffert moi-même pour avoir quelque droit à une compensation, cela ne me semble pas juste. C'est trop, et je ne me rassure un peu qu'en associant, autant que je le puis, à mes joies, tous ceux dont j'ai peur d'usurper la part. En cela, comme en tout, je me trouve toujours d'accord avec mon mari, ou plutôt c'est lui qui m'a, dès le premier jour, préservée de cet égoïsme de bonheur dans lequel la lassitude de mes peines passées m'aurait laissé peut-être m'oublier. Si la première et cruelle expérience que j'avais faite de la vie m'avait, depuis longtemps, fait comprendre le néant de tous les préjugés, de toutes les vanités, de toutes les hérésies humaines avec lesquels, sous le prétexte de nous faire « rester femmes, » une éducation absurde nous étouffe le cœur et nous rétrécit l'esprit, mon âme, affranchie de l'erreur, mais encore ignorante de la vérité, n'aurait pas su trouver sa voie, si elle n'y avait été guidée par une autre âme depuis longtemps ouverte à tous les nobles enthousiasmes et à tous les sentiments généreux. Eh bien ! Aline, plus cette voie était opposée à celle hors de laquelle ma naissance, mon éducation et mes relations, m'avaient jusque-là habituée à croire, ou du moins à admettre, qu'il n'est pas de salut possible, plus il me semblait m'y reconnaître, comme si elle eût toujours été la mienne, à chaque pas que j'y faisais, appuyée au bras ou plutôt sur le cœur de mon bien-aimé. Et ce n'était pas uniquement par suite de ma foi aveugle en lui, mais c'est aussi par la conviction qui pénétrait en moi, à mesure que j'avais dans ce chemin, qu'il me conduisait vers le Beau, vers le Vrai et vers le Juste. Depuis que, grâce à lui, je suis hors de l'atmosphère de petites passions, de petites convoitises, de petites perfidies et de grandes niaiseries, où vit et meurt le monde, moins il me semble possible que j'y sois restée si longtemps, plus je comprends comment la plupart des femmes n'en peuvent jamais sortir. Il en est d'elles comme de ces oiseaux qui, élevés en cage, n'ont jamais connu l'usage de leurs ailes. En vain on leur en laisse la porte ouverte, ne sachant pas voler, ils ont peur de la liberté. Et les profonds moralistes proclament alors, qu'ainsi que les oiseaux et les nègres, nous sommes faites pour l'esclavage, puisque nous le préférons. Oui, mais c'est parce que l'on nous a, comme eux, dégradées au point d'étouffer en nous tous les germes des vertus héroïques, sous la forêt de vices élégants qu'on laisse végéter à l'aise et que l'on cultive même, — dans l'espoir d'en tirer parti.

C'est là mon cher et cruel souci, depuis que je tiens dans mes bras ce frêle petit être éclos dans des entrailles que l'amour pouvait seul féconder. Sauver notre fille du sort commun, telle est notre préoccu-

pation constante. Olivier prétend en faire « un homme ; » mais, moi, je me contenterais d'en faire « une femme, » c'est-à-dire une créature libre, franche et fière qui, sans rien perdre de sa grâce ni de sa douceur, aura la conscience qui préserve et la dignité qui défend ; qui, au lieu d'accepter les yeux fermés l'opinion, l'amour et la foi décrétés « convenables » par la mode du jour, voudra chercher et trouver en elle ses idées ; choisir, afin de pouvoir l'aimer, le compagnon de sa vie ; et comprendre, pour y trouver un réel appui, aux jours d'épreuve, l'espérance de sa mort ; qui enfin, jeune fille, épouse ou mère, aura ce rare et difficile courage d'oser ne pas faire comme tout le monde, quand son cœur lui dira qu'elle fait bien.

JANE MALET.

FIN

Garlan. janvier, — Naples, décembre 1860.

JULES KERGOMARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE

Lucy Vernon, par FÉLIX ROCQUAIN. — Paris, chez Pagnerre, 1862.

— « Un bâton écorcé, parfaitement sec et verni, que l'on replanterait dans le sol et qu'on arroserait d'eau fraîche, pourrait-il, à la longue, reprendre vie et jeter des racines, des fleurs et des rameaux? » — « Certainement! » nous répondent les légendes. « Des fleurs d'amandier ont poussé sur la verge d'Aaron. — Un père du désert, enfonçant sa béquille dans le sable, la fit arroser, soir et matin, par un novice, avec de l'eau puisée dans le Nil, à une lieue de là. Et, après dix ans, le bois desséché devint un arbuste! »

Miracle ou non, M. Rocquain nous conte ou nous raconte la transformation en cœur aimant et dévoué d'un égoïste sec, ambitieux et froid. La chose n'est pas impossible, sans doute, mais elle est certes bien difficile! Seule, une femme pouvait accomplir cette œuvre de maternité morale dont les hommes seraient incapables, parce qu'ils enseignent, tandis que la femme a le don d'inspirer; ils prouvent et démontrent, au lieu de faire deviner; ils frappent et contraignent, au lieu d'initier et de faire éclore. Et, dans la présente histoire, le grand miracle n'est peut-être pas que Lucy Vernon ait opéré, mais bien plutôt qu'elle ait songé à entreprendre la grande œuvre; et qu'en voyant un jeune homme chagrin, prétentieux et rongé d'égoïsme, elle ait éprouvé le besoin de dévouer à cette tâche une vie qu'elle y perdit; de risquer son bonheur, sa réputation et peut-être son honneur, sur la simple chance de convertir au bien un déplaisant personnage. A cela, l'auteur peut répondre que l'invraisemblable ne prouve rien contre le

miracle, que l'esprit souffle où il veut, et que le véritable dévouement ne se mesure pas au mérite de la personne qui doit en être l'objet; tout au contraire!

Le mot « d'invraisemblable » a été prononcé. Toutefois, les amateurs d'émotions violentes, d'intrigues compliquées, de péripéties et d'aventures inattendues, ne trouveraient pas leur compte dans ce récit mélancolique et un peu monotone. L'intérêt y porte moins sur les faits extérieurs que sur les sentiments intimes. Ce livre est moins un roman qu'une étude morale. S'il eût été écrit deux siècles plus tôt, il aurait pris un titre plus abstrait que celui de *Lucy Vernon*, et se serait probablement appelé : *Les Quatre Degrés de la Renaissance Spirituelle*, ou bien encore : *Le Pèlerin d'amour conduit par l'Amendement à la Perfection du Devoir*.

L'invraisemblance de la donnée première disparaît, quand on réfléchit que le héros du roman n'était pas aussi noir qu'on voulait bien nous le dire. Le dévouement de Lucy Vernon trouvait sans doute une alliée dans la sincérité de la conscience à laquelle il s'adressait. Par humilité, le nouveau converti s'est plu, dans ses confessions, à exagérer son égoïsme et son orgueil antérieurs, et à grossir des défauts qui n'avaient pas encore envahi une âme dont le fond était resté pur et sincère. Il n'était point devenu cruel comme le sont les vrais ambitieux, et son cœur n'était point encore tout à fait desséché.

La morale du livre est forte, elle est sévère et vigoureuse. Mais trop tendue, peut-être s'expose-t-elle à glisser dans la casuistique. Par contre, la religiosité, qui l'a pénétrée de part en part, est essentiellement mystique, avec une nuance de jansénisme. Par les idées, par la tournure d'esprit, notre auteur procède à la fois de l'école de Jean-Jacques Rousseau et de celle de Port-Royal : il rappelle Arnaud, Nicole ou Saint-Cyran. Le style, oratoire et didactique, semble, à la manière classique, se complaire dans les équivalents et les périphrases; il est soutenu, mais dépourvu d'élasticité et de légèreté. Toutefois, il laisse pressentir des délicatesses de sentiment, des tendresses d'âme qu'on regrette et qu'on s'étonne de ne pas voir percer plus souvent. — Quoi de plus beau, par exemple, que cette comparaison digne de Shelley : ... « Cette enfant dont l'âme scintille de doux rêves comme un ciel étoilé... » Si l'oranger nous a donné ce fruit d'or, pourquoi ne nous en donnerait-il pas une moisson?

Toute la science morale de l'auteur semble procéder de sa conscience; il s'est plongé le scalpel jusqu'à l'os. Quoi d'étonnant, après cela, que sa morale soit mélancolique et que sa vertu soit sœur de la tristesse? Et cependant — M. Rocquain doit le savoir autant que personne — la morale n'est vraiment elle-même que si elle est parfaitement libre. Sans liberté, elle est timide, roide, gourmée, ténébreuse, incertaine, violente et injuste; sans liberté, la morale peut être immorale. Entre autres perfections, ne doit-elle pas posséder la joie sereine et la beauté; ne doit-elle pas être rayonnante et triomphante?

Le livre, ses quelques défauts et ses nombreuses qualités, se résument en trois mots : Moral et moraliste!

ELIE RECLUS.

SCIENCES

Essai sur l'identité des agents qui produisent le son, la chaleur, la lumière, l'électricité, etc., par G. H. LOVE, ingénieur, membre du Jury de l'Exposition universelle. Paris, Librairie scientifique, industrielle et agricole de E. Lacroix.

Du spiritualisme rationnel, à propos des divers moyens d'arriver à la connaissance, et de ceux qui ont été plus particulièrement employés, par G. H. LOVE, ingénieur. Paris, Librairie académique, Didier et C^e, éditeurs.

De toutes parts, nous entendons répéter que la société actuelle, tantôt livrée à de futilles préoccupations, tantôt subjuguée par des passions cupides, ne possède plus cette vigueur intellectuelle que nos pères avaient montrée dans leurs investigations scientifiques. Nous ne croyons pas à la dégénérescence de la société; toutefois, s'il était vrai que le nombre de ceux qui se passionnent pour les choses de l'esprit diminue de jour en jour, ce serait un motif de plus pour saluer avec sympathie tout homme qui, du sein de ses occupations professionnelles, élève ses regards vers les hautes régions de la science, et nous montre les horizons nouveaux qui s'ouvrent devant lui.

Nous savions que M. Love était un de nos ingénieurs les plus distingués; nous connaissions ses belles recherches sur la résistance du fer, et nous n'ignorions pas que ses écrits sur la science de l'ingénieur faisaient autorité en la matière; mais nous ne lui connaissions ni les aptitudes ni les aspirations qu'il vient de révéler dans ses derniers ouvrages. Il y est, à la fois, physicien habile, critique intelligent et libre-penseur.

Les deux livres que nous venons de relire, ayant une origine et des tendances communes, nous les considérerons comme une œuvre homogène et ne les séparerons pas dans notre appréciation.

On sait que, d'après la théorie dominante, les phénomènes électriques s'expliquent, tant bien que mal, par l'admission de deux fluides distincts qui agissent et réagissent l'un sur l'autre. Les recherches de Coulomb et d'Ampère, les expériences de Becquerel et les opinions d'Arago, n'ont point renversé cette hypothèse; elles ne l'ont pas non plus confirmée; mais, l'ayant trouvée toute faite, elles s'y sont pliées, elles s'y sont adaptées. Cela a suffi pour rendre sacrée la théorie, et pour l'asseoir dans notre intelligence comme une vérité incontestable. Aujourd'hui elle règne sans rivale dans ce Paris qu'on appelle assez plaisamment le cerveau de l'Europe; et son empire y est si bien établi, que nous étonnerons plus d'un lecteur en lui disant que l'auguste théorie n'est point adoptée à l'étranger d'une manière générale. En Angleterre, aux États-Unis, et surtout en Allemagne, bon nombre de physiciens éminents rejettent l'hypothèse de deux fluides différents, et voient, dans les phénomènes de l'électricité, les manifestations d'un agent unique.

Jamais, néanmoins, la justesse de cette manière de voir n'avait été démontrée

par des expériences aussi décisives que celles de M. Love. L'auteur débute par quelques recherches préliminaires desquelles il résulte que tous les corps, à l'état naturel et sous la pression atmosphérique, renferment une certaine quantité d'électricité constante pour chacun, comme des vases fermés, sous la pression atmosphérique, renferment une certaine quantité d'air. De même qu'on peut accumuler, dans ces vases, de l'air à une plus forte pression, ou en diminuer la quantité, on peut aussi, dans les vases naturels de l'électricité, qui sont tous les corps existants, augmenter la quantité du fluide ou la diminuer.

Franklin avait déjà observé ces deux modes de l'électricité, et les avait désignés sous le nom de fluide positif et fluide négatif. Or, — et c'est précisément ce qu'il importe d'observer, — dans l'esprit de Franklin, ces expressions ne devaient point désigner deux fluides distincts, mais simplement indiquer deux états différents d'intensité d'une même substance.

M. Love s'assimile la pensée de Franklin, et, pour donner à cette pensée plus de précision que ne l'avait fait le philosophe américain, il distingue, d'une part, le fluide condensé ou accumulé, et, d'autre part, le fluide raréfié.

Cela posé, l'ingénieux physicien nous fait assister à une série d'expériences des plus curieuses ; puis il en déduit les conséquences avec une hardiesse et un discernement qui rappellent, à tous égards, la manière des grands maîtres. Nous le disons en toute franchise, depuis les derniers travaux de Faraday, et ceux plus récents de M. Marié-Davy, nous ne connaissons rien qui soit plus propre à nous révéler la nature de l'agent électrique que les expériences de M. Love.

Pour exprimer brièvement la pensée de l'auteur ainsi que la nôtre, nous dirons que les expériences auxquelles nous faisons allusion nous font apercevoir l'électricité comme un gaz subtil qui pénètre toutes choses, et que le moindre choc, le moindre frottement fait sortir des interstices moléculaires où il est logé. Accumulé à la surface des corps appelés conducteurs, le gaz impondérable y est retenu par l'air comme dans une enveloppe. Approchez votre doigt du conducteur, vous brisez l'enveloppe atmosphérique, et vous sentez le fluide impondéré se précipiter violemment dans votre organisme.

Or, c'est à ce gaz impondérable, dont notre atmosphère est comme saturée, que M. Love attribue la production du son.

Il ne faut pas croire que la théorie qui explique le son par les ondulations et la vibration de l'air ait paru satisfaisante à tous les esprits. Non-seulement à l'étranger, mais en France même, on rencontre des savants qui, publiquement ou secrètement, refusent leur adhésion à l'hypothèse officielle, et admettent l'existence d'un agent sonore. Parmi ces nombreux dissidents, nous citerons un nom vénéré entre tous : celui de Lamarck. « Les physiciens, s'écrit » ce naturaliste, pensent et disent encore que l'air atmosphérique est la matière » propre du son. C'est une erreur qu'attestent quantité de faits connus, qui » prouvent qu'il est impossible à l'air de pénétrer partout où la matière qui pro- » duit le son pénètre réellement. »

Mais Lamarck, sollicité par d'autres grands travaux, n'eut pas le loisir de rechercher quelle pouvait être la matière sonore que sa pensée avait entrevue.

Nous ferons observer que si le son était dû à l'air, ondulant avec une vitesse de 340 mètres par seconde, un coup de canon devrait produire, sur un rayon de plusieurs lieues, un ouragan tel, que ceux qui dévastent les Antilles ne seraient plus que des brises légères.

Si ce n'est pas l'air qui est la matière du son, ce sera un autre gaz ; un agent plus subtil et dont la densité est assez faible pour lui permettre de se mouvoir avec la vitesse de 342 mètres, sans qu'il en résulte une action funeste à l'organisme humain.

M. Love démontre que cet agent, qui vibre et qui ondule, n'est autre que l'électricité répandue dans le gaz atmosphérique. Et, cette fois encore, il étaye son opinion par des expériences aussi ingénieuses que concluantes.

Il en est de même lorsqu'il s'attache à démontrer que la lumière, la chaleur, et le magnétisme sont des phénomènes dus à des vibrations plus ou moins accélérées de l'agent électrique.

Ce qui nous étonne, ce n'est pas de voir M. Love ramener à une cause unique tous les phénomènes attribués à divers fluides impondérés. On avait déjà tenté l'entreprise longtemps avant lui. Les uns, tel que d'Arest et surtout M. Schnitz, de Cologne, ont vu dans l'agent calorique la cause première de tous ces phénomènes. D'autres physiciens ont pensé qu'ils découlaient de l'agent lumineux. Oerstaedt les considérait comme des modes différents de l'éther universel, et la grande majorité des physiciens allemands et anglais ont adhéré à cette hypothèse. Ce qui nous étonne, au contraire, c'est que M. Love se soit borné à ne citer qu'un nombre restreint de faits à l'appui de sa doctrine, quand il pouvait faire son profit des nombreuses recherches de Faraday, et parachever ainsi la démonstration expérimentale de l'identité des agents impondérés.

Lorsque l'électricité passe de l'état vibratoire à un mouvement de translation, elle change de physionomie et donne naissance à ces phénomènes étonnants, qui ont porté plus d'un physicien à la considérer comme un être. On se trouve désormais en présence d'une force libre, qui circule sur la terre et dans le ciel.

Pour démontrer que la gravitation des astres est due à la force électrique, M. Love fait mouvoir librement des petites balles de sureau autour d'un foyer d'électricité. C'est une image microscopique de ce qui a lieu dans les espaces célestes ; c'est notre soleil entouré de ses enfants.

Si la pierre que vous lancez va au but, si le boulet de canon trace sa courbe dans l'air, c'est l'agent électrique qui entraîne ces corps dans son irrésistible mouvement de translation.

« La force, dit M. Love, la force, que nous ne connaissons aujourd'hui encore »
 » que par ses effets, se définit simplement en disant : que c'est tout ce qui pro-
 » duit, accélère ou transforme le mouvement. Nous ne pouvons séparer l'idée de
 » *force* de celle d'une masse en mouvement, et de la direction dans laquelle ce
 » mouvement s'effectue ; or, un mouvement pouvant avoir lieu dans mille direc-
 » tions, le fait d'une masse se mouvant dans un sens déterminé semble ne pou-
 » voir être séparé, non plus, de l'idée du discernement, du choix, et, par suite,
 » de l'intelligence et de la volonté ; attributs importants qui ne peuvent exister

» sans qu'il y ait quelque part, présidant au phénomène, une entité à laquelle ces attributs appartiennent. »

Et voilà l'électricité qui apparaît finalement comme le moteur universel, comme une force douée d'une intelligence que M. Love appelle élémentaire. Deux siècles avant lui, un grand naturaliste, van Helmont, le père, avait déjà appelé des *intelligences élémentaires* les agents que l'on nomme aujourd'hui des impondérables.

Au reste, quelque singulière que la chose puisse paraître, il ne faut pas trop s'étonner de voir M. Love accorder à l'agent électrique l'intelligence et la volonté. Il y a dans les manifestations de cet agent je ne sais quoi de spontané, de capricieux et de libre, qui frappe de stupeur celui qui étudie de près cette puissance, à la fois redoutable et bienfaisante.

L'agent électrique pénètre tous nos tissus, tous nos organes. Il y est en liberté, comme le prouvent les expériences si curieuses de M. Dubois-Reymond, de Berlin, dont le galvanomètre indique un dégagement d'électricité chaque fois qu'il s'opère un mouvement dans les nerfs ou dans les muscles.

D'après ces expériences, et celles non moins importantes de M. Duchenne, de Boulogne, l'électricité comprime, raccourcit et détend les fibres. Par suite, c'est elle qui, sous l'impulsion de notre volonté, imprimerait à nos organes les mouvements dont nous avons conscience, en même temps qu'elle y en effectuerait d'autres sur lesquels nous n'avons aucun empire.

Si l'on ajoute à ce qui précède que la force électrique se révèle énergiquement dans la vie de nutrition, on comprend pourquoi M. Love déclare l'électricité la vraie force vitale.

Nous ne saurions arriver aux conclusions de M. Love sans exprimer un regret. Il paraît avoir ignoré les recherches si curieuses et si importantes qui, dans ces derniers temps, ont été entreprises, en Allemagne, dans le but de résoudre les grands problèmes qui l'ont si vivement impressionné. Nous aurions désiré que M. Love eût eu connaissance des admirables études de M. Théodore Fechner sur la vitesse du son, de la lumière, de la chaleur, et sur les vibrations des nerfs. Nous regrettons aussi que les longues recherches et les brillantes découvertes de M. Reichenbach lui soient restées inconnues¹. Il aurait trouvé, dans les travaux de ces expérimentateurs, qui sont aussi des penseurs indépendants, plus d'un point de contact et des aspirations qui lui sont communes avec eux.

De ses nombreuses expériences, M. Love tire les conséquences que voici : Les agents, ou mieux les atomes électriques, doués, jusqu'à un certain point, d'intelligence, constituent, dans leur ensemble, une force universelle qui est soumise à une intelligence suprême, à Dieu.

Dans l'organisme humain, en particulier, l'agent électrique est dominé par une autre force de la nature, par une entité supérieure en intelligence et en volonté. Cette force n'est autre que l'âme humaine.

Ces aperçus, auxquels on ne saurait refuser de la grandeur, ont donné nais-

¹ Comp. nos articles sur l'Od dans la *Revue germanique* des 13 mai, 13 juin et 31 août 1861.

sance au *spiritualisme rationnel* de M. Love, spiritualisme qui se trouve exposé dans l'un des deux volumes ouverts devant nous.

Dans cette dernière partie de l'ouvrage de M. Love, se trouvent çà et là des choses au sujet desquelles nous faisons nos réserves. Mais, tout bien considéré, nos objections ne portent que sur des points secondaires. Aussi préférons-nous les passer sous silence et laisser notre esprit se pénétrer du souffle vivifiant qui circule dans ce livre.

Une chose nous a frappé tout d'abord. C'est la manière, à la fois incisive et habile, dont l'auteur s'y prend pour réduire en poussière des doctrines décrépites.

Il y a de la verve dans ce chapitre où il montre que les mathématiques, qu'on se plait à considérer comme les bases essentielles de toute science, constituent, de nos jours, un obstacle sérieux à l'avancement des sciences naturelles. C'est précisément ce que le grand Goethe ne cessait de répéter à ses disciples et à ses adversaires. Observateur passionné des phénomènes qui surgissent dans la nature, il a élevé sa voix retentissante pour prémunir les physiciens contre toute théorie qui n'était point sortie du sein de l'observation pure. Il leur faisait toucher du doigt les entraves qu'avaient mises au progrès de la science le penchant des mathématiciens à construire des systèmes avant d'avoir expérimenté. Il leur démontrait que des lois erronées se trouvaient de la sorte renfermées en des formules qui, par leur simplicité même, perpétuaient l'erreur de génération en génération.

On sait avec quel sourire de dédain les professeurs accueillirent, du haut de leur chaire, les conseils du grand naturaliste. Et cependant Keppler, le célèbre astronome, avait fait comme Goethe, lorsque, rejetant la théorie de Mars, que lui avait soumise Tycho-Brahé, il entreprit cette longue série d'observations et d'expériences qui le conduisirent à la découverte des lois qui régissent le monde céleste.

N'est-il pas curieux de voir aujourd'hui un ingénieur, qui a dû vivre dans la plus étroite intimité avec les mathématiques, s'élever contre elles et nous prouver, par maints exemples, que les mathématiciens sont parfois de grands fantaisistes? Nous avons souri et avons éprouvé une véritable joie en voyant cet auteur entrer si résolument dans une voie difficile, sans se douter qu'il y avait déjà été précédé par deux grands pionniers sur lesquels il eût pu s'appuyer plus d'une fois.

Au surplus, celui qui marche dans la bonne voie n'a guère besoin d'appui. Quelque étrange, quelque inattendu que soit le résultat de ses recherches, il sera toujours fort, toujours dans le vrai, s'il est resté fidèle à la méthode expérimentale. Et rien n'empêche que, debout sur le solide terrain de l'expérience, on ne porte son regard vers le ciel et on ne tende les bras vers l'infini.

En somme, je range les travaux de M. Love parmi les recherches les plus remarquables qui aient été faites dans ces dernières années. Ils mettent l'âme du lecteur en contact avec les choses les plus élevées, et montrent sous un jour nouveau celles qui lui sont familières. Nous signalons ces études à l'attention de

nos lecteurs. Les uns adopteront les opinions de l'auteur, les autres rejeteront ses conclusions mais pas un ne fermera ce livre sans y avoir trouvé des objets dignes d'occuper son esprit.

ARNOLD BOSCOWITZ.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Göttinger gelehrte Anzeigen.

12 Mars. — *Th. Benfey* : « Etymologische Forstungen auf dem Gebiete der Indo-Germanischen Sprachen unter Berücksichtigung ihrer Hauptformen : Sanskrit ; Zend-Persisch ; Griechisch-Lateinisch ; Littauisch-Slawisch , Germanisch und Celtisch (Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-germaniques, eu égard à leurs formes sanscrite, zendo-persane, gréco-latine, lithuanienne, slave, germanique et celtique) ; par *A. Fr. Pott*. 1^{re} édition 1^{re} section de la 1^{re} partie : Racines et Introduction. Lemgo et Detmold, 1861. » Vingt-huit ans se sont écoulés depuis la publication de la première édition de ce livre qui, tout d'abord, occupa un rang distingué parmi les études de linguistique comparée. Pour se faire une idée des progrès immenses que ces études ont faits pendant ce temps, il suffit de dire que les mille vingt-trois pages du volume que l'on annonce ici ne sont représentées dans la première édition que par trente-quatre pages. M. Benfey, tout en constatant les mérites de l'auteur, se contente de relever les points, sur lesquels il se trouve en désaccord avec lui. Il y en a trois qu'il importe de faire ressortir. D'abord, il démontre d'une manière évidente que M. Pott n'a pas réussi à donner une définition exacte des soi-disant racines ; que ce que l'on a l'habitude d'appeler ainsi ne sont que les derniers éléments de mots qui résistent à l'analyse ; et que, pour les langues indo-européennes, ces derniers éléments représentent proprement des thèmes de verbes primaires. De plus, M. Benfey nie que dans les langues que nous connaissons il y ait des sons possédant, comme tels, une valeur dynamique, en vertu de laquelle ils modifieraient le sens du thème auquel ils s'ajoutent. Une partie de ces sons représentent des changements purement phonétiques, qui n'ont rien à faire avec la signification du mot ; d'autres proviennent de préfix ou de suffix ayant déjà un sens à eux. Ainsi le *ε* de l'aoriste grec, avec la terminaison *α* ; de la deuxième personne du singulier forme la deuxième personne de l'imparfait du verbe *ι* ; qui ici, comme ailleurs, a perdu la voyelle initiale *ι*. Au contraire, c'est par un changement purement phonétique que le verbe *λαβών* a été formé de **λαβω*, — sanscrit *gribhndmi*, au lieu de *grabhndmi*, dont le thème, en rejetant *g* et en changeant *r* en *l*, montre également la forme *labh*. — Une dernière observation regarde la différence qu'il y a

entre les étymologies arbitraires, ou tout au plus probables, que l'on peut faire à l'aide d'une seule langue, et entre celles qui résultent des lois présidant à la méthode comparée. Ces dernières seules peuvent prétendre à une certitude souvent incontestable, toujours plus ou moins grande. Ainsi les grammairiens grecs admettaient volontiers que le mot ἀδελφός (frère) est composé d'un ἀ *collectivum* et d'un radical qui se retrouve dans δελφός (sein maternel). Mais, de ce point de vue, ce n'était toujours qu'une probabilité qui s'est transformée en certitude, seulement par la comparaison du sanscr. *sa-garbha* (ayant le même sein maternel — frère), puisque l'on sait que *sa* correspond à l'ἀ *collectivum*, et que *garbha*, présentant le même sens que δελφός, devient en grec δελφο, conformément aux lois qui président aux changements des sons. Or, comme il est constaté que les langues indo-européennes, dès avant leur séparation, possédaient en commun, non-seulement la plus grande partie de leurs verbes primaires, mais encore une foule d'autres mots, M. Benfey en conclut que, même dans les cas douteux où le changement des sons s'éloigne de la règle, toutes autres choses étant égales, il y a présomption plutôt pour l'identité que pour la différence, du moins jusqu'à preuve contraire. C'est pourquoi, il ne voudrait pas séparer, avec M. Pott, les trois noms qui désignent le loup, lat., *lupo*; grec, λύκος; sanscr., *vrika*, ni le lat. *vultur* (vautour, au lieu de *gruld-tur-o*), du sanscr. *gridhra* (au lieu de *gardh-tar-a*).

26 Mars. — L. Meyer : « Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen (Abrégé de la grammaire comparée des langues indo-germaniques); par A. Schleicher. 1^{er} vol. Weimar, 1861. » (Voyez la *Revue* du 13 décembre, p. 470.)

2 Avril. — Th. Nöldeke : « Hebräisches und Chaldäisches Handwörterbuch über das alte Testament. Mit einem Anhang eine kurze Geschichte der Hebräischen Lexicographie enthaltend (Dictionnaire des langues hébraïque et chaldéenne, pour servir à l'étude de l'Ancien Testament, avec un appendice contenant une histoire abrégée de la lexicographie hébraïque); Par J. Fürst : 2 vol. Leipzig, 1857 et 1861. » Le critique signale ce dictionnaire comme le premier travail important de ce genre qui ait paru depuis la publication du dictionnaire de Gesenius. Il regrette seulement que M. Fürst se soit laissé entraîner à établir une foule d'étymologies plus que douteuses, en ne reconnaissant que deux radicaux pour chaque racine, et en retranchant arbitrairement la troisième.

9 Avril. — F. Wieseler : « Münchener Antiken (Antiques de Munich); publiées par C. Fr. A. de Lützow. Première et deuxième livraison. Munich 1861 et 1862. Avec 12 tables in-folio. Cette publication se propose de faire connaître les pièces les plus rares et les plus intéressantes du musée de Munich.

J. H.

Journal de théologie scientifique, publié par A. HILGENFELD. (En allemand.) 1862.
Deuxième cahier :

C. A. Wilkens : Pour servir à l'histoire du mysticisme en Espagne. Thérèse de

Jésus. — *A. Hilgenfeld* : Les livres de Judith, de Tobie et de Baruch, et les vues nouvelles de Hitzig et Volkmar au sujet des apocryphes de l'Ancien Testament. (Suite et fin.) — *Al. Buttmann* : Quelques mots de réponse à M. le docteur Steitz. — *A. Hilgenfeld* : Encore un mot sur le livre d'Hénoch. — *G. Volkmar* : De *Romanis* iv, 1, et de sa construction.

Études et critiques théologiques, publiées par ULLMANN et ROTHE. (En allemand. 1862. Troisième cahier :

Ullmann : Frédéric-Guillaume-Charles Umbreit. Feuilles de souvenir. — *Riehm* : L'œuvre littéraire d'Umbreit, retracée dans ses principales productions. — *Hauck* : Essai exégétique sur *Galates* iii, 15-22. — *Baumlein* : Sur *Galates* v, 23. — *Linder* : Pensées et remarques sur quelques passages du Nouveau Testament. — *Scheibe* : Pour servir à la critique de l'Épître à Diognète. — *Rudloff* : Quelques remarques sur la question de l'origine de l'âme. — Analyses et critiques diverses.

A. ST.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

HISTOIRE

An historical survey of the astronomy of the ancients (Examen historique de l'astronomie des anciens). By the Right Hon. Sir George Cornwall Lewis. Londres, 1862.

Les gens de lettres ont de tout temps joué le rôle d'hommes d'État en Angleterre, mais le parlement ne les fit jamais renoncer aux occupations littéraires : la littérature et la politique sont deux maîtresses également absorbantes, auxquelles un homme sincèrement épris devient rarement infidèle. Ajoutons, à l'honneur des écrivains, que la Grande-Bretagne n'a qu'à s'applaudir des services qu'ils lui rendent, lorsqu'elle les appelle sur une scène plus élevée, sinou plus éclatante. Les seuls ministres des finances (chanceliers de l'échiquier) dont les plans et les travaux fassent époque de nos jours, sont un helléniste, un historien et un romancier : Gladstone, Lewis et d'Israéli. Les trois partis qui se lèguent successivement le pouvoir, les Peelites, les Whigs et les Tories, confient tour à tour le portefeuille des finances à un simple *idéologue*, et ne s'en trouvent pas plus mal. L'homme public des radicaux, sir William Molesworth, passait sa vie à étudier Hobbes et à diriger la *Revue de Westminster* ; de même que le tory libéral, sir Edward Bulwer Lytton, échange la plume avec laquelle il écrit des romans dans *Blackwood's Magazine* contre celle qui signe des ordres ministériels ; de même que Layard quitte les fouilles de l'Assyrie pour le département des

affaires étrangères ; de même que sir George Cornwall Lewis passe de la *Revue d'Edinbourg*, tantôt à l'échiquier, tantôt au ministère de l'intérieur, tantôt au secrétariat de la guerre.

Qu'on vienne encore répéter que le culte des lettres et des arts enlève à l'homme la connaissance des choses pratiques de la vie et le relègue « dans le royaume des rêves ! » Les politiques anglais nous apprennent que l'habitude de la réflexion méditative qui mûrit les pensées, la fixité de principes qui sert de fil conducteur dans les dédales des luttes de parti, sont de beaucoup préférables à la routine administrative. Quelque absurde que cela puisse paraître à messieurs les directeurs-généraux et chefs de division, et à nos autres maîtres blanchis sous les harnais de la bureaucratie, le fait est irrécusable : M. Gladstone défend son admirable budget avec une éloquence plus virile et mieux nourrie de faits, en quittant son cher Homère et ses poètes latins favoris pour la Chambre des communes ; et sir George maîtrise plus rapidement les gigantesques détails d'une administration compliquée, après avoir pesé la valeur des annales romaines ou mis à néant les théories les plus modernes sur les connaissances scientifiques des anciens.

Quel effort de travail prodigieux et presque incroyable ! Cet homme, qui hier a donné des explications sur les cantonnements des armées anglaises aux Indes ; qui, aujourd'hui même, doit fournir des détails sur les stations du Canada ; qui, demain, sera interrogé sur les imperfections du canon Armstrong, après-demain, interpellé sur les fortifications projetées à Portsmouth et les bâtiments élevés au collège royal militaire de Landhurst ; qui est chargé de tout défendre officiellement, depuis les projets du commandant en chef jusqu'aux velléités séditionnelles des cadets de l'école d'artillerie ; qui est toujours à sa place, prêt à soutenir des mesures dont il n'a presque pas eu le temps d'étudier les particularités, — cet homme trouve le loisir de publier un livre rempli de recherches patientes et profondes, devant lesquelles maint écrivain exclusivement dévoué à l'étude reculerait avec terreur.

Sir George Lewis émet en principe que son sujet, plutôt historique que scientifique, peut être traité sans qu'on demande ni à l'auteur ni au lecteur une connaissance approfondie de la matière : l'astronomie intéresse tous les hommes, qu'ils soient savants ou ignorants. De fait, l'histoire serait impossible sans elle, car l'histoire exige une chronologie, et la chronologie est fondée sur l'astronomie. Partant de ces prémisses, le diligent écrivain passe en revue les idées scientifiques de tous les peuples importants de l'antiquité, en commençant naturellement par celui qui a laissé l'empreinte la plus profonde dans les annales de la civilisation, par le peuple grec. Il décrit d'abord les conceptions cosmogoniques primitives des Hellènes, qui, pendant des siècles, attribuaient à la terre la forme remarquable « d'un plan circulaire, surmonté et limité par le ciel, qui était une voûte ou un hémisphère solide, dont la cavité était tournée en bas. » Cela se rapporte assez bien au *firmament* de Moïse et des Hébreux. C'était le temps où l'on concevait le soleil et la lune comme « des êtres célestes qui lançaient leurs chariots à travers la voûte des cieux. »

En dépit de cette erreur astronomique fondamentale, l'expérience devait forcément amener l'observateur à des résultats certains et irrécusables. « Le cours diurne du soleil et l'alternance du jour et de la nuit pouvaient s'observer facilement, et devaient produire des règles de conduite simples. Le nombre des saisons et leur succession régulière sont des faits presque également évidents, quoiqu'il faille plus de temps pour les noter et les réduire en séries. » — Du reste, ce retour de changements réglés devait conduire à attendre les saisons périodiquement; de là à l'idée d'un calendrier il n'y avait qu'un pas, et les navigateurs, comme les cultivateurs, durent bientôt s'en former un. Il est reconnu que, de mémoire d'homme, les nations qui peuplaient les rivages de la Méditerranée connaissaient l'année solaire et sa division en douze mois lunaires.

Sortant de l'astronomie primitive, sir George passe aux spéculations de la philosophie et aux découvertes de la science. Il élève, en passant, un monument au Galilée de l'antiquité, au grand philosophe Anaxagore, à ce puissant martyr de l'intelligence qui, frappé, comme ses nombreux successeurs l'ont été depuis lors dans tous les pays et à tous les âges de l'histoire, expia, par la persécution la plus implacable, le tort immense d'avoir osé différer de la majorité crédule ou indifférente. Sans Périclès, qui avait le sentiment inné de toutes les grandeurs et une sympathie profonde pour tous les opprimés, le philosophe de soixante-dix ans aurait payé de la vie ses investigations profondes. Il est à la fois curieux et instructif de faire ressortir que, plus Anaxagore s'opposait aux idées que l'univers entier reconnaît aujourd'hui pour fausses et erronées, plus ses contemporains l'accusaient d'impiété. L'erreur exerce une singulière fascination sur les âmes imbuës de préjugés religieux. Les vieilles femmes ne sont pas seules à porter du bois au bûcher des martyrs, et plus d'un Jean Huss, hélas! aurait pu lancer, comme dernier adieu à ses contemporains, le triste *Sancta simplicitas!*

La conception de Platon, qui regardait la terre comme une sphère solide, marque la première grande étape du progrès de la science; la seconde se trouve dans la réduction des phénomènes des corps célestes à des mouvements uniformes, découverte d'Eudoxe. Le géomètre Apollonius transforma la théorie des sphères composées en l'hypothèse du cercle excentrique et de l'épicycle. Hipparque (190 à 120 avant J.-C.) est l'architecte de la construction astronomique des Grecs; Ptolémée (100 à 170 de notre ère) en est le commentateur pratique et scientifique. Le savant auteur résume ainsi ses idées sur l'astronomie des Hellènes : « Pendant qu'elle était moins exacte et moins étendue que celle des modernes, elle avait une liaison plus intime avec les affaires humaines, et épuisa presque ces branches qui sont utiles aux hommes. » Avoir été le peuple le plus *humain de l'antiquité* sera la gloire éternelle des Grecs.

L'originalité de la science grecque est depuis longtemps établie; selon Sir G.-G. Lewis, il est tout simplement absurde d'attribuer des connaissances astronomiques plus avancées aux Égyptiens et aux Assyriens. « Admis derrière les coulisses, dit-il, les astronomes alexandrins découvrirent la stérilité de la terre scientifique de l'Égypte, de même que les dix mille Grecs découvrirent la faiblesse du grand roi. » S'attachant aux autorités antiques, l'auteur confronte les

plans chronologiques d'Hérodote, de Diodore, de Maneth et d'Ératosthène, et démontre qu'ils sont inconciliables. Il passe ensuite à ce qui nous semble constituer le principal dessein de son livre aux égyptologistes modernes, qu'il attaque avec un irrésistible esprit, tout en décochant les flèches les plus aiguës de son sarcasme contre le chevalier Bunsen.

Pour atteindre son adversaire plus sûrement, sir George commence par vilipender son père et maître, Niebuhr. Comme le savant allemand, l'homme d'État anglais a pénétré jusqu'au fond des vieilles annales de Rome, et son « *Enquête sur la véracité de l'Histoire romaine primitive* » est un ouvrage profond, marqué du sceau du savoir. La méthode inventée par Niebuhr pour étudier les commencements de la future maîtresse du monde fut appliquée par son disciple Bunsen à la chronologie de l'Égypte. Le ministre de la guerre de la Grande-Bretagne la définit par une seule phrase : « La méthode employée par Niebuhr pour » traiter l'histoire primitive de Rome consiste à rejeter le récit historique trans- » mis par les auteurs anciens et généralement reçu par les modernes, et à y » substituer un récit nouveau reconstruit sur une base hypothétique et arbitraire » de sa propre invention. » Ensuite, il en fait la critique dans une seule ligne : « Tout ce qui est original et particulier dans la méthode de Niebuhr est vicieux. » L'assertion est hardie, dans tous les cas ; et il faut une conviction solidement assise pour faire aussi bon marché de travaux qui, naguère, ont remué le monde savant jusque dans ses profondeurs.

Sir George est encore plus agressif en parlant de « la pseudo-science de l'Égyptologie, » dont les découvertes ont presque passé à l'état de miracles. » Selon lui, « les opérations de Bunsen et d'autres critiques modernes sur l'histoire ancienne » de l'Égypte, ressemblent aux manipulations du bilan d'une compagnie insol- » vable, faites par un comptable adroit qui sait convertir un déficit en excédant, » au moyen de transferts du capital au revenu, de la suppression ou de la trans- » position d'articles, et du changement de mauvaises dettes en bonnes, — plutôt » qu'aux conjectures d'un historien observateur qui entreprend de convertir la » légende en histoire. »

Ailleurs, il s'écrie que, « dans le système du diplomate prussien, des dynasties » qui se succèdent deviennent des dynasties contemporaines ; un roi devient un » autre roi, ou plusieurs autres rois, ou une fraction d'un autre roi ; un nom de- » vient un autre nom ; un nombre un autre nombre, une place une autre place. » Les habitudes parlementaires (ou plutôt peu parlementaires) qui, dans tous les pays du monde, permettent le sarcasme le plus amer, pourvu qu'il produise de l'effet, ne sont-elles pas pour quelque chose dans le jugement suivant ? « Le livre » de Bunsen sur l'Égypte est un livre de métamorphoses. Par sa méthode, Aga- » memnon ou Achille pourrait être identifié avec Alexandre le Grand, Pompée » pourrait se confondre avec César, et Annibal avec Scipion. Des identifications » comme celles de Guillaume le Conquérant avec Guillaume d'Orange, ou de » saint Louis avec Louis XVI, seraient tellement évidentes et naturelles qu'elles » pourraient se passer de preuves formelles et qu'on les adjudgerait entre paren-

« thèse, — si cette façon de traiter les témoignages était transférée à l'histoire moderne. »

Sir George révoque de même en doute la réalité des interprétations de Champollion, et malgré Heeren, Quatremère, Grote et Humboldt, il refuse de croire à la circumnavigation de l'Afrique, entreprise sous Neco II (611-595 avant J.-C.). Il déclare, en outre, qu'il n'existe pas de raison suffisante pour placer les antiquités égyptiennes avant la construction du temple de Salomon. (1012 avant J.-C.)

On le voit, la *Revue nationale* de Londres n'a pas tout à fait tort, en disant de ce livre « que c'est un ouvrage savant et amusant, remarquable par la science » subtile et sceptique avec laquelle il critique ceux qui, comme le baron Bunsen, « se sont hasardés à déchiffrer les fastes de l'Égypte, plutôt que par des recherches scientifiques. » D'un autre côté, la *British quarterly Review* le classe bien au-dessus des œuvres de controverse, tandis que la *Revue de Westminster* le range dans la catégorie des publications « qui sont un véritable événement dans le monde intellectuel, » et le définit ainsi : « Une contribution de la plus haute valeur à l'histoire des connaissances humaines; riche en faits, plus riche en explications; vraie dans ses affirmations, et audacieuse, quoique souvent raisonnable, dans ses dénégations. »

Nous ne saurions convenablement prononcer un jugement définitif sur un livre aussi remarquable dans une courte notice bibliographique. Les lecteurs français ne pourraient que gagner à se prononcer en parfaite connaissance de cause, et l'ouvrage mérite, à coup sûr, les honneurs d'une traduction.

Dans la grande question, dont la solution agite de nos jours tant d'éminents esprits, sur l'âge du monde, sir G. C. Lewis se déclare pour une période comparativement récente. Les géologues, les ethnologistes et les philologues arrivent cependant à des résultats tout opposés, et, pour être conséquent, le savant ministre doit les immoler à leur tour, après le massacre des « égyptologistes. » Du reste, les ardeurs de la polémique ne nous déplaisent pas, et la science ne devant jamais devenir un article de foi, tant qu'elle n'est pas évidente de soi comme le soleil, il est bon que le scepticisme élève la voix, surtout quand il le fait avec l'autorité du talent et d'un nom honoré à juste titre dans le monde littéraire comme dans le monde politique.

THÉODORE KARCHER.

BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE

PÉRIODIQUES ESPAGNOLS

La Revista Ibérica.

Nous avons témoigné de nos vives sympathies pour la *Revista Ibérica*, et nous nous intéressons plus que jamais à l'avenir prospère de ce recueil bien méritant, qui, comptant à peine six mois d'existence, a déjà éprouvé les rigueurs du pouvoir.

Félicitons-le d'avoir reçu une première consécration; les coups de la censure ont pour effet de doubler les forces et d'augmenter l'action de la presse militante. A mesure que la persécution sévit, l'opinion publique se fortifie et proteste contre le système de compression d'un régime arbitraire. Puisque le mal ne peut être détourné pour le moment, il faut le souffrir sans faiblesse, sans découragement; car du mal, si intolérable qu'il soit, le bien lui-même peut sortir un jour. Tôt ou tard, triomphe le droit, non pas du plus fort, mais du plus raisonnable; la justice finit toujours par avoir raison de la violence.

Mais la lutte est de toute nécessité; la résistance morale, c'est-à-dire l'opposition ferme et digne, dans les limites de la légalité, use petit à petit la force brutale: il y a là une condition vitale de progrès et un utile enseignement pour la conscience générale.

En outre, un recueil qui se sent surveillé et menacé organise des éléments de défense en prévision du danger imminent. Avertis par une première saisie, les rédacteurs de la *Revista Ibérica* ne peuvent manquer de comprendre qu'il est essentiel de serrer les rangs et de s'unir, en quelque sorte, par un lien plus étroit contre l'ennemi commun.

Nous avons exprimé un regret, en annonçant la publication de la « Revue Ibérique, » et nous souhaitons bien vivement que l'occasion de le renouveler ne nous soit pas offerte par la suite. Nous voudrions quelque homogénéité dans la rédaction de ce recueil: l'union, et peut-être l'unité sont à ce prix; et on peut les obtenir aisément, tout en évitant l'uniformité et la monotonie. D'ailleurs il n'est point ici question des matières qui sont traitées dans le recueil, ni de la forme qu'elles reçoivent. Il s'agit des principes et, pour ainsi dire, des éléments constitutifs.

Mais, dans toute phalange de libéraux, on trouve quantité de gens qui, loin d'être libres, desservent sciemment la cause de la liberté, et ces faux soldats ne sont pas plus rares en Espagne que partout ailleurs. On les éliminerait aisément, si, au lieu de recevoir une simple déclaration de libéralisme, on exigeait une profession bien articulée de principes, avec un bon engagement de conformer la conduite et les écrits aux convictions avouées.

Aujourd'hui la lutte est tellement engagée entre progressistes et réactionnaires,

qu'il faut éviter avec grand soin toute chance de confusion, et rejeter sans merci les traitres et les apostats. Pour faire le bien, dans les temps de transition, en agissant sur l'opinion publique, la concorde est de rigueur. Les hommes de bon vouloir doivent s'entendre et s'engager au service des grands intérêts, se donner une mission élevée et la remplir dignement.

Nous constatons avec joie que les rédacteurs de la *Revista Ibérica* se préparent une tâche très-belle et tout à fait digne des plus nobles efforts.

Dans le second avertissement qui est en tête de la treizième livraison (15 avril 1862, tom. III, n° 1), il est dit, que la *Revista Ibérica* se propose de reproduire bien exactement l'état présent et la vie de la Société ibérique dans toutes ses manifestations.

La Société ibérique se compose de deux grands éléments, l'Espagne et le Portugal, et c'est à l'union intime, à la fusion, comme on dit aujourd'hui, de ces deux éléments que doivent tendre tous les efforts de la civilisation dans la Péninsule. Espagnols et Portugais forment, non pas deux races distinctes, mais deux variétés d'une même race, intéressées l'une et l'autre à se fondre en une seule nationalité.

Les hommes les plus éclairés des deux pays aspirent de tous leurs vœux à cette union intime, qui, outre des avantages communs et immédiats, aurait pour effet d'ajouter une grande puissance de plus au groupe des peuples d'Occident.

Ce n'est pas ici qu'une question tellement grave peut être agitée. Il suffit de la signaler, et d'applaudir à toutes les tentatives qui se produisent en vue d'une solution heureuse. On doit s'intéresser à toute innovation, à toute combinaison pouvant aboutir à multiplier et consolider les forces de l'Europe méridionale.

La Péninsule hispanique, par sa configuration même, ne semble pas admettre deux nations; la forme et la situation du territoire ne répondent nullement à cette division factice qui, depuis trop longtemps, sépare en deux une grande famille. Les esprits avancés comprennent cela, et ils s'appliquent à effacer petit à petit les frontières, à faire prévaloir le sentiment de consanguinité et de confraternité.

L'Espagne et le Portugal, dont le passé est si glorieux, ont vécu en quelque sorte parallèlement; le courant de l'histoire les entraîne vers les mêmes destinées, et, des deux côtés, on commence à comprendre que la ligne de démarcation est fictive. La barrière qui sépare ces peuples voisins est faible et on peut prévoir qu'elle sera franchie.

En attendant, il est bon que l'Espagne et le Portugal fassent plus ample connaissance; avant de mettre toutes choses en commun, il doit y avoir échange incessant, correspondance active et réciprocité de bons offices.

La *Revista Ibérica* a donc pris l'initiative d'un bon exemple, en admettant des travaux écrits en langue portugaise. Ses lecteurs se familiariseront ainsi avec un idiome qui est, pour ainsi dire, frère du castillan, et les Portugais répondront de leur côté à un procédé tellement délicat par des sympathies motivées. Quant aux étrangers qui lisent la *Revista Ibérica*, ils trouveront dans ce recueil un double avantage, puisqu'ils y puiseront des renseignements sur la vie civile, sociale, et intellectuelle dans toute la Péninsule.

La combinaison imaginée par la direction de la *Revista Ibérica* est des plus heureuses. Nous ne saurions trop l'approuver, la louer, et féliciter ceux qui l'ont conçue, ou mieux encore, les remercier; car ils rendent un service très-essentiel, en travaillant, par le moyen peut-être le plus efficace, à l'exécution d'un grand dessein. Il faut que le Portugal et l'Espagne se pénètrent en quelque sorte par la communion intellectuelle; l'union se fera d'elle-même, quand les deux nations seront animées d'un même esprit, et accoutumées à cette correspondance scientifique et littéraire, plus prompte en bons résultats que les ambassades les plus pacifiques.

Le travail très-curieux de M. A. Oliveira Marreca, sur le Cid, nous a paru d'une lecture agréable, de même que la correspondance de Lisbonne, dont l'auteur pourrait bien signer en toutes lettres, car il écrit nettement et avec indépendance.

J. M. GUARDIA.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les Conseils généraux se sont ouverts par toute la France, et, dès les premières séances, sinon la première, ils ont, pour la plupart, produit des adresses, et poussé des acclamations suivies d'un vote, qui donnent à réfléchir. Les adresses et les acclamations sont envoyées à l'Impératrice, à l'occasion de la fondation de la *Société du Prince Impérial*, et le vote est destiné à soutenir la Société du Prince, par une somme prise sur les fonds des départements. Quant aux adresses et aux acclamations en elles-mêmes, nous n'avons rien à en dire; nous aurions seulement voulu que le vote, qui devait les suivre, eût été accompagné de quelque discussion. Est-il bien sûr, par exemple, que les Conseils généraux aient le droit de voter des fonds, destinés aux intérêts départementaux, à des entreprises de bienfaisance se répandant sur toute la surface de la France, ayant des ramifications nombreuses, des rapports multipliés, et obéissant à une direction puissante? Voilà une question qui méritait d'être soulevée; car, au point de vue purement politique, elle peut avoir de graves conséquences. Oublions la *Société du Prince Impérial* et demandons-nous si les Conseils généraux ont droit d'agir ainsi pour toute autre Société? Si cela est, il peut s'en élever qui aient un caractère religieux, d'autres qui aient une tendance politique, d'autres encore ayant un but simplement charitable et philanthropique. Si elles sont encouragées toutes par les Conseils généraux, ne sera-ce pas un nouveau budget départemental? Si quelques-uns se prononcent pour celles-ci, quelques autres pour celles-là, ne sera-ce pas introduire des rivalités, des divisions là où elles n'avaient que faire? Et si, enfin, les Conseils généraux avaient tant de pouvoir sur des intérêts autres que ceux du département, la même ambition ne s'emparerait-elle pas, et des Conseils d'arrondissements, et des Conseils de chefs-lieux, et de ceux des bourgs, tous jaloux de produire au grand jour de la publicité leurs adresses et leurs votes? Voilà certainement des objections qui se sont soulevées dans les esprits expérimentés de MM. les conseillers, hommes pratiques et soucieux des intérêts locaux auxquels ordinairement les leurs sont liés. Ces objections, ils les ont résolues, puisqu'ils ont voté; seulement, ils les ont résolues *in petto* et d'enthousiasme, et se sont abstenus de nous donner un exposé des motifs qui les ont dirigés. Pour s'excuser, les Conseils généraux pourraient répondre qu'ils ont le droit d'agir dans les questions financières ainsi que dans les questions politiques. Ils auraient raison en

fait, mais en fait seulement ; car, si nous avons bonne mémoire, il est interdit aux Conseils généraux de soulever des discussions politiques, ainsi que cela se faisait sous le régime parlementaire et républicain ; et nous ne nous souvenons pas qu'il y ait eu une exception en faveur des discours de MM. les Présidents qui ne sont très-souvent que des controversistes politiques. Du reste, quoique le monologue ne doive pas être permis là où le dialogue est défendu, nous ne regretterions pas cette exception : il y a toujours intérêt à entendre parler politique, principalement si l'orateur est un personnage d'autorité.

Aujourd'hui surtout, nous nous apprêtions à prêter une oreille attentive aux harangues des hommes illustres qui, par leur position, étaient à même de jeter quelques rayons de lumière dans les obscurités où s'agitent nos affaires extérieures ; mais notre attente a été déçue.

Les présidents des Conseils généraux, que l'on serait porté à croire familiarisés avec les grands secrets, ont jugé à propos de garder cette fois le silence et de ne nous rien révéler. Ni M. de Persigny, qui ne craint pas de faire des manifestes, ni M. Delangle, qui, l'année dernière, avait pris possession de sa présidence par une harangue d'une éloquence passionnée, ni de M. de Morny, qui avait l'habitude, ainsi qu'il l'a avoué, d'inaugurer la session par des considérations et des conseils politiques, n'ont eu cette année rien à communiquer à l'opinion. M. de Morny en a donné pour raison que le passage de l'Empereur au Puy-de-Dôme avait assez éclairé la politique pour qu'il ne fût pas nécessaire d'y revenir. La raison, quoique descendant de haut, ne nous paraît pas péremptoire, car nous ne saisissons pas de rapports entre le voyage de l'Empereur et les graves questions qui agitent et troublent de plus en plus les esprits ; d'ailleurs cette raison ne peut s'appliquer qu'à l'Auvergne, l'Empereur n'ayant pas voyagé par toute la France. Les autres présidents doivent donc avoir d'autres motifs. Quels sont-ils ? nous ne savons, mais il faut qu'ils soient aussi puissants dans leurs esprits que les solutions en vertu desquelles ils ont voté un secours financier extra-départemental, sans quoi ils ne se seraient pas refusés à nous marquer quelques jalons dans les voies où nous avons peur de nous égarer.

Certes, nous ne demandions pas aux présidents des Conseils généraux de traiter toutes les questions qui, en ce moment, sont soulevées en Europe, en Asie et en Amérique (car, il faut bien le reconnaître, il n'y a aujourd'hui que l'Afrique et l'Océanie qui soient tranquilles, et ne soient point menacées de deux ou trois interventions à la fois). C'est là une tâche qui n'appartient qu'à la politique courante. D'ailleurs, ces questions ne sont pas toutes secondaires. Quelques-unes touchent à des points d'équilibre et d'ordre général. Telle est la question d'Orient qui peut sortir avec tous ses dangers et toutes ses complications du fond de la Serbie. Telles sont aussi les questions qui se maintiennent à l'état de conflits, entre l'Allemagne et le Danemark aussi bien qu'entre les puissances allemandes. Il y a également les questions moins diplomatiques et plus révolutionnaires qui remettent en présence la Pologne et la Russie, et y ravivent de nouvelles haines. Nous ne nous y intéressons pas aujourd'hui au point d'en désirer connaître le dénouement ; nous ne sommes pas impatients, même en ce qui touche

la Cochinchine, la Chine et le Mexique, quoique cependant nos intérêts y soient grandement engagés.

Il n'y a que deux questions qui troublent l'opinion, qui l'inquiètent, pour lesquelles elle s'émeut progressivement, sur lesquelles elle demande des explications et des éclaircissements : ce sont la guerre civile d'Amérique et, nous devons avoir le courage de le dire, l'Italie. Il est certain, et ce n'est pas chercher à dénaturer l'opinion, qu'elle désire que l'on n'intervienne pas en Amérique sous prétexte de médiation, et qu'on n'intervienne pas plus en Italie sous prétexte de la révolution qui, au delà des Alpes, n'est qu'un fantôme. Ce dernier désir prend le caractère d'une passion qui s'excite de plus en plus, tantôt encouragée par les journaux officieux, tantôt effrayée par une note du *Moniteur*. L'opinion veut savoir quel est, sur ce point, l'avis du gouvernement, prête, quand elle le connaîtra, à lui faire opposition ou à le soutenir, selon l'occasion, par tous les moyens que la constitution lui donne, par les élections qui se préparent, par les pétitions au Sénat, par la discussion des journaux. Son ignorance et son incertitude l'humilient et lui font sentir l'impuissance où elle est de mettre en pratique le mot si sage de l'Empereur « en réalité c'est l'opinion qui gouverne. » Voilà pourquoi nous aurions voulu que les présidents des Conseils généraux parlassent. Sans doute il est possible de parler sans rien dire, mais, outre que nous les savons incapables de recourir à ce subterfuge, nous savons aussi qu'il leur est moins facile de débiter des discours ambigus, qu'aux journaux de rédiger des articles équivoques.

La France demande donc à son gouvernement quelles sont exactement ses intentions sur l'Italie; le gouvernement continuera, dit un conseiller général, M. Latour-Dumoulin, la même politique. Eh bien, la France ne trouve pas cette explication satisfaisante. Ce que le gouvernement a fait ne l'a pas éclairée sur ce qu'il veut faire; ce qu'il a dit, ne l'a pas rassurée sur ce qu'il ne dit pas, et c'est là ce qui la fatigue. Elle ne peut rester plus longtemps à l'état d'augure et de sybille, à la recherche du secret d'énigmes dont elle connaît si incomplètement les termes; elle s'écrierait volontiers comme le héros d'Illomère :

« Rends-nous le jour, et combats contre nous. »

L'expédition de Garibaldi, d'ailleurs avortée aujourd'hui, n'était pas, selon nous, un prétexte pour se taire sur l'avenir dans des affaires si considérables; les mouvements aventureux de patriotes excités, exaltés par plusieurs années de désirs, d'attente, d'espérance, ne sont pas faits pour troubler les délibérations d'une diplomatie qui a la réputation d'être patiente, ni pour la faire varier dans ses décisions. Ces mouvements étaient dans la nature humaine, et, de plus, ils étaient une conséquence de la situation même qui se prolongeait. Les diplomates, les hommes d'État, les souverains, ne pouvaient ignorer une aussi simple vérité; si donc ils ont laissé les passions s'exciter au point de nous faire courir le risque de nous voir aux portes de la guerre civile (je dis nous, car nous nous sommes assez mêlés aux intérêts de l'Italie, pour que nous nous regardions comme solidaires), c'est que, sans doute, ils avaient prévu les effets de ce mouvement et que, dans

leur pensée, ils ne sauraient, en aucun cas, modifier leurs sentiments et leurs opinions antérieures. Ils doivent donc n'y voir qu'une péripétie, qu'un accident et rien de plus. Que les ennemis de l'Italie en prennent prétexte pour faire revivre toutes les déclamations réactionnaires; qu'ils dressent devant les imaginations les fantômes de l'anarchie et de la révolution; qu'ils saisissent ce moment pour faire arme de tout ce que leur dicte l'esprit de parti, cela se conçoit, ils sont dans leur rôle; mais ceux qui, par état, par position, peuvent connaître le fond des choses, ne doivent, ni par leurs actes, ni par leurs paroles, ni même par leur silence inopportun, encourager les méchantes espérances de ces partis, qui n'ont jamais cherché leur salut que dans l'excès du mal. Ce que chacun désire, c'est que l'on se prononce nettement sur l'Italie elle-même; que l'on proclame hautement que ce qui a été accompli restera intact, et que l'*unité* est le principe et le but et l'avenir de l'Italie. La France a intérêt à être engagée sur ce point, elle croit que, si elle équivoquait, l'honneur national serait compromis, et il lui est bien permis de mettre l'honneur national au niveau de l'honneur militaire; elle veut se dégager de la responsabilité que beaucoup d'Italiens font tomber sur elle, en l'accusant d'avoir été, par sa lenteur diplomatique, pour quelque chose dans les tristes péripéties qui troublent la Péninsule; elle voudrait qu'il fût bien entendu, qu'après la guerre civile, il ne reste qu'une seule question à résoudre en Italie, son *unité*. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le sentiment qui animait la France en 1859, au début de la guerre, alors que l'Italie était invitée à se rendre libre, avec notre concours, des Alpes à l'Adriatique?

EUGÈNE MARON.

CHARLES DOLLFUS,

Directeur, gérant responsable.

IMP. DE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

LA CONFESSION DE MADELEINE

- D'rum prüfe, wer sich ewig bindet,
- Ob sich daz Herz zum Herzen findet :
- Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang. •

SCHILLER.

I

Vous me demandez conseil, chère Hortense, et c'est dans la circonstance la plus grave. Les hommes ne mettent pas toute leur destinée dans le mariage ; quant à la femme, elle n'en connaît point d'autre. Son mariage est sa vie. Je comprends donc vos appréhensions, et je vous félicite de les ressentir ; vous ne sauriez ici pécher par excès de sagesse.

Certaines personnes blâment les mariages de raison. Si elles appellent ainsi ceux que l'on contracte sans inclination réciproque, auxquels préside l'indifférence et même le dégoût, assurément je n'y contredirai pas. Mais de pareils mariages ne sont pas des mariages de raison, ce sont des mariages déraisonnables. D'un autre côté, la plus vive passion ne sera jamais qu'un abîme, si elle doit joindre les cœurs au mépris des conditions qui assurent l'existence et la durée d'une union. Je suis tellement frappée de cette vérité, qu'à mes yeux, — vous allez me trouver bien positive ! — un mariage contracté sans amour, s'il respecte d'ailleurs la conformité de nature, d'humeur et d'esprit, vaut encore cent fois mieux qu'un mariage d'amour qui bannit la raison, parce que celle-ci se venge et s'installe sous les traits du repentir, toujours trop tôt, à la place délaissée par le bonheur. Tout mariage doit être un mariage de raison, en ce sens que certains rapports de culture, de goût, d'éducation et de caractère doivent être

observés en chacun. De ces rapprochements, l'amour peut naître comme un fruit que le temps et l'estime font mûrir; mais s'il arrive, par un hasard trop fréquent, que la passion s'allume entre deux êtres que nulle convenance réelle ne rapprochait, et qu'elle les éblouisse des mirages d'une harmonie mensongère, quand l'épreuve de l'existence commune a dissipé le vertige, il ne reste en présence que des natures inconciliables, enchaînées pour la vie. Elles s'effeuillent vite les roses de l'illusion, et ne laissent dans les cœurs que la sanglante épine du regret.

Songez aussi à ceux qu'une décision hâtive peut envelopper dans votre destinée et rendre victimes d'une erreur qu'ils n'auront pas commise. Cette perspective ne vous fait-elle pas frémir? Pour moi, je ne saurais envisager sans épouvante la téméraire frivolité avec laquelle tant de jeunes filles se jettent dans le mariage. Leur inexpérience, je le veux, est souvent leur excuse; sera-t-elle leur remède, quand elles se sentiront liées par la triple chaîne de la loi, de l'opinion et du devoir? On les plaint alors, et l'on ne s'étonne pas que leur tourment finisse parfois dans la révolte. Mais que penser des parents qui, de leurs propres mains, de leurs mains insensées ou coupables, forment des nœuds qui étranglent le repos, et souvent l'honneur même de leurs enfants!

Chère âme, n'oubliez pas ceci : il n'y a pas de mariage sans union. Pesez donc bien la détermination que vous prévoyez devoir prendre sous peu. Vous allez vous prononcer, c'est-à-dire que vous allez mettre dans un oui, qui tient moins d'une seconde, le poids de toute une vie. C'est une seconde naissance, c'est même la vraie naissance de la femme que le mariage. Vous vous dites entraînée par votre cœur, et pourtant inquiète de céder. Tenez votre cœur en bride, et sans imposer silence à son favorable augure, continuez à faire ce que vous m'avez mandé dans vos dernières lettres : observez et jugez. Laissez se former votre résolution et ne permettez pas qu'on vous l'arrache d'une main impatiente. Sans dédaigner la voix secrète, craignez d'être votre propre dupe. Il se peut que l'imagination et le cœur, dans un premier élan, se mettent d'accord pour nous voiler les avertissements d'une importune sagesse. Soyez prudente, chère enfant! Ce serait trop, je le répète, de n'ajouter nulle créance à cet instinct qui vous entretient en sa faveur. Prenez garde cependant que le désir d'être aimée, et plus encore le bonheur de se sentir aimée peut aisément devenir le complice de celui qui s'étudie à nous convaincre. Quand il est auprès de vous, laissez faire la naïveté de

vos sentiments ; mais redoutez l'éblouissement du regard qui souvent, à l'improviste, trouble et surprend : sachez écouter et comprendre. Plus que les yeux, les oreilles sont les serviteurs de notre repos.

Vous allez me trouver pétrie de défiance. C'est que je vous aime, Hortense, plus que vous ne pensez ; et puis vous m'avez autorisée à vous parler comme à ma propre fille. Je vous l'ai dit maintes fois : je vous adoptai le jour où je vous entendis défendre avec tant de générosité cette infortunée qu'un entraînement fatal a perdue, et que tout le monde frappait à l'envi après l'avoir encensée la veille, comme si les fautes des autres devaient servir à rehausser notre propre vertu !

Si je n'étais retenue ici par une indisposition de mon mari, je n'eusse pas résisté une minute à votre appel ; je serais auprès de vous, avec cette expérience que vous invoquez, qui me fait si vieille et me donne tout l'air d'un pédagogue en jupons. Qu'y faire ? je n'ai plus de coquetterie, et même pour vous plaire je ne consentirais pas à me rajeunir. Je vous aime mieux pour ne pas vous aimer en tête folle. Depuis longtemps je vous surveille comme un trésor, et je n'ai qu'une terreur, c'est que vous ne trouviez un piège dans votre pureté même, incapable de réfléchir le moindre soupçon. Il est si difficile de croire qu'on peut ne pas être heureux, quand on mérite si bien de l'être !

Je vous embrasse et je vous chéris,

MADELEINE.

Mon enfant, vous me causez des insomnies. Je ne puis plus songer qu'à vous, à votre projet, à ce mot que bientôt, dans quelques jours demain peut-être, vous allez prononcer. Il flotte sur vos lèvres ; un soupir, un regard qui supplie peut le faire tomber aujourd'hui même.

Je me suis consultée, je me suis demandée si je ne vous devais pas plus que ces conseils dont la plus vulgaire prudence nous gratifie journellement ; lieux communs qu'elle sème sous nos pas, et que nous repoussons avec indifférence comme les cailloux du chemin. Si, de vous à moi, ces exhortations banales ont quelque prix, c'est uniquement à cause de l'affection que vous m'accordez. Est-ce bien assez ? Je crois que non. A vous, je dois davantage, et je veux vous montrer combien je vous chéris, combien je vous estime. Ce n'est pas sans hésitation que je cède à l'espoir de vous éclairer par mon propre exemple. Depuis ma

dernière lettre, je ne suis tourmentée que de cette idée. Votre réponse, qui me laisse voir le fond de votre âme, me décide. Je ne vous demande qu'une chose en retour du témoignage que je prétends vous donner : c'est de suspendre votre résolution jusqu'à ce que ma vie ait passé sous vos yeux. L'expérience d'autrui, bien qu'elle soit un vivant et irrécusable conseil, nous sert rarement ; je crois cependant que le sort d'une personne aimée peut marquer notre cœur d'une trace semblable à celle que laissent en lui les plus amères leçons de la destinée personnelle.

C'est ma vie, Hortense, que je vous raconterai, une vie aussi calme au dehors qu'elle fut pleine au dedans de luttas, de souffrances, de péripéties cachées. Il y a quelques années, je n'eusse consenti pour rien au monde à vous confier cette odyssée intime que le silence a scellée. Aucune puissance de l'amitié ne m'eût alors arraché la confession que Dieu seul a dû recevoir. Mais la paix est venue ; je n'ai que le souvenir d'une épreuve cruelle, traversée seule et dans les ténèbres, d'un sombre rêve qui a pesé sur ma jeunesse et m'a poursuivie jusque dans la maturité. Aujourd'hui tout est fini : j'ai revu le ciel au sortir des catacombes. Ce ciel est mon âme elle-même, qui s'est calmée en Dieu, et purifiée par l'épreuve de tout ce qui la troublait.

Ma vie peut être un enseignement pour vous, car une profonde analogie de nature nous rapproche. Ce n'est pas pour assombrir votre cœur que je parlerai ; je veux déposer ma destinée comme un rayon de lumière et d'amitié sur le seuil de la vôtre. Heureuse, vous ne me reprocherez pas ces confidences, qui vous serviront à garder votre bonheur en l'appréciant. Et si, malgré toutes les avances que la vie vous a déjà faites, malgré toutes les promesses écrites sur votre visage et dans votre douce apparition, vous deviez connaître quelque une des souffrances au milieu desquelles j'ai vécu, j'aurai contribué peut-être à vous épargner la révolte, dont une âme ardente est toujours prête à s'armer, mais dont elle souffre plus que de tout le reste, et qui ne réussit guère, au lieu de cicatricier la plaie, qu'à la rendre incurable en y portant le feu de l'enfer.

En ouvrant devant vous ma vie, mon dessein est de vous y faire lire une des grandes lois de Dieu que nos fautes et nos erreurs ne violent pas impunément ; la loi qui doit présider à toutes les unions, et dont nulle femme, dont nul homme jamais ne s'écarteront sans qu'elle les rappelle à son empire dans la douleur. Chère et tendre amie, je ne vous parlerai pas comme à une enfant ; je parlerai à la jeune fille qui va devenir femme demain, épouse et mère. Je parlerai sans crainte,

car j'ai la confiance que ma destinée n'est pas de celles qui troublent dans les âmes l'image du devoir. Et puis, je ne sais pas sur la terre d'asile plus sûr pour recevoir une confession comme la mienne, ni plus voisin de Dieu, que votre pureté.

Mon père mourut à quarante ans, d'une chute de cheval. J'avais alors douze ans, et je puis presque dire que, dès cette époque, je fus orpheline. Ma mère n'était pas communicative et m'avait toujours traitée sévèrement. Elle était ce qu'on appelle une femme de tête, dirigeant sa maison avec ordre et précision. Comme un balancier, sa volonté régularisait tous les mouvements autour d'elle. L'économie, l'exactitude, toutes les vertus mécaniques du foyer, qui ordonnent un intérieur, mais sans le réchauffer et sans l'orner, régnaient sous ses ordres. Elle ne souffrait nulle part de négligence. Il y avait dans sa maison une règle dont tout nouveau venu ressentait aussitôt le contact. Il ne faudrait pas croire pourtant que, pour s'occuper avec cette anguleuse rigueur des détails de sa maison, ma mère fût un esprit borné. C'était, au contraire, une intelligence élevée, lucide, mais qui rappelait les claires matinées de décembre et le rayon de soleil sur la neige. Sa maison était citée, et n'y entrait pas qui voulait. L'élite de Besançon s'y rencontrait à de certains jours de la semaine. Ma mère avait beaucoup lu; elle aimait cependant la conversation plus que la lecture. Au premier coup d'œil elle triait son monde, et je pus remarquer dès lors que ses préférences étaient acquises aux personnes qui, par un certain air de solennelle froideur, tenaient mon cœur à distance. Elle appréciait particulièrement ce qui, dans la société, occupe une position officielle et représente une fonction définie; à ce titre, les magistrats et les professeurs étaient les bienvenus dans son salon, où régnait un ton grave et compassé. Celui qui, nouvellement accueilli, tentait de briser ce joug de glace, était rappelé à l'ordre par le silence significatif qui se faisait autour de lui; s'il dédaignait cet avertissement, la maison se fermait pour le rebelle. J'étais quelquefois admise aux réceptions, mais je n'aurais eu garde d'ouvrir la bouche dans cette atmosphère qui paralysait ma langue et figeait ma pensée. D'ailleurs, l'œil vigilant de ma mère reposait sur moi; pas un mouvement, pas un geste qui passât inaperçu. Que de fois, à l'écart, j'ai pleuré au souvenir des caresses paternelles, et de cette tendresse perdue qui enveloppait mon âme et la pénétrait d'une si douce chaleur !

Pourtant j'adorais ma mère, et je lui eusse demandé pardon à genoux de la moindre faute. Mon supplice était précisément dans ce culte voué à celle qui était devenue pour moi le monde entier, vers laquelle cent fois par jour mon cœur s'élançait, et qui faisait refluer tout mon être sous le regard de son impassible visage. Il arriva qu'un jour, n'y pouvant plus tenir, je l'entourai subitement de mes bras et la couvris de baisers. Je fus grondée de façon à perdre toute envie de recommencer; il me parut même qu'à la suite de cette témérité, ma mère augmenta envers moi la réserve habituelle de son attitude.

Je me sentais bien isolée. On ne me repoussait pas, mais on ne me témoignait rien. La dernière servante du temps de mon père, venait d'être renvoyée. Je suis assurée que ma mère avait de l'affection pour moi; mais elle m'aimait à sa manière, à travers les idées qu'elle s'était formées sur l'éducation et sur les devoirs qu'elle avait à remplir pour faire de moi une personne sensée, un caractère solide, un esprit dégagé des illusions du sentiment et de l'imagination. Ce qu'elle redoutait le plus, c'était le romanesque. Toujours si maîtresse d'elle-même, elle se contenait difficilement quand elle tombait sur ce sujet. Et les occasions n'étaient pas rares de l'aborder, car la répugnance instinctive qu'elle éprouvait pour tout ce qu'elle appelait « les chimères féminines, » lui faisait découvrir en autrui jusqu'à la moindre trace de ce qu'elle détestait. Aussi, prenais-je soin de me tenir en bride. Mais comment faire? En parlant selon mon âme, je craignais d'encourir le reproche d'exaltation; en me taisant, je prenais malgré moi un air concentré qui, répandant sur mon visage le douloureux sacrifice du silence, parlait malgré moi et semblait irriter ma mère encore plus que mes démonstrations. Souvent, au milieu de mes silences prolongés, elle me jetait brusquement cette question : « A quoi rêves-tu donc, Madeleine? » Ou bien : « Vas-tu faire comme mademoiselle X... qui se remplit la tête de billes levées ! les femmes ne sont pas sur la terre pour rêver. »

Afin de ne laisser aucune prise à la sentimentalité et au romanesque, ma mère avait soin d'entretenir l'activité de mon esprit en le portant vers des lectures solides. Je lui dois beaucoup sous ce rapport, car je puis dire que, grâce à cette discipline, j'ai pu fortifier ma pensée plus qu'il n'est donné habituellement à une jeune fille de le faire. Mais je sentais trop ce qui me manquait au milieu de tant d'austérité; l'esprit et le caractère se fortifiaient, l'âme restait abandonnée et s'exaltait par l'abstinence même qui devait la contenir. L'exubérance de mes jeunes années ne pouvant se déverser au dehors

et se dépenser au jour le jour, s'accumulait au dedans et creusait sans cesse. Naturellement expansive et joyeuse, je me sentais devenir inquiète et taciturne sous le coup de cet incessant reflux imposé à ma nature. Et j'en éprouvais plus de souffrance à mesure que j'avais en âge. Mon cœur trahissait un besoin croissant d'affection. Ce besoin avait atteint une telle intensité, qu'il m'arriva souvent de m'adresser à mon père, pour qu'il suppliât Dieu de m'envoyer un de ses anges qui me prendrait sur ses ailes et me conduirait vers les régions de l'éternel amour.

Je touchais à ma seizième année quand ma mère se remaria. Elle épousait un homme qui en voulait à sa fortune, et qui, pour arriver à ses fins, sut masquer ses projets sous les propres instincts de ma mère, dont il tira parti contre elle-même. Tout le monde voyait cela; elle seule ne s'en apercevait pas. Aveuglement funeste, mais trop ordinaire même chez les plus clairvoyants ! Elle épousa M. Derblay, si je puis dire ainsi, par la tête et par l'amour-propre. Cet étranger était arrivé dans notre ville comme professeur de rhétorique. Avec beaucoup de sagacité, il avait réussi, ne dédaignant pas les moyens secondaires, à s'insinuer dans la faveur des personnes influentes qui fréquentaient notre maison, et dont la vanité flattée s'était mise de moitié dans son abominable dessein. Quoique bien jeune, je le devinais, et cependant je n'osais parler. Une fois introduit dans notre maison, cet intrigant habile avait sans fracas, et sous les apparences d'une réserve calculée, pris insensiblement la haute main. Il était chez lui avant d'épouser ma mère.

Dans ce nouveau mariage je perdis tout ce qui me restait du cœur maternel, et le jour où cette funeste résolution me fût annoncée, j'en éprouvai un tel désespoir, que j'en vins à m'accuser d'avoir contribué à pousser ma mère vers ce sacrilège. « Malheureuse ! m'écriai-je, tu ne l'as pas assez aimée, tu n'as pas su lui plaire et remplir son cœur ! » Sous l'empire de quel sentiment pouvais-je me condamner ainsi ? C'est sans doute que je sentais combien la mémoire paternelle réclamait une expiation, et que, ne pouvant supporter l'idée que ma mère en restât seule chargée, j'attirais à moi une partie de la faute.

Peu de temps après, je fus informée qu'on avait fait choix, à Lausanne, d'une institution convenable où je pourrais compléter mon éducation. Je partis, osant à peine pleurer, et ne demandant pour toute grâce que d'emporter le portrait de mon père, ce qui me fut concédé. Mais c'est bien lui-même que j'emportais, lui tout entier ; car je ne puis douter que dès lors il fût entièrement banni de la maison que son

souffle avait habitée, et qu'il ne lui restât plus de refuge que dans l'ardeur avec laquelle je cultivais son souvenir.

J'ai passé près de deux ans loin de ma mère, et ces deux années furent, avec celles de ma première enfance, les époques heureuses de ma vie. Je les ai souvent évoquées pour retremper dans leur souvenir limpide mon âme fatiguée d'une lutte secrète. L'établissement où j'entrais ne ressemblait en rien à ces vulgaires institutions où l'esprit de gain fait mentir les fastueuses promesses du programme. La maison de M^{me} Sybielle n'avait pas d'enseigne et faisait peu de bruit ; en revanche, sous la direction la plus douce, la plus sage et la plus respectée, le nombre réduit des pensionnaires formait une véritable famille, une communauté où la gaieté, l'entrain de la jeunesse et son amical abandon se mêlaient à la sérieuse culture de l'esprit. Dès le premier jour, la douceur qui brillait chez M^{me} Sybielle à travers la gravité du visage et du maintien, gagna mon cœur et l'enchaîna sans retour. Je me sentis attirée surtout par le timbre de sa voix ; la voix est le son de l'âme, et la sienne avait un charme mélodieux auquel il était impossible de résister. Je crois que je l'aimais trop, car elle fit tort à l'image de ma mère absente. Elle dut s'en apercevoir, et ce fut toujours avec discrétion qu'elle accueillit une tendresse qui ne songeait pas à se dissimuler. Ma mère lui avait recommandé la sévérité à mon égard, et n'avait eu garde de lui céler les dispositions romanesques qu'elle m'attribuait, et dont elle craignait si fort le développement. J'ignore si M^{me} Sybielle partagea ces appréhensions ; ce dont je pus m'apercevoir dès les premiers jours, c'est que, tout en observant vis-à-vis de moi, comme à l'égard de toutes les pensionnaires, une certaine retenue, elle savait m'engager à l'expansion plutôt qu'à la réserve. Mon cœur, qui depuis la mort de mon père avait vécu dans une continence croissante, put se réveiller et se développer sous de bienfaisantes influences. La règle qui pesait sur lui avait disparu, et c'est avec délice qu'il goûtait cet épanouissement inattendu. Il venait de passer dans un air tiède et lumineux. Tout me semblait caresse dans le vif accueil, dans l'empressement affectueux de mes compagnes. Et quel séjour ! le pensionnat situé aux abords de la ville, sur un coteau : devant nous le beau lac de Genève, les grands horizons de montagne, l'espace, le ciel, le souffle large et pur des hauteurs où règne la liberté. Mes yeux étaient ravis, ma poitrine inondée de cet air que je respirais comme une âme nouvelle ; je sentais ma vie s'étendre comme si elle eût voulu s'élancer au milieu de ces enchantements.

On m'avait donné à entendre que la pension serait un frein. Pour

d'autres, il est possible que cela soit ainsi; pour moi, je crus voir s'ouvrir le paradis. Ma mère, en partant, m'embrassa sur le front, et durant plusieurs mois j'osais à peine me dire que, loin d'elle, il me manquait si peu de chose pour être heureuse. Était-ce oubli, était-ce ingratitude? Ni l'un ni l'autre; c'était plutôt la conscience d'une irrévocable séparation, contre laquelle s'userait désormais ma volonté. Dans les lettres que j'écrivais à ma mère (tous les quinze jours, selon ses instructions formelles), j'hésitais à laisser percer mon bonheur et je retenais ma plume, dans la crainte qu'on ne vit dans ma correspondance les signes d'une exaltation fâcheuse, et qu'on ne prît quelque nouvelle détermination à mon sujet. M'étant laissée aller une fois à parler avec effusion d'une de mes compagnes, M^{lle} de Croy, avec laquelle j'avais fait amitié sitôt mon arrivée, je reçus une longue lettre, très-sévère, sur mes enfantillages. Cette lettre était renfermée dans une autre à M^{me} Sybielle, que sans doute on exhortait à plus de rigueur. Ce me fut une leçon, et, bien malgré moi, je me bornai à parler de mes études. Celles-ci, d'ailleurs, avaient pris un véritable attrait à mes yeux. Jamais je n'avais mis ce zèle à les poursuivre. J'avais de l'intérêt pour toute chose, je mettais en tout un empressement dont je m'étais crue incapable, et c'est avec un joyeux étonnement que je sentais mon intelligence grandir en même temps que mon cœur.

Autant qu'il m'en souvient, c'est alors que, pour la première fois, l'idée du mariage s'est présentée à moi. Si ma mère eût pu lire alors dans mon cœur, elle eût compris que j'étais aimante et non romanesque, et que ma raison, aiguillonnée par un sentiment élevé du rôle de la femme, me laissait pressentir que, dans la part qui nous est faite, le mariage est quelque chose de grave, et qui ne correspond pas aux conceptions d'un frivole désir. Mais à mon âge, et malgré les enseignements offerts à ma jeunesse, comment eussé-je résisté tout à fait à cette poésie des choses lointaines qui s'étend sur l'avenir, semblable à la vapeur qui couvre les montagnes et cache au regard, sous son voile azuré, les précipices et les flancs de rochers. Je n'ai jamais effleuré ce sujet qu'en de rapides entretiens avec l'amie que je t'ai nommée. Elle avait un sens exquis, un caractère charmant, un visage qui semblait défier la tristesse et le chagrin. Que je lui souhaitais d'être heureuse! Et mon vœu s'est accompli; elle a, sans le chercher, trouvé le lot qui lui revenait; sa destinée s'est pour ainsi dire moulée sur elle-même, elle a mené la vie qui lui ressemblait, communiquant autour d'elle la paix radieuse dont sa personne était remplie. N'est-ce pas pour une femme

la suprême fortune, de faire éprouver autour d'elle sa présence comme un bienfait ?

Près de deux années s'étaient écoulées, quand on me rappela à la maison. Le contraste fut rude. Ma mère, aigrie par les déplorables conséquences de son mariage, était devenue irritable à l'excès : elle me reçut avec un baiser glacial. Étais-je un remords ? Son jeune mari s'était emparé de toute la fortune et la gérait à son gré, au gré d'une existence honteuse qui n'était ignorée de personne. De l'ancienne société de la maison, compassée mais choisie, il restait à peine quelques vestiges ; de nouvelles figures avaient envahi le salon et la table. La maison était livrée aux flatteurs parasites, aux assauts d'un monde de hasard. Dans la disposition intérieure on n'avait presque rien respecté, en changeant d'âme la maison avait aussi changé de visage. Le règne de ma mère était détruit ; l'envahisseur avait formé son empire de ses débris. Ce spectacle me serra le cœur affreusement. Je souffris surtout de la mortification que mon retour infligeait malgré moi à ma mère. La pensée qu'elle avait honte devant sa fille me peinait plus que tout le reste. Le grand orgueil de sa volonté était brisé par la plus dure humiliation qu'une nature comme la sienne puisse ressentir, et j'avais peine à comprendre comment elle n'était pas encore morte de chagrin.

Un éclair d'espoir vint pourtant illuminer ce désastre : ne me serait-il pas donné de retrouver ma mère, de la rappeler à moi maintenant, que solitaire, abattue, elle devait tant éprouver le besoin d'un véritable attachement ? Le malheur ne nous était-il pas commun, et la mémoire de mon père qui planait, miséricordieuse, sur ces ruines, ne devait-elle pas nous pousser dans les bras l'une de l'autre ? L'enfance était derrière moi, mon caractère et mon esprit s'étaient formés. L'absence, qui souvent rapproche, parce qu'elle efface le passé, avait peut-être créé la possibilité de relations nouvelles dans l'avenir. Cette espérance, je ne pus même la conserver un seul jour. Les calculs de mon affection, dans ce dernier effort, échouèrent devant un obstacle invincible. Agée de cinquante ans, ma mère était trop fière pour convenir d'un malheur qui était une faute. Au lieu d'un refuge pour ses chagrins, elle ne vit en moi qu'un témoin et un juge de ses erreurs. Je compris que je n'étais pas rentrée pour longtemps dans la maison. — N'avait-on pas songé à me marier ? Ne m'avait-on pas rappelée dans cette intention ? A cette pensée que je pourrais recevoir un mari de la main de cet homme que je méprisais, qui avait envahi notre de-

meure, abaissé ma mère et ruiné ma dernière espérance de la retrouver, l'indignation me suffoquait et je me sentais capable des plus extrêmes résolutions. Un incident vint subitement changer ma situation. Cet homme dont à peine j'endurais le regard, affectait en public de me prendre sous sa protection et de m'appeler sa fille. Je subissais cet outrage avec dégoût, mais en silence, à cause de ma mère. Un jour, c'était après un repas où l'on avait bu copieusement, il voulut m'attirer sur ses genoux et m'embrasser. C'en était trop; j'eus un vertige, et d'une main prompte, je le frappai au visage. Au milieu de la stupéfaction générale, je gagnai ma chambre, consternée, épouvantée de ce que je venais de faire. Cette scène me bouleversa tellement, que je songeais à prendre la fuite. Je m'attendais à voir paraître ma mère, et j'étais prête à me jeter à ses genoux. Elle ne vint pas et je restai seule jusqu'au lendemain. Une servante m'apporta une lettre, dans laquelle on me signifiait mon prochain départ. Durant toute une semaine, je restai confinée dans mon appartement, ignorante de la décision qu'on me réservait.

J'avais une tante, sœur aînée de mon père, qui habitait la campagne aux environs de Dijon. Cette tante n'était plus venue à Besançon depuis que ma mère s'était remariée; mais elle n'avait cessé de me donner, à chaque occasion, quelque gage de sa bienveillance. Elle était sans enfants, et je savais qu'à plusieurs reprises elle avait inutilement exprimé le désir de me prendre auprès d'elle. Informée de mon méfait, elle s'empressa de renouveler son offre, qui cette fois fut acceptée. Je partis, accompagnée d'une femme de chambre, et sans avoir revu ma mère, qui resta inébranlable, enfermée chez elle, tandis que sa fille, agenouillée sur le seuil de sa chambre, l'appelait tout haut en sanglotant.

Ma tante me reçut dans ses bras; elle fut pleine de paroles aimantes pour me consoler. Ses traits me rappelaient mon père, que j'aurais cru retrouver en elle, si la ressemblance intérieure eût mieux répondu à celle du dehors. Des qualités de mon père, ma tante possédait la bonté, mais je ne retrouvai pas en elle la profondeur du sentiment, jointe à la perspicacité de l'esprit, ni l'ardeur à la fois passionnée et contenue, et surtout l'horreur instinctive de toute vulgarité et de toute bassesse. C'était une nature unie, sans soupçon du mal, simple, aimable, et dont les modestes vertus trouvaient à s'employer entièrement dans les pratiques courantes du monde et de la société. Qui eût pu néanmoins se défendre d'aimer en elle tant d'intentions excellentes, et ce désir de ne se voir entourée que de gens satisfaits? De

ma mère, de ce qui s'était passé depuis tant d'années, il fut à peine question entre nous. Ma tante n'eût pas voulu devant moi blâmer celle qu'elle plaignait, j'en suis sûre, comme une personne dont le malheur excédait la faute. Son principal souci fut de me créer une existence facile, au sein de laquelle pût s'assoupir la réminiscence du passé. Si les prévenances d'une vie pareille avaient enveloppé mon enfance au lieu de s'adresser à un caractère déjà formé à l'école du sacrifice, l'avenir qui m'attendait aurait écrasé mon courage sous un trop lourd fardeau.

Nous habitons aux portes de Dijon une fort belle campagne. Le bruit de mon arrivée n'avait manqué de courir la ville, et, comme l'on savait ma tante sans enfants et douée d'une grande fortune, on ne doutait pas que je fusse destinée à recueillir ses biens. Je devins le point de mire des mères de famille, et les prétendants, sans que je m'en doutasse, abondèrent autour de moi. Ma tante ne repoussa personne, n'encouragea personne, et même elle ne me parla jamais de mariage durant la première année que je passai chez elle, afin de me laisser entièrement libre quand il me plairait de me prononcer. J'étais dans les meilleures dispositions pour ne rien précipiter.

Près d'une année s'écoula, les feuilles jaunirent, l'hiver revint. Je fis, comme on dit, mon entrée dans le monde. Bals, concerts, spectacle, tout vint à la fois. Je pris goût, contre ma propre attente, à tout ce mouvement, et cela sans arrière-pensée : j'allais au bal pour danser, et quand j'y retournais, c'était encore pour danser. Au milieu des fleurs et de l'éclat des bougies, la musique communiquait à tout mon être un léger enivrement dont je goûtais, sans rien voir au delà, le contraste avec mon existence passée. Pour la première fois je sentais ma jeunesse dans ces plaisirs, j'y mettais mon enjouement naturel, le besoin de sourire et de voir des visages souriants, de m'abandonner à cette expansion qui soulage l'esprit et chasse les fantômes. La danse était pour moi un repos. On m'eût bien étonnée en m'apprenant que son vertige pouvait se faire sentir au cœur. Ma tante se montrait ravie de mon entrain, et radieuse de me voir fêtée. Il faut qu'une jeune fille s'amuse, disait-elle. Mieux vaut en effet danser que rêver, mais quand on rêve en dansant ? Il arriva que, prenant goût à la danse, je fus amenée à distinguer, non pas précisément entre les cavaliers, mais entre les danseurs. J'en distinguai de médiocres, de bons, de meilleurs — et, parmi ces derniers, un meilleur. Ce ne fut que cela au début. Il valsait parfaitement. Nous voyant danser ensemble trois et quatre fois à chaque bal, vers la fin de l'hiver on nous

maria. Il était devenu mon cavalier au Cotillon, — le public n'était-il pas dans son droit? Je n'y avais pas songé le moins du monde; on y avait songé pour moi. On disait que j'avais enfin fait un choix. Quelques-uns même, à ce qu'il paraît, fixaient la date du mariage; d'autres, encore mieux informés, arrangeaient d'avance notre vie : nous devions habiter avec ma tante, qui nous céderait le premier étage pour se réserver seulement le rez-de-chaussée. Déjà on avait engagé un cocher, mademoiselle songeait à une femme de chambre, et ainsi de suite. On fit des offres de service à ma tante, qui renvoyait les gens, mais qui souriait. Elle en vint à sourire avec moi-même, quand elle parlait de mon valseur de l'hiver. Je ne sais pourquoi elle m'en parla une fois devant quelques personnes; son sourire se communiqua à la petite assemblée et fit le tour. En cet instant je compris tout; une foule de choses inaperçues prirent un sens à mes yeux et s'illuminèrent d'une clarté rétrospective. Je rougis. Cette rougeur fut notée; plus de doute, j'avais une inclination pour M. Gaston. Le soir, ma tante paraissait attendre quelques mots de moi; elle jugea sans doute devoir épargner une première parole à ma timidité, et me tendit la main en me regardant avec une tendresse attentive :

— Madeleine, me dit-elle, je ne vous contrarierai de ma vie, mais je remplace ici votre père. Qu'en penseriez-vous, si, au lieu d'un enfant, j'en avais deux? Dites, ma chère Madeleine, qu'en penseriez-vous?

Je balbutiai quelques paroles confuses.

— Allons, reprit-elle sur le ton de l'encouragement, ne vous en défendez pas; M. d'Arcy est un joli cavalier, et tout le monde en dit du bien. Il n'y a dans sa famille que des gens d'honneur et qui seraient charmés...

— Ma tante, fis-je vivement, je n'ai pas encore songé au mariage. M. d'Arcy ne me déplaît pas assurément, et j'en crois volontiers tout ce que vous me dites; cependant, puisque vous appelez un aveu, je vous affirme que jamais encore, ni à son sujet, ni au sujet d'aucun autre, l'idée de partager votre affection ne m'est venue. Cet hiver, je n'ai songé qu'à m'amuser, et le mariage, n'est-ce pas, est mieux qu'un amusement?

L'expression de ma physionomie appuyait mes paroles. Ma tante, en m'écoutant, parut un peu contrariée. Elle s'était trompée avec tout le monde.

— Eh bien ! ma chérie, dit-elle bravement, mettons que je n'ai rien dit et que je ne suis qu'une sotte.

Je l'embrassai et nous rîmes de l'aventure. C'est alors que, pour se justifier peut-être, elle me conta les propos de la ville. M. Ber-

trand, — grand faiseur de nouvelles, — en serait donc pour ses frais de colportage ! Cependant je riais du bout des lèvres. J'étais calme au fond, mais dans mon esprit, comme sur une eau dormante qu'un contact subit aurait effleurée, s'étendaient et se pressaient les pensées. M. d'Arcy avait-il songé à moi ? Y avait-il sous le valseur un prétendant ? A coup sûr, s'il en était ainsi, je devais louer sa discrétion, car j'avais beau fouiller ma mémoire, je ne trouvais pas la moindre parole, et nul incident qui indiquât son dessein. Était-ce de l'indifférence, ou bien la réserve d'un cœur aussi respectueux que tendre ? Je m'endormis fort tard, et je rêvai que valsant avec lui, il me demandait une fleur de mon bouquet. Le matin, je descendis au jardin, je m'occupai des soins de la maison comme à mon ordinaire, sans réussir pourtant à détacher ma pensée de sa personne. Certainement je ne ressentais point d'amour, mais je n'éprouvais pas non plus de répugnance pour lui. Le hasard voulut que le jour même il vint faire une visite à la maison. J'étais sortie et j'appris sa visite au retour. Il venait de partir ; j'en fus presque fâchée, et peut-être que ma tante s'en aperçut. Cependant elle ne me parla plus de lui ; il me sembla même que dans les occasions où elle eût autrefois placé son nom tout naturellement, elle évitait de le prononcer. De ce qu'on disait et de ce qu'on pensait en ville, je ne savais plus rien et ne m'en souciais guère ; mais il ne m'échappait point qu'il s'agitait autour de moi, sitôt que je m'éloignais, quelque grave et profond mystère. Quelques-uns profitaient de ma présence pour faire son éloge, tandis que d'autres, à la dérobée, observaient mon maintien et l'air de ma physionomie. J'étais chaque fois très-embarrassée, et les devineurs de secrets s'en allaient contents, se piquant d'avoir lu jusqu'au fond de ma pensée. Ils avaient annoncé que j'avais une inclination ; il fallait que cela devint vrai.

Par quels imperceptibles degrés, par quelles transitions involontaires en arrivai-je à ressentir une préférence pour une personne à laquelle, bien que je l'eusse souvent rencontrée, je n'avais jamais songé ? Je ne puis me l'expliquer, sinon par cette fatalité d'un bruit de ville, qui, malgré moi, et grâce à l'innocente méprise de ma tante, vint subitement associer ensemble dans mon esprit l'idée du mariage et l'image de M. d'Arcy. Cette image, plutôt importune d'abord, mille petites circonstances, des coïncidences fortuites, pardessus tout l'insistance que je mis à l'écarter, contribuèrent à la fixer dans mon esprit, et par des pentes insensibles la firent descendre jusque dans mon cœur. Je m'aperçus un jour que je ne voyais pas arriver M. d'Arcy

sans émotion, et qu'après son départ j'aimais encore son absence, parce qu'elle me faisait rêver à lui.

Il n'avait rien d'ailleurs que de fort agréable, un maintien distingué, une physionomie ouverte, éclairée de grands yeux noirs; dans ses allures quelque chose du militaire et de l'homme du monde à la fois. Il avait longtemps habité Paris et fréquenté les meilleurs salons; ses manières étaient en tout celles de la bonne compagnie. J'attribuais à l'indulgente politesse du monde la déférence qu'il témoignait aux opinions modérées, et même aux triviales formules du lieu commun. Cela m'inspirait bien une certaine inquiétude; mais quand il parlait, l'expression de ses yeux, et je ne sais quelle lumière répandue sur ses traits, m'encourageaient à penser que sous la réserve de l'homme du monde, qui redoute l'originalité à l'égal d'une impertinence, se cachaient des sentiments profonds, des idées pénétrantes et vives, que l'amour ferait jaillir dans le libre asile de l'intimité. Cette pensée, bientôt convertie en certitude, — on croit si vite ce qu'on désire ! — devint même une séduction. Je pensai que mon mari serait d'autant plus à moi qu'il se prodiguait moins en public, et je m'asseyais en songe avec lui près du foyer, le soir, en hiver, lisant quelque beau livre, quand la campagne au loin serait couverte de neige et que le vent battrait les vitres; en été, sous les ombrages du parc, au bord de l'eau, au milieu des frémissements de la nature, écoutant ses conseils, me nourrissant de sa virilité. C'est ainsi que, de plus en plus, l'idée du mariage, réveillée en moi par une vulgaire rumeur, se confondait avec la personne de M. d'Arcy. Notre cœur est le plus souvent à la merci de ces riens, les plus légères impulsions peuvent décider les courants de notre âme, et les plus frivoles contacts du monde usurpent fréquemment l'autorité dans les plus graves décisions de notre existence. Je ne puis vraiment en douter, quand je vois tant de mariages résulter des rapprochements les plus futiles, des circonstances les plus arbitraires. La raison et la volonté d'une jeune fille sont bien peu de chose, au regard de ces coups de dé où se jouent nos destins. C'est le mariage seul qui dit la vérité sur le mariage, et alors c'est trop tard. Encore le hasard, s'il agissait seul, serait moins puissant; mais sa force est dans notre ignorance de la vie, des hommes et de nous-même; elle est surtout dans ce besoin d'aimer qui, devant toute expérience, sur un indice mensonger qu'il saisit avec ardeur, peut nous livrer pour toujours aux plus amères infortunes. Combien d'apparences se jouent autour de notre cœur si confiant ! Le désir d'aimer est en quête; il aspire vers son objet, au moindre

indice, il croit le reconnaître, s'élance vers lui, le saisit et l'enflamme de ses rêves. Voilà le piège des premières amours. Un regard et nous sommes aveuglées; un mot qui fait songer, un serrement de main, un regard, et nous croyons avoir trouvé. Ah! ne parlons plus de l'infailibilité du cœur, parlons de ses méprises et de ses déceptions. J'aurais pu cependant me croire à l'abri, car le mien ne s'était pas prononcé. Ma raison était entière et ma volonté intacte quand, pour la première fois, ma tante m'entretint de M. d'Arcy. Mais il faut croire que la fiction a bien des chemins pour s'insinuer en nous, et, qu'à défaut d'une irruption soudaine, elle sait par d'invisibles et lents détours arriver jusqu'à notre liberté. Oui, c'est bien là que git le danger. Il y a dans l'imagination d'une jeune fille un aliment toujours prêt à recevoir et à nourrir le plus imperceptible germe de sympathie, et pour peu que les circonstances viennent en favoriser le développement, la préférence légère devient aisément de l'inclination, l'inclination finit par ressembler à de l'amour.

Ce fut mon histoire, histoire vulgaire qui sert de préface à mainte existence de femme. Mon cœur ne s'est pris que par degrés au contact de l'imagination, qui à la place de M. d'Arcy, à la place d'un homme agréable et bien élevé mit un portrait qui fut sa création : et c'est ce portrait que j'aimais, croyant aimer celui qui d'aventure m'en avait fourni le prétexte. L'imagination devint la pourvoyeuse du cœur, elle l'alimenta d'une fiction. Je n'avais personne auprès de moi qui pût m'éclairer, aucune prudence supérieure capable de me signaler mon erreur et de me dire que l'homme rêvé en M. d'Arcy n'existait pas. L'avenir seul fut mon conseiller, conseiller aussi tardif qu'impitoyable. Ma tante, telle que la faisait son humeur, ses relations, la tournure de son esprit, devait croire comme tout le monde que ce mariage était le meilleur que je pusse faire. Toutes mes compagnes n'enviaient-elles pas mon bonheur? Toutes les mères de familles n'étaient-elles pas jalouses de cette préférence qui m'était accordée?

Je n'ai jamais su résister à une marque d'intérêt, et j'ai toujours rendu avec usure l'affection qu'on m'a témoignée. Vers cette époque, ma tante reçut la nouvelle que ma mère était gravement malade; deux jours après, on nous annonçait sa mort. Je m'en affligeai beaucoup, et, dans l'attendrissement où me jeta ce deuil, les paroles de M. d'Arcy et toute sa conduite me révélèrent une bonté dont il m'a depuis donné des preuves quotidiennes. Je me sentis encore rapprochée de lui par cet événement, et lorsque peu de temps après il me demanda

ma main, avec une franchise affectueuse qui me toucha, je sentis disparaître ma dernière incertitude.

C'est en octobre de cette année-là que s'accomplit notre mariage. Nous nous installâmes, et le premier mois se passa, comme par enchantement, à ces petits arrangements qui sont les délices des nouveaux ménages. Chaque soir, l'on faisait quelque projet pour varier la disposition intérieure de l'appartement, et puis la journée se passait à en former d'autres. Tout fut changé, remanié dans la partie de la maison qui nous avait été abandonnée. A ces petits riens, d'où vient que je mettais une si grande importance ? C'est que les détails matériels étaient des prétextes pour nous consulter mutuellement, pour scruter nos goûts, pour constater, à propos de choses insignifiantes en apparence, la chose qui nous remplissait alors, par laquelle nous vivions et de laquelle tout vivait autour de nous, la joie de nous sentir confondus. Cette première mise en commun de deux existences, qu'elle est douce à éprouver ! Quel charme de se perdre en autrui, de noyer l'un dans l'autre cet égoïsme dont, malgré tout, un cœur qui vit seul ne peut complètement s'affranchir. En ces essais de la vie commune, rien n'est indifférent, rien n'est puéril ni trivial, parce que dans la moindre bagatelle on se met tout entier, et que l'on goûte le délicieux échange des volontés. C'est une langue dont les cœurs épellent ensemble les sons charmants ; c'est un voyage à deux dont ils mesurent les premiers pas. Alors, la main dans la main, on fixe sans trouble le chemin inconnu qui s'ouvre devant vous ; la crainte est bannie, on se sent prêt aux plus rudes épreuves, on défie la fatigue et le danger par la vertu du sentiment qui vous anime, qui vous devance et prend en votre nom possession de l'avenir. C'est à la mesure du présent que l'on ramène tout, et que tout est jugé ; il étend son mirage au loin et remplit l'espace.

Ma tante nous regardait faire, déranger, arranger et combiner avec un plaisir qui doublait le nôtre. Certaines personnes aiment à voir les hirondelles bâtir leurs nids à l'ombre de leur toit : il leur semble que le ciel leur envoie un gage de bénédictions dans la préférence de ces innocents messagers. N'étions-nous pas aussi une promesse, un gage du ciel pour la maison ? Cette excellente femme, rien n'a dû la détromper. Depuis plus de dix ans, la fortune, n'a cessé de nous sourire ; les dehors sont restés ceux du bonheur et de la paix ; les cheveux de ma tante ont blanchi, mais c'est par l'âge et non par le chagrin. Mon mari est toujours le meilleur des hommes, le plus rempli de bonne volonté et d'affection pour moi. Le plus

doux, le plus intelligent et le plus aimé des enfants est venu orner notre foyer, notre amour et notre bonheur semblent avoir fleuri en lui une seconde fois. On cite notre demeure qu'une calme prospérité remplit, que nul souci, nulle infortune n'ont visitée, et que la mort n'a touchée qu'une fois pour rester sur le seuil. Les arbres ont grandi autour de la maison, notre fils avec eux, plein de sève aussi, de santé et d'avenir. Toi même, chère amie, quand tu vins il y a deux ans, tu me dis en partant que tu emportais de notre intérieur la plus aimable image, et si tu vis flotter sur mon front quelque tristesse, tu l'attribuais sans doute à la défiance involontaire qu'inspire aux âmes timides une trop constante félicité. Tu ne pouvais alors soupçonner que sous ce flot du temps, qui a glissé sur nous sans même effleurer le repos de notre destinée extérieure, un cœur s'est débattu dans la détresse, qu'il a subi de muettes tortures, que toute cette paix enfin et toute cette félicité n'étaient qu'un hypocrite sourire du sort sur les tourments d'une âme noyée dans le désespoir.

De quel jour, de quel événement date la certitude qu'entre mon mari et moi il y avait une distance impossible à franchir? Je ne saurais le dire. Chaque fois que l'idée du mariage s'était présentée à moi, je n'avais pu imaginer qu'une profonde communauté des esprits, des sentiments et des volontés : deux existences en une seule, qui se développeraient et s'élèveraient l'une par l'autre. Dans le mariage, je voyais moins encore le bonheur qu'une force qui surmonte les épreuves et contre laquelle échoue le malheur; un soutien pour monter ensemble quelques degrés de plus dans le perfectionnement de notre vie. En considérant ainsi le mariage, ne faisais-je qu'un roman, et substituais-je des visions à la réalité? Jamais je ne me résignerai à le croire. Déçue, et quand j'ai vu mon rêve à mes pieds, j'ai mieux compris encore combien ce que j'avais entrevu était la vérité, c'est-à-dire que là était le mariage ou nulle part ailleurs, là ce que la Providence a voulu entre l'homme et la femme. C'est la réalité qui le plus souvent est le mensonge; et quand tous les mariages seraient la proie de l'erreur, ils témoigneraient par leurs conséquences, par leurs déchirements et leur amertume, par leur insouciance frivole ou par leur révolte, que la loi de l'union véritable a été méprisée.

Je m'étais représenté la femme recevant de son mari, en échange de la grâce et de la sensibilité, des jugements délicats dont elle a le secret; en retour de cette ferveur pour tout ce qui est noble et généreux qu'elle communique avec le souffle de son amour, l'appui d'un

jugement vigoureux trempé au contact plus direct de la vie publique, d'une volonté aguerrie par la pratique des hommes, de leurs passions et de leurs combats. L'homme et la femme, je les sentais destinés à se cultiver en se pénétrant, à s'enrichir de leurs mutuelles qualités. Sur ce canevas j'avais brodé par anticipation l'image de notre existence. Mais une secrète pudeur me faisait choyer en secret mes pensées et mes espérances, comme si, en les énonçant devant celui auquel je venais d'en confier la réalisation, j'eusse touché au charme qu'elles avaient pour moi, et diminué en même temps le mérite que mon mari aurait à les comprendre et à les satisfaire. L'âme a sa chasteté, et quelle est la femme qui lèvera les derniers voiles sur les mystères de son cœur? Chez moi, cette réserve fut augmentée encore par l'ascendant de l'éducation maternelle, qui ne cessa jamais de se faire sentir. Dans les premiers temps qui suivirent mon mariage, je ne sais comment, loin de m'abandonner librement à l'expansion de ma nature, je me retrouvais plus timide que je ne l'avais jamais été. Peut-être que déjà l'appréhension confuse de notre discordance commençait à poindre. Quand cette crainte me saisit pour la première fois, je la rejetai bien loin, comme une trahison envers celui qui en était l'objet. Cependant elle était tombée dans mon repos comme la première goutte d'un poison mortel. C'était le doute qui venait de s'introduire en moi, un doute affreux. J'eus beau faire, me cramponner à la foi, me dire que mon affection ne pouvait mentir : depuis ce moment j'étudiais malgré moi mon mari, ses paroles, ses allures, jusqu'à ses traits, avec une sorte d'angoisse. Il commençait à m'apparaître très-différent de l'idée que je m'en étais formée, et cette triste étude m'était d'autant plus facile qu'il se livrait sans réticence au grand jour de la vie conjugale. La lumière jaillissait de toutes parts, dissipant à mesure qu'elle augmentait la chimère que j'avais conçue. Je me trouvais bientôt en présence d'un homme que je n'aurais pas épousé si je l'avais connu tel que me le montraient à présent des révélations quotidiennes. Je compris qu'il serait impossible à nos existences de jamais se pénétrer. Deux étoiles se seraient plutôt rencontrées dans l'immensité. Comment ne l'avais-je pas deviné? Quelle fatalité avait pesé sur mes yeux et m'avait ainsi fourvoyée misérablement dans cette traverse sans issue? J'étais liée à un homme bon et loyal, mais dont la manière de penser et de sentir était si différente de la mienne, qu'il me semblait vivre auprès de lui dans l'exil de tout ce que j'étais, de tout ce que je cherchais sur la terre.

J'avais vécu isolée auprès de ma mère, j'allais vivre seule auprès

de mon mari. Le mariage, qui devait être le commencement de ma vie, et ma vie tout entière, qui devait ouvrir une issue à mon âme refoulée dès l'enfance, il devenait ainsi le tombeau de mon rêve, un tombeau sans résurrection. Il me forçait à reprendre la croix du sacrifice à l'heure où je croyais l'avoir quittée, et cette fois sans espoir de la déposer, excepté dans la mort. Au lieu de me sentir tout entière dans une autre existence et de la ressentir en moi, c'est la séparation, et le plus affreux dénûment de l'âme qui m'étaient réservés. J'allais me consumer sans fruit, me dévorer sans profit pour personne et devenir ma propre proie. Il est des infortunes plus palpables, il n'en est pas de plus horrible que celle qui s'offrait à moi. Car c'est, à vrai dire, respirer la mort dans la vie. Et chaque jour ! recommencer avec chaque soleil ce combat contre soi-même, user toutes ses forces à n'être pas ! C'est une joie de combattre en nous ce qui est mauvais ; c'est un triomphe dont notre être s'enrichit, s'augmente et s'élève. Mais quand il faut retenir ce qui nous fut donné pour être communiqué, voilà ce qui dépasse tous les sacrifices, et je crois qu'il n'y a rien au delà de cette douleur tantôt sourde, tantôt déchirante, qui sans trêve ronge les racines de notre être et détruit l'espérance.

La déception mortelle que j'éprouvais, je ne pouvais l'attribuer à mon mari, qui ne s'était pas dissimulé. Il n'était pas coupable, il n'était pas responsable de mon ignorance ni de mes illusions ; il ne m'avait pas trompée, je m'étais trompée moi-même. Mais on n'accepte pas en un jour une pareille vérité. Je tentais l'impossible contre moi-même pour repousser l'évidence et ressaisir mon rêve, dont chaque jour maintenant emportait un lambeau ; j'opposais à l'évidence la protestation d'un infatigable désir, le défi d'un cœur inassouvi qui ne peut pas se rendre, qui ne veut pas accepter sa défaite et désarmer devant la réalité. La première année se passa ainsi, à me persuader que tout ce qui était ne pouvait pas être. Le moindre indice favorable me ranimait aussitôt. J'étais là, en face de mon mari, — si près et pourtant si loin de lui ! — comme une personne égarée qui chercherait à tâtons un chemin ignoré qu'elle persiste à espérer, et qui, après avoir mille fois fait le tour d'un obstacle, ne peut encore abandonner son espoir. Hélas ! dans cette recherche que ne soupçonna jamais celui qui en était l'objet, je ne réussis qu'à distinguer toujours plus nettement ce qui me séparait de mon mari, en même temps que je découvrais mieux sa bonté qui le rendait digne de mon estime. Ainsi, je voyais mieux chaque jour ce qui méritait de me lier à lui, et ce qui nous empêchait de nous unir. Cela devint un double tourment ; car je n'ai jamais cessé

d'éprouver un sincère attachement pour M. d'Arcy, bien que mon affection se soit éloignée de plus en plus des régions de l'amour un instant aperçues. Sans l'affectueuse estime qu'il m'inspira toujours, mon malheur à certains égards m'eût semblé moins intolérable. Dans mes plus sombres accabllements je me disais que Dieu connaissait des ressources cachées, qu'il viendrait en aide à ma patience et à la sincérité de mes efforts. Hélas ! c'était un miracle que je lui demandais, et Dieu, je le comprends aujourd'hui, ne peut réparer nos erreurs en troublant l'univers. Lui qui règle le firmament, il a groupé nos âmes en familles selon la vertu des affinités. Mais les astres sur nos têtes, plus heureux que nous, ignorent les méprises de la volonté. A nous, Dieu a remis la faculté de succomber sous nos propres erreurs, et de sentir ses décrets triompher dans notre infortune. Pourquoi, me demandais-je, le Dieu juste et miséricordieux a-t-il laissé notre volonté flottante dans ce jour incertain, livrée à de fallacieuses lueurs qui l'abusent et qui l'égarent ? Ah ! combien de fois, sous le poids de ma misère, j'ai fixé d'un regard anxieux ce problème terrible où se perd notre pensée ! Au regard de la suprême Justice, notre volonté seule peut nous condamner, jamais notre ignorance. Il se peut que notre conscience exige la rupture d'un lien que la société proclame indissoluble, et que le devoir lui-même nous commande de quitter un mariage qui atteint notre développement, tarit notre existence en même temps que notre courage. Si j'eusse clairement entendu la voix intérieure me parler ce langage, rien au monde ne m'eût arrêtée : j'aurais retiré mon corps et mon âme des profanations d'un mensonge quotidien. Mais j'espérais !

Rien d'ailleurs ne me disait que je n'étais pas en faute, et qu'il n'y avait pas dans le jugement que je ne pouvais m'empêcher de porter sur Gaston quelque chose dont je fusse moi-même responsable. Les sévères paroles de ma mère retentissaient à mon oreille. N'étais-je pas une femme romanesque ? Dans cette crainte, je me surveillais avec soin et, j'ose le dire, je me trouvais sans reproche. J'avais à un haut degré, il est vrai, le goût des choses élevées et délicates ; mais c'était un penchant qui ne me rendait nullement hostile aux exigences de la vie ordinaire. Je comprenais très-bien qu'on ne peut toujours habiter les hauteurs, et je ne partageais en nulle façon ce dédain des pratiques habituelles par où certaines personnes croient montrer leur supériorité ; le jour et ses menus détails ne pesaient pas à ma volonté, et c'est avec joie que je me fusse occupée de tout ce qui regardait notre intérieur. Mais je ne pouvais me résigner à borner l'horizon de l'existence conjugale aux li-

mites de la vie matérielle. Je souffrais de sentir mon âme inassouvie quand celle de mon mari était satisfaite, et qu'une visite à faire, un repas à ordonner, un cheval à acheter, tel changement à pratiquer dans le parc, ou bien la partie de chasse à organiser pour le lendemain, ne lui permettaient plus de rien désirer. Il s'informait vingt fois par jour de ma santé, m'environnait de soins minutieux et s'inquiétait du moindre rhume; mais lorsque je me mettais à mon piano, il me demandait la dernière valse ou le quadrille nouveau. Dès les premiers temps, je m'aperçus que la lecture et toute conversation un peu sérieuse lui était à charge. Il se félicitait de ne point se mêler de politique. Un soir que j'ouvris devant lui un livre que je croyais devoir l'intéresser : « C'est très-beau, me dit-il, mais franchement Madeleine, est-ce que cela t'amuse? » Je fermai le livre, et je ne l'ouvris plus en sa présence. Il n'était pas sceptique, il n'était pas croyant; le mystère de notre destinée ne le troublait pas : Soyons d'honnêtes gens, avait-il coutume de dire, le reste est accessoire. C'était aussi son opinion que les plus sages sont ceux qui creusent le moins la vie, et ce jugement, c'était lui-même. Il avait ce qu'on appelle du bon sens; mais s'il voyait juste dans le train familial de la vie et à la surface des choses, il tournait court et se dérobait, comme si l'air et le sol lui eussent tout à coup manqué, sur le seuil de ce monde supérieur de l'esprit où d'autres commencent seulement à respirer.

Il n'avait pas, en un mot, l'ouïe des choses intérieures. Il ne les repoussait pas, il ne les dédaignait pas : il les ignorait. Il était sans grande curiosité, comme il était sans grande passion. Il m'aimait, parce que j'étais sans prétention, simple et douce, et que je ne ressemblais pas à ces créatures incomprises qui mettent le feu à leur ménage pour se réchauffer le cœur. Un jour, parlant d'une personne de notre entourage qui *faisait* du sentiment : « Voilà, dit-il, une femme qui doit bien ennuyer son mari, une femme de la pire espèce, une tête romanesque. » Certes, entre cette personne et moi il n'y avait rien de commun, et la prétentieuse fadeur de ses discours n'était point de mon goût. Je ne pus empêcher cependant que cette parole tombât sur moi comme un coup de massue. Autant je mets de prix à l'élévation réelle, autant je déteste la rhétorique du cœur, et la sentimentalité qui singe les émotions véritables m'est odieuse. Le vrai sentiment n'est point bavard, il connaît son heure et choisit son monde. Mais si la coquetterie a fait de la sentimentalité une amorce vulgaire, n'est-ce pas que parmi les hommes il en est peu dont le tact discerne la vérité de la grimace? Or, je devais craindre

cette illusion chez mon mari. On ne comprend dans les autres que ce qu'on est capable d'éprouver en soi. Je crois maintenant qu'on peut avoir du cœur, être bon, être loyal, et manquer du sens des grandes choses de l'humanité. On peut beaucoup acquérir, jamais la fibre cachée qui tressaille aux souffles de l'idéal. On raconte qu'une statue d'Égypte vibrerait mélodieusement quand elle était frappée par les regards du soleil levant. Il est des âmes qui ne sauraient vibrer quand les rayons de l'idéal les touche, et c'est pour elles que M^{me} de Staël écrivait : « L'enthousiasme en tout genre est ridicule pour qui ne l'éprouve pas. La poésie, le dévouement, l'amour, la religion ont la même origine, et il y a des hommes aux yeux desquels ces sentiments sont de la folie. »

CHARLES DOLLFUS.

(La suite à un prochain numéro.)

LE DÉVELOPPEMENT

DU

MONOTHÉISME CHEZ LES GRECS ¹

Le sujet que je me propose de traiter dans ce discours présente de l'intérêt sous plusieurs rapports. Suivre l'histoire de l'esprit humain dans une de ses manifestations les plus relevées et chez un des peuples les plus policés de la terre, constitue une tâche déjà suffisamment fructueuse et attrayante par elle-même; elle le devient bien davantage encore, lorsqu'on tient compte des questions générales qui s'y rattachent. L'histoire de la religion ne connaît pas d'événements plus considérables et qui aient influé davantage sur la vie intellectuelle et morale de l'humanité, que la naissance du monothéisme et celle du christianisme; mais il n'en est point non plus qu'il soit aussi difficile de sonder dans tous les replis et de mettre en pleine lumière. Eh bien! l'étude du développement de la pensée religieuse chez les Grecs, un des peuples qui nous sont le mieux connus, nous fournit précisément de quoi faciliter d'une manière singulière la solution de ces graves problèmes: elle nous montre, d'une part, quelque chose de tout au moins analogue aux débuts de la croyance monothéiste, et, d'autre part, la réalisation successive de quelques-unes des conditions essentielles auxquelles était attaché l'avènement du christianisme. En voyant comment la foi à l'unité divine sortit du polythéisme en Grèce, il sera plus aisé de s'expliquer l'origine de la même foi chez d'autres nations, quand même elle y serait née d'une façon particulière et au

¹ Discours prononcé récemment dans un cercle littéraire de Marbourg. — A l'égard de l'auteur, voyez notamment *Revue germanique*, t. IX, p. 567.

milieu de circonstances différentes ; en découvrant au sein de la civilisation hellénique des éléments du christianisme, on comprendra avec d'autant moins de peine non-seulement que celui-ci se soit emparé aussi rapidement de cette partie de l'ancien monde, mais encore comment il a pu devenir ce qu'il est.

La religion grecque fut à l'origine, on le sait, comme toutes les religions naturelles, le polythéisme. Cependant, la vue de l'enchaînement des phénomènes, le sentiment de la loi et le besoin d'un ordre moral universel conduisant, ici comme ailleurs, à l'idée d'une divinité suprême, on y trouve, aussi loin qu'il est possible de remonter, la foule des dieux groupée sous le sceptre de Zeus, le roi du ciel et le maître du tonnerre. Le pouvoir de ce dieu n'était pas pourtant, dans l'ancienne foi populaire, tel que nous le retracent les poèmes d'Homère et d'Hésiode, absolu et sans limites. Au-dessus de lui planait d'abord la puissance mystérieuse du Destin, à laquelle il était forcé fréquemment de se soumettre malgré lui et en gémissant, comme à l'occasion de la mort de son fils Sarpédon, où le poète lui fait dire : « Hélas ! le Destin l'exige ; celui que je chéris le plus parmi les hommes, Sarpédon, va succomber sous les coups de Patrocle, fils de Ménétiros. » En second lieu, il avait à côté de lui, dans les autres habitants de l'Olympe, une aristocratie souvent très-factieuse, qu'il surpassait de beaucoup sans doute en force et en autorité, mais qui ne lui en faisait pas moins dans bien des cas particuliers une opposition violente, qui le contrecarrait, le circonvenait, dérangeait ses plans ou en retardait l'exécution. Enfin, s'il se trouvait assujéti à ces entraves, c'est que lui-même était un être borné, qu'il ne possédait pas cette plénitude de perfections intellectuelles et morales qui, une fois reconnue comme l'apanage inséparable de la Divinité, n'y souffre plus de restrictions. Le Zeus homérique était bien aussi, il est vrai, le représentant de la justice et du droit, le vengeur du crime, le protecteur des États, la source des lois et de la morale sur la terre, le Père des dieux et des hommes. Mais à part la considération que le gouvernement providentiel du monde n'était pas ici exempt de despotisme et d'arbitraire ; que Zeus, comme s'exprime l'antiquité, avait devant le seuil de son palais deux vases remplis l'un de biens, l'autre de maux, où il puisait pour en répandre le contenu sans autre règle que son bon plaisir ; à part, dis-je, ce vice choquant, que dut-on penser plus tard, lorsque la raison se fut développée, de ce roi des dieux qui oubliait les devoirs de sa royauté tantôt dans les bras de Héré, tantôt dans ceux de quelque mortelle ; qui accablait les hommes de maux de tout genre parce que Prométhée l'avait un jour trompé dans un sacrifice ; qui, pour complaire à Thétis, suspendait la mort et la destruction sur l'armée des Achéens, excitait Agamemnon au combat en lui envoyant un songe trompeur, etc. Les faiblesses de l'humaine nature se montraient d'une façon beaucoup trop sensible chez les antiques dieux de la Hellade, et même chez son dieu suprême, pour que le germe d'une conception plus relevée,

qui se trouvait déjà contenu du reste dans la théologie homérique, pût se développer sans des transformations profondes. Les mystères, qui ont été souvent considérés dans les temps modernes comme l'école d'une notion plus pure de la Divinité, n'offrirent eux-mêmes rien de pareil. Comment, en effet, la doctrine monothéiste eût-elle pu s'allier au culte de Déméter ou de Dionysos? Au surplus, ces mystères n'eurent quelque importance en Grèce qu'à partir du ^{vi}^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la foi populaire commença à s'épurer et à se rapprocher graduellement du monothéisme.

Le progrès que nous venons d'indiquer s'accomplit de deux manières différentes. D'une part, on s'appliqua à tirer du polythéisme, sans en attaquer toutefois la base, l'élément monothéiste qui s'y trouvait renfermé; de l'autre, on s'en prit directement au polythéisme même et à ses représentations anthropomorphiques. Dans la première voie, nous rencontrons les poètes, qui, tout en travaillant à compléter la mythologie, arrivèrent à la perfectionner d'une façon notable; dans la seconde, marchent les philosophes. De cette commune élaboration, sortit cette foi religieuse plus pure et plus éclairée qui, depuis Socrate et Platon, ne cessa de s'étendre, et qui, bien avant l'avènement du christianisme, était devenue, partout où se faisait sentir l'influence de l'esprit hellénique, la religion des classes supérieures.

L'imagination poétique a créé les dieux de la Grèce ainsi que leur histoire, et ce sont les poètes qui ont pris surtout à tâche de développer ces conceptions, de les polir et de les orner. Ce sont eux aussi qui transformèrent la mythologie, qui l'ennoblirent, en effacèrent les traits trop rudes, et mirent les traditions des époques antérieures en harmonie avec les idées morales de siècles plus éclairés. Les grands poètes de la Grèce furent en même temps, en effet, ses premiers penseurs, les « sages, » comme on les appelle si fréquemment, les instituteurs les plus anciens et les plus populaires de la nation. Ce travail d'idéalisation, dont ils furent les agents, porta d'abord nécessairement sur la figure de Zeus, qui était pour l'Hellène la personnification de toutes les idées de grandeur, de puissance, de sagesse, d'ordre physique et de loi morale. Mais plus ce dieu grandissait, plus les anthropomorphismes mythiques répugnaient à l'idée d'un modérateur infiniment bon, juste et sage de l'univers, plus la notion monothéiste sortait des ruines du polythéisme. Déjà les anciens poètes avaient chanté Zeus, ainsi que nous l'avons remarqué comme le défenseur du droit et le représentant de la morale. Ce que Homère et Hésiode avaient dit à ce sujet, fut répété par leurs successeurs dans des termes bien plus forts et plus expressifs. « Zeus, dit Archilocus, vers l'an 700 avant Jésus-Christ, observe toutes les actions des hommes, les bonnes et les mauvaises; même la voie des animaux ne lui échappe point; tout doit être rapporté à lui. » Il est, comme le dit, un peu plus tard, Terpandre, la source et le régulateur de toutes choses. Il a dans ses

main, ainsi que s'exprime Simonide d'Amorgos, le terme de tous les êtres, et gouverne l'univers selon sa volonté suprême.

Plus nous descendons le cours des siècles, plus cette idée gagne en étendue et en précision. Zeus devient peu à peu dans son ensemble la personnification d'un gouvernement moral du monde, dégagée à la fois et de l'inflexible fatalité du Destin, et des caprices de l'arbitraire. Le Destin, aux décrets duquel, d'après l'ancienne foi, il ne pouvait se soustraire, ne fait plus qu'un avec sa volonté ; et les autres dieux, qui contrecarrent encore si souvent ses projets chez Homère, se contentent désormais d'être ses fidèles ministres. C'est ainsi que Solon nous enseigne déjà, vers 590, que Zeus veille sur l'univers et punit toutes les fautes ; mais qu'il ne s'irrite pas, comme un homme, pour quelque acte isolé, et qu'il laisse s'accumuler l'injustice avant de frapper le coupable. C'est ainsi que le poète Epicharme s'écrie, cent ans plus tard : « Rien n'échappe aux regards de la Divinité, soyez-en bien persuadés ; c'est Dieu qui nous surveille, et rien ne lui est impossible. »

Mais c'est surtout chez les trois grands poètes du cinquième siècle, chez Pindare, Eschyle et Sophocle, que ces pensées se montrent avec éclat. « C'est de la Divinité seule, dit Pindare, que dépendent toutes choses ; tout ce qui survient aux mortels est l'œuvre de Zeus, le succès comme l'adversité ; il peut faire faillir la lumière de la nuit, et recouvrir de ténèbres la douce clarté du jour. Aucune des actions de l'homme n'échappe à la Divinité ; le bonheur ne se trouve que dans la voie où elle conduit elle-même ; d'elle seule découle toute vertu et toute sagesse. » — Eschyle parle exactement dans le même sens. Chacune de ses tragédies proclame la sublimité et la toute-puissance de l'Être suprême, l'accomplissement assuré de ses décrets et le poids redoutable de ses châtiments. Tout ce que Zeus dit, arrive ; sa volonté s'accomplit infailliblement ; nul mortel ne peut lui résister ; nul ne se soustrait à ses jugements ; tous les autres dieux le servent avec déférence ; les puissances les plus rebelles, l'orgueilleux titan Prométhée lui-même, reconnaîtront un jour sa souveraineté et accepteront sa domination. Telles sont les idées professées par Eschyle ; et elles ont à ses yeux une importance si considérable, qu'il ne serait point difficile, malgré la croyance polythéiste à laquelle demeura toujours attaché l'homme de trempe antique, le guerrier de Marathon et de Salamine, qu'il serait aisé, dis-je, de recueillir dans ses vers, en se bornant à en modifier légèrement l'expression, tous les principes d'un monothéisme très-pur et très-élevé. Ce qui y domine, avant tout, c'est la notion de la justice divine. S'il est vrai qu'Eschyle attribue encore à la Divinité des sentiments de jalousie ; s'il nous montre, quelque part, Dieu induisant les mortels au crime, lorsqu'il veut détruire une maison de fond en comble, il n'est pas moins vrai que, la tendance principale de son œuvre consiste à signaler une connexion intime entre le malheur et la culpabilité, à mettre en lumière la justice parfaite des jugements divins :

l'homme récolte ce qu'il a semé lui-même, celui dont la main et le cœur sont purs, traverse la vie exempt de peines; le crime trouve au contraire toujours sa punition, ou lente, ou rapide; les Erinnyes président aux destinées humaines, elles aspirent les forces vitales du coupable, s'attachent sans trêve à ses pas, l'enveloppent des liens de la folie et poursuivent sa trace jusqu'au delà de la tombe. Cependant, d'après Eschyle lui-même, la grâce divine finit par l'emporter sur la rigueur du châtement, et Oreste sera délivré en dernier ressort de la malédiction que le meurtre de sa mère a attirée sur sa tête. En tout cela, le poète sent bien qu'il sort du caractère primitif de la religion grecque; mais, par un tour aussi habile que dramatique, il transporte dans le monde même des dieux le changement que subit, en partie par sa faute, la foi religieuse de sa nation. L'antique et mystérieuse tradition, relative à la lutte entre les dieux anciens et les dieux nouveaux, est mise à profit par lui, pour nous faire voir, dans de merveilleux tableaux, comment l'épouvantable justice des Euménides a fait place dans la suite à une loi plus douce et plus humaine; comment la domination première de Zeus s'est transformée avec le temps en un gouvernement bienveillant et moral de l'univers.

Le plus beau fruit de ce progrès dans les voies de la douceur nous est offert par Sophocle. Comme il n'est pas de poète qui ait porté l'art classique à un aussi haut degré de perfection, il n'en est point non plus qui ait parlé aussi dignement de la Divinité dans un langage polythéiste. Il nous dépeint, avec tous les accents de la piété la plus pure, les dieux, dont la puissance et la loi embrassent la vie entière de l'homme. C'est d'eux que tout descend, le bien et le mal; personne ne peut violer impunément l'ordre éternel qu'ils ont établi; aucun acte, aucune pensée ne leur échappe: des dieux vient toute sagesse, et ils nous guident toujours vers le bien; l'homme doit se conformer avec soumission à leur volonté, offrir à Zeus toutes ses souffrances, et ne pas chercher à outrepasser les bornes de la nature humaine. Ce sont là les pensées, et d'autres semblables, qui nous frappent si souvent chez Sophocle, et qu'on rencontre fréquemment aussi chez d'autres poètes de cette époque. Elles ne franchissent pas, il est vrai, les limites du polythéisme hellénique; mais elles nous forcent pourtant à reconnaître que la foi qui s'exprime de cette façon, diffère infiniment de ce qu'on se représente d'ordinaire sous le nom de paganisme. La pluralité des dieux n'est plus ici que la manifestation du principe divin, de la Divinité; leur action sur le monde a perdu toute trace de cet arbitraire et de cette versatilité dont nous trouvons encore tant d'exemples dans Homère; l'univers n'est plus gouverné que par un pouvoir unique, se servant, à titre de messager ou de ministre, tantôt d'un dieu et tantôt d'un autre. Le polythéisme demeure en principe; mais les conflits intérieurs dans lesquels il menaçait de jeter la conscience religieuse sont, de fait, en grande partie, conjurés.

Ce qui contribua aussi à développer le caractère moral des convictions

religieuses, ce furent les progrès que fit en même temps la croyance à une rémunération dans une vie future. Homère et Hésiode ne nous offrent encore que les faibles linéaments de cette doctrine. Celle-ci ne commença à prendre une réelle importance que dans les Eleusinies, et notamment dans les mystères orphiques et le pythagorisme. Sa forme et son contenu, sur lesquels nous ne pouvons nous étendre plus longuement ici, furent d'abord, il est vrai, très-peu nets et fortement mélangés d'éléments hétérogènes. Elle se trouvait liée, chez les orphiques et les pythagoriciens, au dogme de la métempsycose; et ce qui décidait du malheur ou du bonheur futur était, du moins aux yeux des premiers, bien moins l'état moral de l'âme que ses rapports avec les mystères et les exercices ascétiques qui y étaient commandés. Quiconque avait été initié, s'était abstenu des mets défendus et avait observé certaines règles extérieures, devait être assis un jour à la table des dieux; celui, au contraire, qui n'avait point reçu l'initiation était destiné à être jeté dans le borborygme de l'Hadès. Cependant, la foi à l'immortalité prit déjà, entre les mains des Pythagoriciens, une signification plus morale. Pindare la considère comme l'aiguillon le plus puissant pour nous porter au bien; Eschyle, en nous traçant la peinture des châtiments divins, affirme que la mort même ne délivrera pas le coupable des esprits vengeurs; Sophocle en appelle fréquemment à une rémunération après cette vie, et Euripide nous lègue la parole suivante : « qui sait si la mort n'est pas en réalité la vie, et la vie une mort ? » On voit sans peine combien l'idée de la justice divine devait gagner à cette extension nouvelle de son action souveraine; combien l'unité de la Divinité s'imposait plus énergiquement à la conscience, si un seul et même ordre moral embrassait les vivants et les morts.

Jusqu'ici nous avons vu les formes de la religion hellénique se relever, et l'élément monothéiste qu'elle contenait se développer graduellement; son fondement même, le polythéisme, n'est point attaqué. La philosophie va entrer dans une voie nouvelle et plus hardie.

La philosophie grecque n'a point grandi, comme la philosophie chrétienne, au service de la théologie. Ses premiers représentants ne prétendaient pas défendre ou expliquer la foi religieuse, mais scruter la nature des choses. Ils n'avaient donc pas aussi directement l'occasion de se prononcer sur le contenu de cette foi que leurs successeurs chrétiens. Néanmoins, étant nécessairement conduits par leurs analyses scientifiques à envisager l'univers comme un tout, ils partirent tous, implicitement ou explicitement, du principe d'une puissance génératrice unique, quels que soient du reste l'idée qu'ils en ont eue et le nom qu'ils lui donnèrent. Plusieurs des philosophes antérieurs à Socrate—car ce n'est encore que d'eux qu'il est ici question—déclarèrent même de la façon la plus formelle et s'efforcèrent de démontrer que cette cause première des choses ne devait être cherchée que dans la raison suprême, dans l'esprit infini. Ce fut

notamment le contemporain et l'ami du grand Périclès, Anaxagore, qui vécut à Athènes jusque vers le commencement de la guerre du Péloponèse. Ces hommes prirent, chacun selon son caractère particulier, une position différente vis-à-vis de la religion populaire. Beaucoup parmi eux se livrèrent à leurs recherches scientifiques, sans rien préciser sur ce point, et même généralement sans s'en préoccuper. D'autres demeurèrent en rapport avec les communes croyances, en les employant comme expression de leurs conceptions philosophiques. Pour ceux-là, Zeus fut de nouveau, nécessairement, le symbole de l'origine et de l'ensemble des forces cosmiques, de l'ordre universel. Un troisième, Démocrite, s'efforça de rendre compte, en parlant de la doctrine matérialiste, non-seulement de la foi à la Divinité, mais des divinités elles-mêmes ; il avança que de la rencontre des atomes, d'où procède tout, naquirent aussi des êtres supérieurs dont l'apparition a donné lieu à la croyance aux dieux. Empédocle fait sortir également de ses quatre éléments, en même temps que les animaux, que les hommes et que toutes choses, les dieux « dont la vie est longue et qu'on vénère par-dessus tout. » Pour nous, au point de vue de la notion plus pure que nous nous sommes formée de la Divinité, ces idées sont particulièrement étranges ; il n'en était point ainsi pour les Grecs, dont la mythologie accorda dès l'origine une place très-importante à la généalogie des différentes familles de dieux, et parmi lesquels Pindare dit encore dans ses chants : « Autre est la race humaine, autre la race divine ; mais une même mère les a enfantées toutes les deux. » En parlant de la sorte, on ne se proposait rien moins que de contredire les dogmes de la religion existante.

Ce but se manifeste, au contraire, de la manière la plus nette dans le langage d'un homme qui constitue une des figures les plus remarquables de l'histoire de la conscience religieuse, de Xénophane. Ce poète philosophe, le fondateur de l'école d'Élée, qui vécut depuis le commencement du VI^e siècle jusqu'aux premières années du V^e, fut amené uniquement, paraît-il, par ses propres réflexions, à douter profondément de la vérité de sa religion nationale. Ce qui le choqua en elle, ce ne fut pas seulement le caractère anthropomorphique des dieux et leurs faiblesses souvent si grandes, mais surtout leur pluralité. « Les mortels, dit-il, croient que les dieux ont une naissance, comme s'il n'était pas également impie de prétendre qu'ils ont commencé d'être et qu'ils cesseront d'exister. » Il s'exprima dans le même sens, d'après Aristote, au sujet des sacrifices qu'on offrait à la déesse de la mer, Leucothée, et des pleurs qu'on versait sur elle : « Si on la regarde comme une mortelle, dit-il, qu'on ne lui immole pas de victimes, et si on la croit une déesse, qu'on cesse de la pleurer. » La contradiction dont la religion naturelle se rend coupable, en admettant une Divinité, un infini, avec des propriétés et dans des conditions finies, le convainquit de sa fausseté. Il signala encore bien d'autres contradictions analogues dans la foi religieuse des Hellènes. Celle-ci con-

sidérait les dieux tout à la fois comme créés et immuables; en les faisant descendre du ciel sur la terre, visiter quelqu'un des sanctuaires où on les adorait, se montrer aux hommes dans le but de leur venir en aide, elle les supposait se mouvant et se déplaçant dans l'espace, etc. C'étaient là des idées que Xénophane ne pouvait s'approprier. « Il ne convient pas à la Divinité, s'écrie-t-il, de se porter tantôt ici et tantôt là; elle ne saurait que demeurer immobile à la même place. » Les anthropomorphismes lui semblaient plus contraires encore à la nature divine. « Les hommes, dit-il, prêtent aux dieux leurs propres sentiments, leur voix, leur vêtement, toute leur manière d'être; et chaque peuple leur prête la sienne. Les Ethiopiens les représentent noirs et camus; les Thraces, avec des yeux bleus et des cheveux roux; et si les chevaux et les bœufs savaient tracer des images, ils leur donneraient sans doute les traits du bœuf et du cheval. » Mais les dieux ont été bien plus maltraités encore sous le rapport de la moralité. « Homère et Hésiode leur attribuent tout ce qui passe aux yeux des hommes pour déshonneur et infamie : le vol, l'adultère, la trahison. » Cependant, Xénophane s'en prenait aussi, nous l'avons remarqué, au principe même du polythéisme. Il montre que la Divinité doit être ce qu'il y a de plus parfait, et qu'il ne peut y avoir qu'une seule souveraine perfection; puis, qu'il est de son essence de régner en maître, et qu'on ne saurait placer par conséquent, à côté du Dieu suprême, d'autres dieux qui lui seraient subordonnés. « Il est un Dieu, dit-il, supérieur aux dieux et aux hommes, et qui ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par l'intelligence.... Ce Dieu est tout œil, tout oreille, tout intelligence; sans connaître la fatigue, il dirige tout par la puissance de la raison. » C'est donc ici la première fois que le polythéisme et l'anthropomorphisme se trouvent combattus expressément et sciemment par le monothéisme en Grèce, et que, partant de l'idée de l'essence divine, on y tire rigoureusement les conclusions qui devaient ébranler jusque dans ses fondements la foi païenne.

C'est, sans contredit, une chose bien étonnante et bien digne d'admiration, que de rencontrer des notions aussi pures et aussi élevées de la Divinité, un sentiment aussi profond de ce que ces idées impliquent, au milieu d'un peuple polythéiste, cinq cents ans avant le Christ et à une époque où la science commençait à peine ses premiers et timides débuts. Quant aux résultats historiques de ce fait, ils n'eurent pas une médiocre importance. Les attaques de Xénophane portèrent au polythéisme un coup dont il ne s'est plus relevé. Et si ce philosophe demeura pendant assez longtemps seul avec ses doutes hardis au sujet de la vérité des croyances religieuses contemporaines, sa pénétrante critique commença cependant à trouver quelques continuateurs un demi-siècle plus tard, et finit par devenir une force contre laquelle toutes les mesures de l'Etat demeurèrent impuissantes.

Quelques temps après Xénophane, nous trouvons, dans une voie au

moins très-rapprochée de la sienne, le philosophe d'Ephèse, Héraclite. Celui-ci, il est vrai, quoique bien supérieur au polythéisme par son idée de la raison universelle et souveraine, ne combattit pas formellement la pluralité des dieux ; mais il s'en prit aux coutumes religieuses, qui y tiennent de si près. Il blâma les sacrifices d'animaux et l'adoration des idoles, et traita très-durement Homère et Hésiode, les deux poètes auxquels, comme le dit Hérodote, les Grecs sont redevables de leurs dieux. Un peu plus tard, vers le milieu du v^e siècle, les vues et même les expressions du philosophe d'Élée reparaissent dans un fragment d'Empédocle, où il est parlé d'Apollon ou du Dieu suprême, car ce point est incertain dans les termes suivants : « Nul ne peut s'approcher de lui, l'œil ne saurait le voir ni la main le toucher, car il n'a ni le corps ni les membres de l'homme ; il n'est qu'un esprit sain et ineffable, qui parcourt le monde de ses pensées rapides. » Vers la même époque, commença ce mouvement d'émancipation intellectuelle qui agit si promptement et si puissamment sur toutes les classes de la société grecque, bouleversa d'une façon radicale les mœurs et les convictions traditionnelles, déclara dès le principe une guerre acharnée aux croyances religieuses, et dont les principaux représentants sont communément désignés par le nom de « sophistes ». Le premier d'entre eux, Protagoras, débuta en déclarant hautement qu'il n'avait rien à dire au sujet des dieux, ni qu'ils sont, ni qu'ils ne sont pas, parce que la matière était trop obscure et la vie de l'homme trop courte pour l'approfondir. Un autre non moins fameux, Prodicus, chercha à prouver que les dieux n'avaient point d'existence réelle et n'étaient que la représentation des forces utiles et bienfaisantes de la nature que la reconnaissance des hommes avait divinisées. Critias, un disciple des sophistes, représenta, dans une de ses compositions dramatiques, la religion comme l'œuvre de législateurs habiles, qui avaient voulu assurer l'efficacité de leurs lois en les appuyant sur la crainte de la justice divine ; et cette opinion était celle qu'on professait le plus généralement dans les cercles soumis à l'influence sophistique. Pour les membres de cette école, la religion n'était d'ordinaire, comme toute autre institution politique, que le résultat d'une convention arbitraire ; et ils en trouvaient la preuve dans la diversité de ces religions mêmes. Si la foi religieuse émanait réellement, disaient-ils, de la nature humaine, tous les hommes croiraient aux mêmes dieux. Que c'est, au contraire, précisément de la nature de l'esprit humain et des conditions essentielles de son développement que naît la variété des religions, comme des autres manifestations historiques de la vie. C'est là un fait que les libres penseurs de la Grèce n'ont pas su mieux comprendre que ceux du dernier siècle.

Quelque superficiellement, du reste, que les sophistes aient pu procéder sous ce rapport, l'esprit du temps vint si puissamment à leur aide dans les principaux centres intellectuels de la Grèce, que leur manière

de voir, loin de se renfermer entre les limites de l'école, peut être considérée, au contraire, comme celle que partageaient partout, à l'époque de la guerre du Péloponèse, les classes éclairées. Ce que les chefs de la sophistique enseignaient dans leurs écrits et dans leurs discours, les poètes le prêchaient, sous une autre forme et avec un succès prodigieux, au théâtre. Pendant que Sophocle donnait dans ses tragédies un magnifique témoignage de sa piété et de son talent dramatique, nous voyons Euripide, à peine plus jeune que lui de vingt ans et disciple d'Anaxagore, mêler à de fort belles sentences religieuses et morales des doutes de tout genre sur les principes de la morale et de la religion. Sa façon de traiter le mythe est tellement empreinte de naturalisme et de rationalisme, qu'on remarque sans peine à quelle distance il se trouve de la foi de ses pères. Le poète comique, Aristophane, s'empporte contre lui et contre tous les novateurs, au nombre desquels il place Socrate, avec la violence la plus passionnée ; et nous ne pouvons mettre en doute qu'il ne fût de bonne foi, à sa manière, dans le zèle qu'il déploya en faveur des mœurs et des croyances anciennes. Il est cependant permis de se demander si ce fut bien là rétablir le respect envers les dieux, que de les livrer, comme il le fit, avec le plus entier abandon à la risée des spectateurs, de faire ressortir aussi impitoyablement leurs misères et leurs faiblesses, de les traîner dans la fange de tout ce qu'il y a de bas et de trivial ? Lui-même avoue que les applaudissements s'adressaient bien plus à cette partie de ses pièces qu'à ses remontrances pieuses, et que croire aux dieux passait aux yeux de beaucoup d'Athéniens, dès les premières années de la guerre du Péloponèse, pour une preuve de simplicité et de rusticité. Hérodote, son contemporain, dont la foi religieuse va si fréquemment jusqu'à la superstition, ne sait pas se soustraire entièrement lui-même aux influences de l'esprit rationaliste du temps. Thucydide nous apprend, par son exemple, comment, vers la fin du v^e siècle, la moralité la plus profonde pouvait marcher de pair avec l'absence totale de cet élément mythique qui est si inséparable de l'antique religion de la Grèce ; en général, pourtant, le même historien nous montre, dans d'émouvants tableaux, tous les principes de la morale renversés, la foi et la piété disparues, et l'intérêt personnel régnant en maître. Les sophistes ne furent, dans leurs attaques contre les croyances populaires, que les organes d'une manière de voir qui doit être considérée non comme leur œuvre particulière, mais comme le produit d'un travail constant et progressif des générations. On comprend dès lors que quelques mesures particulières du pouvoir politique, que des accusations comme celles qui furent dirigées du temps de Périclès contre Anaxagore, et plus tard contre Protagoras et contre Socrate, n'étaient point capables d'arrêter longtemps l'esprit d'innovation. Ces attaques firent quelques victimes, il est vrai : Anaxagore et Protagoras furent forcés de quitter Athènes ; Socrate dut boire la ciguë. Mais leurs idées, loin d'être étouffées par la persécution,

ne s'en répandirent que davantage. Lorsque Protagoras s'enfuit d'Athènes, vers 410 avant Jésus-Christ, l'incrédulité qu'on poursuivait en lui, avait déjà jeté dans cette ville les plus profondes racines, et une sérieuse restauration de l'antique foi de la Grèce y était devenue impossible. Cependant, la position prise par les sophistes n'était certainement pas la plus élevée à laquelle on pût atteindre; elle devait être nécessairement dépassée, dès que de plus puissants esprits et de plus profonds penseurs se chargeraient de la tâche à laquelle ils n'avaient travaillé que d'une manière incomplète et insuffisante.

Le premier de ces penseurs d'un ordre supérieur fut Socrate. Ce philosophe s'abstint, il est vrai, de toute recherche théologique. Il jugeait la raison humaine incapable d'approfondir l'essence et les œuvres de la Divinité, et ne croyait pas, du reste, qu'il y eût quelque avantage à pouvoir le faire. Aussi blâmait-il les philosophes naturalistes de vouloir pénétrer au fond de l'opération divine et en retracer la marche. Pour lui, il prétendait s'en tenir à ce qui regarde la vie humaine et ses devoirs. Mais comme, parmi ces devoirs, il plaçait en première ligne la piété et le culte des dieux, il n'en était pas moins forcé d'avoir une opinion arrêtée touchant la nature de la Divinité et de ses rapports avec les hommes. Pour se la former, il ne put que suivre fidèlement les règles générales qu'il s'était tracées; et c'est ainsi qu'il devint, presque malgré lui, le créateur d'une doctrine religieuse, qui, malgré ses défauts scientifiques, eut dans la suite une importance considérable. Habitué notamment à juger de la valeur des actions humaines sur la rationalité de leur but, il s'appliqua aussi à rechercher la fin que tout dans le monde est principalement destiné à servir, et il crut l'avoir trouvée dans le bonheur de l'homme. De cette façon, il arriva à se convaincre que l'univers ne peut être que l'œuvre d'un être absolument puissant, bon et sage, dont la raison dépasse autant la nôtre que la terre notre corps, à l'œil duquel rien n'échappe et dont la providence embrasse toutes choses, depuis les plus grandes jusqu'au moindre atome. Du reste, Socrate ne sentit pas le besoin de s'expliquer bien nettement jusqu'à quel point ses vues s'accordaient avec la religion populaire, à laquelle il demeura sincèrement attaché. Il parle indistinctement, selon la coutume des Grecs, tantôt des dieux au pluriel, et tantôt seulement de Dieu ou de la Divinité; il est persuadé que les dieux disposent tout pour notre plus grand bien, que nous devons nous abandonner complètement à eux et nous soumettre sans réserve à leurs commandements; et quant au culte qui leur est dû, il se borne à professer que l'hommage d'une bonne conscience est celui qu'ils préfèrent, et que, pour le reste, chacun doit les honorer d'après les usages de sa nation. Cependant, on ne saurait méconnaître que ses convictions religieuses reposent au fond sur le principe de l'unité divine. Il n'a jamais nié l'existence des dieux qu'on adorait autour de lui, et il est même plus que probable qu'il y a cru très-sincèrement; mais au-dessus d'eux s'élève

tellement, dans son système, la raison créatrice, seule essentielle, seule souveraine, tant pour l'ordonnance de l'univers que pour la conduite particulière de l'homme, qu'à côté d'elle les divinités populaires ne semblent plus que des superfétations. Cette vérité est tellement sensible, que Socrate distingue lui-même, dans une parole qui nous a été conservée par Xénophon, le créateur et le conservateur de l'univers de la foule des autres dieux. Quoiqu'il en soit, le point principal réside pour lui dans la conviction que tout, dans le monde et dans la vie humaine, est disposé selon un plan unique, avec une raison parfaite et pour les meilleures fins. Que cet ordre émane d'un seul être, ou qu'au-dessous de cette Divinité suprême, il y ait encore d'autres dieux qui lui servent d'aides, ce sont là des questions qui lui importent peu parce qu'il ne leur trouve aucune importance pratique. Néanmoins, la seconde hypothèse, qui s'accordait le mieux avec les croyances nationales dont il ne pouvait ni ne croyait pouvoir se départir, était celle à laquelle il devait être porté à donner la préférence. Ainsi, l'unité divine fut rattachée, comme l'avaient fait déjà la mythologie grecque et plus encore les poètes, au dogme de la pluralité des dieux, en subordonnant ceux-ci à la raison ou au dieu suprême, et en leur donnant pour fonction de le représenter dans certaines parties de l'univers et dans des circonstances spéciales de la vie humaine.

Ce fut aussi cette voie que les philosophes grecs suivirent en majorité dans la suite. Quelques-uns d'entre eux se montrèrent cependant beaucoup moins respectueux pour la religion populaire. Si Socrate s'était borné à distinguer la divinité suprême des autres dieux, Antistène, son disciple, proclama, avec les Eléates, qu'il n'est en réalité qu'un Dieu unique, dont la figure n'a rien de commun avec celle de l'homme, et que l'opinion seule a créé tous les autres. Aristippe, autre socratique, mais très-peu fidèle en général à la doctrine du maître, adopta, avec toute son école, le scepticisme de Protagoras. Plus tard, ce furent surtout les sceptiques et les épicuriens qui attaquèrent, à titre de libres-penseurs, la foi religieuse. Les premiers, pour être logiques, ne pouvaient pas nier positivement, il est vrai, l'existence des dieux ; mais ils la prétendaient aussi peu démontrable que tout autre principe scientifique. Dans leur lutte avec la théologie contemporaine de l'école stoïque, Carnéade, le plus ingénieux d'entre eux, souleva contre la notion vulgaire de la Divinité, près de deux siècles avant Jésus-Christ, des objections qui ont encore aujourd'hui leur valeur. Les écoles épicuriennes, si répandues dans les hautes classes de la société romaine, s'écartèrent dans un autre sens des anciennes croyances. Ces philosophes, loin de mettre en doute l'existence des dieux, la déclaraient au contraire incontestable ; mais pour ne rien compromettre du principe de l'explication purement physique de la nature et ne donner aucune prise à la crainte superstitieuse de la Divinité, ils croyaient devoir nier toute action divine sur le monde. Ils enseignaient que les dieux, sans s'embarrasser de nos affaires et sans en être

affectés, habitaient, dans un éternel repos, les espaces vides entre les mondes, et ne réclamaient des hommes qu'un culte désintéressé; que quant à ces mondes mêmes, tout y était gouverné en partie par le hasard, et en partie par l'aveugle nécessité. Une foi de cette nature, qui se distinguait à peine de l'athéisme dans ses conséquences pratiques, ne pouvait être d'aucun secours au monothéisme : ceux qui la professaient le combattirent en effet de leurs sarcasmes, autant que les mythes de la religion populaire. Les doutes des sceptiques, pour qui l'unité et la pluralité divines étaient également incertaines, n'étaient pas destinés davantage à contribuer au progrès de l'idée religieuse. L'une et l'autre école ne favorisèrent donc la cause du monothéisme que d'une façon indirecte, en ouvrant la voie à une nouvelle religion par leurs attaques victorieuses contre les anciennes.

Mais, nous l'avons déjà dit, ces manières de voir ne furent point dominantes au sein de la philosophie grecque. Les principaux parmi les philosophes qui succédèrent à Socrate, cherchèrent plutôt, comme lui, à concilier le principe du monothéisme avec le polythéisme existant. Ils le dépassèrent pourtant, d'autre part, en ce sens qu'ils traitèrent beaucoup plus librement les croyances vulgaires, et qu'ils visèrent d'une façon bien plus directe à les réformer au moyen de la philosophie. Personne, sous ce rapport, n'a exercé une influence aussi profonde et aussi durable sur la conscience religieuse que le grand disciple de Socrate, que Platon. L'ensemble du système de ce philosophe repose au fond sur le monothéisme le plus rigoureux. Au-dessus et à la racine du monde des phénomènes est, d'après lui, le monde des essences éternelles, incorporelles et immuables, des idées. Au sommet du monde des idées vient alors le bien, l'être infini, qui est la source de toute pensée et de toute existence, qui donne la réalité aux choses et la vérité à nos conceptions, vers lequel tendent, par leur nature la plus intime, notre intelligence et notre activité, quoiqu'il soit difficile de le connaître parfaitement et que nous ne le contemplions le plus souvent que dans ses images et dans ses œuvres. Le bien ne diffère pas réellement du Dieu créateur, et l'idée du bien est celle qui règle et pénètre toute chose. La Divinité a pour attribut essentiel la bonté; c'est par bonté qu'elle a créé le monde; c'est avec bonté et sagesse qu'elle dirige, dans son ensemble comme dans ses détails, la destinée humaine : celui qui cherche à imiter sa bonté et sa perfection, verra en définitive toute chose servir à son bonheur. L'idée du bien est la règle sur laquelle nous devons juger la notion que nous nous sommes formée de la Divinité, et qui nous apprendra nos devoirs envers elle. La Divinité n'est point jalouse de la félicité des hommes, comme se le sont imaginé faussement ceux qui ont enseigné aux Grecs la foi à la fatalité; car le bien ne connaît pas l'envie. Elle ne peut ni changer ni se donner pour ce qu'elle n'est pas, parce que la perfection implique l'immutabilité, et que le mensonge lui est étranger. D'une nature spirituelle, elle

doit n'avoir ni plaisir ni peine, et être libre de tout mal. De sa puissance, de sa bonté, de sa sagesse, de sa sainteté, de sa justice, nous ne pouvons nous former que les idées les plus hautes et les plus magnifiques; les mythes qui attribuent aux dieux les faiblesses, les passions et les fautes de l'homme, nous les rejeterons au contraire comme des fables indignes. Enfin, le véritable culte à rendre à la Divinité est une intention pure et une vie vertueuse, non ces prières et ces offrandes au moyen desquelles les ignorants pensent l'honorer, et les méchants la corrompre.

Ce sont là, on le reconnaîtra, des principes d'une élévation telle, qu'aucune doctrine, pas même le christianisme, n'en saurait offrir de plus sublime. Aussi, les docteurs de l'Église chrétienne les prirent-ils pour guides pendant des siècles, dans leurs spéculations sur la Divinité comme dans leurs interprétations de maint récit biblique. Quant au philosophe qui émettait de telles pensées, il avait bien dépassé, sans contredit, le polythéisme grec. Platon ne voulut cependant pas y renoncer d'une façon absolue; et, dans le fait, son système n'était point sans lui présenter quelques moyens de conciliation. D'une part, en effet, à côté de la Divinité par excellence, ou du bien, il place les autres idées, qu'il appelle aussi les dieux éternels : d'autre part, il continue à considérer, avec le vulgaire, les astres, au cours si merveilleusement régulier, comme des êtres vivants doués d'une raison très-supérieure à celle de l'homme, et le monde, comme un corps dont l'âme embrasse toutes les âmes particulières. Les astres sont donc, d'après son expression, les dieux visibles (*θεοὶ ὄρατοι*), et le monde, le dieu engendré (*θεὸς γεννητός*), dont il ne peut assez louer la beauté et la perfection. Quant aux autres divinités de la religion grecque, un Apollon, une Héré, une Athéné, etc., il les tient, ainsi qu'il le donne clairement à entendre, pour des figures purement mythiques. Il ne prétend cependant pas, pour cela, les exclure du culte et de l'enseignement publics; car il pense que les hommes sont nécessairement conduits par le mensonge et l'apparence, avant de l'être par la science et la vérité, et que tous ceux qui, comme c'est le cas pour le grand nombre, ne sont pas encore parvenus à ce degré supérieur de la raison, ne sauraient se passer ni des mythes ni des pratiques religieuses qui y correspondent. Mais si tel est son sentiment, notre philosophe n'en réclame que davantage une réforme mythologique en rapport avec les exigences de la philosophie et de la morale. Il veut qu'on retranche soigneusement des traditions religieuses et du culte tout ce qu'ils renferment de dangereux pour les mœurs et d'indigne de la Divinité. C'est aussi surtout pour ce motif qu'il juge si sévèrement les grands poètes de sa nation, et qu'il interdit l'entrée de sa république à Homère et à Hésiode, qu'il y eût sans doute tolérés, comme artistes, mais qu'en qualité de législateur religieux il devait en exclure. En somme donc, voici, au point de vue de la question qui nous occupe, la position de Platon. Pour lui-même, il professe le monothéisme, et un monothéisme auquel sa

doctrine relative à la nature supérieure des corps célestes porte à peine atteinte, « ces dieux visibles » se trouvant, vis-à-vis du seul Dieu invisible, dans une situation toute pareille à celle de l'homme ou de tout autre être fini. Par contre, le polythéisme hellénique lui semble indispensable comme religion populaire, et il en désire le maintien, à la condition toutefois qu'il subisse une réforme profonde et que ses conséquences pratiques soient mises autant que possible en harmonie avec celles du monothéisme.

La pensée de Platon est partagée, sur tous les points principaux, par Aristote, qui enseigne même, avec une netteté encore plus grande peut-être que son maître, la doctrine de l'unité de Dieu. Il montre que l'univers, qui est un, doit être mù par une cause suprême unique, et que cette cause ne saurait être que l'esprit pur, séparé du monde et toujours pleinement actif. La personnalité divine ressort mieux aussi de son système que de celui de Platon. Par contre, la foi socratique et platonique à la Providence y souffre de graves atteintes. La Divinité est bien, d'après Aristote, la cause motrice première qui imprime à toute chose son mouvement, et le bien suprême vers lequel tout tend; la nature et la vie humaine obéissent aussi selon lui, il est vrai, à des lois qui empêchent l'une de s'écarter de son but final, et qui font régner dans l'autre un rapport intime entre la vertu et le vrai bonheur; mais quant à une intervention immédiate, particulière de Dieu dans le monde, c'est ce que ne comporte en aucune façon le système aristotélique. A côté de la Divinité souveraine, Aristote place encore d'autres êtres immortels, les esprits des sphères célestes, de même qu'il accorde l'immutabilité et l'éternité à l'univers, par le motif que l'activité divine à l'égard du monde ne peut pas plus avoir eu de commencement que Dieu lui-même. A ces esprits stellaires est rapporté par lui, comme par Platon, tout ce que les croyances polythéistes lui semblent contenir de vérité; « le reste, dit-il, n'est qu'un récit fabuleux, imaginé pour persuader le vulgaire et pour servir les lois et les intérêts communs. » Nous avons donc ici, de nouveau, devant nous un monothéisme, que la doctrine des esprits célestes modifie peu, et qui ne se distingue guère de celui de Platon que par plus de précision et de rigueur; un monothéisme qui n'a plus aucun besoin pour lui-même de la religion populaire, mais qui la tolère comme une nécessité politique et lui ménage dans son système quelques points de contact.

Dans la plus rapprochée des grandes écoles philosophiques de la Grèce, dans celle du Stoa, le monothéisme se change en panthéisme. Il est, selon le stoïcisme, un être de qui émane la matière et la forme de toutes choses, et qui les rappellera à lui à une époque déterminée, pour recréer le même monde après un certain laps de temps et continuer à diriger sans fin le cours des choses comme il l'a fait de toute éternité. Cet être est à la fois la matière première et la force primitive; il est le feu créateur, qui, dans ses transformations, produit tous les éléments; il est

aussi l'esprit suprême, la raison et la loi de l'univers, la Divinité. Tout ce qui existe est né de cet être divin et vit en lui ; toutes les forces de la nature, tous les esprits ne sont que des parties de cette force unique, qui circule partout. En tant donc qu'une puissance divine opère en toute chose, tout peut devenir, à titre de divinité, l'objet d'un culte religieux. Mais comme il n'y a aussi partout en réalité qu'une même puissance première se manifestant sous des formes différentes, ces représentations divines ne sauraient prétendre à l'individualité ; elles ne sont que la personification des forces naturelles, qui, découlant de la source unique, de Dieu, se répandent par mille canaux dans l'univers. C'est d'après ce double point de vue que se détermine le sentiment de l'école stoïcienne au sujet de la religion. D'une part, les stoïciens défendent la foi populaire contre les épicuriens et les sceptiques ; ils s'efforcent de prouver que toutes ces images de la Divinité et tous ces mythes, même ceux qui paraissent le plus inconvenants et le plus contraires à la raison, ont leur bon côté et peuvent s'interpréter convenablement ; quelques-uns se prononcent même en faveur de la croyance à la divination, à la magie, etc. D'autre part, cependant, ils ne peuvent approuver toutes ces choses au même titre et dans le même sens que le vulgaire : aux dieux, ils substituent les produits de la nature, les étoiles, les éléments, les fruits de la terre, les grands hommes, les bienfaiteurs de l'humanité ; à la place des révélations directes de la Divinité, ils mettent ces présages naturels des événements futurs, que les sages découvrent et déchiffrent en vertu de l'enchaînement immuable des causes et des effets. Les stoïciens ne s'occupèrent donc en définitive du polythéisme que pour le dénaturer ; ils sont les premiers auteurs de ce mode d'explication allégorique, qui passa des Grecs aux Juifs et, plus tard, aux chrétiens, et qui occasionna chez ces deux derniers tant de confusion et d'erreurs. — Ce que nous voyons ici, c'est un monothéisme panthéistique, cherchant à se concilier par des moyens factices avec le principe de la pluralité des dieux, et montrant une fois de plus qu'il n'y a point d'accord possible entre les deux systèmes. Les stoïciens nous ont laissé non-seulement des paroles remarquables sur la Divinité, sur l'inutilité d'un culte purement extérieur, sur la nécessité de l'adoration en esprit et en vérité, etc. ; mais encore des jugements très-libres et très-nets au sujet des mythes et des cérémonies païennes. Néanmoins, l'école, dans son ensemble, n'eut pas assez l'esprit critique, pour se rendre clairement compte de ses vrais rapports avec le polythéisme.

Platon, Aristote et le stoïcisme, telles sont les sources principales des opinions religieuses auxquelles se rallièrent, pendant les derniers siècles avant Jésus-Christ et le premier de l'ère chrétienne, tant dans le monde gréco-romain que dans le monde gréco-oriental, tous ceux qui trouvaient la foi populaire insuffisante et l'incrédulité trop désolante et trop vide. L'éclectisme de l'époque sut combiner ces trois grandes doctrines d'une

foule de manières différentes. En même temps, se manifesta, au sein de la philosophie, la tendance à se rattacher à une religion positive, et à attendre de la révélation divine la communication de la vérité, que les esprits fatigués désespéraient de plus en plus, depuis la naissance du scepticisme, de trouver par eux-mêmes. Plus les spéculations spiritualistes des écoles de Platon et d'Aristote avaient élevé la Divinité au-dessus des choses finies et terrestres, plus on croyait sentir le besoin d'une médiation entre elles, c'est-à-dire d'êtres supérieurs à la nature humaine et pourtant plus rapprochés du monde et de l'homme que Dieu. De là, l'importance considérable que prit subitement la croyance aux démons. Auparavant, cette croyance, dont des philosophes comme Platon avaient pu se servir à l'occasion sans la partager eux-mêmes, ne jouait dans la religion qu'un rôle peu marqué. Désormais, elle y devint prépondérante. Le dieu unique de la philosophie inspirait des idées trop sublimes, pour qu'on voulût supposer qu'il se mêlât activement et par lui-même du cours de la nature et des affaires humaines. Quant aux dieux de la foule, qui étaient censés s'en occuper, on avait cessé d'y croire. Cependant, le besoin d'où le polythéisme provenait, existait toujours : on ne pouvait se déshabituer de soumettre le divin aux conditions du temps et de l'espace, de se le représenter sous forme finie. Que restait-il donc à faire, si ce n'était de placer entre Dieu et le monde des êtres intermédiaires, destinés à les relier l'un à l'autre et à veiller, comme agents de la Providence, sur la terre et sur chaque homme. Voilà les démons, qui ne sont eux-mêmes que les anciens dieux du polythéisme, dépouillés de leur puissance propre et transformés en serviteurs du seul vrai Dieu.

En agissant de la sorte, c'est-à-dire en présentant à la conscience religieuse les démons au lieu des dieux, le polythéisme se déclarait prêt à se soumettre au monothéisme, si celui-ci consentait à lui accorder dans son sein au moins une place secondaire. Or, à cette époque, cette disposition était devenue très-générale parmi les sectateurs de la seule religion sévèrement monothéiste qu'eût l'antiquité, du judaïsme. Pendant les siècles qui suivirent immédiatement la captivité de Babylone, les croyances juives s'étaient enrichies d'un élément nouveau, la doctrine des anges et des démons, qui possédait tout ce qu'il fallait pour offrir une satisfaction suffisante aux exigences polythéistes. Entre les anciens dieux, assujettis, comme ils l'étaient, à un dieu suprême, et les serviteurs célestes, qui entouraient dès lors le Dieu unique, la différence était si minime que rien d'essentiel ne semblait pouvoir les empêcher de se fondre ensemble. Et en effet, les Juifs d'Alexandrie ne tardèrent pas à formuler, au sujet des puissances divines et de celui qui les comprend en soi, du « Logos » ou du Verbe de Dieu, une théorie, dans laquelle les anges de la Judée s'allièrent intimement tant aux démons de la Grèce qu'aux « idées » et à la « raison divine » (Logos) du monde philosophi-

que. Ce rapprochement religieux était encore préparé sous un autre rapport. Les barrières qui avaient séparé, jusque-là, les nations en les tenant dans un isolement égoïste, avaient été brisées, en partie, par les conquêtes d'Alexandre et de Rome, en partie par l'enseignement des philosophes : il s'était opéré une vaste fusion des peuples. Le Grec dut s'habituer à reconnaître chez les « barbares » les aptitudes morales et intellectuelles qu'il croyait posséder seul, et à renoncer ainsi au mépris universel que lui inspirait sa prétendue prérogative. Le Juif, en rencontrant chez les Hellènes une culture de l'esprit d'une incontestable supériorité, ce qui était bien aussi un don de Dieu, et même des vues religieuses, fut forcé, quoiqu'il prétendit, fort gratuitement du reste, ne considérer toute la science des anciens sages de la Grèce que comme un emprunt fait aux prophètes et aux livres saints du judaïsme, fut forcé, dis-je, de douter de l'élection exclusive de sa nation. C'est ainsi que parvint graduellement à se faire jour ce grand principe, dont l'école stoïcienne a plus qu'aucune autre l'éternel mérite d'avoir été la propagatrice, à savoir : que tous les hommes, en vertu de leur nature raisonnable, font partie d'une même espèce et se trouvent soumis à une loi commune ; qu'ils ont les mêmes droits naturels et des devoirs moraux identiques ; qu'ils sont tous à titre égal les enfants de Dieu, et les membres d'une communauté unique, qui embrasse l'humanité entière. On apprit à regarder le rapport, entre l'homme et la divinité, comme intérieur et immédiat, comme indépendant des conditions de nationalité, d'état et de sexe ; à tenir la pureté d'intention et la pratique de la vertu pour plus essentielles que les formalités du culte ; à se passer enfin de la médiation sacerdotale dans le commerce de l'âme avec le ciel. Ce progrès du sens moral et religieux s'était accompli d'abord chez les Grecs et par la philosophie grecque. Le judaïsme en avait ressenti cependant aussi toute l'influence. Depuis le ⁱⁱ^e siècle avant le Christ, un parti avait surgi dans son sein, l'essénisme, qui, évidemment lié avec le néopythagorisme hellénique et par lui avec toute la philosophie de l'époque, s'adonna au culte intérieur, à la retraite, à la pauvreté, au renoncement, à la charité universelle et à la suppression de toutes les inégalités sociales ; professa en même temps une indifférence totale pour les espérances messianiques de sa nation, en rejeta tous les préceptes cérémoniaux, brisa avec le temple, et opposa enfin à l'institution hiérarchique du judaïsme une communauté d'ascètes organisée sous forme monastique.

Cette modification du sens moral, que nous venons de constater, se rattachait à son tour, de la façon la plus intime, au développement des idées relatives à la Divinité : les deux mouvements marchaient parallèlement en exerçant l'un sur l'autre une action réciproque. Dès qu'à la place des dieux particuliers s'établissait le Dieu unique, dont le royaume est l'univers, l'humanité ne devait plus être gouvernée que par une seule

loi et soumise à une même justice; le particularisme national tombait avec les différences et la pure extériorité des cultes. Pareillement et en sens inverse, du moment que triomphait le sentiment de l'égalité et de la fraternité, les peuples ne pouvaient plus tenir à leurs dieux distincts. En effet, si l'humanité est une, si une sont sa mission et sa loi, comment une même puissance ne créerait-elle et ne conduirait-elle pas tous les hommes? La foi à l'unité divine est inséparable de la foi à l'égalité humaine; c'est pourquoi l'une et l'autre se sont développées simultanément dans l'ancien monde, préparant un terrain convenable au christianisme, pour que celui-ci pût non pas simplement, comme on se l'imagine, y planter le noyau exotique d'une religion et d'une moralité nouvelles, mais y germer utilement selon toutes les lois de l'évolution historique, et y puiser les aliments nécessaires à son existence.

Cependant, quelque puissamment que la philosophie grecque ait contribué à préparer le christianisme, lorsque celui-ci se produisit avec ses caractères particuliers, et déclara la guerre au polythéisme populaire des temps antérieurs, ce fut cette philosophie même qui se fit le dernier défenseur du paganisme. Ceci n'est pas, il est vrai, sans souffrir quelques exceptions. Ainsi, beaucoup de ceux qui se convertirent à la religion nouvelle, sortaient des écoles des philosophes. D'autres, déjà chrétiens, allèrent, en plus grand nombre encore, y chercher les connaissances nécessaires pour défendre et achever l'édifice théologique de leur foi. La philosophie hellénique ne travailla donc pas seulement en dehors de l'Eglise et contre elle, mais aussi pour elle et dans son propre sein : une plus longue étude nous montrerait même que son influence sur la doctrine et les mœurs chrétiennes a été, dès l'origine, bien autrement étendue et durable, qu'on ne le pense communément. Néanmoins, la majorité des philosophes grecs fut hostile à une foi, dont la dogmatique leur semblait une superstition, et la lutte contre les religions existantes, un crime : un profond dédain, puis plus tard, lorsqu'elle fut devenue une puissance redoutable et enfin triomphante, une haine ardente les animèrent successivement contre elle. Vers le milieu du III^e siècle, la philosophie hellénique rassembla une dernière fois, dans l'école néo-platonicienne, tout ce qui lui restait de force. La doctrine religieuse de cette école peut être considérée comme un ingénieux essai de conciliation entre le monothéisme philosophique et ce polythéisme dont l'esprit grec avait tant de peine à se détacher. Le système auquel elle donna le jour se rapproche beaucoup, quels que soient les caractères particuliers qui le distinguent, de celui des stoïciens. Le néo-platonisme admet un être suprême, ineffable, impalpable, incompréhensible, et en même temps l'origine de toute existence et le siège de toute perfection. De ce premier principe découle, par le débordement de sa plénitude et l'opération nécessaire de sa puissance, la succession des finis. Plus ces finis s'éloignent de leur source, plus le nombre des intermédiaires qui les y

rattachent est grand, et plus leur perfection diminue, jusqu'à ce qu'à la fin la pure lumière des puissances divines se ternisse et s'éteigne au sein des ténèbres de la matière. L'ensemble des choses constitue donc un enchaînement de perfections décroissantes, toutes portées par des forces également divines, mais d'une quantité et d'une qualité différentes. Il s'ensuit, disent les néo-platoniciens, que l'homme doit remonter par ordre tous les degrés, depuis le dernier jusqu'au plus sublime, se laisser conduire graduellement par les divinités inférieures au Dieu suprême, et se garder de mépriser les intermédiaires sensibles des biens spirituels. Et comme ils rapportent, à l'aide de l'interprétation allégorique la plus arbitraire, aux catégories abstraites de leur métaphysique tous les dieux imaginables de la Grèce et de l'Orient; comme ils font consister le moyen naturel d'arriver à la vie supérieure, non dans la connaissance et la pratique de la vérité, mais dans les observances religieuses de toutes les religions nationales et de tous les mystères, dans les sacrifices, les prières, la divination, les vœux, l'adoration des idoles et la théurgie; d'après cela, il n'est point de fantaisie ou d'obscénité mythologique, point de cérémonie extérieure du culte, point de superstition qu'ils n'adoptent et ne justifient. Un pareil système ne pouvait tenir longtemps devant les doctrines plus pures et la puissance morale du christianisme. Et pourtant, tel était encore, au moment de la défaite, le pouvoir de l'esprit grec, affaibli et sous bien des rapports infidèle à lui-même, qu'il obligea l'Église triomphante à s'assimiler, pendant la durée même de la lutte, ces théories qui lui disputèrent à outrance le sol hellénique. Le néo-platonisme a été vaincu en tant qu'il s'était identifié avec le paganisme. Mais l'Église lui a rendu hommage en se l'appropriant comme une forme de la spéculation chrétienne; des livres composés, sous le nom de Denis l'Aréopagite, par un néo-platonicien chrétien, ont été placés par elle parmi ceux qu'elle respectait et qu'elle consultait le plus; ses dogmes, ses sacrements, sa hiérarchie, elle les a défendus avec les mêmes arguments qu'elle avait dû combattre auparavant chez ses adversaires païens. Sous ce rapport encore, la Grèce a exercé une influence qui se prolonge jusqu'à nos jours. A la vérité, là n'est point son principal mérite. Le véritable, l'immense service que la science hellénique a rendu à l'humanité, consiste dans l'épuration des idées religieuses et morales. C'est aussi de cette œuvre que je désire avoir donné, dans les limites étroites qui m'étaient assignées, un aperçu qui ne soit pas par trop insuffisant.

Traduit de l'allemand, du docteur E. ZELLER.

L'INDE

SES ORIGINES ET SES ANTIQUITÉS

TROISIÈME PARTIE, SUITE ET FIN.

LA TRANSFORMATION SOCIALE DES ARYAS VÉDIQUES

PASSAGE DU VÉDISME AU BRAHMANISME

LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE D'APRÈS LE CODE DE MANOU

Manava-Dharma-Sastra. Lois de Manou, comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens; traduites du sanscrit par A. LOISEUR-DESLONCHAMPS. Paris, 1833, in-8, 2 vol.

Bhagavad-Gita, id est Θεσπέσιον μέλος, sive Almi Crishnæ et Ardjunæ Colloquium de rebus divinis. Textum recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit A. G. A. SCHLEGEL. Editio altera, curâ C. LASSENI. Bonnæ, 1846, gr. in-8. — La Bhagavad-gîtâ, traduite par M. ÉMILE BURNOUF. Paris, 1861, in-8.

Original Sanscrit-Texts on the origin and history of the People of India, their Religion and Institutions. By J. MUIR. London, 1858-61, 3 vol.

¹ Voir la *Revue germanique* du 16 juillet.

Indische Alterthumskunde. Von D^r CHR. LASSEN. 1^{er} vol. 1844-47.

Indische Studien. Von D^r ALBR. WEBER. t. I, Berlin, 1850.

Miscellaneous Essays, by H. T. COLEBROOKE. vol. 1. London, 1837.

A. History of ancient sanskrit Literature. By MAX MULLER. London, 1859, in-8.

XXVII

Le Code brahmanique va nous faire maintenant connaître la classe noble et guerrière de la nation, la caste des Kchatriyas ou des *Fortis*, selon l'énergie étymologique du nom¹. En nous disant quelle place le Roi, sorti de la caste guerrière, occupait dans l'État, quels droits lui étaient reconnus et quels devoirs lui étaient prescrits, le livre de la Loi nous révélera la constitution politique et militaire des grandes monarchies gangétiques; en nous montrant le Roi dans ses fonctions de juge-souverain, Manou va nous initier à la législation civile du peuple ârya.

« Le principal devoir d'un Kchatriya est de défendre les peuples, et le Roi est tenu de remplir ce devoir. » Toutes les prescriptions relatives aux Kchatryas sont, on peut dire, renfermées dans ces deux lignes².

Quant à la position respective des Kchatryas et des Brâhmanes, voici ce que renferme le Code brahmanique :

« Si un Kchatriya se porte à des excès d'insolence à l'égard des Brâhmanes en toute occasion, qu'un Brâhmane le punisse; car le Kchatriya tire son origine du Brâhmane. — Des eaux procède le feu; de la classe sacerdotale, la classe militaire; de la pierre, le fer. Leur pouvoir, qui pénètre tout, s'amortit contre ce qui les a produits³. »

Cependant, le Livre ajoute aussitôt : « Les Kchatriyas ne peuvent pas

¹ *Kchatriya*, nous l'avons déjà vu, a, dans le Vêda, la signification de *force*. En zend, *khsa-thra* signifie roi et domination royale; dans l'ancien perse le mot n'a conservé que la dernière des deux significations. Dans les *Satrapes* de la monarchie des *Akhéménides*, il faut encore reconnaître, au nom de l'étymologie, les descendants des Kchatriyas de l'époque héroïque.

² Manou, VII, 144. Au livre 1^{er}, çl. 89, on lit aussi : « Brahma imposa pour devoirs au Kchatriya de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les livres sacrés, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. »

³ Manou, IX, 320 et suiv.

prosperer sans les Brâhmanes ; les Brâhmanes ne peuvent pas s'élever sans les Kchatriyas. En s'unissant, la classe sacerdotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde et dans l'autre¹. » Et ailleurs² : « Les Brâhmanes sont déclarés la base, et les Kchatriyas le sommet du système des lois. »

Un tel langage est bien loin des temps où les Brâhmanes, entretenus à la cour des petits chefs du Sapta-Sindhou, comme les bardes albanach chez les chefs des clans de la Haute-Écosse, exaltaient les hauts faits et la générosité du radja pour en obtenir quelques présents. Les Brâhmanes, ici, ne sont pas seulement les égaux de la classe des guerriers, ils leur sont supérieurs. Ils sont la source de tout pouvoir, et la base même de l'ordre social ; ils ont la supériorité de ce qui est d'institution divine sur ce qui est d'origine humaine. Cette proclamation solennelle de la suprématie sacerdotale dans le Code même de la nation nous reporte à une légende favorite des anciens Brâhmanes, et des plus souvent reproduites dans leurs compositions antiques.

Vasichta et Vicvâmitra sont les héros les plus habituels de cette légende, au fond de laquelle on aperçoit clairement une lutte anciennement engagée entre les Brâhmanes et les Kchatryas, et la victoire définitive des premiers sur les seconds. Les récits ou les allusions légendaires de cette lutte se retrouvent dans le Brâhmanas, dans le Mahâbhârata, dans le Râmâyana et dans les Pourânas. La légende prend toutes sortes de formes et s'embellit de circonstances secondaires, au gré de l'imagination des poètes. Certains accessoires sont évidemment des additions relativement récentes³. Dans un des récits, une querelle s'élève, au sujet de trésors enfouis, entre les Brâhmanes de la race de Bhrigou et les fils du roi Kritavirya, à la cour duquel ils remplissaient les fonctions de prêtres-sacrificateurs ; tous les Brâhmanes sont exterminés, jusqu'aux enfants dans le sein de leurs mères. Les femmes, échappées seules au massacre, se réfugient dans l'Himavat, où l'une d'elles donne le jour à un fils qu'elle avait caché dans sa cuisse, et qui reçut, à cause de cela, le nom d'Aourva. A sa naissance, une flamme sortit de la terre qui menaça de détruire le monde, et dont l'éclat frappa de cécité tous les Kchatriyas.

¹ Manou, çl. 322.

² XI, 83.

³ M. Lassen (I, p. 714 et suiv.) a reproduit, d'après le Mahâbhârata et le Râmâyana, les deux principales formes épiques que revêt la légende, ou, pour mieux dire, les deux légendes principales où se montre l'antique souvenir d'une lutte sanglante entre les deux hautes castes ; et M. Muir a consacré à ce cycle légendaire une partie considérable du premier volume de son utile collection d'*Original sanscrit texts on the origin and progress of the religion and institutions of India*.

Le combat recommence entre ceux-ci et les fils d'Aourva. Dans cette nouvelle phase de la lutte, figurent Viçvâmitra et Paraçou-Rama, — Paraçou-Râma dont la terrible hache (*paraçou*), à laquelle il dut son surnom, devait venger sur toute la race des Kchatriyas le meurtre des Brâhmanes de Kritavîrya. La sanglante expiation accomplie, Paraçou-Râma se retire sur le mont Mahendra. Mais alors, — et c'est ici que la légende devient caractéristique, — apparaissent tous les maux de cette guerre fratricide. « Après l'extermination des Kchatriyas, un grand désordre s'élève dans le monde. Les faibles sont opprimés par les forts; les Çoùdras et les Vaïçyas, que la loi ne retient plus, s'emparent des femmes et des Brâhmanes. Personne n'est plus maître de ce qu'il possède; privée de la protection des guerriers qui sont les défenseurs de la Loi, et livrée à tous les excès des créatures perverses, la Terre menace de s'enfoncer dans les profondeurs de l'espace. Kaçyapa, pour l'apaiser, lui permet d'exprimer un souhait; elle demande et obtient du dieu que les Kchatriyas redeviennent rois et la puissent protéger. » Le vœu de la Terre est exaucé, et de nouvelles dynasties s'élèvent¹. Les noms de Mahichmatî et de Mârtikâvata, deux villes de la Narmada supérieure, semble devoir placer le théâtre de la lutte, en ce qu'elle peut avoir de réel, vers la région centrale du Vindhya. Il faut aussi remarquer que Kritavîrya est le roi des Haihaya, une branche puissante des Yâdava, race ârienne par le culte et l'incorporation politique, mais non par le sang. Nous ne pouvons nous arrêter ici aux considérations importantes qui ressortent de cette distinction; nous y serons ramenés par la suite de notre travail.

Une autre légende, plus ancienne selon toute apparence, met au premier rang dans la lutte Viçvâmitra et Vasichtha, celui-ci personnifiant en quelque sorte la caste brahmanique, comme le premier est l'expression symbolique de la caste des guerriers. Viçvâmitra était un roi puissant qui parcourait la terre avec une nombreuse armée. Il arriva ainsi à l'ermitage de Vasichtha, pénitent d'une sainteté profonde, dont toute la richesse était une vache merveilleuse, Kâmadhénou², qui produisait tout ce que désirait son maître. Le roi ne put voir une pareille merveille sans en désirer la possession. « J'ai le droit de m'emparer de Kâmadhénou, dit-il au solitaire, car tous les trésors appartiennent au roi; cependant, je te donnerai en échange

¹ J'aurai à revenir plus tard sur cette dynastie, dont l'avènement semble marquer une nouvelle époque dans l'ancienne histoire des Aryas ganétiques.

² La vache est nommée dans d'autres légendes Çabalâ, « qui est de plusieurs couleurs, » Nandinî, « celle qui réjouit, » Kâmadouh, « qui donne ce que l'on désire, » etc.

cent mille autres vaches. » Vasichtha le refusa, parce que Kâmadhênou lui donnait tout ce qui était nécessaire à ses sacrifices, à son existence et à sa connaissance des choses saintes. Le roi, voyant cela, s'empara par force de la vache merveilleuse, qui, se tournant vers le solitaire, se plaignit amèrement qu'il l'abandonnât. « — Suis-je donc assez fort, répondit Vasichtha, pour combattre le roi et son armée? A quoi Kâmadhênou répliqua : « — Ce n'est pas aux Kchatriyas que la puissance a été donnée; la puissance des Brâhmanes leur est supérieure. La puissance des Brâhmanes, ô Vasichtha, est d'origine divine, et plus grande que celle des Kchatriyas! » Et elle commanda à Vasichtha de se préparer à anéantir l'armée de Viçvâmitra. Alors, des diverses parties du corps de la vache divine, sortirent des armées de Pahlavas, de Çâkas, de Yavanas, de Kambôdjas, de Barbaras et de Mlêchhas, de Hâritas et de Kirâtas¹, qui exterminèrent l'armée de Viçvâmitra. A cette vue, les cent fils du roi se précipitèrent pleins de fureur sur Vasichtha, qui, par la seule force de la syllabe mystérieuse *Aum*, les réduisit en cendres². Le roi, alors, — et c'est là la morale de la fable, — s'écria dans sa confusion : « Malédiction sur la puissance des Kchatriyas! la puissance de l'énergie brahmanique est la véritable puissance! » Et remettant la couronne à un de ses fils, il se retira dans l'Himâlaya pour s'y livrer aux austérités, par lesquelles il s'éleva plus tard à la dignité de Brâhmane.

Il est inutile de poursuivre plus loin les fastidieux détails de la légende; on voit quel en est le caractère et le but. Qu'un événement réel se cache sous cette enveloppe fantastique, — ou plutôt, probablement, un ensemble de faits analogues survenus en des lieux et en des temps différents, — cela n'est pas douteux. Il est aussi plus que probable que l'origine de cette lutte de prééminence entre la caste sacerdotale et la caste guerrière, qui dut produire de longs déchirements au sein des tribus avant d'être arrivée à l'accord final dont le livre de Manou porte témoignage, remonte très-haut et touche aux temps védiques; car les noms principaux des légendes figurent déjà dans les Hymnes. Viçvâmitra et Vasichtha sont au nombre des

¹ Une partie de ces noms, si non tous, sont certainement une interpolation très-postérieure à la légende primitive. Ils rappellent l'énumération du 44^e çloka du livre X de Manou, sur laquelle nous avons eu lieu de faire une remarque analogue.

² *Aum*, ou *Om*, est la monosyllabe sacrée, le nom mystique et mystérieux de la Divinité; elle a en elle, pour ceux qui en connaissent l'étendue, une puissance surnaturelle (Manou, II, 76, XI, 265). Cette croyance est antérieure au brahmanisme, et même au védisme; car c'est seulement par le zend qu'on peut expliquer le sens trinitaire de la syllabe mystérieuse, comme l'a montré M. Windischmann (Lassen, I, p. 773).

chantres religieux les plus renommés du Sapta-Sindhou; et l'on peut même trouver, dans certaines expressions symboliques d'un hymne célèbre qui porte le nom de Vasichtha¹, le germe de cette histoire bizarre de la vache Kâmadhênou, qui joue un si grand rôle dans la légende brahmanique. Que la légende, sous la forme où la Mahâbhârata et les autres sources anciennes nous l'ont transmise, soit antérieure au Livre de Manou, c'est aussi ce que l'on peut conclure d'une allusion qui y est faite dans un passage du vii^e livre².

XXVIII

Au temps où fut rédigé le Code brahmanique, la transaction est consommée. La suprématie de la caste sacerdotale sur les autres ordres de l'État paraît être définitivement reconnue. Tout en maintenant la caste des Kôhatriyas au second rang, le Livre de la Loi exalte néanmoins, en toute occasion, le pouvoir royal et celui qui en est revêtu. Le Roi est un dieu sous une forme humaine³; formé de particules tirées de l'essence même des grandes divinités, il surpasse en éclat tous les autres mortels⁴. Sa personne est plus précieuse que toute chose : « Pour remédier à l'infortune, qu'il garde soigneusement ses richesses; qu'il sacrifie ses richesses pour sauver son épouse; qu'il sacrifie son épouse et ses richesses pour se sauver lui-même⁵. »

Mais aussi, plus élevée est cette dignité suprême, plus grands en sont les devoirs. « Ne jamais fuir dans un combat, protéger les peuples, révéler les Brâhmanes, tels sont les devoirs éminents dont l'accomplissement procure aux rois la félicité⁶. » Pour défendre son peuple, un roi ne doit ni hésiter, ni reculer, même devant un ennemi supérieur. Dans ces prescriptions, en même temps que l'accomplis-

¹ L'hymne trente-deux du V^e livre dans la traduction Langlois, particulièrement aux çlokas 4 et 14, t. III, p. 51 et 53. Cet hymne fut chanté sur les bords de la Parouchni (qui est la même rivière que la Vipâçâ, l'Hyphasis des Grecs, la Beiah de nos cartes actuelles, affluent du Sattedj), au moment d'un combat désigné sous le nom de bataille des Dix Rois; le Dr Rud. Roth lui a consacré un savant commentaire dans son livre *zur Geschichte und Literatur des Veda*.

² Au çloka 42. Le personnage désigné sous le nom de fils de Gâdhi, est Viçvâmitra.

³ Manou, livre VII, çl. 8.

⁴ *Ibid.*, çl. 5. Le mot même qui en sanscrit signifie roi, *Radja*, vient de la même racine que les mots qui signifient éclat, brillant, *radieux*.

⁵ *Id.*, VII, 213.

⁶ *Ib d.*, çl. 88.

sement du devoir politique, on sent aussi le souffle de ce point d'honneur chevaleresque qui est resté le noble patrimoine de toutes les branches de la grande famille ârienne, et que, dans l'Inde, les Kchatriyas des anciens âges ont transmis aux Radjpouts, leurs derniers représentants. Le même sentiment a inspiré les règles suivantes, que le Code de Manou rappelle aux Kchatriyas. « Un guerrier ne doit jamais, dans une action, employer contre ses ennemis des armes perfides, ni des flèches barbelées, ni des flèches empoisonnées, ni des traits enflammés. Qu'il ne frappe ni un ennemi qui est à pied, ni celui qui joint les mains, ni celui qui dit : « Je suis ton prisonnier; » ni un homme endormi, ni celui qui est désarmé, ni celui qui est aux prises avec un autre, ni un homme grièvement blessé, ni celui qui fuit. Qu'il se rappelle le devoir des braves¹. » Et le texte ajoute² : « Le lâche qui prend la fuite pendant le combat, et qui est tué par les ennemis, se charge de toutes les mauvaises actions de son chef, quelles qu'elles soient. »

La Loi rappelle au Roi ses obligations de chaque jour, et elle lui trace l'emploi de chacune de ses heures³. Levé dès l'aube du jour, il adressera, dans un profond recueillement, après s'être purifié, ses offrandes au feu et ses hommages aux Brâhmanes ; puis il entrera dans la salle d'audience, où il entendra tous ceux qui auront à lui adresser des suppliques. Retiré ensuite dans un endroit isolé de son palais, il méditera sur toutes les affaires intérieures ou extérieures du royaume, ou il en délibérera avec ses ministres. Après avoir vaqué à ces soins importants, il pourra se livrer aux exercices, et à midi il entrera dans le bain; puis il ira dans les appartements intérieurs prendre son repas. « Là, qu'il prenne des aliments préparés par des serviteurs dévoués, et qui devront être éprouvés avec le plus grand soin, en même temps qu'on les consacrera par les prières qui neutralisent le poison. » Il lui est, en outre, recommandé de mêler à tous ses aliments des antidotes, et de porter toujours sur lui des pierres précieuses qui détruisent l'effet du poison. « Que des femmes, surveillées avec soin, et dont les parures et les vêtements ont été examinés préalablement⁴, viennent l'éventer et répandre sur son corps de

¹ Manou, VII, 90 à 93. Les mêmes injonctions sont répétées en bien d'autres endroits des anciens livres brahmaniques, même dans les traités de philosophie. Voyez Colebrooke, on the Philosophy of the Hindus, *Miscellaneous Essays*, vol. I, p. 319.

² Manou, VII, 94.

³ Manou, VII, 37, 143 et suiv., 216 et suiv.

⁴ De peur, dit le commentaire, qu'elles ne cachent des armes ou du poison.

l'eau et des parfums. » Il prendra d'ailleurs les mêmes précautions dans chacune de ses occupations, soit qu'il sorte, qu'il se couche, qu'il mange, qu'il s'habille ou qu'il se baigne. Cette appréhension perpétuelle fut toujours le partage des monarques de l'Orient ; en lisant ces passages si profondément significatifs du Livre de Manou, on se rappelle involontairement les pages où l'auteur de *Télémaque* a retracé la vie et les terreurs de Pygmalion.

Après avoir pris son repas, poursuit le Code brahmanique, que le roi se divertisse avec ses femmes dans l'appartement intérieur, et qu'ensuite il s'occupe de nouveau des affaires publiques. — Qu'il passe en revue les gens de guerre, les éléphants, les chevaux et les chars. — Le soir, après avoir rempli ses devoirs pieux, qu'il se rende, muni de ses armes, dans une partie retirée de son palais, pour entendre les rapports secrets de ses espions. — Puis, les ayant congédiés, qu'il retourne dans l'appartement intérieur, pour y prendre son repas du soir. — Après avoir été récréé par le son des instruments, il ira se livrer au repos quand l'heure sera venue, pour se lever le lendemain exempt de fatigue.

Ainsi que sa vie intérieure, le Code trace au roi les règles de sa politique et de ses relations au dehors. Machiavel aurait pu trouver dans cet antique manuel de diplomatie plus d'une idée fondamentale de son *Traité du Prince*. Le point essentiel est le choix d'un ambassadeur¹. Il le faut versé dans la connaissance des çâstras, de belle prestance, intrépide, éloquent, habile à pénétrer les physionomies, à interpréter les gestes, à lire dans la pensée. « Du général dépend l'armée ; de la juste application des peines, le bon ordre ; du roi, le trésor et le territoire ; de l'ambassadeur, la guerre et la paix. » C'est l'ambassadeur qui rapproche ceux qui sont désunis, qui divise ceux qui sont alliés. Dans les négociations avec un roi étranger, l'ambassadeur devinera ses adversaires d'après certains signes, d'après leur maintien et leurs gestes, et aussi par ses émissaires secrets ; il saura employer à propos d'irrésistibles moyens de persuasion auprès des conseillers et des ministres étrangers.

Le roi, d'ailleurs, aura toujours sur pied des forces imposantes, car celui qui dispose d'une grande armée est craint du monde entier. Savoir cacher ses côtés faibles et connaître ceux de l'ennemi, grand moyen de succès. Un roi doit avoir la réflexion du héron, la bravoure du lion, la rapidité du loup dans l'attaque, la prudence du lièvre dans

¹ Manou, VII, 63 et suiv.

la retraite¹. Il y a quatre moyens par lesquels on peut s'agrandir : la négociation, les présents, la division habilement semée, et enfin la force des armes ; que l'on ne recoure au dernier moyen qu'au défaut des trois autres, car les négociations pacifiques sont toujours préférables à la guerre pour l'avantage des royaumes². Le Code brahmanique, à côté de ces maximes de conduite, n'en trace pas moins les règles de tactique et de stratégie qu'un chef d'armée doit suivre sur le terrain. On y lit, par exemple, qu'il faut combattre dans une plaine avec des chars et des chevaux ; dans un endroit noyé ou marécageux, avec des éléphants et des bateaux armés ; sur un terrain couvert d'arbres et de broussailles, avec des arcs ; dans une place découverte, avec des sabres, des boucliers et autres armes³. On a là l'énumération de toutes les armes offensives et défensives des Aryas gangétiques.

Nous apprenons par le Code quel était le mode d'administration du royaume. Mille villes ou bourgs formaient la plus grande circonscription administrative, au-dessous de laquelle il y avait une échelle hiérarchique de cent, de vingt et de dix localités ; enfin, chaque localité avait son propre gouverneur⁴. Le chef d'une localité correspondait hiérarchiquement avec le chef de dix, celui-ci avec le chef de vingt, ce dernier avec le chef de cent, et celui-ci avec le chef de mille. A chaque groupe administratif se rattachait une compagnie de gardes, commandée par un officier d'un grade correspondant, pour veiller à la tranquillité intérieure. On nous dit même quels étaient les émoluments de chaque ordre d'administrateurs. Le chef d'un cercle de mille recevait le produit d'une ville ; le chef de cent, celui d'un bourg ; le chef de vingt, celui de cinq koulas de terre⁵ ; le chef de dix, le produit d'un koula ; le chef d'une seule localité, ce qui était nécessaire à sa subsistance.

¹ Manou, ch. 106.

² *Melior tutiorque certa pax sperata victoriâ; illa in tuâ, hæc in Deorum manu est.* Tit. Liv. XXX, 30.

³ *Id.*, VII, 192.

⁴ Le terme générique employé dans ces diverses énumérations est *grâma*. *Grâma*, dans la nomenclature sanscrite, signifie proprement un bourg ou une ville ouverte, par opposition à la ville entourée de murailles, *poura* ; mais originairement le mot dut être la dénomination commune de tout établissement fixe. Sous sa forme usuelle ou vulgaire, *gama*, on le retrouve dans la plupart de nos langues européennes. C'est le *heim* des Teutons et le *home* des Anglais, deux termes d'une signification si large et si particulière à la fois ; c'est aussi le *κόμη* des Grecs, comme chez nous il est descendu jusqu'au *hameau*, l'expression en quelque sorte élémentaire de l'habitation fixe du cultivateur du sol.

⁵ Le *koula* est l'étendue de terrain qui peut être labourée par deux charrues pourvues chacune de six taureaux.

Tous ces prélèvements se faisaient en nature ; on ne connaissait pas encore l'usage de l'argent monnayé. L'or, l'argent et le cuivre servaient cependant de valeurs courantes, mais seulement au poids ¹.

Les revenus du roi se composaient des redevances en nature ², des impôts, des droits sur les marchandises, des présents et des amendes ³. Le Code spécifie le mode de perception de ces diverses natures de droits régaliens.

« De même que la sangsue, dit le code, — par une comparaison juste, quoique bizarre, — de même que la sangsue, le jeune veau et l'abeille, ne prennent que petit à petit leur nourriture, de même c'est par petites portions que le roi doit percevoir le tribut annuel dans son royaume ⁴. »

La proportion qui revient au roi sur les bestiaux et sur l'or et l'argent, est d'un cinquantième ; sur les grains, depuis la douzième jusqu'à la sixième partie ; sur les autres produits de la terre, le sixième régulièrement ⁵. Sur la classe commerçante, l'impôt peut être du vingtième des gains en argent ⁶. Les petits marchands, ceux qui vivent d'un commerce peu lucratif, payent seulement une redevance annuelle très-modique ⁷ ; les artisans, de même que les Çoùdras doivent acquitter leur redevance par un travail personnel d'un jour chaque mois ⁸.

Au total, cet ensemble d'impôts est modéré ; le Livre brahmanique fait d'ailleurs de cette modération une règle expresse : « Que le Roi ne coupe pas sa propre racine ni celle des autres par excès d'avidité ; car en coupant sa propre racine il se réduit, lui et les autres, à l'état le plus misérable ⁹. » C'est la même pensée que Montesquieu devait formuler plus tard dans une sentence devenue célèbre.

Une autre source de richesses pour le souverain provenait des mines et des trésors cachés que l'on venait à découvrir. « Quand le Roi trouve un trésor anciennement déposé en terre, qu'il en donne la moitié aux Brâhmanes et fasse entrer l'autre moitié dans son trésor. Le Roi a droit à la moitié des anciens trésors et des métaux précieux que la terre renferme, par sa qualité de protecteur, et parce qu'il est le seigneur de la terre ¹⁰. »

¹ Trois grains d'orge, est-il dit, représentent le poids d'un *krichnala* ; cinq *krichnalas* sont égaux à un *mâcha*, seize *mâchas* à un *souvarna*, quatre *souvarnas* à un *pala*, dix *palas* à un *dhurana*. On estime que le *souvarna* d'or équivalait à un peu moins de 12 grammes, ou environ 40 francs de notre monnaie. On peut voir l'ensemble de ce système monétaire de l'Inde ancienne exposé au VIII^e livre du code de Manou, çl. 134 à 137.

² Sur les produits de ses propres domaines, probablement.

³ Manou, VIII, 307. — ⁴ *Id.*, VII, 129. — ⁵ *Ibid.*, çl. 130 à 132. — ⁶ *Id.*, X, 120 ; VII, 127. — ⁷ *Id.*, VII, 137. — ⁸ *Ibid.*, çl. 138. — ⁹ *Ibid.*, çl. 139.

¹⁰ *Id.*, VIII, 38 et suiv. Sur la qualification de *seigneur de la terre*, il faut en rapprocher un texte précédemment cité qui sert de correctif à ce que celui-ci aurait d'excessif.

« Qu'il en donne la moitié aux Brâhmanes. » Cette disposition témoignerait seule de la position toute puissante du corps sacerdotal vis-à-vis de la royauté. Et ce n'est pas la seule. En voici une encore plus significative : « Lorsqu'un Brâhmane instruit vient à découvrir un trésor jadis enfoui, il peut le prendre en entier ; car il est le seigneur de tout ce qui existe ¹. » Et en outre, il est dit que le roi ne doit pas recevoir de tribut d'un Brâhmane ². Ainsi la caste brahmanique était exempte de toutes les charges sociales. Honorer et respecter les Brâhmanes, s'entourer de leurs conseils, s'appuyer sur eux en toute chose et les combler de dons, sont d'ailleurs des recommandations adressées en vingt endroits au roi et aux puissants. « L'oblation versée dans la bouche d'un Brâhmane est bien meilleure que les offrandes au feu. Le don fait à un homme qui n'est point Brâhmane n'a qu'un mérite ordinaire. Il en a deux fois autant s'il est offert à un homme qui se dit Brâhmane. Adressé à un Brâhmane avancé dans l'étude des Védas, il est cent mille fois plus méritoire ; fait à un théologien consommé, il est infini ³. »

XXIX

Le Roi, d'après le Livre brahmanique, est le grand juge de son peuple ; il est l'organe de la Loi, et rendre la justice est un de ses grands devoirs journaliers. « Un roi désireux d'examiner les affaires judiciaires doit se rendre à la cour de justice dans un humble maintien, accompagné de Brâhmanes et de conseillers expérimentés. Là, assis ou debout, levant la main droite, modeste dans ses habits et dans ses ornements, qu'il examine les affaires des parties contestantes. Que chaque jour il décide, l'une après l'autre, par des raisons tirées des coutumes particulières au pays et des Codes de lois, les causes apportées devant lui ⁴. »

Quand le Roi ne faisait pas lui-même l'examen des causes, il déléguait un Brâhmane chargé de remplir cette fonction. Ce Brâhmane, accompagné de trois assesseurs, composait le haut tribunal ⁵.

La Loi, d'après le Livre brahmanique ⁶, a pour base le Vêda et les Coutumes. Le Vêda représente la révélation (Çrouti) ; les Coutumes sont transmises par la Tradition (Smriti) et recueillies dans le Code de

¹ Manou, çl. 37. — ² VII, 433. — ³ VII, 84 et suiv. — ⁴ VIII, 1 et suiv. — ⁵ *Id.*, çl. 9 et 10. — ⁶ II, 6 et 10.

lois (Dharma-Çâstra). La Coutume par excellence était celle du Brahmavarta, ou pays de la Sarasvati ¹. Telles sont les bases de l'antique législation de l'Inde.

Deux livres du Code de Manou ² sont consacrés aux lois civiles et criminelles ; il suffira d'en relever ici quelques traits saillants.

Le voleur pris en flagrant délit, mais dans ce cas seulement, est condamné à mort, ainsi que ceux qui lui fournissent des vivres ou des instruments, et qui lui donnent asile ³.

La surveillance des voleurs est d'ailleurs l'objet d'un soin tout particulier. L'organisation de la police n'a rien à envier à la nôtre dans un de ses traits caractéristiques. « Par le moyen d'espions adroits, *ayant été voleurs*, qui s'associent avec les voleurs, les accompagnent, et sont bien au fait de leurs différentes pratiques, que le Roi les découvre et les fasse sortir de leurs retraites ⁴. » Les lieux spécialement recommandés à la surveillance de la police sont les places publiques, les fontaines, les boulangeries, les maisons de courtisanes, les boutiques de distillateurs, les maisons de traiteurs, les carrefours des routes publiques, les grands arbres consacrés, les assemblées et les spectacles ⁵.

Il y a, dans cette énumération, des indications à recueillir pour la connaissance des mœurs et des habitudes sociales.

L'homme qui provoque l'adultère est banni après avoir subi une mutilation flétrissante ; « car c'est de l'adultère que naît dans le monde le mélange des classes, source de la violation de tous les devoirs, fléau destructeur de la race humaine et du bon ordre dans l'univers ⁶ »

La Loi prévoit et punit sévèrement certains cas de dépravation féminine ⁷.

Si une femme de haute famille commet un adultère, elle sera dévorée par des chiens, et son complice sera brûlé sur un lit de fer chauffé à rouge ⁸.

Le Çoùdra qui entretient un commerce criminel avec une femme appartenant à une des trois classes supérieures, subira la mutilation, ou même, selon les cas, sera condamné à mort, et ce qu'il possède sera confisqué ⁹.

Si l'on fait violence à une jeune fille de sa classe, le coupable subira

¹ Manou, çl. 18. — ² Le 8^e et le 9^e. — ³ IX, 270 et suiv. — ⁴ *Ibid.*, çl. 267. — ⁵ *Ibid.*, çl. 264. — ⁶ *Id.*, VIII, 332 et suiv. — ⁷ *Ibid.*, çl. 367 à 370. — ⁸ *Ibid.*, çl. 371 et suiv. — ⁹ *Ibid.*, çl. 374.

une peine corporelle; mais si la jeune fille a été consentante, il n'y a pas de châtiment ¹.

Il est du reste posé en principe, pour tous les crimes comme pour toutes les infractions à la loi sociale, qu'un châtiment sévère et immédiat est la sanction nécessaire de la Loi et la garantie de l'ordre social. « Pour soutenir le Roi dans ses fonctions, Içvara (une des appellations du dieu suprême), produisit dès le principe le Châtiment, protecteur de tous les êtres, exécuter de la justice, son propre fils, et dont l'essence est toute divine ².

Il est dit encore : « Le Châtiment gouverne le genre humain, le Châtiment le protège. Le Châtiment veille pendant que tout dort; le Châtiment est la justice, disent les Sages ³. »

Un trait qu'il ne faut pas omettre dans cette antique législation, c'est l'emploi des épreuves judiciaires. « Que le juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver, ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, ou qu'il lui fasse toucher la tête de chacun de ses enfants et de sa femme. — Celui que la flamme ne brûle pas, que l'eau ne fait pas surnager, auquel il ne survient pas de malheur promptement, doit être reconnu comme vérédique dans son serment ⁴. »

Quand on en déférait seulement au serment, on devait faire jurer un Brâhmane par sa véracité; un Kchatriya par ses chevaux, ses éléphants ou ses armes; un Vaïçya, par ses vaches, ses grains et son or; un Çoùdra, par tous les crimes ⁵.

Toujours la même distinction de valeur morale entre les quatre classes de la nation.

XXX

D'après ce que nous avons vu jusqu'à présent, il semble qu'il ne reste rien à ajouter à l'expression de la supériorité des Brâhmanes sur le reste de la création; cependant le livre de Manou renferme à ce sujet des passages d'une exaltation bien autrement énergique. Il faut en rapporter au moins quelques-uns, pour montrer dans quelle sphère élevée les Brâhmanes s'étaient placés, et sous quel caractère presque surhumain ils se firent accepter par la nation. Nous ne croyons pas qu'aucune théocratie se soit jamais placée si haut au-dessus de

¹ Manou, çl. 364. — ² VII, 14. — ³ *Ibid.*, çl. 18. — ⁴ VIII, 114 et suiv. — ⁵ *Ibid.*, çl. 113.

l'humanité; mais aussi aucune n'a eu sur les destinées heureuses ou fatales de tout un peuple une influence aussi profonde, aussi complète et aussi durable.

« Parmi tous les êtres, dit le Code, les premiers sont les êtres animés; parmi les êtres animés, ceux qui subsistent par l'intelligence. Les hommes sont les premiers entre les êtres intelligents; les Brâhmanes sont les premiers entre les hommes.

» La naissance du Brâhmane est l'incarnation éternelle de la justice. Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des lois.

» Tout ce que le monde renferme est la propriété du Brâhmane; c'est par la générosité du Brâhmane que les autres hommes jouissent des biens de ce monde ¹. »

« Un Brâhmane, âgé de dix ans, est-il dit ailleurs, et un Kchatriya ² parvenu à l'âge de cent années, doivent être considérés comme le père et le fils; et des deux c'est le Brâhmane qui est le père. »

Mais si le Brâhmane est le premier des êtres par sa naissance et son essence même, s'il l'emporte sur tous par ses privilèges et ses immunités ³, il doit aussi l'emporter sur le reste des hommes par la sainteté et la pureté de sa vie. Il doit à tous l'exemple en même temps que le précepte. Et, pour être juste, il faut ajouter que les règles qu'ils s'étaient tracées, les Brâhmanes, en général, paraissent les avoir fidèlement suivies. Si l'orgueil, si l'ambition, si l'aspiration aux biens terrestres en même temps qu'à la domination sociale, ne furent pas étrangers, tant s'en faut, à la politique des Brâhmanes, — on en peut juger par le côté positif des immunités que le Code leur attribue, — il faut aussi faire une large part à des impulsions moins vulgaires. L'ambition commune et purement matérielle ne leur aurait pas donné la force morale qui fut leur arme la plus puissante vis-à-vis des Kchatriyas; elle ne leur aurait pas conquis cette vénération religieuse qui, dès l'origine, jeta dans la nation tout entière des racines tellement profondes, que ni le temps, ni les révolutions, ni les schismes, ni les dominations extérieures ne les ont affaiblies. Des mobiles qui touchent seulement aux parties grossières et toutes sensuelles de la nature humaine, n'ont ni cette action puissante, ni ces effets durables. Héritiers des anciens

¹ Manou, I, cl. 98 et suiv.

² *Id.*, II, 133.

³ Ainsi, un brâhmane eût-il commis tous les crimes, ne peut être condamné à mort. La plus grande peine qu'il encourt est le bannissement. Manou, VIII, 380.

Richis, qui furent les Sages de la nation, et de bonne heure entraînés vers les méditations contemplatives d'où sont sorties les doctrines religieuses, philosophiques et sociales qui séparent si profondément les temps brahmaniques des temps védiques, ils y puisèrent, en présence d'une société encore à demi barbare dans ses formes extérieures, le sentiment d'une supériorité d'origine presque divine, et l'autorité qui subjugue les masses. Ils dominèrent parce qu'ils crurent en eux. Ils furent les organisateurs, presque les créateurs de la société nouvelle; ils lui donnèrent ses lois, ils la façonnèrent à l'image de leurs doctrines : faut-il s'étonner qu'ils y aient pris et conservé la première place ?

Il ne faut ni méconnaître ni amoindrir le rôle qu'ils ont eu dans cette grande transformation sociale; car à la grandeur même de ce rôle, qui n'a eu d'égal chez aucune aristocratie sacerdotale de l'ancien monde, s'attache devant l'humanité et devant l'histoire une immense et terrible responsabilité. En étreignant une nation tout entière dans les liens passifs de la discipline nouvelle; en étouffant, autant qu'il a été en eux, toute action, tout élan, toute aspiration extérieure, tout déploiement spontané de l'initiative humaine, ils n'ont tendu à rien moins qu'à effacer du théâtre du monde un peuple que la nature avait créé pour devenir en Orient un foyer rayonnant de lumières et de civilisation.

Mais l'Indien lui-même n'a jamais eu conscience du suicide moral auquel le prédestinèrent ses législateurs. La perspective historique qui, pour nous, place à leur point de vue les hommes et les choses dans le mouvement général de l'humanité, n'a jamais existé pour lui. Il ne vit, il ne put voir dans ses Brâhmanes que des sages inspirés, des intermédiaires entre la terre et le ciel, entre l'homme et Dieu. En s'attribuant une origine et une essence supérieures au reste des mortels, les auteurs du Code brahmanique ne firent qu'exprimer ce qui était dans le sentiment du peuple, ce que l'aristocratie guerrière elle-même avait dû reconnaître. Le nom même des Brâhmanes, qui se perdait dans le lointain des âges, n'indique-t-il pas une vie consacrée à la méditation et à la prière, et en communion perpétuelle avec la Divinité ?

La discipline brahmanique, telle qu'on la trouve détaillée au Livre de la Loi, était faite pour maintenir cette opinion que le peuple devait avoir de la sainteté des Brâhmanes. Autant celui qui est né dans cette classe privilégiée est au-dessus des autres hommes, autant sont nombreux les devoirs qui lui sont prescrits. Outre l'accomplissement des sacrifices, sa vie tout entière est une vie de contemplation intérieure, de renoncement, d'étude et d'enseignement¹. Ses pensées, ses paroles,

¹ Manou, I, 88; II, 118; IV, 176, 186.

jusqu'à ses moindres actions, sont réglées avec la ponctualité la plus rigoureuse ¹. Peut-être aurait-on quelque peine à concilier les prodigieuses immunités du Brâhmane et la rigueur ascétique de sa règle de vie; peut-être aussi serait-il hasardeux d'affirmer que chez lui la vie réelle était toujours la parfaite image de la règle légale : n'oublions pas, cependant, que les longues épreuves d'une éducation sévère domptaient de bonne heure en lui l'impulsion sensuelle, et n'imputons pas à ces natures profondément contemplatives le vice d'une hypocrisie vulgaire. Le Brâhmane, nous l'avons dit, avait le sentiment inné d'une immense supériorité morale; et un pareil sentiment, quel qu'en soit le principe, est un sûr garant contre toute dégradation.

Dans les Brâhmanes, toutefois, il y avait des classes et des degrés. Tous ne possédaient pas également la science approfondie des Védas, et c'était surtout cette connaissance qui réglait entre eux la prééminence, en même temps que l'aptitude aux hautes fonctions sociales. Il y avait d'ailleurs dans le corps brahmanique un certain nombre de classes hiérarchiques, à chacune desquelles était attribuée une fonction déterminée dans l'accomplissement du Sacrifice; ces classes, nous l'avons vu précédemment, existaient dès les temps védiques.

La caste brahmanique est quelque chose de tellement en dehors de nos sociétés modernes, chez lesquelles il n'a jamais existé rien d'analogue, que nous avons quelque peine à nous en former une idée précise. L'expression *caste sacerdotale*, qui se reproduit souvent et que nous-même avons plus d'une fois employée, donnerait une notion très-incomplète et très-fausse à la fois si on la prenait dans un sens absolu. Les Brâhmanes ne sont pas des prêtres, dans l'acception que le christianisme a donné au mot. Il est même vrai de dire que dans l'âge antique, dont le livre de Manou nous retrace l'image, les Aryas gangétiques n'avaient pas encore de culte public, en tant que représenté par des édifices servant de lieux de réunion et desservis par des ministres permanents. C'est beaucoup plus tard que l'Inde a vu s'élever des temples consacrés aux dieux du peuple, et qu'à ces temples furent attachés des corps de Brâhmanes pour vaquer régulièrement aux cérémonies prescrites. Au temps de Manou, le culte ne consiste encore qu'en libations de beurre liquide répandues sur le feu, et en offrandes d'eau pure, de riz ou de fruits, faites aux mânes des ancêtres ², et ces

¹ Manou, IV, 92 et suiv.

² Le Livre de la Loi énumère cinq sortes d'adorations ou d'offrandes : • Dans l'action d'enseigner la Sainte-Ecriture consiste l'adoration du Vêda; la libation d'eau, de riz, de lait, de racines ou de fruits, est l'offrande aux Mânes; le beurre liquide répandu dans le feu est l'of-

offrandes, comme aux temps védiques, étaient faites en général au foyer domestique par le chef même de la famille ¹. C'était seulement dans les occasions solennelles que l'on immolait des animaux, sacrifices pour lesquels sont prescrits des rites et des invocations que les Brâhmanes, versés dans la connaissance des textes sacrés, pouvaient seuls accomplir. C'étaient là les seules fonctions vraiment sacerdotales des Brâhmanes. Même dans les temps postérieurs, quand l'Inde a eu des temples et que ces temples ont eu leurs ministres, il est parfaitement vrai (surtout pour l'Inde du Nord), que les prêtres ont dû toujours être pris dans la caste des Brâhmanes; mais il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, que tous les Brâhmanes soient prêtres. La très-grande majorité a toujours suivi, et suit encore aujourd'hui toutes sortes de professions, toutes les professions, du moins, compatibles avec la pureté de la caste. Le Livre de la Loi a de nombreuses prescriptions sur ce qu'il est permis à un Brâhmane et sur ce qu'il lui est interdit de faire pour subvenir à ses besoins.

Ce que sont en réalité les Brâhmanes, le passé des Aryas védiques nous l'a dit : originairement une simple corporation de bardes religieux, qui se perpétuaient de père en fils et rattachaient leur origine aux Richis, c'est-à-dire aux patriarches et aux poètes primitifs de la nation. Ils grandirent rapidement en importance, non par le nombre, car ils ne devaient être, naturellement, qu'une très-petite minorité vis-à-vis des autres classes du peuple, mais par l'ascendant qu'ont toujours eu, au sein des sociétés primitives, ceux qui paraissent plus rapprochés du commerce du ciel que le reste des hommes. Ils furent la pensée et la sagesse de la nation, comme les Kchatriyas en étaient le bras et la force; ils en furent les législateurs, et ils restèrent les interprètes de la loi civile et religieuse. Ils furent la Loi vivante; ils en eurent le prestige et la toute-puissance. Et cette puissance morale fut telle, que la nation sembla parfois s'identifier en eux; car le nom de peuple brahmanique, qui se trouve dans les relations grecques, se rencontre déjà dans quelques-uns des plus anciens textes de la littérature oupavédique ².

frande aux Divinités; le riz, ou tout autre aliment donné aux créatures vivantes, est l'offrande aux Esprits; l'accomplissement des devoirs hospitaliers est l'offrande aux Hommes. » (Manou, III, 70, 82.) L'entretien du feu sacré dans la maison des Brâhmanes est mis au nombre des principaux devoirs de leurs élèves. (*Id.*, II, 248.) On remarquera cette assimilation des aliments donnés aux créatures vivantes et de l'hospitalité envers les hommes, aux offrandes faites aux divinités.

¹ Manou, IV, 23.

² On peut voir sur ce point l'analyse du Çatapatha-Brâhmana donnée par le Dr Weber dans ses *Indische Studien*, t. I, p. 179 et 188.

On ne voit pas qu'au temps où nous fait remonter le Livre de Manou, les Brâhmanes aient eu un centre hiérarchique, des assemblées, des collèges, comme il s'en est formé par la suite à Vârânâçi (Bénarès) et sur d'autres points; il est à croire, cependant, qu'ils n'étaient pas sans une organisation quelconque ¹, bien qu'on ne puisse dire quelle analogie cette organisation intérieure pouvait présenter avec les autres théocraties de la haute antiquité, telles que les Mages de la Bactriane et les Khaldéens de la Babylonie. Ils s'étaient multipliés avec le temps; mais ils gardaient avec un soin religieux et leur filiation généalogique ² et la pureté de leur race. A en juger par la transmission inaltérée du type national dans la caste brahmanique, c'est elle, en effet, qui a dû conserver de la manière la plus complète la pureté originaire du sang ârya. Ceci touche à un côté fort important de l'ethnologie de l'Inde ancienne, et, par l'ethnologie, à la racine même de l'histoire des Aryas gangétiques; mais la multitude d'objets qui s'offrent à nous dans la partie actuelle de notre Étude ne nous permet pas de nous y arrêter en ce moment. Nous y serons ramené par les traditions épiques.

XXXI

Il y a cependant dans le livre de Manou une série particulière d'indications ethnologiques à laquelle nous devons, dès à présent, donner notre attention, parce qu'elle se lie étroitement au fait même de l'extension des Aryas dans les pays du Gange et du Vindhya, et à leurs premiers rapports avec les aborigènes. En général, on peut dire que dans aucun document de la littérature sanscrite postérieur aux hymnes védiques, on ne trouve une mention directe des populations aborigènes de l'Inde du Nord, c'est-à-dire des tribus qui occupaient les riches territoires compris entre l'Himavat et les monts Vindhya, quand les Aryas y firent leur première apparition et s'y répandirent de proche en proche. C'est aux investigations et aux études récentes dont l'ethnographie de l'Inde a été l'objet, que sont dues les seules notions positives que l'on possède aujourd'hui sur ce sujet. Ce sont ces investigations et ces études, poursuivies depuis un demi-siècle dans toute

¹ Nous n'entendons pas seulement parler des quatre ordres de sacrificateurs dont il est déjà question dans les Hymnes (Voyez Max Müller, *Ancient sanscrit Literature*, p. 468 et suiv.), mais d'une organisation plus élevée et plus générale.

² Voir Max Müller, *Ancient sanscrit Literature*, p. 379 et suiv.

l'étendue de la péninsule, sur la constitution physique et les idiomes des habitants, qui ont fait reconnaître ce fait capital, qu'à côté des populations dont les dialectes se rattachent au sanscrit, et qui appartiennent, par leur physionomie, au type purement européen de la famille ârienne (sauf la couleur du teint plus ou moins foncée par l'action du climat), il y a une masse énorme de tribus d'un autre sang, et en partie d'une autre langue, qui, pour la plupart, vivent encore à l'état barbare dans les parties les plus sauvages et les moins accessibles du pays, et qui appartiennent bien évidemment à la famille des peuples mongolo-tibétains de la haute Asie.

Nous avons vu déjà dans nos Études précédentes de quelle vive lumière ce grand fait, aujourd'hui parfaitement constaté, a éclairé les temps védiques; il n'y aurait pas un moindre intérêt à en retrouver la trace dans les écrits de l'époque brahmanique. On voudrait suivre dans leur progrès les tribus âriennes du Sapta-Sindhou, lorsqu'elles arrivèrent sur le Gange et s'avancèrent graduellement dans les territoires du grand fleuve et de ses affluents. On voudrait savoir quelle résistance leur opposèrent les indigènes, quelles tribus furent refoulées vers les montagnes ou dans les forêts, quelles tribus se soumirent au joug et acceptèrent, avec la croyance religieuse du peuple conquérant, la condition servile qui leur fut imposée, sous le nom de Çoùdras, dans le cadre social créé par les Brâhmanes. Mais sur cette suite d'incidents qui accompagnèrent la conquête, et qui peut-être embrassèrent l'espace de plus d'un siècle, il ne faut, nous l'avons dit, demander aux textes sanscrits aucune indication simplement historique : c'est ce qui donne un si grand prix à celle que nous trouvons au dixième livre du Code de Manou. Bien que la forme sous laquelle elle s'y présente soit un peu détournée et à demi emblématique, — il ne faut attendre des Brâhmanes, on ne saurait trop le répéter, aucune notion, aucun récit qui aient la forme simple de l'histoire, — il est aisé d'en reconnaître sous ce léger voile la vraie signification, et il y a vraiment lieu de s'étonner que ni M. Lassen, ni aucun autre des savants qui se sont jusqu'à présent occupés des antiquités de l'Inde, n'en aient, à ce point de vue, reconnu la portée ¹.

¹ Ce sujet d'étonnement se renouvellera plus d'une fois à mesure que nous avancerons dans l'étude que nous avons entreprise. Nous verrons que le côté ethnologique des origines indiennes — je dis ethnologique dans le sens le plus élevé du mot, et le plus général, — est resté presque absolument en dehors des recherches et des considérations des indianistes; et cependant j'espère pouvoir montrer avec une parfaite évidence que c'est surtout par l'ethnologie et ses applications critiques, qu'il est encore possible aujourd'hui de restituer, au moins dans ses grands linéaments, l'histoire de l'Inde brahmanique antérieurement au Bouddhisme.

XXXII

Pour Manou, il n'y a de race pure que celle qui se perpétue par elle-même, sans aucun mélange de sang étranger¹.

Tout ce qui n'est pas né dans ces conditions, toute génération qui provient d'un mélange de classes inégales, constitue les classes impures, ou en est l'acheminement².

L'infraction des règles tracées, l'empiétement d'une classe sur l'autre, et surtout leurs mélanges illicites, sont réprouvés, en cent endroits du Code, comme les plus grands malheurs qui puissent affliger le monde, comme une cause immanquable de bouleversement et de ruine.

Manou énumère dans le plus grand détail tous les rapports qui constituent les mélanges illicites³.

Le mélange des classes supérieures entre elles produit une première dégradation; du mélange des trois classes supérieures avec la classe des Çoùdras résulte une dégradation infiniment plus grande. La dégradation est portée à ses dernières limites quand les produits de croisements illicites continuent de se rapprocher entre eux ou avec les classes qui leur sont inférieures.

Dans la nomenclature et la classification du produit multiple des croisements, dans la connaissance des conditions physiques qui altèrent progressivement ou relèvent la pureté du sang, les auteurs du Livre de Manou font preuve d'un degré d'observation qui a devancé les études de nos naturalistes, et qui a plus d'un rapport avec les expériences des éleveurs modernes.

Ils savent que si la fille d'un Brâhmane et d'une femme çoùdrâ s'unit à un Brâhmane, que la fille issue de cette union épouse de même un Brâhmane, la fille de ce second mariage un Brâhmane encore, et ainsi de suite sans interruption, le Çoùdra se relèvera ainsi à la condition physique et morale du Brâhmane; de même que, dans l'ordre inverse, le Brâhmane descendra à la condition de Çoùdra. Seulement il faut, selon eux, sept générations suivies pour opérer la

¹ • Dans toutes les classes, ceux-là seulement qui sont nés, dans l'ordre direct, de femmes égales sous le rapport de la classe, et vierges, doivent être considérés comme appartenant à la même classe. •

² X, 24.

³ *Id.*, 7 à 39.

transformation complète, soit du Brâhmane en Çoùdra, soit du Çoùdra en Brâhmane ¹.

Dans la doctrine brahmanique, le produit participe essentiellement du père; il ne participe de la mère que secondairement. Comparant la femme au sol où l'on répand la semence, et l'homme à la semence même, et remarquant que le même champ donne des produits divers selon la diversité des semences qu'on lui confie, ils en concluent que c'est au principe mâle, non au principe femelle, que sont dues la distinction et la qualité des êtres ². Telle est leur doctrine physiologique.

Cette doctrine, quelle qu'en puisse être la valeur au point de vue de la science moderne, a eu sur la législation et sur l'ordre social de l'Inde de très-grandes conséquences, dont personne, que je sache, n'a mesuré toute l'étendue. Ces conséquences, cependant, sont écrites dans les textes.

Par une déduction logique de ses prémisses, le législateur concluait que la noblesse ou la dégradation de la race venait du père, non de la femme; bien plus, que la femme elle-même s'ennoblissait ou se dégradait par ses alliances. « Quelles que soient les qualités d'un homme auquel une femme est unie par un mariage légitime, elle acquiert elle-même ces qualités, de même que la rivière par son union avec l'Océan ³. » Et ailleurs : « Celui qui a été engendré par un homme honorable et par une femme vile, peut se rendre honorable par ses qualités; mais celui qui a été engendré par une femme d'une classe distinguée et par un homme vil, doit lui-même être regardé comme vil : telle est la décision ⁴. »

Telle étant la décision légale, selon l'expression du législateur, il était naturel que les alliances entre les purs Aryas, formant les trois classes supérieures, et les femmes de la classe servile ou des Çoùdras, ne fussent pas prohibées d'une manière absolue, bien que ces alliances ne soient pas précisément approuvées, et encore moins recommandées. « Un Çoùdra, dit le Code, ne doit avoir pour femme qu'une Çoùdrâ. Un Vaiçya peut prendre une épouse dans la classe servile et dans la sienne; un Kchatriya, dans les deux classes mentionnées et

¹ Manou, X, 64-65.

² IX, 33 à 40.

³ *Ibid.*, cl. 22.

⁴ X, 67. Il y avait, toutefois, comme nous l'avons déjà remarqué, un premier degré de dégénération morale dans l'union d'un Dvidja (c'est-à-dire d'un homme des trois premières classes) avec une femme d'une classe même immédiatement inférieure. Ceci est formellement exprimé au 6^e çloka du livre X.

dans la sienne propre; un Brâhmane, dans ces trois classes et dans la classe sacerdotale ¹. »

Toutefois, il faut entendre ici par épouse une femme de seconde classe, — presque une concubine. C'est ce qui résulte clairement des deux articles qui suivent immédiatement la disposition précédente. « Il n'est rapporté dans aucune ancienne histoire qu'un Brâhmane ou un Kchatriya, même en cas de détresse, ait pris pour première femme une fille de la classe servile. — Les Dvidjas assez insensés pour épouser une femme de la dernière classe, abaissent bientôt leurs familles et leurs lignées à la condition de Çoùdras ². » Aussi les enfants provenant de l'union d'un Dvidja avec une femme çoùdrâ n'étaient-ils pas admis à partager l'héritage paternel ³.

Toutes ces dispositions sont dictées par une politique facile à comprendre. Il faut se représenter la situation d'une race conquérante se trouvant constamment, à mesure qu'elle pousse en avant ses établissements dans une vaste contrée, en présence de populations indigènes physiquement et moralement inférieures, mais sûrement très-supérieures par le nombre. Par le culte qu'on leur impose, on les rattache à l'ordre social sorti de la conquête; par le dogme de la renaissance, on leur entr'ouvre l'avenir sans compromettre le présent; en leur prenant leur femmes, on se fortifie en les affaiblissant; en interdisant par d'effrayants anathèmes toute alliance inverse, toute alliance d'un Çoùdra avec une femme des castes supérieures, on maintient (du moins on le pense) la pureté de la race dominatrice. Cette politique est dans la nature des choses; elle se montre à peu près partout où deux races inégales se sont trouvées en présence. Prendre les filles d'une tribu et ne pas lui donner les siennes, est tenu comme un privilège de la force et une marque de noblesse.

Dans l'Inde, les rapports entre les Aryas et les Çoùdras, — nous savons que sous ce nom il faut entendre, dans le sens le plus général, les populations soumises de race indigène, — ces rapports, disons-nous, ont varié selon les temps. Aux époques les plus anciennes où nous fassent remonter les premiers textes de la littérature religieuse des Brâhmanes, dans un temps qui, sans doute, touchait encore de près à la période védique, on entrevoit une sorte de parité, au moins sous le rapport du culte, entre les Dvidjas et les Çoùdras. Ces derniers, comme l'a montré M. Rudolphe Roth, participent aux rites du sacrifice, ce qui leur est rigoureusement interdit par la Loi de Manou. D'un

¹ Manou, III, 13. — ² *Id.*, çl. 14-15. — ³ IX, 155.

autre côté, celle-ci, comme on vient de le voir, tolère encore les alliances des trois castes avec les filles çoùdras; plus tard, ces rapports ont été défendus d'une manière absolue, comme ils le sont encore aujourd'hui entre les Brâhmanes et les castes inférieures. Mais la tolérance de la Loi de Manou a certainement contribué à un des résultats les plus dignes de remarque que présente l'étude comparée de l'Inde ancienne et de l'Inde moderne, nous voulons dire la fusion graduelle des deux éléments inférieurs de l'antique population, les Çoùdras et les Vaïçyas.

Ceci mérite un mot d'explication.

L'Inde, aujourd'hui, ne connaît plus la distinction des *quatre* castes telles que les spécifie le Livre de Manou. Elle a ses Brâhmanes, la caste religieuse et lettrée, toujours entourée de la vénération populaire; dans quelques provinces, elle a encore ses Radjpouts, les Fils des Rois (Râdjapoutras), qui se glorifient de descendre des anciens Kchatriyas: mais l'appellation de Vaïçyas n'existe plus, et celle de Çoùdras, là où elle s'est conservée, a perdu sa signification servile. Au-dessous des Brâhmanes et des Radjpouts, il n'y a plus, en réalité, que la masse du peuple, morcelée en une multitude de tribus ou de castes particulières distinguées par leurs professions, mais qui toutes se confondent sous la commune dénomination d'Hindous, dont nous connaissons plus tard l'origine.

Il n'existe donc plus que trois grandes divisions au lieu de quatre. Mais dans ces trois divisions s'est perpétuée la distinction primordiale entre les Aryas et la race conquise. Il est impossible de ne pas être frappé de la supériorité physique que présentent en général les Brâhmanes et les vrais Radjpouts, les Radjpouts des provinces de l'Ouest¹, sur le gros des populations. Tous les observateurs, nous l'avons déjà dit, sont unanimes à cet égard. Cette distinction est dans la couleur du teint, dans la coupe du visage, dans la pureté des traits, dans tout l'ensemble de la physionomie et de l'aspect extérieur. On retrouve là, bien évidemment, d'une part la pure descendance des anciens Aryas, maintenue dans les deux classes supérieures, et, d'autre part, les représentants confondus de ce qui forma autrefois la caste agricole des Vaïçyas et la caste servile des Çoùdras. A moins de supposer que toutes les populations aborigènes qui reconnurent la domination des Aryas se sont éteintes, il faut bien admettre qu'elles ont fini

¹ La pureté du sang n'est pas égale à beaucoup près chez tous les Radjpouts, ou du moins chez les diverses tribus qui en revendiquent le titre; mais nous ne pouvons entrer ici dans les détails. Nous nous en tenons aux masses.

par se fondre dans le gros du peuple conquérant, c'est-à-dire des Vaïçyas. Le mélange du sang indigène, même par les femmes, prépara cette fusion ; et sans doute elle se consumma entièrement au temps de la domination des dynasties bouddhiques, qui ne reconnaissaient pas la distinction des castes. La dissemblance profonde dont on est frappé entre les Brâhmanes, ou les Radjpouts du Râdjasthan, et les Hindous gangétiques des castes inférieures, accuse quelque chose de plus qu'une simple différence d'occupations et de régime ; elle montre chez ceux-ci tous les indices d'une race abâtardie par l'infiltration d'un sang inférieur. D'autant plus que l'altération n'est pas égale dans toutes les provinces. Dans les provinces du haut Gange et de la Djemna, là où furent les plus anciens établissements des Aryas et où s'élevèrent les deux grandes dynasties d'Ayodhya et de Hâstinapoura, là conséquemment où il serait naturel de supposer que la race ârienne domina de la manière la plus exclusive, alors même que cette supériorité ne serait pas formellement spécifiée par un passage de Manou¹ ; là se remarquent encore dans le peuple des campagnes les hommes les plus grands, les mieux faits, les plus vigoureux. Dans les basses provinces, au contraire, telles que le Bengale, où la domination brahmanique pénétra plus tard et fut moins exclusive, les classes populaires présentent une apparence infiniment plus laide et plus chétive. Plusieurs causes, sans doute, ont dû concourir à cette disparité physique ; mais une des principales est sans aucun doute l'inégale prédominance du sang ârya.

XXXIII

La longue nomenclature contenue au Livre de Manou des classes impures ou viles, nées, selon l'expression du législateur, du mélange illicite des castes ou des unions réprouvées par les règlements, est une véritable statistique ; c'est comme le recensement (moins les chiffres) des dernières classes de la population des grandes monarchies âriennes du Gange.

Le législateur, dans ce recensement, procède par ordre de dégradation. Il commence par le mélange des classes supérieures entre elles, puis, successivement, il mentionne le mélange des hautes classes avec les tribus inférieures, d'une classe inférieure avec une autre, et finalement des produits de ces diverses catégories de métis entre eux,

¹ Manou, VII, 193.

épuisant en quelque sorte les combinaisons que peuvent affecter ces mélanges impurs. Le nombre total des tribus dégradées, comprises dans cette énumération, est de quarante-quatre. Et ce qui prouve qu'il s'agit bien ici non de catégories abstraites, mais de classes effectives et de véritables tribus, c'est que leurs noms, pour la plupart, se retrouvent dans toute la suite de la littérature de l'Inde, aussi bien dans les documents historiques que dans les Pourânas et dans les Grands Poèmes, et que beaucoup existent encore aujourd'hui dans les dernières couches de la population hindoue. Ainsi, les Ambachthas, issus, dit Manou, d'un Brâhmane et d'une fille vaïçya¹, ont été connus des Grecs après Alexandre comme une peuplade des monts Vindhyâ², et le nom d'Ambachtha s'est perpétué parmi les Çoùdras du Béhar³. Les Magadhas, nés d'un Vaïçya et d'une fille kchatriyâ, et les Vaïdéhas, issus d'un Vaïçya et d'une Brâhmani, portent le nom de deux pays gangétiques qui font grande figure dans toute la suite de l'ancienne histoire de l'Inde, particulièrement dans les temps bouddhiques⁴. Les Soûtas, issus d'un Kchatriyâ et d'une fille brâhmani⁵, sont encore actuellement connus parmi les basses tribus du Béhar sous le nom de Tchaoutas, et sous le nom de Soutâs dans les montagnes de Radjamahl (aux confins du Béhar), où on les a vus figurer en 1855 parmi les tribus insurgées contre les Anglais. Les Ougras, issus d'un Kchatriya et d'une Çoùdrâ, se retrouvent très-probablement dans les Oraou du Tchota Nagpour, sur les confins méridionaux du Magadha ou Béhar; de même que les Koukkoutakas, nés d'un Çoùdra et d'une fille nichâdi⁶, dans les *Coconagas* que Ptolémée connaît vers les mêmes cantons⁷. Toute une série de tribus issues, dit le texte⁸, de Kchatriyas excommuniés, les Djhallas, les Mallas, les Nitchivis (ou Litchhavis), les Natas, les Karanas et les Khaças (auxquels le Code joint les Draviras), existe encore dans les territoires que traverse le Gange inférieur sous les noms à peu près identiques de Djallads, de Malèrs, de Leptchas, de

¹ Manou, X, 8.

² Ptolem., VII, 1, 67. La forme du nom est à peine modifiée, *Ambastae*.

³ Fr. Hamilton, statistical account of the Behar, dans l'*Eastern India* de Montgomery Martin, vol. I, p. 162.

⁴ Le Vidéha (qu'on nommait aussi Mithilâ) et le Magadha, étaient séparés par le Gange. Ils forment aujourd'hui la province de Béhar, qui confine à l'ouest au Bengale.

⁵ Manou, X, 11.

⁶ Les Nichâdas étaient issus du rapport des Brâhmanes avec les filles çoùdrâs. Manou, X, 8.

⁷ Ptolem., VII, 1, 16.

⁸ Manou, X, 22.

Nâts, de Karâns et de Khosas¹, toutes populations plus ou moins imprégnées de sang ârya, mais dont le fond est aborigène ou non-ârien. Elles sont restées depuis trois mille ans ce que nous les montre le Livre de Manou, — placées au dernier échelon de la civilisation de l'Inde, et ne se rattachant au peuple brahmanique que par les liens qu'avait créés la conquête.

Nous ne pousserons pas plus loin ces rapprochements, ou, pour mieux dire ce parallélisme continu entre les tribus impures de Manou et les basses tribus actuelles des provinces gangétiques; nous nous bornerons à faire remarquer que dans le livre de la Loi chacune de ces tribus dégradées est astreinte à une occupation dont il lui est interdit de sortir, et à laquelle on la reconnaît. « Ces races, formées par le mélange impur des classes, doivent être connues à leurs occupations; elles ne doivent subsister qu'en exerçant les professions méprisées des Dvidjas². » Non-seulement cette classification héréditaire des métiers s'est perpétuée dans l'Inde; mais depuis que la troisième caste, celle des Vaïçyas, a disparu (confondue avec le gros de la population sous la commune dénomination de Soudras), et avec elle la distinction des quatre castes primordiales, il n'y a plus, dans ce corps immense des Soudras qui est devenu la nation presque entière, d'autre division que celle des métiers, et chaque métier y constitue la *caste*, la caste infranchissable et rigoureusement héréditaire. Aussi, n'est-ce plus quatre castes qu'il y a maintenant dans l'Inde, mais des centaines de castes. Il est à remarquer de plus que dans une foule de cas chaque caste ou corps de métier se distingue, comme dans Manou, par un nom de tribu. C'est ainsi, par exemple, que *koli* (les Kôls sont un peuple montagnard de l'Inde centrale) est devenu la commune appellation des porteurs, et, par extension, des travailleurs en général; de même que dans nos grandes villes le nom de Savoyard est presque devenu synonyme de ramoneur, et celui d'Auvergnat de commissionnaire ou d'homme de peine.

Remarquons encore, avant de clore ces considérations ethnographiques, que dans une des tribus impures de Manou, une des dernières parmi les plus viles, on peut, à ce qu'il semble, trouver le point de départ de cette race errante des Tziganes, dont l'origine indienne est

¹ Les Nitchivis (ou, comme dérivent les documents bouddhiques du sud, Litchhavis) ont joué un assez grand rôle dans l'histoire des prédications du Bouddha Çâkyamouni. Les Draviras appartiennent à l'Inde du sud.

² Manou, X, 40, 46. Suit, du çlôka 46 à 56, l'énumération des fonctions et des métiers réservés aux tribus dégradées.

aujourd'hui bien constatée. « La demeure des Tchandâlas et des Çvapâkas doit être hors du village, dit le Législateur; ils ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts; pour plats, des pots brisés; pour parure, du fer. Qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre¹. » L'expatriation des nombreux essaims de cette race avilie remonte à un temps immémorial, quoiqu'ils ne se soient répandus dans l'Europe que vers le treizième siècle; Hérodote, quatre cent cinquante ans avant notre ère, connaît, au nord de la Thrace, dans les pays du Danube où les Tziganes ont toujours été très-nombreux, une race nomade de Sygynnes que l'on savait originaire de la Médie.

XXXIV

Les pages qui précèdent nous ont fait assister à la transformation extérieure de la société hindoue après son établissement dans les pays du Gange, ou du moins nous ont montré quels changements s'opérèrent alors dans la constitution sociale et politique des Aryas du Sapta-Sindhou. Une tâche plus difficile nous reste à remplir. Nous voudrions saisir au passage et suivre dans ses progrès la transition intime par laquelle le naturalisme simple et poétique des temps védiques arriva aux doctrines abstraites du Brahmanisme et à ses spéculations mystiques; nous voudrions reconnaître par quel degré le culte se transforma en même temps que les croyances, les impressions en même temps que les enseignements. Sur cette phase climatérique de l'histoire religieuse de l'Inde, on chercherait vainement des informations précises dans les textes antiques; mais il n'est pas impossible d'y saisir çà et là quelques échappées lumineuses. Nous essaierons au moins d'en marquer les grands traits.

En étudiant l'influence des Brâhmanes sur le développement social des Aryas, nous avons vu par quelle propension naturelle ils durent être conduits à changer, à spiritualiser le caractère originairement tout physique et tout extérieur de la religion védique. C'est surtout après l'établissement définitif du gros des tribus dans les plaines du Gange, que cette disposition dut se développer d'une manière exclusive. Au milieu d'une nature énervante, qui sollicite au repos plus qu'à la lutte, sous l'incitation d'un climat qui porte à la pensée plus qu'à l'action, les

¹ Manou, X, 51-52.



peut-être, depuis les temps du Sapta-Sindhou jusqu'à l'établissement des grandes monarchies du Gange. Non-seulement ils nous font mesurer le chemin parcouru, mais dans bien des cas ils nous laissent apercevoir la trace encore reconnaissable du changement graduel qui s'est fait dans la perception intellectuelle des Aryas. Tout a changé en même temps que les formes sociales, la langue comme les idées, les croyances comme le culte. Le vieux Panthéon s'est effacé ou transformé. Indra lui-même, le dieu souverain des vieux Aryas, le dieu Tonnant, le roi du Ciel, le protecteur de la race, Indra est détrôné et remplacé. Un dieu qui fut inconnu aux anciens Richis et dont le nom paraît à peine dans les Hymnes, Brahmâ, s'est assis sur le trône éternel et a reçu le sceptre des mondes. Humble à l'origine, comme la Prière (brahma), dont il est l'expression personnifiée, humble comme le furent originellement les ministres du Sacrifice, ses interprètes et ses créateurs, Brahmâ a grandi avec eux et par eux, et ils sont devenus à la fois, eux les chefs de la hiérarchie terrestre, lui le chef de la hiérarchie céleste ¹. C'est dans les Oupanichads et dans les compositions sorties des pures écoles brahmaniques, qu'on voit apparaître Brahmâ entouré de tous les attributs de la puissance divine. Ce ne sont plus les attributs tout physiques et tout extérieurs que les poètes des anciens jours attachaient au nom d'Indra ; ce sont maintenant des qualifications et des images puisées au plus profond de l'exaltation religieuse. Écoutez en quels termes magnifiques la théodicée brahmanique, intercalée au Mahâbhârata sous le titre de Bhagavad-Ghîtâ, célèbre le Dieu :

« Hari ² fit voir au fils de Prithâ (Ardjoûna) sa forme auguste et suprême..... Portant des guirlandes et des vêtements divins, parfumée de célestes essences, merveilleuse en toute chose, resplendissante, infinie, la face tournée vers tous les points du monde. Si dans le ciel s'élevait tout à coup la lumière de mille soleils, elle serait comparable à la splendeur de ce dieu magnanime.....

» Alors, plein de stupeur, les cheveux hérissés, le héros baissa la tête, et joignant ses mains élevées, parla ainsi au dieu :

» O Dieu ! je vois en ton corps tous les dieux et les troupes des êtres vivants... Tu portes la tiare, la massue et le disque, ô montagne de lumière de tous côtés resplendissante ! je puis à peine te regarder

¹ Nos vues sur ce point sont tout à fait indépendantes de celles du Dr Rud. Roth, *Brahma und die Brahmanen*, dans le Journal de la Société Orientale d'Allemagne, t. 1, 1847, p. 66 et suivantes.

² Une des appellations du dieu suprême.

tout entier, car tu brilles comme le feu et comme le soleil dans ton immensité. Tu es l'Indivisible, le suprême Intelligible. Tu es le trésor souverain de cet univers; tu es impérissable. C'est toi qui maintiens la Loi immuable, sans commencement, sans milieu, sans fin, doué d'une puissance infinie. Tes bras n'ont pas de limite, tes regards sont comme la Lune et le Soleil, ta bouche a l'éclat du feu sacré. Par ta chaleur tu échauffes l'Univers. Tu remplis à toi seul tout l'espace entre le Ciel et la Terre, et tu touches à toutes les régions. O Dieu magnanime, à la vue de ta forme surnaturelle et terrible, les trois mondes sont ébranlés¹ ! »

Tel est le souverain dieu des Brâhmanes, première émanation de l'Être éternel, et auteur de toutes les créations visibles²; l'Ame qui réside en tous les êtres vivants; le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Tout ce qui existe dans la nature peut être perçu par les sens ou par la commune intelligence; Brahmâ ne peut être conçu par l'esprit que dans le recueillement absolu de la contemplation la plus abstraite³. Ce n'est plus le dieu visible et matériel; c'est le dieu de la pure intelligence. Un dernier trait achève de rendre sensible le passage de la vieille théogonie à la théologie nouvelle. Tous les phénomènes extérieurs qui formaient, dans la croyance des tribus védiques, la longue série des dieux secondaires, ne sont plus maintenant que des formes, des manifestations du dieu des Brâhmanes. « Voici mes formes cent et mille fois variées, célestes, diverses de couleur et d'aspect. Voici les Adityas, les Vasous, les Roudras, les deux Açvins et les Marouts; voici, dans son unité, tout l'Univers compris en moi⁴. »

XXXV

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le code religieux inauguré par les Brâhmanes se fût complètement substitué aux vieilles traditions des tribus. Des croyances profondément enracinées au sein d'un peuple tout entier, et qui ont traversé une longue suite de générations, ne s'effacent pas ainsi devant un dogme nouveau, alors même que ce dogme est un progrès moral qui s'annonce par la voix des Sages,

¹ *Bhagavad-ghîtâ*, XI, 9 et suiv.

² Manou, I, 9. Brahmâ est aussi qualifié d'Esprit éternel, de Divinité première et sans naissance. *Bhagavad-gh.*, X, 11. Comparez cependant XIV, 3.

³ Manou, XII, 120-122.

⁴ *Bhagavad-ghîtâ*, XI, 4 et suiv.

s'appuyât-il sur le puissant secours de la Révélation. N'avons-nous pas l'exemple même de notre propre religion? Ne savons-nous pas qu'au temps de sa propagation dans le monde païen, le Christianisme s'assimila autant de croyances et de pratiques populaires qu'il en détruisit? Ce que nous apprend de la vie morale de l'Inde toute la suite de sa littérature et de son histoire, nous montre que l'enseignement brahmanique n'eut même pas à beaucoup près cette puissance universelle d'absorption. La religion de Brahmâ n'est jamais devenue un culte populaire dans le sens étendu du mot. Ce ne fut, d'une manière complète et absolue, que la religion des Brâhmanes. Déjà moins exclusive au sein de la seconde caste, qui concentra plus tard ses croyances autour d'un nouveau dieu (Krichna, une des incarnations de Vichnou) plus en rapport avec ses instincts guerriers que la divinité métaphysique des Oupanichads, elle eut naturellement moins d'influence encore sur la caste des Vaïçyas, c'est-à-dire sur le gros du peuple, et à plus forte raison sur la classe méprisée des Çoùdras, que la Loi brahmanique elle-même excluait du haut enseignement religieux.

Il se fit donc dès l'origine une séparation profonde entre l'enseignement des Brâhmanes, qui fut une doctrine autant philosophique que religieuse, et les cultes populaires. Et cette séparation fut toujours s'élargissant, puisque c'est très-postérieurement que le culte de Vichnou chez les Kchatriyas, et le culte de Çiva chez les Çoùdras et dans le peuple en général, se constituèrent régulièrement dans l'État. A vrai dire, le Brâhmanisme n'exclut en principe aucun culte, aucune pratique, aucune croyance particulière, soit qu'ils se ratachassent aux traditions populaires des temps védiques, soit même qu'ils appartenissent (le culte du lingam, par exemple) aux superstitions aborigènes. Il les admet tous, non pas à titre égal aux yeux de la pure doctrine, mais avec une égale tolérance. L'enseignement brahmanique a des maximes telles que celle-ci : « Il vaut mieux suivre sa propre loi, même imparfaite, que la loi d'autrui, même meilleure; il vaut mieux mourir en pratiquant sa loi : la loi d'autrui a des dangers¹. » Voici la restriction : « Ceux-là même qui, pleins de foi, adorent d'autres divinités, m'honorent aussi (c'est le dieu qui parle), bien qu'en dehors de la règle antique; car c'est moi qui recueille et qui préside tous les Sacrifices. Mais ils ne me connaissent pas dans mon essence, et ils font une chute nouvelle. Je suis égal pour tous les êtres; je n'ai pour eux ni haine ni amour : mais ceux qui m'adorent sont en moi, et je suis en

¹ *Bhagavadgy.* III, 34, p. 51, trad. d'Em. Burnouf.

eux¹. » Lorsque Vichnou et Çiva se furent élevés au premier rang dans la dévotion des autres castes (ce qui, nous l'avons dit, n'arriva que plus tard²), non-seulement le Brahmanisme admit les nouveaux dieux dans son symbole, mais il les plaça presque sur la même ligne que Brahmâ, et constitua ainsi la Trimourti, la grande Triade brahmanique, qui devint l'expression religieuse des trois phases de la loi des êtres, la Création, la Conservation, la Destruction. De même, dans le domaine purement spéculatif, le Brahmanisme fit une libre place à la discussion des Écoles philosophiques, qui n'a eu nulle part plus d'indépendance que dans l'Inde. Aussi tous les systèmes, toutes les théories que peut enfanter l'esprit de l'homme s'y sont-ils produits, depuis le mysticisme le plus exalté jusqu'à la négation athéiste, en passant par le rationalisme; et l'un des plus savants commentateurs de la philosophie indienne a pu, avec raison, exalter cette franchise de la parole vis-à-vis du Brahmanisme, dans une page éloquente que nous aimons à reproduire. C'est en parlant de Kapila, le fondateur du système rationaliste qu'on appelle la philosophie Sâmkhya, que M. Barthélemy Saint-Hilaire s'exprime ainsi³ :

« Auprès de l'autorité religieuse, Kapila a élevé l'autorité philosophique; auprès de la foi et au-dessus d'elle, il a placé la raison. Chose bien remarquable! le Brahmanisme, tout-puissant qu'il était, n'a jamais été jaloux de son pouvoir spirituel contre la philosophie : il n'a pas seulement admis et souffert le libre examen, il a été le premier à en donner l'exemple. Kapila et tous les philosophes de son école, même ceux qui ont professé l'athéisme, étaient des Brâhmanes, et il ne semble pas qu'on les ait jamais inquiétés. La tolérance du Brahmanisme a été aussi absolue que son empire, et si, beaucoup plus tard, il est devenu persécuteur et implacable contre le Bouddhisme, c'est qu'il ne s'agissait plus de croyances et qu'il y allait des fondements mêmes de la société indienne⁴. Mais au temps de Kapila, et l'on peut même dire dans tous les temps, la pensée a été libre dans le monde brahmanique. On n'y a jamais connu cette inquisition ombrageuse qui chez d'autres peuples, à d'autres époques, a suscité tant de persécutions et fait tant de victimes. La philosophie a pu s'y développer en

¹ *Bhagavadgy*, IX, 22 et suiv., p. 121.

² Avant l'apparition du Bouddhisme, cependant, c'est-à-dire avant le VI^e siècle antérieur à notre ère, comme on le voit par les plus anciens documents de la Loi bouddhique.

³ *Premier mémoire sur le Sâmkhya*, p. 277. Paris, 1852. (Extrait du t. VIII des Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques.)

⁴ Il serait plus juste de dire de la prédominance sociale et religieuse de la caste brahmanique. L'examen de cette grande question viendra en son lieu.

toute liberté auprès de la religion qui lui donnait naissance ; et l'Inde, pendant les longs siècles de sa durée, a présenté au monde un exemple de tolérance qui restera peut-être unique dans les annales de l'humanité. »

Nous oserions pourtant faire quelques réserves en ce qui touche à la tolérance du Brahmanisme. En fait, cette tolérance est certaine ; mais nous craignons que ce ne soit en relever trop le caractère et lui faire un trop grand honneur que de l'attribuer à un motif réellement philosophique. Il ne faut pas oublier qu'au point de vue brahmanique l'initiation religieuse est essentiellement en rapport avec la caste et la position sociale. Le haut enseignement est réservé aux Brâhmanes eux-mêmes, et son étendue, de même que son efficacité, va décroissant de caste en caste, de profession en profession ; rien d'étonnant dès lors qu'il ait paru naturel que les classes non-lettrées eussent, comme les femmes, des croyances et des pratiques d'un ordre inférieur, bien que ces pratiques et ces croyances fussent toujours rattachées à quelque endroit des livres saints, comme on y trouvait aussi, par des généalogies complaisantes, l'origine ârienne de toutes les tribus aborigènes conquises par les Aryas. De même pour les sectes philosophiques nées au cœur même du Brahmanisme. Ainsi qu'on l'a dit avec raison ¹, l'obscurité de la plupart des écrits dogmatiques qui forment dans l'Inde le noyau de la littérature religieuse, y permet, dans une foule de cas, les interprétations les plus opposées. Dans ces écrits toujours vénérés, un Brâhmane peut trouver des arguments à l'appui de toutes les doctrines : de là cette aptitude du Brahmanisme à tout accepter, à la seule condition d'y réserver un point d'attache avec le Véda ² ; mais de là aussi cet aspect multiple de la religion indienne, et la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'en donner par son titre seul une idée nette et définie. Ceci n'enlève point aux Brâhmanes le mérite d'avoir su éviter les guerres religieuses et les persécutions de doctrines ; mais on voit aussi par là dans quelle mesure il leur faut attribuer cette haute réputation de sagesse qui remplit l'ancien monde et qui a traversé les siècles.

¹ Monier Williams, *the study of sanscrit in relation to missionary work in India*, p. 26. Lond. 1861.

² • Il faut savoir que la Révélation est le livre saint (Véda), et la Tradition le Code des Lois (Dharma-Çâstra). L'une et l'autre ne doivent être contestées sur aucun point ; car le système des devoirs en procède tout entier. Tout homme des trois premières classes qui, embrassant les opinions des Livres scripturaires, méprise ces deux bases fondamentales, doit être exclu de la compagnie des gens de bien comme un athée et un contempteur des livres sacrés. • Manou, II, 10-11. Add., III, 150 et XII, 95-96.

Cette réputation a pu tenir à plus d'une cause. La modération dans les habitudes, la gravité dans le maintien, une vie pure, l'égalité dans l'esprit et dans les rapports, la dignité naturelle que donne le sentiment d'une supériorité transmise avec le sang, dignité qui se reflète dans la physionomie et dans toutes les habitudes du corps et de l'esprit : ce sont là des qualités qui ont toujours frappé les hommes et leur ont imprimé le respect. Il y a d'ailleurs dans les écrits des Brâhmanes, à côté des enseignements religieux et des investigations philosophiques, des prescriptions et des maximes d'une grande beauté dans l'ordre moral. Quelques-unes méritent d'être citées.

« La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des Çastras, celle de l'âme suprême, la véracité et l'abstinence de la colère, c'est en ces dix vertus que consiste le *devoir*. Les Brâhmanes qui se conforment à ces dix préceptes parviennent à la condition suprême ¹. »

« De toutes les choses qui purifient, la pureté dans l'acquisition des richesses est la meilleure ; celui qui conserve sa pureté en devenant riche est réellement pur, et non celui qui n'est purifié qu'avec de la terre et de l'eau ². »

« Que le sage observe constamment les devoirs moraux avec plus d'attention que les devoirs pieux ; celui qui néglige les devoirs moraux déchoit, même lorsqu'il observe tous les devoirs pieux ³. »

« L'âme est son propre témoin, l'âme est son propre asile. Les méchants disent : personne ne nous voit ; mais les dieux les regardent, de même que l'esprit qui siège en eux ⁴. »

Combien cette acclamation de la conscience humaine, combien cette simple et pure morale qui est la véritable règle de la vie, sont supérieures aux spéculations abstraites, aux exaltations du mysticisme, et à l'étroit formalisme des observances extérieures !

Mais on ne peut s'attacher à l'étude de l'Inde ancienne sans être bientôt ramené à ces préoccupations mystiques qui sont le fond même de l'esprit brahmanique. Les Brâhmanes n'ont pas mis seulement le mysticisme dans leurs écrits philosophiques et dans leur enseignement religieux, ils l'ont fait entrer, autant qu'il a été en eux, dans la vie réelle. Le but suprême de l'existence, l'idéal de la sagesse, est le détachement absolu des intérêts, des affections humaines, et la contemplation ineffable de Brahmanâ. Quand un Brâhmane a rempli ses

¹ Manou, VI, 92-93. — ² Ibid., V, 106. — ³ Ibid., IV, 204. — ⁴ Ibid., VIII, 84-85.

devoirs de maître de maison et de père de famille, lorsqu'il se voit revivre dans ses fils et ses petit-fils, qu'il abandonne tout, ses enfants, ses biens, sa famille, et qu'il se retire dans la forêt pour s'y livrer uniquement à l'étude des saints écrits et à la vie contemplative ¹. Cette doctrine du renoncement, qui peupla les forêts de solitaires, donna naissance à une secte, les Yoghhis, qui crut que, par des austérités longtemps prolongées, l'ascète pouvait arriver à une puissance surnaturelle, commander aux éléments, changer l'ordre de la nature, et se rendre redoutable même aux dieux. Les dégoûtants fanatiques que nous nommons des faquirs, viennent de là en droite ligne.

Cette disposition à la vie ascétique est bien un produit du brahmanisme. On n'en voit pas la moindre trace dans le volumineux recueil des chants védiques ². De tous les changements qui se reconnaissent entre les Aryas du Sapta-Sindhou et les Aryas gangétiques, il n'en est pas de plus digne d'attention ni dont l'influence ait été plus grande sur les destinées de la race. C'est là surtout que se manifeste d'une manière frappante le caractère de cette civilisation sacerdotale; c'est là qu'on en peut apprécier à la fois et l'action puissante et la funeste direction. Bien que les prescriptions cénobitiques aient un caractère purement religieux et qu'elles s'adressassent aux seuls Brâhmanes, l'esprit qui les avait inspirées influa sur tout l'ensemble des institutions. Qui ne sait qu'elle est, sur la vie d'un peuple, l'action du souffle religieux? Voyez ce que l'islamisme a fait de la moitié du monde oriental; et, au sein même de la chrétienté, voyez ce que le monachisme a fait du midi de l'Europe! Sans doute il est difficile de saisir l'exacte limite d'une semblable influence, et de la dégager des circonstances accessoires que le cours des choses y a mêlées; mais aussi nulle religion, autant que le Brahmanisme, n'a été calculée pour envelopper la conscience humaine jusqu'en ses derniers replis. Une doctrine qui ne voit dans le monde et dans la vie qu'un passage et une expiation; qui pose, comme but et terme suprême de la sagesse, l'indifférence absolue aux choses extérieures et le détachement des intérêts du monde aussi bien que des affections naturelles, une telle doctrine, alors surtout qu'elle a pour auxiliaire une institution telle que les castes, devait avoir pour inévitable résultat de comprimer tous les ressorts de l'âme

¹ Manou, VI, 2, 3, 29, 76 et suiv., etc.

² Quoique les extravagances du yoghisme, qui est une véritable école de magie, aient pu avoir pour point de départ quelques passages des Hymnes interprétés dans un sens mystique, notamment un hymne du troisième Livre qu'on peut lire au troisième volume, p. 62, de la traduction de M. Wilson.

et de l'intelligence, d'éteindre dans l'homme tout élan, tout effort, toute énergie, toute initiative. C'était l'anéantissement le plus complet du sentiment du progrès et du sentiment de la patrie, ces deux nobles impulsions qui font les grandes choses et les grands peuples; c'était la négation absolue de la liberté, car la liberté c'est la marche et la lutte. La destinée de l'Inde était écrite dans cette fatale doctrine.

XXXVI

Nous ne pouvons nous arrêter au détail des dogmes brahmaniques, tels qu'on les trouve plus ou moins clairement exposés dans les écrits, soit religieux, soit philosophiques, de la plus ancienne époque, dogmes à la tête desquels il faut inscrire le système des transmigrations (la métempsycose de Pythagore et de Platon), qui est, à certains égards, la base et le résumé de tous les autres; nous ne pourrions même insister, sans dépasser les limites d'une exposition sommaire, sur les curieuses transformations que nombre de faits et de personnages qui figurent dans les anciens hymnes ont subies en s'associant aux légendes postérieures: mais parmi ces légendes que l'on voit paraître pour la première fois dans les écrits brahmaniques, il en est quatre dont nous ne saurions nous dispenser de dire quelques mots, à cause des singuliers rapports qu'elles présentent avec d'antiques traditions répandues dans l'Asie occidentale et jusque chez les Grecs des âges héroïques. Il y a là des questions qui touchent, à ce qu'il semble, aux plus anciennes origines du monde historique.

En tête de ces légendes, ou, si l'on veut, de ces souvenirs que l'on peut qualifier de primitifs, il faut placer la tradition du Déluge. Le récit contenu dans la Genèse nous est familier, et l'on sait par les fragments de Bérosee que les Babyloniens avaient une tradition analogue. Elle se retrouve aussi dans l'Inde, où elle a pris, naturellement, une couleur toute locale. On ne peut douter qu'elle n'y soit très-ancienne, car elle figure dans le Çatapatha-Brâhmana, c'est-à-dire dans une des compositions liturgiques dont l'âge se rapproche le plus des temps védiques. Un jour, y est-il dit, on apporta à Manou, — qui figure ici comme l'auteur de la race humaine, — de l'eau pour ses ablutions. Dans cette eau se trouvait un poisson, que le saint Richi préserva de la destruction, et qui lui dit pour s'acquitter de ce bienfait: Le jour

approche où il y aura un déluge. Construis un navire, et quand les eaux s'élèveront, embarque-toi sur ce navire, et je te délivrerai. « Au temps annoncé par le poisson, les eaux montèrent; Manou se réfugia dans son navire, et le poisson nageait près de lui. Manou fixa le câble du navire à la corne du poisson, et il passa ainsi au-dessus des montagnes du nord ¹. Le poisson alors lui dit : Je t'ai délivré; attache le navire à un arbre. Mais de peur que l'eau vienne à décroître pendant que tu seras sur la montagne, aussitôt que tu verras l'eau baisser, descends avec elle. Manou, en effet, descendit de la montagne en même temps que les eaux, d'où est venu à cet endroit de la montagne du nord le nom de Descente de Manou. Le déluge avait détruit toutes les créatures; Manou seul survivait. Désireux d'avoir une postérité, il accomplit avec de grandes austérités un rit religieux. Au bout d'un an une femme naquit (j'abrège les détails de la légende); et de cette femme est venue la postérité qui est la race de Manou ². »

Telle est la version indienne. On la trouve ultérieurement répétée, avec des embellissements et des circonstances secondaires, au troisième livre du Mahâbhârata ³, et dans plusieurs Pourânas ⁴.

A côté de cette tradition légendaire, où il est difficile de ne pas reconnaître un fond commun avec la tradition sémitique, se placent deux autres légendes également communes à l'Inde et aux Sémites, la légende des dix patriarches et celle des quatre fleuves du monde primitif. Il y a toutefois cette différence, quant à la première, que chez les Hébreux (de même que chez les Babyloniens) les dix patriarches sont antérieurs au déluge, tandis qu'ils viennent après dans la légende indienne, puisqu'ils sont issus de Manou. « C'est moi (dit Manou) qui, désirant donner naissance au genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, ai produit d'abord dix Maharchis, seigneurs des créatures ⁵. » Cette divergence dans l'application du mythe prouve seulement son existence indépendante chez les différents peuples où on le rencontre, et conséquemment sa très-haute antiquité.

¹ L'Himâlaya.

² Cette légende du Çatapatha-Brâhmana a été traduite par M. Albr. Weber dans ses *Indische Studien*, t. I, p. 161; par M. Max Müller dans son *History of ancient sanskrit Literature*, p. 425; et par M. Muir dans ses *Original sanskrit texts on the origin and history of the people of India*, Part. the second, 1860, p. 325.

³ D'où elle a été plusieurs fois traduite en latin (par Bopp, 1829), en allemand, en anglais et en français.

⁴ Notamment dans le Bhâgavata-Pourâna, trad. par Eug. Burnouf. Voir l'Introduction du troisième volume, p. xxiii.

⁵ *Lois de Manou*, livre I, 34. On peut voir sur ce passage Muir, *Original sanskrit texts*, première partie, 1858, p. 15.

Nous en dirons autant de la légende des quatre fleuves. Dans la géographie mythique du Mahâbhârata et des Pourânas, quatre fleuves, sortis d'une source céleste et descendant du mont Mérou par la bouche de quatre animaux symboliques, vont de là arroser le monde vers les quatre points de l'horizon. Les noms de ces fleuves, dans les écrits brahmaniques, sont le Vaksou (l'Oxus), le Sindhou (l'Indus) et la Gangâ (le Gange); le quatrième est la Sitâ, qui prend sa direction à l'orient. Il est pour le moins douteux que cette nomenclature pourânique représente l'application primitive des noms; mais ce qui importe ici, ce n'est pas l'application de la légende, qui a pu varier selon les temps, c'est la légende elle-même. Dans la Genèse ¹, un fleuve sort de l'Eden ou Paradis terrestre, « et de là se divise en quatre branches. » Pour compléter l'analogie, il est bon de rappeler que les légendes indiennes mettaient également au Nord, dans la même région que le mont Mérou et l'origine des quatre fleuves, un lieu de délices et d'immortalité appelé l'Outtara-Kourou. Il est impossible de douter que la tradition hébraïque et la légende indienne n'aient la même origine. Ajoutons que plusieurs circonstances et plusieurs expressions du récit de Moïse, en ce qui se rapporte au Paradis terrestre, semblent évidemment, comme on l'a remarqué depuis longtemps, désigner une contrée orientale.

Le mythe des quatre âges du monde, des quatre Yougas, selon l'expression sanscrite, n'est pas entré dans le cycle hébraïque; mais on en trouve des vestiges dans l'Iran et en Chaldée, et la tradition orphique, recueillie par Hésiode ², ressemble dans tous ses traits essentiels à la légende indienne. Dans l'une comme dans l'autre, trois périodes de créations successives ont précédé la période actuelle, qui est la quatrième, et dans chacune de ces périodes primordiales tout a été en décroissant, la durée des temps comme la vie des hommes, les biens terrestres comme les vertus de la race humaine. Ici encore un fond d'idées commun s'est isolément développé chez deux peuples de la grande famille ârienne, sans que la diversité des développements accessoires puisse faire méconnaître l'unité originaire.

¹ Ch. II, 10.

² *Opera et Dies*, v. 409 et suiv.; et pour l'exposé des idées indiennes, on peut voir les textes sommairement réunis dans Muir, *Original sanskrit texts*, première partie, 1858, p. 48 et suiv. M. Rudolf Roth a récemment comparé les deux mythes dans une dissertation inaugurale qui a pour titre : *über den Mythos von den fünf Menschengeschlechtern bei Hesiod, und die indische Lehre von den vier Weltaltern*. Tübingen, 1860, in-4. On sait qu'à ses quatre âges fondamentaux, d'or, d'argent, d'airain et de fer, Hésiode rattache, comme une période distincte, l'âge des héros et des demi-dieux.

Maintenant, comment rendre raison de ces rapports singuliers d'idées et de traditions antéhistoriques non-seulement chez des peuples de même origine, tels que les Aryas du Gange et les Hellènes, mais aussi chez des populations que l'on regarde comme appartenant à une autre race, telles que les Abrahamides et les Babyloniens ? Une seule explication paraît possible : c'est celle qui admet pour toutes ces tribus dont le temps devait faire des nations distinctes, Grecs, Indiens, Iraniens et Sémites, une communauté originaire d'habitation et une commune ébauche de la vie civilisée bien antérieure aux souvenirs de l'histoire. La communauté de légendes primitives n'est plus dès lors qu'un phénomène analogue à l'existence originaire d'une langue commune entre tous les peuples de la famille indo-européenne ; seulement il faut supposer que les Sémites, chez lesquels il existe au reste bien d'autres traces d'identité primitive avec les races âriennes, se séparèrent du foyer commun à une époque infiniment plus ancienne qu'aucun des autres groupes, pour venir accomplir leurs destinées historiques dans la région de l'Euphrate et jusqu'au fond de l'Arabie. Mais nous n'avons garde d'entrer plus avant dans ces obscures questions d'origine, sur lesquelles de savants critiques ont déjà jeté des lueurs utiles quoique partielles ; qu'il nous suffise de signaler les vues exposées par M. Ewald dans son histoire du peuple juif ¹, et les développements nouveaux, d'une érudition à la fois si riche et si réservée, dus à l'éminent auteur de l'Histoire des langues sémitiques ².

Notre étude nous a conduits au seuil des temps héroïques de l'Inde, dont les souvenirs, tronqués et défigurés dans les Pourânas, ne se sont quelque peu conservés, sous la forme que leur a donnée le génie des Brâhmanes, que dans deux vastes compositions épiques ; nous aurons maintenant à rechercher, principalement sur les pas de M. Lassen, quels vestiges d'un caractère réellement historique se peuvent encore reconnaître dans le Mahâbhârata et le Râmâyana, sous les ornements dont la poésie les a enveloppés.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

¹ *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 302 et suiv. de la première édition, 1843.

² Ern. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, p. 463 et suiv. de la deuxième édition, 1858.

LA PEINE DE MORT

DEUXIÈME ARTICLE¹

Avant de juger la peine de mort au point de vue de son utilité, il importe de la juger au point de vue supérieur du droit.

I

La peine de mort est-elle légitime? La société a-t-elle le droit de l'infliger? Depuis que la question a été posée, elle trouble les esprits les plus fermes, et il n'est pas possible, quand on réfléchit sur ce grave sujet, de ne pas chercher à la résoudre.

L'argument le plus ordinaire contre la légitimité de la peine de mort, c'est que, la vie venant de Dieu, aucun pouvoir humain n'a le droit d'en avancer le terme. Cet argument invoqué par quelques-uns des plus illustres représentants de l'idée chrétienne est, dans leur système, irréfutable. Il l'est surtout si l'on songe que, dans la donnée religieuse, la vie présente n'étant que la préparation à la vie future, l'homme ne peut pas ôter à son semblable, en l'arrêtant prématurément dans son évolution, l'occasion du repentir et le moyen de mériter

¹ Voir la livraison du 16 août. Dans cette livraison se sont glissées plusieurs fautes dont quelques-unes changent complètement le sens. J'indiquerai les trois principales : page 468, au lieu de *d'instruire*, lisez *d'entraîner*; page 477, ligne 13, au lieu de *d'inexplicable*, lisez *implacable*; et page 480, ligne 21, au lieu de *augmenter*, lisez *diminuer*.

le salut. Il semblerait donc que tous les théologiens devraient être unanimes dans la répulsion de la peine de mort, et ils le seraient sans doute si le respect superstitieux de la lettre de l'Écriture et surtout de l'Ancien Testament, ne leur faisait méconnaître l'esprit de leurs propres doctrines. Mais cette superstition est tellement tenace que la plupart des Églises constituées se déclarent pour le maintien de la peine de mort, laissant aux sectes dissidentes et aux partisans de la religion naturelle, l'honneur d'être sur ce point conséquents avec leurs principes.

Dans les écrits des publicistes et des philosophes indépendants, le droit de la société a été contesté à un autre point de vue. Les uns, à la suite de Beccaria, dérivant les droits de la société d'une convention primitive, repoussent la peine de mort comme opposée au contrat social. Les autres, partant du droit de l'individu, démontrent que la société, instituée pour la protection des droits individuels, ne peut les anéantir, à aucun titre, dans aucun de ses membres.

« L'état, dit M. Mittermaier, ne saurait légitimement infliger une peine qui enlève au coupable le moyen de développer ultérieurement les facultés qu'il tient de sa seule nature d'homme et non d'une concession de la société. Or, la vie est un bien que l'homme ne tient pas de l'État; elle est de plus la condition de tout son développement et de son perfectionnement moral; toute peine, qui arrête la vie avant son terme naturel, est donc injuste. »

Insistons sur cet argument qui doit frapper également les théologiens, les philosophes et les publicistes de toutes les écoles. Les progrès de la science sociale ont fait reconnaître que la société, milieu nécessaire à l'entier épanouissement de la vie individuelle, n'a aucune raison d'être en dehors des individus qui la composent; ils ne permettent donc plus d'attribuer à l'État, organe de la société, d'autres pouvoirs que ceux qui sont indispensables à la protection et au développement des individus. Là où la personne humaine est en cause, l'État s'arrête et s'incline. Sous l'influence de cette idée, qui pénètre de plus en plus dans les mœurs et dans les lois, l'État moderne a reconnu l'inviolabilité de la conscience. Sous la même influence il reconnaîtra l'inviolabilité de la vie, et, comme il a aboli la peine de mort en matière religieuse et en matière politique, il l'abolira en toute matière.

Le premier devoir de l'homme étant de se développer moralement à travers les vicissitudes de la vie, rien ne l'autorise à en abrégier le terme. Le suicide, condamné par la religion comme un crime envers Dieu, est condamné par la philosophie comme un crime envers l'hu-

manité. La société et son organe, l'État, ne possèdent pas sur le citoyen un pouvoir que celui-ci ne possède pas sur lui-même. Il y a plus. La plus haute fonction de la société est de faciliter aux citoyens leur initiation progressive à la vie morale. Elle a dans ce sens deux ordres d'attributions : l'instruction et la répression. La répression ne doit pas seulement frapper le coupable, elle doit l'exciter au bien ; « toute répression qui n'est pas en même temps correction, dit avec raison M. Mittermaier, doit par cela seul être repoussée. »

Voilà un argument décisif contre la légitimité d'une peine qui, au lieu de corriger le coupable, le supprime. Vis-à-vis du criminel qu'elle envoie à l'échafaud, la société manque à son devoir éminent qui est de l'aider à se débarrasser de ses passions mauvaises, et à s'élever jusqu'à la notion du droit. Et s'il est vrai de dire que la seule réparation d'un crime est un acte de dévouement, elle lui ferme injustement cette unique voie de réhabilitation morale. « Ce pendu va-t-il renaitre? disait un enfant à sa mère. — Non! — Mais alors pourquoi le pendre; quand il sera mort, quel bien pourra-t-il faire encore ¹? »

Cet argument prend encore plus de poids si l'on réfléchit combien, dans nos sociétés imparfaites, les moyens directs d'éducation sont négligés; combien de malheureux enfants ne sont initiés ni à la vie intellectuelle ni à la vie morale ². Abandonnés par la société, ils n'ont trouvé dans les leçons paternelles que des exemples de corruption, et quand ils ont succombé sous les sombres tentations de la misère et de la haine, la société qui n'a rien fait pour les armer contre le mal, déclare encore qu'elle ne peut rien faire pour les relever de leur chute. Désespérant de leur apprendre à bien vivre, elle les condamne à mourir. La conscience ne consentira jamais à reconnaître à la société le droit de tuer ceux qu'elle n'a pas su élever, et l'on ne comprend pas l'espèce d'insouciance avec laquelle ceux qui parlent en son nom, professent ce honteux et sanglant aveu d'impuissance.

Mais, objecte-t-on, il est certaines natures tellement corrompues qu'il

¹ Hill, cité par M. Mittermaier. — Voltaire disait dans le même sens : Oui, un pendu n'est bon à rien. Probablement quelque bourreau, aussi charlatan que cruel, aura fait accroire aux imbéciles de son quartier que la graisse de pendu guérissait de l'épilepsie. — *Dict. philos.* V. Supplices.

² En France, sur 239 accusés d'assassinat (en 1859) 132 ne savaient ni lire ni écrire; 85 savaient lire ou écrire imparfaitement; 48 savaient bien lire et écrire; 4 avaient reçu une éducation supérieure à ce premier degré. On peut déduire de ce tableau l'influence de l'instruction sur la moralité. Les mêmes proportions à peu près se montrent dans tous les crimes contre les personnes. Dans les crimes contre les propriétés la part de l'ignorance est un peu moindre. — V. Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1859, tableau XVIII.

faut renoncer à les ramener jamais au bien. Cette objection est souvent faite, même en justice, avec une tranquillité qui confond et qui réclame la plus énergique protestation.

Non ! la nature humaine, même dans les êtres les plus dégradés par l'ignorance, par les vices, par les mauvais exemples, ne perd jamais complètement la notion du juste et l'aptitude à se relever. Des exemples nombreux le démontrent et, en même temps qu'ils consolent la conscience effrayée par la pensée de cette espèce d'enfer moral, sans espoir et sans merci, où cette théorie plongerait une partie de nos semblables, ils se dressent contre la peine de mort avec une force irrésistible. Du moment, en effet, qu'un régime pénitentiaire, bien combiné et administré par des hommes intelligents et dévoués, a réussi à reconquérir à la vie morale des criminels endurcis, la société qui maintient l'échafaud ne peut plus invoquer l'excuse de la nécessité.

M. Mittermaier a recherché avec beaucoup de soin, en tous pays, ces exemples véritablement décisifs. « L'on comprend, dit-il, qu'autrefois, avec la détestable organisation des prisons qui existait partout, des esprits même éclairés devaient se persuader facilement qu'il était impossible de ramener au bien les criminels. Mais les efforts tentés récemment pour améliorer le régime des prisons, le dévouement de quelques directeurs, de quelques aumôniers intelligents, ont obtenu déjà des résultats considérables. L'expérience a démontré qu'il ne faut désespérer d'aucun coupable, et que l'atrocité même d'un crime ne prouve pas l'immuable perversité d'un criminel. L'on a constaté que les cas d'amélioration efficace et durable, très-rares chez les natures froides, calculatrices, portées au crime par l'intérêt, par exemple chez les voleurs et les faussaires, sont beaucoup plus fréquents chez des criminels condamnés pour des crimes très-graves, exercés avec une terrible violence : l'énergie de volonté qui les a poussés au crime se manifeste aussi dans l'intensité du repentir et dans la persévérance d'une conduite réparatrice. Tous les directeurs de prisons s'accordent à dire que jamais on ne peut affirmer qu'un criminel est incorrigible. Souvent, après de longues années de stupeur, un coupable endurci a tout à coup ouvert son âme à la voix du directeur, de l'aumônier, de l'instituteur : étant arrivé à comprendre sa dégradation morale, il a formé la résolution de s'amender. L'on cite des assassins qui, après de longues années d'une conduite irréprochable, ont refusé la grâce qu'on leur offrait et sont restés volontairement en prison pour y remplir les fonctions les plus répugnantes des infirmiers. » Les exemples de ce genre se mul-

tiplient tous les jours, et M. Mittermaier en cite un grand nombre. En même temps qu'ils témoignent de la bonté native de la nature humaine, ils protestent contre une peine qui, brutalement, arrête la vie dans son évolution et empêche le criminel de réparer son crime par une longue pratique du bien.

II

Si la question de droit, certaine pour nous, reste douteuse pour un grand nombre de personnes, tout le monde est d'accord du moins pour reconnaître que la peine de mort n'est légitime que si elle est nécessaire. Aussi, la plupart des partisans de la peine de mort, désertant le terrain du juste, se cantonnent dans celui de l'utile. Partout, dans les tribunaux, dans les écoles, dans les conversations, l'argument populaire, le lieu commun dans cette matière, c'est que la peine de mort est la plus *exemplaire* des peines, qu'elle possède une puissance d'intimidation incomparable, et que nulle autre peine, sous ce rapport, ne saurait la remplacer.

Cette considération de l'utile, qui a eu une grande autorité à toutes les époques, paraît surtout de nature à frapper les esprits dans un temps où, dépouillés de passions généreuses, les hommes suivent plus que jamais le mobile de l'intérêt. Je dois cependant à la grande cause que je défends de signaler, dès le début de cette discussion, ce qu'il y a d'exorbitant à faire de l'immolation d'un homme un moyen d'édification pour ses semblables. La peine de mort est juste en soi, ou elle ne l'est pas : si elle ne l'est pas, elle ne trouvera jamais la moindre justification dans la terreur que le supplice peut inspirer.

Mais est-il vrai que la peine de mort exerce cette puissance d'intimidation et qu'elle l'exerce seule ? L'acte criminel n'est pas le résultat d'une délibération et d'une balance entre la gravité de la peine et l'avantage qui peut résulter du crime. Ce que pèse peut-être le criminel, ce sont les chances d'impunité ; ce qui peut encore retenir quelques hommes qui, dans l'entraînement de la passion, ne sont plus accessibles à la voix de la conscience, c'est la crainte d'être découverts, c'est la certitude qu'ils n'échapperont pas à la justice. Avec le système des circonstances atténuantes, avec l'exercice de plus en plus fréquent du droit de grâce, la condamnation à mort et l'exécution ne sont jamais certaines ; mais ce qui, dans les pays civilisés, est de plus en plus certain, c'est que la peine s'attache au criminel et l'atteint presque toujours.

C'est là une des causes qui font que, d'année en année, le nombre des crimes, et surtout celui des crimes capitaux, diminue. Et, comme nous le verrons, cette diminution est d'autant plus rapide, que la rigueur excessive des peines se modère ; car tandis que des peines exagérées empêchent ceux qui concourent à la répression de remplir jusqu'au bout leur office, des peines équitables, acceptées par la conscience publique, trouvent toujours les juges prêts à les appliquer. J'ai déjà eu occasion de dire que le système des circonstances atténuantes, en permettant aux jurés de modérer les peines, avait eu pour premier résultat de diminuer dans une proportion considérable le nombre des acquittements et, par conséquent, de fortifier la répression.

« L'expérience a fait remarquer, dit Montesquieu, que dans les pays où les peines sont douces, l'esprit du citoyen en est frappé comme il l'est ailleurs par les grandes.

» Quelque inconvénient se fait-il sentir dans un État ? Un gouvernement violent veut soudain le corriger, et, au lieu de songer à faire exécuter les anciennes lois, on établit une peine cruelle qui arrête le mal sur-le-champ. Mais on use le ressort du gouvernement ; l'imagination se fait à cette grande peine, comme elle s'était faite à la moindre, et comme on diminue la crainte pour celle-ci, l'on est bientôt forcé d'établir l'autre dans tous les cas. Les vols sur les grands chemins étaient communs dans quelques États ; on voulut les arrêter ; on inventa le supplice de la roue, qui les suspendit pendant quelque temps. Depuis ce temps, on a volé comme auparavant.

» Il ne faut pas mener les hommes par les voies extrêmes ; on doit être ménager des moyens que la nature nous donne pour les conduire. Qu'on examine la cause de tous les relâchements, *on verra qu'elle vient de l'impunité du crime et non de la modération des peines.* »

L'un des inconvénients des peines excessives, c'est qu'une fois établies elles paraissent nécessaires. Les mêmes craintes, qui s'expriment maintenant quand on demande l'abolition de la peine de mort, s'exprimaient à la fin du siècle dernier, quand on demandait la suppression de la torture, de la mutilation, de la roue, de l'écartèlement, de toutes les cruautés que des lois sauvages ajoutaient à l'horreur du supplice. Rien ne prouve mieux l'empire du préjugé que ces craintes persistantes. Des souverains éclairés, pénétrés de l'injustice de ces horreurs, et décidés à les supprimer par respect pour l'humanité, hésitèrent eux-mêmes devant la publication de leurs décrets d'abolition dans la crainte d'exciter la répression. En 1806, Maximilien de Bavière accorde au grand criminaliste Feuerbach la suppression de la torture ; mais il ordonne

que cette mesure reste secrète, parce qu'il redoute le danger que courrait la société si les criminels savaient que la justice s'est dessaisie de cet énergique moyen de répression.

Une expérience qui, maintenant, date de loin, a démontré combien ces craintes étaient chimériques. Une législation moins inhumaine, loin de multiplier les crimes, a eu, au contraire, pour heureuse conséquence de les réduire sensiblement, et celui qui, pour effrayer les scélérats, demanderait aujourd'hui le rétablissement de ces odieux supplices, qui paraissaient indispensables à nos pères, ne manquerait pas seulement de cœur, il serait également, aux yeux de tous, dépourvu d'intelligence.

III

De toutes ces choses affreuses, qui naguère déshonoraient les lois de tous les peuples même les plus policés, la peine de mort a seule survécu au grand travail de civilisation rationnelle du XVIII^e siècle et à sa conclusion pratique, la Révolution.

Peut-on dire que, réduite à la simple privation de la vie, la peine de mort ait conservé une puissance d'intimidation que ne possédaient pas les supplices raffinés de l'ancien régime, et qui rende sa conservation indispensable à la sécurité publique ?

L'expérience prouve le contraire. L'on a remarqué en tout pays que les exécutions sont souvent suivies de crimes horribles, commis dans le voisinage même des lieux où s'est dressé l'échafaud. « L'immolation sanglante accomplie par la société, dit à ce sujet M. Mittermaier, agit sur les êtres grossiers qui y assistent comme la vue du sang chez les animaux sauvages : elle réveille et irrite leurs instincts sanguinaires. »

Des enquêtes bien faites constatent que la plupart des assassins ont assisté à des exécutions capitales, et l'on cite, en Angleterre et en France, plusieurs familles dont tous les membres, l'aïeul, le père et tous les frères ont successivement péri sur l'échafaud.

La peine de mort, qui n'a pas intimidé ceux qui ont commis les grands crimes, intimide-t-elle ceux qui ne les commettent pas ? La terreur qu'elle inspire est-elle réellement la cause qui fait que ces attentats ne sont pas plus fréquents encore ? Ici l'investigation, on le sent, est impossible : nul regard humain ne peut scruter les différents

mobiles qui excitent les hommes au bien ou qui les détournent du mal.

Mais on peut arriver indirectement à démontrer que si la peine de mort exerce incontestablement une certaine puissance d'intimidation, elle n'est pas nécessaire, cependant, pour retenir ceux qui ne sont détournés du crime que par la terreur.

D'abord, il existe un certain nombre de pays où la peine de mort est abolie. Je les ai cités dans une autre partie de ce travail. Ces pays sont au nombre de ceux où les crimes contre les personnes sont les plus rares, et loin que l'abolition de la peine de mort les y ait multipliés, elle a été suivie presque toujours d'une diminution progressive des attentats les plus graves.

Mais il y a plus. Dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, la peine de mort, ordonnée naguère pour presque tous les crimes, et notamment pour les crimes contre les propriétés, a été abolie dans un grand nombre de cas.

Si elle possédait, en effet, la vertu d'intimidation qu'on lui attribue, et si elle la possédait seule, son abrogation partielle aurait dû amener une augmentation sensible et rapide dans le nombre des crimes auxquels elle cessait d'être applicable. Tout au contraire, il est constaté que les crimes, autrefois punis de mort et maintenant des travaux forcés, non-seulement ne sont pas devenus plus fréquents, mais qu'ils ont considérablement diminué.

Et si l'on cherche la raison de ce fait, en apparence singulier, l'on se convainc qu'elle n'est autre que celle que j'ai indiquée précédemment. Une répression plus humaine trouve pour l'appliquer des magistrats plus énergiques. M. Mittermaier en fait très-justement la remarque : pour que la répression soit efficace, il faut que tous ceux qui y concourent soient convaincus de la légitimité de la peine. Autrement, on peut être certain qu'elle sera éludée. Il se fera une sorte de conjuration entre les juges, les jurés, les défenseurs, les témoins et les accusateurs eux-mêmes, pour empêcher, par certains accommodements, l'application d'une peine excessive. Quand la loi anglaise punissait de mort le crime de faux, il ne se trouvait plus personne pour le dénoncer, et les banquiers de Londres durent adresser au Parlement une pétition pour demander l'abrogation de cette loi. La barbarie de la peine les empêchait de se plaindre des vols dont ils étaient les victimes. De même, la loi punissant de mort le vol de quarante schillings, les jurés anglais, dans cinq cent cinquante-cinq cas, en quinze ans, déclarèrent que le vol n'excédait pas trente-neuf schillings.

Des expériences semblables furent faites en France sous l'empire d'une législation qui prodiguait la peine de mort, et elles furent l'un des principaux motifs qui portèrent le législateur de 1832 à confier au jury l'importante attribution de reconnaître l'existence de circonstances atténuantes.

Que conclure de ces faits ? Ne démontrent-ils pas que si la peine de mort possède en effet, ce qui est incontestable, une grande puissance d'intimidation, elle n'est pas nécessaire cependant, et peut être, sans danger pour la société, remplacée par d'autres peines. Condamnée par le sentiment, par la justice, par l'idée de la dignité humaine, elle n'a pas même la misérable excuse de son utilité relative.

IV

Cette étude serait incomplète si, après avoir démontré que la peine de mort n'est pas nécessaire, je n'établissais pas qu'elle est de plus nuisible.

Elle est nuisible en ce qu'elle apprend aux citoyens que la vie humaine n'est pas inviolable, en ce qu'elle convie les masses à un spectacle affreux et corrupteur, en ce qu'elle compromet le respect pour la justice sociale. A ce point de vue, elle a un vice essentiel que rien ne saurait effacer : elle est *irréparable* ; elle ne laisse à la société aucun moyen de revenir sur une condamnation injuste.

Les annales de la justice criminelle, chez tous les peuples, renferment des exemples fréquents de malheureux injustement condamnés, injustement exécutés. Toutes les précautions prises pour épargner à la société ce crime se sont montrées insuffisantes. En vain, a-t-on exigé, dans certains pays, pour toute condamnation capitale, l'unanimité des voix ou des preuves exceptionnelles. Ces mesures extraordinaires ont l'inconvénient de rendre suspecte la justice des condamnations qui ne sont pas entourées des mêmes précautions ; elles n'ont pu prévenir les erreurs judiciaires. Quand ces erreurs ont pour conséquence de priver un innocent de sa liberté, le malheur est grand, sans doute, mais il peut se réparer. Et si la nature des choses, ou l'imperfection des lois, rendent cette réparation trop souvent illusoire, elle est au moins possible. Mais le sang d'un innocent, versé sur l'échafaud, laisse après lui une tache ineffaçable. La société en garde un remords d'autant plus amer qu'il est impuissant, et la conscience des citoyens en reste profondément troublée.

Mais en supposant même le crime avéré, certain, quel sentiment peut exciter la vue de l'échafaud dressé au lieu le plus apparent, au milieu d'une foule ardente, qui s'amasse comme pour un spectacle, qui suit de l'œil tous les mouvements du malheureux, prête à applaudir à son courage, à bafouer sa lâcheté? Si le criminel affecte le cynisme et l'indifférence, la société doit trembler de lui avoir fait de l'échafaud un piédestal ¹. Si le condamné nie son crime jusqu'au bout, la foule doute de la justice. S'il se repent, elle doute (chose non moins grave) de la vertu du repentir. Dans tous les cas, elle voit un homme que toute la société accable, qu'un autre homme, payé pour ce sanglant office, immole froidement; elle voit dans l'acte même qui doit assurer le respect de la vie humaine, le mépris et l'immolation de la vie humaine. Que dire des cas assez fréquents où l'on traîne sur l'échafaud un homme blessé, malade, que la science a arraché à la mort pour le livrer au bourreau? Que dire de ceux où la main de l'exécuteur hésite, où l'instrument du supplice refuse son service, où il s'établit sur l'échafaud, aux yeux de la foule épouvantée, une lutte horrible entre le bourreau et sa victime?

Je ne parle pas de ce qu'il faut de barbarie naïve ou raffinée pour ne pas fuir avec horreur cet abominable spectacle. La société, qui a charge d'âmes, a-t-elle le droit de condamner un de ses membres à l'office de bourreau ²? A-t-elle celui de donner aux plus mauvais instincts des masses ignorantes l'odieuse excitation de l'échafaud?

Dans plusieurs pays, on a senti le mal et l'on a cherché à y remédier. A Paris on choisit pour les exécutions une heure matinale, un endroit écarté; l'on fait autant que possible le silence autour du condamné et le vide autour de l'échafaud. Si la peine de mort est juste, osez donc, comme le faisaient nos pères, l'exercer au grand jour. Si elle doit moraliser les masses, donnez-leur en plein soleil ce terrible enseignement. Mais si vous doutez vous-même de votre œuvre, si vous ne croyez pas à l'efficacité de l'appareil de sang, pourquoi n'accordez-vous pas à l'humanité satisfaction entière?

Ces objections s'appliquent avec plus de force encore aux pays où

¹ Lors de l'exécution de Lacenaire, l'administration fut tellement préoccupée de cette crainte qu'elle publia, dit-on, un récit controuvé de ses derniers moments. — V. sur ce point les *Mémoires de Canler*, p. 115.

² Sans vouloir insister sur ce point plus qu'il ne convient, il est permis de dire que la nécessité du bourreau est un des plus forts arguments contre la peine de mort. L'ancienne jurisprudence française, d'accord avec le sentiment universel, déclarait l'office de bourreau infâme; toute inconsequente qu'elle fût, cette déclaration était certainement plus morale que les mystiques réhabilitations de J. de Maistre.

l'exécution se fait à huis clos, entre les murs d'une prison, devant un petit nombre de témoins que le malheur de leurs fonctions condamne à y assister. La conscience publique a toujours protesté contre ce système. Elle se méfie justement des œuvres de sang qui s'accomplissent dans l'ombre. Réduit à ces termes, d'ailleurs, l'échafaud ne se comprend plus. Il ne s'explique que par la persistance de certains préjugés religieux, ou par les préjugés non moins tenaces d'une philosophie incomplète qui n'a pas su se dégager des lieux communs du mysticisme, ni s'élever à la pure notion du droit absolu de l'humanité.

Si l'exécution à huis clos ne remédie pas aux vices de l'exécution publique, si elle y ajoute au contraire, l'exercice du droit de grâce ne corrige pas davantage, quoiqu'on ait dit, les rigueurs excessives de la loi. Le droit de grâce est, en effet, indispensable, puisque la législation la plus parfaite a encore bien des lacunes, et qu'il faut laisser une porte ouverte à l'équité et une récompense possible au repentir. Mais ce droit extrême ne doit être exercé qu'avec la plus grande circonspection, sous peine de porter une grave atteinte au respect pour la justice. Le nombre toujours croissant des grâces accordées à des condamnés à mort, n'est pas l'un des moindres arguments en faveur de l'abolition complète de la peine de mort; il prouve que même avec les restrictions qu'on y a mises en tous pays, elle est encore prononcée beaucoup trop souvent. Mais la grâce ne remédie pas au mal produit par une peine excessive; une condamnation exorbitante ou jugée telle par l'opinion publique, blesse la conscience des citoyens et ne se répare pas par un adoucissement accordé en secret. Chacun sent, comme le dit M. Mittermaier, que la justice doit siéger dans le tribunal, et non dans le cabinet du prince; chacun comprend d'ailleurs, sans qu'il soit nécessaire d'insister, combien l'exercice du droit de grâce est incertain, arbitraire, soumis à des influences de toute nature, incapable en un mot de donner aucune garantie d'un choix intelligent et équitable.

Depuis cinquante ans, la peine de mort a été abolie dans un grand nombre de cas où elle sévissait précédemment. Il en est ainsi dans presque tous les pays d'Europe et d'Amérique. Des catégories entières de crimes ont été soustraites à l'empire de la loi du sang. Ici les crimes politiques, ailleurs et presque partout les crimes, même les plus graves, contre les propriétés. En Portugal, par un sentiment digne d'éloges, un projet de loi discuté en ce moment, interdit la condamnation à mort des femmes. Par ces réformes successives, des milliers de criminels ont été soustraits à l'échafaud, et le nombre des crimes, loin d'augmenter, par suite de l'adoucissement des peines, a diminué au con-

traire, par l'effet de la fermeté croissante et corrélative de la répression. Sous l'influence avouée ou non de cette expérience, les législateurs continuent de restreindre les cas où s'applique la peine de mort; ceux qui sont investis du droit de faire grâce, l'exercent de plus en plus fréquemment, et partout les adversaires de la peine de mort se multiplient. On les rencontre non-seulement parmi les écrivains et les esprits spéculatifs, mais encore parmi des praticiens distingués, des directeurs et des aumôniers de prison, des avocats, des magistrats, des hommes d'État qui déclarent, comme l'a fait le lord chancelier d'Irlande au congrès de Glasgow en 1858, que « l'inviolabilité de la vie humaine est de mieux en mieux comprise et que, de plus en plus, on sent que le maintien de la peine de mort par la loi est un crime du législateur » ou, comme le gouverneur du Massachusset J. Andrew, dans son message officiel ¹ « Non-seulement la peine de mort n'est pas nécessaire, mais elle est nuisible; son influence est corruptrice; elle trouble la conscience des uns, la raison des autres. Elle doit disparaître du Code de tout État policé et bien constitué. »

Je n'ajouterai rien à ces paroles, qui résument bien le livre auquel j'ai emprunté la plus grande partie de ce travail. La voix de M. Mittermaier est digne de se joindre à celle des grands esprits qui, avant lui, ont soutenu la même cause. Elle a pour elle l'autorité de la science et de l'expérience, et ce respect qui s'attache aux paroles d'un vieillard dont la vie, vouée à l'étude du droit et à la pratique du bien, consacre encore ses dernières forces à la défense d'un grand principe. L'avenir, n'en doutons pas, ratifiera ce généreux testament d'un noble esprit, d'un noble cœur.

V. CHAUFFOUR-KESTNER.

¹ Janvier 1862.

DE LA PRODUCTION CHEVALINE EN FRANCE

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE ¹

VII

Lorsqu'en 1854, la guerre de Crimée éclata, et qu'il fallut mettre nos régiments de cavalerie sur le pied de guerre, on s'aperçut bientôt que nos ressources seraient vite épuisées. A cette occasion aussi, se manifesta l'insuffisance du système des remontes, qui se déclarèrent dans l'impossibilité de fournir le contingent demandé. On s'adressa alors au commerce, qui eut promptement rassemblé le nombre de chevaux nécessaire. C'est qu'en effet, là où l'État est impuissant, l'activité des intérêts individuels fait des prodiges. Que de chevaux périrent en cette campagne ! Ces admirables régiments anglais qui chargèrent à Balaklava, revinrent démontés dans leur patrie ; tous les chevaux que le feu ennemi avait épargnés, périrent décimés par le froid ; nos algériens seuls résistèrent à toutes les intempéries et à toutes les privations. Ils firent l'admiration de nos alliés comme celle de nos adversaires d'alors.

Quatre ans plus tard, nos escadrons s'élançaient dans les champs d'Italie, et y moissonnaient de nouveaux lauriers. Pendant ce temps, l'Allemagne fermait ses portes à notre commerce, en interdisant la sortie des chevaux du territoire germanique. Cette manifestation des gouvernements de la Confédération, fut pour nous un enseignement utile ;

¹ Voir la *Revue*, du 16 juillet 1862.

on reconnut que le moment était venu d'étudier à nouveau une question dont dépendait l'honneur de la France. L'Empereur nomma donc une commission, présidée, par le prince Napoléon, et chargée, comme tant d'autres depuis, de rechercher le meilleur moyen de nous affranchir du tribut que nous payons à l'étranger. On peut rendre à la commission cette justice, qu'elle ne négligea rien pour étudier le terrain, et qu'elle donna à chacun le temps d'éclairer l'opinion. Les publications agricoles et les feuilles politiques engagèrent alors une discussion qui jeta une vive lumière sur la question. Les hommes auxquels leur position officielle interdisait de prendre la parole dans les journaux, manifestèrent leurs opinions dans des brochures et apportèrent des documents précieux sur une situation que tous voulaient améliorer, tout en différant sur les moyens à employer. Nous résumerons le débat très-vif qui s'engagea alors, en commençant par le travail qui captiva le plus l'attention publique, parce qu'il émanait d'un membre de la commission, qu'une longue et brillante pratique dans l'élevage, désignait comme le plus autorisé.

M. le baron de Pierres prenait pour texte cette phrase, tirée d'un ouvrage de l'empereur Napoléon III : « Il faut éviter cette tendance funeste, qui entraîne l'État à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui. »

A l'abri derrière cette citation, l'auteur de la brochure commençait ainsi : « L'industrie chevaline a toujours été en France l'objet d'une vive sollicitude de la part des gouvernements qui se sont succédé, car c'est elle qui doit fournir les chevaux nécessaires à la défense et au commerce du pays.

» En vue d'atteindre ce résultat, deux systèmes sont en présence : ils ont le même but et cependant ils n'ont cessé de se nuire en se combattant. Ces deux systèmes consistent : l'un, à laisser à l'État, représenté par l'administration des haras, la possession et l'entretien des étalons nécessaires à la reproduction : l'autre à réclamer seulement pour l'industrie, la protection et les encouragements de l'État.

» Dans le premier système, qui implique l'idée d'un monopole, l'action directe se limite selon les variations du budget ; le second système, celui de l'industrie privée qui implique l'idée de liberté, est celui que nous croyons le meilleur et dont l'application sincère nous paraîtrait aussi urgente que féconde en bons résultats. »

On le voit, dès le début c'est le procès de l'industrie privée contre l'administration des haras que l'auteur vient plaider ; ce sont les intérêts du producteur, de l'éleveur, ceux de l'agriculture française, en un

seuls stimulants qu'on doit employer pour favoriser chez nous la production chevaline. « Il est reconnu que la race des chevaux de pur sang s'est développée sous l'influence de l'industrie privée. En 1853, époque où se fonda la société d'encouragement, on ne comptait en France que 665 chevaux de pur sang. De 1833 à 1852, les haras interviennent dans cette production; ils élèvent et font même courir leurs produits avec succès; eux seuls réglementent les courses. Pendant cette période de dix-neuf années, le nombre des chevaux pur sang n'augmenta que de 59 par an. A partir de 1852, les haras renoncent à l'élevage; la Société d'encouragement, qui n'est autre chose qu'une association privée, entre d'une manière plus directe dans l'organisation des courses. Et nous voyons le nombre des chevaux de pur sang s'augmenter de 244 par an. En 1858, c'est-à-dire en six ans, ils atteignent le chiffre de 3,259.

» Le nombre des poulinières suit la même progression et du chiffre de 559, que l'industrie privée possédait en 1852, il monte à 1,006 en 1858. »

L'auteur passait ensuite en revue les trois espèces de chevaux dont nous avons besoin.

1° Les chevaux pur sang, qui sont les plus essentiels comme principe d'amélioration et qui se sont multipliés et améliorés, grâce surtout à l'influence et aux efforts de l'industrie privée.

2° Les chevaux de trait, dont la production jusqu'ici a été laissée à l'industrie privée, qui n'a, pour ainsi dire, pas obtenu de secours pour cette branche de notre industrie chevaline, qui est, certes, de toutes la plus prospère, puisque nos chevaux percherons font l'envie et l'admiration de toute l'Europe.

3° Enfin, les chevaux de demi-sang, qui suivraient certainement la même marche d'accroissement et d'amélioration, le jour où l'État accorderait aux éleveurs les primes réclamées pour eux par l'auteur de la brochure. Toutefois, par esprit de conciliation et pour ne pas arriver trop brusquement à l'émancipation de l'industrie privée, M. de Pierres admettait le maintien d'un certain nombre d'étalons entre les mains de l'État. « En revanche, dit-il, au nom de l'industrie privée, qui gravite dans la voie du progrès, nous réclamons des primes sérieuses, capables de l'aider à réaliser au plus tôt ses justes espérances.

» Pourquoi n'y parviendrait-elle pas? Pourquoi la France qui se trouve d'ailleurs dans d'excellentes conditions de sol et de climat, ne réaliserait-elle pas avec les encouragements de son gouvernement les

magnifiques résultats que nous envions à l'Angleterre et aux États-Unis, où cependant l'éleveur se passe de cette protection.

» Ce que ces deux pays ont fini par produire est l'œuvre de longs tâtonnements, d'essais individuels et coûteux; mais nous qui venons après eux, qui héritons de leur expérience, de leurs méthodes, ne devons-nous pas produire aussi bien et plus vite? »

Voici maintenant les propositions qui résultaient de la brochure et que la commission était appelée à discuter :

1^o Déterminer le nombre maximum des étalons de l'État avec interdiction de le dépasser.

Cette mesure aurait eu plusieurs avantages, celui de rassurer l'industrie privée qui marcherait avec confiance dans la voix du progrès, n'ayant plus à redouter la concurrence de l'État, et aussi celui de permettre de diminuer le nombre des inutilités ou de supprimer des étalons dont l'âge et la mauvaise construction nuisaient à l'amélioration de la race.

2^o Élever la qualité et la quantité des primes accordées aux étalons et aux poulinières de l'industrie privée.

L'auteur se bornait à demander une somme de 500,000 fr., à ajouter au chiffre actuel des primes, tandis que les haras demandaient une nouvelle allocation de deux millions.

3^o Ne laisser circuler publiquement, pour faire la monte, aucun étalon non primé s'il n'est muni d'une autorisation.

Cette mesure était bonne, mais à la condition que l'autorisation fût laissée à l'appréciation d'une commission composée des éleveurs du pays, ce qui eût été très-facile à établir, presque chaque canton possédant un comice agricole auquel incombait cette mission.

4^o Interdire aux administrations publiques et aux compagnies concessionnaires de l'État l'usage des chevaux entiers, à partir d'une époque déterminée.

Tout en reconnaissant que la castration opérée de bonne heure est une excellente chose à conseiller aux éleveurs, on ne peut cependant s'empêcher d'admettre que la mesure alors proposée ne fût une atteinte à la liberté individuelle, et que par conséquent elle ne dut être repoussée.

5^o Élever le prix des chevaux de remonte, sans pour cela grever davantage le budget de la guerre.

Il est certain que le prix moyen de 700 fr. accordé par le ministère de la guerre aux chevaux de remonte, n'est pas suffisamment rémunérateur, et que l'élevage du cheval de troupe ne donne aucun bé-

nélige à l'éleveur, aussi est-il l'animal le plus négligé de la ferme. On le laisse errer par tous les temps dans les plus mauvais pâturages, et en rentrant à l'écurie il ne reçoit presque jamais d'avoine. Malgré cette absence complète de soins, on attelle le poulain quelquefois à un an. Avant l'usage des machines à battre, nous avons vu souvent de jeunes chevaux de deux ans trainer tout le jour le rouleau et cela par la plus grande chaleur. Comment espérer avec de semblables habitudes, remonter convenablement notre cavalerie? Mais du jour où on élèvera le prix d'achat, l'éleveur, certain d'un bénéfice, apportera à cette branche de son industrie les soins qu'il accorde à ses autres produits.

M. de Pierres proposait une excellente mesure qui, nous l'espérons, sera adoptée un jour, car elle serait féconde en bons résultats. « L'État, dit-il, achète la plupart de ses chevaux de remonte à quatre ans, et il les conserve dans ses dépôts jusqu'à cinq, époque à laquelle seulement ils sont susceptibles d'entrer dans le rang et de faire un bon service. Mais pendant cette année-là ils coûtent à l'État plus de 600 fr. chacun, si l'on ajoute au prix de leur nourriture les pertes inévitables causées par les tares et la mortalité proportionnellement plus considérable de quatre à cinq ans qu'après cet âge. Si les chevaux de remonte étaient achetés à cinq ans seulement l'État pourrait dont les payer 600 fr. de plus qu'il ne les paye aujourd'hui sans dépenser davantage. Mais comme il faut toujours au cheval nouvellement acheté, un temps plus ou moins long pour son dressage et sa mise en condition, cette préparation, qui à quatre ans exige une année, ne demanderait plus à cinq ans que deux mois, le développement du cheval étant à peu près complet à cet âge. Il s'ensuit que si la remonte payait ses chevaux 500 fr. de plus à cinq ans qu'elle ne les paye à quatre, il n'y aurait pas pour l'administration de la guerre un surcroît de dépense. L'effectif de la cavalerie serait plus complet et compterait moins de non-valeurs. »

7° Enfin donner à l'administration des haras une direction telle qu'il n'y ait plus, dans la marche, hésitation constante ni résistance à l'endroit de l'industrie privée, ni tendance à augmenter sans cesse l'importance de son action directe, et, par conséquent, des allocations de plus en plus onéreuses pour le trésor.

M. de Pierres concluait en disant que les mesures qu'il proposait n'étaient que transitoires et « qu'un acheminement vers l'émancipation complète et définitive de notre industrie chevaline. » Nous pensons aujourd'hui comme alors que l'auteur de la brochure avait

tort de vouloir retarder encore la chute de l'administration des haras. Nous l'avons dit dans le temps, et l'importance donnée à la nouvelle direction, doit encore nous confirmer dans nos idées. Les haras à cette époque étaient minés de toutes parts, leurs établissements tombaient en ruine, et leurs pratiques avaient créé autour d'eux une opposition constante qui eût dû les faire condamner par le pouvoir. Aujourd'hui on les a relevés plus fort que jamais, et le terrain qu'ils occupent, ils ne l'abandonneront pas facilement.

A l'appui des opinions émises par M. de Pierres, vinrent se grouper la *Presse*, où nous publiâmes plusieurs articles où nous prenions en main les intérêts de l'industrie privée contre les prétentions exorbitantes de l'administration des haras; l'*Union*, où M. Théodore Anne, ancien officier des Gardes du corps, a publié deux articles d'une grande portée au point de vue militaire; l'*Opinion nationale*, qui citait plusieurs journaux anglais, tels que le *Times*, le *Morning-Chronicle*, où nos théories étaient pleinement acceptées; le *Pays*, le *Constitutionnel*, l'*Indépendant de l'Ouest*, le *Journal de Bayeux*, celui d'*Indre et Loire*, le *Moniteur de l'Agriculture*, l'*Écho agricole*, le *Journal des Cultivateurs*, l'*Argus des Haras et des Remontes*, la *Revue contemporaine*, dans un travail remarquable de M. le vicomte Redon de Beaupréau, maître des requêtes au conseil d'État. A cette presque unanimité de la presse où les arguments les plus concluants furent exposés avec une clarté et une force que nous croyions alors irrésistibles, les partisans des haras n'opposèrent qu'un seul journal, la *Patrie*, dans lequel M. Delamarre se gardait bien d'entrer dans une polémique avec ses confrères. Ce terrain ne lui paraissait pas assez solide pour s'y engager seul; il se contenta de chanter les louanges de l'administration, d'accord avec la *France hippique*, organe officiel des haras. Deux hommes entrèrent cependant en lutte avec M. de Pierres, et publièrent deux brochures où tout faisait présager la chute prochaine d'une administration que ses agents eux-mêmes croyaient à l'agonie.

M. Houël, inspecteur général des haras, tout en répondant à des attaques très-sérieuses, commençait par établir qu'il y avait « unanimité sur la question des haras. » Certes, cette assertion eût eu de la valeur si elle n'eût été détruite d'avance par les faits mêmes auxquels l'auteur répondait; dans la situation d'alors, ce n'était que de la mauvaise foi. Entré dans cette voie, il ne restait plus à M. Houël qu'à affirmer que les étalonniers demandaient la conservation et l'accroissement d'une administration qui les ruinait. Il n'y manqua pas,

brochure l'idée malheureuse d'un impôt sur les étalons particuliers. Son principal argument était celui-ci, « que les haras seuls pouvaient établir à perte les services de leurs chevaux. » Admettre comme un principe de progrès une semblable théorie, c'était donner la nature des idées qui prévaudraient si l'ancien écuyer, commandant de l'École de Saumur, était, dans l'avenir, appelé à faire partie de l'administration des haras. En effet, la brochure que M. d'Aure publia à cette époque ressemblait fort aux professions de foi d'un candidat. Ses espérances ne furent point déçues, et nous avons vu depuis à l'œuvre le nouveau champion des haras, qui n'avait pas toujours professé pour ces derniers des sentiments aussi tendres.

Pendant cette discussion survint l'exposition générale de l'industrie; c'est là qu'éclata dans toute sa force la vérité, l'excellence des principes pour lesquels nous combattons et combattrons jusqu'au jour où le Gouvernement consentira à les appliquer. On pouvait, en effet, diviser en deux grandes catégories les produits de l'espèce chevaline; celle des chevaux créés avec le secours de l'État, et celle des races que l'industrie privée avait formés et améliorés sans cesse au moyen de ses seules ressources. A part cinq ou six poulinières, dont deux étaient remarquables, les chevaux de commerce envoyés là, étaient ce qu'on appelle *manqués*. Pas un seul n'offrait le type soit d'un carrossier, soit d'un cheval de chasse, soit d'un *hack*; on eût pu monter là des troupiers, mais le luxe y eût à peine trouvé un ou deux chevaux valant 1,500 fr. Si les travées contenant ces tristes résultats de la pratique des haras, étaient désertes, celles qui renfermaient les échantillons de nos races de trait étaient encombrées. La foule des curieux obstruait le passage, et chacun voulait admirer nos bretons, nos percherons et nos boulonnais. Ces deux dernières races surtout faisaient l'admiration des étrangers. Un étalon percheron appartenant à un fermier des environs de Nogent-le-Rotrou, avait le privilège de réunir tous les jours, près de sa stalle, une foule d'amateurs qui ne croyaient pas que tant de perfections pussent se trouver réunies chez un cheval de trait. Cet animal, qui cependant n'était plus jeune, est devenu depuis la propriété d'un éleveur de la Grande-Bretagne qui l'enleva au prix de 10,000 fr. Comment s'étonner d'un tel succès lorsqu'on sait que ces races sont d'une utilité et d'une beauté si complètes qu'elles n'ont pas d'égales dans le monde. La race boulonnaise, dont l'élevage est circonscrit dans les trois départements de notre littoral nord, ne produit uniquement que des chevaux de roulage ou de camion; la race percheronne, bien plus répandue, occupe huit départements et fournit un type hors ligne, che-

val également propre au labour, à la diligence et à l'artillerie. Quoi de plus beau, de plus robuste, de plus fort que ce cheval à l'œil vif et intelligent, à la tête carrée et bien attachée, aux épaules sèches, aux reins courts et droits, à la croupe inclinée, mais puissamment musclée, aux jarrets d'autant plus résistants qu'ils sont coudés, aux membres larges et de belle qualité, aux pieds solides et bien faits? Comme cheval de labour il est d'un entretien facile et peu dispendieux, d'une docilité extrême; il supporte patiemment la brutalité d'un charretier inepte et montre autant de vigueur pour trainer au pas la lourde voiture de gerbes que pour enlever au trot l'omnibus et la diligence.

Mais c'est au service de l'artillerie que l'utilité du cheval percheron est plus éclatante; patient, sobre, d'une santé de fer, il traîne avec courage nos canons les plus lourds sur des côteaux escarpés, et au moment périlleux de la bataille il peut, à une allure rapide, opérer vivement un changement de front, tant sa vaillante nature se prête avec complaisance à tous les besoins du service. Son œil étincelant, son grand cœur, ses cris bruyants, sa belle humeur font du percheron le cheval le plus franc et le plus gai de la cavalerie française; et si l'on pouvait comparer ce compagnon de nos artilleurs au troupier lui-même, nous dirions que le cheval percheron est le zouave de nos races chevalines.

L'année 1860 devait être fertile en enseignements et fournir grand nombre de documents qui facilitent la tâche de l'historien. Avant même cette exposition, la Commission avait fini ses travaux d'enquête et le *Moniteur* publiait les deux rapports qui en étaient le fruit; ils étaient précédés de la lettre suivante :

« Sire,

» J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté les rapports de la Commission réunie sous ma présidence pour l'étude de la question chevaline.

» Je me bornerai à un résumé très-succinct de nos travaux, laissant aux rapporteurs la discussion approfondie des solutions proposées.

» La commission a, tout d'abord, reconnu à l'unanimité la nécessité de faire cesser les incertitudes actuelles pour marcher résolument dans la voie, soit de la restriction, soit de l'extension de la liberté de cette industrie.

» Ceci admis, deux partis très-tranchés se sont trouvés en présence, et nous ont divisés presque par moitié; les uns voulant limiter l'action

de l'État à des *encouragements indirects* et transitoires, pour arriver à mettre la production chevaline dans la même condition que toutes nos autres industries, c'est-à-dire libre et laissée à l'initiative individuelle ; les autres voulant joindre à ces encouragements indirects une *intervention directe*, c'est-à-dire l'État possesseur d'étalons, de juments, et même producteur d'étalons, distribuant et réglant la saillie, soumettant les chevaux étrangers à une patente, choisissant non-seulement les produits, mais les individus auxquels il les achète par l'administration des remontes de la guerre ; cherchant à exclure tout intermédiaire et aboutissant, ainsi, par une réglementation complète, à mettre l'industrie chevaline sous la direction du gouvernement.

» Un vote de la commission sur ces deux systèmes a donné les résultats suivants :

Membres de la commission.	26
Absent.	1
Abstention	1
Votants :	<u>24</u>
Pour l'intervention directe.	13
Pour l'intervention indirecte.	11

» Divisés ainsi sur cette question fondamentale, et ayant cherché en vain une transaction qui, du reste, n'eût amené que des résultats négatifs, nous avons pensé qu'il valait mieux présenter à Votre Majesté des solutions complètes, en faisant deux rapports.

» La majorité s'est réunie sous la présidence de M. le maréchal Randon, et m'a remis le rapport ci-joint, signé par MM. Geoffroy de Villeneuve, H. de Saint-Germain, Werlé, le comte de Kergorlay, le marquis de Croix, Roques, le général de Brancion, de Goulhot de Saint-Germain, Caulincourt, le comte de Tromelin, Vuillefroy, de Baylen, et le maréchal comte Randon.

» La minorité, portée à 12 membres par l'adjonction de M. Ferdinand Barrot, qui s'était abstenu dans le premier vote, a été présidée par moi et a fait le rapport ci-joint signé par MM. le baron de la Rochette, le baron de Pierres, Daru, le comte de Morny, le duc d'Albuféra ; Le Coulteux, Ferdinand Barrot, de Bourreuille, Monny de Mornay, Rouher, Achille Fould et le prince Napoléon.

» Votre Majesté y verra l'opinion émise par la division des haras, en 1855, demandant des réformes analogues à celles que nous proposons.

L'opinion de ce service témoigne de la facilité d'appliquer nos conclusions et nous fait regretter que son chef ait, depuis, modifié ses convictions.

» Je dois être auprès de Votre Majesté l'organe de toute la Commission et, j'ose le dire, de la grande majorité du pays, que cette question intéresse vivement, en suppliant l'Empereur de faire cesser les indécisions.

» Un grand nombre de commissions se sont déjà réunies, l'opinion publique a été éclairée; bien des volumes ont été écrits pour ou contre ces différents systèmes. Il est indispensable que le gouvernement s'arrête à un parti nettement défini et qu'il y persévère. Le temps de l'étude et de la discussion est passé, celui de l'action est venu.

» Veuillez agréer, etc.

» NAPOLEON (Jérôme), »
Président de la Commission des haras.

Quoique les deux rapports soient un exposé complet de la situation présente, le cadre trop restreint d'un article de revue ne nous permet pas de les reproduire; nous nous bornerons donc à en donner une appréciation sommaire. Le lecteur a pu voir que les partisans de la conservation de l'intervention directe, n'avaient obtenu qu'une voix de majorité, due seulement au vote du chef de la division des haras. On peut donc dire que, sans cette irrégularité, la Commission se serait partagée en deux fractions égales.

La majorité était d'accord avec nous sur ce point, que l'état de la production chevaline ne nous permettait pas de nous remonter en temps de guerre, et que la qualité même des chevaux laissait beaucoup à désirer; que le commerce ne trouvait pas à satisfaire les exigences du luxe, et « qu'il faudrait faire pénétrer les qualités, la taille et les formes dans les rangs de l'armée, jusqu'à certaines couches de la production chevaline, qui en manquent aujourd'hui. » On ajoutait que les bâtiments de l'Administration étaient insuffisants ou en mauvais état, et « que les départements devaient y pourvoir sur leurs ressources. » Ainsi donc, il ne s'agissait pas de maintenir une institution florissante; tout le monde, au contraire, reconnaissait que le système suivi jusque-là était impuissant. Les uns seulement voulaient l'améliorer en l'entourant d'un certain prestige et en lui allouant une dotation considérable; les autres, au contraire, abandonnant le terrain de la fantaisie pour juger les choses au point de vue économique, demandaient qu'on laissât crouler l'édifice vermoulu, et qu'on permit à une

pas à soutenir la race percheronne... Les races de trait sont incapables de se soutenir par leur propre force. » Comment ! ce sont les quelques étalons épars dans les dépôts nationaux qui auraient créé une des branches les plus prospères de notre industrie agricole, celle qui fait l'objet, chaque année, de notre seule exportation chevaline ? Les faits et les chiffres sont là pour prouver que ces magnifiques races, qui font l'envie et l'admiration du monde entier, se sont conservées et améliorées entre les mains de l'industrie privée, à laquelle les haras n'ont jamais fait concurrence sur ce point. Il eût été plus habile au rapporteur de ne pas attirer l'attention sur un point, qui est la condamnation du système qu'il avait l'impossible tâche de défendre. Il eût pu se borner à manier l'arme de la flatterie, comme dans le passage suivant : « Nos éleveurs béniront à jamais l'empire de Napoléon 1^{er}, qui leur rendit les haras. »

Le rapport invoquait encore le témoignage de 48 conseils généraux qui désiraient l'augmentation de l'effectif des haras ; seulement il omettait d'ajouter que 22 autres ne demandaient rien à ce sujet, et que 16 demandaient purement et simplement des secours pour *les courses et les primes*. Ce document, dont nous n'avons pu relever toutes les erreurs, décernait aux éleveurs un brevet d'incapacité que nous nous sommes empressés, dans le temps, de faire parvenir à leur adresse, dans un de nos articles de la *Presse*. Après avoir rappelé l'encens que le rapporteur prodiguait tout à l'heure au pouvoir, nous ne pouvons mieux faire que de citer le passage auquel nous faisons allusion : « Si les haras disparaissaient, les éleveurs seraient *incapables d'occuper dignement* la place restée vacante. »

Le rapport finissait par émettre plusieurs vœux qui tous avaient pour but d'étendre l'action de l'Administration. Il proposait le rétablissement des jumenteries qui, comme nous l'avons vu, avaient été condamnées en 1852. Cette pensée malencontreuse laissait voir que désormais on ne voulait plus s'en remettre aux éleveurs, du soin de fournir les reproducteurs de mérite. « Nous en conviendrons, disait le rapport, l'entretien des jumenteries serait chose dispendieuse, mais les avantages qu'elles offriraient seraient une large compensation. En effet, créer des étalons de pur sang qui réunissent toutes les qualités désirables, la force jointe à l'élégance, et, par-dessus tout, la fixité de ces qualités si fugaces, ne serait-ce point avoir résolu le problème ? » En lisant de semblables billevesées, on s'étonne que le programme qui les contient ait pu être pris au sérieux. Comment, voilà des hommes qui prétendent avoir le secret de faire des chevaux pos-

Stud-book. La première n'a pas d'attributions bien définies, et ne se rassemblera qu'à la volonté du ministre; la seconde est sans importance, n'ayant pour mission que de veiller à la rédaction du Stud-book et de résoudre les difficultés qui pourraient s'élever sur les hippodromes.

Nous allons maintenant examiner le rapport de M. le ministre d'État. Les premières phrases de ce document expliquaient tout d'abord et clairement que les conclusions de la minorité de la commission, dont nous venons de parler avaient été rejetées. M. Walewski insistait sur « les éminents services rendus dans le passé par l'administration des haras, et sur ceux plus importants encore, qu'elle est appelée à rendre dans l'avenir. »

Du jour où nous avons vu que le service des haras était retiré des mains de l'homme d'État qui personnifie le progrès et les idées libérales en matières commerciales, nous nous étions préparés à cette solution; mais ce n'était pas sans regret que nous avions renoncé à l'espoir de voir l'industrie chevaline, qui porte en elle des germes féconds de prospérité, profiter des nouvelles institutions fondées par l'Empereur avec le concours intelligent de M. Rouher.

La minorité et la commission avaient en outre en vue la réalisation d'économies notables, qui ne devaient pas porter sur les encouragements à l'industrie particulière, mais bien sur le service même des haras nationaux. Eh bien! ces mesures ont été repoussées par M. Walewski, qui déclara la tutelle à perpétuité de l'industrie chevaline, qui proposa et fit accepter un état major et un personnel nombreux, ce qui faisait présager un développement considérable d'une institution qui ne nous semble plus en rapport avec les principes de liberté commerciale. Nous ignorons quels ont été les motifs qui ont pu décider l'Empereur à laisser l'industrie chevaline sous le régime exceptionnel qu'on vient de confirmer et d'étendre; mais nous sommes certain, et sa sollicitude pour les classes agricoles en est le plus sûr garant, que, dans la pensée de Sa Majesté, l'état de choses nouveau n'est considéré que comme transitoire, et qu'un jour toutes les industries de l'empire sans exception seront appelées à jouir des bienfaits de la liberté.

Si quelques détails dans les conclusions peuvent faire croire, au premier abord, à quelques concessions accordées à la minorité de la commission des haras, l'esprit dans lequel était rédigé l'ensemble du rapport, montrait suffisamment que les principes émis par elle ne sont pas ceux de M. le ministre d'État. Si M. Walewski désire concilier les

deux opinions qui se sont fait jour dans la question, il poursuit un but chimérique, car elles se condamnent mutuellement, et tout ce qu'il voudra faire dans un sens, l'éloignera forcément de l'autre. En un mot, intervention directe et liberté dans la production sont incompatibles. M. Walewski examinait ensuite les deux rapports des deux fractions de la commission ; il faisait remarquer entre autres choses que la majorité ne se préoccupait pas de la jument et du rôle important qu'elle joue dans la production ; qu'elle ne songe qu'à l'étalon ; qu'elle n'avait pas traité la question commerciale ; qu'elle ne se préoccupait pas du débouché, et ne proposait rien pour augmenter la consommation. « Elle oublie, disait M. Walewski, que c'est à favoriser le commerce, à développer la concurrence, à établir la liberté des transactions que doivent tendre tous les efforts de l'administration ; la production et l'emploi du cheval de luxe, acheté à des prix rémunérateurs, encourageront bien mieux l'industrie et la création du cheval de guerre, que ne peuvent le faire aujourd'hui ses deux seuls protecteurs, la remonte et le haras. » Ces paroles sont trop conformes à nos opinions, pour que nous n'y applaudissions pas, mais aussi pour que nous ne regrettions pas que les mesures proposées ne viennent pas les confirmer. Nous nous étonnons aussi que ce soit parmi ceux qui, au dire de M. Walewski, ont omis ou n'ont pas compris tant de choses importantes, qu'on ait trouvé la composition du conseil des haras. Nous avons été péniblement surpris lorsque M. le ministre d'État ajoutait : « Quant à la minorité, elle me semble trop exclusive ; si elle se montre très-libérale au point de vue de la question commerciale, elle ne tient pas assez compte des intérêts populaires. Elle n'a nul souci de mécontenter toute une classe d'éleveurs des campagnes dont la jument est la fortune... » Voilà, certes, un reproche auquel on ne pouvait s'attendre, et nous qui n'avons cessé de combattre en faveur des principes de la minorité de la commission, nous nous réjouissons que la haute impartialité du chef de l'État ait autorisé la publication au *Moniteur* du rapport de la minorité. Chacun sait, en effet, aujourd'hui, que la minorité, en demandant la diminution graduelle des haras, avait en vue de reporter au chapitre des primes à l'industrie particulière les sommes énormes employées forcément à la rétribution des fonctionnaires d'une machine gouvernementale ; et cette industrie privée n'est autre, que nous sachions, que celle de l'éleveur, celle du paysan. On se rappelle d'ailleurs, que la minorité ne demandait pas l'augmentation du budget des courses. Le rapport de M. Walewski constatait si bien cette vérité, qu'il disait en parlant de la minorité : « Elle termine par l'exposé de son système,

caressé de longue date, de convertir en primes toutes les allocations portées au budget ! » Après cet aveu, nous aurions peut-être le droit de déplorer que le rapport signalât les tendances de la minorité comme contraires aux intérêts populaires, les seuls dont les hommes indépendants qui la composaient se soient préoccupés.

Le rapport ajoutait : « La minorité voudrait supprimer les haras. S'ils disparaissaient tout à coup, l'on verrait bientôt la remonte de la cavalerie compromise, la production devenir inférieure, et, comme le dit le rapport de la majorité, malgré les primes les plus séduisantes, l'on verrait se substituer aux étalons de l'État les reproducteurs les plus défectueux. Bien peu d'étalesonniers auraient le courage de mettre une grosse somme à l'acquisition d'un père de mérite, et s'il s'en trouvait en dehors des éleveurs de pur sang, on les verrait inmanquablement vendre leurs étalons au premier acheteur étranger qui leur offrirait un léger bénéfice. Nos meilleurs chevaux seraient vendus à l'Italie, à l'Allemagne, à la Belgique, à l'Espagne, et jamais l'on ne trouverait d'éleveur assez hardi pour aller en Angleterre ou en Syrie chercher les étalons qui manquent et que les haras leur fournissent aujourd'hui. »

Nous avons sous les yeux les conclusions de la minorité, et nous ne pouvons y découvrir ce vœu d'une disparition immédiate ; nous voyons au contraire que ce n'est que graduellement qu'on proposait de supprimer les établissements de l'État, et là où l'industrie particulière tendrait à se substituer à ces derniers. Cette méprise sur les intentions de la minorité est d'ailleurs sans gravité, puisque chacun est à même de vérifier ce que nous avançons. Nous ne recommencerons pas la discussion, et nous ne dissiperons pas de nouveau les craintes chimériques, renouvelées dans le rapport que nous examinons. Nous croyons que les primes seraient, en effet, assez « séduisantes » et que l'intérêt de l'éleveur seul suffirait pour lui faire conserver un capital dont il pourrait toucher de gros intérêts.

M. Walewski se ralliait ensuite à l'idée de la minorité d'opérer les achats pour la cavalerie à cinq ans et à un taux plus rémunérateur ; il laissait entrevoir même, le jour où on pourrait supprimer les dépôts de remonte ; ce qui, comme on l'a vu, est tout à fait conforme à nos idées.

Nous arrivons ensuite au programme d'organisation proposé par M. le ministre d'État, et nous voyons que si d'un côté on diminue le nombre des étalons nationaux, tout en créant deux dépôts nouveaux en Savoie, on augmente néanmoins le personnel de l'administration ;

que si, d'une part, on supprimait la jumenterie de Pompadour, d'une autre on achète à deux ans les étalons destinés à la remonte des haras. Cette mesure, que le rapport regardait comme « bien simple, » nous paraît, à nous, qui avons cependant quelque habitude du cheval, d'une difficulté énorme dans l'exécution. Il est fort difficile, en effet, pour ne pas dire impossible, même avec les hautes capacités de MM. les officiers de haras, de juger à deux ans ce qu'un cheval sera à cinq !

En opérant ainsi, vous vous placez dans cette alternative, ou de prendre les chevaux bons et mauvais que vous aurez retenus à deux ans, ce qui, vu le déchet, les mettra à un prix de revient presque égal à ceux provenant de vos jumenteries, ou de les laisser pour compte à l'éleveur s'ils tournent mal, ce que vous ne pouvez pas faire sans le tromper. En outre, vous mettez l'industrie privée dans l'impossibilité de trouver, après vos achats, des étalons de mérite, et vous arriverez forcément à primer de mauvais reproducteurs. Cette mesure d'achat à deux ans devant avoir pour résultat de faire castrer de bonne heure les animaux refusés par vous, vous prouverez ce que nous ne cessons de répéter, à savoir, que votre système de conciliation est impraticable. Du reste cette idée n'a pas été mise à exécution et nous pensons qu'on y a renoncé.

Le chapitre des encouragements est augmenté de 600,000 fr. Sur cette somme il faut, dit le rapport : primer étalons, poulinières, pouliches, les chevaux dressés et castrés de bonne heure, encourager les courses au trot et avec obstacles, subventionner de nombreuses écoles de dressage et d'équitation. Voilà certes un budget qu'il ne sera pas facile d'équilibrer pour que les résultats deviennent efficaces. La tâche nous paraît énorme et les moyens bien faibles. Lorsque nous voyons les haras s'occuper non-seulement de la reproduction chevaline, mais encore vouloir former des écuyers et des cochers, nous croyons qu'il serait plus prudent de demander dès maintenant des allocations plus considérables. En supposant ces sommes accordées par le conseil d'État et par les Chambres, on verrait du moins si le nouveau système peut produire des résultats nouveaux.

Voici encore un point qui nous avait paru gros de difficultés : « Le directeur général des haras est autorisé à visiter les dépôts de remonte et à présenter ses observations sur les dépôts dans des rapports officiels au ministre d'État et au ministre de la guerre. » Cette situation, disons-le, deviendrait impossible ; car, enfin, il faut admettre que les

rapports de MM. les officiers généraux des remontes pourront se trouver en désaccord avec ceux du directeur général des haras ; et, dans le cas d'une enquête contradictoire inévitable, qui est-ce qui sera juge entre les deux administrations ? Déjà, à une autre époque, on avait voulu confondre en une seule direction ces deux grandes puissances, dont l'une représente la production et l'autre la consommation, et on avait dû y renoncer, vu les conflits de toute sorte qui surgissaient chaque jour. Ce qui prouve, d'ailleurs, que nos appréciations étaient justes à ce sujet, c'est que ce projet n'a pu encore être mis à exécution. Il rencontre, dit-on, une opposition sérieuse chez M. le Ministre de la guerre.

A la même date, le *Moniteur* contenait la nomination du général Fleury, aide-de-camp et premier écuyer de l'Empereur au poste de Directeur général des haras. Quoique cet officier supérieur ait fait partie de la Commission de 1852 où, par son vote, il avait reconnu que l'État devait diminuer son action dans la production, il refusa de faire partie de celle de 1860. Pressentant déjà peut-être la possibilité de son entrée dans la combinaison qui devait surgir du débat, il se réservait, par ce refus, une entière liberté d'action. Le nouveau Directeur général succédait à un simple chef de division, M. de Belleyme, qui n'était point un homme de cheval, mais qui s'était montré bon administrateur et qui avait hérité du rôle, si ce n'est du titre de son prédécesseur, M. Gayot. Administrateur habile, hyppiatre distingué, M. Gayot, par les études qu'il avait faites, était, plus que beaucoup d'autres, en situation de donner une bonne direction à l'élevage. Mais il était, avant tout, l'homme de l'administration, et ne songeait guère qu'à lui donner de l'importance au détriment de l'industrie privée. Le grand acte qui signala la direction de M. Gayot, ce fut la création dans le Midi d'une famille dite anglo-arabe. Il s'était formé antérieurement, dans la plaine de Tarbes, une famille arabe, qui, si on l'eût augmentée et conservée pure à l'aide de reproducteurs orientaux, aurait pu améliorer sensiblement les chevaux de cette région. La pensée de M. Gayot, en les transformant, était d'augmenter la taille des chevaux du Midi par le croisement de la jument arabe et de l'étalon anglais. De cette alliance naquit le reproducteur anglo-arabe. Que serait-il résulté à la longue de l'emploi de cette nouvelle souche, c'est ce qu'il est peut-être facile de prévoir, mais enfin le temps ayant manqué pour compléter l'expérience, on ne peut à cette heure affirmer qu'une seule chose, c'est qu'on dépensa beaucoup d'argent pour ne récolter que

ment sache que l'éleveur est disposé à marcher en avant, qu'il veut être traité, non en mineur, mais en homme libre, et que du jour où il verra tomber les institutions qui lui rappellent le temps de sa servitude, il répondra aux espérances qu'on est en droit d'attendre des citoyens sur lesquels reposent en partie, l'avenir de notre agriculture.

GUY DE CHARNACÉ.

LA CAMPAGNE DE 1860

SOUVENIRS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE¹

XXIV

Je reçus, vers la même époque, un grand nombre de lettres, de tous les coins de l'Allemagne et de la Suisse, d'officiers qui désiraient prendre du service dans l'armée méridionale.

On peut se figurer sans peine quelle impression elles produisaient sur moi, et toutes ces lettres me prouvaient combien on connaissait peu, en Europe, la véritable situation de l'Italie.

Je reçus aussi des lettres d'une dame allemande, qui me conjurait de lui donner des nouvelles d'un officier garibaldien, qu'elle avait connu à Milan et qui lui inspirait un tendre intérêt. Elle me priait de lui faire connaître s'il était mort ou blessé.

Me trouvant à table avec l'infidèle, qui était gros et gras, au moment où une nouvelle lettre de la dame me parvint, je nommai, sans y penser, la ville du Rhin d'où la lettre était arrivée.

L'officier devint rouge comme du feu, et me dit :

« Colonel, vous avez ouvert une lettre qui m'était adressée. » — Pour toute réponse, je la lui fis passer. Elle était écrite en allemand, et l'officier n'en savait pas le premier mot.

Il me rendit ma lettre, je lui fis des reproches sur sa paresse,

¹ Voir la *Revue germanique* des 1^{er} et 16 mai, 1^{er} et 16 juin, 1^{er} juillet et 16 août 1862.

le priant instamment de donner de ses nouvelles à une belle éplorée.

Il me le promit; dix jours s'écoulèrent; nouvelle lettre de la dame, qui m'accablait de reproches, et m'adjurait de lui répondre.

J'allai trouver l'infidèle, je lui fis écrire sa lettre, séance tenante, et j'y ajoutai moi-même quelques lignes.

Le tout parvint heureusement à son adresse, et peu de temps après, je reçus une lettre de remerciements de la dame en question.

Les officiers de l'armée méridionale, qui ne songeaient qu'à entrer au service du Piémont, interprétaient tout ce qui venait de ce côté, dans un sens favorable à leur esprit, d'autant mieux qu'ils ignoraient l'état réel des choses.

Je me rappelle la satisfaction qu'éprouvaient ces officiers, à la lecture d'une lettre du général della Rocca à Garibaldi, à la date du 3 novembre — par laquelle le général disait qu'il avait reçu du Roi l'ordre d'exprimer en son nom, à l'armée méridionale, toute la satisfaction que Sa Majesté avait éprouvée de la bonne tenue de l'armée méridionale.

Et cependant, au moment où cette lettre fut publiée, Victor-Emmanuel montra bien par son abstention à la revue du 6 novembre, et par la revue qui fut décommandée pour le 7, qu'il n'avait nul désir de voir de près l'armée méridionale.

Enfin, une ordonnance royale, à la date du 11 novembre, contre-signée par Cavour et Fanti, régla les principales questions dont la solution était pendante.

Les volontaires présents sous les armes devaient former une division particulière de l'armée régulière, en vertu d'une capitulation de deux ans pour les sous-officiers et soldats. Les officiers garderaient leur ancienneté entre eux, et leur avancement aurait lieu dans leur corps.

Une commission mixte assignerait les grades et l'ancienneté des officiers des corps de volontaires, en se réglant sur les services rendus, et les antécédents des officiers.

Le gouvernement se réservait la nomination ultérieure des officiers des corps de volontaires dans l'armée régulière, de telle sorte que les droits des officiers de l'armée régulière ne fussent point méconnus.

Le 12 novembre, parut une nouvelle ordonnance du Roi, qui assurait aux officiers, sous-officiers et soldats que leurs blessures rendaient impropres au service, le bénéfice de la loi piémontaise sur les pensions de retraites.

Les sous-officiers et soldats qui demanderaient leur congé, retourneraient gratuitement dans leurs foyers, soit par mer, soit par les voies ferrées, et recevraient une gratification de trois mois de solde.

— Pour les officiers, elle serait de six mois de solde; mais ils ne toucheraient pas de frais de route.

Les officiers, sous-officiers et soldats des gardes nationales mobiles (du royaume de Naples), qui comptaient dans l'armée méridionale, recevraient une gratification d'un mois de solde.

La gratification, pour les corps de volontaires proprement dits, fut portée plus tard, sur diverses plaintes, de trois mois de solde, à six mois.

Voyons maintenant quel effet ces mesures produisirent sur les officiers de l'armée méridionale.

La création d'une commission chargée d'examiner les titres des officiers, excita de grands mécontentements.

Ceux qui se plaignaient le plus de cette mesure, étaient précisément ceux qui n'étaient pas très-sûrs de leurs états de service.

Personne ne voulait entendre parler d'une commission mixte, composée d'officiers généraux des deux armées.

« Comment, disaient les mécontents, les gardes nationales mobilisées en 1859, dans l'Émilie et les Romagnes, qui n'avaient pas plus de deux mois de service, ont été incorporées dans l'armée régulière, ainsi que leurs officiers, et Dieu sait où on avait été les chercher !

» Il ne vint à l'esprit de personne de les soumettre à un nouvel examen. Ils avaient rempli leur devoir ; cela suffisait.

» Et nous, qui avons lutté pendant des mois entiers, exposés à l'intempérie des saisons et au feu de l'ennemi, nous, qui avons conquis la Sicile et Naples au bénéfice des Piémontais, il faudrait nous soumettre à leur bon plaisir, et leur accorder le droit de décider tout à loisir si nous avons mérité nos grades, oui ou non !

» Et c'est Fanti qui se fait le promoteur d'une pareille mesure ! — Fanti qui est animé d'une basse jalousie à l'égard de Garibaldi ! — Fanti, qui, dans l'Italie centrale, a fait des majors et des capitaines de tailleurs et de gantiers !

» Qui nommera cette commission ? — Qui peut nous garantir qu'on ne choisira pas dans l'armée méridionale, pour en faire partie, des hommes tout dévoués au Piémont, et peu jaloux de se mettre en lutte avec leurs co-associés ? »

Les modérés répondaient qu'une épuration était nécessaire; que des commandants supérieurs s'étaient laissés aller, dans ces derniers temps, à accorder des avancements que rien ne justifiait, et que Garibaldi avait ratifiés ou par lassitude, ou par bonté d'âme.

La commission, quant à l'armée méridionale, ne serait composée que d'hommes d'élite, dont la droiture et la justice étaient connues de tous.

On ajoute encore à cette occasion, qu'un certain nombre de généraux avaient profité du moment où Garibaldi allait s'embarquer, pour se faire donner le titre de *généraux de division* (général-lieutenant).

Leurs mérites avaient été pesés par l'amitié, et l'on cherchait en vain à découvrir par quels services exceptionnels ils avaient pu mériter cette faveur.

Remarquons, en passant, que la commission mixte n'a jamais été réunie, et que les mesquineries et les criailleries des Piémontais à l'égard des officiers de l'armée méridionale ont enfin lassé le lion de Caprera, qui pendant quelques jours, est venu au Parlement de Turin dire à ses ennemis leurs vérités ¹.

Le 9 novembre, Sacchi arriva, sitôt que Garibaldi fut parti. Il était porteur d'un ordre de Sirtori qui lui déférait le commandement de la 15^e division, à laquelle sa brigade était réunie.

Mon départ n'étant pas urgent, je convins avec lui de rester pour le licenciement de nos troupes, et il retourna pour une huitaine de jours à San-Leucio.

Sirtori prescrivit, conformément à l'ordonnance royale du 12 novembre, que des listes fussent dressées, dans tous les corps, des hommes qui désiraient rentrer dans leurs foyers, et des ports où ils désiraient s'embarquer.

J'avais déjà fait commencer ce travail, avant même d'en avoir reçu l'ordre de Sirtori, tant j'étais sûr que cette mesure allait être mise à exécution.

Il aurait fallu, avant tout, qu'on n'obligeât pas Garibaldi à quitter l'Italie méridionale.

Il eût été nécessaire, aussi, de laisser à notre armée son équipement

¹ Le *Moniteur* du 29 mars contient les lignes suivantes : La mesure dont parlaient les journaux de Turin est aujourd'hui réalisée. Un décret royal, publié hier, prescrit la fusion de l'armée méridionale dans l'armée régulière. L'article 1 porte que le corps des volontaires italiens est dissous. Les autres articles indiquent les dispositions spéciales à prendre pour l'incorporation des officiers volontaires dans l'armée. — *Moniteur* du 29 mars 1862. — *Note du traducteur.*

particulier, auquel nos soldats tenaient beaucoup, tandis que l'uniforme piémontais leur agréait médiocrement.

Plus tard une fusion aurait été possible entre les deux armées, par un échange réciproque de ce que chacune d'elles pouvait avoir de mieux combiné pour son équipement.

Il ne s'agit pas de *piémontiser* l'Italie et de croire qu'on arrivera ainsi à l'unité nationale.

Beaucoup de personnes, connaissant parfaitement la situation, pensent, au contraire, que cette *piémontisation* est tout à fait contraire à la véritable unité italienne.

Un grand nombre d'officiers de ma division désiraient beaucoup avoir mon portrait. Je dus, pour les contenter, faire faire un grand nombre de petits portraits photographiques.

J'eus occasion de voir de près, à Naples, les menées des muratistes, qui s'adressaient de préférence aux étrangers, qu'ils croyaient plus faciles à capter, et qui devaient, pensaient-ils, mieux accueillir les avances des muratistes, qui leur assureraient de la besogne.

J'avais encore trois chevaux de selle, que j'expédiai à Naples, sous la garde de Commundi, dans l'espoir d'en avoir un bon prix.

Mais le grand nombre de chevaux mis tout à coup en vente à Naples, en avait fait tomber le prix d'une manière considérable, et il était impossible d'en tirer quelque chose sans une connaissance approfondie de la ville.

L'abaissement des prix avait été provoqué aussi par une lettre du général della Rocca à Sirtori, qui revendiquait, au nom du gouvernement piémontais, la possession de tous les chevaux de troupe, abandonnés par les Napolitains lors de la reddition de Capoue, et dont les garibaldiens s'étaient, disait-il, indûment emparés.

Sirtori qui, dans ce moment-là, était dévoué, corps et âme, au Piémont, fit connaître cette lettre aux commandants de brigades et ordonna de faire des recherches dans ce but.

J'y répondis comme je le devais, et bientôt après circula la nouvelle que Fanti réclamait, au nom du gouvernement, tous les chevaux portant la marque des troupes napolitaines, de quelque provenance qu'ils fussent.

Vraie ou fausse, cette assertion eut tout d'abord pour résultat d'empêcher la vente des chevaux qui se trouvaient dans cette catégorie, et, qui, par les faits de guerre, étaient devenus la propriété légitime des officiers garibaldiens.

Enfin, ne pouvant emmener mes chevaux, dont le transport m'aurait

coûté une somme énorme, je me décidai à les vendre avec leur harnachement, pour 1,200 fr. à l'un de mes officiers qui, étant décidé, quoi qu'il arrivât, à rester au service, devait pouvoir en tirer parti.

Ils valaient certainement 3,000 fr. au minimum.

Une cause que je n'ai point mentionnée encore, retenait un grand nombre de nos officiers au service.

C'étaient les liaisons qu'ils avaient contractées à Naples.

Lorsqu'on passait, soit à pied, soit à cheval, par les rues de Naples, et qu'un hasard fortuit nous ramenait plusieurs fois sous le même balcon, s'il s'y trouvait une belle qui ne fût pas encore pourvue, il n'était pas rare de voir un ambassadeur, venir de la maison même, offrir au passant de monter, de la part du père, de la mère, ou de tous les deux.

Pareille chose m'est arrivée. Quoique je sois marié, et que j'aie pour la bigamie l'horreur qu'on doit éprouver, j'aurais répondu avec plaisir à une invitation si empressée ; mais les affaires absorbaient tout mon temps.

Türr était revenu à Caserte avant de s'embarquer pour Gênes, afin de se retirer à Milan. J'allai le voir et le trouvai avec Klapka, que je n'avais pas revu depuis 1856, et nous fûmes heureux de renouer une si vieille amitié.

Nous avons trop peu de temps pour qu'il pût me parler longuement de ses projets politiques.

J'appris plus tard qu'il était question de prendre les principautés danubiennes comme base d'une insurrection qui devait éclater en Hongrie, en 1861.

Quelque temps après, Klapka était bien revenu de ses illusions.

On pouvait suivre jusqu'à Paris la trame de toutes ces complications politiques, et, pour mon compte, j'ai toujours été étonné de voir des hommes de génie se laisser prendre à ces manœuvres, après avoir déjà été dupés du même côté.

La situation de l'armée méridionale était devenue fort désagréable, et je souhaitais d'autant plus vivement pouvoir bientôt me retirer.

L'indiscipline faisait chaque jour des progrès énormes. Les hommes qui avaient rendu leurs armes et qui n'attendaient plus que leur embarquement, ne se considéraient plus comme soldats. Ils s'accordaient des permissions à eux-mêmes, organisaient des trains de plaisir sur Naples, et une garde nombreuse, placée à la gare de Caserte, était impuissante à prévenir ces désordres.

Les officiers n'apportaient plus de zèle à leur service, parce qu'ils considéraient que tout était fini.

Un beau jour, Sirtori m'adressa une dépêche électrique pour me prévenir que des bataillons entiers de la division Avezzana avaient déserté, avec armes et bagages, d'Avellino, se dirigeant vers Naples ou Salerne, et il m'invitait à prendre les mesures nécessaires pour les ramener à leur poste.

J'envoyai immédiatement des détachements dans les directions indiquées. L'officier qui les commandait, revint au bout de quelques jours, et m'apprit que ces soi-disant déserteurs étaient des gardes nationales mobilisées du Principat et des Calabres.

Ces hommes rentraient chez eux, munis de congés en bonnes formes et ayant touché leur mois de solde comme indemnité.

Il ne pouvait être question de les arrêter, et l'officier se borna à donner connaissance au commandant supérieur des gardes nationales, à Salerne, du retour de ces hommes dans leurs foyers.

Les corps qui avaient conservé leurs armes, comme la légion anglaise, par exemple, nous occasionnaient encore de bien plus graves embarras.

Ils exécutaient des feux de peloton des fenêtres de leurs casernes, sans s'inquiéter où pourraient porter leurs coups; le tout pour leur plaisir particulier.

Lorsque les patrouilles de garde arrivaient, tout était évacué, et les chambres vides.

Le paiement de la solde ne se faisait plus d'une manière régulière, depuis que les Piémontais s'étaient emparés, à Naples, de la direction des affaires; et ceci rendait le maintien de la discipline plus difficile encore.

Il semblait, qu'en toutes choses, les Piémontais voulussent encore aggraver les difficultés de la situation, et provoquer des désordres de tout genre dans l'armée méridionale.

Les rapports entre les officiers piémontais et les officiers garibaldiens s'envenimaient de plus en plus; la foule de Naples prenait parti pour les garibaldiens, et dans plusieurs rixes qui eurent lieu à Naples, vers la fin de novembre, le peuple et les garibaldiens firent cause commune contre les gendarmes piémontais.

Ce sentiment d'aversion se fit jour jusque dans les théâtres de Caserte.

La troupe qui y jouait était insignifiante, et le spectacle était dans la salle.

Pour les officiers, c'était différent. Ils voulaient attendre qu'on fit justice à leurs droits. Mais, ne conservant pas de soldats sous leurs ordres, leur position devenait beaucoup plus délicate. Que sont des officiers sans soldats ? Quelle figure feraient-ils ?

300 officiers ayant à jouer aux soldats avec 86 hommes ; pas même le nombre nécessaire pour leur fournir des brosseurs !

Pour moi, il me semblait qu'il était de l'honneur de tous que les officiers de l'armée méridionale quittassent le service en même temps que leur grand général.

Pactiser avec les Piémontais, après que Garibaldi s'était retiré, me semblait une chose indigne d'abord, irrationnelle ensuite. — La meilleure politique à suivre, pour assurer le présent et l'avenir, c'était, me semblait-il, de suivre l'exemple de Garibaldi.

Mais les conseils donnés ou demandés sont rarement suivis.

Les miens eurent le même sort.

Beaucoup d'officiers disaient que leur détermination était prise, d'autres, qu'ils ne savaient que faire, qu'ils préféreraient attendre, qu'ils auraient toujours la ressource de donner leur démission.

Ils restèrent, et bientôt les dépôts de l'armée méridionale ne furent plus composés que d'officiers qui furent dirigés sur le Piémont.

Les officiers de la 15^e division eurent Mondovì pour résidence. Ils furent accablés dans ces dépôts de toutes les disgrâces possibles, et apprirent à connaître toute l'étendue du mal que la presse de Cavour fait à l'armée méridionale, en la calomniant aux yeux de l'Italie et de l'Europe d'une manière déplorable.

Mais ces iniquités, même, affermirent chez un grand nombre d'officiers le sentiment de leurs droits, et les poussèrent à réclamer d'autant plus vivement la justice qui leur était due.

Je reçus de Catenacci, le 25 novembre, la nouvelle que mon congé était arrivé. Je touchai, le même jour, les arrérages de solde qui m'étaient dus, et, le 26 au matin, je quittai Caserte, après avoir promis à Sacchi de venir le voir encore une fois avant mon départ, et le même jour, j'étais établi dans mon appartement de la rue de Tolède, à Naples.

XXV

Je trouvai, en arrivant à Naples, des lettres de famille et de quelques amis, qui désiraient prendre du service dans l'armée méridionale et me consultaient à ce sujet.

Je remis aussi à de Boni, un de mes amis, ma lettre d'adieu à Garibaldi, et il me promit de la lui faire parvenir à Caprera.

Le 27, je retournai à Caserte, prendre congé de Sacchi et de mes officiers d'état-major. Je n'avais pu, à mon grand regret, revoir les officiers de la brigade Milano, dont la musique me donna une sérénade sous mes fenêtres, le 25 novembre, à Caserte.

Le même soir, éclata une nouvelle rixe entre la légion anglaise et les troupes italiennes. Les Anglais avaient leurs armes ; les Italiens, qui étaient désarmés, leur répondirent à coups de pierre, et repoussèrent les Anglais jusque dans la cour du château.

Ils s'y barricadèrent, et déjà les Italiens se préparaient à forcer leurs retranchements, lorsque Sacchi parvint à apaiser ce tumulte.

Les incidents, du reste, ne manquaient pas.

Toute la garnison piémontaise de Naples prit les armes dans la soirée du 26 novembre.

On avait annoncé, pour ce jour-là, une révolution provoquée par les garibaldiens et la populace de Naples.

Je ne sais ce qui avait pu donner naissance à ce bruit.

Probablement les Piémontais eux-mêmes. Ils souhaitaient une émeute par-dessus tout, et leur conduite, à l'égard de l'armée méridionale, avait été calculée dans ce but.

Ils espéraient que la patience échapperait aux garibaldiens.

C'eût été fort commode, en effet, de faire mitrailler sur les places de Naples quelques milliers d'hommes sans défense. Le général, qui aurait trouvé cette ingénieuse manière de réprimer l'anarchie et d'alléger les charges du trésor, en aurait été largement récompensé par Cavour.

Sirtori adressa, le 26 novembre, un ordre du jour à l'armée méridionale, qui ne témoignait pas de beaucoup de tact et d'une grande sympathie pour ses compagnons d'armes.

Il était si occupé que je ne pus le voir, ne voulant pas faire anti-chambre pendant une heure.

Je ne m'y étais pas soumis pour d'autres ; ce n'était pas la peine de commencer pour lui, et je partis sans avoir revu Sirtori.

Je touchai, le 28 novembre, les 3,600 francs qui me revenaient pour mes six mois de solde ; j'achetai quelques bagatelles en corail et un livre pour ma femme et ma fille ; quelques photographies de Garibaldi, admirablement réussies et j'échangeai un dernier adieu avec la contessa que je rencontrai dans toutes ces courses.

Le 29 novembre, jour que j'avais fixé pour mon départ de Naples,

je m'embarquai à cinq heures du soir sur le *Zouave de Palestro*, bâtiment sur lequel Pegorini avait retenu mon passage.

Nous levions l'ancre à trois heures et demie, et je me séparais de Pegorini et de Catenacci, qui restaient à Naples.

Je fus saisi bientôt après d'un ennui mortel, et cette fâcheuse disposition fut encore aggravée par le mal de mer.

Le bateau était une véritable coquille de noix, la mer assez rude, la traversée peu agréable, et j'arrivai à Livourne avec un certain plaisir.

Le bâtiment, restant pendant la nuit à l'ancre dans le port, je descendis à terre avec mon domestique, et nous échappâmes ainsi à l'ennui de passer une nuit de plus à bord.

Le 1^{er} décembre, nous nous réembarquâmes à huit heures du matin, et nous arrivâmes enfin à Gênes à cinq heures du soir.

Après un séjour de quarante-huit heures dans l'ancienne cité des doges, je repris le chemin de fer et me dirigeai vers Milan.

Lorsqu'on arrive à la station de Magenta, la halte est toujours assez longue, afin de favoriser une industrie qui a pris naissance en 1859.

D'innombrables gamins se précipitaient à la portière des wagons ; ils offraient aux voyageurs des boutons français et autrichiens, des aigles, des balles de fusil, et autres objets aussi intéressants.

Les prix étaient réglés d'après une sorte de convention passée entre eux, j'imagine, et je n'ai pas remarqué de grandes fluctuations dans les prix demandés.

J'avais pour compagnons de voyage une Anglaise et son mari.

La dame marchanda une foule de choses, et finit par acheter un bouton français du prix de quinze centimes.

Une aigle magnifique, provenant d'un schacko ou d'une sabretache, lui faisait grande envie ; mais, comme on lui en demandait un franc, elle appela la politique à son secours, et refusa d'acheter l'aigle en question sous prétexte qu'il était autrichien.

Elle ne borna pas son ambition au trophée qu'elle venait d'acquérir ; elle voulut aussi emporter un souvenir du champ de bataille, une parcelle de ce sol sacré.

Son époux, rouge fils d'Albion, se précipita hors du wagon et lui rapporta une motte de terre tout humide, sur laquelle croissaient trois ou quatre brins d'un gazon chétif ; puis, le train se remit en mouvement.

Nous arrivâmes à quatre heures dans la capitale de la Lombardie. Je descendis à un hôtel que Catenacci m'avait recommandé, et je retrouvai à Milan une foule de personnes de connaissance.

Le père de Vigo vint me voir, et me donna de bonnes nouvelles de son fils, qui était retourné à Naples.

Le frère de Catenacci me conduisit le soir à la Scala, que je vis pour la première fois. Ce théâtre célèbre ne me plut pas beaucoup. La scène me parut trop éloignée du public.

Je terminai ma soirée au café de la Renaissance, à parler de Catenacci avec son frère, et à boire avec lui quelques bouteilles de vin.

Le 5 décembre, je quittai Milan, à dix heures du matin, vivement touché du bon accueil que j'y avais trouvé.

XXVI

De Monza, j'atteignis rapidement Camerlata, et je dus attendre là, de midi à cinq heures, le départ du courrier de la Suisse.

J'avais eu une série non interrompue de mauvais temps, depuis le 30 novembre.

Lorsque j'atteignis le territoire helvétique, le 5 décembre, le temps s'éclaircit et le ciel se constella d'étoiles.

Mon cœur tressaillit de joie, lorsque la lune, en se levant, baigna d'une lumière argentée les hautes cimes des Alpes.

J'arrivai à minuit à Bellinzona; la neige recommença à tomber vers le matin, à Faido, et, en arrivant à Airolo, nous dûmes échanger notre voiture contre un traîneau.

Mon compagnon de voyage, de son état marchand de chapeaux de paille, n'avait pu, sous mon manteau, entrevoir ma chemise rouge; il voyait bien que j'étais militaire, mais comme j'avais pu être au service du pape ou à celui de François II, il parla de la guerre avec une grande circonspection, et des malheurs des Napolitains et des soldats du pape avec beaucoup de ménagements.

Lorsque je lui eus fait connaître de quel côté j'avais servi, mon belliqueux compagnon de voyage changea de ton, et, au moment où il parlait avec le plus de vivacité, et sans le moindre ménagement, « des défenseurs du trône et de l'autel, » soudain notre traîneau versa, comme si le Ciel avait voulu nous punir des imprécations anti-chrétiennes que je venais d'entendre.

Nous étions sur le bord d'un abîme, dans lequel il n'eût pas été agréable de tomber.

Nous enlevâmes le traîneau, le cheval n'était pas blessé, et nous pûmes continuer notre route.

Le temps était froid, mais le soleil brillait radieux.

Nous atteignîmes l'hospice sans autre mésaventure, et après nous y être reposés, nous nous dirigeâmes vers Andermatt.

Arrivés là, nous pûmes remonter en voiture ; à Fluelen, je m'embarquai pour Lucerne, où j'arrivai à huit heures du soir.

J'aurais pu être le 7 à Zurich ; mais j'avais annoncé mon retour pour le 8, et je préfèrai attendre.

Je passai la nuit à Aarau, où j'avais quelques personnes à voir, et j'envoyai une dépêche électrique chez moi, afin qu'on m'amènât ma petite fille à Aarau.

Elle y arriva peu de temps après, avec une de ses tantes, et le lendemain, 8 décembre, je me retrouvai chez moi, près de ma femme, qui, faible et souriante, me montrait, au chevet de son lit, mon portrait, et, dans ses bras, une seconde petite fille, vieille de trois semaines.

Je passai tout le reste du mois de décembre à me remettre de mes fatigues, et nous célébrâmes joyeusement, en famille, les fêtes de Noël.

Je me remis au travail avec la nouvelle année.

J'entrepris l'histoire de la campagne de 1860 ; j'écrivis ces « *Souvenirs* ; » j'étudiai plus à l'aise toutes les questions que j'avais rapidement esleuées pendant la campagne.

Garibaldi était retourné à Caprera, avec l'espoir de voir au printemps de 1861 tous ses volontaires se serrer de nouveau près de lui.

Il s'était fortement prononcé contre l'annexion de l'Italie méridionale au Piémont, parce qu'il jugeait nécessaire que tout le peuple italien fût armé pendant l'hiver 1860-1861, afin de recommencer la lutte au printemps de 1861, pour le complément de l'Unité nationale.

Mais lorsque Cavour lui donna à choisir entre cette alternative, ou de combattre Victor-Emmanuel, c'est-à-dire la guerre civile, ou sa retraite à lui, — Garibaldi, — il n'hésita pas et alla se réfugier à Caprera.

Il espérait que Cavour et Fanti continueraient l'œuvre qu'il avait commencée, et veilleraient « à l'armement général. »

Il dut bientôt renoncer à ses illusions, et s'apercevoir que l'Italie ne serait pas en mesure de commencer la lutte au printemps de 1861.

Les officiers de l'armée méridionale étaient cantonnés dans des dépôts, au fond de quelques petites villes du Piémont, et, pourrait-on le croire? on n'était occupé à Turin que du moyen de s'en débarrasser.

S'il avait été sérieusement question d'armer l'Italie, — non pas seulement le million d'hommes que Garibaldi demandait, — mais les 300,000 hommes de Fanti, comment aurait-on songé un instant à se priver du concours de plus de 1,000 officiers¹, capables de rendre de bons services.

Il avait été convenu, ou à peu près, parmi les Hongrois qui avaient fait partie de l'armée méridionale, qu'une expédition organisée en Italie, aiderait la Hongrie dans son prochain soulèvement, annoncé pour le printemps de 1861.

On pensait pouvoir procéder ainsi : Prendre pour base d'opération les provinces danubiennes, ou bien opérer un débarquement en Dalmatie. Il était bien entendu que l'Italie déclarait la guerre à l'Autriche en 1861, pour délivrer Venise. On admettait aussi que, la guerre étant menée par Cavour, Garibaldi et ses volontaires se trouvaient disponibles, et étaient en mesure d'appuyer, soit un débarquement en Dalmatie, soit un soulèvement dans les provinces danubiennes.

Voilà pourquoi on cherchait à conserver si soigneusement cette légion, soi-disant hongroise; pourquoi Garibaldi avait donné à Türr ses deux batteries d'artillerie.

On spéculait sur la noblesse bien connue du caractère de Garibaldi, en lui disant que les Hongrois, ayant versé leur sang pour l'Italie, il était trop juste que l'Italie, à son tour, combattit pour la Hongrie.

On a pu remarquer, par ce que j'en ai dit, qu'il ne régnait pas un grand enthousiasme parmi les volontaires de Garibaldi en faveur de la Hongrie; et il est fort douteux pour moi que le dictateur eût réussi dans cette expédition.

Garibaldi n'aurait pas tardé à se convaincre que la liberté pour

¹ 1,000 officiers pour 14 à 15,000 hommes, chiffre officiel des troupes garibaldiennes à la revue du 6 novembre; c'est beaucoup.

Un officier pour quinze hommes, que restait-il alors aux sous-officiers? — *Note du traducteur.*

laquelle il avait combattu en Italie et la liberté hongroise, ou plutôt magyare, étaient les deux antipodes.

De plus, les affaires d'Italie, telles qu'elles se sont dessinées depuis l'automne 1860, ne permettront pas de longtemps à Garibaldi d'aller porter ailleurs la reconnaissance de l'Italie.

Qu'on me permette de terminer ce travail par quelques réflexions sur l'armée italienne, et sur le corps de volontaires, envisagés d'une manière générale.

L'armée méridionale était, selon moi, une armée toute d'initiative.

Le Piémont aurait pu difficilement jeter, au printemps de 1860, une division en Sicile pour y soutenir l'insurrection.

Il est fort douteux qu'elle eût abouti sans le secours de Garibaldi et de ses bataillons qui, en grossissant de jour en jour, donnaient à l'insurrection sicilienne un point d'appui, une force de cohésion et une impulsion qu'elle n'aurait pas eus sans eux.

L'Allemagne, comme l'Italie, tend à s'unifier.

Mais il n'est pas encore prouvé que l'Italie pourra supporter la centralisation piémontaise, et les plus grands esprits de l'Italie sont hostiles à cette expérimentation.

Tant qu'il y aura des ennemis extérieurs, on souffrira la dictature du Piémont. Mais je présume que, du jour où l'on n'aura plus rien à redouter de l'étranger, il s'opérera un mouvement très-marqué dans le sens de la fédération.

Au surplus, l'exemple de l'Italie ne prouverait rien pour l'Allemagne.

Les races latines sont plus portées que les nôtres à la centralisation, témoin la France ; de plus, les principales raisons d'être de la centralisation, sont de réunir, dans un même pouvoir, dans un moteur central les affaires étrangères, la guerre, et une bonne partie des finances.

Le pacte allemand ne répond à aucune de ces conditions.

Il n'y a pas d'armée allemande. Il y a des armées autrichiennes, prussiennes, bavaroises ; des divisions wurtembergeoises, hessoises, saxonnes, hanovriennes, badoises, etc., etc.

Une armée de volontaires allemands serait constituée d'une manière toute différente, et donnerait à l'Allemagne l'unité qu'elle cherche en vain, et pour laquelle elle se consume en efforts inutiles.

Cette armée serait beaucoup plus appropriée à la chose allemande ; elle serait composée d'Allemands et aurait rompu avec les anciennes traditions des armées régulières.

Une armée ainsi constituée formerait, après une campagne, un noyau admirable pour la formation d'une armée véritablement allemande.

Il en était de même en Italie.

L'armée méridionale aurait, certes, formé une armée bien plus nationale que l'armée piémontaise, et elle se serait trouvée beaucoup mieux qu'elle, en rapport avec le nouvel état de choses.

Je dois reconnaître, cependant, que l'inexpérience militaire de l'armée méridionale fut parfois très-gênante.

Tant qu'une armée est peu nombreuse, cette inexpérience est sans importance, parce que le courage, la bravoure, la valeur morale des troupes y suppléent.

Mais le manque d'instruction théorique et pratique devient beaucoup plus sensible par l'accroissement de l'armée ; car, ce qu'elle gagne en nombre, elle le perd en force morale.

Les officiers et sous-officiers d'un corps de volontaires doivent être choisis dans le corps même ; mais il est bon de placer à la tête des troupes un certain nombre d'officiers ayant servi dans une armée régulière, et qui sont plus aptes à occuper les grades supérieurs, à partir de celui de chef de bataillon.

Il faut éviter soigneusement l'encombrement des grades qui eut lieu dans l'armée méridionale et qui y occasionna beaucoup de désordres.

Il est nécessaire de tenir rigoureusement la main à ce qu'il n'y ait pas plus d'officiers que d'emplois.

Les armes spéciales sont aussi une très-grosse difficulté pour une armée de volontaires.

Il est facile de former des compagnies d'élite en prenant les meilleurs tireurs de l'infanterie.

Même les ouvriers du génie, les corps de pionniers sont faciles à organiser, parce qu'il se trouve toujours, parmi les volontaires, un grand nombre d'ouvriers terrassiers, maçons, etc.

Il ne faut pas s'embarrasser non plus du matériel complet des troupes du génie et d'un équipage de ponts, beaucoup trop embarrassants à transporter et à employer.

Dans une armée de volontaires, il faut compter beaucoup sur l'initiative personnelle des officiers, initiative qui croît en raison des difficultés à vaincre.

On pourrait désigner comme sapeurs les hommes les plus capables de chaque compagnie.

En réunissant ainsi les hommes d'élite de cinquante compagnies, on

aurait un corps de pionniers tout formé, assez nombreux pour suffire aux besoins d'une petite armée.

L'artillerie présente des difficultés beaucoup plus grandes. Elles ne sont pas insurmontables; toutefois, ce qu'il faut mettre en première ligne, c'est l'argent.

Dès qu'on a réuni une somme assez forte pour l'achat d'un matériel, il est facile de se le procurer.

Une artillerie nombreuse ne convient pas à une armée de volontaires. Deux pièces, pour mille hommes, suffisent.

Les batteries doivent être aussi réduites que possible, afin de n'avoir pas à les diviser.

Quatre pièces par batteries sont suffisantes.

Des pièces de calibre différent seraient un malheur et une faute, parce qu'elles exigent des munitions appropriées à chacune d'elles, et qu'on serait exposé à voir chômer telle ou telle pièce faute de munitions.

Les canons rayés semblent avoir été inventés pour les armées de volontaires, parce qu'on peut diminuer beaucoup le calibre de ces pièces sans réduire leur portée.

Une pièce rayée de 3 serait assez forte. La pièce rayée de 4 de l'armée française, est très-légère; mais, en la remplaçant par une pièce de 3, on gagnerait beaucoup pour le poids des munitions.

Une compagnie d'artillerie pour le service d'une batterie de 4 pièces, — soit 80 hommes, — a besoin d'être formée à l'avance et de s'exercer en dehors de l'infanterie.

Les grandes villes sont plus propres à la formation de l'artillerie, parce qu'il est plus facile d'y réunir le matériel nécessaire à l'instruction des troupes.

Dans les grandes villes, où le peuple se forme en compagnie d'infanterie, on pourra trouver sans peine quarante jeunes gens riches qui formeront un escadron de cavalerie.

Même chose pour de riches communes rurales.

Dans de petites villes, il y aura bien deux ou trois jeunes gens susceptibles de se monter. Il ne faudrait pas négliger cette ressource.

En les exerçant au maniement du sabre, du fusil et du revolver, ils feraient d'excellents guides d'état-major.

Sans discipline, il n'y a pas d'armée possible, et toute armée qui en est dépourvue arrive fatalement à sa ruine.

Le soldat, qui n'est pas soumis à ce frein salutaire, fuit sitôt qu'il aperçoit le danger. Il vole et pille pour satisfaire ses besoins. Il abuse de ses armes pour opprimer ceux qui sont désarmés, et bientôt on a en spectacle toutes les infamies qui peuvent déshonorer une armée¹.

Celui qui essaierait de pallier ou de voiler de tels méfaits, ferait croire, avec raison, qu'il serait capable de les commettre.

Dans toute armée de volontaires, la base de la discipline est la *fixité* de l'engagement que le soldat a contracté de son plein gré.

On entendait dire souvent dans l'armée méridionale, au commencement surtout :

— Nous sommes des volontaires!

Probablement, les soldats de cette armée avaient entendu répéter fréquemment cette phrase-là aux orateurs des clubs.

Les orateurs en question n'avaient pas d'arrière-pensée, sans doute.

Ils voulaient inspirer de l'enthousiasme au peuple, et provoquer des enrôlements volontaires pour l'affranchissement de la commune patrie.

En s'exprimant ainsi, ils voulaient établir la différence d'une armée libre à une armée mercenaire, ou de soldats ramassés par la conscription.

Mais des esprits incultes donnèrent à ces paroles un sens tout différent.

Le soldat traduisit son engagement volontaire par la liberté de faire et de dire ce qui lui plairait.

Aussi dans l'armée méridionale, le cri de : « Nous sommes des volontaires, » était-il un cri de sédition.

Dès que je l'entendis, à bord du bâtiment qui nous transportait de Gênes à Palerme, je l'interprétei ainsi, et il me parut nécessaire de le réprimer immédiatement.

— Vous êtes des volontaires, répondis-je; oui, des soldats volontaires, mais soldats d'abord.

L'Italie aurait peu à se louer de vous, si vous étiez d'abord des volontaires et ensuite des soldats.

Vous étiez libres, tant que vous n'aviez pas contracté d'engagements, mais aujourd'hui vous ne l'êtes plus. Celui qui accepte des obligations auxquelles il ne satisfait pas, est un drôle et un coquin, rien de plus.

Voulez-vous qu'on puisse vous traiter ainsi? —

¹ On sait que ce vigoureux tableau a été peint d'après nature. — Note du traducteur.

Mes paroles n'ont pas été inutiles, et je n'ai pas parlé une seule fois de la sorte, sans apaiser tout ferment séditionnel.

Dans nos jours les plus pénibles, pendant la deuxième quinzaine de septembre et la première moitié d'octobre, jamais je n'entendis crier : — Nous sommes des volontaires !

Et pourquoi ? Parce que le service actif exerçait une salubre et bienfaisante influence sur l'armée méridionale.

Les meneurs incorrigibles qui ne s'étaient joints à nous que pour paresser et marauder tout à leur aise, et non pour exposer leur précieuse vie et endurer mille fatigues, s'étaient éloignés.

Ils étaient allés exercer leur industrie dans les campagnes de Naples.

Lorsqu'il fut question de toucher les six mois de solde, ces b..... revinrent, se donnèrent pour des soldats de l'armée méridionale, et le chiffre de cette armée s'éleva soudain à 50 ou 60,000 hommes, tandis que la partie militante n'avait compté, dans sa plus brillante période, que 20,000 hommes au plus.

Ce qui pouvait être héroïque pour une armée de 20,000 hommes ne l'était plus pour une armée de 60,000. Les 40,000 soldats comptés en plus étaient d'affreuses canailles.

Les ennemis de Garibaldi et de l'armée méridionale en profitèrent pour confondre *toute* l'armée dans une même réprobation.

Il faudrait éviter, par tous les moyens possibles, que de tels faits pussent se reproduire dans une armée de volontaires.

Il est nécessaire, pour maintenir la discipline dans une armée de volontaires, de stipuler avant toute chose, la durée de l'engagement, de déterminer la date de l'enrôlement et le moment de la cessation de service.

Des capitulations de trois et quatre mois sont folie.

On a vu plusieurs fois les soldats vouloir précisément retourner dans leurs foyers au moment où la guerre commençait véritablement ; cela arriva lors de la guerre de Hongrie, en 1848 et 1849.

Le volontaire doit prendre l'engagement de servir depuis le jour de son enrôlement jusqu'à la fin de la campagne.

C'est la seule limite raisonnable.

Il est bien entendu, toutefois, qu'il est toujours loisible à l'autorité de renvoyer des soldats dans leurs foyers, pendant la durée même de la campagne ; mais l'initiative des mesures à prendre, en pareil cas, doit exclusivement appartenir au commandant en chef.

Tout homme qui quitterait son corps sans congé régulier, doit être considéré comme déserteur, et puni comme tel.

Un licenciement ne peut avoir lieu qu'à la fin de la campagne, ou à la conclusion d'un long armistice.

Le maintien de la discipline dépend en grande partie du bon esprit que le commandant d'un corps de volontaires aura su inspirer à ses troupes.

Le contrôle exercé par les compagnies et les bataillons est bien préférable à celui qui vient du commandement.

On peut abandonner souvent le maintien de la discipline aux hommes eux-mêmes, en les exerçant à la maintenir.

Les peines disciplinaires sont très-restreintes, en campagne, pour les nations civilisées qui ont supprimé la bastonnade.

Les arrêts sont souvent impossibles et la punition à infliger se trouve être, par la force même des choses, une balle dans la tête.

Mais l'application trop fréquente de la peine de mort révolte les hommes de sang-froid. Souvent, lorsqu'on répugne à faire tuer un homme, on lui ferait appliquer avec grand plaisir une volée de coups de bâton.

Mais, s'il n'est pas admis qu'un conseil de guerre, ou de supérieurs, puisse faire donner les étrivières, pourquoi le coupable ne serait-il pas jugé par ses camarades, et condamné par eux à subir ce châtiment?

Lorsqu'un corps est animé par de véritables sentiments d'honneur, on peut lui abandonner, dans bien des cas, la peine à infliger. On peut être certain qu'elle se traduira toujours par des coups.

Cette discipline personnelle, quoiqu'elle ait tous les bons côtés d'un *self government*, ne suffit pas toujours.

Il est absolument indispensable d'avoir un code régulier des punitions à infliger.

Les codes militaires en vigueur aujourd'hui satisfont amplement aux besoins journaliers de la vie de garnison, en temps de paix.

En campagne, ils sont insuffisants d'une part et trop vigoureux de l'autre.

Ils ne connaissent que les arrêts ou la peine de mort, c'est-à-dire d'un extrême à l'autre.

Il y a là une grande lacune à remplir. Celui qui ferait connaître une série de punitions à infliger en campagne (le fouet excepté) rendrait un grand service à la chose commune.

La question n'est pas aussi difficile à résoudre qu'on pourrait le croire tout d'abord; mais cette étude nous conduirait trop loin.

Il ne manque jamais d'hommes, dans une armée de volontaires, pour occuper les positions qui ne sont pas militaires, à proprement parler; les médecins, par exemple.

L'organisation du service de santé d'une armée peut servir de critérium pour juger du degré de civilisation auquel est parvenu le peuple dont émane l'armée.

Il ne s'agit pas ici de la quantité de médicaments et de voitures d'ambulance qu'une armée traîne après elle.

Il y a des armées qui en sont abondamment pourvues, et dans lesquelles le service sanitaire est très-mal organisé.

Partout où les médecins ne jouiront pas des prérogatives qui leur sont dues, le même fait se reproduira. En les traitant, comme il y a cent ans, de barbiers de campagne, et en les mettant sur la même ligne que les caporaux, il est impossible d'avoir des médecins.

Il est nécessaire qu'ils soient assimilés aux officiers, quant aux grades et aux prestations de toute nature.

Il en est de même pour le commissariat des guerres, ou l'intendance.

Ces fonctionnaires ne sauraient faire défaut non plus dans une armée de volontaires.

Un négociant capable, ou un commis instruit pourront rendre de bien meilleurs services qu'un scribe en uniforme.

Les employés de l'administration militaire n'ont pas à courir les mêmes dangers et à supporter les fatigues des chirurgiens militaires.

Mais leur service est d'une très-grande importance pour l'armée.

Une mauvaise administration peut, en quelques semaines, dans des circonstances difficiles, amener la perte d'une armée.

Mais lorsque, par avance, on traite les membres d'une administration militaire comme s'ils appartenaient à une bande de voleurs, on n'est pas en droit de se plaindre, si ces prévisions viennent un peu plus tard à se réaliser.

Nous avons fait connaître, dans ces « Études, » le rôle que l'administration militaire a joué, et la manière dont elle avait satisfait à tout ce qu'on attendait d'elle, parce qu'on lui avait toujours témoigné les égards qui lui étaient dus.

La comptabilité d'une armée de volontaires doit être aussi simplifiée que possible. Il faut éviter ces rames de papiers, qu'on ne peut charrier avec les troupes, se contenter du strict nécessaire pour l'intelligence des contrôles et de la comptabilité.

La probité des agents employés est la meilleure garantie, et les formules les plus compliquées ne font pas peur aux voleurs.

Des rapports clairs et précis nous semblent devoir être la base d'une bonne administration de la guerre. Il faut surtout éviter de se perdre dans les détails.

Je risquerais, en continuant, de me laisser entraîner trop loin, et je terminerai ici ces Études, en exprimant le vœu qu'il me soit donné de voir bientôt une armée de volontaires allemands.

Puisse cette armée, que je voudrais voir créer sur des bases plus solides que celles de l'armée méridionale, être appelée à faire pour l'Allemagne ce que l'armée des volontaires vient de faire pour l'Italie !

FIN

CHARLES DE ROBERTSAU.

(Traduit de l'allemand.)

LES ANTIQUITÉS

DE LA COLLECTION CAMPANA

PREMIER ARTICLE

On a réuni au palais de l'Industrie, sous le titre de Musée Napoléon III, les collections acquises à Rome du marquis Campana, les moulages de la colonne Trajane, un choix de statues grecques également moulées, et une série de débris et de dessins de monuments recueillis par MM. Heuzey, Perrot et Renan dans leurs missions en Epire, en Asie mineure et en Syrie.

S'il fallait passer ce musée tout entier en revue, ce travail dépasserait de beaucoup notre compétence. Nous laisserons à de meilleurs juges que nous l'appréciation des tableaux et des objets modernes. Quant aux résultats des missions de MM. Heuzey, Perrot et Renan, ils ne pourront être appréciés en pleine connaissance de cause que lorsque les savants voyageurs auront communiqué leurs rapports au public¹. Nous bornerons donc notre examen aux antiquités de la collection Campana, qui forment un ensemble on ne peut plus favorable à l'étude de l'archéologie classique.

Cette collection est diversement jugée par le public. Ceux qui la visitent simplement pour se promener et pour voir au hasard y

¹ Nous ne pouvons mieux faire, en attendant, que de renvoyer nos lecteurs aux excellents articles que notre collaborateur, M. Alfred Maury, a publiés sur ces missions dans le *Moniteur* des 1^{er}, 15 et 17 mai 1862.

I

BIJOUX

Les premiers objets qui attirent les yeux, en entrant, sont les bijoux, et les vitrines qui les renferment sont toujours assiégées par la foule. Un excellent et savant catalogue permet de les étudier dans tous leurs détails ; nous y renvoyons nos lecteurs. Plût à Dieu qu'il existât de pareils catalogues pour tout ce que la France possède d'antiquités. L'éducation archéologique serait bientôt faite.

Ces bijoux consistent en diadèmes et couronnes, épingles à cheveux, pendants d'oreilles, colliers, fibules, bracelets et bagues. L'or et l'argent en sont les métaux ordinaires, et, quant aux pierres, ce sont des émeraudes, des pierres dures, des perles, des pâtes de verre et des ambres jaunes. La plupart de ces objets ont été trouvés sur le sol italien, surtout étrusque ; mais, en fait de bijoux comme en fait de vases, les Étrusques n'ont pas eu une grande originalité : ils furent les élèves des Lydiens, des Phéniciens et surtout des Grecs ; élèves qui égalèrent et presque surpassèrent leurs maîtres, car les orfèvres étrusques étaient renommés en tout pays, et les bijoux qu'ils fabriquaient en or estampé et ciselé étaient recherchés, même à Athènes.

C'est dans les tombeaux que presque tous les bijoux ont été retrouvés. Les Étrusques, comme la plupart des nations anciennes, enterraient leurs morts avec les parures qui leur avaient plu pendant la vie. Cette coutume explique les violations de tombeaux dont il est tant question dans l'antiquité et au moyen âge ; on les violait parce qu'on savait que chaque tombe renfermait un trésor. Nos archéologues pourraient bien passer à leur tour pour des spoliateurs de tombeaux, si chez eux le fait n'était purifié par l'élévation désintéressée des intentions. Aussi ne sont-ils pas déçus, comme les voleurs ont dû l'être souvent, quand ils trouvent dans les tombes des bijoux sans valeur par la matière et précieux seulement par le travail. En effet, les Étrusques, qui étaient, comme on sait, économes et positifs, ensevelissaient souvent leurs morts avec des diadèmes, des pendants d'oreilles, des bracelets formés, non d'or massif, mais de simples feuilles estampées. Ces trompe-l'œil avaient suffisamment d'apparence pour la cérémonie, et la famille gar-

bijouterie des pierres précieuses : les anciens en avaient peu et les montaient maladroitement ; ils ne savaient pas tailler le diamant ¹. Ils excellaient, au contraire, à tailler les pierres dures, agates, onyx, etc., en creux et en relief. Ils travaillaient aussi l'ambre jaune et en faisaient même des statuettes ; on en voit à notre Musée.

Pour nous en tenir à l'orfèvrerie, par les caractères généraux, on arrive à distinguer, dans les collections que nous examinons, des époques et des nationalités différentes. L'orfèvrerie grecque est pure et élégante, de cette suprême élégance qui caractérise tous les arts helléniques, peut-être un peu sobre et plus belle que riche. Transportée en Étrurie, elle y perd quelque chose de sa sobriété et de sa finesse, pour se rapprocher davantage, tantôt de l'Orient, tantôt des ornements bizarres qui plaisent aux sauvages ². L'art romain n'a plus ce caractère sauvage ou oriental, mais il ne retrouve pas la finesse grecque, et dénote le plus souvent quelque chose de matériel, de lourd et de positif. Enfin quelques bijoux empruntés, en petit nombre, aux époques mérovingienne et carlovingienne, montrent combien la première période du moyen âge innova peu et vécut sur les souvenirs de la décadence antique.

En parcourant la collection des bijoux, nous nous demandions quelles idées ont porté à les inventer, et s'ils ont servi à quelque chose, indépendamment de l'inclination naturelle qui pousse l'homme à se parer de ce qui brille.

On trouve difficilement aux couronnes et aux diadèmes une autre origine que la pure parure. Cependant on sait, sans en bien pénétrer la raison, qu'à certaines occasions religieuses les anciens se couronnaient de bandelettes et de rameaux de diverses plantes, telles que le laurier, l'ache, le lierre. Les couronnes d'orfèvrerie, quelle que soit la fantaisie qui s'y développe, imitent presque toujours la bandelette, les fleurs ou le rameau. Le diadème n° 1, qui, vu de près et à la loupe, apparaît comme une merveille d'art, a pour fond une couronne de petites fleurs.

Les bracelets aussi sont de purs ornements, à l'exception de certains bracelets d'homme que portaient les guerriers sabins dans la plus haute antiquité, comme témoigne l'histoire de Tarpéia, et qui servirent aux Romains, soit de récompense militaire, soit de désignation pour

¹ Ou du moins s'ils l'ont su, ce qui est douteux, ce ne fut que tard et mal.

² Voyez le collier d'argent à ornements en forme de harpies, n° 202.

laissons à de plus habiles que nous le soin de résoudre la question.

Tous les enfants romains, — et les monuments montrent qu'on doit dire aussi tous les enfants étrusques, et que l'origine de cette coutume doit être cherchée en Étrurie, — portaient jusqu'à la puberté un collier auquel était suspendue une bulle d'or ou de cuir, suivant la fortune et la condition. La bulle était une espèce de capsule aplatie, renfermant quelque amulette pour protéger l'enfant qui la portait. Une des nôtres renferme une feuille d'argent couverte de dix-huit lignes d'une fine et indéchiffrable inscription en anciens caractères grecs, et probablement en langue étrusque. Le P. Secchi croit y lire des oraisons aux divinités de l'Olympe et des Enfers, contre les maléfices dont le plus redouté dès lors était le mauvais œil. Il est question du mauvais œil dans Virgile : *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos*; et l'on sait que cette superstition est encore florissante en Italie à l'heure qu'il est. Les silex taillés en flèches ou en foudres que portent certains colliers avaient sans doute la même destination. Les colliers d'ambre protégeaient aussi l'enfance. Leurs vertus étaient médicales : ils passaient pour favoriser la dentition. Chaque pierre précieuse avait ses propriétés prétendues, surtout les émeraudes, qu'on tirait de l'Inde et de l'Égypte. Notre collection est fort riche en colliers d'or et d'émeraudes.

Les bagues d'ornement jouèrent un grand rôle sous l'empire romain. Auparavant elles semblent n'avoir servi que de signes distinctifs. Des bagues de fer distinguaient les sénateurs et les chevaliers; une bague du même métal était offerte par le fiancé à sa fiancée. Elles servaient de cachets, au moyen des lettres ou des figures que portait le chaton. Enfin on y enchâssait des talismans, des amulettes. Tels sont les scarabées dont l'Étrurie avait emprunté l'usage à l'Égypte. On les faisait de toute matière, métaux, pierres dures, pâtes de verre et même terre cuite, et on les portait en colliers et surtout en anneaux. Tout cela est largement représenté dans la collection. Les derniers temps de l'Empire offrent des superstitions nouvelles, et le Musée Napoléon III a acquis l'année dernière une bague qu'on venait de déterrer à Rome, dans le quartier du Trastevere, et qui porte une amulette gnostique (n° 602). On nomme ces sortes de talismans *abraxas* ou pierres basilidiennes, du nom de Basilide, un des chefs des sectes gnostiques. Enfin, signalons aux curieux trois bagues de bronze (n° 677 à 679) dont le chaton supporte une petite clef.

Pour les épingles à cheveux et les fibules, dont la collection est largement pourvue, l'utile est en première ligne et l'ornement n'est

que l'accessoire, mais un accessoire qui, dans les épingles surtout, dut souvent emporter le principal. Plus d'une épingle dut être enfoncée sans nécessité dans la chevelure, pour faire montre de la jolie statuette qui la surmontait. C'est à grand renfort d'épingles que les dames romaines du temps de l'Empire élevaient ces coiffures compliquées que nous révèlent les monuments, coiffures à la Poppée, à la Plotine, à la Faustine, etc. Quelques épingles avaient des tiges creuses qui renfermaient des parfums, ou du poison, comme celles de Cléopâtre et de Martina.

Quant aux fibules, on appelait ainsi des agrafes dont les anciens faisaient un grand usage pour fixer les nombreuses pièces flottantes de leurs vêtements, voiles, toges, manteaux de toute espèce. Les Parisiennes se servent encore aujourd'hui de véritables fibules pour attacher leurs châles. Depuis qu'il est ouvert, le Musée Napoléon III s'est enrichi d'une paire d'agrafes phéniciennes en or trouvées à Rhodes, et d'une forme tout à fait singulière. Il semble une espèce de patère que l'on cousait à un côté du manteau, et à laquelle on accrochait les plis pour les draper.

Les bijoux et objets divers en ivoire sont nombreux et précieux. C'est d'abord un exemplaire, unique en son état complet de conservation, d'une flûte antique en tout semblable aux clarinettes des modernes *pifferari* de Rome et de Naples ; puis une charmante cassette ornée de cariatides, qui a été trouvée dernièrement à Cumès ; enfin de nombreux échantillons de tessères. On appelait ainsi des jetons, originellement carrés comme leur nom l'indique (τέσσερες, ionique pour τέτταρες, carré), et qui servaient à tous les usages auxquels nous employons aujourd'hui le billet de carton, depuis la carte de visite jusqu'aux contremarques de théâtre. Suivant Tite-Live ¹, les généraux romains transmettaient leurs ordres au moyen de tessères ; et suivant Plaute, les hôtes se reconnaissaient en rapprochant les deux moitiés d'une *tessera hospitalis* qu'ils s'étaient partagée en se quittant ².

Les vitrines renferment un certain nombre de manches de couteau en ivoire, dont l'antiquité ne nous a pas toujours paru bien établie.

En somme, nous avons ici devant les yeux la collection de bijoux antiques la plus riche et la plus complète qui existe au monde, et l'étude

¹ xxvii, 46, et *passim*.

² *Pænulus*, act. v, sc. 2, v. 87 ; v. aussi Orelli, *inscript.* n° 1079.

de cette réunion sans pareille d'objets magnifiques établit la supériorité, ou tout au moins la complète égalité, des orfèvres anciens comparés aux modernes. Comme ce résultat n'est pas d'accord avec les vues superficielles sur le progrès historique, il vaut la peine qu'on cherche à s'en rendre compte.

Que les anciens aient eu sur les modernes une supériorité de goût et d'élégance en faits d'arts plastiques, c'est ce qu'il n'est pas possible de mettre en doute. Cette vérité qui apparaît déjà dans les bijoux, éclate plus encore dans la statuaire et dans la céramique, quand on compare les vases grecs en simple terre cuite avec les somptueuses majoliques italiennes du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle. S'il fallait rechercher toutes les causes de cette supériorité, la tâche serait longue. Pour les effleurer seulement, on peut dire en deux mots qu'elles tiennent en grande partie aux idées beaucoup plus simples chez les anciens que chez les modernes, chez les barbares que chez les civilisés. La complexité de nos idées introduit dans nos œuvres une surcharge ennemie de l'élégance, et fatigante à comprendre et à embrasser. Au contraire, l'esprit saisit aisément les belles œuvres des arts plastiques et de la poésie antiques, parce qu'elles se fondent sur un petit nombre d'éléments que l'analyse décompose facilement, ou qui se laissent assimiler sans peine à l'instinct qui les perçoit sans les décomposer.

Ceci est une raison générale, mais il y a aussi des raisons spéciales pour l'excellence de l'orfèvrerie antique. L'extrême supériorité technique des modernes n'a rien à faire ici, car il s'agit d'un pur travail des mains, où les anciens, artistes dès l'enfance et de père en fils, surpassaient nécessairement les ouvriers d'aujourd'hui. Ces derniers ont la main bien plus lourde à cause de l'habitude de manier de gros outils mécaniques, à cause aussi de leurs perpétuels changements de besogne. Un orfèvre étrusque faisait peut-être toute sa vie ce fin travail de granulé qui excite notre admiration. Il en est des bijoux comme des cachemires, que les barbares ouvriers de Penjâb font plus beaux, avec leurs dix doigts, que les plus habiles Européens armés de toutes les ressources de l'industrie.

Mais n'y a-t-il pas de quoi s'étonner de la folie humaine, quand on voit les anciens si grands maîtres dans un art superflu comme l'orfèvrerie, et si peu avancés dans les arts utiles, ne sachant pas même se servir d'un simple engrenage mécanique ? Cette apparente insanité tient pourtant aux lois les plus incontestables du développement psychologique. L'homme a des facultés complexes qui, dès l'abord, se développent dans leur ensemble et non selon les procédés artificiels de la

division du travail. A côté de ses besoins il a le goût du beau, et il songe en même temps, dès le premier jour, à se nourrir, à se vêtir, à se défendre et à se parer, car telle est la première forme sous laquelle apparaît le sentiment esthétique. C'est pourquoi la bijouterie est un des plus anciens d'entre les beaux-arts; elle commence avec les bizarres ornements de plumes, de dents, de coquilles, dont s'affuble le sauvage. Les nations barbares qui ne cultivent ni sculpture, ni peinture, ni musique, ont souvent des bijoux d'une beauté originale. Il n'est donc pas étonnant que les anciens, qui occupent la place intermédiaire entre les barbares et nous, aient excellé dans l'orfèvrerie. Mais, lors même que nous ne devrions plus atteindre jusqu'à eux en ce genre de perfection, je n'y verrais pas beaucoup d'inconvénients, car il n'y a là ni une utilité quelconque, ni un grand art du nombre de ceux qui élèvent et fécondent la pensée.

II

BRONZES

Passons aux bronzes et commençons par les armes. Les armures défensives, casques, cuirasses, boucliers, cnémides, abondent au Musée Campana. On distingue trois espèces de casques :

1^o Les casques grecs, qui se caractérisent en général, par deux éléments, le cimier et le nasal. Le cimier, tel qu'on le voit représenté sur les vases, adhère au casque, tantôt par toute sa longueur, tantôt par une espèce de pied ou de tige seulement. On pourrait, au premier aspect, le croire chargé et lourd, dans le genre des cimiers modernes, qui ont tant de volée et fatiguent si fort les vertèbres cervicales du cavalier, sans cesse occupé à maintenir leur équilibre instable; si bien que le plus illustre des chirurgiens militaires, le baron Larrey, a pu dire que le casque avait tué plus d'hommes que la retraite de Russie. Mais la vue de la collection nous prouve que les Grecs avaient mieux compris les conditions d'un casque aisé à porter. Leur cimier se composait d'une simple lame de métal sans épaisseur, recouverte d'ornements en plumes, crins ou étoffes, qui en augmentaient l'apparence sans l'alourdir sensiblement.

Le casque grec était fort profond, et englobait non-seulement la tête et la nuque, mais aussi le visage, qu'il recouvrait d'une sorte de

masque, composé du nasal et de deux pièces latérales protégeant les joues. C'était un avant-coureur des casques du moyen âge, lesquels débutèrent par un simple nasal. (Voyez la tapisserie de Bayeux). Il eût été très-incommode et fort échauffant d'avoir ainsi le visage emprisonné ; aussi ne portait-on le casque rabattu qu'au moment du combat. Dans les autres occasions, on le renversait en arrière, de façon à ce que le bas du masque atteignît seulement le haut du front. Les vases donnent de nombreux exemples des deux manières de porter le casque. Les types si connus de Minerve et de Périclès l'ont renversé en arrière. Rien de moins échauffant et de plus ingénieux, à moins, peut-être, que l'équilibre ne fût malaisé à maintenir.

2° Le *pileus*. On appelait ainsi un casque en forme de cône plus ou moins allongé. Le *pileus* court est grec et d'un usage très-antique ; les Dioscures en sont toujours coiffés. Quelques vases et la grande ciste de bronze, dont nous parlerons plus loin, représentent le *pileus* orné de deux grands plumets latéraux, plumes tirées de l'aile de quelque oiseau de proie, raides, un peu divergentes entre elles, qui rappellent complètement, pour l'aspect, les coiffures des sauvages. A côté du *pileus* grec, s'en trouve un autre plus allongé et spécial aux Étrusques. Il est représenté dans les collections Campana par plusieurs échantillons, un, entre autres, avec des ornements en ailes latérales, une fourche à deux dents au sommet, et dans le bas une couronne d'or estampé. On a douté si ce dernier ornement n'était pas rapporté par une fantaisie moderne ; cependant des dessins antiques montrent que ces casques étaient quelquefois décorés de couronnes.

3° Casques romains. Le Musée Campana possède un exemplaire, unique pour sa complète conservation, du casque légionnaire : un pot de fer, suivant le nom que cette forme de coiffure reçut au moyen âge, sans cimier ni masque, muni de fortes jugulaires protégeant au besoin les tempes et les joues, d'un garde-nuque et d'un anneau au sommet, pour le tenir et le suspendre commodément. C'est avec ce casque que les Romains ont conquis le monde. Il est portatif et défensif, sans balancement gênant d'un cimier inutile. Mais ne devait-il pas échauffer cruellement la tête ?

Le Musée possède aussi une cuirasse en bronze, de modèle grec, composée de deux pièces qui se rattachaient ensemble par des boucles, et protégeaient tout le buste. Il ne devait pas faire bon combattre au soleil avec une armure de ce poids. Aussi les guerriers qui voulaient déployer leur agilité dans la bataille se servaient-ils d'une simple cuirasse de lin rembourrée. Telle était, selon Homère, la cui-

rasse d'Ajax, fils d'Oïlée, le plus léger des Grecs ¹. Les Romains, dont l'équipement fut toujours si bien entendu, ne donnèrent à leurs hoplites, les plus pesamment armés, qu'une cuirasse de cuir, comme le nom l'indique en français. Le nom latin *lorica* est encore plus expressif : en effet, on voit par les bas-reliefs de la colonne Trajane, dont les moulages sont au Musée Napoléon III, que la lorique consistait en courroies (*lora*), cousues et imbriquées les unes sur les autres, verticalement sur les épaules et horizontalement sur la poitrine et le dos. Les soldats armés à la légère n'avaient pas de cuirasse proprement dite, mais une simple jaquette ou chemise de cuir, qui descendait jusqu'à la ceinture.

Les bras et les cuisses ne paraissent pas avoir eu d'autre défense que le bouclier; mais les jambes étaient protégées, chez les Grecs, par des *cnémides*, jambarts de bronze dont la collection Campana offre de nombreux échantillons. C'est un tuyau ouvert dans sa longueur, plus large en haut, plus étroit en bas, et couvrant le genou, le devant et les côtés de la jambe. Il est sans cesse question, dans Homère, des Grecs aux belles *cnémides*, ἐυκνήμιδες Ἀχαιοί, que les traducteurs rendent faussement par les beaux brodequins ou les belles chaussures. C'est un sujet favori des vases que de représenter les Myrmidons s'armant de leurs *cnémides*. Il ne semble pas qu'on les assujettit par aucun système de laçage. On forçait un peu l'ouverture pour y faire pénétrer la jambe, et elles y adhéraient ensuite par la seule élasticité du métal. Mais elles devaient descendre sur le coude-pied et rendre souvent le mouvement incommode.

Le casque à nasal, la cuirasse de bronze et les *cnémides* nous mènent assez près de l'armure de toutes pièces usitée au moyen âge. Je me figure même qu'à cet égard le moyen âge a dû innover peu sur la fin de l'Empire. L'Arverne Avitus ne portait-il pas déjà une armure complète, lorsque, à cheval, la lance au poing comme un vrai paladin, il s'élançait sur les hordes de Huns qui ravageaient ses domaines, en l'an 433 de notre ère ²? Ce qui n'est pas une conjecture, c'est la représentation, sur la colonne Trajane, des cavaliers sarmates nommés *equites cataphracti*, couverts d'un casque conique et d'une armure souple en écailles imbriquées qui les enveloppait du col à la cheville. A la place des écailles, supposez seulement des mailles d'acier, et vous aurez trait pour trait l'armure des compagnons de Guillaume

¹ Ἀνδροειδής; Iliade, II, 529.

² Voy. Pétigny, *Études sur l'histoire de l'époque mérovingienne*, t. II, p. 33.

le Conquérant, tels que les figurent la tapisserie de Bayeux et les chapiteaux sculptés de la salle capitulaire à Saint-George de Boscherville.

Nous avons peu de choses à dire des autres armes. Les boucliers, les lances et les épées n'offrent rien de particulier. On remarque une collection de lingots de plomb fusiformes qu'on lançait avec la fronde. Ils portent des lettres en relief, des marques de fabrique, et quelquefois des inscriptions, telles que *feri*, « frappe fort. » On les nommait des glands, et Sénèque prétend, dans les *Questions naturelles*, que la fronde les lançait parfois avec tant de vigueur qu'ils se liquéfiaient en route ¹. Virgile l'admettait aussi :

Stridentem fundam positis Mezentius armis
Ipse ter adducta circum caput egit habena;
Et media adversi *liquefacto* tempora *plumbo*
Diffidit, et multa porrectum extendit arena ².

mais comme jamais balle forcée dans une carabine tyrolienne n'a produit un pareil effet, on ne verra là, sans doute, qu'une exagération poétique et légendaire.

Le bronze, argenté le plus souvent, était employé dans l'Italie antique à toutes sortes d'usages familiers. Le musée nous montre des fourchettes, des pincettes, des armatures de timon, des trépieds, des sandélabres dont quelques-uns, avec leurs pieds en forme de panthères, sont des modèles achevés d'élégance; — des strygiles, espèces de râcloires qui servaient aux athlètes à essuyer l'huile dont ils venaient d'oindre leur corps; ce sont des lames concaves et recourbées de manière à embrasser la rondeur des membres. On remarque des balances dites romaines, du système qui consiste à peser au moyen d'un seul contre-poids dont on fait varier la position sur le bras de levier; c'est une des inventions mécaniques les plus fines auxquelles les anciens soient parvenus; — des *cola vinaria*, espèces de passoires argentées, percées de petits trous au fond, et ornées de délicates ciselures, car elles ne fonctionnaient pas dans la cuisine, mais sur la table du festin. On les remplissait de neige, et l'on y versait du vin qu'on recueillait dans les coupes après qu'il avait traversé cette couche réfrigérante. C'était ainsi que les Romains glaçaient leurs boissons.

¹ *Sic liquescit glans funda, et attritu aeris velut igne destillat.* Nat. quæst., II, 37.

² *Æn.*, IX, 586-9.

Mais on n'appliquait ce luxe qu'aux vins fins ; pour rafraîchir les vins communs, on se contentait de les faire filtrer à travers des chaussees de lin remplies de neige ¹.

Nous arrivons aux bronzes d'art, aux cistes et aux miroirs. On donne le nom de cistes à des coffres cylindriques, ronds ou elliptiques, posés sur quatre pieds et munis d'un couvercle auquel une ou plusieurs statuettes servent d'anses. Les parois sont ornées de dessins le plus souvent mythologiques, gravés à la pointe.

On s'est demandé quel pouvait être l'usage de ces coffres magnifiques, et l'on avait songé aux cistes mystiques du culte de Bacchus ; mais il était inutile de chercher si loin, et tout se réunit pour faire penser que les cistes, exécutées en Italie par des artistes grecs ou du moins sous l'inspiration de l'art hellénique, étaient de véritables corbeilles de noces. D'abord, les dessins qui représentent des scènes de mariage figurent d'ordinaire la ciste entre les époux ; de plus les parois sont ornées fort souvent de sujets nuptiaux ; enfin les cistes retrouvées dans les tombeaux contenaient des objets de toilette, tels que miroirs et strygiles.

Les cistes qu'on admire au Musée Napoléon III, ont été acquises spécialement à Rome et n'ont jamais fait partie des collections Campana. On en compte sept. La plus grande attire le regard dès l'abord par la beauté des statuettes de faunes, qui font anse au couvercle. Les dessins qui en décorent les parois sont distribués sur trois zones ; ils ont pour sujet la mort de Patrocle. En bas on voit le combat où il est tué par Hector ; en haut, il est sur le lit funèbre ; et dans la zone centrale, beaucoup plus large que les deux autres, Achille fait immoler de jeunes guerriers troyens aux mânes de son ami. L'âme de Patrocle apparaît voilée derrière Achille, qui semble se retourner pour lui demander si elle est satisfaite. Le style de ces morceaux est assez archaïque.

La ciste oblongue, d'un dessin plus pur et d'une époque plus classique, représente Prométhée créant l'homme ; Prométhée et Pandore ; Prométhée sur le rocher du Caucase, dévoré par le vautour et délivré par Hercule. Le caractère igné qui est au fond de ces mythes, n'est pas oublié. Prométhée crée l'homme par un geste superbe, qu'on a comparé avec raison à celui du Dieu de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, en lui dirigeant vers la poitrine la flamme qu'il tient dans sa

¹ Martial, *Épigrammes*, XIV, 103, 104.

main droite. Cette flamme que porte le dieu du feu va communiquer à l'argile humaine l'étincelle animique.

Les autres eistes offrent des sujets nuptiaux, tels que Persée délivrant Andromède ; Thésée enlevant la reine des Amazones ; une scène de mariage, l'époux et l'épouse en face l'un de l'autre, une couronne à la main, une eiste entre eux, chacun avec sa suite de jeunes hommes et de jeunes filles.

Comme les eistes, les miroirs dits étrusques sont, pour la plupart, les produits de l'art grec importé en Italie. En général, les Étrusques semblent avoir eu peu d'originalité ; ils ont pris leur art à la Grèce comme ils lui empruntaient une partie de leurs dieux, et jusqu'aux titres de leurs chefs, Lartes et Lucumons ¹. Les miroirs étrusques répondent peu à l'idée qu'on se fait aujourd'hui de semblables instruments, et les visiteurs non prévenus risquent fort de passer devant sans les reconnaître. Gori, qui commença à les décrire au siècle dernier, les prenait pour des patères. Qu'on se figure des disques un peu bombés d'un côté et concaves de l'autre, et armés d'une queue ou manche, quelque chose, en somme, qui ne ressemble pas mal à une petite poêle à frire. Le côté concave a reçu un sujet mythologique gravé à la pointe, sans autres ornements ; au contraire, le côté convexe, qui porte des traces de dorure ou d'argenture, a ses bords ornés et ciselés ; les manches aussi ne sont ornés que de ce côté et se terminent invariablement en têtes d'ânes. Les ornements, portés exclusivement du côté convexe, montrent que c'était celui dont on usait ; et les gravures du côté concave prouvent qu'il ne servait pas de réceptacle ou de vase. Il est donc impossible de méconnaître des miroirs dans ces singuliers meubles. On sait d'ailleurs que les anciens ne possédaient que des miroirs en métal poli, et les dessins antiques nous font voir ceux-ci entre les mains des femmes à leur toilette. La patère des sacrifices, que Gori croyait reconnaître, a une forme toute différente : elle est sans manche et pourvue d'un renflement ou ombilic au centre, comme sont encore aujourd'hui les tasses d'argent des experts dégustateurs de vins.

L'intérêt des miroirs étrusques est tout entier dans les sujets mythologiques de leurs gravures. On a cru y remarquer plus de liberté, moins d'asservissement à la tradition que dans les peintures des vases. Des divinités étrusques, même romaines, y sont parfois représentées :

¹ Voyez l'article de M. Alfred Maury, cité plus haut.

reviendrons plus loin, et nous ne citerons que pour mémoire les peintures fort curieuses des tombeaux étrusques, dont nous n'avons ici que des fac-simile. Elles représentent des scènes de mœurs, repas, funérailles, etc., dont la description exigerait une étude approfondie. On est frappé, au premier aspect, de la ressemblance des personnages et de leurs attitudes avec les peintures égyptiennes, sans que nous puissions décider s'il faut y voir une imitation, ou la simple coïncidence d'un état artistique analogue.

Les peintures italiennes sur stuc sont pleines d'intérêt. Quelques-unes sont purement ornementales, dans le genre de ce qu'on a retrouvé à Pompéi. C'est le même système, une baguette verticale ornée de feuillages, de monstres, d'animaux, d'amours, de petits personnages. Tout cela est très-élégant et d'une grande pureté de formes, mais il est permis de le trouver un peu sec.

Des peintures plus compliquées ont été découvertes dans le tombeau d'un médecin grec établi à Rome au temps d'Auguste, et dont le Musée possède l'inscription funéraire. L'une représente un repas, peut-être un repas funèbre, et l'autre une sorte de procession à personnages longuement drapés et nommés par des inscriptions en caractères grecs. Comme ce morceau est placé un peu haut, les spectateurs peuvent seulement lire un de ces noms, qui est Antigona. L'ensemble de cette composition bizarre fait penser à l'art des catacombes.

Un fragment de peinture sur stuc un peu mutilé représente un personnage, grand comme tiers de nature, dans lequel, à la justesse de son mouvement et à l'instrument qui est près de lui, il nous semble impossible de ne pas reconnaître un esclave tournant la broche.

Entin le morceau capital est une femme au quart de nature, vêtue d'une robe brune, avec les jambes et les pieds nus. L'expression du visage, rêveuse et vague, a quelque chose d'effarouché, qui étonne et semble nous transporter dans les écoles les plus fantastiques de l'art moderne. Lors même qu'on attribuerait en partie cette impression à l'état fruste de ce fragment et à l'impossibilité de l'expliquer, faute de l'ensemble dans lequel il jouait son rôle, il n'en resterait pas moins, par la liberté et la réalité du dessin et de la couleur, un morceau unique parmi les débris de l'art ancien.

La statuaire antique en marbre est trop nombreuse dans les collections Campana, pour qu'on essaye ici de la passer en revue. Elle se divise naturellement en deux grandes catégories : d'un côté, la sculpture d'art, d'ornement, de sujets mythologiques ; de l'autre, les bustes

historiques qu'on peut accepter comme des portraits. Nous ne disons rien de la première catégorie, la laissant apprécier aux artistes ; ils y remarquent une Vénus marine et un torse mutilé d'Actéon, dans lequel ils découvrent de grandes beautés ; un Bacchus, un Hercule enfant, et plusieurs autres morceaux moins importants, mais dignes de leur attention.

Les bustes nous attirent davantage. La sculpture grecque a donné deux têtes d'Alexandre, fortement idéalisées, et qui ne doivent pas être prises pour des portraits, mais pour la reproduction d'un type consacré. La sculpture romaine, due sans doute à des artistes grecs, fournit deux morceaux uniques : une statue de Sylla, et un buste de Marcus Brutus, le meurtrier de Jules César. La statue de Sylla ne donne pas l'idée de « la mère saupoudrée de farine, » dont se moquaient les Athéniens assiégés ; mais malgré une idéalisation trop visible¹, on reconnaît à ces traits pleins de sécheresse le politique aristocrate, j'allais dire conservateur, l'esprit plus vigoureux qu'étendu, l'administrateur pratique et sans autre idéal, qu'une passion peu éclairée pour restaurer l'ordre ancien, un de ces hommes enfin qui peuvent arrêter un instant la marche des choses, mais qui ne fécondent rien. Et en effet, après avoir dépensé une énergie prodigieuse et versé des flots de sang pour ramener le passé, il n'a rien laissé de durable pour l'avenir, que ses lois criminelles. Quant au buste de Brutus, il semble qu'on peut l'affirmer ressemblant. C'est bien là cette conviction étroite, ce stoïcisme borné, qui vengea par un crime l'oligarchie sénatoriale des Pompéiens.

Les bustes d'empereurs suffiraient à défrayer un cours d'histoire. On remarque la fine tête d'Auguste, celle de Tibère, au sinciput déprimé comme un crâne de tigre, mais portant sur le visage la fermeté froide du grand administrateur. Claude, avec ses cheveux tombant sur le front plus bas que sa couronne, montre sur sa physionomie je ne sais quoi de gauche et de lourdement matériel, que ne rachetait pas sa nature assez douce et son érudition. Macaulay l'a justement comparé à Jacques I^{er} d'Angleterre, le roi pédant et maladroit. La tête de Néron est toute une biographie. Le nez renflé par le bout, l'œil sensuel, la large face indiquent le dilettantisme, l'amour des arts qui

¹ Sylla était un sujet favori pour la rhétorique à l'époque impériale. Juvénal dit (*Sat.* 1.), en rappelant ses souvenirs d'école :

.... Et nos
Consilium dedimus Sullæ, privatus ut altum
Dormiret...

s'arrête à la jouissance sans s'élever jusqu'à la production. Les lèvres minces révèlent seules la méchanceté. Malgré ce signe, on voit clairement que Néron serait resté un amateur égoïste, un pourceau du troupeau d'Épicure, et qu'il ne se fût pas transformé en monstre, sans les facilités corruptrices de la toute-puissance. Trajan l'infatigable, Hadrien le sophiste, Marc-Aurèle le stoïcien, on passe en revue toute cette liste, et on s'arrête devant un petit buste de Commode enfant, effrayant déjà de corruption précoce. Laissez grandir cet enfant gâté, et la férocité naîtra chez lui des caprices de la débauche. On repose ses yeux en regardant les deux bustes de Septime Sévère, le soldat actif et énergique, qui mourut en s'écriant : *Laboremus !*

L'espace manquerait si l'on voulait parler des bustes des impératrices et suivre l'histoire de leurs costumes et de leurs coiffures, car leurs physionomies sont peu expressives et comme étouffées par la portraiture officielle. Mais nous ne terminerons pas sans recommander à nos lecteurs l'examen attentif d'un long et profond bas-relief représentant une famille romaine du v^e siècle, le père, la mère et les enfants. Le christianisme a passé par là, la débauche a cessé, les physionomies sont épurées. Mais quelle fatigue de vivre, quel aplatissement d'esprit ! On devine des malheureux écrasés entre l'oppression du fisc et la terreur des barbares. Il est temps que la conquête définitive mette fin aux angoisses des invasions et verse du sang nouveau dans ces veines épuisées.

F. BAUDRY.

(La suite à un prochain numéro).

COURRIER D'ALLEMAGNE

LE CONGRÈS

Pendant la dernière semaine du mois d'août, les juristes allemands ont tenu leur troisième Congrès à Vienne. On n'aura probablement pas oublié que le premier, convoqué il y a trois ans, a eu lieu à Berlin, et le second l'année passée à Dresde. On se souviendra également des résolutions importantes qui y ont été prises dans l'intérêt de l'unification législative de l'Allemagne. Celui de cette année ne le cède en rien aux précédents par l'importance des questions qui y ont été soulevées et résolues. Les circonstances politiques lui ont même donné un intérêt que les autres n'avaient pas. Sa présence dans la capitale de l'Autriche excitait partout la plus vive curiosité : on se demandait, dans le reste de l'Allemagne, quelle serait l'attitude réciproque de ses membres et des habitants de Vienne ; les partisans de la Prusse souhaitaient vivement de voir surgir quelques malentendus, quelques froissements ; ceux de la grande Allemagne, au contraire, appelaient de tous leurs vœux un accord intime et parfait. Ce sont ces derniers qui l'ont emporté, et la semaine du Congrès a été une véritable fête où, de part et d'autre, on a rivalisé d'entrain et de patriotisme. Les Viennois, dont la réception a été splendide, ont senti se réveiller en eux le sentiment national allemand, et les juristes, qui ne s'étaient pas attendu à un tel accueil ni à un tel patriotisme, ont emporté d'excellents souvenirs de leur séjour en Autriche. M. de Schmerling a constaté cet heureux résultat dans un discours qu'il a adressé aux juristes pendant un dîner qu'il leur avait offert : « Une belle semaine s'approche de sa fin, leur a-t-il dit. Comme elle a bien commencé, comme elle s'est joyeusement écoulée ! Nos hôtes, je veux dire nos amis, nos frères, sont arrivés à Vienne. Nous les avons cordialement accueillis. Ils ont été témoins de l'attachement que les enfants de l'Autriche ont conservé pour la famille impériale. Ils ont été témoins aussi de la joie qu'ont éprouvée les Viennois à voir siéger dans leur ville le Congrès des juristes. Ces beaux jours sont passés. Nos frères vont nous quitter ; Vienne, qui avait revêtu un air de fête pendant le Congrès, va retourner à ses occupations ordinaires. Cependant, messieurs, ce

n'est pas un météore qui n'a fait que sillonner notre ciel, ce n'est pas un météore qui n'a brillé un moment que pour disparaître aussitôt : c'est un brillant soleil qui s'est levé pour nous, pendant cette semaine, qui nous a éclairés de sa vive lumière et dont l'action sera durable et bienfaisante.

• Ces journées auront certainement d'importants résultats. Je m'abstiendrai de montrer comment le Congrès a rempli sa mission. Mais, quoiqu'il ne lui ait pas été permis de traiter en détail toutes les questions, il a cependant accompli de grandes choses, il a fixé d'une voix solennelle et unanime d'importants principes. Par la résolution qu'il a prise dans la séance d'hier (en abolissant les peines infâmes), il a surtout prouvé au peuple allemand que le sentiment qui nous anime tous est un sentiment d'humanité ; que c'en est fait du système d'intimidation (bruyants applaudissements) ; que nous voyons encore un frère dans l'homme coupable (bravos ! bravos !) que la douceur et la sévérité en même temps pourront améliorer, et qui, au sortir de la cellule du pénitentiaire, sera bien accueilli dans la société. (Bravos ! bravos !)

• Mais, messieurs, votre activité ne s'est pas bornée à votre tâche ; elle a exercé une influence, dans le sens le plus élevé du mot, sur toute l'Allemagne ; elle a exercé une influence sur sa politique ! (Écoutez ! écoutez !) C'est dans le droit que réside la puissance, et si vous créez le droit allemand, vous créerez aussi la puissance allemande. (Bravos !) Si des bords de la mer Adriatique aux côtes de la mer du Nord, on applique les mêmes lois ; si tous les Allemands sont soumis à des lois égales, vous aurez vraiment éveillé pour la première fois, messieurs, la conscience allemande dans toutes les parties du pays. (Bravos !)

• Il y a quelques semaines seulement, nous avons montré que les Allemands sauraient se servir de leurs armes s'il s'agissait de protéger l'honneur et l'indépendance de la patrie. Cette semaine vous avez prouvé que le même esprit vous anime, lorsqu'il s'agit de défendre le droit allemand et d'établir sur une base solide la grandeur et la puissance de l'Allemagne. Comme, à ce qu'il me semble, mes nobles amis, vous avez dignement répondu à votre double mission, retournez chez vous avec la conscience de l'avoir remplie et annoncez dans tous les districts de notre grande patrie que nous avons le sentiment et le cœur allemands, et que nous voulons l'unité et la grandeur de l'Allemagne. C'est dans ce sentiment que je porte un toast aux Allemands du Congrès des jurisconsultes. •

Ce discours, vivement applaudi par les jurisconsultes, n'a pas été moins bien accueilli par la presse autrichienne ; elle y a vu l'expression du sentiment général et s'est complètement associée à la joie du ministre. Elle aussi s'est complue à faire ressortir l'heureuse influence que le Congrès exercera sur la politique allemande, en resserrant les liens qui unissent l'Autriche au reste de l'Allemagne et en empêchant cette funeste scission que les partisans de la Prusse appellent de tous leurs vœux. La presse prussienne, comme on le conçoit aisément, a tenu un autre langage ; effrayée de la joie de sa voisine, elle s'est hâtée de chercher à modérer ses transports en traitant légèrement les résolutions du Congrès et en reprochant à la savante assemblée d'avoir manqué d'énergie. En même temps, elle s'est efforcée de dissiper par de froides et fades plaisanteries la sympathie et

l'enthousiasme des jurisconsultes pour l'Autriche. Pendant huit jours, leur disait-elle par l'organe de la *Gazette universelle* de Leipsick, vous avez endossé l'uniforme et répété le mot d'ordre de la « grande Allemagne ; » mais attendez que vous soyez de retour chez vous, et vous ne tarderez pas à être dégrisés et désenchantés. Nous ne savons si, en effet, l'enthousiasme des jurisconsultes s'évanouira bientôt suivant la prédiction du gazetier mécontent de Leipsick ; mais ce dont nous sommes certains, c'est que leurs résolutions resteront et marqueront un pas de plus dans la voie de l'unité nationale.

La première séance générale a eu lieu le 25, sous la présidence du docteur de Waechter, professeur de Droit romain à Leipsick. Le vénérable professeur l'a ouverte par un discours que les applaudissements de la nombreuse assemblée ont souvent interrompu. Après avoir remercié ses collègues de l'honneur qu'ils lui accordaient pour la seconde fois ¹, il a exprimé l'espoir que leur confiance lui aiderait à remplir sa tâche difficile. Passant ensuite à l'objet du Congrès, il l'a défini à peu près en ces termes : « Nous voulons travailler à l'unité du droit, a-t-il dit, nous voulons travailler à l'unité de notre grande patrie et l'asseoir sur la base solide de l'État et de la morale. On verra dans le prochain compte rendu de nos travaux ce que le Congrès peut en cette affaire. Il lui manque sans doute une autorité extérieure ; mais il possède celle de l'opinion publique, de la vérité et de la nécessité morale. Qu'il fasse son devoir, et ce triple appui ne lui fera jamais défaut ! »

La première question soumise à l'assemblée a été la proposition suivante, faite par M. Hiersemenzel, juge à Berlin : « Plaise au Congrès des jurisconsultes allemands vouloir déclarer que la dignité et l'exercice de la vraie justice ne peuvent être assurés que lorsque le juge a le droit absolu d'examiner si la loi a été faite conformément à la constitution. » On a d'abord entendu le rapport que le Comité permanent avait chargé M. le rapporteur Hering de Giessen de rédiger sur ce sujet. Le savant professeur s'est prononcé pour une partie seulement de la proposition de M. Hiersemenzel ; distinguant entre les lois et les ordonnances, il a conclu son rapport, souvent applaudi, par l'amendement suivant : « Toute ordonnance du gouvernement, dont l'objet aurait dû revêtir la forme d'une loi, n'a aucune force obligatoire pour le juge. »

La discussion a été alors ouverte, et plusieurs orateurs y ont pris part avec plus ou moins de succès. C'est M. le rapporteur Bluntschli qui est monté le premier à la tribune au milieu des applaudissements de toute la salle. Il a regretté que le Comité permanent n'eût pas publié son rapport afin de faciliter l'examen de la question à une assemblée aussi nombreuse. Pour lui, il se prononce contre la proposition et pour l'amendement. « La question de savoir, dit-il, si une loi a été faite légalement, appartient au pouvoir législatif et n'est jamais du ressort de la juridiction. »

M. Reichensperger, conseiller à la cour de Berlin, a pris ensuite la parole et s'est exprimé dans le même sens. Il voit dans la proposition l'intention de subordonner

¹ C'est lui qui était déjà le président du premier congrès tenu à Berlin en 1860.

toute autorité à l'autorité juridique. En conséquence, le juge aurait encore à examiner si le pouvoir législatif est légal. Or, les vrais gardiens de la constitution sont les parlements, et l'examen juridique doit être borné à la forme, comme en France, comme en Belgique. D'autres orateurs sont encore montés à la tribune, les uns, comme M. Schaffrath de Dresde, pour défendre la proposition, les autres pour proposer un ordre du jour pur et simple, et d'autres pour demander le renvoi de la question au comité permanent.

Enfin, après une longue et laborieuse discussion, l'amendement de M. Hering a été adopté à une forte majorité sous cette nouvelle forme : « Les ordonnances émanées du chef de l'État ou du Gouvernement et dont l'objet aurait dû revêtir la forme d'une loi approuvée par les Chambres, n'ont aucune force obligatoire pour le juge. »

Après cette séance générale, le Congrès est divisé, comme les années précédentes, en trois sections : celle du droit civil et commercial, celle du droit criminel et celle de la procédure civile. Ces différentes sections ont eu, pendant deux jours, des séances simultanées dans lesquelles on a examiné plusieurs questions juridiques étudiées et proposées par le comité permanent. Voici le résumé de leurs travaux.

La Section du droit civil et commercial s'est prononcée :

Pour une législation uniforme du droit des hypothèques, fondée sur les principes de la publicité, de la spécialité et de l'inscription ;

Pour une législation uniforme des compagnies d'assurances, sans indiquer toutefois la voie à suivre pour atteindre ce résultat ;

Pour une restriction à la recherche en paternité limitée par l'*exceptio plurium concubentium*.

La Section du droit criminel ne s'est pas montrée moins active ; elle a adopté :

La codification uniforme du droit pénal et l'abolition des peines infamantes, ainsi qu'une réhabilitation civile aussi facile que possible ;

La conservation de l'enquête judiciaire préalable, mais améliorée et abrégée ;

L'abolition du renvoi restreint lorsqu'il n'y a pas de preuves.

Enfin, la Section de la procédure civile s'est prononcée contre l'inmixtion du procureur général dans les affaires civiles, et pour la dépendance du juge vis-à-vis du droit formel dans l'examen des preuves.

Dans une seconde séance générale, qui a eu lieu le 28, toutes ces résolutions ont été soumises au Congrès qui les a approuvées, à l'exception des deux dernières qu'il a renvoyées à l'examen du Comité permanent.

Lorsque, il y a un an, je rendis compte dans *la Revue* du Congrès de Dresde, je considérai cet événement comme destiné à marquer une nouvelle phase dans le développement de la politique allemande, et je me permis de prédire que, avant six mois, l'attention se détournerait de la Prusse pour se porter sur la résurrection du parlement de Francfort. Aujourd'hui, on me permettra de faire remarquer, avec un certain sentiment de satisfaction, que je ne m'étais pas trop éloigné de la vérité dans ma prédiction. Huit mois après la dissolution du Congrès, son président, M. Bluntschli, convoquait à Francfort les anciens membres du Parlement,

M. Bluntschli, qu'il voudrait bien voir combler. Au cas que l'Autriche se sépare, il aimerait à savoir quelle est la forme que les partisans de l'Allemagne restreinte donneraient à leur nouvel État. A ses yeux, il n'y en a que trois de possibles : ou tous les États, y compris la Prusse, se fondent en un nouvel État, dans lequel ils perdent leur indépendance; ou l'unification de l'Allemagne est confiée à l'initiative et à la direction de la Prusse; ou enfin la nouvelle confédération laisse intactes toutes les souverainetés particulières. Il remarque en outre que, dans la question allemande, la situation de la Prusse est la même que celle de l'Autriche, et qu'à Berlin, pas plus qu'à Vienne, on n'est disposé à abdiquer sa souveraineté en faveur de celle d'un autre. Il ne reste ainsi que deux formes qui soient exécutables : celle d'une Allemagne restreinte avec la Prusse à sa tête, et celle d'une Allemagne restreinte respectant les souverainetés particulières. L'orateur demande donc à M. Bluntschli s'il pense que la première de ces deux formes est celle que l'Allemagne revêtirait au cas que l'Autriche s'isolât. S'il ne le pense pas, et qu'il approuve une unité qui laisse intactes les souverainetés particulières, il ne voit pas la nécessité d'une séparation de l'Autriche d'avec le reste de l'Allemagne. En effet, l'Autriche se trouve dans la même situation que les autres États et peut tout aussi bien qu'eux rester dans la nouvelle confédération. Quant à lui, il pense que le véritable point de départ de la politique allemande est la confédération; elle repose sur l'histoire et sur le droit; c'est parce qu'on a voulu l'effacer et la remplacer par une nouvelle constitution que les efforts de l'assemblée nationale de Francfort ont échoué en 48 contre les souverainetés particulières.

M. Bluntschli a ensuite donné les explications que les orateurs précédents lui avaient demandées. Il a déclaré qu'au cas de l'isolement de l'Autriche, on ne pensait pas du tout à une Allemagne restreinte sous la direction de la Prusse; on prétend au contraire respecter les souverainetés particulières, et l'on veut seulement changer l'unité négative de la confédération actuelle en une unité positive. On n'a pas encore fixé la mesure et l'intensité de cette unité; elle sera plus large ou plus étroite, suivant que l'Autriche y prendra part ou non. Cependant, il y a deux conditions qui doivent être absolument remplies : ce sont celles d'un parlement et d'un ministère des affaires étrangères.

Là-dessus M. Berger déclara aussitôt que tous les Autrichiens libéraux approuvaient un parlement qui ne serait pas une simple délégation, mais qui serait nommé directement par le peuple et aurait la même force législative que la Diète. Il voit dans la demande du parlement le seul programme pratique d'une politique allemande. Il faut donc le créer et lui confier le développement de l'unité qu'il est impossible à présent de fixer.

Quant à la seconde condition, savoir celle du ministère des affaires étrangères, l'orateur la croit destinée à soulever bien des malentendus et des difficultés. L'Autriche et la Prusse ne renonceront pas à leur position de grandes puissances européennes.

Après ces explications, qui n'amènèrent aucun résultat définitif, aucune résolution catégorique, la séance fut levée et renvoyée à la dernière semaine de septembre. Les Autrichiens proposaient Francfort pour le lieu de la prochaine réu-

nion ; mais Bluntschli et ses adhérents avaient déjà choisi Weimar, qu'ils ont maintenu. Sur cinquante membres qui ont signé l'invitation adressée aux anciens députés du Parlement de Francfort et à ceux des Chambres actuelles, il ne s'en trouve que deux qui appartiennent à l'Autriche : ce sont MM. Berger et Rechbauer. Les Prussiens, par contre, s'y trouvent représentés en très-grande majorité. Il est donc probable qu'ils exerceront une certaine prépondérance dans les délibérations qui porteront sur l'attitude que les Chambres doivent prendre dans la question de la délégation et dans celle de la réorganisation du Zollverein.

Ils auront été précédés à Weimar par le Congrès des économistes, qui, après de longues et intéressantes discussions, s'est prononcé pour le traité de commerce avec la France ; pour une représentation nationale, non-seulement des États du Zollverein, mais de toute l'Allemagne ; pour le principe de la liberté industrielle appliquée aux médecins, aux pharmaciens et aux avocats ; et contre les armées permanentes. Ces résolutions font honneur à ceux qui les ont prises. On en peut dire autant de la plupart de celles qui ont été adoptées dans les nombreux congrès qui se sont réunis dans ces derniers temps, et dont l'énumération seule exigerait presque une page. Le lecteur nous saura gré de lui épargner cette fastidieuse nomenclature, qui ne pourrait être égayée que par des détails gastronomiques.

A. MAILLARD.

Dresde, septembre 1862.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

20 septembre 1862.

Tandis que la politique anglaise chôme, et que le *Times*, embarrassé de remplir ses colonnes, les ouvre aux discours les plus ennuyeux tenus dans les comices agricoles de la Grande-Bretagne, je puis bien moi-même oublier cette fois les dieux et les demi-dieux de la Chambre des lords et de la Chambre des communes. Je vous parlerai simplement de romans.

Que faire, en effet, à la campagne, quand on est fatigué de la promenade? On entre au salon, toujours placé dans ce pays au rez-de-chaussée, et communiquant avec les jardins. Sur les tables, on trouve étalés les journaux qu'on rejette, et les livres nouveaux, les revues, les *magazines*, dans leurs couvertures de toute couleur, roses, oranges, vertes. Voici le *Magazine* de Dickens, qui se nomme familièrement : « All the year's round » ou « tout le long de l'année. » Voici le « *Cornhill Magazine* » fondé par Thackeray, le « *Mac' Millon's Magazine* » du libraire Mac' Millon ; je ne parle pas des pesantes revues classiques, l'*Edinburgh*, le *Quarterly*, etc. C'est la grosse cavalerie de la littérature anglaise. Je dois avouer, hélas! que l'on se dispute beaucoup plus les numéros des *magazines*, et pourquoi? les *Magazines* ont des romans, les revues anglaises n'en ont pas.

Ici le roman n'a pas encore envahi le journal quotidien : vous figurez-vous un numéro du *Times* avec un feuilleton? Cette idée serait capable de déridier même le front des Jupiters tonnants qui sont les directeurs mystérieux et enveloppés de nuages de cette feuille toute-puissante. Le feuilleton et les faits divers, voilà les deux choses qui distinguent essentiellement le grand journal français du grand journal anglais, et, n'en déplaise à mes amis anglomanes, je serais fâché que la presse française y renoncât.

Quand j'ai lu quatre *leaders* (c'est le nom qu'on donne aux *premiers-Londres*), quand j'y ai retrouvé exactement ce qu'on m'avait déjà dit depuis un mois, et ce qu'une curiosité stupide et toujours trompée me fera encore relire pendant un mois, je cherche avec ardeur un coin du journal où il soit question d'autre chose. Je lis alors, je vous l'avoue tout bas, ces annonces mystérieuses où John écrit à Mary : « Tout te sera pardonné, reviens seulement, » ou je plonge dans les colonnes de petit texte, où les comptes-rendus des tribunaux de Londres m'initient

à tous les jolis tours des *pikpockets* de la capitale et aux malheurs des trop sensibles Irlandaises.

Entre la pédantesque revue trimestrielle et le grand journal, le roman a trouvé asile dans le *Magazine*. L'émotion de « la suite au prochain numéro » ne se renouvelle pas tous les jours, mais se reproduit seulement tous les quinze jours ou toutes les semaines. Il est à peine nécessaire de dire que, littéralement, le roman y gagne, bien que la nécessité de tenir l'intérêt en suspens à la fin de chaque chapitre soit encore une condition un peu gênante. Qui sait mieux laisser son lecteur haletant que M. Wilkie Collins, l'auteur de *la Femme en blanc*, lequel, en ce moment, publie en numéros un autre roman « *no Name* » (pas de nom), qui ne le cède pas en intérêt passionné à son prédécesseur ? Parmi les maîtres de ce grand art, je citerai encore M. Anthony Trollope, qui est actuellement, on peut le dire, le romancier à la mode de l'Angleterre. Les maîtres se reposent, ou, quand ils reprennent la plume, ne produisent que des œuvres indignes de leur gloire. Il y a longtemps que Dickens n'a rien écrit qui mérite de rester parmi ses œuvres. Tout le monde s'est accordé à trouver très-mauvais le dernier roman publié par Thackeray dans le *Cornhill Magazine* : l'*Histoire de Philippe, faisant son chemin dans le monde*. La verve moqueuse et triste du célèbre auteur de *Vanity Fair* n'est sans doute pas épuisée ; mais il n'est pas un de ces écrivains à qui il soit permis impunément de beaucoup produire. Il y a, dans la *Foire aux Vanités*, dans *Pendennis*, la marque d'un esprit assez puissant pour se concentrer, pour créer des types, des caractères. Qui peindra jamais en plus vives, en plus touchantes couleurs, la fuite des illusions, les assauts de l'espérance, de la jeunesse contre les rigueurs de la vie ? Qui sondera d'une main plus sûre les abîmes des cœurs gâtés et corrompus ? Qui saura mieux nous intéresser à la lutte de l'intelligence, de la ruse, de la beauté, du vice même, contre la puissance écrasante du rang, de la richesse, du monde ? Les grands romans de Thackeray peuvent être classés au premier rang des œuvres littéraires ; mais la perfection n'est guère compatible avec l'extrême fécondité. M. Trollope n'est pas de ceux que leur grandeur retient au rivage ; il produit des romans comme un pommier produit des pommes. Il tient le second rang et ne semble pas aspirer au premier ; mais il garde très-honorablement sa place, au rang où l'ont porté la faveur publique et son incontestable talent. Fils d'une mère qui avait elle-même fait des romans et des livres dont le souvenir n'est pas encore entièrement effacé, M. Trollope a écrit dès sa jeunesse : aussi l'aisance, la facilité, sont-elles le caractère le plus marqué de son talent. Il excelle à peindre la vie anglaise, non dans ce qu'elle peut avoir d'excentrique, d'étrange, d'horrible non dans ces classes dégradées où le crime est comme un des actes familiers de la vie, pas davantage à ces hauteurs où le dandysme étale ses ridicules prétentions ; il se tient dans les régions moyennes : son roman est semblable au paysage anglais, doux à l'œil, vert, harmonieux de couleur, mais sans grandes lignes et sans soleil. La vie de tous les jours, paisible, confortable, voilà le fonds monotone où se déroulent ses petits drames, où la passion sait toujours se modérer et rester décente. Le grand intérêt de ses livres, et c'est là une source d'intérêt tout anglaise, c'est le conflit ou, plutôt, le rapprochement des diverses classes de la société ;

J'en excepte, cependant, ce que l'on nomme ici, quelquefois, les classes dangereuses. M. Trollope les exclut systématiquement de ses livres. Dans tous ses romans, le théâtre du drame est double : il y a d'ordinaire le château, et, à quelque distance du château, la simple maison. Le château, vous le voyez d'ici, pour peu que vous connaissiez un peu l'Angleterre, isolé, entouré de toutes parts par des prairies où paissent en liberté quelques animaux. Des allées d'arbres séculaires conduisent à la vieille demeure seigneuriale, devant laquelle s'étendent ces vertes pelouses, pareilles à de fins tapis, que l'on voit seulement dans cette île, toujours balayée par les vents humides de l'Atlantique. La maison n'a, elle, qu'un petit jardin ; elle est coquette pourtant dans sa simplicité ; un soin minutieux y entretient des fleurs toujours fraîches, des vitres toujours illuminantes où le soleil couchant fait rejaillir tous ses feux. Rapprochez les hôtes de ces deux demeures, le respect des uns et la hauteur aristocratique des autres, mêlez-y une jeune fille, un jeune homme capable de s'éprendre follement sans consulter le *Peerage* (c'est le livre d'or de la noblesse), ou sans s'inquiéter si sa balance, chez le banquier, lui conseille ou non le mariage. Car, on ne s'aime dans les romans de M. Trollope, comme dans tous les romans anglais contemporains, que pour se marier : une passion honnête, contrariée par de nombreux obstacles, tel est le sujet favori de ces œuvres d'imagination qui s'attachent à reproduire les incidents mêmes de la vie ordinaire.

Dans *Framley Parsonage* (la Cure de Framley), le meilleur roman de M. Trollope, nous trouvons, comme d'habitude, le château anglais au second plan : au premier, est la maison de la Cure, sorte de dépendance du château, puisque toutes les cures de l'Église anglicane sont encore des bénéfices attachés au patronage de la classe aristocratique.

Le curé est jeune, beau, hardi cavalier, bon mari, mais ami du monde et du plaisir. Sa patronne est une inflexible torie ; pour lui, il se mêle à la société des whigs du voisinage et, notamment, d'un membre du parlement, criblé de dettes, qui lui fait signer des billets et le ruine de fond en comble. Ce serait un homme perdu, si le jeune lord du château ne s'éprenait de sa sœur et ne l'épousait, après avoir vaincu les résistances de sa propre mère. Les créanciers sont payés, la jeune sœur se conduit si noblement que la comtesse elle-même finit par lui pardonner sa roture, et le curé oublie, dans son ménage et dans l'exercice de ses devoirs, le monde et ses vanités.

M. Trollope aime beaucoup à prendre ses personnages parmi les dignitaires de l'Église anglicane ou dans leur famille, et il a trouvé là une mine des plus riches. Le mélange du mondain et du religieux donne lieu aux contrastes les plus poignants ou les plus comiques : la guerre entre la femme de l'évêque et la femme du diacre, le sermon vengeant les injures faites dans le salon, le fanatisme aiguissant ses armes sur la coquetterie féminine, la politique mêlée aux incidents de ces querelles intestines, voilà des sujets où M. Trollope se dilecte, et il en tire ses scènes les plus charmantes de *Barchester Towers* (les tours de Barchester).

Dans *Orley Farm*, (la ferme d'Orley), il a essayé de peindre les hommes de loi

passera jamais la comédie donnée par le despotique Soulouque à Haïti? Dans son ouvrage, M. Trollope ne montre que de bien tièdes sympathies pour la race noire affranchie aux Antilles : la peur du ridicule l'arrête visiblement : il craint d'être pris pour un quaker ou un philanthrope. Si l'esprit qui anime le livre est superficiel et, si l'on me permet le mot, trop mondain, les peintures en sont vives, fidèles, et on y retrouve tout le talent des romanciers.

J'en dirai autant de l'ouvrage politique que M. Trollope vient de publier, il y a quelques semaines, sur les États-Unis, où il vient de faire un voyage. Il y a tout vu, en courant : le nord, l'orient, les border-states. Il y a, de notre temps, une littérature de chemin de fer : le livre de M. Trollope y mérite d'autant mieux une place, qu'il a été écrit, si je puis dire, de station en station. Un compagnon de voyage de M. Trollope m'a appris que le romancier, à peine arrivé quelque part, écrivait son journal entre deux convois, sur la table d'un hôtel ; et c'est ce journal qui a été livré sans corrections à l'imprimeur. Il semblerait qu'une telle œuvre dût être au-dessous du médiocre ; il n'en est rien. S'il n'y avait autre chose qu'une série d'impressions, si fugaces qu'elles eussent été, l'ouvrage aurait un grand intérêt, tant l'auteur a le don de l'observation précise, l'esprit ouvert et la plume agile : malheureusement il a intercalé parmi ses observations des hors-d'œuvre, des tirades politiques, des considérations générales. On voit aisément les points où l'observateur spirituel et amusant cède la place à ce que j'appellerai le journaliste, où M. Trollope commence à plaider une thèse et y fait rentrer de gré ou de force tout ce qui tombe sous sa main. La thèse, on la devine, c'est la séparation nécessaire et forcée du nord et du sud, l'inutilité de la guerre actuelle. M. Trollope écrit pour le grand public anglais, et il n'y a d'autre opinion qui puisse satisfaire ce grand public. Je ne m'arrêterai certes pas à discuter les conclusions de M. Trollope : il est inutile de se heurter à un parti pris ; je recommanderai seulement à ceux qui voudraient lire le *North America* de M. Trollope de se contenter des chapitres où le voyageur est lui-même en scène, et de sauter tout ce qui touche à la politique, au droit constitutionnel, à la question de l'esclavage ; ils ne trouveraient dans cette dernière partie que des arguments usés, des statistiques vieilles, des documents de seconde main. Tout ce que M. Trollope a écrit, pour donner à son ouvrage la dignité d'un livre sérieux, est précisément ce qui en diminue le mérite ; tout ce qu'il a écrit spontanément et pour ainsi dire sans y penser, est justement ce qui le rend digne d'être consulté.

PHILLIPS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE

Les chevaliers-poètes de l'Allemagne, par OCTAVE D'ASSAILLY.

Paris, Didier et Cie, libraires-éditeurs.

Lorsque, au commencement de ce siècle, M^{me} de Staël publia son livre *De l'Allemagne*, on accueillit avec une réserve extrême les révélations que contenait cet ouvrage, et plus d'un esprit fort déclara que l'illustre auteur avait donné libre carrière à son imagination de poète.

Comment croire, en effet, que cette langue germanique dont Voltaire avait si plaisamment caractérisé la rudesse, pouvait produire des accords assez harmonieux pour charmer non pas les barbares d'outre-Rhin, mais une femme à l'oreille fine et exercée, un enfant du pays où avaient retenti les vers de Racine et où venait d'éclater la voix rythmée de Chateaubriand ?

A cette époque, la langue allemande était encore, pour le Parisien, ce qu'elle avait été jadis pour Peire Vidal, le troubadour provençal qui s'écriait :

- Alemans trob deschausitz e vilas,
- E quan neguns se feing d'esser cortés,
- Ira mortals et dols et enois es,
- E los parlars sembla lairar de cas.

« Les Allemands sont aussi rudes que grossiers, et si l'un d'eux, par hasard, se mêle d'être aimable, il y a de quoi en mourir, car leur langue est un hurlement de chien. »

Et cependant, lorsque l'auteur de *Corinne* étonnait si fort nos pères en leur disant simplement qu'au delà du Rhin, vivaient de grands poètes, le Faust avait paru, Lessing et Schiller avaient achevé leur carrière, et Guillaume Schlegel avait déjà écrit ses plus belles pages. De même, lorsque Vidal prononçait ses dédaigneuses paroles, il y avait de l'autre côté du Rhin une légion de poètes

inspirés, qui célébraient la femme, soit que reine du ciel, elle leur apparût l'aurore divine au front, soit que noble châtelaine, elle laissât tomber sur eux ce regard qui dissipait leurs peines et embrasait leur âme.

On appelait ces hommes des *minnesinger*, des chantres d'amour ; ce sont eux que M. d'Assailly appelle : les chevaliers-poètes de l'Allemagne.

Walther de la Vogelweide est le premier minnesinger que vous présente l'auteur. A tout seigneur, tout honneur. Pauvre d'argent, riche d'esprit et de chansons, Walther parcourt le saint Empire, semant à pleines mains son précieux trésor. Il est le plus viril des chevaliers-poètes et son cœur bat d'un égal amour pour sa dame, pour sa patrie, et pour son Dieu. Il chante les vertus de celle qu'il aime ; il flagelle les princes qui trahissent les intérêts de l'Allemagne et il va en terre sainte prier sur le tombeau du Christ.

Pour nous, qui aimions déjà le grand poète, nous avons revu ses traits sympathiques pendant que nous lisions les pages que lui consacre M. d'Assailly ; mais nous doutons fort que cette esquisse suffise pour bien faire apprécier à tous les lecteurs ce que la physionomie du minnesinger avait de vivant, de mobile et d'expressif. M. d'Assailly fait voir en Walther le patriote et le croyant ; mais il n'a pas mis assez en relief le chantre d'amour. Les fragments qu'il donne des confidences amoureuses de Walther, sont à coup sûr pleins de grâce ; mais nous croyons qu'il aurait pu choisir autrement, sans choisir moins bien, et nous regrettons, par exemple, qu'il n'ait pas traduit cette ravissante chansonnette où Walther, après un entretien avec sa bien-aimée, recommande au rossignol qui chante dans le bois, d'être plus discret et de ne point révéler aux passants ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'étude sur Godefroid de Strasbourg, serait complète, si l'auteur avait insisté davantage sur les beautés du poème *Tristan et Isolde*. Pour achever de faire connaître l'esprit enjoué, la manière étincelante, le langage pur et insinuant du poète, nous n'aurions pas manqué de traduire ce passage, où Tristan ayant demandé à Isolde pourquoi elle est si pâle, pourquoi elle penche sa tête ravissante, Isolde avoue que c'est *Lameir* (l'amour) qui en est la cause.

Le portrait de Wolfram d'Eschenbach et celui d'Ulrich de Liechtenstein ne laissent rien à désirer. Il serait difficile d'indiquer avec plus d'art et de justesse les traits caractéristiques qui distinguent ces deux poètes.

M. d'Assailly s'arrête avec une prédilection par trop marquée devant la figure d'Henri de Meissen, appelé *Frauenlob*, louange des dames, parce qu'il chantait avec enthousiasme le mérite des femmes. Lorsque *Frauenlob* vint à mourir, les dames de Mayence ensevelirent, en pleurant, le corps de leur poète bien-aimé. Et en même temps que leurs larmes, elles versèrent sur sa tombe des flots de ce vin du Rhin, qui avait partagé l'affection du minnesinger.

Certes, *Frauenlob* manie sa langue avec une habileté extrême ; des images gracieuses remplissent les pages qui nous restent de lui. Mais *Frauenlob* n'avait ni l'originalité, ni l'élévation d'esprit, ni la verve primesautière des minnesinger dont il clôt la série. Les hymnes à la sainte Vierge, dont notre auteur cite de nombreux passages conservent toute leur beauté, alors même qu'on les rap-

proche de la sublime prière que le Dante adressait à Marie ; et cependant nous pensons que M. d'Assailly, aurait dû montrer avec quel entrain le poète célébrait non-seulement Marie qui vit dans le ciel, mais aussi les femmes qui régnaient sur cette terre et qui la rendent si belle.

Nous l'avons dit, M. d'Assailly a fidèlement tracé le portrait des poètes que nous venons de nommer : le dessin en est correct, la touche pleine de finesse, et les légers défauts que j'y aperçois, ne sont, en définitive, que les écarts d'un crayon trop rapide.

Il n'en est pas de même de la figure du Tannhauser. C'est en vain que l'auteur fait jouer tous les ressorts de son style, pour nous faire voir dans le Tannhauser, un chevalier dégénéré, un vagabond au cœur desséché, un vaurien plein d'esprit si l'on veut, mais vaurien quand même.

Le peintre n'a pas même regardé son modèle. De tous les traits qu'il trace, un seul est juste. C'est celui qui révèle la pauvreté du Tannhauser. Mais comment notre auteur peut-il jeter la pierre au Tannhauser et le railler, parce que, poète insolvable, il n'a pu payer ses créanciers à jour fixe ? N'y a-t-il donc pas de la grandeur, ou du moins de la force en cet homme qui porte si gaïement sa peine et qui, domptant son angoisse, se met à célébrer sa chère Allemagne et à chanter les louanges de la femme qu'il aime ?

Je sais bien pourquoi M. d'Assailly s'est troublé à la vue du Tannhauser. C'est que celui-ci est homme avant d'être chrétien. Il préfère la gloire de l'Allemagne à la grandeur du saint-père, dont il ose même parfois braver la puissance. Il y a je ne sais quoi dans le Tannhauser qui rappelle vaguement les boutades, le bon sens et la mâle fierté de Luther. Et puis voyez le sacrilège ! Il part en croisade et au sein de la Palestine, en présence du saint-sépulcre, il ose regretter la terre allemande et préférer le vieux vin du Rhin à l'eau que lui offre la terre de promesse et qui « ressemble à l'eau des ornières. »

M. d'Assailly nous pardonnerait-il, si nous lui disions que, sur ce point, nous sommes entièrement de l'avis du Tannhauser ?

Rentré dans sa patrie, le Tannhauser hume à longs traits l'air embaumé qui descend des montagnes et circule dans les forêts. Il se promène de province en province, et célèbre avec transport les vallées et les montagnes, les rivières et les femmes si belles de l'Allemagne. Tout cela est à lui par droit de naissance ; et à la vue de ce riche patrimoine, il éclate en chants d'allégresse.

Tel a été le Tannhauser. Si M. d'Assailly consentait à le voir dans son vrai jour, il ne s'étonnerait plus de ce que l'Allemagne conserve le souvenir de ce poète, qui a vécu dans le sein même du peuple, qui en a connu les plus secrètes aspirations, et qui, pour tout dire en un mot, est resté allemand jusque dans la moelle des os.

Aussi voyez avec quelle tendresse la légende populaire veille à ce que ne s'éteigne pas l'auréole dont elle a orné ce front altier, qui ne se courba jamais, ni devant les rigueurs de la pauvreté, ni devant les foudres de l'Église.

Dans la Thuringe, le paysan chante encore les amours du Tannhauser et de dame Vénus. Et lorsque, dans la légende, le pape Urbain refuse l'absolution au chevalier

allemand, on voit le Germain de nos jours froncer le sourcil, comme aurait fait le Gibelin, son ancêtre.

Mais laissons le bon Tannhauser dans la montagne où, dit-on, il vit encore dans les bras de la belle déesse, et revenons au livre de M. d'Assailly.

Et tout d'abord, nous ferons une querelle d'Allemand à l'auteur. Pourquoi insiste-t-il pour que nous voyions dans chaque minnesinger un noble chevalier ? Des six poètes qu'il nous présente, Godefroid a été roturier, ainsi que maître Henri Frauenlob. Quant à Walther, M. d'Assailly, suivant en ceci les anciens errements, ne manque pas de le ranger parmi les chevaliers nés nobles. Cependant, l'auteur n'ignore certainement pas que des recherches toutes récentes, tendent à établir que le grand poète lyrique a été d'origine bourgeoise.

Nous regrettons que M. d'Assailly n'ait pas donné plus d'étendue à son livre. La matière comportait, exigeait même un développement plus grand. Arrivé à la dernière page, on sent que l'auteur a dû passer sous silence bien des faits intéressants et refuser l'hospitalité à des hommes égaux en mérite à ceux qu'il a accueillis. Quelques pages de plus, et il aurait pu communiquer à ses lecteurs les délicieuses chansons de Nithart, celles de Zweter ou de Chrétien de Hamlé. Et puisque l'âme des minnesinger était vouée au culte du Christ et à celui de la femme, comment M. d'Assailly a-t-il pu passer sous silence les vers d'Othon de Botenlaube, qui résument en quelques lignes tout ce que ces deux aspirations avaient de grand et de profond ? Nous voulons parler des adieux que le poète, au moment de partir en croisade, adresse à sa femme ¹. Jamais bouche humaine n'a prononcé paroles plus suaves, plus aimantes, et en même temps plus passionnées.

Mais c'est surtout à Henri d'Aue que M. d'Assailly aurait dû donner asile, à Henri d'Aue, l'immortel auteur d'*Iwein*, le créateur du *Pauvre Henri*, idylle à laquelle on ne saurait comparer aucune autre. M. d'Assailly ne doit pas ignorer la vénération qu'ont eue pour ce grand poète, tous les autres minnesinger, et il se rappelle, sans doute, que Godefroid de Strasbourg le plaçait plus haut que Wolfram et lui offrait avec enthousiasme la palme du vainqueur.

M. d'Assailly raconte bien cette guerre poétique de la Wartbourg, où des minnesinger, réunis dans une salle magnifique, chantaient tour à tour en s'accompagnant de leur lyre. Nous croyons cependant qu'on aurait pu mieux faire ressortir la figure de Henri d'Ofterdingen, type mystérieux qui, six siècles plus tard, devait inspirer de si belles pages à Novalis.

Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'ouvrage de M. d'Assailly, on reconnaît aussitôt que c'est une œuvre bien conçue, et ouvrée avec goût. En véritable artiste, l'auteur sait voiler les efforts qu'il fait pour bien voir les hommes et les choses qu'il retrace. Il groupe bien ses figures, et il y a dans son style du mouvement et de la couleur. A chaque page, on rencontre des expressions heureuses et des aperçus qui ne manquent pas d'originalité. La préface est un modèle de tact littéraire. Mais ce qui nous charme surtout dans ce

Waere Cristes lôn niht also süeze, so entlieze ich niht der lieben frowen min, etc.

livre, c'est l'amour passionné que l'on y professe pour la langue que parlent les minnesinger et dont, au dire de l'auteur, les accords exhalent parfois une suavité si tendre, qu'on les dirait recueillis sur les lèvres d'un séraphin.

ARNOLD BOSCOWITZ.

Un mariage scandaleux, par ANDRÉ LÉO. — Librairie Hachette 1862.

Un mariage scandaleux : cet événement eut lieu en Poitou, à Chavigny, bourg habité par des paysans, petits métayers pour la plupart ; par quelques petits bourgeois, et par un propriétaire cossu, M. Bourdon, le grand personnage politique du canton dont M^{me} Bourdon est la véritable reine. Ce déplorable mariage, objet de tant de luttes, de tant de machinations haineuses et de tant de cancan, ce mariage qui fit couler tant de larmes, mais qui fut suivi de tant de bonheur, fut perpétré par Pierre Michel, le fils de la mère Françoise, un brave garçon de ferme, et par une excellente demoiselle, Lucie Bertin, la fille d'un bourgeois ruiné et la propre nièce du puissant Bourdon.

« On a vu des rois épouser des bergères ! » Mais des bourgeois épouser des pastourelles, aucun conte de fées n'a été assez hardi pour l'imaginer ! Les historiens n'ignorent pas que çà et là des bourgeois ont épousé quelque grosse campagnarde, au même titre qu'ils auraient pris une boulangère ayant des écus, tandis qu'eux n'en avaient guère. Cela s'est vu, mais encore les bourgeois suivaient-ils en cela l'exemple des ducs et pairs qui, en épousant quelque *vilaine*, ne perdaient point caste, leur conduite étant même méritoire, puisque, par cette mésalliance, ils élevaient jusqu'à eux une créature d'ordre inférieur. — Mais qu'une bourgeoise cessât d'être *demoiselle* pour épouser un paysan, un garçon de ferme ! Mais qu'elle renonçât au droit de porter chapeau à plumes, — avait-on jamais vu ça ?

« — Êtes-vous folle ! » s'écria en entendant cette nouvelle M^{lle} Boc, la maîtresse de la poste aux lettres, une vieille fille toute jaune, au nez pointu, et avec une longue échine. « Est-ce que vous oseriez prétendre que M^{lle} Lucie aurait des yeux pour ce paysan ? Vous avez de drôles d'idées vous autres ! allons ! allons ! laissez-moi tranquille, ça me met en colère ! c'est une indignité ! »

« — C'est tout comme je pense, mam'zelle, » répondit la Touronne, la femme au tailleur. « Comme j'ai dit à mon homme : as-tu pas de honte d'avoir des idées comme ça à l'égard d'une respectable demoiselle ? Quand ça serait vrai, d'ailleurs, faudrait-il le dire ? Non, voyez-vous les gens d'à présent n'ont plus de respect pour rien. »

On le voit, le sujet ne manque pas de hardiesse. Ceux-là sauront l'apprécier, qui ont mesuré les ravins à peu près infranchissables que l'esprit de caste a creusés entre les différentes classes sociales dans notre beau pays de France, lequel se vante, — à bon droit, sans doute, — d'être le plus égalitaire de tous les pays civilisés. Certes, le bourgeois est vaniteux de sa famille, de sa position sociale,

mais le paysan l'est encore davantage. Serait-ce vraiment un paradoxe d'affirmer ceci : Dans le pays qui a formulé la Déclaration des droits de l'homme, nos astronomes découvrent en une année autant de planètes et d'astéroïdes au ciel, que nos statisticiens pourraient découvrir de mariages d'honnête inclination entre riches paysans et pauvres gars de la campagne. Au moins croirait-on que les paysans seraient fiers de voir un des leurs s'élever jusqu'à la main d'une fille bourgeoise ? Pas le moins du monde ! Ils protestent, au contraire, de toutes leurs forces contre ce méfait, ils protestent par envie, par esprit de caste, par sentiment invétéré et inféodé des convenances et des distinctions sociales !

Nous le voyons bien par ce roman, dans lequel M^{lle} Lucie Bertin, élevée au milieu de campagnards par une famille ruinée depuis longtemps, et malgré toute sa distinction naturelle et sa fierté de bon aloi, paysanne elle-même aux trois quarts, épouse si difficilement — un garçon aussi intelligent que Michel. — Ce mariage, le thème du roman, André Léo le fait habilement valoir par des contrastes. C'est d'abord le mariage de la riche Aurélie Bourdon, la cousine de Lucie, avec le riche ingénieur des ponts et chaussées, M. Ferdinand Gavel, légèrement fat et très-débauché. — C'est ensuite la séduction de la pauvre Lisa Mourillon, une charmante « bergère aux champs » par ce même M. Gavel qui, on ne le devine que trop, l'abandonne dès qu'elle est enceinte et qui, de plus, laisse envoyer son enfant à l'hospice des Enfants trouvés, c'est-à-dire à la mort. Les frères de Lisa, ayant voulu la venger du séducteur, ont en compagnie de Michel maille à partir avec la justice, et, pour les sauver de la main des gendarmes, Lucie se compromet pour son futur mari. — Un autre mariage est celui de M. Frédéric Gorin, un usurier de campagne avec la fille du riche Perronneau, maire de Chavigny. — Ce banquier de village, comme disait M. Bourdon, était un homme de trente ans, de forte encolure, vulgaire et tournant à l'obésité. Sa voix était forte, et comme il ne savait pas la maîtriser, il avait toujours l'air de se croire à la halle ou dans une écurie. La sottise et la ruse luttèrent sur son visage avec la bonhomie, cette bonhomie fausse qui naît de la satisfaction des appétits repus, celle du milan rassasié qui volontiers écorcherait le rossignol. — Lucie, du reste, se décida à épouser Michel, en voyant la fière et superbe M^{lle} Isabelle de Parmailan, jeune et charmante, mais de vieille race et de famille ruinée, préférer de propos délibéré entrer dans un couvent pour y devenir abbesse, que d'épouser au-dessous de soi quelque fils de bourgeois, un Émile Bourdon par exemple, futur auditeur au conseil d'État. — Cet orgueil inspire à Lucie de salutaires réflexions, il révolte aussi le jeune Bourdon qui se réveille de son désespoir amoureux pour accabler Lucie de son blâme.

Une création vraiment artistique et qui fait le plus grand honneur à son auteur, est la figure de Clarisse, caractère peut-être nouveau. La sœur de Lucie porte sur son front le sceau de la fatalité; le malheur aidant, elle élève le ridicule jusqu'au tragique, et la vanité bourgeoise jusqu'à l'orgueil des patriciens, — que dis-je ! — jusqu'à la hauteur d'une religion. En elle se résument le caractère de la cousine Aurélie, la jeune bourgeoise prétentieuse et guindée, et celui de l'altière M^{lle} de Parmailan, la jeune noble plus passionnée, moins sèche, et moins

superficielle que la première, moins fortement trempée mais plus éprise que la seconde. Clarisse meurt de mélancolie. Clarisse idolâtre le chatoiement des robes de soie, l'atmosphère d'un bal la transporte dans les délices d'un paradis, elle aime d'un amour profond les messieurs bien mis et les dames élégantes; sans marchander, elle aurait donné sa vie pour entrer dans le beau monde; elle meurt de chagrin et de mélancolie, parce que ses portes lui restent obstinément fermées. Elle meurt parce que, née avec les goûts et les instincts, d'une bourgeoise riche, elle doit s'étioier dans la misère, dans la gêne et dans le ridicule; elle meurt parce qu'elle ne veut pas être une pauvre vieille fille à Chavigny, elle qui aurait dû trôner dans un salon à Poitiers; elle meurt et son agonie est longue, douloureuse et cruelle. Toutes les absurdités, tous les défauts de cette malheureuse créature, André Léo nous les a révélés sans toutefois nous les faire mépriser ni haïr, et le récit qu'elle nous fait de la mort nous arrache de douloureux frémissements.

Il n'y a pas que de la psychologie dans ce roman, il y a aussi de la poésie qui se révèle par un sentiment profond de la nature, par de pittoresques descriptions et par de charmantes interprétations de paysage du Poitou. En même temps que le cœur humain, André Léo comprend la nature et le printemps; il comprend les doux tourments de l'amour et les sombres drames de la mort. Que souhaiter de plus à un romancier? — Les portraits, les portraits féminins surtout, sont tracés avec un rare talent. — Ceux de Lucie, de M^{me} Bourdon, de M^{lle} Boc, de M^{me} Delbès, sœur de Ferdinand Gavel, sont touchés avec une finesse et une sûreté de touche qu'une femme seule pouvait leur donner. Car ce roman est une œuvre féminine; on s'en aperçoit à ses qualités; du reste, la double masculinité du nom dont il est signé, suffirait pour le prouver; car, on le sait, dans le langage des femmes, une double affirmation vaut une négation. — Le portrait de Michel, le jeune amoureux rustique, n'est pas tout à fait aussi bien réussi. Comme amoureux, Michel est très-vrai, mais comme paysan, il est un peu conventionnel, le peintre a sans doute manqué de modèle.

Le roman semble avoir été conçu sur une échelle trop vaste, ou du moins trop détaillée, — il ne renferme pas moins de 300 pages, où défilent devant nos yeux une cinquantaine de personnages, tous très-intéressants, il faut le dire, mais que nous aurions préféré peut-être voir en deux fois. Qu'on nous entende bien, — nous ne voudrions pas retrancher du roman une seule page, toutes sont à leur place : elles sont toutes nécessaires pour l'exécution du plan de l'ouvrage, mais ce plan aurait pu être plus restreint. Nous n'en faisons pas grand reproche à l'auteur, ce défaut provient d'une trop belle qualité, celle de la conscience; on sent que cette histoire a été fortement conçue. Étudiée dans tous ses détails, la réflexion y voit des plans qui s'étagent les uns sur les autres avec de très-beaux effets de perspective intellectuelle; l'auteur ne nous a point improvisé quelques notes de rencontre sur un motif quelconque, mais nous a donné une vraie partition sur un thème longuement réfléchi, avec une orchestration sérieuse et variée. Sans aucun doute, André Léo se respectant lui-même, pour le moins autant qu'il respecte son public, a d'abord voulu mériter son propre suffrage; mais

celui des lecteurs lui manquait encore. De là ce sérieux qui ne se déride pas assez, cette attention un peu trop soutenue, cette surabondance de moyens pour obtenir un résultat qui nécessite moins de frais; de là, aussi, le retranchement qu'on soupçonne avec regret de parties plus jeunes et primesautières, que l'auteur n'aura pas osé exposer à la sévérité des critiques.

A vrai dire, ces dernières observations ne portent pas sur des défauts réels, mais sur les conditions qui sont imposées à tout débutant. Nous ne doutons pas que l'appréciation du public ne vienne consacrer ce nouveau talent, auquel, nous en sommes persuadé, il ne manque pour produire désormais des œuvres tout à fait hors ligne, qu'une seule chose : L'assurance que donne un premier succès.

ELIE RECLUS.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Histoire de l'Eglise du XIX^e siècle, par le Dr FERDINAND CHRISTIAN BAUR. Publiée après la mort de l'auteur, par E. ZELLER. (En allemand.) Tubingue, L. F. Fues, 1862; in-8 de viii et 557 pages.

Vers le milieu de l'année dernière, M. Frédéric Baur, fils du célèbre critique du Tubingue, donnait au public une première œuvre posthume de son père, sous le titre de : *L'Eglise chrétienne du moyen âge dans les principaux moments de son développement*. Cette production remarquable, qui constitue le troisième volume de l'histoire générale de l'Eglise, de Baur, et que l'auteur se préparait à livrer à l'impression lorsque la mort le ravit à la science, est digne à tous égards de celles qui l'ont précédée et dont elle est la continuation. Nous ne nous y arrêterons cependant pas; car nous espérons que M. Nestler, dont on se rappelle sans doute les deux excellents articles sur *les travaux de F. C. Baur*, (T. xiii, livr. 1 et 2), en consacrera un troisième à faire connaître, tout au moins avec plus de développements que nous ne pourrions leur en accorder dans ce bulletin, les résultats de ces nouvelles et savantes recherches. Nous nous bornons donc en ce moment à appeler l'attention sur le volume dont nous avons inscrit le titre en tête de ces lignes, et que l'édition présente comme le cinquième de *l'histoire de l'Eglise chrétienne*, un dernier, qui traitera de l'époque comprise entre le moyen âge et le XIX^e siècle, devant voir prochainement le jour.

Le présent ouvrage est tiré des manuscrits dont Baur se servait dans ses cours, qui consistaient toujours en une lecture très-soigneusement préparée. N'ayant cependant pas été disposé par l'auteur même pour l'impression, on comprend qu'il ne paraisse pas précisément sous la forme que celui-ci lui aurait donnée, ni avec tous les développements qu'il y aurait mis, s'il avait pu le revoir et l'achever de ses propres mains. Tel qu'il est pourtant et malgré ses inévitables lacunes,

de M. Petermann, quelques parties qu'il espère devoir être utiles. Ce premier fragment se rapporte à un voyage, fait au printemps de 1860, dans une portion de l'Attique, de la Béotie et de l'Eubée. — *A. Frantzius*, La rive droite de la rivière San-Juan, partie jusqu'à présent presque inconnue de Costa-Rica (suite). Dans cette étude, comme dans celle qui l'a précédée, le voyageur touche à la constitution physique et climatologique de cette partie peu fréquentée de l'isthme américain, à l'orographie, à l'hydrographie et à la nature du sol, ainsi qu'à l'ethnographie et à l'avenir des grands travaux de canalisation. — Voyages de M. *de Beurmann* en Nubie et au Soudan, en 1860 61 (suite). C'est la sixième section du journal de M. de Beurmann. Elle nous ramène de Khartoum à Kasséla. — Notes de M. *H. Berendt* sur le Mexique (suite). La première partie de cette nouvelle communication a pour objet les poids et les mesures du pays; la seconde partie donne un tableau comparé du mouvement commercial de Vera-Cruz de 1856 à 1860. En 1860 la somme totale a été de 20,081,911 pesos (106 millions de francs), dont 13,198,278 pesos à l'importation (70 millions environ), et 6,883,633 à l'exportation (36 millions). — Notes de M. *Lejean*, sur le Bahr-el-Ghazal. Ces notes sont le résultat d'une excursion faite en remontant le lac et la rivière, du 25 février au 12 avril 1861. — Nouvelle carte de la monarchie danoise, par A. Petermann. Note sur les matériaux et la construction de cette carte, avec plusieurs spécimens des cartons qui l'accompagnent. — Les tempêtes du nord de l'Atlantique et du Gulf-Stream. — Les derniers travaux topographiques en Suède et en Norvège. — La ville d'Assos en Asie Mineure, et l'île Calymnos dans l'Archipel. Notice extraite de deux articles publiés par M. Phrearritis, professeur à l'Université d'Athènes, dans le journal athénien *Nea Pandora*, d'après ses études et ses recherches personnelles faites sur les lieux mêmes. Cette étude intéresse l'ancienne géographie et la géographie actuelle. — Visite d'une mine de charbon de terre près de Péking. — Les habitants des îles Andaman, tiré d'une note du lieutenant *Fytche* publiée dans le journal de la Société asiatique du Bengale. — Voyage du marquis *Antinori* dans les hauts pays du Nil, de 1859 à 1861. Courte note sans détails particuliers. M. Antinori voyageait en naturaliste. — L'île Natchendall, dans la mer des Indes. Ile douteuse que le commander Day croit avoir retrouvée en 1860. — *H. Lenz*, les fourmis des pays extra-européens. — Dernières nouvelles de l'expédition allemande au Ouadây. On a reçu à Gotha des nouvelles importantes et d'un grand intérêt, venues des diverses parties entre lesquelles se partage aujourd'hui la grande entreprise de l'exploration du Soudan oriental. Le principal, celui dont MM. Munzinger et Kinzebach ont actuellement la conduite, était arrivé à Khartoum le 9 mars, et se disposait, à la date des dernières lettres (le 2 avril) à se remettre en route le surlendemain 4 pour le Kordofan. Des observations astronomiques et hypsométriques ont été faites; des relèvements topographiques, soigneusement notés; des collections d'histoire naturelle recueillies. Les collections sont en route pour l'Europe, les observations se calculent en ce moment, et M. Petermann prépare la construction de la carte où l'itinéraire sera rapporté. D'un autre côté, M. de Beurmann était arrivé, le 15 avril, à Mourzouk, d'où il se proposait de pousser au sud jusqu'au-delà du Tchad, d'où il espérait revenir à la côte par Kébabo, après avoir ainsi touché au voisinage immédiat de Ouadây. Enfin, MM. de Heuglin, Steudner et Schubert, partis d'Adoa le 26 décembre, étaient arrivés le 23 janvier à Gondar, où ils étaient encore le 7 février. Ils avaient fait un intéressant voyage aux Alpes du Sémen.

V. S. M.

CHRONIQUE POLITIQUE

Je connais des gens qui ont commencé par la fin la lecture des pièces diplomatiques récemment insérées dans le *Moniteur* ; ils sont allés droit à la moralité et l'ont trouvée nettement énoncée dans le paragraphe suivant :

• Lorsque la France, il y a six mois à peine, a invité le saint-père à s'entendre avec elle, en principe et sans en fixer les bases, sur une transaction destinée à assurer son indépendance, ses ouvertures ont été repoussées par une fin de non-recevoir absolue. Sa sollicitude ne s'est point lassée. Le gouvernement de l'Empereur vient de formuler et de soumettre au saint siège les propositions les plus explicites. Chargé de les transmettre, je constate, avec le même regret, qu'elles ont eu le même sort. »

Ainsi s'exprimait, le 24 mai dernier, M. de Lavalette, dans sa réponse à M. Thouvenel, et à la lettre qui renferme le programme de la politique impériale au sujet de la question romaine.

C'est au tribunal des événements que se juge la politique des souverains. Or les événements, qui constituent l'histoire, pourquoi ne le dirions-nous pas ? ont donné tort à la politique de Villafranca. Cependant, le vœu déposé dans le traité de Villafranca, et dans l'ébauche d'une confédération à la fois papale, autrichienne et piémontaise, nous le voyons reparaitre dans la lettre de l'Empereur, bien que très-réduit dans ses chances de réalisation et fort entamé par les faits. Il ne s'agirait plus aujourd'hui que de garantir au pape le territoire que, dans sa marche inévitable, la révolution italienne lui a laissé. Qu'est-ce qu'on pourra encore lui garantir demain ?

Une chose nous a frappé dans le projet de conciliation poursuivi par la volonté impériale : c'est que Rome ne doit pas devenir la capitale de l'Italie. Le commentaire de M. Thouvenel sur ce point, le seul qui importe, est d'une précision mathématique : « Jamais, dit M. le ministre, jamais, je le proclame hautement, le gouvernement de l'Empereur n'a prononcé une parole de nature à laisser espérer au cabinet de Turin que la capitale de la catholicité pût, en même temps, devenir, *du consentement de la France*, la capitale du grand royaume qui s'est formé au-delà des Alpes. Tous ses actes, toutes ses déclarations s'accordent, au contraire, pour constater notre ferme et constante volonté de maintenir le

pape en possession de la partie de ses États que la présence de notre drapeau lui a laissée. »

Le Dante écrivait sur le seuil de l'enfer : « Laissez l'espérance ! » M. Thouvenel dit la même chose à l'Italie. Nous avions pensé que l'Italie était en purgatoire, attendant qu'on lui rendît les clefs de saint Pierre. Il n'en est rien, et grande fut notre erreur. Nous avions pensé que l'Italie serait libre des Alpes jusqu'à l'Adriatique, c'est-à-dire que l'Italie appartiendrait aux Italiens, et que l'on ne traiterait pas un peuple qui demande à vivre comme s'il était mort. Il y a des os qui blanchissent dans les champs de Magenta et de Solferino. Est-ce que la France serait une nation, si la France n'appartenait plus aux Français ? Il est difficile d'imaginer que nous ayons vainement jeté dans le creuset des batailles tous les éléments qui, au delà des Alpes, tendent maintenant à s'associer pour constituer un peuple. A'ors que l'Italie, dans son ardeur à se constituer par l'union, gravite si visiblement vers Rome, est-il possible, nous le demandons avec déférence, que l'idée de confédération ne soit pas vaincue dans l'esprit de l'Empereur ? Nous devons croire qu'elle subsiste, parce que le maintien de la souveraineté temporelle commande la réalisation de cette idée. Le pape seul en présence de l'Italie ne pourrait défendre Rome. Il y resterait comme dans une ville assiégée par tout un peuple, et non-seulement assiégée du dehors, mais assiégée du dedans par ses propres habitants, car les Romains sont des Italiens. Mais ne peut-on protéger Rome contre l'ennemi du dehors et contre l'ennemi du dedans par une garantie des puissances signataires de l'acte général de Vienne ? Il serait malaisé de ressusciter la Sainte-Alliance au bénéfice du pape souverain. L'Angleterre est protestante, la Russie schismatique, l'Allemagne est divisée, et, par des motifs opposés, il pourrait bien se faire que l'Autriche catholique et la Prusse évangélique se montrassent peu empressées à se porter caution pour la régularisation diplomatique du *statu quo* italien. Et cependant, la seule garantie de la France, c'est l'occupation indéfinie de Rome. Voilà le cercle vicieux. M. Billault déclarait naguère que nous étions à Rome sans droit ; si, contrairement à toutes les vraisemblances, nous réussissions à substituer à nos baïonnettes un veto diplomatique, aurions-nous également réussi à substituer le droit à la force, et n'aurions-nous pas simplement remplacé une forme de l'arbitraire par une autre ?

Nous ne ferons pas au gouvernement l'injure de croire qu'il puisse entrer dans sa pensée d'étayer jamais la puissance temporelle d'une restauration à Naples, de renforcer Rome en affaiblissant Turin, et d'opposer une Italie du Sud, au moins égale en puissance, à l'Italie du Nord. Ce n'est pas là bien certainement la conciliation que l'on poursuit, et cependant, hors ce partage il nous est difficile de comprendre comment Rome, investie au dehors et au dedans, résisterait à la double pression qui la menace, et dont seuls nous retardons l'effet, au risque de troubler l'Europe.

La lettre impériale dit admirablement que le saint-siège, en tant qu'il prétend au temporel, est un pouvoir qui a « contre lui tout ce qui est libéral en Europe. »

Faut-il donc que la France (je parle du pays et non du journal) adopte une politique contraire à tout ce qui est libéral en Europe ? Car on ne le répétera pas assez : en l'absence de la volonté des partis que l'on voudrait rapprocher, toute conciliation est impossible. Rien au monde ne pourra faire que deux volontés qui refusent de se joindre, se rapprochent jamais autrement que par la contrainte. Dès lors, quelle transaction peut-on chercher, quelle conciliation peut-on espérer encore ? On hésite, et l'histoire est à la porte, qui réclame une solution. L'histoire se fera sans nous, e'le se fera contre nous, si nous n'avisons promptement. L'Empereur le comprend, puisqu'il parle de l'urgence d'une solution. Puisse-t-il comprendre aussi que l'histoire ne connaît pas les solutions qu'elle n'a pas indiquées elle-même, et qu'en dehors de ses décrets, les plus ingénieuses combinaisons deviennent la proie des événements qu'elles ont refusé de devancer.

Hélas ! M. Thouvenel l'a dit :

« Tous nos actes, toutes nos déclarations s'accordent pour constater notre ferme et constante volonté de maintenir le pape en possession de la partie de ses États que la présence de notre drapeau lui a conservée. »

Si ce passage engage l'avenir, si la volonté d'hier est celle d'aujourd'hui et celle de demain, nous sommes ramenés plus que jamais à ce que M. Thouvenel appelle si heureusement la *théorie de l'immobilité*. Il est vrai que cette expression n'a trait qu'à la politique du saint-siège. Cependant il y a, je le répète volontiers, quelque chose qui ne connaît pas, qui ne connaîtra jamais cette théorie, et cette chose est le mouvement auquel nous appartenons plus qu'il ne nous appartient. *Non possumus !* s'écrie le cardinal Antonelli, qui ne veut pas que Rome soit aux Italiens. *Non possumus !* s'écrie Victor-Emmanuel, qui veut, avec l'Italie, que Rome appartienne aux Italiens. Et nous, par l'organe d'une haute volonté, nous chercherions à faire la synthèse de ce qui est inconciliable, à réunir l'eau et le feu dans une même chaudière, procédé qui ne peut conduire qu'à l'explosion ! Nous voulons neutraliser Rome et son territoire au milieu de cette Italie que nous avons conviée à la résurrection ; nous voulons faire, au nom du pape et au nom de l'Italie, quelque chose dont le pape ne veut pas, dont l'Italie ne veut pas davantage. Entreprise difficile, et qui, si elle était couronnée de succès, démontrerait une fois pour toutes aux récalcitrants que la logique des faits n'entre pour rien dans les événements de ce monde, et que les hommes d'État n'ont pas à se soucier de ses lois.

Cependant sur quelle base fonder une œuvre si difficile ?

» Le pape, dit la lettre de l'Empereur, ramené à une saine appréciation des choses, comprendrait la nécessité d'accepter tout ce qui peut le rattacher à l'Italie, et l'Italie, cédant aux conseils d'une sage politique, ne refuserait pas d'adopter les garanties nécessaires à l'indépendance du souverain-pontife et au libre exercice de son pouvoir.

» On atteindrait ce double but par une combinaison, qui, en maintenant le pape maître chez lui, abaisserait les barrières qui séparent aujourd'hui ses États du reste de l'Italie.

» Pour qu'il soit maître chez lui, l'indépendance doit lui être assurée, et son pouvoir accepté librement par ses sujets. »

Si la condition de la souveraineté temporelle est, en effet, comme nous le pensons aussi, dans le pouvoir du pape accepté *librement* par ses sujets, pourquoi chercher si loin ? C'est le suffrage universel qui a consacré le gouvernement impérial. Qu'on lui demande son avis à Rome ; il le dira, et nous verrons dans la cité de Romulus, sans qu'il soit besoin d'une autre combinaison : « un pouvoir accepté librement. » Jusque-là, il n'existera à Rome, en dépit de tous nos efforts, qu'un pouvoir exécuté de ses sujets, un pouvoir qui, sans nous, n'existerait pas. C'est nous qui sommes aujourd'hui le pouvoir temporel. C'est nous, nous seuls, qui décapitons l'Italie par anticipation ; c'est nous qui lui recommandons de vivre, de se constituer sans tête, nous le peuple le plus centralisé du globe, et jadis le plus impatient. On nous raconte que saint Denis marchait sans tête, l'ayant sous le bras. C'est à merveille. Mais un peuple ne fait pas de miracles.

Au bout de la campagne d'Italie, il y avait Rome et le pouvoir temporel. Aveugle qui ne l'a pas compris ! Au bout de la guerre d'Amérique, il y a l'esclavage.

Tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour au-delà de l'Atlantique, toutes les batailles perdues ou gagnées, toutes les mesures prises ou rejetées, n'ont été que les préludes, et comme les bégayements de la guerre. La récente victoire des fédéraux sera vaine, si la politique de Washington ne devient pas décisive, car les incertitudes et les tâtonnements de celle-ci la suivront sur les champs de bataille. Quand la guerre aura pris son vrai nom, elle aura réellement commencé, et marchera d'un pas sûr vers son dénoûment.

On peut douter que l'union américaine se rétablisse ; mais ce n'est qu'un doute. Ce qui est certain, au contraire, c'est que, si elle doit se reconstituer, ce ne sera jamais que sur les ruines de l'esclavage. Il n'y a donc qu'une route ouverte vers le rétablissement de l'union, et le Nord, s'il ne veut laisser ses destins flottants, en proie à des luttes interminables, finira par s'y engager résolûment. Il dira : L'esclavage est la source de la guerre, et la ramènera sans cesse ; nous voulons détruire l'esclavage pour reconstituer l'union.

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS,

Directeur, gérant responsable.

LES DEMI-DIEUX DE LA GRÈCE ANTIQUE

PREMIER ARTICLE

Griechische Mythologie von L. PRELLER, II^e Band, *Die Heroen*, 2^e Aufl., Berlin, librairie de Weidmann, 1861. — *Mythologie grecque*, de L. PRELLER, vol II : *Les Héros*, 2^e édition.

Le présent travail fait suite à celui que la *Revue Germanique* a publié l'an dernier, et qui traitait de la signification des grandes divinités de la mythologie grecque, après avoir esquissé le mode de formation de cette reine des mythologies. Le but que ce travail se propose est tout aussi modeste que celui de son devancier. Il n'a pas la prétention d'ouvrir des tranchées nouvelles dans cette mine féconde, dans ce *placer* immense qui, comme ceux de la Californie, a si longtemps été foulé par des voyageurs indifférents et frivoles, et sur lequel travaillent aujourd'hui avec tant d'acharnement d'infatigables chercheurs d'or. Il aspire tout simplement à faire passer dans la circulation générale ce qu'on en a retiré de meilleur et de plus fin, en prenant pour autorité principale un mineur des plus expérimentés, dont le tact et l'habileté ne sont contestés nulle part.

Ce n'est pas sans tristesse que nous poursuivons notre œuvre. Le savant mythologue, M. Preller, a été enlevé en juin 1861 à ses nombreux lecteurs, au moment où il mettait la dernière main à son second volume. Il n'avait que cinquante et un ans.

M. Preller était éminemment doué pour interpréter la mythologie grecque. D'une érudition prodigieuse comme helléniste, peut-être même trop exclusive, en ce sens qu'il n'était pas aussi disposé qu'on eût pu le désirer à faire droit aux derniers résultats de la mythologie comparée, il joignait à cette indispensable qualité un sentiment exquis de la nature et de l'art, ce qui n'est pas moins nécessaire dans cet ordre de recherches. Au surplus, nous nous permettons de rappeler ici ce que nous avons déjà dit : l'étude isolée des mythologies locales et nationales est et sera longtemps encore légitime avant que la mythologie comparée soit bien sûre d'elle-même; ou plutôt, les deux ordres de recherches doivent marcher simultanément et s'éclairer l'un par l'autre. La mythologie comparée a aussi son danger. Ce danger, c'est de se laisser entraîner, par des analogies vagues ou superficielles, à identifier des conceptions visiblement différentes quand on examine le sens général, les détails, le contexte des mythes qui les renferment. Son grand fil conducteur, l'étymologie comparée, n'est pas toujours aussi sûr qu'il en a l'air. Il se peut par exemple que, par une insensible substitution d'idées, un même mot désigne tel phénomène naturel dans la mythologie védique, tel autre dans la mythologie grecque ou romaine. Ainsi, les Centaures de la Grèce semblent bien se rattacher étymologiquement aux Gandharves de l'Inde, et pourtant ils désignent décidément autre chose dans les deux pays. A son tour, la mythologie nationale restreinte risque de se tromper dans ses explications, en négligeant des renseignements essentiels sur les origines premières des mythes dont elle s'occupe. Que ceci nous serve de justification, tant pour la conformité générale de nos vues avec celles de l'éminent écrivain que nous prenons pour guide, que pour les écarts que nous nous permettrons de temps à autre, et qu'au surplus nous prendrons soin d'indiquer.

I

C'est la légende héroïque, ce sont les êtres divins plus rapprochés de l'homme que les grands dieux du panthéon grec, dont nous tâchons d'expliquer ici le sens et l'origine. Les mêmes lois qui ont présidé à la formation de la mythologie supérieure se retrouvent identiques dans celle-ci. C'est toujours la nature, et ses phénomènes interprétés par l'imagination poétique et naïve des âges primitifs que nous découvrons à la base de ces curieuses histoires. Les demi-dieux de la Grèce ne sont

sont les éponymes, c'est-à-dire le nom collectif de la tribu, de l'institution, de la cité, de la migration qui se vante de remonter jusqu'à eux. C'est ce qui explique pourquoi leur culte reste bien plus localisé que celui des grands dieux, et comment, par exemple, un couple héroïque, tel que Ménélas et Hélène, adorés en certains lieux à l'égal de deux grandes divinités, ne représente partout ailleurs qu'un homme et une femme dans toute la simplicité du terme. C'est aussi pourquoi l'explication de la légende héroïque n'est pas d'ordinaire aussi directe que celle de la grande mythologie. La fantaisie, le caprice poétique se sont donné plus libre carrière avec elle. On se gênait moins avec des êtres humains, là, surtout, où leur caractère humain était le seul que l'on connût. Le drame, la comédie et même la farce l'exploitaient avec un sans-façon qui rappelle de tous points celui dont on usait avec les saints dans les mystères et sotties du moyen âge. Enfin, les souvenirs historiques, mêlés plus ou moins confusément aux mythes naturalistes, diminuent d'autant le parallélisme de ces derniers avec les phénomènes naturels dont ils proviennent.

On aurait tort de penser que tout cela fut compris et raisonné dans l'antiquité. Quand celle-ci, parvenue à l'âge de la réflexion, s'émancipa du prestige de ses vieilles traditions, elle n'avait plus de sens pour les comprendre, et ses historiens contribuèrent beaucoup à rabaisser les demi-dieux en évhémérisant les mythes qui les concernent, c'est-à-dire en ramenant à des proportions tout à fait humaines et naturelles ce qui, dans la croyance primitive, était revêtu d'un caractère très-surnaturel. Le peuple, quant à lui, resta fort longtemps et profondément attaché à ses demi-dieux. C'était une espèce de culte des saints, qui parlait plus encore à son cœur que celui des grands dieux. Ce culte avait aussi ses reliques, ses lieux saints, ses images miraculeuses. Les *tumuli*, si fréquents dans toute l'Europe, et qui remontent à une époque prodigieusement reculée, probablement antérieure à l'arrivée des migrations aryennes, passaient pour leurs tombeaux. On peut observer que le culte des héros s'accrut avec le temps. Il est, pour ainsi dire, inconnu dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, où les héros sont simplement décrits comme plus beaux et plus forts que les hommes d'aujourd'hui (οἱ τοὶ νῦν ἄνθρωποι εἰσιν). C'est plus tard que le nom de *demi-dieu* leur fut donné, signe visible d'une vénération croissante. Le nom plus ancien de *héros* signifie qu'ils sont *élevés* au-dessus des autres, et *enterés* par les dieux dans les régions élyséennes. Telle est, du moins, l'explication la plus naturelle de ce nom, et elle est en rapport avec le fait que le culte des héros se greffa, comme celui des saints, sur les rites funèbres célébrés en l'honneur des morts.

Chaque pays avait ainsi ses patrons, et comme il arrive de nos jours encore avec les saints des Églises chrétiennes qui en favorisent le culte, on peut voir qu'il y a des demi-dieux qui parviennent à une hauteur prodigieuse dans la vénération qu'ils inspirent au loin et au large. Thésée, Castor, Pollux sont invoqués en une foule d'endroits. Mais il est un demi-dieu qui s'élève vraiment au rang de divinité œcuménique, un peu comme la vierge Marie finit par planer au-dessus de la multitude des saints avec des attributs vraiment divins. Ce demi-dieu, c'est Hercule. On le reconnaît finalement partout. C'est qu'il est celui qui centralise l'idée-mère de la légende héroïque, la force libératrice, et bien que né d'une mortelle, il devient de tous points égal aux plus grands dieux. C'est lui qui sert de transition entre ceux-ci et les héros, tandis qu'à l'autre bout de l'échelle nous trouvons de vieilles divinités locales du Péloponèse et de l'Hellade devenues, dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, des capitaines et des rois dont les actions n'ont pas plus de réalité que les exploits d'Amadis, mais qui, hommes entre les hommes, touchent déjà le terrain solide de l'histoire.

On doit encore signaler comme trait distinctif de la légende héroïque son caractère chevaleresque. Les défis audacieux, les paroles fières, les amours tragiques, les amitiés fidèles, la félonie traitée comme elle le mérite, voilà ses principaux ressorts. Ceci encore dénote l'approche de l'histoire. Comme dans nos vieux romans, les héros sont dotés par les divinités propices d'armes tellement irrésistibles, assurés d'une protection tellement invincible qu'on ne voit plus très-bien en quoi consiste leur grand courage. Beaucoup de ces héros sont de véritables redresseurs de torts. Beaucoup de ces légendes ont pour but de raconter les premiers rudiments de l'organisation sociale et de la civilisation. Il ne faut pas s'étonner si des mythes solaires sont presque toujours au fond de ces romanesques histoires. Le soleil, en effet, qui combat les nuages, qui purifie l'air et la terre, qui délivre des ténèbres, qui ramène la saison heureuse, qui mesure le temps, qui règle tout, qui meurt pour revivre chaque jour et chaque année, se prêtait plus que tout autre phénomène de la nature à ce genre de personnification. Persée, Bellérophon, Thésée, Hercule, etc., sont le soleil compris comme guerrier libérateur et invincible. On peut se rappeler qu'Apollon lui-même, par un côté très-marqué de son caractère, tendait déjà à devenir un archer protecteur et un guérisseur de tous les maux. On verra, quand nous retracerons, par exemple, la légende de Persée ou d'Hercule, avec quelle facilité ce côté particulier du grand dieu solaire pouvait se détacher de manière à former une personne mythique dont il fût le caractère essentiel.

En résumé, la légende héroïque est le prolongement de la grande mythologie, se rapprochant insensiblement de l'homme réel et de la réalité historique. Les phénomènes naturels une fois transformés en drames divins, on n'avait qu'à étendre ces combats merveilleux et bienfaisants aux origines nationales et sociales pour répondre à une question qui n'intéressait pas moins l'homme commençant à réfléchir sur lui-même que celle que lui posait le grand poème de la nature et ses mystérieuses péripéties.

Pour introduire un certain ordre dans la masse des légendes que l'on peut ranger dans cette catégorie, nous suivrons, sauf en quelques points, la division très-sensée adoptée par M. Preller. Il est des légendes locales évidemment conditionnées par la nature des lieux où se passent les scènes qu'elles racontent. — Au-dessus d'elles la légende héroïque se centralise et atteint dans Hercule une véritable universalité supérieure aux localités et même aux époques. — Enfin l'épopée s'empare des légendes locales de manière à les organiser en un tout artistement combiné.

Tel est le cadre, pas toujours très-rigide, que nous appliquerons à cette fluide matière.

II

1^o LÉGENDES HÉROÏQUES LOCALES

A. THESSALIE.

CENTAURES ET LAPITHES, CÉNÉE, PHLÉGIENS, IXION, PIRITHOÛS, CHIRON.

La Thessalie, entourée de montagnes, l'un des foyers du grand rayonnement hellénique, souvent disputée et même arrachée à ses habitants primitifs par de nouveaux arrivants, est aussi l'une des régions génératrices de la mythologie grecque. C'est là que se trouvent l'Olympe, le Pénée, la vallée de Tempé, Ossa, Pélion; c'est le pays des Muses, de Pélée et d'Achille; c'est le théâtre des grands combats des Géants et des Titans contre les dieux; et les fréquentes émigrations des peuplades thessaliennes, expulsées de leur sol par la conquête ou attirées au loin par l'esprit d'aventure, transplantèrent souvent des légendes thessaliennes en des lieux fort distants du pays d'origine ou facilitèrent leur amalgame avec des légendes d'autre provenance.

C'est ce qui a valu une grande notoriété à la fable des Centaures et Lapithes, thessalienne sous sa forme primitive, mais qui se retrouve en plusieurs lieux. Sa donnée populaire repose sur le souvenir d'une race turbulente et batailleuse, quelque chose comme des géants de montagne qui auraient eu de rudes combats à soutenir contre les Centaures, êtres originaires mythiques et provenant de l'assimilation des rayons solaires avec des chevaux (*Gandharvas* aryens), mais qui, en Thessalie et dans cette légende, désignent plutôt les torrents désordonnés, et, subsidiairement, une population de bouviers à cheval¹, en guerre perpétuelle avec les burgraves des hautes régions. Du reste la sauvagerie des deux partis paraît égale, sauf une humeur chevaleresque, aventureuse, qui distingue plutôt les Lapithes. Le nom de ceux-ci se rapproche de la racine *Lds*, du mot latin *lapis* (en grec λίθος) et indique une nature de pierre, de rocher. *LARISSE* est un nom générique de haute forteresse, et les mots *lapidzein*, *lapassein* doivent se rattacher aux mœurs insolentes et pillardes de ces *highlanders* de l'ancienne Thessalie. A la base de ces guerres, devenues proverbiales, des Centaures et des Lapithes, il y a le très-simple phénomène de la lutte acharnée qui semble engagée dans les pays de montagnes entre les rochers et les torrents.

Les légendes qui les concernent servent de transition à l'âge historique : ce qui en réalité les fait très-vieilles. Tantôt la description est encore toute naturaliste, tantôt on voit poindre un germe d'histoire. Il y a, pour citer un exemple du premier cas, un singulier mythe dont le Lapithe Cénée, *le meurtrier*, serait le héros ou, si l'on veut, l'héroïne. Car Cénée était d'abord une belle fille à qui Neptune, pour prix de ses faveurs, accorda le pouvoir de se transformer en homme et d'être invulnérable dans les combats. Cénée en profita pour tuer un grand nombre de Centaures, jusqu'à ce que ceux-ci, l'accablant sous une quantité d'arbres et de rochers qu'ils roulèrent sur leur terrible adversaire, le firent descendre vivant et sans blessures dans les entrailles de la terre, où il reprit son premier sexe. Il semble vraiment que ce soit tout simplement l'histoire d'une montagne dénudée par les pluies dans sa partie supérieure, par conséquent dépourvue de sources et de torrents, jusqu'à ce que, se rapprochant des basses terres, elle se couvre de bois épais sillonnés par de nombreux cours d'eau. La montagne rocheuse, la farouche Lapithe reprend sa première nature en s'enfonçant dans le sol.

¹ Κενταῖν, piquer, ταῦρος, taureau.

En général ces Lapithes sont peu dévots. Leur insolence et leur esprit de bravade s'attaquent aux dieux aussi bien qu'aux hommes. C'étaient des Lapithes que ces Phlégyens qui, de leur repaire, Panoopée, tombaient sur les pèlerins qui se rendaient au temple de Delphes et qui, un jour, poussèrent l'audace jusqu'à piller le sanctuaire d'Apolon. Les flèches de ce dieu, selon les uns, les foudres de Jupiter, selon les autres, les précipitèrent dans les enfers avec leur roi Phlégyas. Ce nom se rapproche du *Bhrigu* védique, *le brûlant, le brillant*, un des inventeurs du feu, et il est remarquable qu'ordinairement les héros de cette catégorie, Prométhée en tête, se révoltent aisément contre les dieux. Le développement de l'esprit humain ne devait pas être favorable à la foi mythologique.

Cet esprit d'audace impie est encore très-marqué dans les fables d'Ixion et de Pirithoüs. Ixion est au fond une personnification du soleil pris par son côté triste, monotone, quand on le conçoit comme un malheureux forcé de tourner toujours sur sa roue enflammée. Mais, ici, il devient le héros d'une sorte de roman tragique. Amoureux de Dia, *la luisante*, il a trompé son père Déionée à qui il avait promis de riches présents en retour de sa fille. Celui-ci s'est emparé des chevaux de son gendre, qui le fait tomber dans une fosse ardente. C'est le premier meurtre commis sur un parent. Ixion, dont le nom implique peut-être l'idée de supplication¹, devient la proie de sombres remords, dont enfin Jupiter le délivre après l'avoir purifié. Mais, admis dans l'Olympe, l'incorrigible Lapithe s'éprend d'un amour criminel pour Junon. Jupiter se moque de lui et présente à ses embrassements un nuage qui ressemble à Junon. De cette étrange union naissent les Centaures, les torrents de la montagne boisée, fils de la nuée fondue par les rayons du soleil. Peut-être ici découvrons-nous la trace du changement qui substitua en Grèce les torrents aux rayons solaires dans le sens mythique des Centaures ou Gandharves : car ils pourraient être aussi dans cette fable les gerbes lumineuses se précipitant à terre au travers ou le long de la nuée². Mais comme il se vante de son bonheur imaginaire, Jupiter le fait attacher sur sa roue éternelle. Le triste sort du soleil avait donc suggéré l'idée d'un forfait antérieur dont ce supplice apparent était l'expiation. C'est plus tard qu'avec d'autres phé-

¹ *ἰκέτης*.

² Voyez, plus bas, la nature décidément aquatique des Centaures grecs dans les combats d'Hercule avec les Centaures de Pholus et avec Nessus.

nomènes naturels produisant une impression analogue Ixion et sa roue furent relégués dans les enfers ¹.

Pirithoüs, dont le nom paraît signifier *celui qui court autour*, est aussi à la fois une image du soleil et un héros lapithe. Sa légende paraît avoir émigré en Attique, où il devint le compagnon et l'ami de Thésée, autre dieu-soleil. C'est le jour de son mariage avec Hippodamie qu'eut lieu le fameux combat avec les Centaures invités au festin. Ces grossiers compagnons, échauffés par le vin, voulurent faire violence à la mariée et à ses femmes. Il s'ensuivit une scène de carnage que Thésée et Pirithoüs décidèrent en faveur des Lapithes. Mais l'imprudent Pirithoüs, après avoir aidé son ami Thésée à enlever Hélène (la lune), réclama ses bons offices pour en faire autant à Proserpine. Il resta dans le Tartare, enchainé sur un rocher, dont Hercule lui-même, qui délivra Thésée, ne put le détacher.

On comprend, en général, ce combat devenu proverbial par son acharnement comme la lutte d'une race déjà civilisée contre des hordes sauvages, bien que les Lapithes ne méritent guère l'honneur de représenter la première. Mais les Centaures, n'ayant pour armes que des massues et des pierres, participant toujours de la nature animale, sont finalement subordonnés à leurs brillants adversaires. Du reste, il faut renoncer à dégager dans ce genre de légendes les éléments traditionnels mélangés avec les éléments mythiques.

A la longue, les Centaures eux-mêmes perdent leur caractère sauvage et brutal. Ils deviennent d'assez bonnes âmes, s'associant aux Satyres, aux Silènes et autres Génies des montagnes. Et même parmi les Centaures de Thessalie il faut citer le sage Chiron ², le Centaure proprement dit du Pélion, montagne encore aujourd'hui très-boisée, très-arrosée, et produisant en grande abondance les plantes médicinales. Le caractère de la montagne se refléta sur celui de son Centaure, dont la grotte, tapissée d'une herbe touffue, du sein de laquelle sourdait une

¹ Si l'on veut avoir une idée de la révolution que les méthodes nouvelles ont opérée dans les explications mythologiques, il faut comparer à celle que nous donnons ici l'interprétation de Fr. Noël dans son *Dictionnaire de la Fable*, 4^e éd., 1833, art. *Ixion* : elle est vraiment d'une bravoure qui déconcerte. « Il n'est pas difficile, » dit l'estimable inspecteur général de l'Université, membre de plusieurs sociétés savantes, « de démêler ici l'historique du fabuleux. Un prince surnommé Jupiter ayant accordé au roi des Lapithes l'hospitalité que tous ses voisins lui refusaient, l'ingrat reconnut ce bienfait par une noire perfidie et devint amoureux de la reine. Le roi mit à la place de sa femme une esclave nommée Néphélè et ne put douter des intentions criminelles de son hôte. Ixion s'étant vanté ensuite d'avoir rendu la reine sensible à ses vœux, fut chassé de la cour et mena depuis lors une vie triste et inquiète, haï et méprisé de tout le monde. »

² Le dompteur (?).

claire fontaine, était située près du plus haut sommet. Chiron est sage, juste, bienfaisant, ami des dieux et des hommes, se plaisant à seconder les efforts des héros libérateurs, à instruire les jeunes gens, et se dévouant même à la fin pour Prométhée, la vie terrestre lui étant devenue insupportable depuis qu'il a été blessé par Hercule. C'est pour cela qu'on ne le voit plus, mais il habite au ciel avec les pouvoirs d'une véritable divinité, et sa grotte est le rendez-vous de ceux qui veulent guérir les blessures du corps et celles du cœur. On célébrait aux alentours des rites expiatoires et thérapeutiques. Il est remarquable qu'en Arcadie, où il y a aussi des Centaures, il s'en trouve un, Pholus, se distinguant également de ses congénères par sa bienveillance et ses bonnes mœurs. Quant aux autres, leur progrès en civilisation n'alla pas jusqu'à une transformation complète. Ils restèrent toujours dissolus et ivrognes. Dans les plus anciennes figures on les représente comme des hommes des bois, avec un corps et un train postérieur de cheval qui semblent comme soudés à leur dos. Plus tard seulement le sentiment de l'art fit qu'on leur donna les quatre membres du cheval avec un buste humain que l'on sculpta musculeux et beau. Mais ils ne devinrent jamais de vrais hommes.

B. BOEOTIE.

CADMUS ET HARMONIA, ANTIOPE, AMPHION ET ZÉTHUS.

Avec l'Argolide et la Thessalie, la Boeotie est une des sources les plus antiques et les plus riches de la légende hellénique. La nature des fables héroïques concorde avec la supposition, déjà suggérée par d'autres indices, que l'art musical et lyrique s'y développa de très-bonne heure.

Cadmus est le héros fondateur, le demi-dieu thébain. Depuis Hérodote qui aimait tant à trouver une filiation étrangère aux divinités de son pays, Cadmus et sa légende passent pour venir de la Phénicie, et, sous l'influence de cette opinion colportée probablement par les navigateurs ioniens, cette légende s'est assimilé quelques éléments tyriens. Mais sous sa forme primitive, selon M. Preller, elle est purement grecque. Cadmus est le fondateur éponyme de la Cadméia, vieux quartier et citadelle de Thèbes, dont les habitants s'appelaient *Cadméens*, et jetèrent de nombreuses colonies dans toute la Grèce, en Asie Mineure et jusqu'en Illyrie. Le nom lui-même de Cadmus fait partie des traditions

pélasgiques de Samothrace, et paraît signifier l'ordonnateur, le prince législateur¹.

Sa légende développée, se rattachant à celle de l'enlèvement d'Europe, et par conséquent plus moderne, raconte que Cadmus est le fils du roi de Phénicie Agénor, qui l'a envoyé, lui et ses deux frères, à la recherche de leur sœur disparue. Plusieurs îles et côtes prétendaient avoir été abordées par le héros pendant ce long voyage, qui l'amena finalement à Delphes, où l'oracle lui prescrivit de suivre une vache qui marcherait devant lui, et de fonder une ville à l'endroit où elle s'arrêterait. Ce fut l'origine de Thèbes ou du moins de la Cadméia. Mais il fallut d'abord que Cadmus tuât un monstrueux dragon, préposé par Mars à la garde d'une source voisine, et qui avait déjà dévoré ses compagnons. Les dents semées du dragon donnèrent naissance à autant de *Spartes*² (semés), qui s'entre-tuèrent dès qu'ils eurent vu le jour, à l'exception de cinq qui survécurent et devinrent les patriarches de cinq très-anciennes familles de Thèbes. Cadmus dut expier pendant huit ans le sang répandu ; mais enfin Athéné, sa protectrice, le fit roi, et lui donna pour épouse la belle Harmonia, fille de Mars et de Vénus. Il devint ainsi l'ancêtre d'une famille glorieuse, mais rudement éprouvée, comptant parmi ses membres Sémélé, Actéon, Laïus, Œdipe, etc. Cadmus lui-même dut plus tard s'enfuir en Illyrie avec Harmonia. Ils y furent changés en serpents, c'est-à-dire immortalisés par Jupiter, et transportés dans l'Élysée.

Il est à croire que de vieilles réminiscences, ayant une base historique, se reflètent encore dans cette légende. La vache est le symbole du *settlement*, de l'habitation sédentaire. Le dragon de Mars, les scènes de carnage dont il est la cause doivent faire allusion aux combats acharnés que l'immigration cadmétique dut livrer à une population indigène et barbare. La libre disposition des sources est, d'ordinaire, dans l'histoire de ces établissements primitifs, l'objet de grandes contestations et résume la prise de possession du sol. Cadmus, le héros courageux et sage, favori d'Athéné, a pour compagne Harmonia, figure analogue à Peitho, à Hébé, représentant comme elles la jeunesse, le plaisir et la beauté. C'est la civilisation naissante, unissant la force à la grâce, victorieuse de la barbarie. Cette donnée

¹ Καζω, inus., d'où le poétique κάκωμι ou κάκωμι, être orné, embelli, exceller.

² M. Schwartz (*Ursprung der Myth.*, pp. 16, 137) croit reconnaître dans ce mythe de fondation la vieille idée indo-européenne du château céleste bâti de nuages par les Géants, et voit dans les Spartes les étincelles qui parfois sortent de la nue orageuse au moment du coup de foudre, le dragon de la source étant cette nue même.

essentielle contribua à transformer Cadmus en héros phénicien. Il devint à ce titre l'inventeur de l'alphabet et de la métallurgie. Les caractères *cadméens* (c'est ainsi qu'on appelait les lettres de l'alphabet) pourraient bien être en effet des caractères venus d'Orient (*Kédem*). L'exil ultérieur de Cadmus et d'Harmonia paraît se rapporter à l'émigration de la population cadméeenne, qui eut lieu à la suite de la guerre dite des Épigones.

Il existe une autre légende de la fondation de Thèbes, ou plutôt de son agrandissement et de la construction de ses murs aux sept portes. Les héros de cette seconde fondation sont Amphion et Zéthus, demi-dieux, protecteurs de Thèbes, montés sur des chevaux blancs, que Jupiter a eus d'Antiope, *visage en face*, personnification de la lune. C'est un groupe analogue à celui de Castor et Pollux dont nous parlerons plus loin. On y retrouve aussi sous une autre forme la même dualité que représentaient déjà Cadmus et Harmonia. Zéthus est la force, Amphion l'harmonie. C'est la même association d'idées qu'on peut observer encore dans Neptune et Apollon construisant les murs de Troie. La légende thébaine racontait qu'Antiope, persécutée par Dircé, la méchante épouse du roi Lycus, fut jetée en prison, parvint à s'échapper et gagna les bois du Cithéron, où ses deux fils jumeaux grandissaient, ignorant leur naissance, sous la protection des bergers de la montagne. Dircé, parcourant les forêts pendant les fêtes de Bacchus, rencontra sa victime et allait la faire attacher aux cornes d'un taureau sauvage, lorsqu'un vieux berger révéla aux jeunes gens le secret de leur naissance. Ceux-ci indignés lièrent Dircé elle-même à la place de leur mère, et l'animal la traîna à travers les bois jusqu'à ce que Bacchus, ému des cris de sa bacchante, l'eût métamorphosée en source de même nom. C'était donc une source du Cithéron qui, dans les temps de grosse pluie, formait un torrent dont le cours fougueux, désordonné, faisait penser à un taureau furieux. Il y avait aussi dans les environs de Thèbes une autre source du nom de Dircé, la même, disait-on, pour laquelle Cadmus avait dû livrer son combat, près de laquelle on célébrait des rites expiatoires et sombres : de là l'idée d'un génie hostile à la ville et à ses fondateurs. Les deux fils d'Antiope, ramenés à Thèbes avec la dignité royale, s'occupent de la fortifier. Zéthus amasse des pierres énormes qu'Amphion, étoile du matin, met en mouvement aux sons de sa lyre, le vent frais de l'aurore qui disperse les nuages. Les sept portes de la ville répondent aux sept cordes de l'instrument. Thèbes, dont le nom signifie *collines*, était fort admirée dans l'ancienne Grèce pour sa situation pittoresque, son sol accidenté et ses belles murailles.

C. ARGOLIDE.

INACHUS, PHORONÉE, IO, LES DANAÏDES, LES PROETIDES, PERSÉE
ET ANDROMÈDE.

Voilà encore un beau pays de légendes ! Nous avons pu déjà nous en apercevoir en parlant des grands dieux. La légende héroïque n'y est pas moins riche. Vieille ville pélasgique, défendue par une *larisse*, c'est-à-dire par une citadelle remontant aux Pélasges, en possession de sanctuaires et d'oracles très-visités, Argos est une des cités qui ont exercé le plus d'influence sur le développement et la détermination de la légende grecque.

Le patriarche argien est Inachus, le fleuve du pays, le père des fontaines qui sourdent sur les montagnes, époux de Mélia, le frêne, avec lequel il a engendré les premiers hommes. C'est un mythe localisé dans l'Argolide, mais qui remonte par sa donnée essentielle jusqu'aux origines mêmes de la race aryenne. L'Inachus est très-souvent à sec pendant l'été, ainsi que les autres cours d'eau du pays. Cela provient, dit la légende, d'une vengeance de Neptune, irrité de ce qu'ils ont donné à Junon la suprématie dans la contrée. D'autres pensent pourtant qu'Inachus va rendre visite à son parent et ami, l'Achéloüs, fleuve également vénéré en Épire, et qu'il revient par mer en Argolide. Ce qui est certain, c'est qu'Argos porte souvent l'épithète d'*altérée*.

Le fils d'Inachus et de Mélia, le premier homme selon la tradition argienne, est Phoronée, fondateur du culte de Junon, et ayant fixé l'emplacement d'Argos en allumant la première *hestia*, le feu permanent qu'on entretenait sur la grande place de la cité en face du temple d'Apollon Lycien. C'est donc un génie civilisateur, remplaçant Prométhée comme inventeur du feu dans la tradition locale. Ceci encore nous reporte aux plus anciennes couches de la mythologie indo-germanique. Phoronée, dont le nom se rapproche de celui du feu (φῶρ pour πῦρ), fils du frêne comme Agni, dans les Védas, l'est de l'Arani ou du bois usité pour produire la flamme, rappelle aussi l'oiseau porte-feu, *Bhuranyu*, le rapide; et il est étrange que M. Preller n'ait pas saisi ce rapprochement plus significatif que le sens vague de *rapport abondant* qu'il croit contenu dans le nom du fils d'Inachus. Ces notions d'oiseaux

porte-feu, de premiers hommes nés des arbres, frustes et incolores en Grèce, n'en sont pas moins le patrimoine commun de la race aryenne, et ont conservé ailleurs une solidité et une clarté surprenantes. Comme fondateur et législateur, Phoronée a pour compagnes Cerdo, l'*habile*, Peitho, la *persuasion*, etc. Son fils Apis, personnifie la fertilité du sol désormais bien cultivé¹. Sa fille Niobé est une source argienne, mère de cinq filles qui ont donné naissance à une foule de Satyres et d'Égipans, grands danseurs.

La fable d'Io s'est formée à l'ombre du sanctuaire de Junon argienne. C'est un phénomène céleste, transformé en histoire terrestre, laquelle grandit toujours plus à mesure que les connaissances géographiques en progrès viennent lui fournir de nouveaux éléments.

Io est la lune errante². Prêtresse de Junon, aimée par Jupiter, elle a été transformée en vache blanche par sa jalouse maîtresse (le croissant assimilé à une tête cornue), qui l'a confiée à la garde du ciel étoilé, Argus aux cent yeux. Nous savons comment Hermès l'a délivrée avec le crépuscule. C'est alors que la pauvre vache blanche devient folle, errante dans les régions obscures du Nord, cherchant avec angoisse le pays bienheureux de la lumière. On la dirait piquée d'un taon, à la voir ainsi vagabonde et marchant toujours malgré sa fatigue. Aussi la légende la gratifie-t-elle de ce nouveau persécuteur envoyé par Junon. Les variantes très-nombreuses qui distinguent les divers récits de ces pérégrinations dépendent de la géographie des narrateurs. Eschyle, qui nous en fait un récit complet dans son *Prométhée enchaîné*, bien qu'il les décrive autrement dans ses *Suppliantes*, se laisse guider par des rapprochements de mots. Il lui fait traverser le Bosphore, dont le nom indique le trajet qu'un bœuf peut faire en nageant, et l'Ionie. Elle arrive en Égypte où Isis et le bœuf Apis donnent lieu à de nouvelles analogies. La fable d'Io tend, comme celle de Cadmus, à émigrer loin de la Grèce, et cette fois c'est l'Égypte qui serait le pays d'origine des descendants d'Io et de Jupiter qui reviendront plus tard en Europe.

La légende de Danaüs et des Danaïdes fut rattachée à celle d'Io et de son séjour en Égypte, bien que primitivement elle en fût indépendante. C'est par sa donnée essentielle une légende toute locale de l'Argolide. Dans Homère, les Danaëns désignent la population même de cette contrée. Danaüs est comme un second fondateur d'Argos.

¹ Anal. à ἄπειν, fruit, mot issu, d'après M. Maury, de la même racine que l'allemand *pfel*.

² Son nom vient peut-être de ἰόναι, *aller, se mouvoir*.

C'est lui qui a construit ses murs, sa forteresse, et inventé l'art de creuser les puits, grande ressource dans cette région aride. Son nom peut signifier *le sec, le dur*, par allusion au sol du pays, ou *le vieux*, notions voisines, puisqu'on employait le mot *Danaos* pour désigner le bois sec et par conséquent vieux. Les cinquante Danaïdes sont l'ensemble des sources du pays. En automne et pendant l'hiver, elles arrosent le sol en y faisant couler de nombreux torrents, mais, disparaissant en été, elles coupent la tête à leurs maris. Seule la Danaïde Amymone reste toujours en activité près du marais de Lerne. C'est une faveur de Neptune, grand fournisseur des sources, qui a été son amant. Il semble que les ressemblances entre ces crues et décroissances périodiques et celles du Nil aient contribué à reporter leur origine en Égypte. La colonie argienne de Lindos, sur la côte de Rhodes, en rapports fréquents avec l'Égypte et où Danaüs était révérendu comme inventeur de la navigation, peut aussi avoir dirigé dans ce sens ces origines légendaires. D'après cette légende ultérieure, descendantes d'Io par Bélus et Épaphus, les Danaïdes fuient l'Égypte avec leur père pour éviter les poursuites de leurs cousins germains qui, fils d'Égyptus, veulent les épouser et dont elles ont horreur. Elles abordent en Argolide, où le roi les reçoit avec bonté et promet de les protéger. Mais les cinquante fils d'Égyptus les ont suivies jusque dans Argos et, par force selon les uns, donnant dans un piège selon les autres, ils réussirent enfin à épouser leurs cousines. La nuit des noces fut marquée par le meurtre des cinquante maris, que leurs femmes poignardèrent, à l'exception de la seule Hypermnestre qui, par amour, épargna Lynceë. Son père, furieux, la fit mettre en prison. Ses sœurs enterrèrent les corps de leurs maris devant les portes de la ville et jetèrent leurs têtes dans le marais de Lerne, toujours trop humide. Ce qui est peu connu, c'est que ce meurtre, devenu par la suite un objet d'horreur, est approuvé dans les plus anciennes versions : sur l'ordre de Jupiter, Minerve et Mercure purifièrent le sol du sang versé. Plus tard, un jugement public donna raison à Hypermnestre, qui sortit de sa prison et fut réunie à Lynceë avec lequel elle devint la mère des rois d'Argos. Les autres Danaïdes furent ensuite fiancées aux jeunes gens les plus agiles du pays, qui les obtinrent en remportant le prix de la course : ce sont de nouveau les rapides cours d'eau unis aux sources gonflées. De ces mariages sortirent les familles patriciennes d'Argos. Leurs dessèchements fréquents suggérèrent aussi l'idée de Nymphes puisant de l'eau dans des cruches percées ou voulant remplir des vases sans fond. Et quand le meurtre de leurs maris fut considéré comme un crime

abominable, cette inutile et fatigante occupation passa pour l'expiation de leur forfait, et elles furent transplantées dans les enfers, elle et leur puits toujours vide.

Passons sur le mythe lunaire, assez obscur, des Prœtides, jeunes filles vagabondes auxquelles les jeunes gens les plus agiles de l'Argolide devaient donner la chasse, et qui se mêle à la vieille rivalité des deux forteresses Larisse et Tyrins (*l'enclose*), et arrivons à la plus brillante et la plus populaire des légendes héroïques de l'Argolide, celle de Persée, qui a dû se former près des autels de Jupiter et de Minerve. M. Maury et d'autres savants mythologues ont vu dans Persée la personnification de l'humidité terrestre remontant pour se condenser dans les hauteurs de l'air. Il est en effet fils de Danaé, la terre sèche, que Jupiter, sous forme de pluie d'or, a fécondée. Mais dans les intuitions mythologiques de la haute antiquité, le soleil, apparaissant après les pluies de l'hiver ou les brumes dorées de l'aurore, pouvait donner lieu à une conception du même genre, et le caractère héroïque, libérateur de Persée, la ressemblance de sa légende avec celles d'Hercule, de Bellérophon et d'Apollon, son identification ultérieure avec l'Adonis de Syrie, me font préférer l'opinion de M. Preller, qui lui donne la signification d'un héros solaire. Son nom semble désigner un être qui traverse l'espace ou qui brûle ¹.

Sa légende, originairement très-simple et bornée probablement à la victoire du héros sur un monstre ténébreux, s'est étendue de manière à former une véritable épopée et s'est assimilée des éléments orientaux. Acrisius, le maître de Larisse, renferme sa fille Danaé dans un souterrain pour conjurer l'oracle qui lui a prédit qu'il mourrait de la main de son petit-fils. Mais la pluie d'or de Jupiter pénètre à travers les fentes de la muraille et Persée, comme Apollon, surgit du sein des ténèbres. Acrisius fait alors placer la mère et l'enfant dans une espèce de coffre qui les porte doucement à la surface des eaux, dirigé par Jupiter, et les dépose sur l'île de Sérîphe, le Délos de cette apocalypse. Cette île est habitée par de pauvres pêcheurs qui recueillent les deux exilés et auprès desquels l'enfant grandit. Mais le roi de l'île, Polydecte, a convoité Danaé et, sous prétexte de rassembler des cadeaux destinés à une autre, il demande, selon la coutume antique, aux héros réunis autour de lui qu'ils contribuent à lui en fournir de précieux et de rares. Persée, encore très-jeune, ne doutant de rien, se fait fort de lui apporter tout ce qu'il voudra, fût-ce la tête de Méduse, une des Gorgones

¹ Soit qu'on le rattache à *περάω* ou bien à *πρίθω* (aor. *ἔπρισσι*, Hésiode, *Théog.* 836), forme poétique de *πίμπρμι*.

et dont le regard pétrifie. Polydecte, qui veut s'en débarrasser, le prend au mot, et notre jeune héros serait fort embarrassé, si Minerve et Mercure, le courage et le savoir-faire, protecteurs des favoris de Jupiter, ne venaient à son aide.

Sur leur conseil, il va d'abord trouver les Grées, voisines des Gorgones, habitant comme elles les extrémités de la terre et représentant les horreurs de la mer écumante. Les Grées ont toujours été vieilles. Comme leur nom l'indique, elles sont venues au monde avec des cheveux blancs et toutes ridées. Ce sont de vieilles sorcières, qui connaissent beaucoup de choses comme toutes les divinités marines, et qui n'ont à elles trois qu'un œil et une dent qu'elles doivent se passer l'une à l'autre. Que signifie ce dernier trait ? Peut-être faut-il n'y voir qu'une de ces fantaisies des légendes, voulant décrire quelque chose de hideux, de difforme, sans qu'il y ait un sens caché sous ces détails mi-horribles, mi-burlesques. Persée profite du moment où l'une des vieilles passait à l'autre l'œil unique de la famille pour s'en emparer et exiger d'elles qu'elles lui enseignent où il pourra se procurer les sandales ailées qui lui permettront de voler par les airs, le casque de Pluton qui rend invisible et la gibecière où il renfermera la tête de Méduse. D'autres poètes, qui font des Grées les gardiennes en titre des Gorgones, veulent qu'il ait jeté l'œil unique dans la mer Tritonne, de sorte qu'elles ne peuvent plus remplir leur office.

Il pénètre enfin dans la caverne de la Gorgone ou plutôt des Gorgones (car elles étaient trois), qu'il surprend pendant leur sommeil, et coupe la tête à Méduse. Les Gorgones sont encore plus horribles que les Grées : des oreilles d'animal, un nez écrasé, une bouche grinçante d'où sortent d'énormes défenses de sanglier, des cheveux-serpents, des ongles d'airain, un regard qui pétrifie, tel est leur portrait, justifiant amplement leur nom de Gorgone, *l'épouvantable*. Tout cela nous amène toujours plus près de l'idée que ce sont bien les horreurs de la nuit, qui sont ici figurées, mais de la nuit rendue plus lugubre encore par cette lune de mauvais aspect, cette lune grimaçante, dont nous avons déjà dû nous occuper dans notre premier travail et qui a donné l'être à des fantômes si différents des formes pures de Diane ou de Seléné. Les Gorgones sont des figures semblables à Hécate et à Brimo. Méduse, pourtant, *la dominante*, selon quelques-uns, avait été fort belle et avait même été honorée des amours de Neptune. C'est pour la punir de son inconduite que Minerve l'avait rendue si laide. Cette conception repose encore sur la vieille idée des rapports intimes de la Lune avec l'Océan,

dont elle pompait, disait-on, les vapeurs pour en brasser des nuages d'orage.

C'est pour cela que de la tête coupée de Méduse sortent Chrysaor, l'épée d'or, symbole de l'éclair, et le cheval ailé Pégase, le nuage orageux. Le héros vainqueur s'élance sur le merveilleux coursier sans craindre la fureur des deux Gorgones survivantes, et retourne vers l'Orient « rapide comme la pensée. » Les exploits qu'il accomplit au retour appartiennent aux éléments plus modernes, moins grecs de sa légende. En passant au-dessus de la Lybie, quelques gouttes du sang de Méduse tombèrent à terre et engendrèrent les serpents venimeux qui infestent cette contrée. L'Atlas et les bancs de corail en furent pétrifiés. Mais surtout son passage par l'Éthiopie fut signalé par la délivrance de la belle Andromède qui allait devenir la proie d'un monstre marin. Son père, le roi du pays, avait dû l'exposer à cette horrible mort pour conjurer la colère de Neptune et des Néréides. On sait combien la délivrance d'Andromède fut un thème favori de la littérature et des arts. Plus tard la scène de la délivrance fut transportée près de Joppé, sur la côte de Syrie, où, sans doute, on racontait une fable analogue. Ce fut l'occasion de l'identification de Persée avec Adonis, et la légende chrétienne de saint Georges reporta sur le *saint du Cheval blanc*¹ la victoire attribuée aux demi-dieux du paganisme. Nous reverrons la même histoire avec Hercule et Hésione, et, ce qui est assez curieux après ce que nous avons dit de Méduse, c'est qu'Andromède est encore la lune, mais la lune blanche et pure que le dragon des ténèbres va dévorer, mais que le héros-soleil délivre en tuant son hideux adversaire.

Après d'autres exploits encore qui seraient, il faut l'avouer, plus héroïques si Méduse n'était pas si pétrifiante, Persée revient à Sériphie et trouve sa mère réduite à implorer la protection des dieux contre les brutales attaques de Polydecte. La tête de Méduse accomplit son terrible office, et c'est pourquoi, depuis lors, l'île n'est plus qu'un amas de rochers, habité seulement par quelques pêcheurs, descendants de ceux qui avaient recueilli Danaé et qui furent épargnés par son fils.

¹ Il me paraît démontré que saint Georges de Cappadoce, saint fort apocryphe historiquement, selon la légende, guerrier chrétien, libérateur d'une jeune fille exposée près de Joppé, comme Andromède, à la voracité d'un monstre marin, mort martyr, en butte aux persécutions jalouses du magicien Athanase, — n'est autre que l'évêque arien Georges de Cappadoce, rival de saint Athanase sur le siège d'Alexandrie, animé d'un zèle fanatique contre les païens de cette ville qui finirent par le massacrer, et mort en odeur de sainteté pour les populations chrétiennes peu orthodoxes de la Syrie des iv^e et v^e siècles.

Avec sa mère et son Andromède, Persée retourne vers Argos, d'où Acrisius épouvanté s'enfuit. Persée le rejoint à Larisse de Thessalie, le rassure, mais le tue par mégarde en jouant au disque : ce dernier trait, qu'il partage avec Apollon, est encore celui d'une divinité solaire. De retour en Argolide, il cède au fils de Proetus Larisse contre Tyrins et bâtit Mycènes, qui se vantait de l'avoir pour fondateur. C'est là que se multiplia l'illustre lignée des Persides, de laquelle sortirent Eurysthée et Hercule, cet autre Persée. Du reste, il serait difficile de dire en quel pays du vieux monde on ne tâcha pas de s'approprier tout ou partie de la légende du héros argien. Cela prouve combien elle plut aux imaginations. Cela prouve aussi qu'il ne faut pas trop gronder l'enfant qui, passant le soir par un bois obscur, s'arrête épouvanté devant une grande figure rougeaude qui lui fait des grimaces à travers les arbres. Dans la haute antiquité il n'en fallait pas davantage pour pétrifier un homme.

D. CORINTHE.

SISYPHE, GLAUCUS, BELLÉROPHON.

La région corinthienne dut aux avantages de sa situation entre les deux mers d'être de bonne heure visitée par le commerce. Mais, politiquement, elle dépendit de l'Argolide. Aussi ses légendes particulières sont-elles plus strictement mythiques, moins mélangées d'éléments historiques.

Sisyphe représente la vague sans cesse montante et descendante. C'est un génie puissant, bizarre, sournois, comme tant d'autres divinités marines. On le rencontre parfois sur l'Acro-Corinthe, aux alentours de la grande source Pyrène, qui fournit d'eau la ville et la vallée, et dont il est le générateur. Il faut se rappeler que les sources sont en mythologie les filles de l'Océan. Jupiter, irrité contre lui de ce qu'il a découvert son intrigue avec Égine, fille du fleuve Asopus, lui envoie la Mort qu'il parvient à lier et que Mars doit délivrer. Puis, descendu aux enfers après avoir ordonné à sa femme de ne pas faire de sacrifice à ses funérailles, il persuade à Pluton, qui s'attendait à mieux, qu'il est négligé par sa compagne et qu'il doit retourner sur terre pour la châtier. Pluton trouve l'idée fort juste, mais quand Sisyphe est revenu à la clarté du jour, il refuse de rentrer dans les enfers, si ce n'est en suite

d'une mort naturelle et dans un âge avancé. Enfin il fut transporté par la mythologie ultérieure au fond du Tartare et condamné au supplice que chacun sait. C'est un vrai génie de Corinthe, la ville de négoce, où le commerce ne jouissait pas d'une grande réputation de loyauté.

Glaucus, son fils, qu'il faut distinguer du Glaucus de la mythologie générale, est aussi un dieu marin de Corinthe, grand amateur d'équitation, déchiré par ses chevaux qu'il nourrissait de chair humaine. C'est une image des flots galopant et déchirant la mer elle-même. Depuis lors Glaucus est un fantôme, aux formes ondoyantes et diverses, qui effraye les chevaux de l'Hippodrome et qu'il faut conjurer par des rites appropriés.

Bellérophon est le Persée corinthien, mais surtout le héros Lycien et paraît devoir sa popularité dans les deux pays à d'anciens rapports de commerce ou de colonisation entre la Lycie et le nord de l'Argolide. Son nom présente une certaine analogie avec celui de Vritrahan, destructeur de Vritra, le nuage, les ténèbres, donné à Indra dans la mythologie hindoue. Cependant M. Max Müller doute, et non sans apparence de raison, que ce rapprochement soit légitime, et préférerait expliquer ce nom par *destructeur du monstre velu*¹, ce qui, du reste, reviendrait au même, puisque le nuage est si souvent assimilé à une toison de bouc ou de bélier. En tout cas, c'est un héros solaire, fils de Neptune ou de Glaucus, c'est-à-dire sortant de la mer.

A Corinthe même ses hauts faits se bornent à dompter le cheval Pégase avec l'aide de Minerve. Pégase est un robuste cheval ailé, un nuage orageux. Bellérophon l'a rencontré près de la source de Pyrène au sommet de l'Acro-Corinthe. Il se rend ensuite à Argos où l'impudique épouse de Prætus s'éprend pour lui d'une passion brûlante, et, repoussée comme la femme de Putiphar, le calomnie, comme celle-ci auprès de son mari qui l'envoie chez son beau-père en Lycie avec des instructions secrètes ayant pour but de l'exposer à la mort. Alors commence la série de ses exploits. Il débute par la Chimère, monstre hideux, lion par devant, serpent par derrière, bouc au milieu, jetant le feu par sa gueule, que les poètes ont décrit avec beaucoup de variantes. Son nom² me paraît indiquer avant tout le mauvais temps, la tempête, plutôt que des phénomènes volcaniques, comme le veut M. Preller. C'est l'éternel combat d'Indra contre les nuées. — Il fait

¹ Βάλλερος, comp. au latin *vellere*, *vellus*, *villosus*, et φονεύς.

² Anal. à χεῖμα, χεῖμων (l'hiver; χεῖμαρρος, torrent gonflé par les eaux hivernales. Χίμαιρα désigne du reste une haute montagne de Lycie et est employé avec ses dérivés pour signifier la chèvre.

ensuite la guerre aux Solymes, peuple d'apparence sémitique, qu'il refoule dans les montagnes ; puis aux Amazones, une des formes mythiques qui ont le plus hanté l'imagination des anciens. On serait tenté de croire qu'il y a encore là une sombre représentation de la lune entourée de ses compagnes, les étoiles, ou des nuées agitées de la nuit, qui se retrouverait aussi dans le culte licencieux et cruel de la Diane d'Ephèse. Peut-être aussi des combats avec des hordes scythes où les femmes combattaient mêlées aux hommes, auront-ils contribué à fixer cette conception légendaire. C'est le plus souvent la Scythie que l'on assigne pour demeure à ces farouches guerrières. Les plus anciens poètes les dépeignent comme des femmes sauvages, grossières, n'ayant de féminin que le sexe ; c'est plus tard seulement qu'elles deviennent fort belles et susceptibles de l'amour le plus passionné. — Bellérophon, revenant victorieux de cette terrible guerre, tombe dans une embuscade préparée par le roi de Lycie. C'est une nouvelle occasion de remporter une victoire éclatante, et c'est alors que le roi, reconnaissant son caractère divin, implore son pardon, lui donne sa fille et la moitié de son royaume. Bellérophon est donc au comble de la gloire et du bonheur. Mais ici nous retombons sur un trait déjà signalé à propos des divinités solaires, que l'on peut observer, bien qu'affaibli, chez Persée entraîné par la fatalité à tuer son grand-père, mais qui n'est nulle part aussi marqué que dans la légende de Bellérophon. Il devient triste, morose, misanthrope. Ses enfants encourent la colère des dieux. On dit aussi que, doutant des dieux et de leur pouvoir, il a voulu monter au ciel sur son cheval Pégase, mais que celui-ci, toujours obéissant jusqu'alors, a précipité son maître d'une hauteur effrayante. C'est Aurore qui, désormais, sera la maîtresse du fameux coursier. Euripide a parfaitement saisi ce mélange d'orgueil et de mélancolie qui donne à Bellérophon, rassasié de gloire, mais toujours avide d'aventures et d'émotions nouvelles, un caractère vraiment romantique et bien rare dans la vieille Grèce. On dirait un Faust antique. Les écarts apparents du soleil, la mélancolie de son coucher quotidien et de sa décroissance annuelle, déteignent toujours finalement sur ses légendes généralement si brillantes et si joyeuses.

E. LACONIE ET MESSÉNIE.

TYNDARÉE ET LÉDA, CASTOR ET POLLUX, HÉLÈNE.

Ce sont là deux pays de guerres fréquentes. Les populations accablées à cette extrémité du Péloponèse devaient ou subir le joug des nouveaux arrivants, ou leur résister avec énergie, les émigrations en masse étant difficiles. L'élément principal de la population primitive était Lélége, et les cultes célébrés à Cythère et à Ténare attestent que des influences orientales y pénétrèrent de bonne heure. Enfin, ce furent les Doriens qui s'établirent en maîtres, et il ne reste que de très-faibles vestiges des traditions religieuses antérieures à leur invasion. Toutefois, il est facile de concevoir que les grandes divinités des vaincus passèrent facilement au rang de demi-dieux et même de personnages très-humains.

Ainsi, Tyndarée et Léda, couple royal primitif, ressemblent tout à fait à un couple céleste identique à celui que forme Jupiter avec une déesse-terre comme Latone ou Dioné. Tyndarée veut dire *le frappeur*, *le choqueur*. Léda, comme Latone, représente l'obscurité, la nuit, la terre obscure.

C'est à Léda que les Dioscures, Castor et Pollux, ainsi que la belle Hélène, doivent le jour. Dans Homère, Hélène seule serait fille de Jupiter, ses deux frères étant fils de Tyndarée : ce qui, comme on vient de le voir, est une différence plus apparente que réelle. Les Dioscures signifient *les jeunes gens de Jupiter*. C'est Euripide qui a fixé, après de nombreuses vacillations et variantes de la légende, la forme devenue si populaire de l'union de Léda avec Jupiter métamorphosé en cygne. Il en résulte la production de l'œuf renfermant Hélène seule selon les uns, Castor et Pollux selon les autres, Hélène et Pollux selon d'autres encore.

Quant à la signification naturelle des deux héros, j'adopte une interprétation différente de celle de M. Preller, qui voit en eux la personnification de la lumière vacillante, intermédiaire entre l'ombre et le grand jour, tour à tour pâissante et brillante. Cette signification est trop abstraite et les traits divers de leur légende ou s'interprètent aussi bien ou s'interprètent mieux encore si on les assimile aux deux étoiles du matin et du soir, astres fils de la terre obscure et du ciel qui plane silencieux sur elle. Leur Épiphanie, grande fête païenne, tombait sur le jour

le plus long de l'année. En effet, ce jour-là, les deux étoiles apparaissent, pour ainsi dire, en même temps. Je ne comprendrais pas, dans l'explication de M. Preller, comment on les aurait identifiés avec le feu Saint-Elme, lorsque ce phénomène électrique se présente sous forme de deux flammes luisant à l'extrémité des mâts et des lances. C'était un augure des plus favorables, tandis qu'une flamme unique était une apparition d'Hélène et un mauvais présage ¹. Les Dioscures sont toujours représentés comme deux beaux jeunes gens à la brillante armure, montés sur des chevaux blancs, protecteurs des armées courageuses et prenant parti pour elles dans les moments désespérés. Longtemps on les représenta avec une étoile sur la tête. Leur analogie avec les deux Açvins de la mythologie védique est évidente, et ces deux Açvins personnifiaient les deux crépuscules, ainsi que les étoiles du soir et du matin. Le combat des Dioscures avec Idas, *le royant*, et Lyncée, dont le nom s'explique de lui-même, semble un mythe fondé sur la guerre qui eut pour résultat l'asservissement de la Messénie à la Laconie. Car Idas et Lyncée sont des Dioscures messéniens, plus grands, moins chevaleresques, plus grossiers que leurs adversaires. Les Spartiates, en allant à la guerre, entonnaient le *Chant de Castor*, l'*orné*, le *brillant* ². Pollux, dont le nom grec signifie *très-doux* ³, et Castor sont des types d'amitié fraternelle indissoluble, de camaraderie militaire à la vie et à la mort. Lorsque Castor a succombé dans une lutte inégale avec Idas et Lyncée, Pollux, vainqueur, mais désespéré, supplie Jupiter de rappeler son frère à la vie. Ceci est fondé sur la variante qui faisait de Pollux seul un fils de Jupiter. Tout ce qu'il peut obtenir, c'est de partager son immortalité avec lui, de sorte qu'ils vivent à tour de rôle aux enfers et dans l'Olympe. Le tombeau des deux *morts-vivants* était à Thérapié. A Athènes, on les adorait comme *rois-sauveurs*, et leur culte était extrêmement répandu en Italie comme en Grèce. Les marins en danger invoquaient aussi leur assistance. C'étaient, en un mot, des génies de bon secours.

Quant à Hélène, *la brillante*, *la rayonnante*, dont le nom ressemble à celui de la lune, Seléné, c'est une déesse de beauté, une lune ou une aurore, analogue dans ce dernier sens à la *Mater matuta* des Latins. C'est peut-être son nom qui se retrouve dans l'expression moderne

¹ Ce qui plaide encore en faveur de notre interprétation, préférée aussi par M. Welcker, c'est que l'apparition favorable du feu Saint-Elme est désignée par l'expression usuelle ἡ τῶν ἀστέρων παρουσία.

² Rac. χαδ, χαζω, χαλάσμενος, *pollens, candidus*.

³ Πολυδύκτης.

de feu Saint-Elme. Sa légende classique a été suggérée par la disparition de la lune ou de l'aurore qui doit revenir d'Orient au pays d'où elle a été enlevée. Sur ce fond commun la légende broda plusieurs enlèvements d'Hélène, dont le plus connu est celui de Pâris, en rapport avec le culte de Vénus Idéenne et Cythérée. D'autres la firent enlever en Phénicie et en Égypte¹; d'autres encore par Thésée en Attique. Il est fait allusion à ce dernier enlèvement dans l'Iliade elle-même, mais le passage paraît avoir été interpolé au temps des Pisistrates. Comme l'histoire biblique, la légende mythologique eut ses harmonistes qui trouvèrent d'ingénieux moyens de contenter tout le monde en conciliant les données contradictoires. A la fin de la guerre de Troie, Hélène était encore d'une éblouissante beauté; il fallait donc que son enlèvement antérieur par Thésée, mort depuis longtemps quand cette guerre éclata, eût été consommé lorsqu'elle était encore très-jeune. Et il y eut des commentateurs pour déterminer gravement l'âge qu'on pouvait assigner aux deux personnages. Hélène, disait-on, pouvait avoir de sept à dix ans, Thésée environ cinquante, etc.

F. CRÈTE.

EUROPE, MINOS, PASIPHAË, LE MINOTAURE, TALUS, RHADAMANTHE, SARPÉDON.

La Crète appartient à la Grèce par son histoire, mais, en y abordant, nous ne sommes plus sur un terrain purement grec. Ses traditions religieuses se rapprochent plutôt de celles de l'Asie Mineure, et des éléments sémitiques et couschites, provenant de la population primitive de l'île et de l'intercourse avec l'Égypte et la Phénicie, se mêlent évidemment à la religion locale. Les formes pures et sereines de la mythologie grecque s'altèrent. Le monstrueux, le contre-nature domine les conceptions mythiques. Le culte des divinités locales est odieusement immoral et cruel. Le nom de l'île s'explique au mieux par l'hébreu *Karath*, citadelle, ville forte, radical qui se retrouve dans les noms de Melkart, Carthago, Karthæa et Kératos, vieux nom de Gnosse.

Cette couleur phénicienne est déjà marquée dans le mythe crétois

¹ Il existe un autre mythe beaucoup moins connu, mais très-parallèle à celui d'Hélène et de Pâris. C'est l'enlèvement d'Augé, qui va de Tégée, autre ville du Péloponèse, en Mysie (Asie Mineure), et y devient l'épouse de Teuthras, correspondant du Pâris troyen.

d'Europe, fille de Phœnix, enlevée près de Sidon par Jupiter transformé en taureau. C'est une dérivation de l'Astarté phénicienne qu'on représentait assise sur un animal de ce genre et à qui l'on donnait pour époux Bœlsamène, devenu ici le Jupiter du ciel étoilé, *Astérios*. Le nom d'Europe, qui signifie *regardant avec de grands yeux*, désigne la pleine lune. Ce serait peut-être une simple consonnance avec le sémitique *éreb*, *le soir*, qui aurait identifié son nom avec celui de notre continent. L'Europe était pour les Asiatiques la terre obscure et froide de l'Occident. La bien-aimée de Jupiter, cachée à Gortys, met au monde Minos, Rhadamanthe et Sarpédon, que le souverain des dieux confie à la garde du roi crétois Astérios, un autre lui-même.

Minos, le roi-législateur, est-il soleil ou lune ? M. Preller pense qu'il est soleil. Son épouse Pasiphaé est positivement la lune, mais la ressemblance de Minos avec le dieu Mên de Carie et de Phrygie qui personnifiait aussi l'astre des nuits, avec Manou, le *mesureur* brahmanique, favorise l'idée qu'il représente une conception masculine de la lune, ce qui constitue un trait particulier de plusieurs branches de la race indo-européenne. La lune, le mois, a été certainement la mesure primitive du temps, et le *mensis* latin, le *mên* grec, le *monath* allemand, le *moon* anglais, etc., proviennent de là. Le nombre 9, celui des jours de chaque phase, revient souvent dans l'histoire de Minos. Il règne 9 ans à Gnosse. Il va trouver tous les 9 ans son père Jupiter dans la caverne où celui-ci lui révèle les lois qu'il faut promulguer. Il a pour symbole le taureau blanc, de même que Pasiphaé, *la toute brillante*, a celui de la vache blanche. Il y a là sans doute un mélange de symboles, propres au culte du Baal cananéen, et de traditions aryennes, et c'est aussi l'origine de la fable monstrueuse des amours déréglées de Pasiphaé et de son taureau. La légende grecque distingua ce taureau de Minos lui-même et fit, de ce qu'elle comprenait comme une passion infâme, un châtiment infligé par Neptune courroucé contre Minos, ou par Vénus dépitée contre Pasiphaé. De cette union provint le Minotaure. Minos, comme Manou, passe pour l'auteur des plus anciennes lois et devient comme lui juge des Enfers. La légende crétoise lui assigne un singulier caractère, mélange de sagesse et de cruauté sombre. Il trouve la mort en Occident, en Sicile, où il avait poursuivi Dédale, l'architecte, dans l'intention de le punir de sa complaisance pour les passions criminelles de Pasiphaé : les filles du roi de l'île occidentale le tuent dans un bain. Ce dernier trait ressemble bien à un coucher de soleil. Le Melkart tyrien avait aussi son tombeau à Gadès, *cubilia solis*, et peut-être serait-il permis de concilier l'opinion de M. Preller

avec l'interprétation que nous préférons, en pensant que le caractère masculin de Minos ayant été nettement accentué par ses fonctions de roi et de législateur, la légende grecque revêtit finalement la forme d'une légende solaire, d'autant plus qu'en Grèce cette conception masculine de la lune était étrangère à la langue et au sentiment religieux.

Du reste, la mythologie crétoise reste fidèle à son caractère. Le Minotaure n'est pas autre chose en lui-même qu'un vieux symbole de Jupiter-Astérios, l'époux d'Europe, se rapprochant beaucoup ici de Baal-Moloch. C'est la légende grecque proprement dite qui, ne comprenant pas sa vraie nature, veut lui trouver une origine en rapport avec sa forme bestiale. Il s'appelait même communément *le Taureau*, et on lui faisait des sacrifices humains comme à son confrère de Phénicie. Il était censé habiter au fond du Labyrinthe, dont on a souvent cherché l'emplacement, et qui pourrait fort bien n'avoir jamais existé. Il semble plutôt que ce labyrinthe serait tout simplement une allégorie du ciel étoilé avec les innombrables circuits que décrivent les étoiles, ce qui est encore une idée sémitique ¹. On figurait cette idée du ciel dans des danses compliquées qu'on exécutait autour de l'idole.

Parmi les monstres de Crète, il faut encore citer Talus, singulier et déplaisant compagnon, tout en fer, qui prenait dans ses bras les naufragés et, sautant avec eux dans une fournaise ardente, les étreignait contre sa poitrine embrasée. C'est encore un reflet évident de Moloch. C'est lui aussi qui recevait à coups de pierre les marins qui voulaient approcher des côtes de cette île, qui passait dans les anciens temps pour très-inhospitalière. Il était de plus coureur infatigable, et s'appelait également *Taurus*. Ce fut Pœas, père de Philoctète, qui délivra le monde de cette vilaine créature, en frappant Talus au seul endroit vulnérable de son corps, c'est-à-dire à la veine qui aboutissait à son talon. Ce doit avoir été aussi une vieille forme du soleil, devenue plus tard un objet d'horreur pour le génie moins sombre des populations helléniques. Il était fils de Minos, et sa blessure au talon rappelle celle des héros solaires, Achille tué par Pâris et Hercule abattant l'hydre de Lerne et mordu par un homard. Les constellations automnales du scorpion et du sagittaire, qui semblent tuer le soleil par derrière, ont probablement donné lieu à cette conception mythique.

Rhadamanthe, ou plutôt Bradamanthe, *celui qui brandit le bâton* ², est frère de Minos et, sans doute, son dédoublement. Son royaume n'est

¹ Comp. *Juges*, v, 20.

² De la racine *manth*, d'après M. Kuhn.

pas de ce monde. Il appartient plutôt au domaine de la fantaisie, des îles occidentales, plus tard des Enfers, où, comme l'indique son nom, il tient le sceptre de la justice et prononce sur le sort des âmes.

Sarpédon, le second frère de Minos, est le héros d'une émigration crétoise qui se dirigea vers la Lycie. Aussi la fable dit-elle qu'il dut quitter la Crète en suite de ses dissentiments avec son frère aîné. Son nom, selon l'ingénieuse explication adoptée par M. Maury ¹, signifie le *roi des champs* ou *des moissons*. Comme la Crète fut le point de départ d'émigrations nombreuses, la famille de Minos se multiplia beaucoup. On en constate des ramifications dans beaucoup d'îles de la Méditerranée, présentant d'habitude ces analogies avec les religions cananéennes qu'elles avaient emportées de la mère patrie. C'est ainsi qu'à Rhodes il y avait un sanctuaire de Jupiter-Atabyrius ², dont un taureau et une vache en fer étaient les principales idoles. Ce culte fut transporté jusqu'à Agrigente.

G. ATTIQUE.

PREMIERS ROIS, PHILOMÈLE ET PROGNÉ, CÉPHALE ET PROCRIS, BORÉE ET ORITHYÉ, THÉSÉE.

En revenant sur le sol de l'Hellade, nous retrouvons les formes poétiques pures. L'Attique se vantait de n'être habitée que par des autochtones. Cependant il est certain qu'elle fut, comme toutes les contrées voisines, occupée successivement ou à la fois par des peuplades étrangères. La légende locale suppose même qu'elle fut asservie quelque temps à la Crète. L'épopée homérique s'occupe très-peu de cette partie de la Grèce, qui devait plus tard éclipser toutes les autres de son incomparable éclat, et il semble que ce soit seulement à la suite de l'ébranlement général, qui amena les Dorien dans le Péloponèse, que la population de l'Attique sortit de sa passivité.

C'est aux noms de Cécrops, d'Ion, de Thésée, que la légende athénienne rattache les premiers pas vers la civilisation et l'indépendance. Le mythe de Cécrops est aussi fondé sur l'idée de l'homme primitif sortant de la terre, avec une forme totale ou partielle de reptile. Cécrops

¹ *Religions de la Grèce antique*, III, 187, *śar*, princeps, rex, et *padan*, champ.

² *Tabor*, montagne.

est un roi-cultivateur, tranchant, en faveur de Minerve, le différend entre elle et Neptune. C'est un Cronos humanisé. Érechthée, Érichthonius sont des formes analogues. Il est inutile de démontrer le caractère tout mythique de la chronique des premiers rois d'Athènes. Ogygès, qui personifie le déluge, est le même nom qu'*Océan*. Actéon est la côte escarpée contre laquelle la mer se brise, et d'où est venu le nom lui-même de l'Attique. Cranaüs, qui signifie *dur*, *dpre*, en personifie le sol pierreux. On arrivait ainsi à un second Érechthée, à partir duquel on recommençait une série de mêmes noms, distingués seulement de ceux de la première par le nombre *deux* ajouté à chaque nouveau roi, Cécrops II, Pandion II, etc. C'est dans ce cadre, en apparence historique, que plusieurs mythes d'une grande beauté ont trouvé place.

Parmi les plus poétiques, il faut citer celui de Philomèle et de Progné, sœurs d'Érechthée. Ce qu'on ignore généralement, c'est que, primitivement, Progné, et non pas Philomèle, représentait le rossignol. Le chant de cet oiseau faisait aux anciens une impression mélancolique. On croyait y discerner les plaintes d'une mère ayant perdu son fils Itys ou Itylus, onomatopée imitant le *tu, tu, tu* du chantre harmonieux des nuits, le *tio, tio, tiotix* d'Aristophane. Progné est le nom d'une sorte de figues très-douces, et devint celui du rossignol par analogie avec la douceur de son chant. Philomèle, celle *qui aime les moutons*¹, dut le sien à l'habitude des hirondelles de nicher dans les étables. Ce fut à une époque plus récente que l'on expliqua ce mot par *aimant à chanter*², et qu'un échange de noms s'opéra entre les deux oiseaux qui reviennent ensemble au printemps. Dans Sophocle, Progné désigne encore le rossignol. La légende qui les concerne variait beaucoup. Sous sa forme classique elle racontait que Progné et Philomèle étaient les deux filles du roi Pandion, poursuivies par le roi thrace Térée, ou Épops, la *huppe*, qui avait secouru leur père contre les incursions des Thébains. Pour prix de son assistance, Térée reçut Progné en mariage, mais le barbare dissolu voulut aussi posséder Philomèle et lui fit violence. Afin qu'elle ne le dénonçât pas, il lui arracha la langue et la renferma dans une étable. C'est pour cela que l'hirondelle n'a qu'un sourd filet de voix. Mais elle sait si bien travailler qu'elle eut l'art d'instruire sa sœur de ce qui s'était passé au moyen d'un tissu, sur lequel elle broda son histoire. Les fêtes de Bacchus réunirent les deux sœurs, et, dans leur exaspération, elles tuèrent Itys,

¹ Μῆλον, mouton.

² Μίλος, musique, chant.

qu'elles firent manger à son père. De là, les fureurs de celui-ci, leur transformation en oiseaux et les lamentations continuelles de la mère, en proie à d'inconsolables douleurs.

C'est encore à la légende athénienne qu'appartient la touchante histoire de Céphale et de Procris, que M. Max Müller a si bien élucidée dans son *Essai de Mythologie comparée*. Céphale, le soleil levant, aime Procris, la rosée¹; mais il est lui-même aimé d'Aurore qui, pour vaincre ses froideurs, lui conseille de tenter la vertu de Procris sous un déguisement, par l'offre de riches cadeaux : allusion peut-être aux pierres précieuses dont le soleil levant pare les prairies humides. Procris ayant succombé reconnaît trop tard son amant, et, pleine de honte, se réfugie en Crète, où Diane, la lune, la prend en amitié et lui fait don de la lance et du fameux chien Laïlaps qui ne manquaient jamais leur but. C'est à son tour de revenir déguisée en Attique et de séduire Céphale sous un nom supposé. Les deux amants n'ayant plus rien à se reprocher se pardonnent mutuellement; mais Procris est jalouse d'Aurore, elle se cache le matin dans les buissons épais pour épier Céphale, à qui elle a donné la lance et le chien de Diane. Céphale, voyant quelque chose remuer dans la feuillée, croit que c'est un animal sauvage, et lance contre l'objet inconnu l'infailible lance, qui va tuer la pauvre Procris. De désespoir, il courut se précipiter du haut des rochers de Leucade. « Dans l'Attique, à laquelle tout le mythe appartient, dit M. Max Müller, le soleil, pendant la plus grande partie de l'année, apparaissait, en se levant, sur le mont Hymette, comme une tête resplendissante². Une ligne droite, menée de cet endroit le plus oriental à la pointe occidentale de la Grèce, nous conduit au promontoire de Leucade, où Céphale noya ses chagrins dans les vagues de l'Océan. » La prompte disparition de la rosée, absorbée par les rayons du soleil levant, qui la couvraient de baisers, est la base de ce roman, brodé, quant au reste, par l'imagination mythologique. Nous préférons ici l'interprétation de M. Max Müller à celle de M. Preller qui, sans motifs suffisants, voit dans Procris une personnification de la lune. — La légende béotienne se mêle ici à la légende athénienne, en ce sens qu'elle raconte que Céphale, banni de l'Attique, se rendit à Thèbes, et aida le roi Amphyction à chasser le Renard rouge (la rouille), qui dévastait les moissons, dévorait les hommes et qu'on ne pouvait atteindre. Céphale lâche après lui le chien Laïlaps, et

¹ Πρώξι, πρώκις, goutte de rosée.

² D'où le nom de Céphale.

il s'ensuit une chasse sans fin, rappelant plusieurs légendes du Nord, à laquelle Jupiter mit un terme en pétrifiant les deux animaux. Comme cette maladie des blés, si redoutée dans l'antiquité, se déclarait pendant la canicule, quand les rosées sont rares ou nulles, et que Sirius, l'étoile caniculaire, est ordinairement regardée comme un chien de chasse, on comprend pourquoi les deux mythes locaux se sont amalgamés.

Il y avait encore d'autres mythes figuratifs de phénomènes naturels dans les légendes originelles d'Athènes. Ainsi, l'histoire d'Orithye (le nuage du matin qui, par un vent frais, se forme autour des montagnes et descend vers la vallée), enlevée, tandis qu'elle cueillait des fleurs, par Borée, le roi thrace, violent et grossier qu'elle avait d'abord éconduit, devenant avec lui mère de quatre vents, s'explique d'elle-même.

Mais le grand héros de l'Attique, le demi-dieu national qui faillit passer, comme Hercule, à l'état de divinité générale, celui plutôt qu'on devrait appeler l'Hercule athénien, c'est Thésée. Il est le plus grand nom des établissements ioniens de l'Isthme, de l'Eubée, de l'Attique et de plusieurs îles voisines. M. Preller le classe avec le fils d'Alemène parmi les héros de la légende universelle. Mais s'il en réunit presque les conditions par le nombre et la notoriété de ses exploits, il tient encore trop exclusivement à la famille ionienne pour que nous suivions ici notre guide habituel.

Thésée est fils d'Égée (la mer, Neptune), ou plutôt fils de Neptune lui-même qui aimait Athra, fille du roi Trézène, et dont Égée fut quelque temps l'époux. Le sens de son nom est fort obscur, mais il est facile de reconnaître en lui un dieu solaire, libérateur, colonisateur et législateur. Toutes ses histoires amoureuses en font un amant de la lune (Hélène, Ariadne, Antiope, Phèdre), régulièrement emportée par une passion irrésistible et malheureuse. Élevé à Trézène près de son grand-père, le sage Pitthée, c'est Thésée qui a purifié des monstres qui la hantaient la côte qui va de cette ville à Athènes, c'est-à-dire les lieux d'établissement et les chemins de la colonisation ionienne. Par exemple, il a tué Périphétès, fils de Vulcain, faible des jambes comme son père, mais armé d'une massue de fer, avec laquelle il assommait les passants. C'est une victoire sur un nuage orange. Il a également tué Seyron, autre monstre qui se tenait sur un sentier étroit, surplombant sur la mer, et jetait du haut en bas ceux qui s'aventuraient dans le défilé. Le souvenir des luttes d'une race commerçante, qui rétablit la sécurité des voyageurs en purgeant la

contrée des pillards qui l'infestaient, se mêle dans tout cela à de vieilles personnifications mythiques. Ainsi le nom de Scyron¹ est celui d'une côte escarpée, semée de récifs, aussi dangereuse aux navigateurs qu'aux piétons. La plus célèbre de ces aventures est la victoire de Thésée sur Procruste², qui étendait les passants sur un lit, leur coupait les jambes s'ils étaient plus longs, et les étirait sans pitié s'ils étaient plus courts. Cela ressemble tout à fait à quelque burgrave coupeur de bourses, comme il y en avait sur les routes commerciales au moyen âge, et qui prélevaient sur les voyageurs des tributs exorbitants à titre de péage.

Le jeune Thésée, entré dans Athènes avec son habit ionien qui le rend semblable à une jeune fille, est accueilli par la risée publique. Mais il met bien vite les rieurs de son côté en lançant un char à la force du poignet par-dessus le toit d'une maison. Son père Égée le reçoit sans le reconnaître, mais sa fiancée Médée l'a reconnu, et va le faire empoisonner, lorsque le roi, à certains signes jadis convenus avec Athra, se jette dans les bras du jeune héros. Son oncle Pallas et ses cinquante fils veulent s'emparer du royaume : il s'ensuit une guerre acharnée dont Thésée sort vainqueur.

Établi dans l'Attique, Thésée va délivrer les environs de Marathon d'un taureau anthropophage, qui fait penser au Minotaure crétois dont il va être question, et qui pourrait bien être son confrère. C'est l'endroit de la légende de Thésée qui, avec d'autres indices, autorise à supposer qu'il y eut pendant quelque temps une suzeraineté de la Crète sur l'Attique. La fameuse expédition de Thésée en Crète doit reposer sur le souvenir d'une rupture victorieuse de ces liens de dépendance.

Tous les neuf ans, sept adolescents et autant de jeunes filles devaient quitter Athènes pour être jetés en pâture au Minotaure. Thésée voulut délivrer sa patrie de cet affreux impôt. Vénus, sa protectrice, inspira un violent amour pour lui à Ariadne, fille de Minos, déesse lunaire, à qui Dédale avait donné le fil conducteur du Labyrinthe. Thésée, victorieux, sortit sans peine du fameux jardin, et revint à Athènes avec les jeunes victimes qu'il avait délivrées. Mais il oublia, en approchant des côtes, d'arborer le signal convenu avec son père Égée, et celui-ci mourut de chagrin. A son retour il avait abandonné la blonde Ariadne sur l'île de Naxos, soit qu'il fût amoureux d'Églé de Panope, soit

¹ Σείρις, sec, rocheux.

² Προκρούστις, étendre au marteau.

plutôt que cet abandon fût partie des rites usités dans le culte de Bacchus et d'Ariadne.

C'est encore une déesse-lune que cette Antiope, reine des Amazones, brûlant d'un amour passionné pour le héros athénien, et venant combattre à ses côtés contre ses propres sujettes. De nombreuses variantes étaient brodées sur ce fond primitif. Elle eut de Thésée un fils, le chaste Hippolyte, qui semble une personnification de l'étoile du matin, hardi chasseur et trop froid pour céder aux inspirations de Vénus. Antiope mourut de jalousie ou fut tuée par Hercule quand elle allait tuer Thésée, qui s'était épris de Phèdre, l'éclatante, autre lune encore. Vénus, courroucée contre Hippolyte, souffla à sa belle-mère une ardente passion pour lui, et Thésée, déçu par l'apparence, maudit son fils innocent qui trouva la mort dans les flots. Il est impossible de dramatiser plus fortement la disparition de l'étoile du matin.

La liaison de Thésée avec Pirithoüs repose sur l'émigration en Attique d'une peuplade lapithe, qui s'allia étroitement à l'élément ionien. Nous avons déjà parlé des exploits que les deux amis accomplirent en commun, leur centauiromachie, l'enlèvement d'Hélène, leur descente aux enfers.

Thésée finit tristement, comme tant de demi-dieux de son genre, ayant été jeté à la mer par Lycomède, roi de Scyros, à qui il redemandait les propriétés de son père, mais sa gloire n'en fut pas obscurcie dans la tradition religieuse d'Athènes. C'est à lui qu'on attribuait les anciennes institutions du pays, et même, plus tard, on en fit l'introducteur des idées démocratiques. Défenseur des opprimés, il étendait sa protection sur les esclaves réfugiés dans son temple. Il resta toujours cher au peuple athénien. La nuit qui précéda la bataille de Marathon, l'une de ces dates solennelles où se décide l'avenir du monde, Thésée, sorti de son tombeau, apparut aux soldats athéniens pour réveiller dans leurs âmes les souvenirs sacrés de l'héroïsme antique, et leur promit la victoire s'ils étaient dignes de leurs aïeux. C'est donc à Thésée que nous devons la Grèce.

ALBERT RÉVILLE.

(La fin à un prochain numéro.)

LA CONSTITUTION DE L'ANGLETERRE

DEUXIÈME PARTIE ¹

LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION

V

LA COURONNE

Au début de la grande révolution anglaise, la Chambre des communes osa demander au roi Charles I^{er} de ne plus nommer ni ministre ni pair du royaume sans l'assentiment du Parlement, et de renoncer au commandement suprême de l'armée. Le monarque répondit : « Si » j'acceptais ce que vous réclamez, on pourrait encore se présenter » devant moi la tête découverte ; on pourrait encore me baiser la main » et m'appeler Majesté ; les mots, la volonté du roi exprimée par les » deux Chambres, pourraient toujours rester la formule de vos ordres ; » je pourrais même faire porter devant moi la masse et l'épée, et me » délecter à la vue du sceptre et de la couronne, — branches dessé- » chées qui ne fleuriraient plus longtemps, car le tronc serait mort. » Mais quant à la puissance réelle, c'est-à-dire à la véritable puis- » sance, je ne serais plus qu'une image, un signe, une vaine ombre » de roi. »

Eh bien ! le fantôme, qui voltigeait devant l'imagination effrayée de

¹ Voir la *Revue* du 1^{er} août 1862.

Charles, est entré depuis lors dans le domaine des réalités, et le tableau qu'il traçait, en exagérant les teintes sombres, est aujourd'hui le portrait fidèle d'un monarque constitutionnel. Le peuple anglais s'incline avec un respect religieux devant le sceptre et la couronne, et fait, en théorie, dériver ses lois et sa politique de Sa Majesté, qui remplit le pays tout entier de son nom vénéré. Les branches desséchées ont refleuré, mais à l'ombre d'une serre chaude, loin de l'air, du soleil et du bruit. La puissance réelle s'est évanouie, et, sous ce rapport, le souverain est devenu ce que l'infortuné Stuart prévoyait : une image, un signe, une forme, une ombre vaine. Il importe peu que toute une nation élève cette image sur un piédestal sublime, pour s'agenouiller dévotement à ses pieds : l'image la plus brillante de couleurs ne peut devenir chair et sang ; un simulacre est fatalement réduit à l'impuissance de faire le mal.

Non pas que la constitution anglaise ait fait expressément renoncer le monarque aux prérogatives que Charles défendait avec tant de véhémence. Par une fiction constitutionnelle, la reine nomme toujours les ministres, les pairs et les généraux. Mais dans la pratique, le Parlement désigne les membres du cabinet, qui choisit lords et officiers. Légalement, l'armée n'existe que par le vote annuel de la Chambre des communes, et, depuis la bataille de Dettingen, aucun souverain n'a marché à sa tête ; le commandant en chef est aujourd'hui virtuellement subordonné au ministre de la Guerre, fonctionnaire délégué par le Parlement.

Bulwer Lytton a parfaitement résumé la situation, en disant dans son curieux livre sur *l'Angleterre et les Anglais* : « Le roi possède le droit incontesté de choisir librement ses conseillers. Mais c'est une magnifique déception. De fait, c'est l'aristocratie qui les choisit. Les chefs de celui des deux partis aristocratiques qui se trouve être le plus puissant, sont appelés au pouvoir, que le roi le veuille ou non. »

Nous avons déjà fait remarquer que, de nos jours, il faut entendre par aristocratie anglaise la classe gouvernante, qui comprend la noblesse et la *gentry* : le pays légal. Au temps où Bulwer écrivait ces lignes, quelque rapproché qu'il soit de nous, il en était encore autrement : les whigs succédaient régulièrement aux tories, et cette alternation de deux partis opposés rendait le jeu des institutions politiques fort simple. Mais, depuis lors, il a bien fallu compter avec la bourgeoisie et l'élément radical, et maint ministre, qui a siége au cabinet et voix au conseil, n'appartient maintenant ni de près ni de loin à l'aristocratie, du moins dans le sens exclusif qu'on attribue à ce terme en France.

Au lieu de répondre à la question posée par le romancier politique : — « La reine pourrait-elle choisir un cabinet composé de personnes inconnues à l'aristocratie et qui ne seraient ni whigs ni tories ? » — par un « certainement non ! » il n'y aurait qu'à citer les noms de Milner Gibson, de Molesworth, de Layard, du comte de Grey et Ripon, voire même celui de Gladstone.

Quoi qu'il en soit, avant de rechercher les bornes auxquelles la prérogative royale a été réduite, nous devons la suivre par la chaîne des années et décrire à grands traits les phases diverses par lesquelles elle a passé. — Le monarque saxon était le chef d'une confédération libre, et portait, selon Hallam, le titre : « *Basileus* de la Bretagne, roi de toutes ses nations, monarque d'Albion. » La couronne était héréditaire à de certaines conditions seulement, et les mineurs ne pouvaient succéder. Ainsi, Alfred le Grand fonda ses prétentions au trône sur le testament de son père, sur une transaction avec son frère Ethelred, et sur le consentement du peuple. Guillaume le Conquérant prétendit avoir pris possession de l'Angleterre comme successeur légal des rois saxons ; il reconnut par cette feinte le droit public du peuple vaincu, quoique son gouvernement en fût la négation la plus complète. La monarchie qu'il avait fondée, absolue en pratique, mais non en théorie, s'affaissa dès qu'elle ne fut plus soutenue par le bras puissant des souverains forts, et que les barons furent appelés à prononcer entre les usurpateurs et les prétendants.

Si l'on consulte les vieux légistes de l'Angleterre, on découvre que, depuis les Plantagenets, le pouvoir du monarque est limité par la loi. Bracton s'exprime en ces termes : « Le roi doit être au-dessous de la loi, parce que c'est la loi qui fait le roi. Il doit donner à la loi ce que la loi lui donne, à savoir : la souveraineté et la puissance. Car il n'y a plus de roi, lorsque l'arbitraire règne au lieu de la loi. Comme serviteur de Dieu, le roi ne peut faire que ce qui lui compète d'après la loi. »

La doctrine du régime légal se retrace jusque sous le règne de Henri VI. « La ley est le plus beau inheritance que le roy ad ; car par la ley il même et tous ses sujets sont rulés, et si la ley ne fuit, nul roy et nul inheritance sera. » Dans son livre nerveux, *de Laudibus legum Angliae*, Fortescul démontre au prince de Galles, fils de ce souverain, les avantages inappréciables de la monarchie constitutionnelle, et, après avoir déclaré « qu'un roi d'Angleterre ne peut introduire selon son bon plaisir des changements dans les lois du pays, parce que son gouvernement est non-seulement de nature royale, mais aussi politique dans son essence, » — il s'écrie : « Réjouissez-vous donc, mon

bon prince, de ce que telle est la loi du royaume dont vous devez hériter, parce que de pareilles institutions produiront, tant pour vous que pour vos sujets, la plus grande sécurité et la plus grande satisfaction. »

Même sous les Tudors, l'orateur de la Chambre des communes, Onslow, dit en 1566 : « Notre loi commune assure au souverain des privilèges et bien des dignités. Mais ce droit est exclu, qui permettrait au roi de prendre de l'argent et d'autres choses, et de faire ce qui lui plaît. Il doit, au contraire, laisser ses sujets jouir de leur fortune, sans oppression arbitraire, tandis qu'ailleurs les princes ont la liberté de prendre ce qu'ils veulent. » — Il ne faut pas se le dissimuler : le régime légal n'a jeté des racines aussi profondes en Angleterre que parce que la loi n'y a jamais été la volonté d'un seul, mais un acte élaboré avec le concours des délégués du peuple, et auquel tous se soumettaient sans arrière-pensée, depuis le dernier sujet jusqu'au souverain sur son trône. Depuis trois siècles, l'histoire de l'Angleterre se résume dans l'histoire de ses lois.

A ces grands et féconds principes, les Stuarts essayèrent inutilement d'opposer le dogme du Bas-Empire, la souveraineté par la grâce de Dieu. Le pédantesque Jacques I^{er}, qui avait des idées si baroques sur le métier de roi, dit pompeusement : « De même que c'est de l'athéisme et du blasphème, si une créature quelconque critique les actions de Dieu, de même il y a rébellion et usurpation, lorsqu'un sujet discute ce qu'un roi fait du haut de sa puissance.

» Les bons chrétiens se déclareront satisfaits de la volonté divine révélée au monde, et les bons sujets se contenteront de la volonté royale révélée par la loi. » Les suites de cette belle théorie furent deux révolutions et la chute des Stuarts.

La maison de Hanovre étant sortie de l'insurrection victorieuse, tandis que les prétendants catholiques fondaient leurs réclamations sur la « royauté par la grâce de Dieu, » les absolutistes furent traités en ennemis de la dynastie régnante. Blackstone, que M. Fischel désigne avec raison comme l'incarnation des idées juridiques dominantes de l'époque, dit énergiquement : « La royauté instituée par Dieu peut avoir existé chez le peuple d'Israël ; elle est inconnue aux lois et aux coutumes de l'Angleterre. » Sous le ministère de lord John Russell, l'inscription : « Par la grâce de Dieu » disparut même un jour des monnaies ; mais les réclamations virulentes des dévots la firent bientôt rétablir.

Le titre des rois anglais a souvent varié. Guillaume I^{er} et Henri I^{er} se nommaient *rex Anglorum*, Henri II, *rex Angliæ, dux Normanniæ*.

Sous Henri VIII, la couronne est appelée *impériale*, et le pays, *empire*, pour indiquer la plénitude de la puissance royale, libre de toute suprématie d'un prince étranger. Henri lui-même s'intitule, « par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, de France et d'Irlande, défenseur de la foi et de l'Église d'Angleterre et d'Irlande, sur terre le chef suprême. »

Jusqu'au 1^{er} janvier 1801, les monarques anglais conservèrent le titre de roi de France dans leurs décrets et les fleurs de lis dans leurs armoiries.

Les documents diplomatiques ne traitaient jamais les souverains gaulois de rois de France, mais de rois très-chrétiens. La qualification, adoptée à cette époque et maintenue jusqu'à nos jours, est : *Dei gratia Britanniarum rex, fidei defensor*.

« La couronne d'Angleterre est héréditaire d'après la loi du pays et non selon le droit divin, » dit le commentateur Blackstone ; et, en réalité, le droit de succession n'est pas absolu, n'en déplaît aux théoriciens royalistes. En vertu de cette curieuse juxtaposition d'idées révolutionnaires et de principes monarchiques, qui marque les principales étapes de l'histoire anglaise, les tories ont, il est vrai, tenté de faire dériver le droit de la reine Anne directement d'Édouard le Confesseur.

Mais, en somme, la suprématie de la maison régnante est tout simplement fondée sur l'*act of settlement* rendu en 1701, par lequel le fils du prétendant et son héritier immédiat catholique sont déclarés incapables de régner. La succession fut transférée à la branche protestante de la famille des Stuarts, à l'Électrice de Hanovre, fille de Jacques I^{er}, et à ses descendants. Selon la teneur de ce *bill*, le souverain doit professer la religion protestante.

Les femmes ne sont pas exclues du trône, et le droit de représentation, commun à toute succession anglaise, est également appliqué à la couronne.

Le fils l'emporte sur les filles ; le prince de Galles, Albert-Édouard, deviendra roi d'Angleterre, à l'exclusion de la princesse royale de Prusse, sa sœur aînée. Mais les femmes, appartenant à la ligne la plus rapprochée du testateur, ont la priorité sur les héritiers mâles de la ligne plus éloignée. Ainsi, à la mort de Guillaume IV, la reine actuelle lui succéda, comme fille du duc de Kent, qui eût été roi s'il avait vécu, quoiqu'un autre frère du monarque décédé, le duc de Cumberland, fût encore en vie.

Mais ce dernier devint roi de Hanovre, parce que la loi Salique est en vigueur dans ce pays.

Tout le monde connaît l'amour sincère et dévoué que les Anglais

portent à la reine Victoria. Sur cette terre de légalité réelle, les objections contre le règne des femmes n'ont jamais été sérieuses. M. Fischel cite à ce sujet, d'après Hallam, les paroles suivantes, extraites d'un livre qu'Aylmer, plus tard évêque de Londres, écrivit, sous le gouvernement d'Élisabeth, contre le fougueux réformateur écossais Knox :

« L'Angleterre n'est pas une monarchie pure, comme tant de gens » se l'imaginent, par manque de jugement, ni une oligarchie pure, ni » une démocratie; mais sa constitution est un mélange de toutes ces » formes, chacune desquelles y trouve une autorité. Dans le Parlement, » la reine représente la monarchie; les nobles, l'aristocratie; les députés des villes et des comtés, la démocratie. Si le Parlement fait usage » de ses privilèges, le roi ne peut rien ordonner sans lui; quand cela » arrive, c'est la faute de tous les deux : la faute du roi, en ce qu'il » usurpe le pouvoir; la faute du Parlement, en ce qu'il le supporte. » C'est pourquoi il n'est pas aussi dangereux qu'on le suppose d'avoir » en Angleterre une femme au gouvernail de l'État; car ce n'est pas » elle qui gouverne, mais la loi, dont les soixante-cinq juges sont les » fonctionnaires. Ce n'est pas elle qui fait les statuts et les lois, mais » l'honorable cour du Parlement. »

Le roi ne meurt pas, et la vieille maxime légale « le mort saisit le vif » est applicable au décès du monarque. Le couronnement ne confère pas de droits au nouveau souverain : il lui donne seulement la consécration religieuse. Depuis Guillaume III, les rois jurent « de gouverner conformément aux statuts du Parlement et aux lois et coutumes du royaume, d'exercer le droit et la justice, de maintenir la religion protestante et les privilèges et droits du clergé. » Sous la reine Anne, une clause fut ajoutée en faveur de l'Église presbytérienne d'Écosse, et, de plus, l'*act of settlement* force chaque roi de signer la déclaration du *test act* contre la papauté.

La déposition de Jacques II est regardée par les légistes anglais comme un précédent, dans la limite des faits; on considérerait donc comme démissionnaire tout monarque qui chercherait à renverser la constitution et sortirait du royaume. Il en serait de même s'il refusait de prêter le serment prescrit, s'il épousait une catholique ou renonçait à la communion anglicane.

Chaque fois qu'une régence devient nécessaire, elle est définie et traitée par une loi spéciale; il n'existe pas d'acte général à cet égard. Ainsi, lorsque l'état d'aliénation mentale dont Georges III était atteint fut déclaré incurable, le prince de Galles fut nommé régent; mais l'exercice de la souveraineté fut soumis à de nombreuses restrictions,

et l'héritier présomptif ne put même créer de nouveaux pairs. Un *bill*, rendu sous le règne actuel, stipulait que, si le roi futur avait moins de dix-huit ans, en cas de décès de la reine Victoria, le prince Albert serait à la fois son tuteur et régent du royaume, à la condition que ce double titre lui serait enlevé s'il se convertissait au catholicisme ou épousait une catholique en secondes noces.

Le mariage d'un monarque anglais n'est légal que s'il se marie à une femme issue d'une union légitime et confessant la religion protestante. Les restrictions paraissent, du moins en droit, se borner là; car aucune loi ne parle de mésalliance, en ce qui concerne le souverain régnant. Il en est autrement quand il s'agit de princes et princesses du sang; d'après un acte rendu sous Georges III, ils ne peuvent épouser que des personnes d'un rang égal au leur, et, avant l'âge de vingt-cinq ans, ils ne peuvent pas même contracter d'union matrimoniale sans le consentement exprès du monarque. Un mariage avec des personnages appartenant à une famille non royale entraînerait dans tous les cas la déchéance de leurs droits éventuels à la succession. Quoi qu'en disent les journaux libéraux et radicaux de l'Angleterre, et en dépit de l'orgueil britannique qui trouve qu'un noble anglais vaut au moins un principion allemand, l'entrave nous paraît conçue dans un esprit de sagesse; car une grande famille, unie par des liens aussi intimes à la maison régnante, acquerrait inévitablement une influence prépondérante dans le royaume, et l'Angleterre a pu jadis apprendre à ses dépens combien de bouleversements politiques et de troubles civils résultent de pareilles prétentions.

L'héritier présomptif porte le titre de prince de Galles et comte de Chester; comme fils aîné du souverain, il hérite aussi du duché de Cornouailles et est, en cette qualité, entouré d'un conseil privé spécial. Le Parlement vote habituellement des subventions et des dots aux princes et princesses qui se marient. Dans un pays de fortunes colossales, la munificence nationale n'a rien d'exagéré, et nous nous rappelons que l'année même du mariage de la princesse royale, un ambitieux Israélite tint à honneur de constituer à sa fille un douaire égal à celui que la Chambre des communes venait d'octroyer à l'épouse du futur roi de Prusse.

La reine Victoria jouit d'une liste civile de 385,000 livres sterling (9,625,000 francs); 325,000 livres sont destinées à l'entretien de la cour, et les autres 60,000 à son usage personnel. On peut dire sans réticence que bien des nobles anglais, pour avoir pris « la peine de naître, » ont un revenu supérieur à celui de leur souveraine, puisqu'ils

n'ont pas de cour à entretenir. A force d'intelligente économie et de bonne gestion, le feu prince Albert est arrivé à grossir considérablement le patrimoine privé de ses enfants; et, parmi les nombreux bienfaits que lui doit l'Angleterre, le moindre n'est pas d'avoir donné à la noblesse opulente de ce pays l'exemple de l'ordre dans les dépenses et de l'application à des travaux utiles.

La plupart des grands officiers de la couronne changent avec le ministère : la politique de parti se glisse partout, jusque dans la chambre à coucher de la reine. Les hauts dignitaires ne sont pas très-nombreux et se bornent au lord *stewart* (intendant), au lord trésorier, au contrôleur, au lord chambellan avec son riche cortège de lords de service, de maîtres des cérémonies, d'écuyers et d'officiers des gardes du corps, au grand écuyer, au grand veneur, au grand aumônier et à quelques employés inférieurs. Quelques titres sont héréditaires, entre autres celui de comte-maréchal (*earl marshal*), possédé par la famille catholique des ducs de Norfolk. La cour est fort brillante, et les jours de levers et de réceptions, le palais de Saint-James est visité par une assemblée resplendissante de nobles personnages et de dames élégantes, auxquelles on peut avec justice appliquer l'expression pittoresque inventée par la poétique galanterie des Anglais « une *galaxie*, une voie lactée de beautés. »

Le personnel féminin comprend la maîtresse de la garde-robe, huit dames de cour, appelées *dames* de la chambre à coucher, huit *femmes* de la chambre à coucher, et huit demoiselles d'honneur. Pour démontrer à quoi se réduit en réalité la puissance royale, nous n'avons qu'à rapporter une anecdote à laquelle le savant auteur de l'*Histoire constitutionnelle*, M. May, n'a pas dédaigné de donner une place proéminente dans son précieux recueil. Lorsque, en 1839, le cabinet, présidé par lord Melbourne, fut sur le point de se retirer, sir Robert Peel, qu'on avait chargé de former le nouveau ministère, exigea de la reine la destitution des dames de sa cour. La reine refusa, déclarant « qu'elle ne pouvait consentir à prendre une mesure qu'elle regardait comme contraire aux traditions et qui répugnait à ses sentiments. » Par suite de cette « conspiration de chambre à coucher, » comme l'opposition et la presse, le *Times* à la tête, se plurent à la qualifier, l'administration, dirigée par lord Melbourne, resta au pouvoir. Mais, en 1841, la majorité hostile au ministère devint tellement forte qu'il ne fut plus possible de refuser à sir Robert le titre de premier ministre, et la reine se vit obligée de renvoyer la maîtresse de la garde-robe, la duchesse de Lutherland, ainsi que toutes les dames qui, par leurs relations de

famille, auraient pu porter ombrage au parti conservateur, alors maître de la situation.

M. Disraéli a beau s'écrier douloureusement dans son roman politique *Coningsby* : « Depuis la conspiration de la chambre à coucher, la royauté est un zéro, » le fait n'en existe pas moins, et il faut bien le constater : depuis que l'influence personnelle du souverain ne peut plus se faire sentir, le pays a gagné en tranquillité ce que la couronne a perdu en pouvoir.

En théorie, ce pouvoir est toujours grand. M. Fischel nous fournit une longue liste de prérogatives royales : le roi d'Angleterre ne peut être poursuivi, ni au civil ni au criminel ; il est censé ne pouvoir faire le mal ; il est, selon la fiction légale, l'unique propriétaire du sol ; il représente la nation à l'extérieur et a seul le droit de faire la guerre et de conclure la paix ; il est la fontaine des honneurs et choisit tous les magistrats ; il peut seul nommer des ambassadeurs et signer des traités ; il délivre les lettres de marque et les brevets des officiers de tout grade, en sa qualité de généralissime des armées de terre et de mer ; il peut apposer son *veto* aux lois votées par le Parlement ; il peut défendre l'exportation des armes et de tout ce qui touche au matériel de la guerre ; il est juge suprême et poursuit les criminels et les délinquants ; il possède le droit de faire grâce, excepté quand il s'agit de la mise en accusation d'un de ses ministres ; il nomme les pairs et beaucoup d'autres dignitaires ; il est le chef de l'Église anglicane et peut, en cette qualité, prescrire des jours de jeûne et d'humiliation. Son nom est accolé à tous les services publics, et, partout, on parle des douanes de Sa Majesté, des chantiers de Sa Majesté, des juges de Sa Majesté, des ministres de Sa Majesté.

Certes, l'énumération est formidable, et l'on pourrait frémir pour la liberté, si l'exercice absolu, exclusif, de tous ces privilèges était dévolu au monarque régnant. Mais en Angleterre, la vieille formule : « le roi règne et ne gouverne pas » est devenue une vérité pratique. La plupart de ces prérogatives existent, mais elles sont exercées dans toute leur étendue par le cabinet, et le cabinet, nous l'avons dit, n'est qu'un comité de gouvernement, choisi par la majorité du Parlement : un monarque, un ministre allant à l'encontre de la volonté nationale, est une anomalie, une impossibilité.

En théorie, le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif sont toujours parfaitement séparés : mais le premier est astreint à une responsabilité si continue et si immédiate dans ses effets, il dépend pour tout ce qui constitue sa force de la Chambre des communes à un tel degré,

qu'un appel à la nation est sa seule ressource contre la majorité et qu'il n'a qu'à se retirer si les élections se prononcent contre lui. Aussi, l'Angleterre se tire-t-elle, par une simple crise ministérielle, des impasses qui, ailleurs, aboutissent souvent à des révolutions. Le monarque n'étant jamais en cause, on ne lui demande jamais compte des déboires politiques. La célèbre théorie de la pondération des pouvoirs se réduit donc, en réalité, à la prépondérance de l'un des trois : et, comme celui qui prévaut réfléchit avec le plus d'exactitude les vœux populaires, les réformes s'accomplissent invariablement en Angleterre dès que le besoin s'en fait sentir. C'est pour n'avoir pas voulu comprendre cette simple vérité que les constitutionnalistes du continent n'ont jamais pu implanter leur système d'une façon durable. Il ne faudrait pas perdre de vue que dans le Royaume-Uni c'est le parlement qui gouverne, et que la couronne possède à peine la faculté d'enrayer l'action des Chambres.

Non pas qu'on puisse comparer le monarque anglais à un automate, ou lui appliquer l'expression plus grossière par laquelle un souverain, absolu lui-même, se plut un jour à désigner le roi constitutionnel. Mais si la reine actuelle exerce une influence incontestable dans le pays, elle la doit surtout à son caractère personnel, à la vénération profonde que ses vertus et son abnégation inspirent à tous ses sujets. Les sentiments de la nation anglaise sont en général monarchiques au suprême degré, et même les radicaux ne parlent de leur souveraine qu'avec un respect sincère.

Pour juger la *loyalty* britannique, pour comprendre à quel point la vénération pour la femme et la mère se confond avec le dogme politique et l'absorbe, il faut avoir entendu le cri de deuil qui s'est échappé de toutes les poitrines, avoir vu les larmes amères qui coulaient de tous les yeux, lorsque la mort prématurée du prince Albert vint plonger le pays dans la désolation et la tristesse. On aurait dit qu'un vide affreux s'était fait à tous les foyers, qu'un être chéri venait de disparaître de tous les cercles intimes. Nous ne parlons ici ni de la douleur pompeuse et boursouflée exhalée dans les tirades arrondies des poètes de cour, ni de la sympathie de parade affichée dans les adresses et les discours officiels. Mais nous avons été témoin, dans plus d'une humble demeure, du chagrin cuisant exprimé dans les paroles simples et touchantes qui viennent du cœur et vont au cœur. Nous avons entendu plus d'un vaillant ouvrier se consoler de ses déboires en songeant au coup terrible qui venait de frapper la reine sur son trône.

Il serait odieux, non moins que faux, d'accuser tout un peuple, et

surtout un peuple aussi fier, de flagornerie et de courtoisie hypocrites; d'autant plus que personne, tout en regrettant vivement la perte du prince, ne craignit de voir la marche des affaires publiques entravée par sa mort. Son trépas inattendu fut regardé comme une calamité publique, sans doute; mais à cause de la douleur que la reine devait ressentir, à cause des services qu'il avait rendus au pays par l'encouragement des sciences, des beaux-arts et de l'agriculture. La politique n'entraîna pour rien, ou du moins pour fort peu de chose, dans l'affliction publique; car les Anglais ont toujours préféré la stabilité des institutions à celle qui repose sur la vie d'un homme.

Ceux qui vivent dans un pays où la couronne règle toute chose, distribue toute chose, administre toute chose; où l'initiative n'appartient qu'au trône, ceux-là, tout en se glorifiant du noble titre de *citoyens*, auront de la peine à comprendre l'attachement indicible que les *sujets* libres de la reine d'Angleterre éprouvent pour sa personne. Et comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque la *fidélité* envers le monarque n'entrave en aucun point essentiel l'exercice des droits inaliénables et imprescriptibles de l'homme?

La race de politiques anglais qui voudrait revenir au gouvernement, ou plutôt à l'influence personnelle de la royauté, est insignifiante en nombre et s'éclaircit même de jour en jour davantage. Aussi regrettons-nous que lord Brougham, ce vaillant champion des luttes oratoires qui, malheureusement, dément, dans sa verte vieillesse, mainte aspiration sublime de ses jeunes années, ait pu s'oublier jusqu'à écrire : « D'après cette doctrine (celle des whigs), notre lion n'aurait plus que le triste privilège de nommer ministre l'homme choisi par le Parlement, et de manger son repas en paix. » Un roi constitutionnel, sous le règne duquel la nation se charge de ses propres affaires, n'a pas besoin d'être « un lion » ; et le doux loisir de « manger son repas en paix » n'est pas à dédaigner, dans un siècle qui a vu tant de princes fugitifs fatiguer les routes du vieux et du nouveau monde.

L'absence de gouvernement personnel assure la tranquille possession du trône. En Angleterre, la couronne ne peut donner l'impulsion à la législature, que par l'intermédiaire des ministres qui possèdent une forte initiative dans le sein du Parlement. Il en résulte que des hommes d'État, soutenus par la majorité, se maintiennent au pouvoir, quelque désagréables qu'ils puissent être au souverain. Depuis 1707, le *reto* royal n'a plus été mis en usage, et, en réalité, la couronne ne trouverait plus de conseillers condescendant à le couvrir de leur responsabilité, parce que le cabinet se retire quand l'opposition triomphe. La résistance

des lords ne prévaut jamais, dans les questions importantes, contre la volonté bien déterminée des Communes : une simple menace du duc de Wellington suffit pour faire consentir les pairs à la révocation des lois sur les céréales, une des mesures les plus démocratiques qu'on ait adoptées de notre temps.

Les proclamations exceptées, tous les actes de la reine doivent être contresignés par un ministre responsable. En outre, la prérogative de déclarer la guerre et de conclure la paix est limitée d'une façon absolue par le droit parlementaire de refuser les subsides. En 1678 déjà, la Chambre des communes ne vota les impôts qu'à la condition d'avoir, de la part du roi, communication de ses alliances diplomatiques. En 1782, une résolution du même corps, portant que « tous ceux qui conseilleraient la continuation de la guerre contre l'Amérique seraient considérés comme ennemis du roi et du pays », mit fin à cette campagne, en dépit des inclinations contraires du monarque. Aujourd'hui, il semblerait tout bonnement impossible et inouï que la reine fit connaître d'une façon quelconque ses tendances personnelles dans une question de paix ou de guerre.

Même le droit de grâce, le plus précieux attribut du pouvoir royal, est essentiellement limité par le contrôle du Parlement. De fait, c'est le ministre de l'Intérieur qui exerce cette prérogative, et nul pardon ne serait valable sans sa signature. Ici encore, couronne veut dire ministère. Pour des délits d'une nature privée, comme les procès pour calomnie et diffamation, le gouvernement ne peut intervenir en aucune façon.

Quant à l'influence de la reine sur les affaires extérieures et le choix de ses propres ministres, le fait suivant, emprunté à M. May et à M. Fischel, suffira pour démontrer sa complète impuissance. On se rappelle que dans les derniers jours de l'année 1851, lord Palmerston, alors secrétaire d'État au département des Affaires étrangères, tomba du ministère. Il s'était émancipé du contrôle constitutionnel de sa souveraine dans un acte fort compromettant, qui engageait la politique du pays ; et cette tendance datait de loin chez lui : car au mois d'août 1850, la reine s'était vue forcée d'écrire un ordre ainsi conçu :

« La reine demande d'abord que lord Palmerston déclare clairement
» ce qu'il compte faire dans un cas donné, pour que la reine sache exacte-
» ment à quelles mesures elle donne son assentiment royal. En second
» lieu, elle demande qu'après avoir consenti à une mesure, celle-ci ne
» soit plus modifiée ni changée par le ministre. Elle se croit obligée de
» regarder un pareil acte comme un manque de franchise vis-à-vis de

» la couronne, faute qui devrait entraîner l'emploi de la prérogative
» constitutionnelle, de congédier le ministre en question. Elle attend en
» conséquence qu'il l'instruise de ce qui se passe entre lui et des ambas-
» sadeurs étrangers, avant de prendre des décisions importantes qui
» ne sont basées que sur des conversations. Elle demande que les dépê-
» ches étrangères lui soient communiquées en temps opportun, et elle
» désire que les copies des dépêches prêtes à être expédiées au dehors,
» et auxquelles elle doit donner son assentiment, lui soient soumises
» assez tôt pour qu'elle puisse s'assurer de leur contenu avant l'expédi-
» tion. La reine trouve convenable que lord John Russell montre cette
» lettre à lord Palmerston. »

Certes, la demande était modeste et n'avait rien d'outrecuidant, même de la part d'une souveraine qui se contente de régner paisiblement et laisse gouverner ses ministres. Personne n'osera prétendre qu'elle ait dû permettre à son secrétaire d'État d'engager le pays dans les aventures politiques, à son insu et même sans l'aveu des autres membres du cabinet.

Néanmoins, et en dépit des avertissements de la reine et du premier ministre (lord John Russell), en décembre 1851, lord Palmerston n'hésita pas à déclarer en particulier au comte Walewski, alors ambassadeur de la France près la cour de Saint-James, qu'il approuvait les événements qui venaient de se passer à Paris. Le 16 du même mois, il écrivit une dépêche dans ce sens à lord Normanby, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne en France, dépêche dont il ne donna connaissance ni à la reine ni à ses collègues. Lord John Russell se plaignit, avec véhémence, en plein Parlement de ce que « le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères s'était mis à la place de la couronne, qu'il avait dépassé la couronne et l'avait laissée à sa gauche, pour exprimer sa propre opinion sur l'état de choses à Paris. »

Il est facile de voir à quelles négociations la reine faisait allusion dans sa lettre de 1850 ; car, dans le courant de cette année, lord Palmerston avait déclaré devant un comité de la Chambre des communes « que les relations entre la France et l'Angleterre ne pourraient être maintenues exclusivement par des communications écrites, et qu'il résultait de grands avantages des rapports personnels avec les ambassadeurs, » Ces « rapports personnels » échappaient naturellement au contrôle de la reine, à la surveillance du Parlement et même à la vigilance du cabinet. Le fougueux diplomate avait pris sur lui de représenter tout seul l'Angleterre : il dut résigner son portefeuille.

Mais — par un curieux « retour des choses d'ici-bas » — une année

à peine s'était écoulée que la coalition des peelites, des whigs et des radicaux ramena lord Palmerston au ministère, — cette fois, il est vrai, au département de l'Intérieur. La campagne de Crimée le mit au gouvernail de l'État ; il en tomba, de toute sa hauteur, pour avoir, sur l'invitation du gouvernement français, proposé une loi dirigée contre les réfugiés politiques. Aujourd'hui, le voilà de nouveau Premier ministre, et lord John Russell, qui ne trouvait pas de termes assez forts pour condamner sa politique extérieure, est son subordonné aux Affaires étrangères. Faut-il dire philosophiquement avec le poète allemand, à la vue du jeu de bascule parlementaire : « La droite et la gauche sont deux mains du même corps qui ne se sont jamais fait de mal ¹. »

Le sentiment monarchique, que nous avons constaté au sein de la nation anglaise, suffit naturellement pour empêcher les parties de se livrer à des débats pénibles, sur des questions qui touchent la reine personnellement. Cependant, lorsqu'en 1854 il circulait des rumeurs sur l'intervention du prince Albert dans les affaires publiques, la discussion fut vive et hardie à la Chambre des communes. Il répugne à une nation libre de sacrifier ses franchises, même aux entraînements du cœur. L'apanage de la princesse royale donna, en 1857, lieu à une discussion orageuse suscitée par M. Coningham, le député radical de Brighthelm. Les dettes de Georges III, la conspiration de la chambre à coucher, le procès de la reine Caroline et plusieurs autres questions scandaleuses, ont plus d'une fois provoqué des délibérations fort acerbes. Nous ne saurions donc dire avec M. Fischel : « Si l'Angleterre retrouve un jour un roi, qui n'ait pas seulement des prétentions monarchiques, mais aussi le coup d'œil, ce talent d'être un grand roi, il pourrait devenir très-dangereux au gouvernement de parti. »

Ce péril n'est pas à craindre tant que le pays ne s'endort pas, tant que la presse et le jury veillent, debout et incorruptibles, sur les libertés nationales. L'Angleterre ne réclame pas de « grand roi » ; elle n'attend pas l'initiative d'en haut. Et, de plus, il faut espérer que la famille de ses souverains n'a pas été inutilement mise à même d'apprécier de longue main les estimables avantages de la monarchie constitutionnelle. Est-il donc à dédaigner, le rôle d'une femme que l'attachement de ses sujets a placée tellement haut qu'elle paraît élevée au-dessus des orages et des discussions de parti ? — Son nom n'intervient dans aucun débat ; on ne le prononce que pour le glorifier et pour appeler sur sa tête toutes

¹ Die Recht'und Linke sind zwei Hände
Die sich noch niemals weh gethan.

les bénédictions du ciel. Sur son passage, chacun s'incline religieusement; aux sons de l'hymne national, *God save the Queen*, chaque tête se découvre. Un mot d'elle, prononcé dans ses heures d'angoisse, lorsque, pour répéter sa touchante expression, elle est elle-même « courbée jusqu'à terre, » sèche les larmes des pauvres veuves qui pleurent leurs maris enfouis dans les mines. Un concert d'amour monte jusqu'à son trône; une auréole d'affection brille autour de ce front modeste ceint du diadème. Son souvenir vivra-t-il moins longtemps dans l'histoire, que si elle poursuivait le fantôme de la gloire sur les champs de bataille ou dans les expéditions lointaines ?

Reine elle-même, elle salue avec vénération la majesté suprême de la loi ! Souveraine adorée, elle garde intact à ses sujets le dépôt précieux de la constitution et des lois qu'elle a juré de maintenir, et ne sort jamais du cercle limité de ses attributions. Elle ne s'est pas, il est vrai, rendue l'arbitre des destinées de l'Europe; mais du moins elle peut régner en paix et envisager sans trembler l'avenir de ses enfants.

VI

L'ADMINISTRATION CENTRALE.

Si l'on compare la bureaucratie anglaise à la centralisation administrative qui, dans d'autres pays, étend ses bras de polype sur tous les points du territoire et, par sa puissante étreinte, rend la circulation impossible et la vie difficile, on envie à cette terre libre le vaste champ d'action ouvert à l'initiative populaire. En bas, dans les provinces, l'indépendance est garantie par l'institution des juges de paix qui n'ont pas d'ordres à recevoir du gouvernement et qui remplissent des fonctions à la fois administratives et judiciaires; par les postes de lord lieutenant et de shérif des comtés, emplois honorifiques, mais dont les attributions sont fort limitées; par les autorités électives des paroisses, qui votent et appliquent les taxes locales. En haut, à la direction centrale des affaires publiques, la sauvegarde est maintenue, d'un côté, par des juges choisis parmi les avocats les plus distingués, payés largement, inamovibles et sans espoir d'avancement; par une église nationale, compatible avec la liberté illimitée des cultes, et par une armée soumise au pouvoir civil; de l'autre, par un ministère qui se trouve placé

dans la dépendance absolue du Parlement. Ce sont là les principales garanties de sécurité que la constitution de l'Angleterre offre aux administrés.

La basse servilité qui se met à genoux devant le pouvoir du jour, quel qu'il soit, est inconnue aux fonctionnaires anglais. Les partis alternent avec tant de régularité au gouvernement, que les hommes des deux camps se trouvent à peu près en nombre égal dans l'administration, et que l'impartialité devient un intérêt général. La tendance de diriger d'en haut et de centraliser quelques fonctions nationales, ne s'est montrée que dans les derniers temps et seulement dans les branches de service qui semblaient demander l'impulsion de comités administratifs : mais, ici même, l'absence d'esprit hiérarchique neutralise le venin le plus pernicieux.

Un Français, qui se plaît à tout personnifier, le pays dans un monarque et le gouvernement dans un chef, sera stupéfait d'apprendre qu'en Angleterre, quelques-uns des départements les plus importants de l'administration centrale n'ont pas de tête visible, il n'existe ni ministre des cultes, ni ministre de l'instruction publique, ni ministre de la justice, ni ministre de la police. Le ministre de la guerre, au lieu de porter des épaulettes étoilées, est un homme politique, un orateur constitutionnel, un homme de lettres, un *idéologue*. La marine elle-même est administrée par un conseil de lords de l'amirauté, le premier desquels est fort souvent un simple bourgeois.

Il y a plus : les ministres, que M. Fischel définit fort bien : « les chefs parlementaires des divers ressorts », sont rarement des hommes spéciaux. Ils échappent ainsi aux vues rétrécies que produit l'esprit de métier et ne s'encroûtent pas dans les traditions. Trois écrivains ont été tour à tour, depuis quinze ans, ministre des finances : Disraëli, Lewis et Gladstone. L'un d'eux, — *horribile dictu !* — est même en ce moment secrétaire d'État au département de la guerre. Le lord chancelier fait seule exception, parce qu'il est moins un ministre qu'un juge et président de la Chambre des lords.

Les hommes d'État quittent une branche de l'administration pour une autre avec une merveilleuse facilité. Ainsi, lord Palmerston, aujourd'hui chef du cabinet, fut successivement ministre des affaires étrangères et ministre de l'intérieur. Sir George Cornewall Lewis, ministre de la guerre, a passé par le ministère de l'intérieur et par celui des finances. L'honorable M. Cardwell a été ministre du commerce et secrétaire d'État pour l'Irlande, sans compter quelques sinécures administratives. Comme lord Palmerston, lord John Russell a voyagé, de

la présidence du conseil, tantôt au ministère de l'intérieur, tantôt à celui des affaires étrangères.

Bien loin de voir un mal dans ces permutations, nous les considérons plutôt comme très-avantageuses au jeu des rouages politiques. Notre confiance dans le bon sens et la forte impulsion des assemblées publiques, l'emporte de beaucoup sur la foi dans les miracles opérés par les hommes que la crédulité populaire qualifie du beau nom « d'administrateurs habiles. » Jamais les discussions parlementaires et les orages de tribune n'ont perdu une nation : elles ont, au contraire, souvent sauvé celles que des gouvernements aventureux avaient poussées jusqu'au bord de l'abîme. Or, il est dans l'intérêt public que les principaux hommes d'État, qui prennent une part active aux débats, aient acquis l'expérience personnelle des différentes branches des services administratifs. L'Angleterre qui, sans même parler des lords Palmerston, Russell et Derby, peut se glorifier d'un Gladstone aux finances et d'un Milner Gibson au commerce ; qui, naguère, a vu lord Lidney Herbert à la guerre, sir George Lewis à l'intérieur et sir John Pakington à la marine, fournit la preuve évidente que les fonctionnaires, qui gagnent leurs éperons dans les luttes politiques, sont pour le moins aussi efficaces que ceux dont les cheveux ont blanchi sur les paperasses de la bureaucratie.

La tradition des services n'est pas interrompue pour cette raison. Les sous-secrétaires d'État permanents expédient les affaires qui n'exigent que la routine, et suivent les précédents ; le ministre fait prévaloir ses principes généraux dans l'administration qu'il dirige. Nous osons même prétendre qu'il existe une plus grande uniformité et une symétrie plus stricte dans les départements anglais que cela ne se rencontre en France et en Allemagne. M. Fischel explique fort bien cet état de choses : « Quant aux fonctionnaires vraiment administra-
» teurs, les changements de gouvernement leur importent fort peu.
» Le droit de nomination passe tout simplement d'un parti à l'autre.
» Mais les partis eux-mêmes portent trop de respect aux nécessités
» de l'administration pour changer les employés avec le parti gou-
» vernant. En présence du gouvernement des partis, il faut regarder
» l'administration anglaise comme un piédestal d'airain, sur lequel on
» peut placer à volonté tel ou tel ministre dirigeant. Le piédestal n'est
» nullement atteint, qu'il soit surmonté aujourd'hui par lord Derby,
» demain par lord John Russell, après-demain par lord Palmerston. »

Les conflits de juridiction sont impossibles en Angleterre, où l'on ne connaît pas « la justice administrative », termes contradictoires qui

hurlent d'être accouplés ensemble. Les tribunaux ordinaires sont compétents pour évoquer toutes les affaires qui donnent lieu à des litiges. A la différence de ce qui se passe ailleurs, ce sont les cours de justice, même inférieures, qui peuvent empiéter sur les attributions administratives. Ajoutons, ce que nous ne saurions trop répéter, car là se trouve, à nos yeux, la pierre de touche, la condition *sine qua non* d'un État libre; ajoutons que tous les fonctionnaires sont justiciables des tribunaux et civilement responsables envers le moindre citoyen dont ils lésaient les intérêts, — et l'on avouera que nous avons bien quelque chose à envier à « la perfide Albion. »

Il est inutile de parler de la manière dont se distribuent les emplois subalternes, car nous avons vu ce système de la protection et du patronage en force dans tous les pays et sous tous les régimes. Peu vous importe qu'on récompense des services rendus sur les estrades électorales ou dans les antichambres, qu'on offre une prime à la corruption ou à l'espionnage. Il faut dire, cependant, à la louange de l'Angleterre, que les choix scandaleux y sont rares, surtout depuis que des examens et des concours ouvrent les portes de l'administration, pour ainsi dire, à tout le monde. Le nouveau système est à peu près ancré dans les mœurs aujourd'hui, et les toriers de la vieille école ne parviendront plus à l'abolir, sous le spécieux prétexte qu'un examen ne prouvera en aucune façon que le candidat possède les qualités requises pour faire un bon commis. On a compris universellement que, dans tous les cas, les concours rejettent les imbéciles et les fainéants, et que quiconque a pu effectuer le plus, c'est-à-dire achever de bonnes études, saura bien accomplir le moins, tenir des livres en partie double et enjoliver des expéditions.

Nous avons dit que la servilité est inconnue aux employés anglais, par la simple raison que personne ne la leur demande et qu'elle ne leur serait d'aucune utilité. Les commis des bureaux sont partagés en différentes classes et avancent, généralement, de l'une à l'autre, sans déplacement et dans leur ordre d'ancienneté; leur salaire s'accroît graduellement avec les années de service, jusqu'à ce qu'il atteigne le maximum, d'ordinaire assez élevé. Car c'est encore là une des *excentricités* du peuple anglais : il ne veut avoir qu'un nombre restreint de fonctionnaires, mais il les paye bien. Voudra-t-on croire cette chose inouïe que personne ne s'occupe des opinions politiques d'un employé? Que nul chef supérieur ne s'informe indiscrètement s'il *pense bien*? Que chacun est libre, si bon lui semble, d'écrire dans les journaux ou de pérorer dans les *meetings*, de donner un libre cours à ses pensées et

l'expression la plus véhémement à tout ce que lui dicte sa conscience?

Quand un homme est recommandable par sa conduite et distingué par son talent, ses aspirations et ses idées n'entravent jamais sa carrière. Nous connaissons personnellement des radicaux, voire même des républicains qui doivent la position qu'ils occupent au choix d'un ministère tory. Et maintenant, que les administrations, qui se croient pures et se disent infailibles, viennent jeter la pierre à celle de la Grande-Bretagne!

Du reste, malheur aux chefs qui se montreraient injustes envers un subordonné, fût-il le plus infime! La presse, les tribunaux, les réunions publiques, le Parlement même retentiraient aussitôt de plaintes formidables. M. Fischel cite la révocation d'un simple facteur de la poste aux lettres, à propos de laquelle deux mille cent soixante pages *in-folio* de pièces à l'appui furent soumises à la Chambre des communes. S'il avait pu compter tous les articles écrits et tous les discours prononcés à ce sujet, le calcul finirait par être prodigieux. Ce sont là les nobles habitudes et les sentiments de sécurité que le respect des droits donne à un peuple : comme tous les autres avantages de ce monde, la solidarité sociale découle de la liberté.

Le recensement de 1851 donnait un total de soixante-quatre mille deux cent vingt-quatre fonctionnaires salariés. C'est une troupe légère, en comparaison de la grosse armée qui, en France et en Allemagne, se trouve à la solde et à la merci du gouvernement. L'indépendance absolue des employés, tant qu'ils se conforment aux lois et aux règlements, leur avancement régulier et leur petit nombre, empêcheront toujours l'Angleterre de devenir la proie de la pire espèce d'oppression, de l'omnipotence bureaucratique.

Après avoir insisté sur les traits généraux communs à toute l'administration, nous allons passer en revue les différentes branches dont elle se compose. Immédiatement au-dessous et autour de la reine, nous trouvons le Conseil privé, sorti du vieux *magnum consilium*, et formant toujours, en théorie du moins, le seul conseil légitime du monarque; car nous avons vu que le cabinet n'a pas d'existence *légale*, dans le sens restreint de ce mot.

Toutes les mesures qui n'exigent pas le concours du Parlement sont prises par « la reine en conseil. » Sous le règne des premiers Stuarts, le nombre des conseillers privés ne montait qu'à douze; Charles II, en réformant ce corps après la Révolution, y nomma trente membres. Aujourd'hui, le chiffre est illimité et se compose de tous les anciens ministres et de quelques dignitaires spéciaux. Tout Anglais peut aspirer

à cette dignité, à l'exception des étrangers naturalisés ; s'il y a lieu, le Parlement la confère à ceux-ci par un décret spécial, comme il l'a notamment fait en faveur du prince Léopold, aujourd'hui roi des Belges, et du prince Albert.

Les conseillers privés sont intitulés *très-honorables* et font précéder leurs noms des lettres R. H. (*Right honourable*). Les Anglais ont une curieuse habitude d'indiquer leurs dignités universitaires ou politiques, et même les associations auxquelles ils appartiennent, par une série d'initiales ; les cartes de maint homme distingué dans les sciences et les lettres sont enjolivées par une bigarrure de majuscules, véritable labyrinthe dans lequel les profanes et les étrangers s'égarent. Ainsi, M. P. désigne un membre du Parlement ; K. C. B. un chevalier de l'ordre du Bain ; M. D. un docteur en médecine ; B. A. un bachelier ès lettres ; L. L. D. un docteur en droit ; F. R. S. L. un membre de la société Royale de Londres ; F. R. C. S. L. un membre du collège Royal des chirurgiens de Londres, et ainsi de suite. Nous ne parlons pas de la kyrielle hiéroglyphique représentant des titres et des sociétés imaginaires, et qu'assument les prétendants ambitieux qui veulent se donner des airs de distinction.

Pour retourner au Conseil privé, il existe près de deux cents conseillers dans tout le Royaume-Uni ; mais, depuis le mariage de la reine Victoria, ils n'ont plus été convoqués au grand complet. Le lord président (aujourd'hui lord Granville) est membre du cabinet, de même que le lord garde-du-sceau-privé, dont les fonctions se bornent à faire sceller les actes publics.

La reine n'est pas tenue de se conformer à l'avis du Conseil privé ; mais elle est forcée de le demander, et tout ministre pourrait se refuser à reconnaître l'autorité d'un acte qui n'aurait pas été homologué par la majorité des conseillers. La présence de six membres et du secrétaire suffit pour rendre les délibérations légales. Tous les ministres font partie de ce corps public : et, pour tout dire en un mot, les prétendus débats au sein du Conseil privé ne sont qu'une formalité solennelle, une façon de publier les mesures adoptées à l'avance par le cabinet.

Cette innovation, que les constitutionnels anglais, le célèbre Hallam à leur tête, regardent comme une anomalie, s'est trouvée accomplie peu à peu et par la force même des choses. Le Conseil privé était une réalité et avait sa raison d'être, tant que le gouvernement personnel du monarque était reconnu. Aujourd'hui que le Parlement gouverne, au moyen d'une délégation spéciale qui forme le cabinet, les principales attributions du conseil sont dévolues à ce cabinet, et la vieille institu-

tion n'est maintenue que par un effet de la vénération habituelle des Anglais pour les formes que le temps a consacrées. A quoi bon, disent-ils, abolir avec violence ce qui tombe graduellement, et sans bruit, en décadence et en désuétude ?

Ainsi, peu nous importe que Blackstone et Delolme ignorent tous deux le nouveau corps gouvernant. Nous avons peine à comprendre le sentiment de jubilation qui pousse Coxe à s'écrier : « Je suis heureux que les expressions de ministre, de premier ministre, de cabinet, d'administration soient aussi étrangères à notre langue qu'elles le sont à nos lois. » Que voudrait-il donc mettre à la place ? Les titres saxons d'*Ealdorman* et de *Wittena gemote*, qui plaisent tant au cœur tudesque de M. Bucher, seraient-ils plus familiers à la législation et à l'idiome anglais du ix^e siècle ? Ne serait-ce pas un tory, tant soit peu absolutiste, qui rédigea les questions annexées, sous forme de catéchisme, à l'édition de Blackstone de 1856, et parmi lesquelles on demande, entre autres choses : « Jusqu'à quel point le cabinet a-t-il *usurpé* les fonctions du conseil privé ? »

Les scrupules formalistes des jurisconsultes nous touchent peu ; il est plus important d'entendre les hommes d'État eux-mêmes nier l'existence légale du cabinet, tout en exerçant ses attributions avec une haute ténacité. Le grand historien des whigs, Macaulay, dit à ce sujet : « Il est singulier que le cabinet soit étranger à nos lois. Les noms des pairs et des *gentlemen* qui le composent ne sont jamais annoncés officiellement au public. On ne tient pas de protocole de ses réunions et de ses délibérations, et son existence n'a jamais été reconnue par acte du Parlement. »

Il y a plus : un ministre actuel, sir George Cornwall Lewis, répondit, en 1859, à un député qui désirait connaître les noms des membres du nouveau cabinet : « Tout le monde sait que la constitution de ce pays ne connaît pas de cabinet. La Chambre des communes n'a jamais reconnu, dans un de ses votes, l'existence d'un pareil conseil. Il n'a jamais été qu'une réunion volontaire de certains ministres, et les archives du pays ne nous fournissent pas le moyen d'établir une distinction entre un ministre de cabinet et un autre ministre. »

Cette position *extra-légale* n'empêche pas le ministère de gouverner l'Angleterre et d'être son puissant organe dans toutes les parties du monde. Du reste, puisque le Conseil privé se compose presque exclusivement des membres du cabinet, il est toujours loisible à celui-ci de *légaliser* ses délibérations, lorsqu'il en est besoin, par une proclamation officielle. Nous n'attachons point à cette anomalie l'importance que bon

nombre d'écrivains s'évertuent à signaler. Si le Conseil privé a jadis servi la liberté, il s'est aussi bien souvent mis à la disposition du despotisme, et la même remarque peut s'appliquer au cabinet. Le levier se trouve, en Angleterre, moins dans le pouvoir exécutif que dans le Parlement, et la Chambre des communes est seule à blâmer si elle permet à un ministre des allures autocratiques. Si la disposition de se laisser guider existe, il importe fort peu que la direction vienne d'un *magnum consilium* ou d'un conseil de ministres. La constitution anglaise n'étant pas une charte régulière, mais un ensemble d'institutions, le cabinet a pu s'y créer une place, et maintenant c'est un fait acquis, comme tant d'autres innovations confirmées depuis par le temps. Tout cela est peu logique, peu systématique, c'est possible; mais la liberté ne s'en trouve pas plus mal, et un membre du Parlement a pu dire dans le cours de la dernière session : « Si notre système de politique n'a pas de logique et fourmille d'anomalies et de contradictions, il nous garantit, dans tous les cas, notre indépendance et nous préserve des révolutions. »

En théorie, « le très-honorable Conseil privé de Sa Majesté » a conservé toutes ses attributions administratives, législatives et judiciaires, et il en exerce quelques-unes des plus importantes en pratique. C'est de cette assemblée que sont datées les déclarations de guerre, les traités de paix, les convocations et les prorogations du Parlement : mais il n'y faut en réalité voir que la sanction formelle des résolutions prises par le cabinet. Il en est de même des mesures qui concernent les colonies, les municipalités, les quarantaines, les patentes et les privilèges. C'est au sein du Conseil que les ministres qui résignent leurs fonctions déposent leurs sceaux entre les mains de la reine, et que leurs successeurs les reçoivent.

Les fonctions judiciaires du Conseil privé sont plus importantes; il est une véritable cour de justice, une *court of record*, et, quand elle siège, la reine n'assiste pas aux séances. Cette cour a dans ses attributions l'instruction des crimes contre la chose publique, en se conformant aux prescriptions de la loi d'*habeas corpus*; il ne faut pas se cacher que si cet acte protecteur était suspendu, le Conseil pourrait devenir un tribunal fort dangereux. Pour toutes les affaires litigieuses qui ne trouvent de remède, ni devant les « cours de plaids communs, » ni devant les cours d'équité, il existe un « appel à la Majesté de la reine en conseil. » A cet effet, ce corps de l'État a constitué un comité judiciaire spécial, pris dans son sein et prononçant des jugements, quoiqu'en nominallement les arrêts soient rendus sous forme d'ordonnances royales.

Ce comité se compose du lord président, du lord chancelier, et de tous les conseillers privés qui ont exercé les fonctions de garde des sceaux ou de juge aux cours suprêmes. La reine peut leur adjoindre quatre juges, dont deux doivent avoir servi dans les colonies. La présence du président et de trois membres est requise pour rendre les délibérations légales.

Dans de certains procès, notamment quand il s'agit de confirmer ou de réformer en deuxième instance les jugements des tribunaux ecclésiastiques ou ceux des cours coloniales, le comité judiciaire du conseil privé prononce définitivement, sans appel ultérieur à la chambre des lords. La procédure est toujours longue et coûteuse et dispute même, sous ce rapport, la palme aux lenteurs proverbiales de la Cour de la chancellerie.

Outre le comité judiciaire, des lois spéciales ont créé plusieurs comités administratifs, permanents attachés au Conseil privé. Le plus important d'entre eux est le conseil de commerce, *the board of trade*, un véritable ministère dirigé par un président, membre du cabinet (aujourd'hui l'honorable M. Milner Gibson) et composé d'un vice-président et de dix-sept conseillers. Cette administration comprend trois grands départements : la marine marchande, les chemins de fer, les sciences et arts pratiques, et s'occupe en général de toutes les branches qui intéressent le commerce et l'industrie.

Le « comité pour l'éducation nationale » surveille les écoles primaires seulement. Les universités et les institutions secondaires publiques (Eton, Harrow, Rugby, Winchester, etc.) échappent pour ainsi dire complètement à l'intervention de l'État, comme fondations et établissements privilégiés ; le Parlement seul peut toucher à leurs chartes, mais non sans leur propre aveu et sans avoir recours à des précautions infinies. Les institutions étant très-dispendieuses, l'éducation de la classe moyenne proprement dite se trouve de fait entre les mains d'instituteurs particuliers, qui peuvent exercer leurs fonctions délicates sans qu'on leur impose la moindre garantie de capacité ni d'inspection : on s'en rapporte, comme dans bien d'autres circonstances, à la sollicitude éclairée du public.

Cependant, comme en dehors de l'intérêt du père, que dans cette grave question on semble toujours prendre seul en considération, il y a l'intérêt prépondérant de l'enfant, que la société devrait protéger contre l'infection morale, tout comme elle le défend contre l'empoisonnement physique. On a grand tort, ce nous semble, d'abandonner aussi complètement l'instruction de la jeunesse au bon plaisir des pa-

rents et des maîtres. Les concours introduits dans les services publics ont signalé des imperfections tellement flagrantes, que les universités d'Oxford et de Cambridge ont cru devoir stimuler le zèle des chefs d'institution, en établissant des examens pour les écoliers appartenant aux classes moyennes; et d'un autre côté, on reprochait au personnel du corps enseignant son insuffisance et ses défectuosités avec tant de vigueur, que les professeurs honorables ont formé une association, le *collège des précepteurs*, chargée d'éliminer les individus malfamés et de conférer des diplômes aux jeunes aspirants. Mais il serait impossible de discuter, en passant et d'une manière superficielle, cet important problème qui mérite une étude spéciale.

La première subvention, pour venir en aide à l'éducation populaire, fut accordée par le parlement en 1834, et ne s'élevait qu'à la somme ridiculement minime de 20,000 livres sterling (500,000 francs). Il est vrai qu'en 1850 déjà l'État dépensait plus de 300,000 livres, huit millions et demi de francs, pour les établissements d'instruction élémentaire, et aujourd'hui ce chiffre est augmenté de beaucoup. Le gouvernement n'exerce le droit d'inspection que dans les écoles qui s'y soumettent librement, pour être subventionnées, et qui sont dirigées par des instituteurs brevetés; les autres se soutiennent par des souscriptions particulières, moyen bien simple par lequel on fonde tant d'établissements en Angleterre.

Ajoutons que le vice-président du comité d'éducation exerce, à certains égards, les fonctions d'un ministre de l'instruction publique ou plutôt primaire, dans le cercle fort limité que nous venons d'analyser.

Les attributions du Conseil de salubrité publique, *board of health*, supprimé en 1858, sont aujourd'hui dévolues au Conseil privé, en vertu d'un acte rendu en 1855 « pour la prévention des maladies. » Il lui appartient, en cette qualité, de prendre des mesures sanitaires contre la propagation des épidémies de toute espèce, et, en ce moment même, il a défendu la circulation des animaux domestiques en dehors d'un district assez étendu, ravagé par un mal contagieux.

Ce sont là les seules fonctions que le Conseil privé ait pu sauver du naufrage de sa toute-puissance; toutes les autres sont dévolues au cabinet. Le cabinet lui-même, qui forme une unité parfaite, est néanmoins composé d'éléments bien divers. Les ministres sont d'accord sur toutes les questions fondamentales de politique extérieure et intérieure; mais chacun d'eux reste libre de suivre son impulsion particulière pour les mesures d'un intérêt secondaire; et il n'est pas rare, par exemple, de voir un membre du cabinet voter en faveur du scrutin secret, contre

lequel le premier ministre se prononce invariablement avec une extrême véhémence. Ces dissensions sont naturellement bien plus nombreuses depuis que les partis, en s'effaçant de plus en plus, rendent une majorité homogène à peu près impossible, et que le ministère est obligé de se recruter parmi des nuances quelquefois assez discordantes.

C'est dans les finances que se trouve le centre de gravité de l'administration anglaise; car la trésorerie ou *échiquier* est le pouvoir dirigeant, par le fait aussi bien que par la tradition. Sous la domination des rois normands, la *Cour de l'échiquier* (ainsi nommée d'un tapis qu'on étendait sur la table dans la salle des séances) était même la seule autorité centrale permanente. Elle était une véritable cour de justice, parfois présidée par le monarque en personne, et les assesseurs de laquelle, les « barons de l'échiquier » étaient choisis parmi les grands feudataires. Le trésorier fut généralement pris dans ce corps, et comme tout dépend des finances dans un État bien réglé, et que les impôts furent de bonne heure répartis en Angleterre entre toutes les classes de la population, ses fonctions devinrent par degrés les plus importantes du royaume.

Sans entrer dans des digressions historiques qui nous mèneraient trop loin, il nous suffira de constater qu'aujourd'hui les attributions de trésorier sont tombées en partage aux « lords commissaires de la trésorerie. » Le premier de ces commissaires est le chef du cabinet, la tête du gouvernement. Sous un régime constitutionnel, l'influence de ce dignitaire est naturellement prépondérante, car il ne dépend en réalité que de la majorité parlementaire, qui peut l'imposer au monarque, en dépit des intrigues de cour et des prédilections particulières. Le premier lord de la Trésorerie non-seulement distribue les portefeuilles du ministère et nomme à tous les emplois élevés de l'administration; il choisit aussi les archevêques, les évêques et les juges des cours suprêmes, chaque fois qu'il survient une vacance. Lord Palmerston, dont la bonne fortune est devenue proverbiale, a déjà désigné les titulaires d'une douzaine de sièges épiscopaux, et, en ce moment même, il opère une permutation de métropolitains. La reine ne peut créer de nouveaux pairs que sur son avis conforme. Enfin, il possède le patronage de neuf cent cinquante bénéfices ecclésiastiques, tandis que sept cents autres de moindre importance sont à la disposition du lord chancelier. Quoiqu'il parle toujours au nom de la couronne, le premier ministre est plus réellement roi que le monarque lui-même.

Le chancelier de l'Échiquier, le véritable ministre des finances (aujourd'hui l'honorable et éloquent M. Gladstone) est second lord de la Trésorerie. Parfois, comme en 1844, le premier lord est en même temps

chancelier de l'Échiquier. Ce ministre doit toujours être membre de la Chambre des communes, à laquelle est dévolu le droit exclusif de voter le budget. Trois lords *puînés* (*junior*) et deux sous-secrétaires d'État, qui changent avec le cabinet sans en être membres, complètent le comité. La Cour de l'échiquier, comme tribunal, est entièrement séparée de l'administration financière; cependant les juges, qui forment une des cours civiles de Westminster, portent toujours le titre de *barons*. Le chancelier de l'Échiquier n'y siège qu'une fois par an, pour la forme, lors de l'élection des shérifs.

Tous les paiements s'effectuent par bons du Trésor (*Treasury warrants*) et sont vérifiés par le contrôleur général, fonctionnaire nommé à vie et exclu du Parlement. La banque d'Angleterre est le banquier de la reine, autrement dit de l'État; elle perçoit toutes les recettes et solde les dépenses. Le contrôleur général est chargé de rechercher si les déboursés, demandés par ordre royal signé des lords commissaires de la Trésorerie, se trouvent d'accord avec les votes parlementaires. En cas de refus de sa part, la Trésorerie se fait délivrer un ordre, *mandamus*, par le « banc de la reine »; et si le vérificateur persiste, la légitimité de la demande est débattue contradictoirement devant cette cour civile, comme toute autre affaire litigieuse.

Le contrôleur général est aussi chargé de diriger les opérations des bons de l'Échiquier, au moyen desquels on anticipe sur les recettes avec l'assentiment du Parlement. Il est le gardien des matrices officielles des monnaies, poids et mesures de l'empire, matrices qui sont déposées dans une chapelle de l'abbaye de Westminster, et soumises de temps à autre à l'épreuve (*trial of the pyx*). Cette épreuve est faite par le « maître de la monnaie, » généralement un homme d'une haute position scientifique; il est assisté d'un jury de douze orfèvres, choisis dans le sein du corps du métier.

Le *payeur général*, dont les fonctions sont pour ainsi dire formelles, est souvent membre du cabinet. L'avocat de la Trésorerie, pris parmi les illustrations du barreau, est chargé de donner son avis motivé sur toutes les questions de finance qui lui sont posées, soit par le Ministère soit par les Chambres. L'apurement des comptes se fait par une cour permanente composée de cinq « commissaires d'audition » (*commissioners of audit*). Les contributions publiques, tant directes qu'indirectes, sont perçues, sous le contrôle de cinq « commissaires du revenu intérieur, » par cinq mille sept cent quarante employés collecteurs : le chiffre est certainement fort modeste. Les commissaires des douanes, également au nombre de cinq, et inamovibles, surveillent cet important

département. Les divers comités peuvent prononcer, comme tribunal civil de première instance, sur les réclamations qui sont de leur ressort; mais le droit d'appel aux lords de la Trésorerie est toujours réservé, et les juges de paix et les jurés peuvent seuls infliger des peines réelles.

Le « maître général des postes » est subordonné à la Trésorerie et change avec le cabinet dont il est souvent membre; mais le véritable administrateur est le secrétaire général, aujourd'hui sir Rowland Hill, auquel l'Angleterre et le monde doivent la réforme postale et l'introduction des timbres. Le système anglais est excellent, quoique d'un rouage fort simple; le village le plus éloigné possède un bureau de poste ou au moins une boîte aux lettres. Seuls, les grands centres et les bureaux les plus importants ont besoin de commis et de maîtres de poste fonctionnaires publics; partout ailleurs, un boutiquier respectable, étranger à toute marque administrative, joint cette place à son commerce habituel, et remplit ses fonctions fort exactement, quoiqu'il puisse se contenter d'un salaire minime. Le public n'a qu'à se féliciter d'une innovation qui multiplie les facilités de communication sans charge pour l'État. Les employés sont les serviteurs de la population, et ne se regardent pas comme ses seigneurs et maîtres par la grâce de Dieu et la bureaucratie. La moindre plainte trouve un écho, la moindre réclamation est approfondie, et, de cette manière, tous les abus qui peuvent se glisser dans l'administration sont bientôt corrigés. Nous sommes à même de proclamer, par suite de notre expérience personnelle, que l'administration centrale est d'une complaisance vraiment extraordinaire dans ses recherches et ses investigations.

Le système des bons sur la poste est fort simplifié. On ne peut envoyer plus de cinq livres en un seul mandat; mais rien n'empêche d'en prendre plusieurs le même jour. On délivre à l'expéditeur un reçu en blanc, qui ne porte ni son nom ni celui du destinataire, tandis que le maître de poste envoie ces indications au bureau qui doit solder le bon. Le destinataire n'a qu'à signer le mandat et à déclarer le nom de l'expéditeur, et il est payé sans autres formalités. L'administration recommande de ne pas écrire le nom de l'expéditeur dans la lettre d'envoi; et si le public se conformait à cet avis, les fraudes seraient impossibles; elles sont, dans tous les cas, fort rares, car elles se compliquent de vol et de faux et entraînent des peines proportionnées. Par contre, il arrive assez souvent que les facteurs volent des lettres chargées non recommandées; mais, ici encore, l'obstination populaire, en rendant le crime trop facile et la tentation trop forte, fait porter aux correspondants la peine de leur propre négligence.

L'introduction du port de dix centimes pour toutes les parties du royaume, introduction qui date en Angleterre de 1840, fut un bienfait immense, un progrès marquant, incommensurable; le nombre de lettres expédiées est prodigieux, et tout le monde y gagne, le pauvre comme le riche. Maint village, qui jadis était visité par le facteur rural une fois par semaine et recevait une demi-douzaine de paquets, est maintenant la scène de trois ou quatre distributions par jour, et voit tomber une véritable pluie de missives, de livres et de journaux. Toute amélioration, loin de se limiter dans un cercle étroit, produit des résultats plus importants que ses partisans les plus enthousiastes n'osaient rêver. Les affections de famille, les relations de commerce n'ont pas été seules à profiter de la réforme postale; elle a centuplé l'influence de la presse, répandu la parole de vie et d'indépendance jusque dans le moindre hameau, intéressé le villageois le plus solitaire aux affaires publiques. La civilisation a largement récompensé ceux qui travaillaient pour son compte.

Comme nous venons de le voir, la Trésorerie fournit au cabinet ses deux membres les plus importants : le chef et le ministre des finances. Les autres départements sont administrés par des secrétaires d'État. Sous le gouvernement par le Conseil privé, on se contentait d'un seul de ces dignitaires, et alors il remplissait simplement les fonctions de greffier.

Aujourd'hui, les ressorts sont tellement nombreux qu'il a fallu en créer cinq; néanmoins, l'idée d'unité n'est pas entièrement abandonnée, en ce sens du moins que la translation d'un département à l'autre n'entraîne pas la réélection. Tous les secrétaires d'État sont conseillers privés et assistés de deux sous-secrétaires, l'un parlementaire qui change avec le ministère, l'autre permanent qui maintient la chaîne des traditions.

Le secrétaire d'État de l'intérieur possède à peu près les mêmes attributions que le ministre français au même département, en tenant toujours compte des différences qu'un régime strictement légal et une administration indépendante produisent entre les deux pays. Ce ministre reçoit les pétitions adressées à la reine, contresigne les nominations de pairs du royaume, propose les patentes et les chartes municipales, expédie les brevets des juges de paix, confirme les lords lieutenants, commande la milice et la police, nomme les juges salariés des districts de police, contrôle les prisons et exerce en réalité le droit de grâce. L'état civil qui, malheureusement, est toujours encore entre les mains du clergé pour quelques points essentiels, le mariage notam-

ment, dépend de son administration; le service est dirigé par le greffier général, *registrar general*, assisté d'inspecteurs. Tous les *registrars* peuvent célébrer des mariages civils, qui forment une rare exception. Ils enregistrent les naissances, les mariages et les décès, et l'archiviste général publie, toutes les semaines pour Londres, tous les semestres pour le pays tout entier, des comptes rendus fort intéressants. Les réclamations contre les décisions des conseils de salubrité locaux doivent être adressées au ministre de l'intérieur.

Le premier secrétaire pour l'Irlande, qui est attaché au lord lieutenant ou vice-roi de ce pays, mais qui réside en Angleterre, est considéré comme un sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur; fort souvent il est membre du cabinet, et toujours il représente l'administration irlandaise au sein de la Chambre des communes. Ce poste est en ce moment occupé par le fils aîné de sir Robert Peel, orateur spirituel mais tranché, qui se permet parfois des personnalités fort piquantes.

Le secrétaire d'État au département des affaires étrangères est le conseiller responsable de la couronne et son représentant officiel pour toutes les communications diplomatiques. Il nomme, avec l'assentiment de la reine, les ambassadeurs, consuls et ministres plénipotentiaires.

Nous ne pouvons accorder à la politique étrangère de la Grande-Bretagne les éloges que nous devons donner, sans restriction aucune, au régime de justice et de liberté qui garantit son indépendance à l'intérieur. Chaque peuple, il est vrai, possède une bonne dose de vanité nationale, qui n'est qu'une autre phase de la vanité individuelle; et partout il n'est rien de plus aisé que d'exciter les susceptibilités et de réveiller les inimitiés populaires.

Il faut avouer, cependant, que naguère les discussions au sein du Parlement anglais ont assumé, vis-à-vis de toutes les nations qui peuplent la surface du globe, un ton des plus irritants et d'une insupportable prétention de morigéner. Certes, la vanterie de lord Palmerston « qu'à l'étranger un Anglais n'avait qu'à prononcer le fameux *civis romanus sum* pour trouver aide et protection, » fut souvent une vérité, et, dans une certaine mesure, nous ne trouvons rien à y redire. Mais les Anglais ont-ils beaucoup gagné en dignité, en élevant la misérable querelle de l'officier Macdonald dans une station de chemin de fer à la hauteur d'une discussion entre la Grande-Bretagne et le peuple allemand? Les déclamations virulentes et sentimentales du chef du cabinet, à propos d'un ordre du jour fort légitime et fort sensé publié

par un général américain, n'est-elle pas de nature à envenimer le sentiment d'hostilité, assez violent déjà, Dieu le sait, qui menace d'amener les deux plus fortes souches de la race anglo-saxonne à une lutte déplorable? De vieilles rancunes ne sont-elles pas pour beaucoup dans les sympathies inexplicables que les compatriotes de Wilberforce et de Clarkson affichent ouvertement pour les propriétaires d'esclaves, que l'appréhension de voir poser des limites à leurs envahissements a poussés à l'insurrection?

Quand lord Normanby chante, au milieu de son radotage diplomatique, les louanges du roi Bomba et qu'il exalte les vertus patriarcales du gouvernement papal, on sait ce qu'on doit attendre d'un tory vétéran, aux idées surannées et rétrécies. Mais sied-il bien à lord Brougham, qui doit sa haute position dans le monde scientifique et dans le monde politique à ses allures radicales, plus encore qu'à son incontestable talent, de vilipender Mazzini « comme homme d'État et comme guerrier, » de nier le courage et la persévérance au grand tribun auquel l'Italie doit sa résurrection? N'est-il pas temps pour les politiques passionnés et à courte vue, les Bowyer, les Roebuck, les Gregory, les Lindsay, et tant d'autres, de s'arrêter dans la voie scabreuse des récriminations et des dénonciations?

Il conviendrait au peuple anglais, qui ne supporte pas la moindre critique venant du dehors, qui reçoit avec dédain le conseil le plus bienveillant s'il est prononcé par la bouche d'un étranger, de modérer son langage provoquant et sa fougue querelleuse, en discutant les efforts et les opérations de tous les peuples de l'univers. On aurait vraiment dit, dans le cours de la dernière session, que lord John Russell était ministre du roi Victor-Emmanuel, tant on mettait d'insistance à lui demander compte des paroles et des actes du dernier fonctionnaire italien, et même des jugements rendus par les tribunaux. L'Angleterre a-t-elle pesé dans la même balance les violations et les empiétements, quand il s'agissait de souverains protégés par cinq cent mille baïonnettes?

Lord Palmerston voulut bien avouer un jour, dans un de ses accès de franchise qui font son habileté, « que les ambassadeurs étaient les yeux, les oreilles et la langue, au moyen desquels le gouvernement anglais voit, entend et parle dans les affaires de l'étranger. »

En toute humilité, nous féliciterions le gouvernement anglais d'y voir un peu moins, d'écouter avec plus de circonspection et surtout de parler moins souvent. Il y gagnerait à coup sûr en popularité. Un journaliste français l'a fort bien dit naguère en excellents termes : L'An-

gleterre est un peu la seconde patrie de tous les amis de la liberté en Europe. Puisqu'elle arbore le drapeau de la neutralité, qu'elle évite du moins de blesser les susceptibilités des libéraux sincères et d'ameuter contre elle-même les haines et les jalousies nationales. Nous la voudrions non-seulement grande et forte, mais sympathique aux opprimés et aimée des peuples, la fière nation qui, seule en Europe, n'a pas sacrifié la liberté sur l'autel des peurs pusillanimes. —

Le département des colonies et celui de la guerre sont administrés chacun par un secrétaire d'État. Avant 1854, il n'y avait qu'un « secrétaire à la guerre, » *secretary at war*, une espèce d'intendant général civil, chargé de défendre le budget de l'armée et de proposer le vote annuel de la loi de mutinerie. La campagne de Crimée produisit, entre autres résultats inattendus, un « secrétaire d'État pour la guerre, » *secretary of state for war*. Le commandant en chef est le supérieur direct de l'armée, l'intermédiaire officiel entre la reine et les troupes. Le ministre est à la tête de l'administration et contrôle les nominations aux postes supérieurs ; il surveille aussi le matériel de l'artillerie et du génie, les arsenaux et les écoles militaires, et propose les candidats pour l'ordre du Bain. En temps de guerre, il surveille l'intendance et le commissariat et doit conférer avec les *horse-guards* (bureaux du commandant en chef) sur les plans d'opération. Enfin, comme il est chargé de demander et de défendre les articles du budget et de les répartir, comme il est le régulateur des salaires, le ministre, qui représente l'élément civil dans l'armée, domine en définitive l'élément militaire.

A dire vrai, le ministre de la guerre n'est qu'un administrateur, un conseiller d'État, organe du cabinet pour toutes les matières qui concernent l'armée. Aussi un seul secrétaire d'État a-t-il été pris parmi les officiers généraux, le général Peel ; tous les autres étaient des bourgeois : le duc de Newcastle, lord Panmure et lord Herbert, auquel échut la tâche ardue de remédier aux insuffisances mises à nu par la campagne de Crimée. Aujourd'hui, sir George Cornwall Lewis se trouve à la tête de ce département. Nous aurions de la peine, sans doute, à plier notre passion française pour l'uniforme et l'uniformité à une pareille anomalie : un ministre de la guerre civil donnant des ordres à un général en chef. Les Anglais, en peuple pratique et bien avisé, préfèrent les garanties sérieuses de la liberté aux engrenages réguliers de la hiérarchie et aux engouements de l'esprit de corps. Ils ont pris toutes les précautions imaginables contre les éventualités les plus improbables, quoique le patriotisme des troupes et l'intérêt de classe des chefs les défendent déjà suffisamment contre les velléités prétoriennes. Et leurs

officiers n'en sont pas moins dévoués, leurs soldats n'en sont pas moins braves.

Avant de hausser dédaigneusement les épaules, en parlant des mécomptes et des désavantages que le dualisme dans l'administration a pu produire devant Sébastopol, n'oublions pas deux choses essentielles : la première, que la presse libre de l'Angleterre n'a rien caché, mais s'est plutôt exposée au reproche d'avoir assombri le tableau des misères. Ensuite, sans même nous demander si les défaillances ne doivent pas être en grande partie attribuées aux bureaux auxiliaires proprement dits qui s'étaient paisiblement endormis sur leurs vieux lauriers péninsulaires, rappelons-nous avec quelle merveilleuse rapidité le Parlement anglais, poussé, excité par la voix du pays, a su remédier à toutes les insuffisances et organiser, comme par enchantement, tout ce qui était requis pour prolonger la campagne et assurer la victoire. L'Angleterre ne sacrifie pas son indépendance à sa gloire militaire, et cette gloire même ne lui fait pas défaut, témoin le triomphe emporté sur les insurgés indiens, ce prodige d'audace et d'énergie.

Depuis la loi du 2 août 1858, l'administration des Indes est dirigée par un secrétaire d'État, président du conseil indien. La majorité des conseillers doit avoir demeuré pendant dix ans en Asie, et ils ne peuvent siéger au Parlement. On ne peut encore prononcer de jugement définitif sur les effets que la nouvelle organisation pourra produire ; en attendant, il y a déjà plusieurs conflits regrettables à signaler, notamment le dernier entre le ministre sir Charles Wood et le financier Laing.

Outre le Conseil de commerce, dont nous avons déjà parlé, il existe quelques autres comités administratifs nouvellement créés. Le plus important est le Conseil de bienfaisance, le *poor law board* (comité de la loi des pauvres), le président duquel est d'habitude membre du cabinet. Il possède des attributions fort étendues sur lesquelles nous aurons à revenir en étudiant l'administration locale. Le Comité des forêts et des domaines, celui des travaux et édifices publics, et celui des titres et appropriations indiquent, par leur désignation même, les fonctions qu'ils ont à remplir.

La marine est dirigée par l'amirauté, composée de six lords, dont le premier est membre du cabinet et souvent pris en dehors de la profession, comme sir Francis Baring et sir John Pakington. Des cinq *junior* lords, qui changent avec le ministère, quatre sont habituellement des marins.

Le chancelier du duché de Lancastre, qui siège toujours au cabinet,

n'exerce en réalité qu'une sinécure ministérielle ; on choisit d'habitude pour ce poste quelque haut personnage ou quelque vétéran des luttes parlementaires, qui, par son nom ou ses relations, ramène quelques brebis égarées dans le bercail du ministère. Cette chancellerie, du moins, est féconde en gros émoluments, tandis qu'une autre dignité, celle de *lord Warden* (gouverneur) des *cinque ports* (Douvres, Sandwich, Romney, Hastings et Hyde), ne confère au titulaire que le droit d'habiter le château de Walmer, où le duc de Wellington mourut. Lord Palmerston a joint ce vieux titre à tous ceux dont il est déjà revêtu et dont il fait volontiers bon marché.

Le lord chancelier, le procureur général et l'avocat général remplissent, à eux trois, les diverses attributions du ministère de la justice ; un grand nombre d'entre elles ressortissent néanmoins au ministère de l'intérieur. Les détails qui les concernent appartiennent au chapitre sur l'organisation judiciaire.

En théorie, tous les emplois élevés que nous venons d'analyser sont conférés par la reine ; en pratique, ils sont accordés par le Parlement, et cet appareil enchevêtré de ministères et de conseils n'est en réalité que le gouvernement du pays par le pays.

VII

L'ARMÉE ET LA MARINE

Les lois anglaises n'ont jamais officiellement reconnu d'armée *permanente*, car l'organisation des troupes de terre n'existe, du moins en théorie, qu'en vertu du « bill de mutinerie, » et ce bill n'est voté que pour l'espace d'une année. La milice est la seule force publique légalement stable, parce qu'elle est une vieille institution que Henri II renouvela des Saxons, en y faisant entrer toute la population virile ; et les victoires d'Azincourt, de Crécy et de Poitiers proclament assez haut que le *yeoman* anglais n'était pas à dédaigner.

La révolution, qui coûta le trône et la vie à Charles I^{er}, provoqua, par les besoins de la lutte qu'elle avait à soutenir, la création d'une armée permanente, que les Stuarts restaurés s'empressèrent de licencier. La milice fut rappelée à l'existence, mais elle ne put soutenir la comparaison avec les troupiers enthousiastes de Cromwell ; et les miliciens, dirigés par l'aristocratie territoriale, devinrent bientôt un objet de

raillerie. Par degrés, et à dater du règne de Charles II, des régiments réguliers furent levés l'un après l'autre. Cependant, dans les moments de crise, lorsque les préparatifs gigantesques de Napoléon I^{er} firent appréhender une descente sur les côtes anglaises, et plus récemment encore, en 1852, la milice fut réorganisée. Elle forme aujourd'hui un corps recruté et commandé, dans chaque comté, par le lord lieutenant, sous le contrôle général du ministre de l'intérieur. Les colonels doivent posséder un revenu annuel de 600 livres (15,000 fr.), et les capitaines de 200 livres (5,000 fr.); il n'existe pas de condition de cens pour les officiers subalternes. Tous les chefs sont nommés par les lords lieutenants et confirmés par la reine. Les emplois d'adjudants sont remplis par d'anciens militaires qui constituent le cadre du régiment, lorsqu'il n'est pas appelé à faire un service actif.

En temps de paix, le gouvernement a la faculté d'enrôler quatre-vingt mille miliciens pour cinq ans; en temps de guerre et sous la menace d'une invasion, le chiffre peut être porté à cent vingt mille hommes. Si le nombre des engagés volontaires était insuffisant, on pourrait recourir à la conscription, avec facilité de remplacement. Dans tous les cas, la milice ne paraît propre qu'à faire le service des places, mais on peut la regarder comme un excellent dépôt pour l'armée régulière. En outre, le ministère peut réunir dix mille vétérans pour la défense du pays, et l'Irlande possède un corps de police organisé militairement et comptant douze mille quatre cents hommes.

Peut-être les volontaires qui, depuis 1859, se sont organisés spontanément, au nombre de plusieurs centaines de mille, sur tous les points du territoire, sont-ils appelés à donner une vie nouvelle à la vieille milice anglaise. Le mouvement est remarquable plutôt par l'enthousiasme guerrier et l'ardeur patriotique, dont il est un signe manifeste, que par l'utilité pratique et immédiate qui peut en résulter; il rappelle les plus beaux jours qui, en 1830 et en 1848, ont marqué l'établissement de la garde nationale en France. D'un côté, cette organisation donne une immense force morale au gouvernement; de l'autre, elle habitue toute la population au maniement des armes. Nous ne parlons pas de l'avantage social résultant des relations intimes entre les différentes classes qui, jusque-là, n'avaient rien de commun. Les troupes, auxquelles les liens de la discipline et l'esprit d'obéissance passive sont nécessairement étrangers, pourraient manquer d'efficacité en face d'une armée régulière; mais elles feraient une terrible guerre de tirailleurs, si jamais, ce que nous ne craignons guère du reste, le sol de la Grande-Bretagne était envahi. De plus, au moment d'un péril imminent, les

régiments de la reine trouveraient dans les volontaires un magnifique dépôt de recrutement et des soldats presque dressés, tirés de couches supérieures à celles qui, maintenant, fournissent le plus grand nombre de conscrits.

Il ne faudrait cependant pas conclure témérairement que les corps de volontaires mettent le pays à même de diminuer l'effectif de l'armée ; rien ne serait plus dangereux que de s'abandonner à cette illusion, et les patriotes anglais doivent se défier de l'argument spécieux qu'elle fournit aux avocats de « la paix partout et toujours. » L'organisation nous paraît précieuse pour assister et compléter des troupes régulières ; elle ne pourra jamais les remplacer.

Ne nous y méprenons pas : parce qu'ils ne regardent pas la création d'une belle et puissante armée comme l'effort le plus grandiose de l'intelligence humaine, comme le but presque exclusif de la société, les Anglais n'en sont pas moins un peuple guerrier et même batailleur. Leur prouesse est inscrite en caractère de sang et de feu dans les annales militaires du monde. Ils se lèveraient comme un seul homme pour la défense de leurs foyers et de leur propriété, car la liberté produit toujours des héros. Leurs soldats sont rompus à toutes les fatigues, accoutumés à tous les climats ; et si parfois l'esprit organisateur leur a quelque peu fait défaut, ils s'en sont bien vite aperçus et marchent résolument en avant, à pas de géant.

Nous regrettons de voir des hommes de tête et de cœur, comme MM. Bright et Cobden, s'abandonner à des rêves impossibles de paix universelle et de fraternité internationale. Personne, à moins d'être un partisan effréné du despotisme, ne voudra prôner la guerre pour la guerre, ou la guerre pour la gloire, ce qui revient au même. Mais il est des maux pires que les champs de bataille.

Du reste, les deux éloquents tribuns seraient les premiers à protester contre la portée de leurs discours, s'ils devaient avoir pour effet d'abaisser la grandeur nationale de l'Angleterre ; il ne faut pas prendre à la lettre des exagérations de parole, qui n'ont d'autre but que d'arrêter l'expansion démesurée du budget militaire. Ils savent, comme tous ceux qui vivent dans le pays, que la Grande-Bretagne n'est nullement disposée à réduire une armée dont elle est fière à juste titre.

Nous avons vu que cette armée, dans sa forme actuelle, date de Charles II ; en 1662, le monarque avait déjà plus de cinq mille hommes sous les armes. Le premier *mutiny bill* fut rendu en 1689 ; il rendait la désertion et l'insubordination passibles des conseils de guerre et ne devait être en force que pendant six mois. Mais depuis lors il est régu-

lièrement renouvelé d'année en année, sous le titre : « Bill pour prévenir la mutinerie et la désertion, et pour le meilleur payement de l'armée et de ses quartiers. » Cette loi donne au souverain la faculté d'établir des articles de guerre, c'est-à-dire de définir les délits militaires et de leur attacher des peines disciplinaires spécifiées, les punitions plus graves étant déjà désignées dans ce texte du bill. Si jamais cet acte n'était pas voté par le Parlement, le crime de désertion ne pourrait être poursuivi que comme violation de contrat.

Il y a, du reste, eu quelques tentatives de se dispenser de ce vote. En 1717, trente lords protestèrent contre le *mutiny bill* : « 1^o parce » qu'une armée permanente est en général dangereuse pour la liberté. » et cela d'autant plus qu'elle est soumise à un droit militaire inconnu » à la loi commune ; 2^o parce que les officiers et les soldats sont ainsi » privés des droits d'Anglais libres, et que nous pensons que personne » n'est un instrument aussi apte et autant disposé à priver les autres » de leurs droits que quiconque a été privé des siens ; 3^o parce que le » roi acquiert, par le droit d'établir des articles de guerre, un pouvoir » législatif séparé. »

Officiers et soldats ne sont passibles des conseils de guerre, des décisions desquels on peut toujours en appeler aux Cours du royaume, que pour les délits militaires spécifiés dans le *mutiny bill* ; pour les crimes et les contraventions ordinaires, ils comparaissent devant les tribunaux civils. Ils sont exempts de l'emprisonnement pour dettes, lorsqu'elles ne se montent pas à 30 livres (750 francs). Naguère, une série déplorable d'homicides, commis par des soldats sur la personne de leurs supérieurs, est venue jeter l'épouvante dans l'armée, et l'opinion publique se prononça avec véhémence pour des mesures rigoureuses. On prétendit que l'intervalle qui s'écoulait entre la perpétration et la punition du crime était beaucoup trop considérable, et que le régiment, au milieu duquel la scène sanglante avait eu lieu, se trouvait généralement trop éloigné de la ville où se tenaient les assises. Dans d'autres pays, on se serait hâté de proposer une justice sommaire ou, du moins, de rendre les délinquants justiciables des conseils de guerre. En Angleterre, le ministère réclama simplement la faculté de renvoyer les accusés militaires devant la Cour criminelle centrale de Londres, dont les sessions sont plus rapprochées. Si nous comparons cette modération à la fameuse loi de disjonction proposée par un ministère français, qu'on osait qualifier de libéral, après le célèbre procès de Strasbourg, nous pourrions juger d'un seul coup d'œil la différence incommensurable qui existe entre un pays où les fortes habitudes de la liberté ont jeté

l'ancre, et un autre où les partis se croient autorisés par un fait isolé à renverser toute une législation.

Nous avons dit¹ que l'armée ne peut intervenir dans les troubles politiques que sur la réquisition de l'autorité civile, et que l'ordre du supérieur n'excuse pas le soldat si son intervention est illégale ; et nous avons cité l'affaire de Six-Miles-Bridge, en Irlande, à la suite de laquelle un jury de coroner accusa huit militaires d'homicide volontaire. En 1768, la même chose était arrivée à propos des émeutes suscitées par l'élection de Wilkes. Le jury des assises crut devoir, dans les deux cas, et non sans cause, acquitter les prévenus ; mais l'exemple est là pour intimider les chefs trop bouillants et arrêter les soldats trop pressés d'obéir. « En s'enrôlant, le militaire anglais n'est pas exempté de la loi du pays ; il doit simplement se soumettre à une loi de plus. »

Le maréchal Marmont se retranchait, en 1830, derrière « l'honneur militaire, » pour excuser le massacre des citoyens de Paris. Nous empruntons (d'après M. Fischel) au Mémoire sur le duc d'York, écrit par sir Walter-Scott, l'anecdote suivante, qui prouvera qu'en Angleterre les personnages les plus élevés ont une autre idée des exigences de cet honneur. « Un officier ayant dit un jour qu'il préférerait être » fusillé pour désobéissance à son supérieur, plutôt que d'être pendu » pour contravention à la loi et violation de la liberté, le duc d'York » répondit : « Un officier qui en agirait autrement mériterait à la fois » d'être fusillé et pendu ; je crois que tous les officiers britanniques » refuseraient d'obéir à un ordre illégal, de même que j'admets, de mon » côté, que le commandant en chef serait incapable de le donner. »

En 1747, Pitt prononça les paroles suivantes en plein Parlement : « Sans la *vertu* de notre armée, les lords, les communes et le peuple » anglais auraient beau se retrancher jusqu'aux dents derrière des » parchemins, le sabre n'en trouverait pas moins un chemin aux » parties vitales de la constitution. » En substituant, selon la suggestion de M. Fischel, le mot *vertu* à celui d'*intérêt*, l'expression est toujours empreinte d'une profonde vérité. Les officiers anglais appartiennent à la *gentry*, à la classe qui possède tout, la propriété territoriale et le gouvernement ; leurs parents siègent dans les deux chambres et occupent les emplois élevés dans l'administration, et ils ont, comme la noblesse et la bourgeoisie tout entières, un puissant intérêt à préserver la liberté des atteintes d'un usurpateur.

Il pourrait se rencontrer un autre danger si les officiers anglais,

¹ Voyez la *Revue germanique* du 1^{er} août, page 344.

comme cela se pratique dans quelques États allemands, appartenaient tous à la noblesse : dans ce cas, il régnerait dans l'armée un sentiment de caste pareil à celui que la France a connu avant la Révolution. Mais ici, ce corps se recrute en grande partie dans la haute bourgeoisie et sort des mêmes familles qui fournissent à nos écoles militaires le personnel de leurs élèves ; il est composé de *gentlemen* et non de *noblemen*. Leur esprit d'exclusion qui peut bien, à l'occasion, se donner carrière vis-à-vis d'intrus sortant de la boutique ou des rangs, est satisfait dès que les conditions d'une naissance honorable et d'une éducation libérale se trouvent remplies. Nous croyons que les fils d'avocats, de médecins, d'officiers, de négociants, de propriétaires, et surtout de ministres protestants remplissent au moins deux tiers de la liste publiée dans l'annuaire militaire. Nous ne cherchons pas à limiter des aspirations légitimes : nous prétendons seulement que l'Angleterre se trouve bien des officiers qui ne vivent pas exclusivement par et pour leurs épaulettes.

Dans l'infanterie et dans la cavalerie, la plupart des emplois subalternes peuvent être achetés ; mais il ne faut pas s'imaginer, comme on ne le fait que trop souvent en France, que le premier venu puisse devenir commandant ou colonel en vertu d'un sac d'écus. D'abord, il faut commencer la carrière par le grade le plus inférieur, celui d'enseigne, en passant un examen de capacité ; ensuite, le rang de lieutenant-colonel est le plus élevé qui soit ouvert à cette voie. A chaque avancement, on paye la différence entre le grade qu'on occupe et celui qu'on veut acquérir ; mais il faut servir un temps déterminé dans chacun. Les élèves (cadets) qui se distinguent à l'école militaire de Landhurst, et les sous-officiers dont on veut faire des lieutenants, reçoivent leurs brevets à titre gratuit. Les grades supérieurs sont conférés par le commandant en chef, de l'avis du ministre de la guerre.

Les corps spéciaux de l'artillerie et du génie ne connaissent actuellement pas les brevets achetés ; ils sont ouverts à tous les jeunes gens par le système des concours, et les cadets sont obligés de séjourner pendant deux ans environ à l'Académie royale militaire de Woolwich. L'avancement dans les deux régiments (chaque branche du service n'en forme qu'un seul) se fait exclusivement par la voie d'ancienneté, et les examens leur amènent annuellement des élèves d'élite. Il nous métierrait de parler d'une institution à laquelle nous avons l'honneur d'être attaché ; mais nous pouvons dire que les concours, qui n'ont été mis en vigueur que depuis quelques années, ont déjà produit des résultats fort remarquables, et introduisent dans l'armée anglaise un nouvel élément

de savoir et d'intelligence qui ne peut que rehausser la belle réputation dont les officiers jouissent à juste titre.

Les sergents sont appelés « officiers non brevetés » et sont exemptés des peines corporelles. Ils sont chargés de l'instruction des recrues, et en général ce sont des hommes sobres, solides et respectables. Après la campagne de Crimée, beaucoup d'entre eux furent nommés lieutenants; mais ils ne recherchent pas beaucoup cet honneur, soit que les *mess* et les habitudes des officiers entraînent des dépenses trop lourdes pour leurs ressources personnelles, soit qu'ils éprouvent de la difficulté à franchir d'un bond la distance qui, dans toutes les positions en Angleterre, sépare les différentes classes de la société.

L'impôt du sang, cette source de tant d'angoisses et de tant de larmes, est inconnu à la Grande-Bretagne; la conscription impitoyable n'y vient pas arracher le fils aîné au foyer paternel, au moment même où son travail pourrait augmenter les ressources de la famille, pour le condamner pendant des années à un genre de vie contraire à ses mœurs et à ses aspirations. Le recrutement volontaire suffit à remplir les cadres des régiments anglais. On a beau prétendre qu'il ne racole que l'écume des campagnes et la lie des cités; le tableau est bien exagéré, et les soldats de bien des régiments se font remarquer par leur excellente conduite et leur bonne tenue. Les villes de garnison ne sont en aucune façon plus tumultueuses qu'en France, et, dans tous les cas, les champs de bataille de la Péninsule, de la Belgique, de la Crimée et de l'Inde sont là pour dire que les vertus essentiellement militaires, la bravoure et la discipline n'ont jamais fait défaut aux armées anglaises.

Les simples soldats sont assujettis à la peine du fouet. Il répugne à tous nos instincts d'homme de parler de cette odieuse coutume, que toute l'indignation dont un cœur honnête est capable ne pourrait flétrir en termes assez forts. Mais nous devons constater avec bonheur que ce reste de barbarie recule de jour en jour davantage devant l'exécration publique, que la punition ne peut plus être infligée que par décision des conseils de discipline, et que le nombre des coups de fouet est limité.

Les conseils de guerre généraux sont compétents pour juger les officiers et les soldats accusés de crimes strictement militaires; ils sont composés de treize membres, au moins, et prononcent à la majorité; pour un arrêt de mort, même qui n'est pris qu'en campagne, une majorité de deux tiers de voix est requise. Les cours d'enquête sont chargées d'examiner les plaintes portées contre les officiers et de soumettre le résultat de l'investigation au commandant en chef. Un « juge avocat-général, » d'habitude un membre du Parlement qui change avec le mi-

nistère, est investi, avec l'assistance d'un juge-avocat adjoint, de la direction supérieure de la justice militaire.

A la tête de l'armée est placé le commandant en chef; en ce moment, le duc de Cambridge, cousin germain de la reine, remplit ces fonctions élevées avec une rare impartialité et un dévouement consciencieux. Jusqu'en 1848, le commandant était membre du cabinet; aujourd'hui, il est en quelque sorte responsable envers lui. Il est l'organe officiel par lequel la reine communique avec l'armée et donne tous ses ordres au nom de la souveraine. De fait, il est le chef actif de l'infanterie et de la cavalerie, et, depuis que le grand maître de l'artillerie a été supprimé, en 1855, il commande également l'artillerie et le génie; le duc a même été nommé colonel de ces deux régiments. Pour les besoins de l'administration, la Grande-Bretagne est divisée en plusieurs districts, mais il ne faut voir là rien de semblable aux grandes divisions militaires de la France.

Depuis l'amalgamation des troupes de la Compagnie des Indes, l'armée anglaise comprend 228,854 hommes et 23,363 chevaux. Les corps indiens indigènes se montent en moyenne à 200,000 hommes. En outre, avec l'autorisation du Parlement, la reine peut enrôler des troupes étrangères. Le chiffre n'est nullement exagéré, si l'on énumère toutes les colonies lointaines que l'Angleterre est appelée à défendre. Ses armées sont généralement animées par la confiance dans le succès qui souvent assure la victoire, et par une persévérance opiniâtre qui brave les défaites. Les habitudes de discipline des soldats, l'esprit de corps des officiers, le patriotisme de tous, ont de tout temps fait des troupes britanniques des ennemis dangereux à rencontrer sur les champs de bataille.

THÉODORE KARCHER.

Professeur à l'Académie royale de Woolwich.

(La fin à un prochain numéro).

L'ÉMIGRATION FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

1790-1815

PORTRAITS, CARACTÈRES ET ANECDOTES

DEUXIÈME ARTICLE ¹

III

RIVAROL

Il y a peu d'hommes célèbres plus inconnus que Rivarol, c'est-à-dire dont on parle davantage et plus superficiellement. Est-ce en punition de l'abus qu'il a fait lui-même de la curiosité et de la frivolité, que la renommée de ce grand improvisateur qui a effleuré tant de choses est demeurée, comme son esprit, au dire des malins, une surface sans profondeur autour de laquelle voltigent les éloges de la postérité ? L'histoire littéraire nous offre plus d'un exemple de ces contrastes dont la leçon serait bien plus salutaire si la justice en était moins capricieuse. Que d'auteurs à la fois loués et dédaignés, célèbres sans être lus, expient ainsi leur présomption ou l'erreur de leurs contemporains et reçoivent en récompense de travaux incomplets une gloire incomplète ! *Receperunt mercedem suam ; vani, vanam.*

¹ Voir la *Revue germanique* du 1^{er} septembre 1862.

Qui ne connaît quelqu'un de ces noms que tout le monde répète, sans y attacher l'idée d'un mérite, et qui, sonores et creux, sont comme les grelots de la conversation ? Qui ne connaît quelqu'une de ces immortalités de convention, de ces célébrités traditionnelles, de ces gloires intermittentes, qu'on voit tour à tour briller et s'éteindre, de ces renommées vagabondes, insaisissables feux follets, étoiles errantes qui cherchent à se fixer et sillonnent éperdues l'empyrée littéraire !

La gloire de Rivarol, pareille à sa vie, à la fois bruyante et secrète, remplie de scandales et de mystères, est de celles qu'on pourrait citer surtout comme un exemple frappant de ces vicissitudes singulières, de ces alternatives d'épanouissement et de dépérissement, de cette lutte perpétuelle contre l'oubli. Ses bons mots ont plus fait pour lui que ses livres. C'est sa conversation qui a sauvé Rivarol, conversation prestigieuse, inimitable, feu d'artifice éblouissant dont quelques étincelles non encore refroidies illuminent à jamais les *etna*.

Rivarol est le plus brillant missionnaire d'idées que la France ait jamais envoyé en Allemagne. Sa gloire est plus populaire dans cette patrie d'adoption que dans la véritable. Et il y est considéré, à juste titre, comme le chef de cette première émigration, élite d'esprits généralisateurs et vulgarisateurs dont l'initiative fit connaître définitivement l'une à l'autre la France et l'Allemagne, organisa par la traduction leur échange d'idées et d'influences et nivela à jamais dans la sphère des communications intellectuelles ces frontières dont Leibnitz et Voltaire avaient déjà tant abaissé l'obstacle.

Le rendez-vous de ces esprits médiateurs, le centre de leur prosélytisme, fut d'abord Hambourg, et c'est là, dans ce petit cercle de gais convives et de brillants causeurs, transfuges fort résignés du bouleversement français, que nous introduirons immédiatement le lecteur et lui présenterons les rédacteurs du fameux journal *le Spectateur du Nord*, organe européen de l'émigration intelligente, journal d'avant-garde de la réaction, d'une polémique partielle et d'une philosophie élevée, qui en résume si bien les tendances et les moyens, les forces et les faiblesses, les pusillanimités et les audaces, les imprévoyances et les générosités.

Rivarol prit une assez grande et assez active part, durant la première année surtout, à la rédaction de ce journal cosmopolite ; mais il en fut plus encore l'inspirateur que le collaborateur, préférant aux labeurs et aux ennuis de la polémique politique le tranquille enfantement de ce *Dictionnaire de la langue française* vraiment nouveau, vraiment original, où les mystères philologiques sont scrutés d'un œil si olympien, mais dont il n'a pu donner que le discours préliminaire, en un gros volume

néanmoins, unique et prodigieux témoignage de sa puissance d'analyse, de sa fécondité d'induction et de son intarissable verve.

Ce que Rivarol préférait encore à tout cela, c'était sa causerie triomphale du soir, alors que debout, entouré d'un cercle d'amis attentifs, d'étrangers étonnés et de disciples enthousiastes, il levait l'étendard du paradoxe, ouvrait l'écluse aux épigrammes, renouvelait sa langue par les bonnes fortunes de son inspiration, rajeunissait les anciennes et légitimes admirations, donnait à la critique l'inspiration et le mouvement de l'éloquence et, jouissant du silence que provoquait son monologue éblouissant, exerçait avec une volupté parfois égoïste cette tyrannie originale de l'esprit, ce glorieux despotisme de la raison, cette dictature charmante de la parole et prononçait sans appel les décisions d'un goût qui devançait l'avis de la postérité.

Mais, pour mieux prendre Rivarol dans l'exercice de cette mission volontaire d'éducateur, dans tout l'éclat de sa faculté de séduction et d'ensorcellement, il est nécessaire d'esquisser rapidement cette vie orageuse qui forme le cadre de notre portrait.

Si l'appréciation de Rivarol est encore incertaine et incomplète, et si, inhabile à pénétrer les intentions et les mérites de son apostolat littéraire, la critique s'est bornée jusqu'ici à en constater les résultats, que dire de sa biographie, abandonnée aux recherches hâtives ou aux malignes conjectures des anecdotiers subalternes ou des pamphlétaires? Le trop spirituel auteur du *Petit Dictionnaire des grands hommes* a été à son tour victime de ce procédé expéditif par lequel il avait simplifié outre mesure le devoir de la critique. Il a été pesé dans cette balance du ridicule où il avait pesé les autres, et, sur son nom, ses débuts, ses œuvres, sa vie enfin, nous possédons plus d'épigrammes que de détails.

Pour en donner une idée, il n'est pas un de ses ennemis qui n'ait ajouté quelque chose au récit de ses aventures et de ses mésaventures. Mais à côté de ces ennemis trop zélés, il ne s'est point trouvé un défenseur assez scrupuleux pour s'enquérir au moins de la date exacte de sa naissance. Nous avons, à notre grand étonnement, été le premier à recourir à cette autorité si accessible de l'état civil, dont dix biographies, avant nous, avaient dédaigné le vulgaire, mais utile témoignage.

Nous sommes donc le premier à dire ¹ qu'Antoine de Rivarol naquit

¹ Et à dire bien d'autres choses encore sur Rivarol, dont la biographie était tout entière à refaire. Nous insistons d'autant plus volontiers sur ce mérite, que l'honneur en revient à d'autres que nous. C'est ici le lieu de rendre hommage à l'intelligente et inépuisable bienveillance de M. le maire de Bagnols, et surtout d'un pieux descendant de notre auteur, son propre neveu, M. Édouard de Rivarol, fils du brave et spirituel général de ce nom. A l'un, nous

à Bagnols, en Languedoc, le 26 juin 1753, d'un père, Italien d'origine, incontestablement noble, aussi éclairé qu'on l'a dit ignorant, et qui, bien que réduit à la médiocrité de toutes les familles nombreuses (il avait seize enfants) et déchues, ne fut pas le moins du monde aubergiste. Voilà, en quelques affirmations précises, dont nous possédons la preuve, tout un édifice d'erreurs et de calomnies aussi facilement renversé qu'il a été laborieusement élevé par la collective vengeance des victimes de l'impitoyable railleur.

Nous passerons rapidement sur cette vie de Rivarol antérieure à l'émigration. Nous rappellerons, en la parcourant, pour ainsi dire, de sommets en sommets, le succès de son discours sur *l'Universalité de la langue française*, qui fut couronné par l'Académie de Berlin en 1784, et valut à la fois à l'heureux lauréat les éloges de Frédéric, un siège parmi ses juges dont il fut nommé aussitôt le collègue, et, ce qui est moins connu, une pension de Louis XVI, qui avait apporté à récompenser le panégyriste du génie national un empressement généreux et presque reconnaissant. Nous rappellerons encore cette traduction trop originale de Dante, « suite de créations » disait Buffon avec un enthousiasme mêlé peut-être de quelque ironie, qui popularisa, en la diminuant, la gloire de ce rude génie. A ces travaux, que le succès, autant que le mérite, rendit éclatants, il faut ajouter ces œuvres plus légères où, abandonnant pour la courte épée de l'épigramme et même pour la marotte de la parodie, les foudres de l'éloquence, Rivarol, qui avait non-seulement à épurer mais à venger le goût français dont il s'était fait le champion, poursuivait de ses lazzis la gloire alors à la mode de l'abbé Delille et de Madame de Genlis, immolait au ridicule cette armée d'ambitieuses médiocrités du *Petit Almanach des grands hommes*, et, d'apôtre de la langue, devenu son exécuteur, usait et abusait de son esprit et de sa malice, et se montrait à ses ennemis et à ses admirateurs dans la

avons dû la communication empressée de tous les documents d'état civil qui concernent Rivarol, dans cette petite ville, qui a conservé avec toute la ferveur méridionale le culte de son plus illustre enfant ; l'autre a mis à notre disposition toutes ses reliques domestiques, le propre manuscrit des *Pensées* de Rivarol, où nous avons pu suivre curieusement le travail secret et les procédés familiers d'un esprit aussi laborieux qu'inspiré, les trop rares débris de sa correspondance malheureusement perdue, un portrait authentique de Rivarol jeune homme qui explique et justifie ses succès de tous les genres, et un Mémoire inédit de Dampmartin sur les particularités, si bizarrement travesties à l'antique, de sa maladie et de sa mort. — Nous ne donnerons, bien entendu, dans cette Étude, exclusivement consacrée à la physionomie de Rivarol comme émigré et à l'histoire de son séjour à Hambourg et à Berlin, que les résultats essentiels de nos recherches et de nos découvertes biographiques, destinées à former dans leur développement un ouvrage intitulé : *Rivarol, sa vie et ses Œuvres*, que nous publierons prochainement.

souple vigueur d'un génie double, à la fois armé d'enthousiasme et d'ironie.

Les premiers événements de la Révolution eurent une influence profonde et décisive sur Rivarol, qui avait toute sa vie vécu avec les grands seigneurs, qui se prétendait grand seigneur lui-même, et qui avait été, et avec une supériorité digne de leurs plus beaux temps, le dernier héros des salons au XVIII^e siècle. Esprit mixte, voué à la fois au culte de la règle et de l'ordre, et au goût de la liberté, celui qui s'était fait en littérature le champion de ces traditions et de ces disciplines au respect desquelles était attaché selon lui le sort de la prépondérance intellectuelle de la France, se montra en politique avec le même caractère de conservateur opiniâtre et de novateur hardi. Le premier et le plus courageux, le plus désintéressé défenseur de la cause monarchique se trouva en même temps le plus indiscret révélateur de la décadence de la noblesse et des fautes de la cour. Il est on ne peut plus intéressant de suivre dans son *Journal politique national*, où le fameux Burke puisa les principaux arguments et beaucoup de l'éloquence de son réquisitoire, les étonnantes évolutions de cet esprit sincère, dont la prévoyance attristait, sans la décourager, la persévérance, et qui demeure fidèle à lui-même, alors même qu'il semble ne plus l'être à cette royauté condamnée, dont il eût voulu sauver l'existence et dont il ne sauva que la dignité.

Quand les journées des 5 et 6 octobre firent craindre à Rivarol de n'être ni écouté ni même entendu, il abandonna cette discussion méthodique et relativement modérée, qui contrastait par trop avec l'exaltation universelle. Il renonça à ce rôle plus dangereux qu'utile de conseiller équitable et loyal de la nation et du roi, que les nécessités et l'on peut dire les fatalités de la lutte forçaient également de traiter tout ami sage en ami indifférent. Mais se taire était impossible à cette impatiente et généreuse nature. Le mépris l'eût étouffé. Les *Actes des Apôtres*, monument de la satire politique, comme le *Journal politique national* est un des chefs-d'œuvre de la raison politique aux prises avec ces premières épreuves et ces premiers problèmes d'une révolution, fournirent à Rivarol un débouché et comme qui dirait un exutoire pour cette bile impartiale que soulevaient tour à tour ses amis et ses ennemis, les royalistes et les républicains. Mais ses plaisanteries glissèrent comme ses arguments sur cette révolution que le sentiment de sa force et peut-être la fatalité de sa mission rendaient également invulnérable. Fatigué de rire sans écho, autant que de s'être indigné sans succès, Rivarol, auquel un ordre du roi, blessé du scandale que les *Actes des Apôtres* jetaient sur une cause désespérée, avait interdit cette guerre de lazzi

qui provoquait la guillotine, ne reprit la parole que pour tenter, dans un dernier effort, de sauver la royauté. Son rêve était de la sauver par le roi lui-même, appelant la nation au secours de ses droits et de son autorité. Quelque paradoxal que semble ce moyen, il était peut-être de ceux qui réussissent, quand ils sont employés à propos par un roi énergique vis-à-vis d'une nation généreuse. Mais il était trop tard. L'heure était également passée pour les soldats et pour les conseillers, pour la répression et pour la conciliation. Rivarol le sentit sans doute, et, cette dernière marque d'un zèle sans espoir et sans récompense donnée à son royal client, il songea à échapper lui-même aux conséquences d'une conduite qui menait facilement alors à l'échafaud.

Rivarol, qui savait son nom placé en tête de la liste des représailles qui allaient commencer et qui avait contre lui, avide d'un double talion, la haine de ses adversaires politiques et la rancune de ses victimes littéraires¹, prit le parti d'émigrer. Il s'était retiré depuis quelque temps au château de Manicamp, près de son ami le comte de Lauragais. C'est de là qu'il adressait au roi, par l'intermédiaire de M. de la Porte, intendant de la liste civile, ces derniers et inutiles avis à joindre au recueil si volumineux et si mêlé de conseils à la fois présomptueux et tardifs, où Mirabeau, Barnave, Breteuil, Montmorin, Mercy et Tilly lui-même s'évertuaient à fournir à un roi incapable de se sauver lui-même, les moyens de sauver la monarchie².

C'est dans les premiers jours de juin 1792 que Rivarol, qui était retourné à Paris, et que ses ennemis, Condorcet en tête, paraît-il, désignaient déjà à l'arrestation, s'y déroba par la fuite. Une lettre inédite, adressée à son père, nous permet de fixer authentiquement au 20 juin la date jusqu'ici controversée³ de ce départ fort opportun. Rivarol avait raison de l'avouer, car en décembre 1792 un décret de la Convention⁴

¹ C'est à ce surcroît de danger que Rivarol, qui connaissait bien les gens de lettres, faisait allusion en disant avec plus de gaieté que d'invraisemblance, dit M. Sainte-Beuve : « Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eut fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'ai échappé à quelques jacobins de mon *Almanach des grands hommes*. »

² La *Correspondance de Rivarol* avec M. de la Porte et ses *Mémoires au Roi* ont été publiés en 1820. Paris, Moreau, 54 pages in-8, rares.

³ « Rivarol, dit l'auteur de la *Préface-Notice* de l'édition des *Mémoires*, 1824, essaya de sortir de France en 1790. Reconnu dans sa fuite, il fut arrêté par la garde nationale. Lui-même a fait, dans une *Lettre* fort gaie, le récit de son arrestation. Une seconde tentative, en 1792, fut plus heureuse. » J'ai vainement cherché cette Lettre, par l'excellente raison qu'elle n'existe pas. Aucun de ceux qui l'ont citée n'a pu me dire où il l'avait lue. J'estime qu'on l'a confondue avec le récit, fort gai en effet, de l'arrestation de l'abbé Maury à Péronne, qu'on trouve en effet (24 juillet 1789) au n° 7 du *Journal politique national*.

⁴ Ce décret fut motivé par la découverte, parmi les fameux papiers de l'armoire de fer, d'une

le signalait aux poursuites, en compagnie de quelques autres suspects, notamment de Talleyrand-Périgord, ci-devant évêque d'Autun.

Rivarol, qui n'approuvait point l'émigration¹ et qui ne prit qu'à la dernière extrémité ce parti qu'il considérait justement comme funeste à la cause de la monarchie, gagna la Flandre et de là Bruxelles, sans illusions², mais non sans regrets. Il emportait avec lui, au dire de son frère, une assez forte somme, produit des bénéfices de son journal, qui ne tarda pas à disparaître comme de l'eau entre ces mains prodigues toujours ouvertes pour ses compagnons d'exil moins heureux que lui.

Rivarol n'émigra point seul. Il emmenait avec lui, digne compagne d'un philosophe épicurien, cette fameuse et mystérieuse Manette, dont le nom et la personne ont tant intrigué la curiosité des biographes. Nous allons lever le masque de cette jolie aventurière, qu'avait tentée un destin d'aventures. Elle ne quitta Rivarol que quelque temps avant son départ pour Berlin où la qualité officielle de Rivarol à cette époque et l'inflexibilité d'une étiquette puritaine, succédant aux licences de la cour sous Frédéric-Guillaume II et la comtesse de Lichtenau, ne permettaient point de la hasarder. Ils promènèrent d'asile en asile, d'hospitalité en hospitalité leur ménage irrégulier et leur bonheur insouciant. Cette Manette, aux yeux du moraliste, gâte un peu cette odyssée. Mais la biographie est moins prude, et rien de ce qui touche son héros ne saurait lui demeurer étranger. Cet exil en galante compagnie peint d'ailleurs au vif cet homme prestigieux qu'on ne saisit bien que par ses défauts. Sans ce Rivarol émigrant avec Manette, comme sans le Rivarol écrivant sur les tables d'un café les *Actes des Apôtres* après les *Considérations du Journal politique national*, sans ce mélange d'éloquence et de cynisme, d'héroïsme et de licence, de débauche et de vertu, nous n'aurions ni le vrai Rivarol, ni même le véritable émigré. Chateaubriand nous a laissé de ce qu'il appelait l'*émigration fatale* de Bruxelles et de son état-major de gros abbés, de magistrats-colonels, de cuisiniers et de belles intrigantes, un croquis dont l'indignation double la verve vengeresse³. C'est par les mœurs que pèchent la

lettre de M. de la Porte, relative à ces relations secrètes dont il était l'intermédiaire officieux. — Plus tard, à la barre de la Convention, Louis XVI fut directement interpellé par Barrère sur ses liaisons avec Rivarol. Le Roi ne répondit rien, essayant par un silence qui ressemblait à une dénégation, de sauver son imprudent conseiller.

¹ *Pensées inédites de Rivarol*, 1831, p. 80.

² C'est lui qui disait, à propos des hésitations des souverains coalisés : « Les coalisés ont toujours été en retard d'une année, d'une armée et d'une idée. »

³ *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III.

plupart des hommes que la terrible épreuve de 89 aurait dû trouver robustes, calmes et chastes. La force morale n'est qu'à ce prix. Au lieu de cela, des esprits affaiblis, des cœurs corrompus, et la vie, chez plus d'un, attaquée jusque dans ses sources. Les Senac de Meilhan, les Ségur, les Ligne, les Besenval, les Lauzun, les Tilly, les Suleau, les Rivarol, ne sont que l'élite d'une décadence. Ils ont perdu non-seulement la pudeur, mais le sentiment même de la pudeur. Ce sont des politiques qui ont trop lu Boulainvilliers, des philosophes qui ont trop lu *Faublas*. L'impuissance voilée d'ardeur, voilà leur caractère commun. Ceci est vrai surtout des écrivains et des orateurs royalistes, sauf peut-être Montlosier, qui sut se conserver intact dans sa rudesse natale de montagnard. Et c'est par là surtout que, souvent supérieurs par l'esprit, ils demeurèrent inférieurs vis-à-vis de ces mâles et fortes natures des grands patriotes et des grands généraux de la République, qui apportèrent au monde un héroïsme nouveau (puni plus d'une fois par l'échafaud) fait de probité et de simplicité, de pauvreté et de chasteté. Qu'on ne s'y trompe pas, pour l'observateur clairvoyant, dans la grande lutte révolutionnaire, c'est là un des secrets de la victoire. Les meilleurs d'entre leurs adversaires n'eurent que le demi-courage des impurs.

Sans Manette donc, nous n'aurions point le vrai Rivarol; nous n'aurions point cet homme unique qui réunit tous les contrastes et touche à tous les extrêmes, bravant tous les préjugés, même les préjugés honnêtes, narguant tous les scrupules, même les scrupules nécessaires; homme à la fois de son temps et de l'avenir, de son temps par ses défauts, de l'avenir par ses qualités, et qui, jusqu'à l'heure de l'expérience définitive et de la sagesse finale, devait faire de sa vie comme de son esprit un perpétuel paradoxe, laissant toujours à ses ennemis quelque chose à dire, et à ses amis quelque chose à désirer.

Il y eut dans le cas de Rivarol, je me hâte de le dire, quelques circonstances atténuantes. Avant donc que de parler de sa maîtresse, dont l'influence sur sa vie est caractéristique, parlons un peu de sa femme.

Le point vulnérable de Rivarol, ce n'était point son nom, ce n'était point sa noblesse, ce n'était point son fameux secrétaire et ce non moins fameux valet dont il trouvait moyen d'économiser les gages sur les 100 francs par mois que Panckoucke lui donnait au *Mercur*; ce n'était point même son père, l'aubergiste, disait-on. De tout cela il riait volontiers et tout le premier. C'était son mariage. Quand il en était question, il ne riait plus. Tout Achille a son talon, a dit Chamfort.

Ce mariage, c'est la seule sottise d'une vie qui fut si spirituelle, et

c'est la seule de ses folies qui n'ait point été gaie. Malheur unique, puisqu'il est de ceux dont il est de mauvais goût de se plaindre¹; faute lourde, puisqu'elle est de celles qui sont irréparables.

Rivarol avait rencontré, dans les hasards parfois intelligents de sa vie mondaine, une jeune femme romanesque, aventureuse et quelque peu aventurière, plus âgée que lui et qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Assez instruite pour être pédante (elle a laissé plusieurs ouvrages), elle possédait pour toute dot cette érudition d'institutrice et des prétentions nobiliaires moins justifiées certainement que celles de son mari. Elle lui plut, il le lui dit. Elle le prit au mot. Il l'épousa. Ils furent heureux un jour, et s'en repentirent toute leur vie.

C'est vers le mois d'avril 1781, à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans², quatre ans après son arrivée à Paris, que, devant un prêtre de Saint-Sulpice, Rivarol enchaîna ainsi irrémédiablement sa liberté, par une de ces unions étourdies où le cœur, qu'on n'a pas eu le temps de consulter, se trouve si cruellement la dupe de la tête qui a tout fait. Madame de Rivarol³, qui semble avoir pris les choses plus au sérieux que son inconstant époux, chercha en vain à retenir celui qu'elle avait su attirer. A toutes les qualités qui la rendaient ennuyeuse, elle joignit en vain une fidélité qui ne servit qu'à la rendre plus insupportable, et qui aux yeux de son mari fut certainement son plus grand défaut, puisqu'il le privait du seul prétexte honnête de s'en débarrasser. Des incompatibilités développées par cette déception mutuelle sortirent des querelles domestiques et des conflits passablement orageux, interrompus par une séparation volontaire et motivés par des in-

¹ Il ne s'en plaignait guère que par allusion. Dans une lettre, datée des premiers jours, Rivarol écrit à M. de Lauraguais : « Je m'étais avisé de médire de l'amour; il m'a envoyé l'hymen pour se venger. » Il disait à ses amis : « Je ne suis ni Jupiter, ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Juron et Xantippe. »

² Le portrait de famille de Rivarol, qui nous a été montré, bien autrement caractéristique que le portrait frisé, minaudier et chiffonné de Carmontelle, qui touche à la caricature, le représente un peu avant cette époque, en habit rouge, cravate de batiste flottant autour du col, cheveux châtain et négligemment relevés et bouclés, le front moelleux, l'œil à la fois plein de langueur et de feu, le teint animé d'un doux éclat, un sourire gracieux et malin errant sur des lèvres pourprées. C'est une tête fraîche, mâle et fine, faite pour les triomphes de la parole et de l'amour. Chérubin à vingt-cinq ans, en pleine fleur de virilité. Ce je ne sais quoi, ce rien, ce tout, le charme, l'environne comme une auréole. Il s'exhale de cette fière et élégante jeunesse comme un parfum d'urbanité, de malice et de galanterie. Ce portrait explique tous les bonheurs et tous les malheurs de Rivarol.

³ Elle s'appelait Louise Mather-Flint, fille d'un maître de langue anglaise, auteur elle-même de plusieurs ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biographie Michaud*. Elle est morte en 1821.

fractions au contrat¹ auxquelles M^{me} de Rivarol répondit par un silence et une résignation qui ne furent pas sans dignité. Ainsi finit par l'abandon cet imprudent et importun hymen, dont l'unique rejeton, Raphaël, jeune homme d'une beauté angélique, est mort prématurément vers 1810, officier au service de la Russie, après l'avoir été à celui du Danemark. Une humble et fidèle servante consola, soigna et nourrit cette femme, veuve du vivant de son époux, et un soir, à Londres, Rivarol put apprendre par les journaux que le prix Montyon était venu récompenser ce dévouement obscur qui faisait honte à son oubli. Il avait plus d'esprit que de cœur, mais cette muette et terrible leçon dut lui être bien pénible². Nous sommes loin de songer à l'excuser. Peut-être, cependant, dans ces mariages dos à dos où l'erreur d'un moment s'expie toute la vie, est-il sage de plaindre également les deux parties.

Mais parlons un peu maintenant de cette Manette, de cette belle vagabonde qui eut l'honneur de partager l'exil de Rivarol, et le mérite de l'en consoler. Voici ce que dit M. Arsène Houssaye, auquel on doit une biographie de Rivarol, fort *romancée* à l'ordinaire, de cette compagne *in partibus*, de cette *femme de campagne*, par opposition à M^{me} de Rivarol demeurée à Paris, la grande ville.

« Il fonda un autre intérieur avec Manette, dont le habil rieur et l'entrain
 » léger le charmèrent à certaines heures. Cet autre intérieur n'était pas exempt
 » d'orages. Manette avait beaucoup voyagé. Elle avait laissé des traces de son
 » pied léger en Italie et en Angleterre. Femme qui voyage laisse voyager son
 » cœur. Rivarol était volage, mais jaloux. Il lui arriva plus d'une fois, selon Ga-
 » rat, de prendre aux cheveux sa douce amie, et de la vouloir bien tendrement
 » jeter par la fenêtre ; mais il se ravisait à temps. Manette était tout simplement

¹ Nous manquons de détails sur ces éphémères liaisons auxquelles Rivarol prodigua le superflu de son cœur et même le nécessaire. Cet homme si facilement, et je dirai presque si naturellement fat, si indiscret d'ailleurs en toutes choses, s'est avisé de tenir au secret de ses bonnes fortunes. Elles furent nombreuses, c'est tout ce qu'il est permis d'en dire ; mais la chronique scandaleuse du temps n'en donne point la liste. Il n'est permis de nommer a coup sûr que Manette, et plus tard, la princesse Dolgorouski. Il y a quelques détails, dont nous avons eu la primeur, dans le troisième volume, encore inédit, des *Causeries d'un curieux*, de M. le baron Feuillet de Conches, sur certaine passion, demeurée platonique, pour M^{me} de Cheminot, et dans laquelle Rivarol se trouva en concurrence avec Beaumarchais. Il fut aussi lié, selon Sulpice de la Platière, avec une dame de la reine.

² Il est juste de dire que Rivarol était à cette époque absent, exilé, et pauvre lui-même. Selon Sulpice de la Platière, M^{me} de Rivarol avait profité de la loi récente sur le divorce, ce qui n'est point avéré. Selon le même biographe, Rivarol, qui n'avait point deviné l'héroïne sous cette écorce grossière, reconnut solennellement son erreur, et fit un sort à cette vertueuse servante, qu'il récompensa du titre d'amie et du nom de seconde mère.

• une aimable copie de Manon Lescaut, venue de sa province, ignorante et pauvre, mais jolie et perverse. Elle avait de l'esprit, mais surtout l'esprit de l'amour. • D'ailleurs, elle avait été à l'école de Sophie Arnould. •

• On avait pardonné, dit un autre biographe¹, à Dufresny et à Boissy d'avoir épousé leur blanchisseuse, à Diderot d'avoir pris pour femme sa gouvernante ; • enfin on savait que Le Brun avait contracté mariage avec sa cuisinière, appelée malignement par quelqu'un *son Pégase*. Le premier de nos comiques avait illustré sa servante *La Forêt* et Jean-Jacques sa *Thérèse*. Rivarol, soit qu'il voulût ou non s'autoriser de ces exemples, montrait à ses amis, peut-être même à ses ennemis, une certaine Manette, espèce de *bonne* qui occupait chez lui une place dans le salon, mais elle finit par quitter son maître deux ou trois ans avant qu'il mourût et s'en revint de Hambourg en France. •

• La veille de son départ de Paris, dit un troisième biographe, remarquable par sa diffusion et son emphatique naïveté, il dit à Manette : Ma chère, si vous voulez être souveraine, restez à Paris ; si vous voulez être toujours Manette, il faut me suivre. Manette y consentit, courut le monde, vit des princes par la grâce de Dieu soupirer pour ses charmes, fut sage, quoique jolie, écouta les vers et la prose de Rivarol, fit les honneurs de plus d'un grand souper, fut aimée partout, partagea les chances de sa bonne et de sa mauvaise fortune ; • enfin, Manette fut pour lui une Providence de soins délicats². •

Rivarol, comme beaucoup de gens d'esprit, aimait les femmes qui n'en ont pas. Sa femme l'avait à jamais dégoûté de celles qui en ont. Il ne perdit depuis aucune occasion de s'en venger sur M^{me} de Genlis, M^{me} de Staël elle-même. Il disait d'elles qu'elles n'avaient point de sexe, et ne respectait pas même le génie en jupons. C'est à cette Manette, qui ne paraît avoir eu que par boutades fort passagères des prétentions au titre de bas-bleu, et semble s'être contentée de l'esprit que suppose toujours un joli visage, qu'il a adressé cette *Épître* souvent citée, d'un tour si vif, d'une conclusion si imprévue, où cet original épicurien la supplie de persévérer dans sa charmante ignorance :

• Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
 • Dont votre tête se compose.
 • Si jamais quelqu'un vous instruit.
 • Tout mon bonheur sera détruit,
 • Sans que vous y gagniez grand'chose.
 • Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
 • Et de l'esprit comme une rose. •

¹ *Notice sur Rivarol*, par M. H. de la Porte. Paris, Fournier, 1829.

² *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, par Sulpice de la Platière, 2 v., 1802.

Manette semble avoir exaucé complètement ce vœu, quoiqu'elle eut par moments ses petites velléités d'ambition littéraire. « Manette, » écrivait Rivarol, trouve très-mauvais que je ne la comprenne pas » dans la nomenclature des femmes beaux-esprits. Elle m'assure » qu'elle ferait tout comme une autre ce qu'on appelle un *roman*. Mais » je suis sourd à ses insinuations. Manette auteur me plairait mille fois » moins que lorsque je me moquais de sa naïve ignorance. »

« Il faut savoir, dit M. de la Porte, qu'il y avait beaucoup à dire sur la fraîcheur de Manette, et très-peu sur son esprit. Un jour qu'elle était malade, et qu'elle témoignait à Rivarol une vive inquiétude de ce qu'elle deviendrait dans l'autre monde : « Laisse faire, lui dit-il, je te donnerai une lettre de recommandation pour la servante de Molière ¹. »

Manette rentra en France du plein gré de Rivarol. J'ai déjà dit les motifs impérieux de convenance qui lui firent rendre la clef des champs à ce bel oiseau de Paris, tourmenté du *spleen* de la frivolité natale. Il lui écrivait souvent, tantôt pour la mettre à la piste d'un certain Isménard (Esménard) qui lui avait emprunté, et avait oublié de lui rendre, un exemplaire de Dante, couvert de notes marginales et de corrections de sa main, destinées à une nouvelle et définitive édition de sa traduction de l'*Enfer*, tantôt pour lui dire un adieu qu'il ne savait pas être le dernier. La dernière lettre qu'il ait écrite est en effet adressée à Manette, qu'il espérait encore rejoindre. On peut la lire dans Sulpice de la Platière, qui composa en grande partie sa proluxe biographie d'après les souvenirs, et grâce aux communications de Manette, la Lisette du philosophe de l'émigration.

Rivarol se réfugia d'abord à Bruxelles, où il écrivit encore pour la défense du roi qu'on venait d'emprisonner, et où il put voir sa sœur, la baronne d'Angel, qui avait suivi dans un exil moins irréprochable que le sien Dumourier et sa fortune. C'est à Bruxelles qu'il publia sa *Lettre au duc de Brunswick*, sa *Lettre à la noblesse française rentrant en France sous les ordres du duc de Brunswick*, et sa *Vie politique et privée du général Lafayette*. Rivarol avait contre Lafayette, qu'il appelait le général *Morphée*, par allusion ironique à son fatal sommeil du 6 octobre, beaucoup de rancunes et de préventions. Il fut sa victime de prédilection, comme Necker le fut de Senac de Meilhan. Il est permis de dire que dans ce véhément pamphlet, il dépassa de beaucoup son but. Il eut

¹ Notice de M. de la Porte.

d'ailleurs le tort de l'attaquer au moment où le malheur le rendait inviolable. Les révolutions vont si vite qu'on y court souvent le risque d'y mépriser son homme au moment même où il devient estimable, et de l'accuser au moment où il se justifie. Rivarol n'échappa point vis-à-vis de Lafayette à ce danger et à ce vice fatal des récriminations politiques. Il avait un faible particulier pour cette œuvre de circonstance, où il est arrivé à d'assez beaux effets d'indignation et d'ironie. Mais, le dirons-nous, cette colère si travaillée paraît artificielle, et l'esprit seul est frappé de ce qui devait toucher le cœur. J'aime mieux Rivarol dans son rôle de railleur et de modérateur des préjugés et des prétentions d'une partie de l'émigration. A ces espérances aveugles, à cette intolérance outrecuidante, à cette soif de vengeance et de représailles qui distinguaient tous ceux de ses amis, bientôt ses adversaires, qui rêvaient opiniâtrément une contre-révolution en règle, regardaient l'expérience de leurs malheurs, non comme une leçon, mais comme une insulte de plus, et ne voyaient aux excès de la liberté d'autre remède que le despotisme et une nouvelle Terreur. Rivarol essaya de faire la guerre du ridicule, tandis que Mallet du Pan, Montlosier et quelques autres royalistes aussi éclairés que fidèles, s'évertuaient à faire entendre à des sourds la voix de la raison. Il désapprouva hautement la version, malheureusement préférée, de l'imprudent manifeste imposé au duc de Brunswick par une coterie victorieuse. Il écrivit, pour balancer la funeste influence du parti de la réaction à outrance, son *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût*, dont M^{me} de Coigny, une émigrée d'esprit et de sens, lui écrivait : « Je ne me rappelle point avoir ri » d'aussi bon cœur. C'est plus fin que le comique, plus gai que le » bouffon, et plus drôle que le burlesque. » Mais on ne convertit point les gens en se moquant d'eux. Rivarol fut mis au ban des *enragés*, et affublé par eux de ce sobriquet de *monarchien*, pire à leurs yeux que celui de jacobin; sobriquet qui sera un titre dans l'histoire pour ceux qui ne reculèrent point devant cette insulte honorable de la violence à la modération. Dégouté bien vite d'un rôle qui n'allait point à son scepticisme, Rivarol, quittant la partie, se réfugia dans les tranquilles succès de ce prosélytisme de salon qu'il exerçait avec tant de grâce, et ne protesta guère plus que par des épigrammes contre les excès et les folies de l'émigration¹. Pendant qu'il jouissait ainsi de cette domi-

¹ Un des prestiges de Rivarol, c'était son prodigieux talent de mimique. Son discours était parfois tout une comédie. Il excellait à dessiner et à faire vivre une caricature en quelques mots. Il y avait par moments en lui de l'histrien de premier ordre. Il s'amusait parfois à conter de ces bonnes histoires de l'émigration, ou à faire apparaître dans une sorte de mono-

nation intellectuelle, fondée sur le charme de sa conversation et sur la crainte de ses saillies, son frère, le futur général, lancé dans une vie d'aventures à main armée et de périlleuses intrigues, continuait, avec tout l'entraînement d'une nature bouillante, le rôle militant qu'il avait adopté, et il risquait sa tête, qu'il osait porter jusque dans les dangers de Paris, pour le service de la restauration désirée, comme autrefois il risquait sa vie pour son frère, quand il offrait le commentaire de son épée aux coups de plume de l'*Almanach des grands hommes*.

De Bruxelles, Rivarol passa à Londres, où il fut très-honorablement accueilli par Pitt et par Burke, qui s'était si chaudement déclaré son admirateur dans une lettre à son frère, publiée en 1791, et où il l'appelait le *Tacite de la Révolution*. Burke lui savait gré d'une éloquence qui avait réveillé et inspiré la sienne; et Pitt, d'une indignation qui servait si bien ses projets en leur offrant des prétextes. Ni l'un ni l'autre de ces deux protecteurs ne fit cependant grands efforts pour retenir Rivarol, dont le langage était parfois d'une franchise compromettante et l'observation d'une pénétration souvent indiscreète. Rivarol était de ces hommes gênants pour le flegme britannique, en perpétuel mouvement d'idées, et qui embarrassent l'admiration aussi facilement qu'ils la provoquent. Il éprouva ainsi du séjour de Londres et de l'hospitalité anglaise cette même déception et ce même ennui que Mirabeau, dans une situation identique, avait exprimés si énergiquement dans ses *Lettres à Chamfort*. Il quitta bientôt ce pays d'admiration stérile et d'estime indifférente, dont il avait loué la constitution sans la flatter assez à son gré, et il alla chercher ailleurs, à défaut de la reconnaissance des ministres, des lecteurs plus nombreux, des amis français et de plus généreux libraires.

Il trouva tout cela à Hambourg. C'est dans cette ville, qui semblait le rendez-vous ou tout au moins le lieu de passage privilégié de l'émigration française, qu'il parvint à établir « une sorte de centre de » société, d'atelier littéraire. Tout ce qui y passait de distingué s'y grou-

logue animé les perruques de son parti. Rien ne peut donner l'idée de ces types saisissants, et de son art à faire danser devant ses auditeurs les marionnettes de la réaction. M. Sainte-Beuve rappelle toute une scène souvent répétée, où il mettait en action l'égoïste Lally, le plus gras des hommes sensibles, et le contraste de sa gloutonnerie et de sa pleurnicherie, de façon à faire rire aux larmes en effet. C'est de lui aussi qu'est ce dialogue entre deux évêques très-âgés, se promenant ensemble au parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pomme d'or et à bec de corbin. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre: « Monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet hiver à Paris? » L'autre répond d'un ton fort grave: « Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénient... » Nous ne pouvons insister sur ce côté de la physionomie de Rivarol, le côté plaisant et, s'il est permis de le dire, *farceur*.

» pait autour de lui. On peut dire qu'il y trônait. » C'est à Hambourg où s'étaient réfugiés, disait-il, *les esprits animaux* de l'émigration, à Hambourg devenu le lieu d'asile de tous les proscrits de l'Europe, ce qui faisait dire à quelques-uns que cette ville se montrait à la fois « *consolatrix afflictorum et refugium peccatorum*, » que Rivarol trouva Fauche pour l'entretenir et le *Spectateur* du Nord pour le prôner.

Il a donné lui-même, dans une lettre à M. l'abbé de Villefort, les raisons positives de son départ de l'Angleterre et de son choix de Hambourg.

« J'ai quitté l'Angleterre pour deux raisons : c'est que d'abord le climat ne me convient point, et qu'ensuite, j'ai besoin d'être sur le continent pour mon *Dictionnaire de la Langue*. D'ailleurs, je n'aime pas un pays où il y a plus d'apothicaires que de boulangers, et où l'on ne trouve de fruits mûrs que les pommes cuites. Les Anglaises sont belles, mais elles ont deux bras gauches.... Vous me dites que votre pinceau vous fait vivre; il ne faut que cela pour un émigré. Faites donc des *croûtes* pour avoir du pain¹, puisque cela vous réussit. Ma plume me rend le même service. *Venter largitor ingenii*. »

Rivarol vit beaucoup à Hambourg l'abbé Delille, qu'il appelait l'abbé Virgile, contre lequel il avait écrit son premier ouvrage, et sous la gloire duquel il avait jadis fait éclater comme un malin pétard son fameux *Dialogue du Chou et du Navet*. L'abbé Delille avait été longtemps en littérature, comme Lafayette en politique, sa victime de prédilection. Il ne manquait jamais une occasion de lui payer son tribut d'épigrammes. A Hambourg, tous deux recherchés dans le monde, ils se rencontraient trop souvent pour ne pas se réconcilier, au moins en apparence. D'ailleurs Delille était d'un esprit alerte, prompt à la riposte. Il avait la défensive aussi redoutable que Rivarol avait l'offensive dangereuse. Pour ne pas s'exposer à ces rencontres qui pouvaient compromettre leur réputation et diviser leur auditoire, les deux rivaux firent une sorte de pacte tacite de neutralité, neutralité encore armée, s'il faut en croire la chronique des salons de Hambourg.

« Rien de plus curieux, dit M. de la Porte, que de le voir, pendant l'été de 1799, aux prises avec l'abbé Delille, qu'il n'avait pas rencontré depuis seize à dix sept ans. L'auteur du *Chou et du Navet* avait jadis fait allusion dans cette

¹ Rivarol ne reculait pas devant les bonnes fortunes du calembour. Il disait encore de M. le baron Le Tonnelier de Breteuil, ambassadeur de France à Vienne : « Il aurait dû raccommoder les cercles de l'Empire. »

• b'ucte : 1° à la naissance illégitime du poète devenu si célèbre; 2° à la sobriété
 » obligée de son régime quand il était élève du collège de Sainte-Barbe; ensuite
 » il lui avait reproché tardivement d'avoir laissé de côté l'estimable potager dans
 » le poème des *Jardins* qui n'était, au fait, que l'*Art d'embellir les paysages*.

• Rivarol espérait, à force d'esprit et de cajolerie, se faire pardonner son an-
 » cienne attaque. C'était précisément le moment où Delille préparait, comme
 » justification de l'omission importante qu'on lui imputait, un morceau charmant
 » sur le potager, qu'il comptait insérer dans une nouvelle édition des *Jardins*. Au
 » surplus, dans cette rencontre à Hambourg, le Virgile français mit de la grâce
 » et de la gaieté à citer lui-même devant Rivarol plusieurs des vers de sa satire.
 » Il répétait celui-ci surtout avec l'expression du plaisir :

• Le Ciel fit les navets d'un naturel plus doux,

Et cet autre encore, qui s'appliquait à lui directement :

• Sa gloire passera, les navets resteront.

• Soit qu'en réalité, Rivarol persistât ou non dans l'opinion qu'il avait émise
 » en 1782, que la gloire du traducteur des *Georgiques* passerait, cette gloire
 » incontestable excitait encore sa jalousie au bout de tant d'années. Mais voulant
 » paraître juste, du moins en public, il mêlait sa voix à toutes celles qui louaient
 » hautement les beaux vers anciens ou nouveaux que l'abbé Delille récitait tou-
 » jours sans se faire prier, et dont, ainsi que dans sa jeunesse, il doublait le
 » charme par son débit.

• J'arrivai chez Mme la comtesse de Verthamy, Française aimable et spirituelle,
 » à la suite d'un dîner où ces deux personnages s'étaient tour à tour encensés et
 » légèrement piqués. Le chantre des *Jardins*, ayant à cœur de relever une assez
 » vive atteinte qui venait de lui être portée, riposta en riant par ce vers de la
 » *Rome sauvée* de Voltaire :

• Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas. »

• Pour moi, dit à demi voix un Hollandais, homme à repartie prompt, je
 » retournerais volontiers le vers. On m'a assuré que Rivarol avait entendu l'épi-
 » gramme et n'avait fait qu'en sourire ¹.

Pour Delille, il disait plus tard de Rivarol : « C'est le plus aimable
 » vaurien que j'aie rencontré. »

C'est à Hambourg que Rivarol retrouva Senac de Meilhan, sans le
 beaucoup fréquenter. Nous avons déjà vu que Senac ne l'aimait guère.
 Les antipathies entre gens d'esprit sont plus irréconciliables que les

¹ Notice de M. de la Porte, p. 43 à 45. — Voir aussi sur ces curieuses scènes de réconci-
 liation, les *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve. T. II, p. 89-90.

haines. Son ancienne intimité avec Tilly s'y aigrit quelque peu, on ne sait trop pourquoi; et ce n'est qu'à la nouvelle de sa mort que Tilly sentit à sa douleur combien il l'avait aimé.

Rivarol trouva encore à Hambourg Chenedollé, avec lequel il se lia d'une amitié quasi-fraternelle, dont il encouragea les débuts, et qu'il chercha à associer à ses travaux. Sa conversation éblouissante subjuguait entièrement l'enthousiaste disciple, encore novice aux voluptés de l'esprit, et laissa en lui une impression ineffaçable. Il a laissé de sa première entrevue avec le grand fascinateur un récit dithyrambique et qui respire la plus naïve et, par moments, la plus sagace admiration. Il a esquissé aussi dans ses *Souvenirs inédits* les principales figures de ce cénacle d'émigrés beaux esprits qui formaient la rédaction du *Spectateur du Nord*, dont nous allons parler, et comme la cour de Rivarol.

« La société habituelle de Rivarol, à Hambourg, durant ces années, était tout » ce qui passait de distingué dans cette ville et qui y séjournait un peu. Je cite au » hasard : M^{me} Cromot de Fougy, la princesse de Vaudemont, M^{me} de Verthamy, » M^{me} de Flahaut « qui faisait, quand elle le voulait, des yeux de velours; » » Alexandre de Tilly, « louvoyant entre la bonne et la mauvaise compagnie, » » agréable dans la bonne, exquis dans la mauvaise; » Armand Dulau, « l'homme » » qui avait porté le plus de grâce dans l'ignorance; » Baudus, directeur du *Spec-* » » *tateur du Nord*, « qui avait le style grisâtre; » l'abbé Louis et l'abbé de Pradt, » » tous deux rédacteurs; le duc de Fleury, le duc de la Force, le comte d'Esternod, » » de beaux débris de l'ancien monde; l'abbé Delille, l'aimable philosophe Jacobi, » » l'abbé Giraud, qui disait à tout propos : « C'est *stupid*! » tellement que Rivarol » » prétendait qu'il laissait partout tomber sa signature, » et bien d'autres encore. »

A ces noms, il convient d'ajouter le marquis de la Tresne, homme d'esprit et de talent, traducteur habile de Virgile et de Klopstock, M. Romance de Mesmont, « homme du monde qu'une aventure mal- » » heureuse avait obligé de se retirer de la société, et qui était devenu » » sauvage et mélancolique, mais d'une mélancolie de bon goût, » et enfin M. de Talleyrand.

Celui-ci était d'un groupe moins intime et familier, composé des émigrés hétérodoxes ou *suspects*, et vis-à-vis desquels on se tenait sur un certain pied de réserve ironique.

C'étaient, pour la plupart, d'anciens membres de l'Assemblée constituante, qu'on punissait du mal qu'ils avaient laissé faire, au gré des orthodoxes du parti, comme s'ils l'eussent fait.

Rivarol ne perdait pas une occasion de passer ces gangrenés au fil

de l'épigramme, moins par rancune que par malice. « Les bonnes gens ! » disait-il en faisant allusion à leurs conseils inutiles et à leurs regrets tardifs, après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir pour être pompiers. » Le chef de ces repentants, qui n'eurent jamais qu'une contrition très-imparfaite, était M. de Talleyrand, qui laissait s'émousser sur son élégante imperturbabilité les saillies dont le fusillait Rivarol.

Un soir qu'il entrait malencontreusement dans la réunion quotidienne au moment même où l'on était en train de juger plus que sévèrement son rôle dans les derniers événements, il demanda de quoi il était question. « Nous parlions, dit Rivarol, de quelqu'un que l'on pourrait prendre pour la Justice d'Horace, si ce n'était elle qui depuis longtemps court après lui ! »

On sait que le futur diplomate était boiteux, ce qui ne l'a pas empêché depuis de faire son chemin. Il fit dans cette occasion honneur à cette réputation de sang-froid qu'il commençait à mériter ; car il ne répondit que par le plus indifférent des sourires à cette impertinente algarade de Rivarol.

Nous avons plusieurs fois déjà parlé du *Spectateur du Nord*. Le moment est venu d'arrêter un peu l'attention du lecteur sur ce recueil politique et littéraire, remarquable à tant de titres, et qui vaudrait la peine d'une étude à fond, quoiqu'il se soit moins signalé par ses mérites que par ses intentions. Pour nous, sans entrer dans une analyse approfondie et qui nous entraînerait bien au delà des étroites limites de notre sujet, nous croirions en négliger un des côtés les plus intéressants, si nous ne montrions avec quelque détail dans ce journal, ou plutôt dans cette revue d'outre-Rhin, le premier type, sinon le premier modèle de ces recueils internationaux chargés de tenir en communication permanente toutes les littératures de l'Europe et toutes les branches de l'esprit humain. Il est impossible de lire les prospectus du *Spectateur du Nord*, et surtout la table de ses matières, sans être profondément frappé des similitudes de son cadre avec celui de la *Revue* où nous écrivons ces lignes, et qui continue, au moins en littérature, avec toutes les ressources d'une érudition et d'une critique bien supérieures, les traditions de sa devancière, dégagées de ce qu'au début elles eurent de puéril, d'étroit et d'intolérant. Le *Spectateur du Nord* est le frère aîné de la *Revue germanique* ; mais aucun de nos lecteurs ne niera que la sœur ne fasse plus d'honneur que le frère à la famille.

Le *Spectateur du Nord*, tout insuffisant qu'il ait été au rôle qu'il s'était ambitieusement dévolu de favoriser et de régler l'échange des idées

entre la France et l'Allemagne, eut cependant son heure de valeur, de portée et d'influence. Il commença, en dépit de la guerre et des malentendus qu'elle amène entre les peuples, que le bruit du canon rend sourds, l'abolition des frontières intellectuelles et familiarisa assez la France aux productions de l'Allemagne et réciproquement, pour que, lorsque vint M^{me} de Staël, armée de cette éloquence mâle dont le contraste avec son sexe donnait tant de force et tant de charme à son prosélytisme, elle trouva les routes aplanies et les esprits préparés pour cette propagande généreuse, qui rajeunissait l'admiration par le contact de nouveaux chefs-d'œuvre et ramenait, par le culte du beau, au goût de la liberté les âmes consolées.

Pendant le rude hiver de 1795, un émigré français traversa à pied toute la Westphalie, conduisant une charrette qui portait une dame de ses parentes avec deux enfants en bas âge, et il alla s'établir à Altona où, pour se créer une ressource, il fonda un journal portant le nom de cette ville (*Gazette d'Altona*, de juillet 1795 à janvier 1796). Il avait déjà travaillé, de septembre 1793 jusqu'en janvier 1795, à la *Gazette de Leyde*. Cet émigré-journaliste, après avoir été émigré soldat pendant l'inutile campagne de 1792, s'appelait Jean-Louis-Amable de Baudus. Il était né à Cahors en 1761, d'une famille distinguée de magistrature, et, après des études brillantes, y avait exercé les fonctions d'avocat du roi à la sénéchaussée. A l'époque de la division de la France en départements, il fut nommé procureur général syndic du Lot.

Esprit à la fois libéral et conservateur, ami des traditions et ennemi des abus, il crut devoir refuser son concours aux mesures prises contre les ecclésiastiques insermentés, avec la même énergie qu'il avait montrée contre l'enregistrement des édits de 1788, opposition honorable qui l'avait fait mander à Versailles pour être réprimandé, et l'y avait fait retenir aux arrêts jusqu'à la chute du ministère de Brienne.

Il avait quitté la France, dont le séjour était devenu dangereux pour lui, vers la fin de 1791 et avait à l'étranger, comme tant d'autres, cherché dans le travail littéraire une consolation, une ressource et une autorité.

Il se fixa enfin à Hambourg, où il eut l'heureuse idée d'utiliser à la fois ses connaissances, ses relations et son expérience, en groupant autour d'un journal nouveau, bientôt écouté, les efforts de cette élite de l'émigration française, qui voulait apprendre au parti vaincu à profiter de ses malheurs et rendre sa résistance à la révolution plus efficace en la dégageant de préjugés opiniâtres et d'aveugles ressentiments.

Son principal collaborateur, dans cette œuvre difficile, surtout en ses commencements, fut ce Ch. de Villers, proscrit pour un ouvrage

publié en 1791 sous le titre : *De la Liberté*, et dont l'abbé Raynal a dit : « qu'il contenait les vrais principes qui devaient un jour fonder le bonheur des sociétés. »

Baudus s'était réservé la partie politique de ce recueil, qui, dans son plan primitif, devait être surtout philosophique et littéraire. Il y créa un genre d'article nouveau, dont la forme fut longtemps après lui en crédit sous le titre de *Tableau de l'Europe*. C'était une revue à vol d'oiseau, une sorte de classification synthétique des hommes et des événements. On a de Baudus un *Tableau de l'Europe en 1795*, qui eut plusieurs éditions. En 1796, il avait publié à Hambourg un nouveau *Tableau de la situation politique de l'Europe en janvier 1796*. Le *Spectateur du Nord* débuta le 1^{er} janvier 1797 par un *Troisième et fort long Tableau de l'Europe en janvier 1797*, qui, malgré son absence de vues et l'incertitude de sa critique, n'en est pas moins un morceau remarquable par la netteté de l'exposition et la modération des jugements.

Mais c'est moins par ses œuvres que par ses idées que Baudus fut un journaliste distingué, à une époque où l'art d'exprimer ses opinions était aussi jeune et aussi inexpérimenté que l'art d'en avoir. A ce titre, il est intéressant d'étudier dans le *Discours préliminaire* du *Spectateur*, bien plus que dans ses articles, les vues nouvelles et jusqu'à un certain point originales qui animaient le fondateur.

« Personne ne nous supposera, dit cet *Avant-propos*, la prétention de nous élever à la hauteur d'Addison. Mais tout le monde approuvera que nous le prenions pour modèle....

« Notre but est de rapprocher les peuples, c'est-à-dire de les faire connaître les uns aux autres, de manière à ce qu'ils soient plus disposés à s'estimer, à s'aimer, à abjurer les prétentions, l'orgueil, la cupidité qui les séparent.

« Notre journal est destiné à servir comme d'un point de réunion où ils puissent se voir, s'étudier les uns les autres, et s'éclairer sur leurs positions respectives, sur leurs opinions, sur leurs progrès... Cette étude ne peut être indifférente ni aux Français, ni à leurs gouvernements. Ils ne peuvent la mépriser, et ils ne sont pas à s'apercevoir qu'elle a été trop dédaignée. Les habitants du Nord savent bien aussi que les Français méritent d'attirer leurs regards. Ce serait faire injure aux uns et aux autres que d'insister sur l'estime mutuelle qu'ils se doivent ou sur les avantages qu'ils peuvent trouver à se communiquer leurs lumières.... Nous ne parlerons pas des droits qu'a la littérature allemande à l'intérêt de tous les amis des lettres. Que pourrions-nous en dire que ne disent mille fois mieux les ouvrages de Gessner, de Wieland, de Klopstock?... Mais nous ferons observer que, lorsqu'une nation aperçoit depuis longtemps dans sa littérature, comme la nation française, des symptômes de corruption et de

• décadence, il lui importe plus que jamais, pour arrêter les progrès du mal, de
 • recueillir toutes les lumières. Tel est l'avantage que notre journal contribuera à
 • procurer aux Français. Ils ne connaissent habituellement, sur leurs nouvelles
 • productions littéraires, que ce qu'en pensent les Français eux mêmes. Ils ap-
 • prendront par notre journal ce qu'en pensent les étrangers, et ceux-ci, à leur
 • tour, pourront souvent s'y instruire de la manière dont leurs ouvrages sont
 • appréciés par un peuple *qui, malgré ses pertes, a conservé le droit de les juger.* »

Baudus finissait en promettant une tolérance universelle, soit pour les opinions politiques, soit pour les opinions religieuses. Il s'engageait à travailler par tous les moyens possibles à l'extinction de ces haines nationales qui servent d'aliment aux déclamations des rhéteurs et aux calculs des hommes d'État, mais qui sont des sources de calamité pour les peuples. Il assurait une égale attention et une égale protection aux progrès littéraires et à ces découvertes *scientifiques* qui agrandissent la sphère de l'industrie humaine, en même temps qu'elles contribuent à faire le charme de la vie.

Enfin il présentait au public, dans ses collaborateurs, les esprits les plus distingués de l'émigration et de la littérature française et exhortait ceux-ci à profiter noblement de l'occasion, à exercer, en glorifiant la patrie qui les avait repoussés, la plus noble des vengeances, à consacrer leurs talents et leurs labeurs à cette œuvre pacifique d'échange et de perfectionnement mutuel qu'il leur a présentée comme la véritable mission de l'émigration littéraire et le meilleur moyen de payer à l'hospitalité allemande sa dette de reconnaissance ¹.

Nous avons tenu à suivre dans le détail de ces développements quelque peu diffus la pensée créatrice du nouveau Recueil. Il nous semble que ce programme, tout incomplet qu'il fût, et en dépit de la monotonie de ce style *grisâtre* que ses collaborateurs reprochaient avec raison à Baudus, mérite, surtout quand on se reporte au temps, d'être loué, et donne de Baudus une idée bien supérieure à celle qu'on peut s'en faire d'après ses articles. Il y a dans cet exposé de principes un sentiment élevé du rôle du journalisme, de sa dignité et de ses besoins, des aperçus qui n'ont point vieilli, et des intentions qui sont encore de circonstance.

Je me hâte de dire que le *Spectateur du Nord* fut loin de répondre entièrement à ces besoins nouveaux qu'il signalait, et de réaliser

¹ On trouve au tome VII du *Spectateur*, un article intitulé : *Idées sur la destination des gens de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne*, où ces nobles principes sont formellement développés.

toutes ces améliorations qu'il avait promises. L'exécution est demeurée bien au-dessous de ce brillant et présomptueux idéal. Et avec une franchise qui l'honore, le créateur du premier Recueil international sérieux entre la France et l'Allemagne n'hésitait pas à reconnaître, en prenant, au bout de cinq ans d'efforts, congé de ses lecteurs, qu'il était demeuré, soit par la faute des circonstances, soit par la sienne, bien en deça du but.

Les deux premières années du *Spectateur du Nord* (1797-1798) furent celles de sa plus grande valeur et de son plus grand succès. Le nouveau Recueil prit une place importante au premier rang des organes, alors trop rares, qui entretenaient ou plutôt qui empêchaient de mourir les relations internationales¹. Il débuta d'une manière originale, indépendante, et il acquit immédiatement la direction philosophique et littéraire, sinon politique, de l'émigration. En Allemagne, son influence le fit bientôt estimer; en France, elle le fit craindre. La persécution qui seule manquait à son succès ne se fit guère attendre. Après le coup d'État bâtarde du 18 fructidor, tentative égoïste et féroce d'étouffement au profit de quelques ambitions triomphantes, de toutes les résistances de la pensée, le *Spectateur du Nord*, que des reproches trop clairvoyants et des conseils trop prévoyants désignaient à la vindicte du Directoire, fut brutalement privé du droit de circulation en France dont il avait joui. Son autorité s'y était accrue en raison de sa modération même, et on avait été obligé de l'y réimprimer. C'est là le crime qui le rendait si dangereux aux yeux du pouvoir, que cette mesure ne rassura point les craintes sur son compte ou plutôt ne satisfît point les vengeances. Baudus, compris sur cette liste de proscription du 18 fructidor, à jamais infâme, qui ne compte que des journalistes, fut poursuivi par les agents de la nouvelle tyrannie jusque dans son inviolable asile de Hambourg. Le sénat de la ville hospitalière refusa noblement de le livrer, et, à la faveur d'un éloignement momentané, Baudus échappa à la main, mais non à l'œil, des sicaires du Directoire.

Baudus ne se montra pas moins clairvoyant et moins indépendant vis-à-vis de Bonaparte, dont les desseins sortaient un à un de ses succès, comme les conséquences d'un principe, et dont la victoire trahissait, en les encourageant, les vues profondes et secrètes, qu'il ne l'avait été vis-à-vis du Directoire. Sa critique de la campagne d'Italie dut piquer le triomphateur d'un aiguillon empoisonné. Un sifflet suffit pour

¹ Le *Journal général de la littérature étrangère*, en mai 1803, n'est porté que pour trente-quatre abonnés aux relevés de la poste communiqués par Bonaparte à Roderer. (*Hist. de la Presse*, t. VII, 443).

percer et dominer jusqu'aux applaudissements d'un peuple. Cette secrète blessure, demeurée impunie, saigna toujours, et si, plus tard, le Consul et l'Empereur pardonnèrent au journaliste les injures du général, il n'est pas permis de croire qu'ils les oublièrent jamais. Baudus y comptait si peu, qu'il ne consentit, en 1802, à rentrer en France que sur des assurances formelles et réitérées de n'être point inquiété. Une revue rapide, malheureusement impossible et seule, des principaux morceaux politiques insérés de 1797 à 1799 dans le *Spectateur*, nous permettra de définir son rôle et de mesurer sa portée. Chaque année du *Spectateur* s'ouvrait par un de ces *Tableaux de l'Europe*, qu'on ne peut considérer aujourd'hui que comme des ébauches, et où Baudus n'apportait point la légèreté de main ni la vivacité de ton des Calonne et des de Pradt, ses émules dans le genre, mais qui saisirent l'attention par une simplicité de style qui ne prétendait pas à plus qu'être écouté, et, par une modération qui annonçait l'intention d'être juste. Cette double qualité de modération et de bon sens fit rechercher des articles qui, s'ils n'étaient point des jugements, pouvaient passer, du moins, pour la déposition d'un témoin aussi honnête qu'éclairé.

Chaque numéro du *Spectateur* contenait, en outre, un *Coup d'œil sur les événements récents* et une *Analyse des travaux de la Législature française*. Les séances de l'Institut national y étaient aussi l'objet d'un compte rendu¹. Bientôt l'influence de l'exemple et de la politique de l'Angleterre deviennent trop sensibles dans le mouvement des affaires européennes, pour qu'il soit possible de les négliger, et chaque numéro contient un bulletin raisonné des débats du Parlement anglais, écrit par Baudus, au point de vue d'une égale résistance aux envahissements de la Révolution armée et conquérante et aux prétentions de suzeraineté maritime et de monopole commercial qu'affichait l'Angleterre.

Dès la fin de 1798, le *Spectateur* perd à la fois de son importance politique et littéraire. La brillante pléiade des rédacteurs de la première heure s'éclipse pour faire place à l'envahissement importun des médiocrités. Un clair-obscur à peine sillonné de quelques étincelles, comme celui qui suit les feux d'artifice, succède aux rayonnements du début. Le *Spectateur*, proscrit en France, perd ce point d'appui qu'il prenait dans l'opinion de Paris, et en même temps le crédit que lui donnaient en Allemagne ces informations directes, qu'interrompt brusquement le

¹ Il faut citer aussi des articles intermittents intitulés : *Lettres d'un habitant de Paris*, etc., où l'on peut noter curieusement, comme au thermomètre, les variations de l'opinion à Paris.

coup d'État de fructidor. Les articles originaux font place aux extraits et aux traductions, ces parasites absorbants et desséchants des journaux négligés. Le flambeau de la critique intelligente s'éteint aux mains de ces vulgarisateurs superficiels, dont Romance de Mesmont est le type infatigable. Peu à peu sa prose flasque et grimpante envahit le *Recueil* et l'attriste de sa fausse verdure et de ses fleurs incolores. Bientôt le *Spectateur*, déviant de toutes ses directions premières, n'est plus qu'un journal comme les autres, maigre avenue entre la littérature allemande et la littérature française, plantée d'arbres sans ombre, et où des promeneurs affairés, qu'aiguillonne uniquement le souci du pain quotidien, errent au hasard, et, dédaigneux des originalités lointaines et des nouveautés solitaires, se contentent du butin banal qu'on cueille aux bords de la route.

Baudus ne se dissimulait plus en 1802 la honte de cette décadence, et en expliquant les motifs qui lui faisaient abandonner un poste désormais sans honneur, il confessait tristement, dans son *Adieu à ses Lecteurs*, que la partie littéraire de son *Recueil* surtout, n'avait jamais pu être ce que, dans le principe, il avait voulu qu'elle devint. Il attribue surtout cette déception à cet ombrageux *reto* qui avait fermé au *Recueil* les portes de la France. Mais cette retraite si laborieusement justifiée n'était au fond que la démission du découragement ou de l'impuissance. Baudus, en littérature comme en politique, n'avait guère que les qualités neutres. Il manquait d'initiative et de curiosité, et sa tentative de prosélytisme ne tarda pas à tomber devant cette indifférence naturelle que l'on ne tient éveillée qu'à force de hardiesse et de nouveauté. Le *Spectateur*, et c'est encore un titre, est demeuré un *Recueil* qui eut surtout de bonnes intentions, mais qui ne put sortir de la période spéculative pour arriver à la phase militante, la seule féconde.

Rivarol ne collabora au *Spectateur* que peu de temps, et il n'y donna que les rognures de son esprit. Il ne tarda pas à être préoccupé exclusivement de son Dictionnaire, et il eut assez de peine à disputer à la paresse envahissante le temps nécessaire au devoir salarié et nourricier, bien loin de trouver à l'intention du *Spectateur* des inspirations fraîches et des loisirs désintéressés. Nous trouvons dans le *Spectateur* de 1797, à inscrire au bilan de Rivarol, outre deux *Extraits raisonnés*, qui ne sont pas de lui, de son *Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire de la langue française*¹, un *Essai sur l'amitié*, précédé de cette curieuse et mordante note :

¹ T. I^{er}, p. 133 à 147. — T. II, p. 238.

« Feu Mirabeau ¹, dont le portefeuille était, comme celui des courtiers, rempli
 » des effets d'autrui, ayant eu quelque temps à sa disposition le morceau suivant,
 » le donna comme sien à ses amis d'Allemagne. (Voyez le Recueil des lettres à
 » M. Mauvillon, professeur à Brunswick, qui lui faisait sa *Monarchie prussienne*.)
 » Mirabeau n'ayant qu'une copie manuscrite de cet *Essai* sur l'Amitié, ignorait
 » qu'on l'avait inséré dans le *Mercur* près d'un an auparavant. Nous le donnons
 » ici retouché par l'auteur. »

Nous trouvons à la page 416 du t. 1^{er}, un morceau intitulé : *de la Littérature française en 1788, à l'occasion d'un ouvrage de M. de Florian*, et, à la suite, un autre article de lui, mais signé *Lucius Apuleius*, intitulé : *Lettre au Spectateur* sur l'ouvrage de M^{me} de Staël, intitulé : *de l'Influence des passions* (p. 425).

Nous ne pouvons insister sur cette courte et brillante campagne de Rivarol, qui, ces quelques fusées tirées en l'honneur du nouveau Recueil ², rentra pour jamais dans une obscurité dédaigneuse, suivant peut-être encore de l'œil ce tilleul un peu lourd (de ceux qu'on n'avoue point), mais ne l'encourageant plus du geste ni de la voix.

Cette abstention prématurée s'explique, d'ailleurs, quand on songe que dès 1798 le *Spectateur du Nord* s'imprime en Holstein et non plus à Hambourg, et que, tout en continuant de recevoir les abonnements, Fauche, l'éditeur de Rivarol, affecte de n'être plus propriétaire du journal. Était-ce la réalité ? était-ce une comédie pour dépister certaines concurrences ou désarmer certaines rancunes ? Toujours est-il que, dès 1798, Fauche et Rivarol ne semblent plus prendre au succès du *Spectateur du Nord* qu'un médiocre intérêt. Ce que l'un et l'autre en voulaient surtout était sans doute le concours de sa publicité pour la propagation du *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, qui, une fois lancé, absorba impérieusement tous leurs soins.

Ce Pierre-François Fauche était un des libraires les plus entreprenants et les plus industriels du temps. D'une activité infatigable et que le succès ne faisait qu'animer, il avait multiplié ses établissements et enveloppé l'Allemagne et la France du réseau de ses affaires. Il avait une imprimerie à Hambourg et à Brunswick, et des magasins à Leipsick, à Londres et à Paris. C'était le digne frère de ce

¹ Les relations aigre-douces de Rivarol avec Mirabeau formeraient un chapitre ou tout au moins un épisode curieux et intéressant d'une biographie développée. Nous ne pouvons que l'indiquer ici.

² N'oublions point quelques essais de traduction comparée de l'Énéide avec des remarques et des notes.

Fauche Borel, que ses intrigues téméraires ont rendu fameux, et qui, de libraire-imprimeur du roi à Neuchâtel (Suisse), s'était fait et quelque peu improvisé le messenger secret, le courtier audacieux des conspirations et des corruptions contre-révolutionnaires. Ardélion, de ces entreprises stériles, se sacrifiant par dévouement à l'infamie de ses services, Fauche Borel, qui devait trouver dans Lombard de Langres un si éloquent avocat, arriva à force d'activité à une sorte d'importance et, à force de courage, à une sorte de dignité. Mais ses efforts, plus désintéressés que beaucoup d'autres, ne trouvèrent dans le gouvernement de la Restauration qu'une méprisante ingratitude. Et il mourut pauvre et désespéré, après avoir employé ses dernières ressources à faire imprimer ces *Mémoires* hyperboliques où il prétend prouver qu'il a fait plus de mal à Napoléon que toutes les armées des alliés, et plus de bien au roi que tous ses autres serviteurs.

Fauche de Hambourg, comme nous l'avons dit, accapara immédiatement Rivarol et le consacra au service d'une entreprise malheureusement avortée mais lancée en Europe avec une verve de charlatanisme qui atteint sans peine aux plus belles inspirations du mercantilisme moderne.

On trouve au tome III du *Spectateur* un *Prospectus* par lequel Fauche Borel s'engage à remettre à tout souscripteur au *Dictionnaire* (3 vol.) un billet numéroté de loterie donnant droit à un lot de 500 livres tournois qui écherra par la voie du sort à chaque centième billet sorti de la roue. Un lot de 6,000 livres tournois appartiendra au porteur de billets correspondants à chaque millième numéro.

Tous ces lots payables en *livres* de la librairie Fauche et choisis dans un catalogue de 4,000 numéros.

Rien ne manque à cette combinaison digne des plus beaux jours de la spéculation parisienne, pas même les remises de 10 0/0 à qui placera 12 exemplaires, 15 0/0 de 13 à 24 exemplaires, 20 0/0 de 25 à 50.

Rivarol, aussitôt après la publication de ce *Discours préliminaire* (1797) qui ouvrait aux études philologiques de nouvelles perspectives et faisait dans les paisibles régions de la grammaire tout une philosophique révolution, se remit, par accès intermittents, à ces recherches minutieuses que la méditation interrompait plus qu'elle ne les fécondait. Il employait à ce travail ingrat et charmant tout le temps qu'il pouvait dérober aux promenades sous les ombrages dans cette belle résidence de campagne de Ham qu'il avait louée, et à ces longs soupers, soit chez M^{me} de Saint-Chamond, ou toute autre belle Française hospitalière, soit chez le riche négociant juif David Cappadoce. Réunions de gais et

savants convives, narguant l'infortune et parfois la pudeur, où tous les raffinements de l'esprit et de la gourmandise attiraient l'élite de l'émigration et où Rivarol, roi incontesté du festin, charmait de ses variations éblouissantes les convives émérites que régalaient l'amphitryon.

Rivarol avait de la peine à s'arracher à ces faciles et délicieux triomphes du dessert et du salon. Les occasions se multipliaient sans cesse autour de lui, et les avances les plus flatteuses triomphaient de ses trop rares scrupules et de ses trop faibles résolutions. C'est à peine si de temps en temps ce Cagliostro de la parole parvenait à s'arracher à l'attrait de son propre sortilège ; car il prenait, lui aussi, un vif plaisir à ses prestiges ; il jouissait et s'enivrait de cette musique éloquente dont il était le prodigue auteur. Il s'enchantait lui-même en enchantant les autres, et, par des inspirations toujours nouvelles, trouvait le moyen de s'enchaîner comme ses auditeurs.

Dîner et causer, et dîner pour causer, c'était là sa seule manière de perdre son temps. Rivarol, du côté de la galanterie, s'était fort rangé.

Il avait la sagesse la plus sûre de toutes, celle de la fatigue et du dégoût. M. de la Porte, dans son intéressante *Notice*, cite un mot de lui un peu cynique, selon l'habitude, dans lequel il se vante de s'être réduit, au profit des plaisirs de l'esprit, à l'économie de tous les autres. Du reste, il faut le dire, Rivarol, comme le reconnaît le biographe de *l'Esprit de Rivarol* qui le connaissait à fond, avait, comme les grands hommes d'esprit, Fontenelle par exemple, reçu en esprit la plus grande partie de son cœur. Il avait eu des bonnes fortunes, mais pas de passion, et s'en était tenu à cette commode contrefaçon de l'amour. Il avait été toute sa vie « auprès des femmes, plus galant que tendre et plus voluptueux que sensible. » Une dernière affection allait à Berlin ennoblir et consoler sa trop courte maturité. Mais cette liaison avec la princesse Dolgorouska, fondée surtout sur des sympathies d'esprit, devait demeurer sereine, désintéressée, et comme platonique, ne froissant aucun scrupule, ne dépassant aucune des libertés permises. Liaison harmonieuse et décente où le respect voilait la liberté d'un côté, et où, de l'autre, la tendresse s'en tenait aux formes de l'admiration. Dans cette passion dernière, qui assura des larmes à son tombeau, Rivarol apporta les dernières flammes d'un esprit pacifié et d'une raison conquise peu à peu à la foi. Cette amitié salubre, qui marquait en lui la décisive transformation, eût été féconde autant que les autres avaient été stériles. Elle allait donner ses fruits, étouffés ailleurs dans trop de fleurs. La mort seule put démentir des espérances que Rivarol n'eût point déçues.

A Hambourg, sauf Manette, galanterie d'habitude plus que de sentiment, et faite surtout d'intimité domestique, Rivarol n'eut donc d'autres distractions que ses triomphales conversations. Mais c'était assez pour l'arracher à la discipline d'un travail quotidien et régulier. Rivarol, en effet, y dépensait moins de temps encore que de force. Son esprit s'évaporait en feux d'artifice et il ne lui restait plus pour le travail sédentaire du matin que ces fragments incomplets d'inspiration qui ressemblent aux bâtons noircis de la fusée.

On doit à Chenedollé, qui fut un moment son auxiliaire et sous lui le chef de cet atelier de collaborateurs vagabonds qui travaillèrent à la fabrication du Dictionnaire, d'avoir l'idée aussi précise que possible de ces conversations¹. Il était difficile d'ailleurs à Rivarol de trouver un plus digne interprète que ce Chenedollé, qui a sténographié en poète, et qui eut dans sa vie littéraire la double bonne fortune d'entendre causer, à leur apogée, Rivarol et M^{me} de Staël, le roi et la reine de l'improvisation française.

Ce n'est donc que par intermittences et par saccades, et dans des conditions qui rendent stérile l'activité fatiguée, que Rivarol poursuit ces études dont il avait à la fois la curiosité et le dégoût. Il s'évertua à ces travaux d'analyse linguistique, durant lesquels il se comparait à un amant obligé de disséquer sa maîtresse. Malgré ses efforts et ceux de ses collaborateurs, la besogne n'avancait pas. Improvisateur prodigieux, Rivarol écrivait laborieusement et était aussi avare de sa copie que prodigue de sa parole. Il fallut l'arracher brutalement aux délices de sa Capoue de Ham, et à ces diners dont il devait être la victime après en avoir été le héros. Il fallut le consigner, l'emprisonner et retirer ainsi feuille à feuille la copie de son *Discours préliminaire*, dont la première partie seule avait été publiée en 1797, et qui n'a jamais pu être achevé, comme le monument trop gigantesque auquel il devait servir de vestibule. L'enfantement de cette œuvre trop laborieuse fournirait matière à un poème héroï-comique, que Rivarol eût écrit lui-même s'il en eût eu le temps.

« Paresseux à l'excès, raconte un de ses biographes, Rivarol avait déjà passé le terme où son Dictionnaire devait être achevé, qu'il

¹ Si l'on veut avoir l'illusion de ce magnifique plaisir et croire entendre causer Rivarol, il faut lire le chapitre de la grande et magistrale étude de Sainte-Beuve sur Chenedollé intitulé : *Relations avec Rivarol*, au t. II, p. 158 de son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire*. De pareilles études équivalent à une gloire pour l'homme qui, comme Chenedollé, en a mérité l'honneur. Il faut lire aussi pour le genre caustique et familier, impertinent, si l'on veut, la conversation entre Rivarol, Champcenet, Chamfort et Tilly, notée au tome I^{er} des *Mémoires de Tilly*.

» n'avait pas fait encore un article de ce Dictionnaire. Fauche l'attire
 » chez lui ¹, l'y loge, l'y enferme, met des sentinelles à sa porte et la
 » défend aux écouteurs dont Rivarol aimait à s'entourer. En un mot, il
 » le força d'écrire. Rivarol prisonnier, fournit lentement, mais fournit
 » enfin aux ouvriers de Fauche trois ou quatre pages chaque jour, en
 » faisant l'appel de beaucoup de *Pensées* éparses dans son portefeuille
 » ou plutôt dans de petits sacs étiquetés où il avait coutume de les
 » jeter. »

« Ma paresse, écrivait à ce propos Rivarol lui-même, a beau me
 » faire valoir ses anciens privilèges, je la traite comme une vieille con-
 » naissance, je travaille *le plus que je peux*, mais jamais autant que je
 » le voudrais. Une tarentule qu'on nomme Fauche, aussi avide d'une
 » page de texte qu'un chien de chasse l'est de la curée, est conti-
 » nuellement à ma piste ². Mon ami, il faut faire son sillon d'angoisse
 » dans ce bas monde pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense,
 » assez bien creusé le mien. »

Le Rivarol du *Discours préliminaire* est un Rivarol nouveau, grave, décent, toujours éloquent, toujours spirituel, mais avec plus d'ordre et de mesure. Il y a là deux passages sur les vanités de la philosophie et sur les cruautés de la Terreur qui sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Quels prodiges nouveaux ne devait-on pas attendre de cette noble et délicate nature que l'exil perfectionnait comme un maître sévère, que l'isolement ramenait à la famille, que l'expérience ramenait à la foi, et qu'une renaissance inattendue rendait enfin capable même de vertu !

On peut suivre les traces de cette rénovation morale dans la Correspondance de famille inédite, qu'une bienveillante communication a mise entre nos mains. C'est là qu'on peut juger du cœur de Rivarol, trop caché sous son esprit et que ses amis intimes et ses parents ont seuls connu. Pour apprécier son esprit, il suffit de parcourir la correspondance imprimée qu'on trouve dans Sulpice de la Platière, son biographe, dans le tome V de ses *Œuvres* (1808), et dans les *Pensées inédites*, publiées en 1836. Pour nous qui cherchons un homme dans

¹ Probablement au moyen d'un de ces dîners qui réunissaient aussi, en émigrés, de brillants convives, et où Tilly, attiré par la beauté de M^{me} Fauche, se montra assidu jusqu'au moment où la méfiance non équivoque du mari lui eut fait de la retraite une obligation. (V. *Mém.* de Tilly, t. III.)

² On comprend cette impatience, quand on sait que Fauche donnait à Rivarol pour son travail, mille francs par mois. Il faut dire à l'honneur de Rivarol que, sur cette somme, il entretenait plusieurs de ses compatriotes réfugiés, qui travaillaient et vivaient avec lui.
 • Ils croient m'être fort utiles, disait-il quelquefois, et je le leur laisse croire. •

l'auteur, nous passerons rapidement sur ces lettres, d'ailleurs connues, où il se moque de Hambourg, des Hambourgeois, et de lui-même pour faire diversion à l'ennui qui le ronge, et nous nous appesantirons de préférence sur celles qui nous montrent plus son âme que son talent.

C'est par cette correspondance intime que nous apprenons que Rivarol quitta » Paris le 10 juin 1792 fort à propos. « Car on vint, dit-il, sept jours après, soit » pour me massacrer dans ma maison, soit pour me mener à l'échafaud. Ceux qui » me cherchaient, dirent en entrant chez moi : « Où est-il ce grand homme ? » Nous venons le raccourcir... C'est un des caractères de l'époque que ce mé- » lange de plaisanterie et de férocité. J'ai depuis essayé bien des revers, et entre » autres deux naufrages. A quinze pieds dans l'Océan, ma présence d'esprit ne » m'a point abandonné et m'a sauvé ¹. Je vous conterai un jour tout cela, car je » n'ai point perdu tout espoir de vous revoir. »

C'est Rivarol qui nous apprend encore que pendant la longue détention de son frère et de sa femme, « son fils Raphaël errait moitié nu dans Paris et recevait » le pain des sections. On lui avait déjà mis un fusil sur l'épaule, et je ne doute » pas qu'il ne fût déjà aux frontières, si j'avais tardé plus longtemps à l'appeler » près de moi. »

Il s'occupait avec une sollicitude toute paternelle de l'éducation de ce jeune homme, fort négligée depuis son départ de Paris.

• Me voilà donc avec mon fils à Hambourg, chez une sœur² qui demeure à la » campagne à une demi-lieue d'ici. Je l'ai trouvé extrêmement rouillé, le latin » oublié, et tout le reste à proportion. Nous travaillons à réparer tant de ruines ; » ce n'est plus un enfant ; il court sa dix-septième année, et le voilà haut de cinq » pieds quatre pouces et plus. Il a de la douceur et de la noblesse dans la figure, » la taille et la jambe belles, et, ce qui vaut mieux, le cœur sensible et l'esprit » juste. Il a un furieux désir de vous voir ; la plus belle émulation existe entre » lui et son cousin, qui est un très-aimable enfant : il se prépare à battre mon » fils en latin ; celui-ci prépare ses batteries en allemand, qu'il parle déjà assez » bien. Il monte à cheval et dessine passablement, mais point de musique, quoi- » qu'il ait la voix belle. Je me suis aperçu que le chant ne faisait que des hom- » mes frivoles et des histrions.

• Il me semble que ma tante l'ainée doit être mal à l'aise ; ses petites rentes » ont dû longtemps être payées en chiffons, et peut-être qu'elle ne touche rien

¹ Toujours le bout de l'oreille du Gascon qui perce.

² C'était la baronne d'Angel, d'autres disent de Beauvert, qui avait accompagné Dumouriez dans son exil.

• en ce moment. Je connais votre cœur; ainsi je ne doute pas que vous ne veniez
 • à son secours. Il faudra, sauf meilleur avis, lui donner dix écus par mois, mon
 • intention étant de vous faire passer dix louis chaque mois, tant que ma position
 • me le permettra.

• Si, comme je le présume, vos deux boîtes n'ont pas résisté aux rigueurs de
 • la Révolution, il faut que je vous dise que j'en ai encore deux autres que je vous
 • réserve depuis longtemps, une d'homme et une de femme; je n'attends qu'une
 • occasion sûre; elles sont rares.

• Je finis ma lettre, car je suis accablé d'ouvrage. Vous savez ce que c'est
 • qu'une entreprise comme celle du Dictionnaire de la langue : il s'agit de refon-
 • dre entièrement cette langue française, et de la brasser jusque dans ses fonde-
 • ments. On prétend que cette opération me vaudra deux cent mille francs.
 • Dieu le veuille! J'ai, outre cela, sur le chantier une *Histoire de la Révolution*
 • et un grand *Traité sur la nature du corps politique*.

• Je vous embrasse tous de cœur et d'âme. A propos, mille remerciements pour
 • votre quatrain. Vous avez donc dérouillé votre veine pour moi? Je suis charmé
 • que vous soyez toujours ami des Muses. Qui n'aime point les vers a l'esprit sec
 • et lourd.

• Quand vous applaudissez à mes faibles écrits,
 • De votre cœur vous parlez le langage,
 • Mais vous ne songez pas qu'en louant votre fils,
 • Vous ne louez que votre ouvrage. •

On voit par ces *Lettres à son père* que Rivarol, outre le *Discours sur la langue et le Dictionnaire*, s'occupait d'une *Histoire de la Révolution* et d'une *Théorie du corps politique*. Aucun de ces manuscrits ne s'est retrouvé, et l'éditeur des *Pensées inédites* (1836) n'a donné que quelques fragments épars.

.... *Disjecti membra poetæ*....

Ce ne sont pas les seules lacunes et les seules pertes à déplorer dans l'œuvre de Rivarol. Il y a tout un Rivarol inconnu, inédit, qui, selon toute apparence, ne reparaitra jamais. Sulpice de la Platière parle de plusieurs ouvrages de Rivarol, les uns achevés, les autres en projet, et sans doute commencés, que la précipitation de son départ de France et sa mort sur une terre étrangère ont voués à la destruction ou à la dispersion. Frédéric avait, dit-il, accepté l'hommage d'un *Mémoire politique et philosophique sur la révolution des lettres*, et le manuscrit doit se trouver aux archives royales à Berlin. Mais les comités révolutionnaires, en saisissant les papiers de Rivarol, en ont « vandalisé » les copies, et cet ouvrage a été confisqué par l'oubli tout comme les soixante lettres, toutes plus flatteuses les unes que les autres, que Riva-

rol avait reçues de Frédéric et dont une seule est connue. Mais ce qu'il faut regretter encore davantage, c'est un ouvrage d'histoire littéraire et de critique originale que Rivarol voulait écrire sous ce titre singulier : *les Vivants morts et les Morts vivants*, qui caractérise si bien les erreurs du goût public, les vicissitudes de la gloire et le devoir de la postérité. Dans sa balance impartiale, Rivarol eût fait subir aux grandes renommées l'épreuve d'un jugement dernier ; il les eût pesées définitivement ; et sa conversation avec Chenedollé, où il passe toute notre littérature au fil de la critique et de l'ironie, est un témoignage de la sagacité et de l'inflexibilité qu'il eût apportées dans cette démolition et cette reconstruction, sur un nouveau plan, du temple de la Gloire. Beaucoup d'appelés et peu d'élus : telle eût été sans doute sa devise ; mais on peut assurer d'avance que la justice eût été son but et l'éloquence son moyen. C'était là un beau projet, et cet ouvrage sur lequel il comptait, comme il l'a dit lui-même, pour assurer *son titre à venir*, eût été digne de cette espérance.

Une autre espérance s'y mêlait sans doute, celle de revoir la France et d'y achever son travail ou d'y jouir de son succès. Il y a de certains livres qu'il ne faut faire qu'à Paris. Rivarol le sentait bien, et tout en étiquetant ses petits sacs de notes, et en fixant ses pensées au vol sur de petits morceaux de papier cousus ensemble (selon le procédé de Pascal), il attendait dans une sorte de langueur souriante que quelque heureuse nouvelle vint, comme une étincelle, ranimer son ambition et mettre le feu à l'inspiration définitive. Ce brillant génie, accoutumé aux triomphes de salon, ne retrouvait plus en Allemagne que quelques-uns de ses anciens auditeurs, et tout au plus quelques hôtes dignes de l'être. Il tirait ses feux d'artifice au premier venu et quelquefois pour lui seul. Hambourg, avec ses habitudes financières et commerciales, et la banalité du séjour de ce caravansérail de l'Europe, Hambourg, en dépit de cette organisation hiérarchique et de ce respect des distinctions et des titres qui en faisaient la plus aristocratique des républiques, avait fini par lui déplaire. On trouve dans sa *Lettre*, en prose et en vers, à M^{me} Cromot de Fougy, dans ses lettres à M. de Tilly, et dans le recueil de ses bons mots soigneusement recueillis par Fayolle et par M. de la Porte, plus d'une boutade mordante, par où s'échappe la vengeance de son ennui. Les mœurs des Hambourgeois, singulier et contradictoire mélange d'habitudes démocratiques et d'affectations nobiliaires, lui étaient antipathiques. Il étouffait dans cet air mélangé ; et son mécontentement paraîtra moins excessif quand on le rappo-

chera des impressions d'un voyageur allemand contemporain, qui n'est pas suspect de paradoxe¹.

Un homme qui se plaisait si peu à Hambourg ne devait point tarder longtemps à déplaire à ses hôtes. Le Directoire, profitant de cette sourde hostilité, lui avait suscité plus d'un embarras, et avait même chargé ses agents de l'en faire expulser. Il avait échoué, il est vrai, devant ce respect de la liberté et de l'hospitalité qui était demeuré la vertu traditionnelle de ce sénat de bourgeois parfois héroïques. Mais la persécution ne se lassait point et saisissait les moindres occasions de rendre à l'exilé, en taquineries trop indirectes pour être prévenues ou empêchées, la monnaie de ses épigrammes. Rivarol avait fini, à force de se moquer du Directoire et de noter les fautes de français que faisaient nos généraux dans leurs bulletins de victoire, par se rendre le séjour de Hambourg insupportable. Il fallut donc s'éloigner, Hambourg pouvant, à un moment donné, se trouver trop près de la France qui avançait. Un certain courant d'émigration se prononçait vers Berlin, où l'exemple de Frédéric avait fait des Prussiens des demi-Français. Rivarol, vers la fin de l'an 1800, arriva donc à Berlin, cette Athènes du Nord, comme agent officieux de Louis XVIII, alors à Mittau, près de la cour de Prusse. La mission qu'il avait à remplir n'était pas moins incompatible avec les circonstances qu'avec son caractère. Aussi est-il permis de croire que le désir du changement l'amena à l'accepter plus que l'espoir de réussir. L'amitié de la princesse Dolgorouska, ses succès de salon et les égards dont l'homme en lui fut l'objet, en dehors de la froideur officielle témoignée au négociateur, le firent passer sur des dégoûts inévitables et l'enhardirent à se fixer sur le théâtre même de son échec. L'accueil des femmes que son esprit enchantait le dédommagea largement de celui des ministres, et, sans faire parmi ses admiratrices des ravages pareils à ceux de Tilly, il trouva dans cette popularité exquise qui le fit le lion du Berlin élégant durant l'hiver de 1801, des compensations de nature à le consoler de tout le reste. Sa verve et sa gaieté se ranimèrent, et son esprit jeta, durant cette période semblable à une seconde jeunesse, et qui fut comme son été de la Saint-Martin, l'incomparable éclat de ces soleils d'automne qui semblent se venger d'avance de la décadence prochaine².

¹ • A cette occasion, on me permettra de faire mention des Hambourgeois qui aiment à se dire républicains, mais qui sont, du moins par le respect, et je dirai même par le culte qu'ils portent à la noblesse et aux titres, les légitimistes les plus prononcés de l'Europe. • (*Second voyage autour du monde*, par M^{me} Ida Pfeiffer, trad. de Suckau, 1857, p. 8.)

² Sulpice de la Platière cite plusieurs de ses derniers bons mots. Il disait des satires de

Rivarol suivit donc une route semée de fleurs, pour me servir de l'expression de Dampmartin. On sait ce que cela voulait dire au XVIII^e siècle, et l'expression garde toute sa portée, appliquée à un homme qui ne se rangea jamais tout à fait et qui poussa jusqu'au bout l'impénitence finale de l'esprit et de la fatuité. On le vit étaler tour à tour, au milieu d'un enthousiasme toujours nouveau, dans les salons de M. de Krudner, de M. d'Engestroem, ministre de Suède, et chez son aimable protectrice la princesse Dolgorouska, cette éloquence et cette grâce toujours nouvelles, qui trouvaient jusque sur le trône, dans la personne de la jeune et belle reine, adorée de son mari et de son peuple, et destinée elle aussi à une mort prématurée, d'augustes suffrages. Beurnonville lui-même, l'envoyé de la République française, ménagea un adversaire qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer. Rivarol jouissait en dilettante de ces amitiés inspiratrices et des applaudissements de ce cercle d'auditeurs empressés qui dégustaient son esprit avec le même enthousiasme naïf qu'ils devaient, quinze ans plus tard, manifester pour notre Champagne, quand une mort imprévue vint voiler de deuil ces myrtes et ces lauriers et enlever Rivarol au milieu de la surprise et de la douleur universelles, attristant d'un regret éternel les éloges de la postérité.

Tombé malade le 5, il mourut le 11 avril 1801, d'une fièvre pernicieuse selon les uns, d'une fluxion de poitrine bilieuse selon les autres. Et cela au moment où peut-être les portes de la France allaient se rouvrir pour lui et où un retour honorable allait le dédommager d'une longue constance et guérir cette plaie profonde et secrète que l'exil creuse aux cœurs les plus insoucieux. Rivarol aimait la France et il la pleurait... en dedans. Quelque temps avant sa mort, il écrivait à un ami : « Aujourd'hui, en répudiant tout souvenir du passé, je n'ai sauvé » que mon indiscrete sensibilité et ma bonne paresse. Condamné à » vivre en Allemagne, j'y ai toujours eu l'âme d'un Français. L'in- » justice de quelques hommes ne me détachera jamais de ma pa- » trie... »

Parfois de sombres pressentiments venaient l'attrister. Il écrivait à l'abbé de Villefort, en songeant à cette France, terre promise qu'il ne devait plus revoir.

Despaze, dont on était engoué à Berlin : « C'est du patois révolutionnaire, traduit en français par un Gascon. » Il répondait à une des plus grandes dames de Berlin, qui lui demandait si les Françaises étaient réellement plus jolies que les Prussiennes : « Madame, à Paris, on ne juge guère de la beauté que par ses yeux. Ici, au contraire, c'est le cœur qui fixe les yeux. »

« Paris est mon élément, mon cher Villefort, et je crains bien de ne plus le
» revoir. Ma santé est assez bonne pourtant, mais la lame use le fourreau, et le
» physique n'est plus chez moi au niveau du moral ; j'approche de la cinquantaine
» et dans quelques années je serai dans cet âge où *tout décède* dans l'homme avant
» la mort. »

Bonaparte appréciait Rivarol, qui l'avait deviné et ne le flattait pas. Il reçut de ce côté des avances qu'il repoussa parce qu'il les crut intéressées : « On m'a fait des offres de *grandeur* et de fortune, dit-il dans
» sa lettre à l'abbé de Villefort, si je voulais rentrer en France, je les
» ai refusées. »

Il dit dans ses *Pensées inédites* (p. 95.) : « Bonaparte me fit offrir ma radiation, de la faveur et de la fortune. Je repoussai son offre... »

De tels sentiments touchaient à l'héroïsme de la part d'un homme qui sut garder, quoique sans espérance, l'opiniâtre consigne de sa fidélité et se montrer plus constant que Baudus et que Montlosier, lui qui avait encore moins d'illusions qu'eux, qui n'avait pas approuvé l'émigration, qui convenait des fautes de ses princes, et qui comptait sur leur ingratitude.

Dès les premiers moments, Rivarol ne s'était pas fait illusion sur son état. Il n'espérait plus quand le médecin espérait encore. Il se résigna. Il fut doux envers la mort qui lui ravissait tant de choses et dont l'empressement pouvait être regardé comme un crime. Il garda son esprit jusqu'au dernier moment et expira en plaisantant, comme un soldat sous les armes.

L'histoire de la mort des grands hommes est plus importante à connaître que l'histoire de leur vie. Leur vie est une leçon, leur mort est un exemple. C'est dans cette dernière épreuve d'ailleurs que se révèle leur vraie valeur morale ; et malheur au juge qui négligerait dans l'appréciation d'un homme ce suprême et décisif témoignage qui lève tant de doutes et éclaircit tant de mystères. Il n'est cependant pas d'agonie dont les circonstances, dans une intention qu'il n'est pas facile de démêler, aient été plus étrangement dénaturées que celle de Rivarol.

Selon Sulpice de la Platière, qui nous paraît avoir cédé à l'envie alors commune, de broder à l'antique ce beau canevas, Rivarol mourut en païen, en épicurien, en artiste, à la façon théâtrale de Mirabeau.

• Il voulut être transporté à la campagne et exigea que sa chambre fût remplie
» de fleurs printanières, et que ses fenêtres restassent ouvertes pour qu'il pût con-

» templer jusqu'à la fin un parterre de roses et en respirer les parfums. Sentant
 » que la vie lui échappait, il dit aux personnes qui étaient près de lui : « Mes amis,
 » voilà la grande ombre qui s'avance. Ces roses vont se changer en pavots. Il est
 » temps d'entrer dans l'éternité. » Puis il eut un court instant de délire et demanda
 » des figues attiques et du nectar.

Ce récit, reproduit par le *Journal des Débats* du 14 mai 1801 et par tous les biographes de Rivarol, est complètement et coupablement controuvé.

Nous avons sous les yeux la *Relation* inédite de la mort de Rivarol écrite par cet ami qui en avait été jusqu'au bout le témoin et le consolateur, M. de Dampmartin lui-même, entre les bras duquel Rivarol expira, et qui fut son exécuteur testamentaire. Le 26 octobre 1802, il adressait au père et à la mère de Rivarol, qui devaient lui survivre encore longtemps, les détails authentiques destinés à nourrir et à adoucir leurs regrets.

Il en résulte que Rivarol ne s'était point fait transporter à la campagne, qu'il est mort dans sa chambre garnie chez M. Delze, *Sous les Tilleuls* n° 55, à Berlin, et que, n'ayant pas recouvré ses sens les deux derniers jours, il n'a point pu prononcer les discours qu'on lui prête.

« A l'instant de sa mort, dit-il, il n'y avait près de lui que le curé,
 » son cher Donadei, l'hôte, son fils et moi. »

Il n'est pas plus vrai que la princesse Dolgorouska ait fait insérer dans les journaux de Berlin, par une noble supercherie, que, dépositaire de fonds appartenant à Rivarol, elle payerait tous ses créanciers. Une pareille sollicitude eût été plus qu'injurieuse ; au moment de sa mort, Rivarol n'avait pas de créanciers et la princesse Dolgorouska qui avait acheté, de concert avec la princesse de Galitzin, la petite bibliothèque de son ami, lui en devait encore le prix, qui fut payé à la famille.

Voici cette relation que Dampmartin garantit exacte *sur sa parole d'honneur*.

Rivarol se sentit légèrement incommodé le samedi 4 avril 1801.

Le dimanche, il garda sa chambre et se mit au régime.

Le lundi son indisposition continua, mais sans prendre de caractère sérieux. Ce fut plutôt à titre d'homme d'esprit et d'ami qu'à celui de médecin, que le soir il reçut le docteur Formey.

Le mardi, Donadei, qui venait de passer deux jours à Postdam, le trouva comme à son ordinaire, faisant les délices d'un cercle nombreux d'auditeurs. Il parlait peu de son malaise, mais il le faisait d'une manière lumineuse, en l'attribuant à

deux causes ; la fatigue de son estomac que l'on éprouvait sans cesse par de grands dîners et par de grands soupers ; la fantaisie qu'il avait eue plusieurs jours de suite de se promener fort avant dans la nuit.

Le mercredi matin, il se plaignit d'une mauvaise nuit, et demanda Formey ; celui-ci vint et dit en sortant de la chambre : « Messieurs, je vous annonce avec » regret que Rivarol est attaqué d'une maladie très-dangereuse. » Quoique ce discours parût être un peu forcé, l'alarme devint cependant fort vive. De cet instant le malade fut entouré, servi par ses compatriotes qui se relevaient avec un zèle bien digne d'éloges ; car quelques-uns ne le connaissaient que sur sa brillante réputation. Nul ne se distingua davantage que le savant et vertueux Donadei dont l'amitié constante est un des plus beaux éloges de Rivarol'. Un jeune Français dont le nom nous est inconnu, mais qui réunit figure, esprit et sensibilité, suspendit le cours d'un grand voyage pour rendre des soins empressés au malade. Les habitants de Berlin de tous les rangs donnèrent des preuves flatteuses d'intérêt. Le major Gualtieri, maintenant envoyé de Prusse en Portugal, ne cessa point de se montrer ardent enthousiaste ainsi qu'ami sincère. M. d'Engestroem, envoyé de Suède, eut tous les procédés d'un homme sensible et généreux. Donadei veilla seul le malade. Les douleurs furent cruelles ; à plusieurs reprises il s'écria : « Moi seul suis capable de soutenir de telles souffrances ; heureusement mes pou- » mons sont de bronze. » Dans des instants de relâche, il parla d'une manière bien touchante de sa famille et de ses amis.

Cet homme, si redoutable pour les sots, était bon et possédait, en un mot, une âme de niveau à son esprit, la nature ayant voulu, sous tous les rapports, le combler de ses dons les plus riches. Ses mots malins étaient les étincelles d'une imagination brûlante et les plaintes d'un goût excessivement délicat, mais ils ne partirent pas du cœur. A plusieurs reprises, il annonça la ferme résolution de revoir la France. « Nous irons respirer pendant six mois le bon air du Languedoc, » nous nous rendrons ensuite à Paris. Vous éprouverez qu'il n'y a personne au » monde avec qui il soit plus facile de vivre. »

La journée du jeudi fut orageuse ; le docteur prononça que la maladie était une fluxion de poitrine brève. Les grandes douleurs de la nuit précédente étaient venues de la gangrène qui rongait les poumons. Sur le soir, Rivarol voulut être quelques instants seul avec Donadei. Sans paraître alarmé de son état, il s'entretint avec beaucoup d'émotion de son père, de sa mère, de son fils, de son frère, de son neveu et de ses deux sœurs. Donadei étant entré dans la pensée que le docteur exagérait le danger de sa situation, lui conseilla de régler néanmoins ses affaires. Il répondit : « Tout ce que je possède appartient à mon fils. Je souhaite- » rais seulement que mon père touchât vingt louis qui doivent au premier jour » m'arriver pour une Bible précieuse que j'ai cédée à un prince. » Il termina l'entretien : « Quelque douleur que je souffre dans ma position, je ne puis pas me » fâcher contre mon lit, puisque c'est où j'ai conçu toutes mes idées. Mon ami, » je n'ai jamais couru après l'esprit, il est toujours venu me chercher. »

Le vendredi matin, le malade se sentit beaucoup mieux, et demanda d'être

levé. Pour le satisfaire on l'approcha des fenêtres. Ce fut alors qu'il dit avec un sourire charmant : « Ce cher docteur Formey a eu bien peur de me déformer. » Il donna quelques ordres relatifs à la propreté de sa personne ainsi qu'à celle de son appartement, ensuite il demanda Donadei. Mais lorsque cet ami vint, Rivarol le méconnut. De cet instant, l'usage de sa raison lui fut à jamais ravi. Le reste du jour se passa dans un état de délire qui se prolongea durant la nuit. Dès les premiers signes d'égarement, les clefs du bureau et celles de l'armoire furent remises à deux hommes recommandables par leur rang et plus encore par leur mérite personnel.

Le samedi matin, le malade tomba dans un affaissement qui ne lui permettait plus que de respirer avec peine. Ses yeux étaient fermés ou bien hagards s'ils s'ouvraient. Une sueur abondante ne discontinuait pas. Les docteurs Brorun et Hoem, hommes fort célèbres, joignirent leurs lumières à celle de Formey, mais sans aucun succès. On fit sur les trois heures appeler le curé, qui lui fit des exhortations et l'administra. Ce prêtre dit sur les quatre heures : « Donadei, quittez votre position, car vous ne tenez dans vos bras qu'un cadavre. »

Cette mort, arrivée le 11 avril 1801, produisit une grande sensation. L'illustre Ancillon, arrivé quelques minutes après dans sa chambre, s'écria de l'accent le plus douloureux : « Quel génie nous venons de perdre ! »

La société qui se rassemblait chez la princesse Dolgorouska fit prendre son plâtre pour faire exécuter son buste en marbre.

Donadei et Dam. remplirent les fonctions d'exécuteurs testamentaires : le scellé fut posé sur tous les effets.

On s'empressa de lui rendre avec décence les derniers devoirs. Sa pompe funèbre offrit un spectacle touchant. La douleur était peinte sur tous les visages ; l'on voyait que les étrangers aussi bien que les Français sentaient que nous venions de faire une perte irréparable.

Rivarol a laissé d'immenses matériaux pour son Dictionnaire, mais je les crois informes. Il écrivait beaucoup de notes marginales au Dictionnaire de l'Académie.

Son ouvrage sur la politique contre la souveraineté du peuple est achevé.

Son Traité de grammaire aurait bientôt paru. Son bel ouvrage sur l'Intelligence humaine est corrigé, augmenté. La seconde édition, prête à paraître, ajoutera beaucoup à sa réputation. Les pièces fugitives sont en grand nombre. La Bible fut renvoyée trois jours après la mort.

Rivarol n'aura pas en vain compté sur la postérité ; elle recueillera maternellement cet enfant prodigue de l'esprit français, qui en a si brillamment et si heureusement défendu le mérite et étendu le prestige. Rivarol n'a point laissé d'œuvres complètes et achevées. Sans cesse arraché à lui-même, il a sacrifié tantôt à la frivolité, tantôt à la

fidélité, tantôt à la nécessité les heures sacrées de l'inspiration. Il a perpétuellement manqué les occasions de devenir un grand homme. Il ne fut que célèbre ; si fragile qu'elle soit, sa gloire lui survivra. Il a laissé, quoi qu'on en dise, plus que des promesses et a fait plus que montrer ses forces : il a rendu d'immenses services à la suprématie et à l'universalité de la langue française et de l'esprit français, et il a ainsi associé son nom à tous leurs triomphes.

M. DE LESCURE.

LA CONFESSION DE MADELEINE

DEUXIÈME ARTICLE ¹

- D'rum prüfe, wer sich ewig bindet,
- Ob sich daz Herz zum Herzen findet :
- Der Wahn ist kurz, die Reu'ist lang. »

SCHILLER.

II

Notre existence, pendant les premières années de mon mariage, fut des plus uniformes. Un jour poussait l'autre, et les jours se ressemblaient. Dans la maison, ma tante s'occupait de tout et le moindre tracas m'était épargné. Combien j'eusse aimé cette vie en d'autres circonstances ! Mon mari se sentait heureux d'être chez lui, heureux d'y rentrer ; il me disait sans cesse, avec un viasge reconnaissant, qu'il ne lui restait plus rien à souhaiter. C'était un problème pour moi qu'il ne souffrit nulle fatigue de cette vie que ne remplissait aucun des grands intérêts de l'humanité. Il m'avait toujours semblé qu'un homme, s'il ne s'employait aux affaires, à la science, aux arts, à quelque fonction de la vie publique, devait périr d'ennui, et voir son esprit décroître, son activité et son caractère se perdre en s'éparpillant dans les minuties. Mais Gaston s'entendait à mettre dans les

¹ Voir la *Revue germanique* du 1^{er} octobre 1862.

moindres affaires un zèle que d'autres réussissent à peine à déployer dans les plus grandes. Il se plaignait souvent que la journée fût trop courte. Ce qui le caractérisait avant tout, c'était l'absence d'ambition. Je le vis plus frappé de la mort de son meilleur chien de chasse que des événements de Février, dont la brusque nouvelle éclata comme le tonnerre dans notre retraite.

Cette existence unie, que moi aussi j'avais rêvée, elle m'enveloppait comme un suaire. Les heures, les semaines et les mois qu'il ne sentait pas glisser, elles tombaient sur moi, sans bruit, comme le sable du désert qui lentement ensevelit le voyageur. A mesure que le temps s'écoulait, j'envisageais avec plus de tristesse la destinée qui m'était faite; car le temps m'emportait toujours plus loin de l'espérance. Et ma plus grande étude consistait à cacher ces sentiments à ma tante et à mon mari. C'était aussi ma plus grande peine. J'ai l'horreur du mensonge, et tout, jusqu'à mon silence, était devenu mensonge. Il y a des femmes coupables qui passent leur vie à feindre l'amour pour celui qu'elles trahissent. Je n'étais pas coupable, et pourtant j'étais réduite à tromper mon mari. Je savais qu'il recevrait un coup mortel si jamais il pénétrait jusque dans ma pensée. J'étais obligée de réserver ma vie, en lui laissant croire que je la lui donnais; de garder mon âme, quand il pensait que tout était en commun et que nous parlions tout. On n'imaginera jamais pareil supplice pour une honnête femme; une lutte qui soit plus propre à user ses forces et le courage de vivre. Ce supplice, je le ressentais plus qu'une autre peut-être, à cause de l'isolement moral où s'était écoulée la plus grande partie de ma jeunesse, et qui m'avait rendue singulièrement apte à réfléchir sur moi-même. J'étais tombée de bonne heure dans ce travers de rester attentive à mes impressions, prompte à suivre avec une perspicacité malade les moindres pulsations de la vie intérieure. Il en était résulté que celle-ci avait pris le dessus, et que le corps obéissait aux mouvements de ma sensibilité surexcitée. Une existence communicative m'eût sans doute guérie et ramenée à l'équilibre. Au lieu de cela, ma santé fléchissait; elle devenait inégale, et je commençais à craindre de ressembler bientôt à ces femmes nerveuses qui, sans motif apparent, subissent des crises qu'elles détestent et défient autour d'elles les conjectures de la science et les soins de l'amitié. Pressentant les approches d'un mal que j'avais condamné chez d'autres comme une vaine comédie, je me mis au jardinage et cultivai moi-même mes fleurs; je fis de longues promenades à pied dans la campagne, d'où je remportais une

salutaire fatigue ; enfin, pour m'arracher davantage à moi-même, je suppliai ma tante, qui crut satisfaire un caprice, de me laisser vaquer à sa place aux soins du ménage. La plus rude contrainte que je m'imposai, fut celle des visites en ville. En même temps, je m'attachai à suivre de mes propres yeux le sort de quelques pauvres familles, que je m'étais bornée jusqu'alors à soulager par l'intermédiaire d'une société de patronage. La contemplation directe de la misère me navrait ; cependant, au sortir de ces tristes demeures habitées par le dénûment, le froid et la faim, je ne pouvais m'empêcher de comparer aux détresses du corps cette misère de l'âme, cette faim inassouvie du cœur et de l'esprit qui me dévorait.

Je m'aperçus, hélas ! qu'au lieu d'agir, je ne réussissais en réalité qu'à m'agiter. Au bout de la journée, je tombais dans un état d'alanguissement insurmontable. Le sommeil était alors mon unique refuge, et la prière. Mais ne fallait-il pas se réveiller, reprendre chaque matin le joug insupportable de ma propre pensée ? A mes yeux qui se rouvraient, tout semblait morne, flétri, décoloré. Que signifiait tout ce qui se passait autour de moi ? A quoi pouvais-je servir encore ? J'étais morte, j'étais inutile. Mainte femme plus modeste dans ses vœux eût été heureuse avec Gaston ; moi, j'égarais, je perdais ma vie auprès de lui, sans réussir à augmenter la sienne.

On commençait cependant à s'inquiéter de me voir si étrange, si abattue, aussi visiblement changée alors qu'autour de moi rien n'avait changé. J'inventai des migraines. Gaston fit un jour la réflexion que je négligeais mes fleurs et mon piano. Je me remis au piano et je soignai de nouveau mes fleurs. La volonté était encore debout et me portait. C'est la seule chose qui se fortifiait en moi ; tandis que je sentais tout le reste s'étioler, dépérir, s'effeuiller dans le vide. Mon cœur se jonchait de débris, comme la terre en automne. Et j'avais à peine vingt-cinq ans. La torpeur qui s'emparait souvent de mes idées, assoupissait seule l'intolérable sentiment de ma blessure. Je voyais bien que depuis quelque temps j'étais surveillée ; les conciliabules secrets se multipliaient entre ma tante et mon mari. Le médecin, un vieil ami de la maison, venait plus souvent nous demander à dîner, et je pâlisais quand je sentais reposer sur moi son regard attentif. Deux ou trois fois, sans affectation, et comme en passant, il m'interrogea sur ma santé. Je balbutiai et parlai de mes nerfs... Ce me fut insupportable d'avoir à passer pour une femme à vapeurs. Il me recommanda de me lever matin, d'aller à l'air, en ville, de voir du monde. Quelques jours après, je l'aperçus dans le jardin, en grande

conférence avec mon mari. J'eus un frisson, et le soir, me trouvant seule avec Gaston, je n'osai lever les yeux. Pour la première fois, il semblait embarrassé lui-même. Évidemment, il avait quelque chose à me dire et ne savait comment s'y prendre. Il tenta plusieurs voies ; tout à coup, à travers le vague de ses propos, je compris qu'il me supposait triste de ne pouvoir, après trois années de mariage, caresser un enfant.

Il se trompait, je n'avais point souhaité d'être mère.

En outre du devoir de l'éducation, ce que dans ma pensée l'enfant devait apporter aux parents, c'était l'image de leur intimité ; ses traits, son caractère, toute sa présence devait leur dire : Vous êtes unis, c'est moi qui le proclame ; votre communauté, vous la continuerez en moi. Quand vous n'existerez plus, je dirai encore au monde le lien qui vous rattachait l'un à l'autre, je serai votre amour prolongé et vivant dans l'avenir. Ces sentiments, quoique mal définis, étaient assez forts pour élever en moi une protestation confuse, et pour me faire envisager comme une sorte de monstruosité la venue d'un enfant dans notre intérieur. Peut-être en cela mettais-je également l'exagération d'une âme exaltée par sa solitude. La plupart des femmes taxeraient de folie ces scrupules ; vous, ma chère Hortense, je sais que vous les comprendrez.

Je n'avais osé contredire à l'allusion de Gaston ; mon silence, et mon visage qui s'inclinait en rougissant sur ma broderie, durent le persuader qu'il avait deviné-juste. Je ne saurais dire combien il me fut pénible de ne pas le détromper. Le pouvais-je cependant ? Je n'osais me féliciter de sa méprise, et pourtant cela me rassurait de penser que cette idée qui leur était venue dérobait à leurs inquiétudes la cause véritable de ma tristesse.

Mais, soit châtement, soit pitié du ciel, vers cette époque se réalisa l'événement que je croyais devoir tant redouter. Gaston en fut comblé de joie ; autour de moi on fit fête d'avance à l'hôte inconnu qui s'acheminait vers la lumière terrestre. Moi-même, quand je sentis tressaillir cette vie dans ma vie, je n'entendis plus rien des voix qui m'avaient parlé contre lui ; d'autres voix maintenant plaidaient pour l'innocente créature qui, bravant mes douleurs, s'annonçait déjà par le renouvellement de tout mon être. Je faisais des projets, je saisisais l'avenir : j'écoutais comme une mélodie les rêves qui s'élevaient dans mon cœur. Une immense tendresse m'inclinait vers cet enfant qui s'avancait au-devant de moi. Avant de le voir, je le connaissais, je l'étreignais, je l'embrassais ; j'étais en lui autant qu'il était en moi ; j'augurais

son sourire, je devinais son regard, et toutes les épargnes d'affection lentement amassées, je les lui consacrais dès cet instant.

La Providence aime et protège les enfants par nous ; en même temps qu'elle fait monter dans le sein de la femme une source de vie, elle prépare dans son amour un asile à ceux qui autrement ne toucheraient que pour mourir le rivage terrestre. Cette inspiration maternelle, elle domina si vite mon existence, qu'en peu de jours elle en avait changé le diapason. Toutes mes pensées, délivrées du présent, suivirent sa direction, obéirent à sa domination. Et cette métamorphose, fut si prompte, qu'il me sembla que j'étais devenue tout à coup étrangère à moi-même.

Gaston, au comble du bonheur, trouva sous l'influence de cet événement des paroles qui me firent espérer encore une fois que je l'avais méconnu. On voit dans les natures les moins faites pour les sentiments profonds, les commotions de la douleur ou de la joie éveiller des mouvements inattendus. Cependant, elles reprennent bientôt leur repos ; Dieu seul, en les frappant d'un choc subit, a pu leur ravir une étincelle.

C'est au déclin de l'été que mon Paul vint au monde, et que son premier cri, comme un cri de détresse qui en appelait à mon cœur, inonda de larmes mon visage. Une émotion religieuse se mêla aux délices que me faisait éprouver cette présence tant désirée. Dans l'ivresse de sa paternité, mon mari ne se connaissait plus. C'était un fils ! Ma tante était en extase et voulait déjà qu'il ressemblât à sa mère. Je me rappelle jusqu'aux moindres traits de cette heure grave et suave tout à la fois. On me laissa seule, et le repos se fit autour de moi. Un repos délicieux. A travers les rideaux mal joints de la fenêtre je voyais la sérénité du ciel, et le balancement paisible des peupliers dont la cime montait jusqu'à mon regard. J'entends encore, dans la paix de cette soirée, le chant des oiseaux s'éteignant par degrés avec le jour. Un ineffable bien-être avait succédé dans tout mon corps aux orages de la délivrance. La joie qui remplissait la maison se faisait discrète autour de moi. Je ne pensais pas alors à toutes les malheureuses qui gisent sur des grabats, et ne voient autour d'elles que la misère et les hillons guettant leurs nouveau-nés. Dans le demi-sommeil qui visitait ma couche, de ravissantes visions s'offraient à ma pensée. Je rêvais pour cet enfant tout ce qu'on peut rêver : une âme enthousiaste pour la vérité, virile et forte pour tout ce qui fait l'homme bon, noble et grand. Il occuperait un rang distingué ; il ne quitterait pas la vie où il venait d'entrer sans avoir répandu quelque-une de ces rares semences d'où germe, sous les ronces de l'égoïsme, la part de Dieu en ce monde.

Et moi, j'y serai pour quelque chose, j'aurai mis de mon âme dans la sienne. Mon existence, que j'avais crue inutile, elle avait un but à présent; elle venait de s'illuminer tout à coup des saints reflets d'un devoir, le plus saint, le plus élevé, le plus durable de tous : l'éducation !

Tout ce que je sentais en moi de meilleur serait recueilli et je serais bénie dans ma volonté. De mon être, rien n'allait rester en dehors de cette tâche; je m'acquitterais envers Dieu, et cet enfant qu'il m'envoyait, je le lui rendrais un jour tel qu'il le voulait. Toute ma souffrance était venue de ce que je n'avais pu me perdre dans une autre vie. Il m'était accordé enfin de me dévouer tout entière.

L'amour maternel prit aussitôt en moi le caractère de la passion; mon cœur s'y précipita comme un torrent qui s'est frayé une issue.

Je vois aujourd'hui qu'il y avait dans cette ferveur quelque chose de faux et d'excessif, provenant de l'état anormal où je me trouvais au moment où elle éclata. L'avenir a séparé ce qui se confondait alors; il a pris soin de m'avertir que la femme ne peut se résumer dans l'amour maternel. Mais alors je n'aurais pu le croire, tant j'étais remplie de cet amour. La crainte ne me venait pas que l'avenir pouvait trahir ma foi. Douter de la vie de mon enfant, de sa destinée, m'eût semblé une offense au ciel. Je croyais sentir que Dieu était d'accord avec moi; je voyais ses desseins se découvrir tout à coup. S'il avait sevré mon cœur jusqu'ici, s'il l'avait retenu dans le besoin qu'il éprouvait de se donner, c'est qu'il n'avait pas voulu que la grande tâche à laquelle il le conviait maintenant trouvât ses forces dispersées. La pensée divine s'associe naturellement à tout ce que j'éprouve. En cette circonstance, plus que jamais, elle me pénétrait et nourrissait mon zèle.

Cependant la réalité n'abdique pas. Je dus me convaincre combien mon mari et moi, désireux l'un et l'autre du bonheur de ce fils, nous le considérions différemment. Il fut un miroir où se peignit plus clairement à mes yeux le divorce de nos caractères. Une véritable épouse aime son mari dans son enfant, elle aime son enfant dans son mari. Moi, je sentais que j'avais passé tout entière dans ce petit être, qu'il m'accaparaît, qu'il m'envahissait pour m'isoler encore davantage.

Il fit presque de moi une épouse infidèle.

Mais, chose bizarre, — et qui semblait une nouvelle hypocrisie du sort ! — ainsi que nos traits sur son visage, nos esprits s'étaient mêlés dans notre fils et fondus dans une indissoluble union. J'observais ce miracle avec une croissante surprise, à mesure que Paul en grandis-

sant me laissait deviner les premiers contours d'une âme qui s'ébauchait. Cependant, il y avait là quelque chose de bienfaisant, un signe où je me plaisais à voir une promesse. C'est qu'en effet la résignation devait mûrir sous le regard de notre enfant.

La naissance de Paul avait rempli la maison en même temps que mon existence. Je ne voulais pas être mère à demi, et mon ardeur se dépensait avec prodigalité dans les soins qui répondent aux exigences des premières années. On peut tout exagérer, même le devoir maternel. Je voyais bien que mon mari secouait parfois la tête, et qu'il comptait bien que cette fièvre aurait son temps. Il était envers moi d'une patience que rien n'altérerait. Notre petit public jugeait que nous vivions en d'excellents rapports, et cela n'était que strictement vrai. Le profond dissentiment qui nous séparait, ignoré de mon mari, l'était aussi de tous ceux qui pénétraient dans notre intérieur. On nous citait en exemple. Gaston, d'ailleurs, ne cessait de proclamer qu'il était le plus heureux des hommes, et c'était devenu un besoin chez lui de le faire savoir à tout le monde. Le dernier vœu qu'il pouvait former était rempli, le sort paraissait le défier de rien souhaiter de plus. Ce n'était pas un esprit ombrageux, et cette circonstance, que jusqu'à ce jour la fortune l'avait mené par la main, lui donnait l'inaltérable confiance qui est si nécessaire pour goûter sans mélange les dons du présent. La placidité du sort à son égard se réfléchissait dans ses manières; elle le disposait encore davantage à l'optimisme, lui qui déjà s'y trouvait naturellement enclin. Il semblait aussi que cette rencontre fût légitime entre sa destinée et son humeur. Qu'est-ce que l'infortune eût pu lui vouloir? Il avait le fanatisme des habitudes; les habitudes sont des berceuses. Chateaubriand disait que s'il avait à recommencer la vie, c'est auprès d'elles qu'il chercherait le bonheur. Chez Gaston, moins ravagé, le bonheur lui-même était une habitude.

Mon mari avait coutume d'aller tous les jours au cercle.

Le soir, il rapportait les nouvelles, dont ma tante était fort curieuse. Assez souvent, à causer ensemble sur ce chapitre, ils prolongeaient la veillée, et moi je m'esquivais auprès de mon fils, pour m'asseoir à côté de son lit et respirer la paix de son innocent sommeil. J'avais fureté la bibliothèque pour y trouver des ouvrages qui eussent trait au grand intérêt dont mon existence était remplie. C'est l'*Emile* de Rousseau que je tirai d'abord de la poussière des rayons. Avec quelle émotion j'ai dévoré ce livre célèbre! La pratique de l'enfance m'a montré depuis, combien, sous les accents d'une protestation éloquente, le sophisme et l'utopie s'y mêlent à la vérité. Mais j'étais flattée de l'im-

portance que Rousseau donne à la maternité, et je m'indignais avec lui, je partageais sa révolte contre ces mères impies qui, pour de frivoles dissipations, abandonnent au hasard de soins mercenaires le dépôt qu'elles reçurent des mains de Dieu.

J'avais aussi entendu parler de Pestalozzi. Je finis par me procurer un volume de ce véritable apôtre de l'enfance; et c'était le *Livre des mères*. En cette occasion, ma connaissance de la langue allemande me parut la plus heureuse fortune. Les idées de Pestalozzi peuvent se refuser en plus d'un sens à l'application; leur esprit, leur souffle est la vérité; car elles nous enseignent avec amour l'amour de l'enfance. Pauvres chers petits êtres qui venez à nous dans la sécurité de votre ignorance, sans nul soupçon des pièges de la vie, comment pourrions-nous ne pas vous recueillir avec compassion, vous prendre par la main, soutenir et diriger vos premiers pas! Vos yeux ne connaissent ni la douleur, ni la mort, ni la trahison des hommes et du sort; mais cette paix de vos yeux et cette confiance de votre âme, nous le savons trop, elles seront troublées. Comment donc pourrions-nous vous aimer sans vous plaindre, vous plaindre sans vous aimer! Si nous chérissons votre innocence, c'est qu'elle renferme tout ce que nous avons perdu; si nous la contemplons parfois avec un triste sourire, c'est que notre expérience vous a devancés, et qu'elle prévoit tous ces écueils qui attendent votre sécurité et votre joie. Oui, c'est un sentiment de commisération en même temps que d'amour que vous nous inspirez. Dans ce sentiment se rencontrent Pestalozzi et Vincent de Paul. Tous les deux ils se sont abaissés vers l'enfance pour la prendre dans leurs bras, pour la réchauffer et l'élever sur leur cœur vibrant de toutes les saintes émotions de la charité et de la justice. Mais leur maître en compassion, notre maître à tous, n'est-ce pas celui qui de sa voix amie appelait à lui les petits enfants?

Pestalozzi a voulu, au risque de s'ensanglanter les mains, tirer cette rose de l'enfance des chardons du pédantisme, dégager la semence divine des ronces de la routine; il a voulu que l'enfance fût respectée dans l'enfant. Voilà ce qu'il a prêché avec ardeur, et jamais cette flamme qui le consumait ne s'éteindra tant qu'il y aura des femmes, tant qu'il y aura des mères. Elle éclaire son tombeau du rayon de l'immortalité. C'est à de pareils cœurs que s'allume d'âge en âge le zèle impérissable de la pitié. Voilà l'école véritable de Jésus-Christ, l'école de la compassion. Apôtres de l'enfance, vous qui êtes en ce monde d'égoïsme les représentants de la tendresse, quelle mère, quelle femme ne vous bénirait pas! Malheur à celle qui froidement contem-

plerait vos efforts, dussent-ils rester éternellement stériles. A vous la grandeur de la miséricorde, la grandeur sans gloire, de toutes la plus sublime. Les hommes ne s'arrêtent guère près de vos œuvres et de vos tombeaux ; vous vous êtes abaissés vers les humbles et vers les petits ; devenus des hommes, les petits et les humbles ne vous connaîtront plus ; ils n'auront pas le loisir de vous chercher dans leur course vers la puissance, vers le succès, vers la renommée. Mais s'ils vont, oublieux, pleins d'indifférence et même de dédain, se prosterner devant les autels des vaines ambitions, vous trouverez dans la reconnaissance maternelle un monument digne de votre vie.

Je n'eusse osé dire à mon mari que je lisais des traités d'éducation. Il en résulta que je me réjouissais des heures où j'étais laissée à moi-même, et que parfois son retour me semblait prématuré.

Gaston semblait d'ailleurs vouloir m'abandonner absolument les premières années de notre fils. Il se réservait, disait-il, d'intervenir plus tard, et déjà il parlait du collège. Ce mot me donna le frisson. Je n'aurais pas eu cela à redouter pour une fille. La pensée qu'un jour cet enfant m'échapperait, vint dès lors empoisonner ma joie, m'ébranler dans le sentiment de ma mission. Cette âme, dont il m'était donné de suivre l'éclosion, elle passerait en d'autres mains, en des mains étrangères, insouciantes et brutales. La séparation ! N'eût-il pas mieux valu ne pas connaître l'enfant qui me serait ravi un jour, — et sitôt ! Car il faut marcher vite dans notre siècle enfiévré, et les pères aiment à voir leur fils *faire leur chemin* : ils se mirent dans leurs succès. Certes il est bon que les fils, avant de s'engager dans la société, quittent l'ombre du toit paternel ; c'est à la vie active qu'ils sont destinés, à la lutte au dehors. Il faut qu'ils s'y préparent et que leur éducation réponde à cette exigence. Je comprenais cette nécessité et j'y étais soumise d'avance. Mais le collège ! c'était mon effroi. Instinctivement j'en avais horreur pour mon fils, alors que mon mari ne voyait rien au delà. Sur ce point j'augurais qu'il serait inflexible. « C'est là seulement qu'on fait ses classes, me disait-il, et qu'on apprend à vivre avec les autres, à connaître les hommes. » Tout le monde autour de nous pensait comme lui. Il est possible qu'il eût raison, je n'en tremblais pas moins en songeant à cet avenir.

Je rêvais pour Paul, quand l'heure serait venue, l'espace, les champs et leur force vivifiante, accompagnant des études qui sans fièvre alimenteraient son esprit au lieu de l'épuiser ; un guide discret, plus attentif à l'intéresser au travail qu'à le lui imposer, le gagnant à la science par l'attrait même de la vérité, et non par les impulsions mal-

saines de la crainte ou de la vanité. A côté des exercices de l'intelligence, j'imaginai les libres et salutaires exercices du corps, la vie commune, mais non encombrée : une famille agrandie qui, sans le trop éloigner de moi, l'acheminerait doucement vers la société. Je concevais, pour le lui confier, un homme plein d'un véritable zèle pour toutes les belles œuvres de l'histoire ou de la nature, de respect pour la dignité humaine ; implacable au mensonge et à l'hypocrisie, qui saurait affermir son esprit en l'élevant, développer la virile loyauté du caractère, conserver pur et vaillant un cœur d'élite. Au lieu de cela, je voyais se dresser les murailles du collège, où sous la règle uniforme s'entassaient pêle-mêle les corps et les âmes privés d'air ; où l'on foule, comme pour une même vengeance, les natures et les intelligences les plus différentes. Que me rendrait-on de mon enfant au bout de tout cela ?

Cette inquiétude avait suffi pour assombrir de nouveau mon horizon.

Ton fils, pensais-je, fut à toi quand tu le portais dans ton sein, il était à toi encore quand tu le nourrissais de ton lait ; mais il t'échappera, et tu peux voir d'avance le jour où tu devras renoncer à le suivre. En pénétrant plus avant, cette affliction qui dévorait l'avenir, me porta jusqu'aux plus détestables pensées. Parfois, en contemplant ce petit être qui grandissait, je songeais à l'emporter dans mes bras au fond de quelque impénétrable refuge. La maternité s'irritait, elle grondait dans mon sein. Je ne pouvais maîtriser quelque chose de sourd et de mauvais qui, à certains moments, s'insurgeait en moi. Après avoir béni le ciel, j'en vins presque à l'accuser. Je ne pouvais plus prier pour mon fils ; j'aurais pu le voir mort, je crois, sans pleurer en lui autre chose que le présent. Mais ce dont j'étais sûre, c'est que, lui mort, je mourrais aussi. Obéissant à cette douloureuse impression, peu s'en fallut que dans mon mari je ne visse encore le ravisseur de ces rêves que j'avais formés près du berceau de mon enfant.

Je rôdais inquiète, troublée autour de Gaston, lorsqu'il prenait Paul sur ses genoux, qu'il le dévorait de ses baisers ; ou que, le tenant par la main, il le conduisait à travers le parc, écoutant son babil et recevant ses caresses. Comme l'ardent rayon qui boit la goutte de rosée, mon âme eût voulu aspirer en elle cette perle suspendue aux épines de mon chemin. J'étais obsédée par ces pensées qui ne m'inspiraient que du mépris pour moi-même, et que cependant je ne pouvais chasser. Mon mari redoublait de douceur, sans comprendre ce nouveau changement qu'il remarquait dans mes allures. Je ne sais comment il a pu se faire que je lui en voulusse d'être si bon, et d'enlever ainsi toute

excuse à ma folie. Je poussai, en certains moments, le vertige jusqu'à désirer qu'il devint coupable envers moi, pour que je pusse me redresser et m'indigner. Tant de patience et d'aménité m'irritait contre moi-même et je sentais comme un besoin de me briser contre quelque obstacle.

Un jour je m'enfermai avec mon fils dans un pavillon qui touchait à la maison. Un rien, une parole où j'avais cru sentir le blâme, m'avait portée jusque-là. Cette conduite, absolument inexplicable à tout le monde, navra Gaston. Couverte de confusion, j'allai quelques instants après me jeter dans ses bras. Il me serra sur son cœur, il pleurait ; Paul, qui avait alors près de quatre ans, éclata en sanglots et se mit à nous embrasser tour à tour avec une effusion indicible. J'étais tellement bouleversée, que je fus sur le point de tout avouer à mon mari. Un mot de lui m'arrêta. Comme je balbutiais des excuses et qu'il voyait mon embarras : « Allons, me dit-il, ma chère petite, ne te tourmente pas de si peu. Cela arrive à toutes les femmes ; tu n'y es pour rien : ce sont les nerfs. Tu te fatigues vraiment trop à soigner Paul. Promets-moi que tu te ménageras. Tu vois, il a une santé superbe, on peut compter sur lui ! Pense un peu à toi, Madeleine, tu es tout dévouement. C'est une exagération, et l'exagération se paye. » — Ma tante, qui arrivait, se jeta à mon cou et parla dans le même sens.

Le lendemain, ils avaient tout oublié ; moi je me souvins toujours, pour ne jamais me pardonner, de cette scène détestable où je ne réussissais pas le lendemain à me reconnaître moi-même.

Dans la situation d'esprit où je me trouvais, rien ne pouvait m'être plus importun que les relations de société. Recevoir du monde, rendre des visites, c'était pour moi un cauchemar, et je dissimulais mal mon ennui. Comment toujours faire bon visage à des indifférents ? Comment ne pas les blesser en ne témoignant aucun intérêt pour toutes les choses puériles dont est faite la trame de la vie mondaine ? Et pourtant, je ne pouvais m'exclure tout à fait d'un monde qui ne vous pardonne pas de le dédaigner. Jusqu'à ce jour j'avais pu échapper aux propos. Notre existence, qui était une demi-retraite, ne m'avait mise en contact qu'avec un petit nombre de personnes. J'en avais pris à mon aise et à mes heures. Mais la conspiration de ma tante et de mon mari, qui voulaient me distraire malgré que j'en eusse, menaçait à présent d'introduire dans notre tranquille demeure la ville entière. Je ne pouvais me récuser sur la fatigue des réceptions, qui m'était épargnée, encore moins écarter les dîners, les fêtes que l'on n'était pas censé donner pour moi, et qui, en apparence,

ne regardaient que ma tante, chez laquelle nous vivions. Je fis de mon mieux pour ne point donner à jaser, et je m'étudiai à être comme tout le monde, à ne pas offrir d'énigmes dans ma personne à la curiosité oisive. Je m'effaçais autant qu'il m'était possible derrière la banalité des formules que se prodiguent entre elles les personnes de bon ton. Ce monde-là n'est pas méchant, il n'est que désœuvré. Sa malignité vient de son ennui et du vide qui l'environne. C'est pourquoi elle hante les femmes plus que les hommes. Il faut que cette petite société vive, qu'elle s'alimente de caquets. Elle n'est pas médisante de parti pris, mais par une conséquence inévitable de ses frivoles loisirs. Dire du bien des gens est trop vite fait, et c'est une pratique bien fade pour se désennuyer. Il s'agit de remplir les journées ; il faut donner à chaque heure, si elle ne doit vous dévorer, quelque nouvelle à ronger. On s'en prend au prochain tout naturellement ; on devient malveillant, on devient même perfide sans y songer, par une sorte de légitime défense contre l'ennui. Pris isolément, ceux qui composent *le monde* sont en général des natures médiocres, sans fiel, sans grands vices comme sans grandes vertus. Mais, pour payer son tribut, le plus inoffensif détruira d'un mot une réputation, immolera peut-être le repos d'un ami avec une plaisanterie qui va égayer les salons pendant un temps ; et cela sans qu'il se regarde comme responsable d'une lâcheté. *On dit, on pense...* Avec cette locution qui n'engage personne, chacun se met à l'aise ; et puis, quand le coup est porté, quand une parole lancée a fait son chemin et qu'elle a frappé comme le dard empoisonné qui ne peut revenir sur lui-même, chacun de déplorer, de s'indigner, de plaindre la victime : d'accuser surtout la méchanceté du monde, sans songer qu'il a lui-même, sinon en cette occasion, du moins en cent autres, par habitude, insouciance, vanité ou sottise, contribué à faire circuler tel bruit inepte et calomnieux qui est devenu le chagrin d'un honnête homme, le malheur d'une femme, parfois le désespoir de toute une famille.

Des fortes passions, le monde se gare comme de l'incendie, comme du torrent ou des commotions du sol. Elles bouleverseraient sa frêle existence que soutiennent la dissipation et l'artifice. Ce petit monde qui s'intitule le grand, est à première vue un miroir qui vous séduit, parce que la société et l'homme ont l'air de s'y peindre sous un aspect conciliant, sans contraste et sans dissonance. Mais sous cette image on découvre insensiblement tout ce qui se cache de transactions honteuses, de concessions faites à l'envie, de futiles et mesquines préoccupations qui stérilisent, en les abaissant, le cœur et l'intelligence. Les âmes

vides gagnent à le fréquenter, à vivre en lui, car elles vivent de lui et s'emplissent de ses frivolités.

Parmi les personnes que nous recevions, il en était sans doute que j'eusse aimé à voir avec quelque assiduité. Bien des fois, les distinguant dans le nombre, je me disais qu'il y avait là de quoi former un cercle d'amis, un groupe choisi, qui joindrait les ressources de la culture et de l'amitié aux élégances de la vie. Je crois qu'il m'eût été doux d'attirer et d'unir ces rares personnes qui, trop disséminées et se rencontrant dans un échange fortuit, réussisaient mal à se communiquer les qualités qu'elles laissaient entrevoir.

Ce dessein qui passait devant moi, et que d'autres ont pu réaliser, je comprenais trop bien qu'il appartenait à la nature féminine, pour qu'il ne vint pas m'apporter un nouveau renoncement. Jugerez-vous, chère amie, qu'il m'eût été possible, malgré tout, de le réaliser ? Mais comment unir les autres quand on vit en désunion avec soi-même ? On ne les attire à soi qu'en se donnant. Cela m'était interdit ; je ne pouvais appartenir à personne, étant à mon chagrin ; je ne pouvais partager avec personne, car il m'eût fallu trahir le secret qui était le fond de ma vie. Condamnée à me taire vis-à-vis de mon mari, m'étudiant déjà à la réserve vis-à-vis de mon fils qui grandissait, et dont l'ombre de ma douleur eût pu attrister l'enfance ; comment aurais-je pu me mêler avec sympathie, avec sincérité au monde qui se pressait autour de nous ? L'isolement était le commencement et la fin de ma destinée.

Mais cet isolement pesait d'un poids plus lourd encore, depuis que, pour ne point sembler bizarre et tourner vers moi de malignes interprétations, je m'étais vue contrainte de me mêler davantage à la société.

L'hiver s'était écoulé dans le bruit. J'étais brisée, mais ma peine reverdissait sans cesse, arrosée des larmes intérieures. Le dixième anniversaire de notre mariage s'avancait avec le printemps. Paul était entré dans sa septième année ; il croissait en intelligence, en beauté, en force gracieuse et souriante. Le mois d'avril, messenger des beaux jours, gonflait de sève les bourgeons qui allaient s'ouvrir. Mais que signifiait pour moi le réveil de la nature ? Que voulaient à ce cœur qui ne pouvait fleurir tous ces enchantements ? Le soleil est le roi de cette fête du printemps. Chacun de ses regards suscite la vie ; avec ses baisers il rappelle de sa léthargie la nature qui dormait, et qui semblait morte pour toujours dans son lit de frimas. C'est l'image de

l'amour et de la résurrection. L'air a des tendresses qui réchauffent doucement les germes ensevelis, les invitent à l'effusion, délient partout les eaux, le sol, et le ciel lui-même, de leur longue captivité dans les bras de l'hiver. Tout s'anime de ces souffles, de ces rayons et de ces caresses; la terre émue, respire, verdit, répond avec profusion à tant d'appels charmants, elle boit les pluies plus douces qui arrosent les sillons. Les plantes, les insectes, les oiseaux, accourent sous l'œil de Dieu, qui voit fourmiller et palpiter sa création. Mais il y a aussi dans le printemps une grande tristesse cachée, une mélancolie que j'ai toujours vaguement ressentie, même enfant, au milieu de sa lumière, de ses parfums, de son éclatante fraîcheur. La nature qui se pare et nous enivre, elle est indifférente à nos chagrins. Elle a ses voies, nous avons les nôtres. Elle est sûre de renaître; le sommes-nous? Le printemps est une illusion dans nos âmes: il ne se soucie pas de nos misères, il n'est bienfaisant qu'à ceux qui peuvent aimer. Mais les cœurs sans racines, qu'aucun sol ne nourrit, que nul rayon n'atteint, ceux-là, il les accable de ses richesses, et son triomphe est leur confusion. Pourquoi chantes-tu, rossignol? Il y a une plainte dans ton chant. Est-ce pour tant de semences condamnées à périr au sein de l'abondance, faute de chaleur et d'espace, que tu exhalas dans la nuit qui semble t'écouter tes soupirs mélodieux? Ou bien es-tu le mélancolique prophète de l'automne, et de la corruption déjà cachée dans tout ce qui s'éveille et s'épanouit? Oh! alors, je te comprends: tu as le secret du printemps et tu es digne de le chanter. Mais songes-tu de même à toutes les vies qui ne réussissent pas à s'épanouir, ne fût-ce que durant une heure; à tout ce qui reste sans fleur et sans fruit en ce monde; à tout ce qui, au sein de la jeunesse qui ramène avec chaque génération le printemps de l'humanité, est condamné à se dessécher, à s'amoindrir, à lutter pour n'être pas!

Voilà ce que m'apportait cette renaissance de la nature autour de moi, un sentiment de mort et de solitude. Et pourtant, je ne pouvais empêcher qu'un irrésistible élan cherchât, du plus profond de mon être, à rejoindre cette exubérance du dehors; dans les regrets que je ne pouvais chasser s'insinuait un je ne sais quoi, un trouble, un vague frémissement, un vertige qui me transportait dans le pays des rêves. C'était sans doute que mon cœur, excité par toute cette vie, se tendait vers cet autre soleil, vers ce foyer invisible qui nous verse l'existence avec l'amour.

Le printemps qui m'environnait, je ne pouvais le fuir; il s'insinuait

dans mes veines, il tirait des songes presque coupables de ma tristesse. Dans mon sommeil flottaient des fantômes, des rêves obstinés qui chaque nuit, revenaient. Durant le jour, leur souvenir à la fois délicieux et importun me suivait. J'étais toute vibrante de je ne sais quelles émotions. Quand j'avais passé une heure au pied du chêne, près de l'étang, ou bien sur la terrasse, bercée dans une méditation confuse, je me levais subitement, rappelée à moi-même par quelque circonstance vulgaire, comme une somnambule, la tête et le corps alanguis. C'était une nonchalance songeuse qui n'était pas sans charmes, et que je ne réussissais pas à détester assez pour m'en affranchir. Je ne me retrouvais plus qu'avec peine dans les habitudes de la maison, dans le cercle des choses quotidiennes. Quelque énergique appel m'eût rendue à moi-même, en excitant le ressort d'une volonté détendue ; mais tout était sourire, paix et contentement à l'entour de moi. Nous sommes naturellement disposées à imaginer sous nos agitations vagues quelque secret rapport avec l'avenir, et l'inquiétude qui en résulte revêt aisément la forme du pressentiment. Il me semblait donc aussi qu'une chose redoutable s'approchait de moi. J'étais anxieuse. Troublée à l'aspect de mon fils, je scrutais les grands yeux limpides qu'il attachait sur moi, comme s'il m'eût été possible d'y lire les secrets du lendemain. Ces yeux pourraient s'éteindre, se fermer tout à coup. A cette idée qui naguère était si loin de moi, je sentais mon cœur suspendre ses battements, la vie refluer, mon sang se glacer. Et c'est dans cette sinistre image que ma rêverie finit par se perdre. Je ne comprends pas comment tant d'appréhension succédait à tant de sécurité. Mais toutes les mères ne marchent-elles point sur l'abîme ? C'était peut-être que je me sentais moins digne d'être mère. J'avais conscience de pensées étrangères à celles qui étaient nées avec mon fils, et qui, jusqu'à cette heure, n'avaient cessé de grandir avec lui. Rien ne justifiait cette métamorphose, rien du moins des choses que je pouvais discerner. Et cependant j'en vins à éprouver, sans motif, de subites terreurs. Dans les cloches j'entendais un lugubre appel ; quand je regardais le ciel bleu, je voyais s'étendre sur lui un voile de deuil, l'espace immobile me semblait cacher des embûches dans son azur. Le bruit de l'oiseau sous la feuillée me faisait tressaillir. Paul vint un jour avec de grands cris de joie m'apporter un nid qu'il avait trouvé sous un buisson. La couvée y était, chaude et frissonnante. Je tremblai qu'il ne fût puni de ce sacrilège, et je me hâtai de reporter le nid à la place qu'il me désigna. C'est tout au bord de l'étang qu'il l'avait découvert. Je frémis du

danger qu'en mon absence l'enfant avait couru. Mais lorsqu'en ce moment il se pencha sur l'eau et se récria sur la netteté de son image, je m'élançai et l'entraînai dans mes bras vers la maison...

Sur le seuil, je vis mon mari debout, causant avec un étranger. Il vint à moi et me présenta M. Julien Walther, un ancien camarade de classe. Ils ne s'étaient plus vus depuis dix ans. Gaston m'apprit, quand notre hôte se fut retiré, que c'était un jeune homme plein de mérite, sans la moindre fortune; qu'une position de précepteur lui avait été offerte, à Dijon, mais que, sur des informations définitives, il s'était décidé à ne point accepter.

Le lendemain, Gaston avait l'air radieux. « Tu ne sais pas, me dit-il, quelle excellente idée m'est venue cette nuit? — Il faut que Julien reste avec nous, qu'il soit le précepteur de notre fils; c'est une bonne fortune que nous ne devons pas laisser échapper — et c'est aussi un service que nous rendrons au plus honnête homme que je connaisse. Jamais occasion pareille ne s'offrira, et ce sera le moyen de garder Paul quelques années de plus auprès de nous. Tu n'en seras pas fâchée non plus, je présume! Voyons, qu'en penses-tu? »

A cette proposition, je fus assaillie comme d'une tourmente de sentiments contraires; la mère disait oui; la femme, l'épouse disait non. Mon mari cherchait à interpréter une hésitation qu'il n'avait pas prévue.

— Sois tranquille, poursuivit-il, rien de moins gênant que ce brave garçon : c'est la délicatesse même. Autrefois, il était d'une extrême timidité, et même il a eu beaucoup à souffrir de nos espiègleries. Il a la pudeur d'une jeune fille, avec une fermeté, un courage que rien ne peut briser; avec tout cela un cœur d'or. Paul va l'adorer dès le premier jour. Allons! c'est convenu, dit-il en se frottant les mains; je vais le trouver de ce pas, il faut qu'il accepte.

— Demeurera-t-il ici? me hasardai-je à demander, réprimant l'émotion involontaire dont j'étais agitée.

— Eh, sans doute! il ne peut quitter son élève. Mais, encore une fois, tu n'as pas à craindre qu'il devienne embarrassant; il ne se tiendra que trop à l'écart.

Ma tante développa abondamment tous les avantages de ce projet. J'eusse repoussé bien loin, la veille, l'idée de partager mon fils avec un étranger; mais par un sentiment que je n'ai pas assez redouté, il me sembla que je n'avais pas devant moi un étranger, et qu'il ne m'en coûterait pas de voir notre hôte de la veille pénétrer dans l'affection de ce que j'avais de plus cher au monde. Quand je sus que M. Walther accep-

taut, je fus inquiète d'en ressentir de la joie; je crois que je me repentis. Combien notre cœur nous échappe à nous-même! Depuis mon mariage, j'avais vu bien des hommes, bien des visages; je n'en avais remarqué aucun. Comment il se fit que, dès les premiers jours, je crus connaître depuis longtemps ce jeune homme, je ne saurais le dire en vérité. Il me semblait que la maison le connaissait aussi, que tout cadrerait avec son apparition. Le cercle du foyer s'ouvrait et l'accueillait sans effort; nos tranquilles pénates le recevaient comme s'ils eussent formé un cadre approprié à sa présence, si paisible elle-même et si discrète. Le danger qui apparaît brusquement frappe, et l'on se met en garde contre lui. On soupçonne moins l'embûche sous les événements qui se glissent dans notre destinée sans la changer en apparence. J'avais cinq ans, lorsque je perdis un frère moins âgé que moi; il s'appelait également Julien, et je ne pus m'empêcher de penser que, s'il avait vécu, il aurait maintenant l'âge de M. Walther. Ce souvenir fut un premier lien. Mais aucune femme ne se défiera jamais assez de ce qui la familiarise aussitôt avec l'imprévu.

C'était l'abîme qui s'ouvrait. Tout était contre moi dans l'épreuve vers laquelle maintenant je m'acheminais. Notre porte se referma sur lui, pour le retenir dans cette maison où la régularité de l'existence, douce et facile, où le temps, une œuvre quotidienne partagée, où toutes choses enfin conspiraient contre ma sécurité. Le réseau de la vie commune allait nous envelopper, croiser autour de nous lentement ses fils imperceptibles. Je ne crus jusqu'au dernier jour éprouver pour lui qu'une amitié de sœur; mais comme j'avais cru ressentir de l'amour quand je n'éprouvais que de l'amitié, je crus à de l'amitié, quand c'était de l'amour. Je me transformai sans éprouver autre chose qu'un apaisement graduel, un désir d'être bonne, aimante envers tous. Ainsi l'air pénètre dans nos poumons sans que nous en soyons averti, modifie tout notre être et le renouvelle. L'âme aussi a son atmosphère. Celle qui m'environnait était changée. Si mon mariage eût réussi à mêler ma vie à celle de Gaston, si ce mariage eût été véritable, j'eusse défié tout autre homme d'arriver jusqu'à moi. Avec quel zèle, avec quelle exclusion j'aurais aimé mon mari! Absent ou présent, il m'aurait protégée contre tous. Mais l'amour seul exclut l'amour.

Walther était une nature d'élite, une nature rare et pure comme le diamant. La flamme de son cœur devenait lumière dans son intelligence. Sa physionomie, son attitude, son geste et son allure, le timbre de sa voix, d'ordinaire un peu voilé, riche pourtant en inflexions tour à tour graves et douces; sa personne, enfin, enthousiaste et conte-

nue, mélange d'ardeur et de réflexion, laissait voir des trésors qu'il ignorait lui-même. Son sourire était d'un enfant. La souplesse élégante et timide de sa démarche, comme eux-mêmes, ses traits permettaient à peine d'en croire ses vingt-cinq ans. Pour qui ne lisait point sur ce front légèrement incliné les traces précoces de l'abandon, mêlées aux graves et fortes pensées, c'était encore un adolescent. Dans sa conversation, on devinait sous la retenue des paroles la profusion des pensées. Ce qu'il n'exprimait pas, on le voyait luire dans ses grands yeux illuminés du feu intérieur.

Je m'aperçus bientôt que les hommes, à part Gaston qui le traitait en ami, paraissaient l'éviter, et que la plupart étaient comme gênés en sa présence. Était-ce le sérieux et la pureté de son visage qui leur imposait ? Quand nous avions du monde il restait volontiers silencieux. Je vis bien qu'il déplaisait. Il épouvantait la médiocrité, qui se sentait jugée. C'est qu'il était impossible de ne pas deviner en lui, dès le premier coup d'œil, un esprit peu ordinaire. Les membres de notre société habituelle, à qui mon mari s'empressa de le présenter, jouèrent presque tous l'indifférence, sinon le dédain à son égard. Il ne parut point s'en apercevoir. Aux jours de réception de ma tante, il restait d'ailleurs le plus souvent confiné dans sa chambre. Parmi les femmes de notre cercle, il y en eut qui tentèrent sa conquête. Elles furent choquées de voir leur carquois épuisé sans qu'un seul trait eût porté. Échouer auprès d'un simple précepteur, qui eût dû leur savoir un gré infini de ce qu'elles voulussent bien s'occuper de lui ! C'était une impertinence, et toutes elles déclarèrent que M. Walther n'était qu'un sot orgueilleux. Il n'en fallut pas davantage pour les liguier avec les hommes, qui le détestaient sans oser le dire. C'est ainsi que, dès son arrivée, et sans que j'aie rien pu faire pour l'empêcher, une conspiration s'ourdit autour de ce pauvre jeune homme, sans même qu'on se fût donné le mot, entre l'envieuse médiocrité et la coquetterie dépitée.

M. Julien eut l'air de ne s'apercevoir de rien ; mais en maintes occasions, le voyant user de patience en face de petites attaques venimeuses dont il était l'objet, je ne pus m'empêcher de m'indigner et de ressentir vivement pour lui ces odieuses tracasseries. Peut-être suis-je allée trop loin. Chaque fois il crut devoir m'en remercier, en même temps qu'il me suppliait de ne pas m'offenser de choses qui le laissaient indifférent. — Et comment leur en voudrais-je, me dit-il un jour, puisqu'ils m'ont permis de croire que vous m'estimez un peu. Qu'importe ce qu'ils pensent de moi ? Je me sens inhabile à cultiver le suffrage de tous. —

Il n'est pas douteux que cette malveillance du monde, contre laquelle il est si difficile de lutter, parce qu'elle a soin de déguiser ses perfidies sous une déférence hypocrite, contribua beaucoup à me rapprocher de celui vers lequel inclinait déjà trop ma pensée. Afin de réparer les torts d'autrui, je multipliais les égards que j'avais eu pour lui dès l'origine. J'osais même lui témoigner de l'affection en quelques circonstances. Ils n'étaient que trop nombreux les points de contact entre nous. Quand il me racontait sa jeunesse, je me gardais bien de lui dire quelles analogies j'y découvrais avec la mienne, et quelle mélancolie coulait avec sa parole dans mon âme.

Durant la journée il était tout entier à mon fils, qui s'était mis à l'adorer sans que j'en fusse jalouse. Les soirées n'étaient plus longues à présent; nous les passions à causer, au salon ou devant la maison. Gaston, qui me félicitait en riant d'avoir trouvé un *partner*, se retirait de coutume quand dix heures sonnaient et nous laissait ensemble sans la moindre défiance. Hélas ! moi-même je n'en avais aucune. Il me semblait qu'un noble attrait de l'esprit ne peut être une faute, et je ne craignais pas de sortir attendrie de ces entretiens. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient toujours graves dans leur abandon, et je devais me croire à l'abri sous leur austérité.

Cette illusion allait bientôt disparaître aussi,

C'était un dimanche de juillet. J'étais sortie seule dans les champs, pour jouir de la matinée, et de son repos partout répandu sur la campagne. Arrivée derrière le coteau, je me mis à suivre le sentier bien connu qui traverse les vignes, et je vis devant moi le clocher du village, au-dessus des blés jaunissants. L'air était à peine agité dans le ciel; faisant glisser leur ombre sur les blés, quelques légers nuages blancs passaient comme des brebis poussées par le souffle d'un pâtre invisible. J'ai toujours aimé sur les blés mûrs le reflet de l'errante nuée, lorsque les épis se courbent doucement, semblables à quelque océan que caresserait la main de l'Éternel. Je ne puis voir la moisson sans songer qu'elle renferme quelque chose de saint, le travail de la nature uni à celui de l'homme, l'espoir et la vie des familles. Sous l'impression du silence qui semblait recouvrir la plaine et s'étendre avec elle à perte de vue, j'éprouvais quelque chose du recueillement de ce jour du dimanche, qui est pour le laboureur celui du repos en même temps que de la prière. Ceux-là me comprendront qui ont habité la campagne, et qui son entrés dans son intimité. On ne peut décrire ces émotions qui vous enveloppent sans violence; elles n'ont pas de langage, comme tout ce qui tient

au fond de notre être. Le langage n'effleure que la surface de nos émotions, et si la voix du poète semble atteindre parfois les profondeurs secrètes, c'est que notre âme exaltée par lui, supplée, en y mettant ce qu'il ne saurait dire, à sa limite et à son insuffisance. Une partie des délices que l'on éprouve à converser avec Dieu, c'est qu'il nous dispense du langage. L'homme des champs est sobre de paroles, tandis que le bavardage des villes éloigne vite de la nature, de son amour et de son intelligence. Les champs mettent en nous leur grave silence; ils nous enseignent aussi toutes les vertus sœurs du silence, et parmi elles, la première de toutes, la patience et la résignation. La ville excite, elle aigrit. Aux champs on souffre aussi; peut-être qu'on souffre plus profondément, car ils interdisent au cœur et à la pensée de se disséminer. Mais on se révolte moins au sein des « lenteurs agrestes. » On se sent avec elle plus près de l'invariable. Les récoltes germent et croissent sans hâte, la simplicité des mœurs, le retour monotone des heures et des usages, que règle le cycle des saisons tout cela, sans qu'on puisse s'en défendre, sans même qu'on y songe, assouvit la fièvre intérieure et nous incline à la paix. Dans les villes, où fermentent la vanité, l'ambition et l'envie, où règne l'homme avec ses agitations, on n'éprouve guère cette confiance que sait nous communiquer la nature champêtre, dans laquelle rien ne s'insurge, qui subit au contraire paisiblement et révèle les lois de tout ce qui naît, mûrit et meurt sans regret, rendant à la terre les dépouilles qui doivent l'enrichir et susciter, après un intervalle déterminé, une renaissance de vie et de richesses. Ne craignons pas la mort, puisque notre âme aussi, comme le grain de blé, doit retomber dans les granges de l'Éternel.

Je ne saurais oublier cette matinée, et j'en perçois encore tous les détails, ainsi qu'un tableau peint au dedans de moi. Un sentiment biblique s'était emparé de mon imagination; il me semblait que j'allais voir apparaître au bout du chemin la blanche robe de lin et le doux visage du Sauveur; il tenait un épi à la main et marchait au milieu des blés dans son oisiveté divine, contant à ses disciples la parabole du sénevé.

La cloche du village s'ébranla. Elle prêtait un écho aux sentiments dont j'étais remplie. En cet instant même, quelqu'un se montra au bout du sentier, C'était lui, Julien. Il tenait un livre à la main. Je ne m'attendais pas à cette rencontre, et je ressentis une secousse au cœur. A mesure qu'il se rapprochait, je sentais redoubler mon angoisse. Je respirais avec peine. Tout à l'heure aussi légère, aussi

libre que l'oiseau, on eût dit que chacun de mes pieds allait maintenant se clouer au sol. Plongé dans sa lecture, lui ne m'aperçut que lorsqu'il fut tout près de moi. Il s'arrêta alors, et je vis passer un frémissement sur son visage, qui rougit et pâlit tour à tour. Nous étions embarrassés et balbutiant tous les deux. Pourquoi ? J'aurais voulu rencontrer Paul avec lui. Le sentier était étroit, et les blés si hauts qu'ils devaient nous cacher à tous les regards. L'appel de la cloche dépeuplait la campagne.

Machinalement, et presque sans rien dire, nous nous dirigeâmes vers l'entrée du village. et nous nous assîmes, sans oser nous regarder encore, sous un vaste noyer qui domine la plaine et l'horizon.

CHARLES DOLLFUS.

(La fin au prochain numéro.)

LES ANTIQUITÉS

DE LA COLLECTION CAMPANA

DEUXIÈME ARTICLE¹

IV

TERRES CUITES

Abstraction faite des vases, les terres cuites comprennent des lampes, des statuettes grecques ou italiques, des bas-reliefs italo-grecs et des tombeaux étrusques. C'est dans les terres cuites et dans les bijoux qu'il faut chercher les parties les plus originales du Musée Campana.

Chacun connaît la forme des lampes : un petit vase aplati et fermé, garni d'une anse, d'un trou au centre pour verser l'huile, et d'un ou plusieurs becs par où passait la mèche. Cet appareil semble bien primitif, et cependant il constitua en son temps un grand progrès. Aux époques héroïques de la Grèce on s'éclairait avec des torches de bois résineux². La lampe est d'invention égyptienne³ ; les Grecs l'adoptèrent et en répandirent l'usage en Occident. Ils l'introduisirent en Italie, où l'on avait inventé auparavant la chandelle de suif et

¹ Voir la *Revue germanique* du 1^{er} octobre 1862.

² Δαίδα. Voy. *Athen.* xv.

³ Clem. Alex., *Strom.* , 1, 16.

de cire¹. On connaît la superstition des Romains à l'égard des lampes : ils ne les soufflaient jamais et les laissaient s'éteindre d'elles-mêmes².

Les lampes étaient en or, en argent, en plomb, en bronze (le Musée possède une petite lampe en bronze à col de cygne, qui est un vrai bijou), en verre, mais le plus souvent en argile cuite. La collection Campana en compte un grand nombre qu'il serait intéressant d'étudier pour les inscriptions, les empreintes et les marques de fabrique. Mais un catalogue est indispensable pour diriger cette étude. Plaise à Dieu qu'il vienne ! En attendant, on constate seulement que les lampes d'argile les plus simples ont toujours quelque moulure, quelque décoration, un tour aisé dans la forme, enfin cette élégance que les anciens mettaient même dans leurs ustensiles les plus communs.

La plupart des lampes qu'on possède aujourd'hui sont romaines et du temps de l'empire, car, par une circonstance dont on ne se rend pas bien compte au premier abord, la présence d'une lampe dans un tombeau archaïque est une rareté ; au contraire, à partir de l'époque impériale, tous les tombeaux en furent garnis, surtout ceux des chrétiens, et la mode vint d'en entretenir d'allumées dans les monuments funéraires.

Pour s'expliquer cette singularité, on ne doit pas perdre de vue une règle essentielle de la critique archéologique : c'est que les coutumes religieuses excluent toujours les inventions nouvelles. La lampe était une invention nouvelle, une importation de l'étranger, pour les Grecs et les Romains d'avant l'empire ; comme telle, elle n'apparaît pas dans leurs tombeaux, où peut-être on déposait des torches de bois qu'on n'y retrouve plus aujourd'hui parce que le temps les a détruites. Au contraire, sous l'empire, les lampes étant devenues d'un usage commun, à partir de ce temps les tombeaux les admettent.

En abordant les terres cuites artistiques, frises, statues et statuettes, nous touchons à un sujet sur lequel les textes anciens nous ont laissé peu de renseignements. Cette rareté des documents en face d'une production si abondante aurait lieu d'étonner, si l'on ne songeait que ce qui caractérise l'art des terres cuites, c'est qu'il est courant et près du métier. Le moule y a plus de part que l'ébauchoir. Les anciens ne faisaient pas plus de cas de ces productions que nous n'en faisons des moulages en plâtre. Si nous sommes arrivés à les tenir en si grande estime, c'est que la plastique des Grecs est toujours belle, et

¹ Varron, *Ling. lat.*, v, 119.

² Plutarque, *Questions romaines*, 75.

de plus, que les chefs-d'œuvre auxquels les écrivains antiques accordaient toute leur attention ne sont plus là pour accaparer la nôtre ; d'ailleurs, là même où nous n'aurions rien à admirer, il nous reste toujours quelque chose à apprendre, au point de vue des mœurs et de la mythologie. Enfin une dernière raison, peut-être la plus réelle, du silence des textes anciens relativement aux terres cuites, c'est que, comme nos plâtres d'aujourd'hui, elles reproduisaient probablement des types consacrés. Mais s'il en est ainsi, ce qui était pour les anciens un motif de passer outre, en est, au contraire, un fort sérieux pour nous de nous arrêter, et d'étudier les copies à défaut des originaux.

Les sujets des terres cuites, comme ceux des vases, sont presque exclusivement mythologiques, mais d'une mythologie qui diffère un peu de celle qui nous a été transmise par les auteurs classiques. Chez ces derniers, à commencer par Hésiode et en exceptant seulement Homère, il y a toujours quelque tendance à systématiser les fables, à les épurer, à en faire des symboles qui révèlent une philosophie cachée. Une pareille préoccupation n'entraîne nullement dans la religion populaire. Elle envisageait les légendes comme de simples histoires, comme des anecdotes qu'elle matérialisait de plus en plus, à mesure qu'elle en oubliait davantage la signification originale. Or, c'est aux croyances populaires que sont empruntés la plupart des sujets mythologiques figurés sur les terres cuites et les vases ; par conséquent, ils s'écartent un peu de la mythologie classique des auteurs, et, chemin faisant, nous en verrons plus d'un exemple.

Les frises sont des pièces plates de terre cuite moulée, que sans doute on trouvait toutes faites chez les marchands, et que l'on fixait, comme leur nom l'indique, à la frise des chambres sépulcrales où elles ont été trouvées. Les bas-reliefs en ont peu d'épaisseur et les fonds portent des traces de peintures plates bleues ou rouges ; peut-être les personnages étaient-ils peints aussi. L'art des frises est entièrement grec. Ce sont des scènes de noces, le fiancé donnant la main à sa fiancée, des quadriges, des danses bachiques ; des scènes héroïques ou mythologiques, telles que Thésée soulevant le rocher qui cache les armes de son père ; Persée portant la tête de Méduse ; divers travaux d'Hercule ; les corybantes dansant et frappant leurs boucliers au-dessus de Jupiter enfant, pour dissimuler ses cris. Un sujet représenté selon les données de la mythologie populaire est celui d'Ulysse et des sirènes. La mythologie classique nous a accoutumés à considérer les sirènes comme des monstres marins, moitié femmes, moitié poissons. La légende populaire, au contraire, en faisait des

monstres oiseaux¹, et c'est de ce côté, sans doute, qu'incline l'Odyssée, car si elle ne décrit pas expressément leurs formes, elle les place au moins sur le rivage et non dans les flots². La frise que nous avons sous les yeux représente les sirènes comme trois oiseaux à têtes de femmes, perchés sur un rocher : la première joue de la double flûte, la seconde chante et la troisième joue de la lyre. Ulysse passe devant elles, attaché au mât de son navire, tandis que ses compagnons, qui font force de rames, sont garantis contre les chants trompeurs par la cire qui bouche leurs oreilles.

Une seule frise représente une divinité purement étrusque, un génie funéraire ailé et armé d'un marteau. Les Grecs, à ce que je crois, n'ont jamais donné cet attribut à leurs dieux infernaux.

Quelques frises figurent des monuments, tels que des temples et des paysages pris des rives du Nil. Sur le fleuve passent des barques à rames ; un hippopotame nage au fond des eaux ; un crocodile dévore un enfant. Les bords sont ornés de huttes en roseaux avec des ibis penchés sur le toit. Quelle que soit la fantaisie de l'exécution, ces huttes sont curieuses : c'est l'image des humbles demeures du peuple égyptien, tandis que le granit était réservé aux dieux et aux rois.

La collection des terres cuites provenant de l'acropole d'Athènes occupe peu de place, mais la valeur en est inestimable. Ce sont de simples fragments de statuettes hautes de quelques pouces et dont pas une n'est entière ; souvent il ne reste qu'une tête, qu'un bras seulement, et pas une arête vive n'a été respectée. Malgré tout cela, on se sent au centre du beau. Ces statuettes appartenaient à l'art le plus courant ; c'étaient probablement de petits ex-voto qu'on vendait pour quelques oboles à la porte du temple. Cependant elles ne restent pas au-dessous des chefs-d'œuvre du marbre. Les draperies ont une élégance aisée ; les têtes, grosses comme le pouce, sont d'une pureté et d'une finesse exquises. Si ce n'est point la majesté des grandes œuvres, c'est au moins la grâce et l'esprit, quelque chose qui fait songer à l'art français du siècle dernier, moins la manière et sauf que la beauté, pour ainsi dire physiologique, n'est pas troublée par l'excès de l'expression.

La plupart des statuettes attiques représentent des femmes drapées et plus ou moins voilées. Une d'elles a la face entièrement cachée par le voile, sauf une lacune horizontale pour les yeux ; aujourd'hui encore

¹ Pausanias, ix, 34.

² Odyssée, xii, 48.

les femmes de Constantinople n'ont pas d'autre méthode pour dérober leurs traits aux regards. D'autres ont la tête nue et les cheveux séparés par un certain nombre de raies longitudinales qui convergent vers le sommet de la tête. Rien de plus gracieux et de plus digne d'être imité que cette coiffure.

Plusieurs de ces statuettes de femmes rappellent l'image bien connue de la Vénus grecque vêtue et drapée, et n'en sont peut-être que la reproduction. Quelques-unes, d'une exécution très-grossière, ont des bras et des jambes mobiles : c'étaient de véritables poupées, destinées peut-être à des usages religieux, ou tout bonnement à amuser les enfants. Un tessou d'un petit vase à forme de canard porte une figure en relief, longue comme deux fois le doigt et représentant un homme couché de la plus exquise perfection. Enfin, parmi ces trouvailles de l'acropole, on admire une tête de faune, de demi-grandeur naturelle, merveilleuse d'une expression effarouchée et toute moderne, qui fait songer à Pierre Puget.

En passant de ces petites merveilles aux tombeaux étrusques, on retombe dans la pure archéologie, car jamais un artiste grec n'a mis la main à ces statues informes, que des ouvriers maçons exécutaient en quelques heures pour contenter à la fois la piété envers les morts et l'économie des familles. Mais, en fait d'antiques, un intérêt absent fait place à un autre, et quand la beauté manque, la curiosité trouve encore son compte.

Les tombeaux étrusques en terre cuite représentent invariablement leurs morts à demi couchés sur des tables de festin et presque toujours une patère à la main pour les libations ; les uns, grands comme nature, enfermaient le corps enseveli ; les autres, beaucoup plus petits, ne contenaient que des cendres. Sur ces derniers, les morts étaient encore figurés dans la même posture ; seulement, les ouvriers, pour faire des têtes à peu près ressemblantes, en exagéraient les dimensions par rapport au reste du corps, et cette disproportion leur donne un aspect grotesque. Une partie de ces bustes devaient être des portraits, si l'on en juge par la variété des physionomies, et aussi par deux remarquables têtes qu'on a trouvées dans un tombeau, et qui semblent, dans leur funèbre exactitude, avoir été moulées sur deux personnages que la vie venait d'abandonner.

Les grands et les petits tombeaux appartiennent à des époques différentes. Les étrusques enterraient d'abord leurs morts. Ce ne fut que

plus tard, et sous l'influence des mœurs grecques, qu'ils se mirent à les brûler. Cependant certaines familles conservèrent jusqu'à la fin l'habitude de l'inhumation.

Le plus important des grands tombeaux du Musée Campana est celui qu'on a nommé « le tombeau étrusco-lydien. » Pour en donner une idée plus complète, on a figuré en toile peinte la chambre sépulcrale dans laquelle il a été trouvé, et l'on y a remis en place, non-seulement le mausolée, qui représente deux époux à demi couchés sur le même *diclinium*, mais encore les vases, de style fort archaïque, dont cette chambre était remplie. Ces vases et le costume étrange et asiatique de ces personnages mitrés, aux cheveux tressés et aux souliers pointus, font attribuer à ce monument une grande antiquité. Mais d'où vient ce nom de tombeau lydien ? De ce qu'il a été découvert dans les environs de Cervetri, l'ancienne Cære des Latins (*Cisra*, en étrusque), que les Grecs nommaient Agylla, et sur le territoire de laquelle Virgile, si bien au courant des traditions étrusques, place l'établissement d'une colonie lydienne :

Haud procul hinc saxo colitur fundata vetusto
Urbis Agyllinæ sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis ¹.

Cette tradition avait déjà été rapportée par Hérodote ², qui donnait Tyrrhénus, fils d'Atys, pour chef aux Lydiens émigrants. Un nom éponymique de ce genre, étant celui sous lequel les Grecs désignaient les Étrusques, indique clairement qu'on a affaire ici à une légende ; et, en effet, on ne doit pas s'attendre à des renseignements plus précis sur un fait qui remonte à neuf cent cinquante ans avant J.-C. Mais cette légende doit-elle être écartée comme une simple fable ? Nous croyons que le tombeau du Musée Campana contribuera sérieusement à la faire accepter pour le souvenir d'un fait réel. L'aspect tout asiatique de ces statues, trouvées justement sur le sol où Virgile a placé la colonie lydienne, établit une forte présomption en faveur de leur origine. Et comme cette colonie, évidemment peu nombreuse, ne dut pas tarder à perdre ses mœurs particulières et à se fondre dans la population étrusque, on peut considérer ce tombeau comme remontant au x^e, ou tout au moins au ix^e siècle avant notre ère, ce qui en ferait

¹ *Æneid.*, VIII, 478-480.

² I, 94.

peut-être le monument le plus ancien que l'on connaisse parmi les antiquités occidentales. D'ailleurs la présence d'une colonie lydienne en Italie n'a rien d'impossible en soi. Les Lydiens, à l'exemple des Phéniciens, étaient navigateurs, commerçants et pirates. Le double nom d'Agylla-Cære semble indiquer deux fondations, une ville étrangère à côté d'une ville indigène. Ce qui est moins certain, sans être d'ailleurs inadmissible, c'est que les Lydo-Tyrrhéniens aient été Pélasges, comme le prétendent Niebuhr et Otfried Müller, et que Tarquinium et les Tarquiniens ne soient, comme le suppose ce dernier, que des transcriptions étrusques des Τυρρηνῶν grecs. En général, il est bon de se méfier de ce nom de Pélasges, qui porte l'obscurité dans tous les sujets historiques où on l'introduit.

Un autre tombeau étrusque fort curieux encore, et placé également dans un *fac-simile* de sa chambre sépulcrale, contient les restes d'un guerrier, qui y fut déposé, tout revêtu de son armure, sur un lit de bronze treillagé, avec une petite grille à ses pieds pour brûler des parfums. Les os et le bronze ont persisté; les tibias remplissent les enérides et le crâne habite encore le casque. La chambre sépulcrale était ornée à la frise de curieuses peintures qu'on a reproduites.

Pour terminer ce que nous avons à dire des terres cuites, il nous reste seulement à mentionner les statuettes étrusques et italiennes en général. Nous donnons ce nom aux œuvres où l'on ne reconnaît pas la main des artistes grecs, et qui sont presque invariablement des portraits ou des grotesques. Les portraits couvrent les urnettes sépulcrales, et quelle qu'y soit l'absence de l'idéal et de la beauté, on n'y saurait méconnaître un sérieux sentiment du réel et de la physionomie. Quant aux grotesques, ils sont assez nombreux et les Étrusques semblaient s'y complaire. Le plus fréquemment figuré est un personnage bossu, à la panse proéminente, et au nez en bec de corbin. Un petit vase à pâte noire offre un autre type, bien décidément comique. C'est une figure maigre et osseuse, à l'aspect bêtement étonné, avec un masque qui couvre le nez seulement et laisse libres les yeux et la bouche. On sent en germe, dans ces singulières créations, les personnages de la comédie italienne. A chacun son idéal de l'art : aux Grecs, le Jupiter et l'Apollon, la Pallas et l'Aphrodite ; aux Étrusques, Arlequin et Polichinelle.

Doit-on classer parmi les grotesques un vase étrusque, d'un style analogue à celui du tombeau lydien, et figurant un buste de femme ? Les anses font les bras et le couvercle fait la tête ; un beau collier d'oiseaux à têtes humaines court autour du cou, et l'on a pris soin

même de marquer positivement les seins. C'est l'ignoble portrait de quelque commère toscane. Voilà comme les amphores sont faites sur le modèle des jeunes filles. Mais nous reviendrons plus bas sur cette idée malheureuse.

V

VASES

Parlons d'abord des vases de verre. On sait que le verre est d'invention égyptienne, et que Thèbes et plus tard Alexandrie en furent les grands centres de fabrication. Homère ne le connaissait pas, et jusqu'à l'époque de la guerre du Péloponèse, il resta en Grèce un objet de luxe, estimé à l'égal de l'or et des pierres précieuses. Il était apporté d'Égypte par les Phéniciens, qui en fabriquaient aussi chez eux. Ils l'introduisirent également en Italie, où l'usage s'en répandit beaucoup à partir de la fin de la République, quand Rome eut des rapports directs avec l'Égypte.

Les vases de verre du musée Campana ne sont pas très-nombreux, mais on trouverait malaisément des pièces plus parfaites et mieux conservées. La fragilité de la matière donne un grand prix par exemple à une collection de verres phéniciens soufflés en forme d'oiseaux, comme les ouvriers s'amuse à en faire encore aujourd'hui dans les verreries. La délicatesse en est encore augmentée par une charmante irisation, sur laquelle cependant il ne faut pas prendre le change, car c'est la vétusté qui l'a procurée, comme elle donne la patine aux bronzes. Parmi les vases italiens, on remarque un verre sans pied, à fond arrondi, à parois d'une grande finesse, ornées d'une espèce de grecque, de roues et de guirlandes appliquées en verre coloré. L'attention se porte aussi sur deux petits vases, l'un en forme de bouteille et l'autre de cupule, en verre à fond obscur, traversé par des bandes à éclat métallique. De savants archéologues ont cru y reconnaître ces fameux vases murrhins, originaires d'Égypte, qui eurent tant de vogue au commencement de l'empire. On les vendait plus cher qu'au poids de l'or. Néron en posséda un plein musée. Pline ¹ a laissé de ces vases une description qui n'est pas assez claire pour qu'on reconnaisse

¹ Hist. nat., xxxvii, 2, 8.

aisément leur nature. Il semble d'après ses paroles qu'ils étaient petits, d'une transparence médiocre et comme opaline, avec une grande variété de couleurs et des effets d'irisation, et qu'ils exhalaient une odeur particulière. Un ingénieur des mines, M. Rozière ¹ a démontré que des vases en spath fluor pourraient répondre à ces conditions. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à voir des vases murrhins dans les deux objets en question, car ils sont en verre ; mais nous laissons à de plus compétents que nous la solution de cette difficulté.

Nous arrivons enfin aux vases peints, où nous retrouvons le secours, sinon d'un catalogue, au moins d'une notice qui en peut servir pour les morceaux les plus importants. Elle est due à l'érudit le plus spécial sur cet élégant sujet, à M. de Witte, auteur du célèbre catalogue de la collection Durand, et, avec M. Ch. Lenormand, de *l'Élite des monuments céramographiques* ² qui est l'ouvrage fondamental sur la matière.

On a commencé seulement à partir du siècle dernier à trouver des vases peints, ou du moins à s'en occuper ; et comme pendant longtemps on les découvrit exclusivement en Étrurie, ils en prirent le nom de vases étrusques, sous lequel beaucoup de personnes les connaissent encore. Cependant le champ des découvertes s'étendit progressivement à l'Italie méridionale et à la Sicile, puis à la Grèce, aux îles grecques et aux côtes de l'Asie Mineure ; et aujourd'hui on connaît plus de soixante mille vases de ces diverses provenances. L'art grec s'y fait presque toujours sentir. Pourtant, l'étude attentive des pièces les plus archaïques montre que leur origine ne doit pas être cherchée en Grèce, mais en Asie. Les premiers modèles de la céramique, comme de la statuaire, vinrent aux Grecs de l'Asie, surtout de l'Assyrie, par l'intermédiaire des Phéniciens. En vain les Corinthiens se vantaient d'avoir inventé la roue du potier ; la critique ne saurait leur accorder tout au plus qu'un brevet d'importation. Les vases les plus anciens ont été découverts dans les îles orientales, à Santorin, à Milo ; et tout dernièrement dans l'île de Rhodes, un habile archéologue a entrepris sur l'emplacement de la ville de Camire, qui cessa d'exister quatre cents ans avant notre ère, des fouilles qui lui ont ouvert une nécropole de huit mille tombeaux, pleins de vases peints. Dans ces tombeaux et dans les vases qui les remplissent, on reconnaît nettement trois époques et trois styles :

¹ *Mémoire sur les vases murrhins*, dans la *Description de l'Égypte*, t. VI, p. 227.

² 3 vol. in-4, Paris, Leleux, 1844.

une époque archaïque, aux styles asiatique et phénicien, une époque de transition et enfin une époque moderne de style grec pur. Les vases archaïques, à fond jaune ou blanchâtre, se distinguent par des peintures brunes ou rouges, disposées en zones, et figurant des chevrons, des méandres, des flots, ou tout au plus des animaux symboliques, tels que l'Asie les aimait : sphinx, chimères, lions ailés, poissons, béliers, panthères, etc. Le style intermédiaire admet les personnages, mais en les disposant encore par zones avec des ornements persistants d'animaux sacrés. Enfin le style grec pur ou classique efface les ornements et les symboles pour livrer le champ tout entier et sans zones au dessin des personnages et des scènes mythologiques.

Les vases asiatiques étaient fabriqués en Babylonie, sur les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure, et dans les îles. Ceux de l'époque intermédiaire le furent surtout à Corinthe. On en a retrouvé une grande quantité dans les fouilles faites aux environs de cette ville. Ils sont aisément reconnaissables à leurs inscriptions en ancien dialecte dorique corinthien, écrites dans le caractère dit *simonidique*. Enfin les vases de style classique ont eu pour grand centre de fabrication Athènes et son céramique. Elle en exportait d'énormes quantités par l'intermédiaire des Phéniciens, qui les vendaient jusque sur les côtes d'Afrique, au delà du détroit ; cette fabrication était la principale industrie de l'Attique, si stérile pour l'agriculture ; elle faisait des pots pour tirer parti de son sol.

Comment les vases peints sont-ils entrés en Italie ? Le tombeau étrusco-lydien du musée Campana nous fournit une conjecture, que nous risquons à tout hasard. Ceux qu'on y a trouvés sont, au témoignage de M. de Witte, « d'une fabrique toute particulière et paraissent remonter à une très-haute antiquité. » Ne pourrait-on pas y voir des vases de l'Asie-Mineure, soit apportés de la Lydie par les Tyrrhéniens d'Agylla, soit fabriqués en Italie d'après des modèles et par des artistes orientaux ? On aurait ainsi une première invasion des vases peints en Italie. La seconde est constatée avec plus de certitude. Pline raconte¹ que Démarate, chef de la tribu oligarchique des Bacchiades expulsés de Corinthe par le tyran Cypsélus, et père de Tarquin l'Ancien, amena avec lui à Tarquinies deux artistes, Eucheir et Eugrammos. Sous ces noms légendaires il est facile de démêler un bon modelleur et un bon peintre de vases², car Pline ajoute que ce furent eux qui introduisirent en Étrurie la perfection de l'art céramique. Or, c'est dans le

¹ *Hist. nat.*, xxv, 43.

² La peinture des vases était dite en grec *γραφη*. Voy. Aristophane, *Écclésiast.*, v. 996.

territoire de Cervetri, voisin de Tarquinies, qu'ont été découverts les magnifiques vases d'ancien style corinthien qui sont la partie la plus originale de la collection Campana. La légende relative à l'origine grecque des Tarquins en reçoit une pleine confirmation. A partir de ce moment, l'introduction des vases s'explique fort simplement. Des familles grecques de fabricants de vases durent se fixer dès lors en Italie, et il est aisé de supposer que des établissements analogues eurent lieu dans toutes les colonies de la grande Grèce, et que les vases qu'on y déterre en si grande quantité proviennent indistinctement des fabriques d'Athènes et de celles qui s'installèrent dans le pays.

Ces préliminaires admis, il devient possible de classer historiquement la collection Campana. En fait de vases de style primitif, à zones chevronnées, elle ne possède presque rien, et, pour étudier cette époque, il faut s'adresser au cabinet des médailles de la Bibliothèque Impériale, où l'on trouvera la plus curieuse réunion d'amphores de Théra (Santorin). Les vases de style asiatique, à zones d'animaux et même à figures d'hommes, sont plus nombreux. Leur présence en Italie s'explique, comme nous l'avons vu, par des importations de l'Asie Mineure. Viennent ensuite les vases corinthiens, que l'on peut considérer comme l'œuvre d'Eucheir et d'Eugrammos ou de leurs élèves. Aucun musée n'en possède une collection comparable à celle-ci.

On doit classer après, dans l'ordre chronologique, les vases sans zones, à grandes peintures noires sur fond jaune ou rouge. Ils ont été trouvés non-seulement en Étrurie, mais dans toute l'Italie méridionale. Quelques-uns appartiennent encore au même art que les corinthiens, mais l'origine de la plupart doit être cherchée à Athènes et dans les fabriques de la grande Grèce qui imitaient la façon athénienne. Ce qui le prouve à n'en pas douter, c'est la présence des amphores panathénaïques, que l'on donnait en prix aux vainqueurs dans les jeux célébrés aux fêtes des Panathénées. Pindare en porte témoignage ; célébrant, dans sa dixième *Néméenne*, un certain Thorus d'Argos, vainqueur à la lutte, il dit : « Deux fois dans les solennités, les acclamations d'Athènes ont salué son triomphe. A son retour il a rapporté le fruit de l'olivier dans des vases de terre cuits au feu et peints de diverses couleurs. » La collection Campana en possède plusieurs. On y lit l'inscription obligée ΤΩΝ ΑΘΗΝΕΩΝ ΑΘΛΟΝ, et d'un côté Minerve y est figurée, tandis que l'autre porte une représentation du jeu pour lequel il a été donné en prix, course à pied, à cheval, en char, lutte ou pugilat. Malheureusement, si beaux qu'ils soient, ils ne portent

pas, comme les amphores panathénaïques du Louvre, des noms d'Archontes qui leur donnent une date certaine.

Parmi les vases italiens inspirés par l'art grec et surtout athénien, il faut compter ceux qui sont signés du nom de Nicosthènes et qui se caractérisent presque tous par des peintures noires se dessinant sur fond rouge et par des anses aplaties. Quelques-uns ont cependant des fonds noirs avec des peintures rouges ou blanches, et quelques-uns aussi sont des vases noirs à reliefs dans le genre des étrusques dont nous parlerons plus bas. Les dessins parcourent toute l'échelle historique, depuis l'archaïsme naïf jusqu'à la pureté la plus classique. Une telle diversité de formes et d'époques a fait conjecturer que le nom de Nicosthènes indiquait toute une famille et une fabrique qui avait duré plusieurs siècles. Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable ; mais on peut supposer aussi que Nicosthènes serait le nom d'un seul artiste de l'époque classique, qui aurait su non-seulement modeler et peindre les vases à la mode de son temps, mais encore imiter les époques antérieures et satisfaire les goûts d'antiquaires que les Grecs et les Romains ont eus avant nous.

A l'exception d'une ou deux pièces, tous les vases connus, portant la signature de Nicosthènes, appartiennent au musée Campana.

Mais les vases à peintures noires sur fond rouge ne sont que le commencement et pour ainsi dire la première manière de la période classique. La seconde manière, où la pureté, la correction et la réalité du dessin atteignent à leur perfection, se rencontre dans les vases à fonds noirs et à peintures rouges ou jaunes. Ces contours nets, fermes et assurés, font comprendre l'anecdote d'Apelles manifestant son génie par un seul trait d'esquisse. Le musée Campana en est fort riche, et M. de Witte y a signalé un cratère représentant la lutte d'Hercule et d'Antée comme le vase le plus important de toute la collection. Il est en effet d'une exécution merveilleuse, et jamais le dessin moderne n'a rien produit de plus exact et de plus vigoureux qu'Hercule s'arc-boutant sous le géant et tendant ses muscles pour le soulever et l'isoler de la terre. Nous signalerons aussi plusieurs coupes ou *cylix*, ornées à l'intérieur de dessins circulaires représentant des processions, des bacchanales et des scènes diverses, qui nous ont paru des chefs-d'œuvre de dessin et de composition à la manière antique¹.

Quand les Grecs eurent perdu la liberté, et surtout quand, à la do-

¹ Le nom de *κυλικίαι* (Athénée, xi, p. 460) donné aux armoires où l'on renfermait les vases de prix semble indiquer que les *cylix* en étaient la forme préférée, celle qu'on offrait le plus en présent, et que les artistes soignaient davantage.

mination macédonienne, pour eux presque nationale encore, et aux tristes discordes qui la suivirent, eut succédé la lourde paix que leur imposa la conquête romaine, leurs arts s'abaissèrent avec leur intelligence, et la céramique en témoigne comme le reste. L'Italie, qui n'avait jamais fait que les imiter, reçut le contre-coup de cette décadence. Les fabriques de la grande Grèce continuèrent de produire jusqu'à environ cent cinquante ans avant notre ère, mais avec une infériorité de plus en plus marquée. On en voit des exemples au Musée Campana. Le dessin se néglige, l'émail devient terne, les peintures s'effacent comme si elles étaient lavées. Peut-être aussi l'invasion des vases de verre contribua-t-elle à la mort de cet art.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de vases grecs. Il y en a aussi d'étrusques, et on les reconnaît à divers signes, tels que les sujets traités et appartenant à la mythologie de l'Étrurie, un dessin particulier, grossier et trapu, et enfin la couleur des peintures, qui sont d'ordinaire d'un brun rougeâtre sur fond clair. Le Musée Campana en possède quelques-uns, assez pour qu'on juge peu favorablement de l'art étrusque, quand il cessait de copier la Grèce et voulait voler de ses propres ailes.

L'Étrurie a fourni aussi des vases à reliefs, de Chiusi (*Clusium*), à pâte noire et à dessins archaïques, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite. Mais, en fait de relief, la palme est aux vases grecs ou italo-grecs, de formes singulières, tels que rhytons à têtes d'animaux, *gutturia* à forme de canard, qui servaient probablement pour boire en se versant de haut dans la bouche, comme on fait encore aujourd'hui en Espagne; vases en coq, en chouette, en double tête, en jambe, etc. Quelques-uns ont une beauté véritable : on admire une double tête d'Alphée et d'Aréthuse, rappelant les types des médailles. On remarque aussi une belle coupe de Cumes, portant à son pourtour des Amours et des Vénus, et pour anses deux têtes de Méduse. La poterie rouge d'Arezzo, à reliefs peu accentués, mais fins et purs, nous plaît davantage. Elle est fort rare, et le Musée en compte quelques spécimens excellents. Enfin, on doit noter les vases de Canosse, de formes bizarres, et fabriqués avec une terre que le temps a fort endommagée, mais surmontés de statuette qui ne sont pas sans élégance et sans valeur. Ici le goût grec s'efface, et l'on sent sourdre de loin les formes tourmentées des majoliques modernes.

Si l'on voulait se rendre compte des noms et des usages des différentes espèces de vases, on se jetterait dans une étude très-compiquée,

sur laquelle les travaux des plus savants érudits n'ont pas encore réussi à jeter un jour complet¹. Nous indiquerons seulement les catégories principales : — 1° Vases destinés à la conservation des liquides et des denrées en grains ou en poudre. On sait que les vaisseaux en douves de bois, tels que les tonneaux et les seaux, ne furent employés anciennement que dans les pays gaulois, où ils passent pour avoir été inventés. En Grèce et en Italie, on se servait exclusivement de vases en terre cuite : le tonneau de Diogène en était un. Tous ces vases ont, avec plus ou moins de variantes, la forme des jarres. Ce sont, d'abord, le *pithos* grec, les *dolia* et les *cadi* romains. Les amphores, armées de deux anses, d'un col étroit et d'une base pointue qu'on enfonçait dans le sable des caves, servaient de bouteilles pour garder le vin fin. — 2° Vases destinés à puiser et à transporter. Ce sont les amphores à pied, dont il existe de nombreuses variétés, et les hydries ou urnes, cruches à puiser l'eau, qui ne diffèrent des amphores que par la troisième anse, avec laquelle on les maintenait d'une seule main sur la tête. — 3° Vases de table et vases à boire. Le vin commun était mêlé à l'eau sur la table, dans de grands vaisseaux à large ouverture, qu'on appelait cratères. Chaque convive y puisait à son gré avec une tasse munie d'une seule anse, de laquelle il versait dans sa coupe. Quant aux vins fins, on les servait dans de longues cruches à une seule anse, appelées *anochoé*. Des cruches du même genre, mais plus mignonnes et plus étroites, servaient pour l'huile et pour les parfums (*lecythus*).

Les coupes étaient aussi de plusieurs formes. Le calice (Κύλιξ) avait la forme d'une assiette large et profonde, garnie d'un pied et de deux petites anses ; le carchèse en différait par un peu moins de largeur et plus de profondeur, avec deux grandes anses ascendantes. La belle ciste du Musée Kirchérien, à Rome, représentant les Argonautes chez les Bébryces, montre des personnages buvant dans des carchèses : ils les lèvent à deux mains, et leur face y disparaît tout entière. Le canthare était une coupe profonde comme les calices de nos églises, mais armée de deux anses. On le représente entre les mains des dieux, et il servait sans doute à des usages sacrés. La phiale ou patère, employée aux libations, était une écuelle sans anses ni pied, et garnie d'un ombilic en bosse au centre².

¹ Voyez Panofka, *Recherches sur les véritables noms des vases grecs et sur leurs différents usages*, Paris, 1829, in-folio ; et Letronne, *Observations sur les noms des vases grecs à l'occasion de l'ouvrage de M. Panofka*, Paris, 1833, et les suppléments donnés à l'ouvrage précédent, dans le *Journal des Savants* de décembre 1837 et Janvier 1838.

² A Rome, dans certains repas officiels et d'un caractère religieux, on buvait dans des patères, mais autrement elles n'étaient employées que dans les sacrifices. (Voy. Varron, *de ling. lat.*, v, 122, édit. d'Otfried Müller.)

Ces vases ont l'élégance simple que les Grecs apportaient à toutes leurs œuvres ; l'amphore surtout est renommée à cet égard, et les faiseurs d'esthétique, dans leur admiration, très-méritée d'ailleurs, pour ses formes sveltes et ses heureuses proportions, ont été jusqu'à se figurer qu'en la créant, les artistes grecs avaient eu en vue l'image d'une jeune fille, avec son cou dégagé, et ses bras élevés autour de sa tête. Mais il ne semble pas probable que, dans la réalité, les amphores aient été construites d'après cette comparaison galante, par la raison qu'elles ne furent pas inventées pour l'ornement et la bagatelle, mais dans le simple but de puiser de l'eau et de la transporter. Chaque détail de leurs formes se justifie par cette destination et par la nature de la matière employée. Contrairement aux Indiens, chez qui les vases de cette espèce sont plus larges que hauts, l'antiquité tout entière a donné plus de hauteur que de largeur à ses amphores, d'abord parce qu'elles tenaient ainsi moins de place sur le sol, ensuite et surtout, parce que cette forme donnait plus de solidité à l'argile, et plus de facilité à la travailler ; car on ne doit pas oublier qu'aux temps très-reculés où les types furent fixés, la céramique était dans l'enfance. Le même motif est cause que tous les grands vases ont des fonds graduellement rétrécis et terminés en pointe, l'espèce de voûte qui en résulte donnant de la force aux parties basses pour supporter la pression du liquide. Les fonds plats des vases de terre ne peuvent être obtenus que par une technique supérieure à celle que connut l'antiquité, et encore sont-ils toujours sujets à se détacher et à manquer sous un poids un peu lourd. De là l'usage des amphores terminées en pointe, et cette pointe posée, dans les cas où l'amphore avait besoin d'un pied, sur un socle voûté en soucoupe renversée, ce qui est encore la forme solide par excellence. La panse de l'amphore s'expliquant ainsi, le col et la bouche n'offrent pas plus de difficulté. L'étroitesse du col a pour but de permettre le transport de l'eau, même en courant, sans la renverser, et aussi de fermer aisément le vase ; la bouche est élargie pour recevoir le jet de la fontaine. Les anses ont une double fonction : soulever le vase, et le maintenir quand il est posé sur la tête de la porteuse. C'est ce qu'on a cherché à réaliser par des formes diverses, tantôt par deux anses allongées et parcourant de haut en bas les flancs du vase, tantôt par la troisième anse des hydries, tantôt par les petites anses situées vers le bas des urnes, et mises ainsi à la portée des mains quand le vase était sur la tête. Les amphores légères, comme les œnochoés et les lécythes, n'ont qu'une anse, ou même n'en ont pas du tout.

La forme des cratères s'explique aussi aisément que celle des am-

phores, et leur destination de recevoir sur la table même le mélange du vin et de l'eau justifie assez leur bouche largement ouverte et leurs flancs évasés. Enfin pour les coupes il est curieux de constater, à l'opposé des habitudes modernes, la prédominance des formes plates sur les formes profondes; tels sont les calices, les carchèses, les phiales. La raison en est, je crois, qu'on a toujours cherché à voir ce qu'on buvait, afin d'en pouvoir inspecter préalablement la pureté, ce qui n'était possible, à cause des parois opaques de la terre cuite, qu'avec des coupes offrant beaucoup de surface sans profondeur. Et, en effet, dès que le verre entre en usage, ses parois diaphanes permettant de voir jusqu'au fond, les coupes se creusent immédiatement, et le type profond ne varie plus.

Le canthare et le rhyton pourraient nous être objectés comme exceptions à la forme aplatie des coupes de terre. Mais le canthare est un vase sacré, réservé aux dieux, et qui ne paraît pas avoir servi beaucoup aux usages domestiques; et quand aux rhytons, leur origine doit être cherchée dans un tout autre ordre d'idées. Primitivement, c'étaient des cornes de bœufs¹; peu à peu on les orna et on les varia en leur donnant l'apparence d'un mufler d'animal, d'une tête de cheval ou d'oiseau; mais la forme fondamentale fut toujours celle de la corne, vase naturel des pâtres et des bouviers, qui ne se casse pas, qu'on emporte suspendu à la ceinture, seule coupe des nomades et de ceux que la vie domestique n'a pas encore fixés.

Nous avons discuté les formes et les usages des vases en général, mais il n'est pas probable que les vases peints fussent employés aux simples services domestiques. La peinture est un luxe et annonce des emplois plus relevés. Seulement il est bien évident que les vases peints empruntèrent leur forme aux types d'usage commun, et c'est pourquoi nous avons dû considérer ces derniers.

Pour savoir au juste à quoi servaient les vases peints, on a peu de renseignements, les anciens en ayant encore moins parlé que des statues et moulages en terre cuite et probablement pour des raisons analogues, à cause du peu de cas qu'ils faisaient des vases d'argile, en comparaison des vases de métal dont il est sans cesse question dans leurs écrits. Par témoignage direct on sait seulement qu'à Athènes les lécythes étaient déposés dans les tombeaux ou attachés aux colonnes funéraires²; le passage de Pindare que nous avons cité plus haut, nous

¹ Athénée, xi, 97.

² Aristophane, *Ecclesiaz.*, v. 996. Un beau vase athénien, faisant partie de la collection de la Bibliothèque Impériale, montre une femme attachant un *lecythus*, probablement plein de parfums, à une colonne funéraire.

apprend que des vases pleins d'huile étaient donnés en prix aux vainqueurs dans les jeux des Panathénées, et telle est la destination des amphores dites panathénaïques. On doit y assimiler certains vases corinthiens du musée Campana, grands cratères en cloche représentant dans leurs zones circulaires des courses à cheval tout à fait comparables à celles d'aujourd'hui, les petits jockeys sur leurs longues bêtes au galop et le juge immobile près de la colonne d'arrivée. Est-ce trop prendre sur soi que de considérer un tel vase comme un prix des jeux isthmiques?

Enfin, en l'absence de documents, il est naturel de penser que les vases peints servaient dans les occasions où l'on déployait du luxe, dans les riches festins, par exemple. On peut l'inférer des nombreuses scènes de festins et des sujets bachiques si répétés dans les peintures. De même les scènes nuptiales, les très-nombreuses représentations du jugement de Pâris et de la naissance de Minerve, semblent indiquer des cadeaux de noces ou des présents faits à de nouvelles accouchées.

Les vases peints qu'on possède aujourd'hui ont été trouvés tous dans des chambres sépulcrales, posés près du mort ou suspendus aux murs par des clous de bronze. Partout il en était de même, en Étrurie, dans la grande Grèce, en Sicile, en Grèce, en Asie Mineure et dans les îles ; cette règle est sans exception. Déjà, du temps de César, à une époque où l'usage des vases peints était perdu, Strabon raconte qu'une colonie ayant été envoyée pour repeupler les ruines de Corinthe, les colons, en fouillant les tombeaux, trouvèrent une énorme quantité de vases de terre cuite. Ils en inondèrent Rome et les y vendirent fort cher¹.

Pour expliquer la présence des vases dans les tombeaux, on ne saurait faire que des conjectures, les anciens n'ayant laissé sur ce sujet aucun renseignement positif. On a pu croire, d'abord, que c'étaient des urnes funéraires renfermant les cendres des morts. Mais cette hypothèse est au moins insuffisante ; car si quelques vases ont été trouvés pleins de cendres, la plupart contenaient tout autre chose, et une bonne partie ne contenait rien du tout. D'ailleurs ils abondent également dans les tombeaux où le mort a été inhumé sans être brûlé et où l'on retrouve ses os intacts. Millin, dans son grand ouvrage sur les peintures des vases antiques, a fait une autre supposition : il a pensé que les vases étaient enfermés dans la tombe de ceux qui, pendant leur vie, avaient été initiés aux mystères, et que c'est pour cette raison qu'ils

¹ *Géogr.*, VIII, 6.

sont toujours couverts de peintures mythologiques. Mais cette hypothèse est encore plus gratuite et plus contraire aux faits que la première. En effet, toutes les peintures des vases ne sont pas empruntées à la mythologie ; et celles qui en sont tirées, — il est vrai que c'est le plus grand nombre, — dérivent beaucoup plutôt des croyances traditionnelles que des systèmes à moitié philosophiques qu'on révélait dans les mystères. Les seuls sujets qui peut-être y font allusion sont d'énormes têtes (on en peut voir au Musée Campana), apparaissant à des personnages qui paraissent effrayés de les contempler. On a essayé d'interpréter cette scène par une apparition fantasmagorique des têtes de Pluton et de Proserpine devant les initiés d'Éleusis ; mais cette explication n'a rien de certain, et, dans tous les cas, on n'aurait là qu'un sujet isolé entre mille.

S'il nous est permis de proposer notre conjecture après les autres et en la donnant pour ce qu'elle vaut, nous croyons que la présence des vases dans les tombeaux est due à des croyances relatives aux morts, qui remontent à l'antiquité la plus reculée et aux époques antéhistoriques. Sans les exposer ici d'une manière systématique, disons seulement que, dans un temps très-primitif et probablement antérieur à la conception des enfers et des champs Élysées, on a cru que les morts erraient dans l'atmosphère sous forme de souffles et de fantômes, et qu'ils revenaient hanter leurs tombeaux (cette dernière opinion est restée à l'état de superstition populaire). Ces ombres étaient capables de reprendre une vie fugitive, de parler, de converser un instant avec les vivants, quand elles avaient pris quelque nourriture, surtout du sang¹. C'est pour cette raison qu'on offrait aux morts le sang des victimes et des libations d'hydromel, de vin et d'eau sur lesquelles on saupoudrait de la farine². Ainsi s'expliquerait pour nous la présence d'une partie des vases, contenant des vivres de toutes sortes, peut-être aussi du sang des victimes sacrifiées sur la tombe. Des traces de toutes ces choses ont été découvertes ; à Ischia, par exemple, on a trouvé dans un tombeau un vase rempli d'œufs. Une autre idée se mêla à celle-ci, peut-être à une époque postérieure, mais, comme il arrive toujours dans l'histoire de la mythologie, sans que la croyance nouvelle effaçât complètement l'ancienne. On s'imagina que les morts allaient dans un autre monde recommencer la vie terrestre. C'est ainsi que les sauvages d'Amérique croient qu'après la mort ils iront chasser dans les plaines célestes, et c'est pourquoi on les enterre

¹ V. dans l'Odyssée, ch. xi, l'épisode de Tirésias.

² Odyssée, *ibid.*

avec leurs armes. Il en était de même dans l'antiquité, et l'on enterrait le mort avec ses armes, ses vêtements, des provisions et les objets qui lui étaient chers. On égorgeait des esclaves pour que dans l'autre monde il fût accompagné de ses serviteurs. Par cette raison s'explique la présence d'une foule d'objets dans les tombeaux, et spécialement des vases que le défunt avait aimés, qui lui avaient été donnés dans les circonstances solennelles de sa vie, quand il s'était marié, quand il avait été vainqueur aux jeux. On enterrait ainsi la femme avec sa ciste nuptiale, pleine d'objets de toilette à son usage.

Sans doute ces croyances ne subsistaient plus explicitement aux époques d'où datent la plupart des vases peints, mais elles vivaient encore à l'état de sentiment vague ; même à l'heure qu'il est, on ne saurait dire qu'elles soient entièrement éteintes, puisque de nos jours encore il n'est pas rare qu'on enterre avec un mort tel bijou qu'il a aimé. D'ailleurs elles se seraient entièrement effacées que les coutumes qu'elles avaient fait naître n'en auraient pas moins subsisté ; car, dans la succession des idées religieuses, les formes survivent longuement au fond. On peut admettre que c'est ici le cas : dans la première antiquité les vases avaient rempli les tombeaux, parce qu'ils étaient les récipients de tous les liquides, les coffres où l'on serrait toutes choses. Plus tard, on orna les tombeaux de vases vides, par respect pour la coutume. Ceci n'est point une conjecture, mais un fait prouvé par l'état de beaucoup de vases, qui étaient percés par le bas, et n'ont jamais rien pu contenir.

En un mot, telle est à nos yeux l'histoire des vases peints dans les tombeaux : ils continrent d'abord des provisions pour le mort ; puis on les enferma avec lui comme étant ses principaux meubles et ses coffres de prix ; enfin on en mit dans les tombeaux, sans savoir pourquoi, et parce que tel était l'usage.

Il nous reste maintenant à parler des peintures elles-mêmes, qui sont pour nous l'objet le plus intéressant et le plus instructif. Le plus grand nombre est mythologique, et nous avons indiqué dans quel esprit populaire ces représentations sont conçues. Une certaine quantité de vases cependant représentent des scènes de mœurs, processions, jeux, repas, combats, etc. Par eux on apprend comment les guerriers grecs portaient le casque et chaussaient la cnémide ; comment en voyage ils portaient des paquets de lances, attachés au flanc de leur cheval comme le mousquet de nos dragons. Les vendanges sont figurées sur un cratère de vieux style corinthien ; deux petits personnages foulent la grappe dans une cuve posée sur une espèce de

bâti ; le vin coule par un beau jet dans une urne placée plus bas. Une amphore d'ancien style à peintures noires représente une admirable scène de femmes à la fontaine. Les unes arrivent avec leurs hydries vides et couchées sur leur tête ; une d'elles emplit la sienne à la fontaine, qui coule par un muse de lion, et les autres s'en retournent, portant sur la tête leurs hydries pleines et dressées, qu'elles soutiennent par la troisième anse. Toutes ont la tête garnie du coussinet qui protège encore aujourd'hui le crâne des porteuses de fardeaux.

Ce serait nous perdre dans l'infini que d'essayer la description des scènes mythologiques. Nous tâcherons seulement, par quelques exemples, de donner à nos lecteurs une idée des déviations de ces images par rapport à la mythologie classique à laquelle on est accoutumé. Parfois ces déviations sont de purs souvenirs des anciennes croyances. Ainsi les centaures n'ont été représentés que tardivement avec un buste d'homme sur un corps de cheval. Ces divinités issues, comme on sait, des *gandharvas* védiques, étaient d'abord des chevaux célestes, galopant dans les nuages orageux. Les aëvines ou dioscures étaient des *gandharvas* auxquels la transformation anthropomorphique donna d'abord de petits corps d'hommes avec leurs têtes de chevaux. Telle est la transition védique. La transition grecque des centaures est analogue, mais l'anthropomorphisme y domine encore plus, et les vases d'ancien style figurent les centaures comme des hommes de la tête aux pieds, auxquels se soude tant bien que mal un arrière-train de cheval. Enfin les artistes classiques trouvèrent la conciliation idéale des formes dans l'image du centaure, telle qu'elle est adoptée, avec les quatre pieds du cheval et le buste de l'homme. Mais sans les peintures des vases, on ignorerait les oscillations par lesquelles cette idée avait passé.

Nous serions également tentés d'attribuer au souvenir des antiques croyances une série d'images très-souvent reproduites dans les vases d'ancien style, les terres cuites et même les bijoux étrusques ou grecs, et représentant des oiseaux à têtes humaines. Les noms de sirènes et surtout de harpyies qui ont été donnés à ces monstres en restreignent beaucoup trop le sens, d'autant plus que les harpyies et les sirènes devraient avoir des têtes de femmes, tandis que celles-ci sont souvent pourvues d'une barbe toute masculine. Il nous semble plus probable que les anciens Grecs et les Étrusques représentaient les âmes des morts sous cette forme d'oiseaux. On connaît positivement un symbolisme semblable dans les monuments égyptiens. Je sais bien qu'entre la mythologie égyptienne et les époques primitives de la mythologie grecque, il n'y a que peu ou point de communication. Mais ici on possède une

idée intermédiaire qui explique tout : les védas comptent parmi leurs principales divinités, les vents, auxquels ils donnent un nom, *Marutes*, qui ne peut signifier autre chose que les âmes des morts ; entre la représentation des âmes comme des vents errants dans l'atmosphère, et leur symbolisation comme des oiseaux, la transition est toute naturelle. Seulement, comme à ce système eschatologique a succédé de bonne heure celui d'un autre monde, l'idée a disparu, et le vieux symbolisme est resté comme une image dépourvue de signification, ce qui explique aussi pourquoi aucun souvenir ne s'en est conservé chez les écrivains antiques.

Les figures qui représentent les travaux d'Hercule me semblent également avoir gardé, sur les vases d'ancien style comme on en trouve plusieurs au Musée Campana, de fort antiques souvenirs. Tel est, par exemple, le personnage d'Eurysthée, ce roi de Mycènes, qui ordonnait les travaux d'Hercule, mais qui, lorsque le héros apportait devant lui les monstres domptés, allait cacher sa frayeur au fond d'une cuve (*πίθος*) d'airain ¹. Peut-être ne faut-il voir dans ce trait qu'une plaisanterie populaire, mais peut-être se rattache-t-il à un mythe de la plus haute antiquité, comme ceux de Pholos et de Caanthus, que nous avons eu déjà l'occasion d'exposer dans cette Revue ². Quoi qu'il en soit, jamais les vases ne manquent l'occasion de montrer Eurysthée gesticulant dans son *pithos*, lorsqu'Hercule lui amène, soit le sanglier d'Érimanthe, soit la biche aux pieds d'airain ou les autres monstres.

Mais une de ces représentations, appartenant au Musée Campana, offre un trait bien plus caractéristique encore. Il s'agit d'un Hercule conduisant Cerbère enchaîné. Pour saisir ce que cette image offre de particulier, il faut qu'on nous permette de reprendre les choses d'un peu plus haut, au point de vue de la mythologie comparative. M. Kuhn, qui est le maître et le vrai fondateur de cette science, a démontré ³ l'identité de Cerbère avec un des deux chiens célestes nommés *Sāraméyas*, qui, suivant le Rigvéda, gardent la bifurcation des chemins par où passent les morts, et empêchent les méchants de prendre le sentier destiné aux bons. Ce n'est pas le lieu de rechercher ici quelle conception a donné naissance à ces chiens : qu'il nous suffise de savoir que l'un s'appelle *Cyāma*, « le noir », et l'autre *Karbara*, « le bigarré », le premier couleur de nuit, et le second couleur de jour, avec les bigarres du ciel nuageux. Dans ce chien *Karbara*, qui surveille les morts,

¹ Bibliothèque d'Apollodore, liv. II, ch. v, § 1.

² Voy. la Revue germanique, t. XIV, p. 554-555.

³ Zeitschrift für vergleichende sprachforschung, t. II, p. 314.

est-il possible de méconnaître Cerbère? Tel qu'il est parvenu chez les Grecs, si l'on en jugeait par les écrivains, la signification de son nom serait totalement oubliée, car nulle part ils n'ont décrit les couleurs diverses de son corps; mais notre vase l'a conservée, en représentant Cerbère avec trois corps, un blanc, un noir et un rouge. Ne serait-ce qu'une simple fantaisie de l'artiste? Les peintres de vases suivaient trop la tradition pour avoir de ces fantaisies-là, et il ne me paraît nullement improbable de surprendre ici un souvenir confus de *Karbura* le bigarré.

Ces traditions antiques n'apparaissent pas seules sur les vases. Le développement anthropomorphique et anecdotique y prend aussi une très-grande place. Nous n'en citerons que deux ou trois exemples. La scène d'Apollon tuant le serpent Python, ce souvenir des luttes d'Indra contre Vritra au sein de l'orage, s'est transformée en un combat d'Apollon et de sa sœur Artémise (Diane), qui lancent des flèches contre un homme couvert d'écailles. Une tendance générale de ces représentations est de faire comparaitre dans chaque mythe l'Olympe tout entier. Le jugement de Pâris a lieu non-seulement devant les trois déesses intéressées, mais devant tous les dieux rassemblés. Il en est de même pour la naissance de Minerve. Ce mythe, qui a sa racine dans l'éclair s'élançant du nuage orageux, n'eut originairement pour témoin qu'un dieu du feu, Prométhée ou Vulcain, fendant la tête de Jupiter pour en faire sortir la déesse. Les vases montrent Jupiter sur son trône comme un malade dans son fauteuil. Toute la cour céleste assiste à l'événement. Non-seulement Vulcain, mais Minerve, Apollon, Bacchus, et Junon et Vénus, tout le monde est là, même les déesses accoucheuses, les Ilithyies, qui délivrent Jupiter comme elles ont délivré Latone à Délos. On dirait un Louis XIV prenant médecine au milieu de ses courtisans.

Finirons-nous par des lamentations sur les vases de Cumes et de Ruvo que la Russie avait enlevés à la collection Campana avant notre acquisition? On peut toujours regretter ce qu'on n'a pas, mais au point de vue où nous nous sommes placés ici, cherchant plutôt l'archéologie que l'art, nous nous féliciterons que le choix de la Russie soit plutôt tombé sur ceux-là que sur les vases de Corinthe, si curieux à étudier pour les mœurs et les costumes de la Grèce au vi^e siècle avant Jésus-Christ. Si l'on s'en rapporte au dire d'hommes compétents comme M. de Witte, sauf quelques morceaux d'apparat, comme le fameux vase de Cumes (la coupe qui nous reste n'en donne qu'une faible idée), les prélèvements russes ont peu diminué la valeur archéologique de la col-

lection. C'est là l'important, car si la forme des vases est une belle chose, ce qu'ils nous apprennent par leurs peintures est bien plus fertile en conséquences.

Depuis que cette étude est écrite, on a pris le parti de faire rentrer le Musée Napoléon III dans les collections du Louvre. S'il ne s'agit que d'un changement de local, il n'y a rien à dire. Tout ce que nous désirons, c'est qu'on ne disperse pas cette réunion d'objets antiques si précieuse pour l'étude, et qu'on ne l'absorbe pas dans une collection moins abordable. Car, il faut bien le dire, les armoires du Louvre, encombrées comme elles le sont aujourd'hui, n'offrent pas toutes les facilités désirables à un examen un peu approfondi. Si le Musée Campana devait se trouver ainsi à l'étroit, il y perdrait la moitié de son mérite. Il est question aussi de l'épurer et d'en ôter les doubles et les pièces sans valeur. Cette mesure n'a rien qui nous effraye. Les Académies des Inscriptions et des Beaux-Arts, chargées des choix à faire, sont trop éclairées pour oublier un instant que les considérations esthétiques ne doivent pas seules diriger leur jugement, et que dans un musée archéologique, c'est l'archéologie qui a le pas. Grâce à ce principe, elles pourront se départir un peu de la rigueur qui préside aux choix du Louvre, lequel, étant surtout un musée d'art, n'admet ordinairement que des pièces d'élite, et elles seront indulgentes pour quelques morceaux faibles en eux-mêmes, mais qui tiennent leur place dans la série historique. Car telle était la grande valeur du Musée Napoléon III au Palais de l'Industrie : c'était comme une histoire de l'archéologie et de l'art qu'on pouvait parcourir à son aise. Il serait bien regrettable que cette unité fût brisée, ou que l'exiguité d'un nouveau local empêchât désormais de l'apercevoir.

En attendant les changements qui se préparent, nous devons exprimer, au nom du public dont nous faisons partie, nos regrets de la retraite de deux hommes aussi éminents que MM. Sébastien Cornu et Clément, et reconnaître les services qu'ils ont rendus, par le transport de tant d'objets fragiles et délicats, par le classement si prompt et si exact de cette collection qui, entre les mains du marquis Campana, n'avait jamais été qu'un fouillis, et par cet excellent catalogue des bijoux que les autres devaient suivre. On ne peut qu'espérer, de la part de MM. les conservateurs du Louvre, qui leur succèdent, autant de goût et d'activité, et autant de zèle pour la confection des catalogues, car sans catalogues un musée n'existe pas pour le public.

F. BAUDRY.

VIE, GESTES ET GUERRES PRIVÉES
DU CHEVALIER
GOETZ DE BERLICHINGEN
SURNOMMÉ A LA MAIN DE FER
ÉCRITS PAR LUI-MÊME ¹

XIII

S'ENSUIT LA GUERRE DE BAMBERG

Quand j'appris que mon page était en prison, j'écrivis sur l'heure à l'évêque de me le rendre sans aucune rançon. Je ne savais pas encore que c'était un coup monté, et n'avais en tête que la proposition que l'évêque lui-même m'avait faite à Schweinfurth de me prendre à son service pendant une expédition. Ma réclamation restant infructueuse, je dus songer à un autre moyen de dégager mon page, que l'évêque avait relaxé à la Pentecôte, mais ajourné à comparaître à la Saint-Michel. Sur ces entrefaites, j'appris que l'évêque de Bamberg s'était rendu à Goeppingen pour prendre les eaux de Wildbad, contre la gravelle. J'eus bien envie de joindre ma bénédiction à l'efficacité de la source. Je m'étais déjà préparé et avais fait quelques enrôlements. J'avais en outre chargé quelqu'un en qui j'avais pleine confiance et à qui je ne celais rien, qui s'imaginait être le père de tous les hommes d'armes, de me procurer de son côté quelques chevaux. C'est ce qu'il

¹ Voir la *Revue germanique* des 1^{er} mars et 1^{er} avril 1862.

fit. Seulement, quand celui à qui il s'adressa lui demanda pour le compte de qui il l'enrôlait et à qui on en voulait, il lui découvrit tout mon plan et lui nomma peut-être même l'évêque de Bamberg. Ce n'était guère loyal de sa part. Cependant le routier qu'il voulait enrôler prit l'engagement de me servir; mais dès qu'il le put, il monta à cheval, courut chez l'évêque à Goeppingen et le prévint, de sorte que je ne pus rien faire et que mon plan échoua complètement.

Si je m'étais douté de la trahison, j'aurais encore pu porter par terre le propre frère de l'évêque : à moins que Dieu n'eût positivement voulu le contraire, il eût été mien. Pour raconter la chose, je me rendais de Jagsthausen à Kreilsheim, le long de la Filz, chez mes amis, ceux de Rechberg. Comme je passais à Gemund en Souabe, c'était vers le soir, je vis à distance quelques cavaliers qui passaient le pont pour abreuver leurs chevaux. Je les approchai de très-près et vis qu'ils portaient les couleurs de Bamberg. Je dis à mes hommes : « Entrez en ville, je vous suivrai tout à l'heure. » Je me dirigeai vers le pont et, saluant l'un des cavaliers, je lui demandai à qui appartenaient ces chevaux? Il me répondit : « A Schenk Frédéric de Limbourg. » C'était le frère de l'évêque. Mais je n'avais pas idée que l'évêque pouvait me trahir, ou qu'il avait été averti, et laissai son frère s'échapper de mes mains. Je me trouvai ainsi, comme on dit, le cul entre deux selles, et je me repentis bien d'avoir laissé échapper le frère.

Comme Schenk Frédéric de Limbourg était un loyal seigneur, mon intention n'était pas de l'emmener prisonnier : je l'aurais ajourné dans sa propre demeure, et il aurait bien été obligé de rétablir la paix entre l'évêque, son frère et moi. Mais après avoir perdu ces deux chances, je ne restai pas les bras croisés, et environ huit ou dix jours après, je portai à terre un conseiller de la ligue et un simple gendarme ou lance-nue, sans compagnon, qui appartenait à l'évêque. Je dégageai ainsi mon page et, par les soins du duc Ulrich de Wurtemberg, la paix fut conclue entre moi et l'évêque de Bamberg, et toute l'affaire arrangée.

XIV

S'ENSUIT LA GUERRE PRIVÉE AVEC STUMPF

Plus tard, je prêtai à feu mon frère, Philippe de Berlichingen, deux écuyers qui rencontrèrent par hasard les deux fils de Philippe Stumpf,

avec lesquels ils n'avaient du reste rien à démêler. L'un des deux fils avait une arquebuse, l'autre un épieu à sanglier, et ils étaient à pied. De quelle expédition ils venaient, c'est ce que je ne saurais dire. L'un d'eux n'était, du reste, qu'un demi-Stumpff, puisque son père l'avait eu d'une concubine. En les approchant, mes deux écuyers, à ce qu'ils me rapportèrent, ne songeaient pas à mal et n'avaient pas la moindre envie de les attaquer, les prenant pour des indifférents; ils n'avaient pas même encoché leurs traits, persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre de ces Stumpff, sans quoi ils s'y seraient pris mieux et autrement. Mais ne voilà-t-il pas que l'un des Stumpff, celui qui s'appelait Frédéric, décharge son arquebuse sur l'un de mes écuyers et lui traverse les deux bras. Ils furent bien obligés alors de se défendre et tâchèrent de rendre coup pour coup. L'écuyer si grièvement blessé n'en parvint pas moins à rejoindre l'agresseur et à le terrasser. Le second des Stumpff, l'homme à l'épieu, fut également pris par mon frère Philippe et l'autre écuyer. On prit leur serment à tous deux en les assignant à se présenter en personne à Domeneck. Mais ils ne comparurent point, oublièrent leur serment et se rendirent traitres et parjures. S'ils s'étaient présentés, comme ils devaient en bonne justice, nous serions restés bons amis; nous aurions arrangé la chose et il n'en serait résulté de dommage pour personne. Mais le père intervint, sans tenir compte de la situation de ses fils, prisonniers en droit, traitres et parjures, et nous incendia à l'improviste une ferme et un moulin. J'étais dans le moment fort occupé de mes autres ennemis, en particulier ceux de Cologne, l'évêque de Bamberg et autres, qui m'avaient donné sujet de les attaquer, et ces maudites gens vinrent m'empêcher de poursuivre ma veine en m'obligeant de me tourner contre eux pour me défendre. J'appris bientôt que le vieux Stumpff avait pris du monde à son service. Dès que je le sus, je me postai en face de Domeneck où je vis bientôt paraître cinq cavaliers qui allaient chez Stumpff. J'en portai à terre quatre, et l'un resta mort sur place. Quand nous les chargeâmes, je les croyais réunis tous les cinq; mais l'un d'eux s'était réfugié dans la forêt de Harthausen, et je crois que si je m'en étais aperçu, il ne m'aurait pas échappé.

XV

GUERRE AVEC COLOGNE ET HANAU

Pour continuer ce récit en ce qui concerne ceux de Cologne, mon seigneur de Hanau prit parti pour leurs prisonniers, et soutint qu'ils étaient sous sa conduite. De fait, on avait pris avec eux un homme de leur escorte qui appartenait à Hanau ; mais ceux de Hutten, prétendirent que le coup avait eu lieu dans le ressort de leur sauvegarde. Bref, je dus aussi leur tenir tête et me trouvai ainsi avec cinq guerres sur les bras, ayant toutes la même origine. Et si dans une certaine occasion j'avais trouvé hommes d'armes au rendez-vous, le seigneur Frobert de Hutten serait forcément devenu mon prisonnier. J'aurais aimé à le porter par terre, parce qu'il me chicanait à propos de l'étendue de sa sauvegarde et m'avait positivement menacé. J'avais appris que l'évêque de Mayence, dont il était le maréchal, l'avait envoyé à Erfurth. Je montai à cheval aussitôt, accompagné d'un seul écuyer de confiance qui connaissait bien le pays, pour me rendre tout près d'Erfurth, chez un de mes compères et amis, où je pris mes informations, me promettant bien que si Hutten mettait le pied à l'étrier, j'aurais aussitôt le harnais sur le dos. D'après mon plan, je devais le porter à terre avant qu'il arrivât à Sallmünster ; mais je ne rencontrai pas mes gendarmes où je devais les trouver, et pour cette fois je perdis la partie. Quand j'appris qu'il était arrivé à Sallmünster, je l'attendis encore deux ou trois jours à la sortie ; mais je ne pus savoir quand il comptait se remettre en route, car il était là chez lui. Je ne pus donc rester davantage dans ce canton et dus revenir sur mes pas, sans avoir atteint mon but. Du reste, le susdit de Hutten était un de mes bons et chers amis, avec qui je n'aurais pas voulu prendre les choses au sérieux ; car c'était un preux chevalier. Je pensais seulement lui demander comment il se serait comporté avec moi si en combat singulier il avait eu l'avantage. S'il avait répété les propos qu'il avait tenus précédemment, j'aurais exigé de lui sa parole de gentilhomme. Si, au contraire, il m'avait assuré qu'il se serait conduit vis-à-vis de moi en cousin et en ami, j'en aurais fait de même à son égard et l'aurais laissé libre. Voilà, de vrai, ce que je me proposais de faire ; mais, comme on a vu, tout alla sens dessus dessous.

XVI

SECONDE GUERRE DE BAMBERG, FAITE DE CONCERT AVEC
EUSTACHE DE THÜNGEN

En neuvième lieu, j'eus encore une affaire avec l'évêque de Bamberg. En voici le sujet : Eustache de Thüngen, mon cousin, était devenu l'ennemi de l'évêque de Bamberg, et il lui prit sur le Mein deux bateaux de Francfort. Je revenais par hasard de Westerwald vers le pays de Franconie, sans rien savoir de cette expédition, attendu que j'étais encore l'ennemi de ceux de Cologne, fort occupé de chercher une chance pour moi-même. J'arrivai ainsi dans un château des Thüngen ; sauf la nuit précédente, je ne m'étais pas couché de seize nuits ; aussi étais-je bien fatigué. Cependant, je demandai à mon cousin Eustache de Thüngen ce que c'était que toute cette cavalerie ? Il me raconta qu'il se proposait d'attaquer l'évêque de Bamberg. J'avais eu précédemment deux fois à faire avec lui, et malgré ma fatigue, je suivis Thüngen dans son expédition.

Nous cheminions ensemble la nuit, et comme nous venions de rejoindre ses gendarmes, mon cousin reçut une missive en pleine campagne, et je remarquai qu'il avait bonne envie de se désister de son entreprise, et d'abandonner les bateaux à la conduite des hommes d'armes de Würzbourg. Je lui devais mes conseils comme son aide. Je lui dis qu'il pourrait faire ce que bon lui semblait, mais que si la chose me regardait, mon avis était franc et net : il devait être persuadé que la chose ne pourrait rester cachée ; il voyait bien quels gendarmes il avait autour de lui, pris un peu partout, de même que les hommes de pied, et que tout ce monde-là ne se tairait pas ; il pouvait être certain de ne pas retrouver pareille occasion en bien des années ; quant à moi, je trouvais bon de ne pas la perdre et de tenter la fortune. Si même les Würzbourgeois étaient de la partie, nous serions assez forts même contre eux, et d'ailleurs il ne se commettait pas avec l'évêque de Würzbourg, qui n'avait rien à voir à ce chemin et à cette sauvegarde. Bref, le petit homme suivit mon conseil, et quand il me parut que le moment était venu, je piquai des deux en prenant la tête de la colonne. On me suivit, quoique lentement. Nous arrivons à une montagne aux bords du Mein ; j'aperçois un sentier, l'enfile et veux voir comment les bateaux remontent le fleuve. Au haut de la montagne, je découvris

beaucoup d'arquebusiers, que je crus des nôtres. Je les interpelle en disant : « Il est temps ! » La montagne était couverte de vignes, au bas desquelles un chemin longeait le Mein. Là se tenaient deux vieux écuyers, vrais hommes de guerre, autant qu'il me parut, avisés et loyaux, et qui étaient à Reineck. Ils avaient l'arbalète armée, et quoique je n'eusse avec moi qu'un seul page, je les accostai, leur demandant à qui ils étaient ! Ils me répondirent : « A Reineck, » ajoutant qu'ils avaient avec eux quatre arquebusiers à pied. Je leur commandai de faire halte. L'un des écuyers me demanda à son tour d'où nous venions. Quand il apprit que nous venions de Thüngen, il s'écria : « Ah ! vous allez tomber aujourd'hui sur mon seigneur. » A quoi je répliquai que nous ne voulions aucun mal à son maître, et qu'il n'avait qu'à se taire et à se tenir tranquille. Pendant que nous faisons halte, arrivent sur mes pas, au bout d'un instant, mon bon Götz de Thüngen et Georges de Gebattel, à la tête d'une petite troupe. Ils s'arrêtent auprès de moi et des deux gendarmes, jusqu'à l'arrivée d'Eustache de Thüngen. Je m'adresse à Eustache et lui recommande de prendre le serment des deux écuyers et de les faire garder à vue, de peur qu'ils ne donnassent l'alarme et n'attirassent encore plus de monde. C'est ce qu'il fit, et je lui dis encore qu'il était temps de nous mettre à l'ouvrage. Là-dessus, il nous fit traverser le Mein, à un vieux gué qui n'était plus pratiqué. Cela me plut fort, car c'était un joli tour d'homme de guerre. Quand nous fûmes à l'autre bord, nous continuâmes à cheminer, et je dis à Götz de Thüngen et à Georges de Gebattel : « Restez ici avec les gendarmes ; car s'il faut tirer sur eux, ils tireront de leur barque et nous sur elle, nous en plongeant, eux en montant. Je vais m'approcher et leur parler. » C'est ce que je fis et je me dirigeai droit sur le premier bateau, aussi près que possible pour me faire mieux entendre. Je les hélai en leur criant : « Que tous ceux qui sont de Reineck ou de Würzburg, s'ils tiennent à leur bien et à leur vie, quittent le bateau ; nous ne leur voulons pas de mal. » Un des passagers éleva la voix et demanda s'ils pouvaient compter sur un sauf-conduit. Je répondis : « Oui, tout ce qui est de Reineck ou de Würzburg, corps et biens. Mais pour ceux de Bamberg, nous sommes ici pour eux, et nous allons compter ensemble, comme de juste. » Je vis aussitôt un grand nombre de gens en état de se défendre, qu'ils avaient reçus à bord, s'entasser sur un gros bachot comme les bateaux en remorque. Sur ma foi, j'eus peur de le voir sombrer. En définitive, nous n'eûmes point à tirer sur eux, ni à riposter. Si l'un ou l'autre parti avait commencé le feu, les choses auraient pu tourner fort singulièrement. Dans tous les cas, je

doute que nous eussions réussi. Pour moi, si j'avais été à bord avec tant de gens capables de se défendre, je n'aurais pas craint la rencontre de mille gendarmes. Aussi puis-je dire que sans Dieu et sans moi, Eustache de Thüngen n'aurait rien fait ce jour-là. Nous envoyâmes aussitôt quelqu'un dans un bachot de l'autre côté de la rivière, avec la corde de halage à laquelle on attelait les chevaux. Nous tirons le bateau même à l'autre bord ; nous chargeons seize voitures de toutes sortes de marchandises, sans rien prendre qu'à ceux de Bamberg, et, la même nuit, nous mimes le tout en sûreté au Reussenberg.

XVII

CE QUI M'ARRIVA A HEIDELBERG AVEC L'ÉVÊQUE DE BAMBERG

Je veux raconter brièvement ici ce qui m'arriva dans la suite à Heidelberg avec l'évêque de Bamberg. Lorsque mon gracieux seigneur et Électeur le comte palatin Louis, de très-louable mémoire, célébra son mariage avec la sœur du duc Guillaume de Bavière ¹, nous autres jeunes gentilshommes, nous y courûmes en grand nombre, comme c'est la coutume en pareil cas. Nous étions tous vêtus l'un comme l'autre, sans recherche, sans soie ni velours à nos habits. Nous avions beaucoup de bons compagnons parmi nous, et on nous fit, pour ainsi dire, plus d'honneur que nous ne valions. On nous avait tous placés à la même table, et voici ce qui arriva : mon beau-frère, Martin de Sickingen et moi, nous montions l'escalier de l'hôtellerie du *Cerf*, mon beau-frère devant moi. Presque au haut, je trouve une petite balustrade en fer où se tenait appuyé l'évêque de Bamberg en personne. Il tendit la main à mon beau-frère Martin de Sickingen et à moi de même. Et comme il venait de me la donner, j'allai au comte Louis de Hanau qui était le personnage le plus rapproché de lui. Ce jeune seigneur m'avait toujours voulu beaucoup de bien, et je lui dis : « L'évêque m'a donné la main ; je pense qu'il ne m'a point reconnu, sans quoi il n'en aurait rien fait, » et ainsi de suite. L'évêque parut m'entendre ; car je parlais haut. Il revint à moi et me dit qu'il m'avait donné la main, mais qu'il ne m'avait point reconnu. Je lui répondis : « Seigneur, j'ai bien pensé que vous ne me reconnaissiez point ; mais qu'à cela ne

¹ Louis III, comte palatin, épousa, le 23 février 1311, Sibylla, fille d'Albert le Sage et sœur de Guillaume le Constant, duc de Bavière.

tienne, voici votre poignée de main, reprenez-la. » Le petit homme se sauve en courant et entre dans le poêle, auprès du comte palatin Louis et de l'évêque Laurent de Würzburg, l'un mon très-gracieux, l'autre mon gracieux seigneur. Il avait la figure, voire le cou rouge comme une écrevisse, tant il était furieux de m'avoir donné la main ; car il savait bien que j'étais au service de mon cousin Eustache de Thüngen, à l'attaque des bateaux sur le Mein, et précédemment déjà, j'avais eu avec lui deux querelles qui, à la vérité, avaient été jugées et arrangées.

XVIII

AUTRE GUERRE AVEC NUREMBERG ET BAMBERG

Je ne prétends cacher à personne que j'avais l'intention de me rendre également l'ennemi de ceux de Nuremberg. Je prenais déjà mes dispositions, et je me dis : « Tu vas encore lier une partie avec l'évêque de Bamberg, et y entraîner également ceux de Nuremberg. » Là-dessus, je portai à terre quatre-vingt-quinze marchands qui voyageaient dans le ressort de la sauvegarde de l'évêque ; mais je fus si sage, que je ne pris que les Nurembergeois. Il y en avait environ trente que j'attaquai, le lundi après l'Ascension de Notre-Seigneur, d'assez bon matin, sur les huit ou neuf heures. Je voyageai avec eux toute la journée, celle du mardi, y compris la nuit, et celle du mercredi ¹. Comme j'ai dit, les marchands étaient au nombre de trente ; j'avais auprès de moi mon cher Jean de Selbitz, et, de notre côté, nous étions aussi trente. J'avais beaucoup d'autres hommes d'armes, mais je les congédiai par petites troupes, au fur et à mesure que chacun approchait de sa destination. Environ quinze jours après, mon camarade Jean de Selbitz devint également l'ennemi de l'évêque de Bamberg, et lui incendia un château et une ville du nom de Filseck, si je me souviens bien, de sorte qu'il subit coup sur coup deux échecs. Il y avait alors à Trèves une diète

¹ C'est ce coup de main qui fit mettre Berlichingen au ban de l'Empire, ainsi que Jean de Selbitz et un autre de ses compagnons, Léonard Pirkheimer, dont il passe le nom sous silence. D'après le mandement impérial, l'événement doit avoir eu lieu le 22 mai 1512, date qui ne s'accorde pas du reste avec celle des mémoires. L'empereur Maximilien ne suspendit les effets de la mise au ban que le 27 mai 1514, en obligeant Götz à payer aux marchands qu'il avait dépouillés quatorze mille florins à titre d'indemnité.

que l'on transféra à Cologne. Aussitôt que j'eus mis mes prisonniers en lieu sûr, je résolus de passer le Rhin et d'aller aux informations du côté de Cologne. C'est ce que je fis, et je vins chez un de mes bons amis, dont j'utilisai de mon mieux les conseils. Je ne songeais guère qu'à tenter quelque chose contre les députés de Nuremberg ou de Bamberg, s'ils remontaient le Rhin par la voie de terre. A la fin, j'appris que ceux de Nuremberg ne venaient point par terre, mais par eau. J'étais dans la ville de Bacharach, à l'hôtellerie, en train de déjeuner; je n'avais aucun homme d'armes auprès de moi, mais quelques domestiques, dont l'un avait un habit aux couleurs du Palatin. Je n'avais pas l'intention de m'arrêter longtemps. Tout à coup, on vient annoncer qu'il y avait, à deux pas de l'auberge, au bord du Rhin, un page de Bamberg qui demandait une conduite pour son seigneur. C'était un garçon noble de la famille de Seckendorff. Il n'y avait là ni magistrat ni serviteur. Un bourgeois sortit et alla dire au page que, n'ayant pas pris de conduite pour descendre, ils n'en avaient pas besoin pour remonter, attendu que le Rhin était un chemin libre. Mais le page prétendit que ses gens étaient d'un autre avis; or, il ne voulut point démarrer à moins d'avoir une conduite. Quand je l'entendis parler ainsi, je courus sur la terrasse et gagnai la porte qui ouvre sur les vignes dont le flanc de la haute montagne du Hundsrück est couvert. S'il devait survenir quelque chose, il était convenu que l'on m'en avertirait, et on savait où me retrouver. Bref, l'évêque lui-même débarqua et se rendit avec toute sa suite à l'hôtellerie que je venais de quitter et où j'avais déjeuné. Il n'y trouva personne pour lui servir d'escorte, que le domestique aux couleurs du Palatin, et qui était là pour mon compte et non pour le sien. L'évêque l'obligea de le suivre et le garda aussi loin que la conduite de son seigneur s'étendait.

(La suite à un prochain numéro.)

CHANT DES ÉCLAIREURS

A DANIEL STERN

« Oh ! quand viendra le jour ? quand verrons-nous s'ouvrir
Ces portes de l'aurore,
Dont le père a touché le seuil, pour y mourir,
Où le fils frappe encore ?

Oh ! quand apparaîtront et les contours premiers
Et les premières rives
De la terre endormie à l'ombre des palmiers
Au milieu des eaux vives,

Où l'homme, dépouillé de colère et de fiel,
D'égoïsme et d'envie,
Signera pour jamais sa paix avec le ciel,
Sa paix avec la vie !

Éclaireurs ! nous marchons courageux au devoir,
En fouillant les ténèbres,
Et nous n'avons trouvé, jusqu'ici, pour y voir,
Que des torches funèbres !

Aventuriers hardis, nous nous sommes jetés
A ces ombres mortelles ;
Nous cherchons le chemin qui, des vieilles cités,
Mène aux cités nouvelles.

Mais quel temps ! quelle nuit ! le vent pousse sur nous
Des tempêtes de neige ;
Le sol trahit nos pieds, une bande de loups
Nous suit et nous assiège !

Et nous allons maudits, meurtris, saignants ; drapés
De manteaux en guenilles,
La grande torche rouge entre nos doigts crispés,
Sans dieux et sans familles !

Et l'obstacle succède à l'obstacle franchi,
L'avalanche au cratère...
A ce rude labeur les jeunes ont blanchi,
Les vieux sont sous la terre !

Ah ! combien, ah ! combien en avons-nous laissés
De compagnons d'épreuves,
Dans les marais, les bois, les gouffres, les fossés,
Les froides eaux des fleuves !

Au début du chemin, chacun de nous songeait
Aux blessés, aux malades,
Et le fier dévouement sur l'épaule chargeait
Les pâles camarades !

C'en est fait aujourd'hui ! le souci du moment,
L'exil et la souffrance
Ont changé la pitié, l'orgueil, le dévouement
En morne indifférence !

Empressés d'échapper à ce noir inconnu
Qui nous raille et nous navre,
Nous passons, sans regard, sur le premier venu,
Qu'il soit homme ou cadavre !

Et parfois nous voyons les spectres de nos morts
Fuir avec la tempête
Ou, debout sur les monts, contempler nos efforts
En secouant la tête...

Eh qu'importe! en avant les sombres éclaireurs
De plus sombres passages!
En avant! au milieu des pièges, des terreurs
Et des mauvais présages!

Qu'ils s'endorment là-bas les fils du vieux soleil
Dont la lueur s'altère!
Ils ne se doutent pas qu'ils ont sous leur sommeil
Un tremblement de terre.

Jusqu'à leur temps venu, qu'ils vivent satisfaits!
Qu'ils raillent notre audace!
Mieux vaut porter l'orage et plier sous le faix
Et tomber sur la face;

Mieux vaut lutter du cœur, de l'esprit, de la main,
Sous la rouge bannière!
Mieux vaut laisser ses os jalonner le chemin
Qui cherche la lumière!

Éclaireurs de la nuit! buvons donc au progrès,
Dans nos coupes amères,
Bénis par les enfants, qui nous suivront de près,
Et le regard des mères!

Buvons; et repartons vers ce rayon lointain,
Signe des nouveaux mondes,
Ne fût-il qu'un fanal pendu par le Destin
Entre deux nuits profondes!...

H. DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Paris, 12 octobre.

POÉSIES

SOIR D'AUTOMNE

Un vent froid fait voler les feuilles, on dirait
Qu'il murmure l'adieu du soir à la forêt.

La lune monte et luit, de blancs nuages glissent
Rapides, effarés, sur les bois qui gémissent.

A mi-côte, un ruisseau court dans l'herbe, emportant
Des feuillages jaunis qu'il traîne en sanglotant.

Jamais source en pleurant n'eut de plainte si douce...
Tout près, un saule tord ses bras rongés de mousse.

Songeant à mes chers morts, penché sur le talus,
J'écoute; le flot dit : — Nous ne nous verrons plus!

L'air retentit soudain d'une rumeur croissante,
C'est un vol de halbrans que l'hiver épouvante.

Fuyant en tourbillons, ils laissent derrière eux
Le souci de la mort et l'automne brumeux.

Où vont-ils?... Combien vite au clair de lune ils passent !
A l'horizon déjà leurs bataillons s'effacent.

Mais de leurs cris lointains la sauvage rumeur
Met la mélancolie au cœur du voyageur.

Vers le sud ils s'en vont tout joyeux ; — vaine joie !
Au midi comme au nord la mort cherche sa proie.

La nature, pour fuir ce spectre redouté,
Dans son sommeil fiévreux rêve à l'éternité ;

Et le cri des oiseaux qui prennent leur volée
De ce rêve idéal semble la voix troublée...

Je ne les entends plus. Ils sont loin maintenant !
Le doute dans mon cœur commence un sombre chant :

— La vie est-elle un rêve?... Est-ce une ombre créée
Par les enchantements d'une mauvaise fée ?

Et si ce n'est qu'une ombre, à quoi bon cette peur,
Ce souci de la mort et d'un monde meilleur ?

Revivrons-nous ailleurs et cette peur est-elle
Comme un pressentiment d'une vie éternelle,

Ou n'est-ce aussi qu'un rêve?... Ainsi je vais, songeur.
Comme dans la vallée, il fait noir dans mon cœur.

ANDRÉ THEURIET.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

37^e SESSION DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE A CAMBRIDGE.

L'*Association britannique pour l'avancement des sciences* vient de terminer sa trente-deuxième session annuelle dans la vieille ville universitaire de Cambridge. Parmi les savants qui ont pris part aux débats, je citerai le docteur Whewell, l'auteur d'un ouvrage populaire sur la pluralité des mondes, le géologue Sedgwick ; les astronomes Challis, Airy, Adams ; les mathématiciens Willis, Stokes, Hopkins ; les chimistes Living et Roscoe ; les anatomistes Owen et Huxley ; un économiste, M. Fawcett ; un voyageur aventureux, M. du Chaillu, etc.

L'*Association britannique* fut organisée en 1833 sur des bases assez nouvelles : la plupart des sociétés savantes se contentent de recevoir et d'imprimer les travaux des particuliers : la nouvelle société se donna pour but de provoquer ces travaux, de contribuer, comme son nom l'indique, à l'avancement des sciences, en indiquant aux savants les points obscurs sur lesquels leurs investigations doivent se porter. C'est dans ce but qu'elle publia une série de rapports nommés *suggestive reports* (Rapports suggestifs), tableaux de chaque science particulière, où se trouvent surtout exposés les problèmes qui demandent encore une solution. Ceux qui acceptaient ce rôle d'initiateurs scientifiques étaient sans doute les plus propres à satisfaire les vœux qu'ils exprimaient ; aussi, à côté de la série des « *suggestive reports*, » la Société publia-t-elle bientôt des « rapports sur les recherches entreprises par ordre de la Société, » où l'on retrouve les noms des mêmes savants.

La Société a dépensé jusqu'ici 500,000 francs en recherches semblables, et il y a lieu de rappeler quels ont été les services qu'elle a rendus. Dans le domaine astronomique, nous voyons qu'elle a aidé à achever trois catalogues d'étoiles ; en premier lieu, le beau catalogue qui porte le nom de l'*Association britannique*, commencé en 1837 et complété en huit années ; les catalogues composés à l'aide des observations de Lalande et de Lacaille, commencés en 1835 et en 1838, réduits aux frais de l'Association, mais imprimés aux frais du gouvernement britannique. Lors de la première réunion de York, on indiqua comme sujets dignes d'investigation les tables de marées, les observations météorologiques horaires, l'étude de la température à différentes hauteurs, la température des sources. Sous la

direction du docteur Whewell, la Société a entrepris un laborieux système d'observations relatives au mouvement des marées sur les côtes de l'Europe, de l'Atlantique, des États-Unis, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Le magnétisme et l'électricité ont eu aussi leur part dans ces recherches. C'est à la suggestion du général Sabine que fut construite la première carte destinée à montrer les positions des trois lignes isomagnétiques à une époque donnée. Cette carte était celle des Îles Britanniques; elle fut construite par un comité de l'Association, formé du général Sabine, du professeur Phillips, de Sir J. Ross, de M. Fox et de M. Lloyd. La Société recommanda au gouvernement d'organiser une expédition, pour faire l'exploration magnétique des parties centrales de l'océan Pacifique et de l'océan Atlantique. C'est à la suite de cette recommandation qu'eut lieu le voyage de sir James Clark Ross, de 1839 à 1843. C'est aussi à l'instigation de la Société que fut entreprise l'exploration magnétique des possessions britanniques dans le nord de l'Amérique; que furent complétées les observations de Sir James Ross, en 1845, par le lieutenant Moore et le lieutenant Clerk, sur un navire fourni par l'Amirauté; que furent entreprises la carte magnétique des mers de l'Inde par le capitaine Elliot en 1849, aux frais de la Compagnie des Indes, ainsi que la carte magnétique de l'Inde, commencée par le capitaine Elliot en 1852, et complétée de 1855 à 1858 par MM. Schlagintweit. Enfin, en 1857, l'Association pria les savants qui avaient fait la première carte magnétique de la Grande-Bretagne en 1837, de recommencer leur ouvrage, pour voir dans quelles limites les lignes isomagnétiques avaient pu varier de position. Ce travail a été accompli et a paru dans le volume de la Société, publié en 1861. En 1840, l'Association, conjointement avec la Société Royale, organisa un vaste système d'observations magnétiques et météorologiques sur un grand nombre de points de la surface terrestre. Ces observations ont déjà été assez nombreuses pour que le général Sabine ait pu les coordonner et en tirer des résultats généraux d'une grande importance. En 1834, la Société étendit à la mer ses recherches météorologiques et donna à tous les officiers hydrographes des instructions destinées à faire rentrer dans un même cadre les observations de tout genre faites pendant les voyages. Des études sur les vents furent entreprises à l'aide des anémomètres du docteur Whewell, de M. Osler, du docteur Robinson, de M. Beckley : on s'appliqua à étudier la température des mines, et en même temps à utiliser les aérostats pour obtenir la température des couches les plus élevées de l'atmosphère. Quatre ascensions dans ce but ont déjà été faites par M. Glaisher, et récemment il a atteint la hauteur de 30,000 pieds environ.

Dès 1842, la reine accorda à la Société l'usage de l'observatoire érigé dans le parc de Kew par Georges III, et qui pendant longtemps avait été abandonné. Cet observatoire fut dès lors consacré spécialement aux études météorologiques et magnétiques. On y a construit en 1854, à la suggestion de sir John Herschel, un phothéliographe destiné à prendre des photographies quotidiennes du soleil. A l'occasion de l'éclipse de 1860, cet instrument nouveau fut transporté en Espagne, par M. Delarue, et il a depuis repris sa place dans le dôme de l'observatoire de Kew.

Si l'on se tourne vers d'autres sciences, on voit l'Association venant en aide à Agassiz pour la publication de son ouvrage sur les poissons fossiles, à Owen pour ses *Rapports* sur les mammifères et les reptiles fossiles. Dans la mécanique, elle encourage les recherches relatives aux propriétés de la vapeur d'eau, les expériences sur la résistance des matériaux, sur les propriétés des fers, des aciers, etc. Elle suscite des travaux relatifs à la zoologie marine, fait des expériences sur la durée du pouvoir végétatif dans les semences, sur l'action de la lumière colorée, sur la germination des graines et le développement des plantes. Enfin, son activité s'étend à toutes les questions qui lui sont soumises par ses membres, et elle entreprend, toutes les fois qu'elle le peut, ou, du moins, encourage toutes les recherches qui portent sur des sujets encore mal éclaircis.

L'*Association britannique* est divisée en plusieurs sections : section des sciences mathématiques et physiques, section de chimie, section de géologie, section de zoologie et de botanique, section de physiologie, section de géographie et d'ethnologie, section des sciences économiques et de statistique, section mécanique.

Je vais analyser les principaux travaux qui ont été présentés dans chacune de ces sections pendant la session de 1862. Dans la première, je signalerai un Mémoire sur l'atmosphère terrestre, par le professeur Challis. En l'absence de données précises qui puissent servir à fixer l'épaisseur exacte de notre atmosphère, Challis a du moins démontré qu'elle ne pouvait s'étendre jusqu'à la lune ; car la lune, par sa gravité, attirerait dans ce cas une portion de cette atmosphère ; cette portion, exerçant une certaine attraction sur le reste de l'atmosphère terrestre, opposerait une force retardatrice au mouvement rotatoire de la terre. M. Challis en conclut que la rotation de la terre étant uniforme, une pareille force n'entre pas en jeu, et conséquemment que la lune n'est point baignée par les parties les plus ténues et les plus éloignées de notre atmosphère.

Le professeur Selwyn a présenté une série de ce qu'il nomme les autographes du soleil, pris avec un héliautographe, consistant en une chambre obscure et un réfracteur de 2 pouces $\frac{3}{4}$ d'ouverture. D'après les apparences de ces images, M. Selwyn pense que les deux régions parallèles du soleil où apparaissent les taches, sont analogues aux régions tropicales de notre terre, avec leurs tempêtes et leurs cyclones. Les facules donnent à penser que les régions tropicales du soleil sont extrêmement agitées, que d'immenses nuages formés de vapeurs solaires y montent et descendent constamment. Ces vues confirment celles que M. Kirckoff a récemment énoncées, à la suite de ses belles découvertes, sur la constitution de notre astre central.

Dans la section de chimie, M. Mossat a présenté de curieuses observations sur les propriétés lumineuses du phosphore.

Quand un morceau de phosphore est mis sous un ballon de verre et observé de temps à autre, on le voit tantôt lumineux, tantôt obscur. Quand il est lumineux, il en sort une aigrette vaporeuse qui quelquefois se termine par un cône renversé d'anneaux pareils à ceux que donne l'hydrogène phosphoré ; quelquefois la vapeur ne forme qu'une courbe unique. Cette vapeur est attirée par un aimant et par la chaleur, mais repoussée par le froid. Elle rend des aiguilles d'acier ma-

gnétiques, et ce résultat est seulement obtenu quand le phosphore est lumineux.

Des observations continuées pendant plusieurs années ont persuadé M. Mossat que les propriétés lumineuses du phosphore sont en rapport avec l'état de l'atmosphère : le phosphore luit quand l'air est amené par le courant équatorial, il s'éteint dans le courant polaire. L'action catalytique du phosphore sur l'air donne naissance à un corps gazeux, analogue sinon identique à l'ozone atmosphérique. Cet ozone phosphorique se forme toutefois seulement quand le phosphore est lumineux.

D'après les observations de M. Mossat, l'émission de lumière et d'ozone coïncide presque toujours avec l'abaissement du baromètre et l'arrivée du courant équatorial. La lumière devient plus intense à l'approche des tempêtes.

La section de zoologie a été le théâtre d'une lutte des plus vives entre des champions également bien préparés, M. Owen, le savant directeur du *British Museum* et le professeur Huxley. La question en litige a été fournie par l'anatomie comparée de l'homme et des grands singes. M. Owen a montré à la Société deux moules, le premier d'un cerveau humain, le second du cerveau d'un gorille. Il a montré comment, dans le cerveau humain, les lobes postérieurs dépassent et surplombent le cervelet; au lieu que dans le gorille, ces lobes postérieurs ne se projettent pas au delà du cervelet. Après une longue investigation des caractères comparatifs des animaux, M. Owen est persuadé que les caractères du cerveau sont de tous les plus importants, et il s'est trouvé amené à présenter ainsi une classification des mammifères, entièrement fondée sur ces caractères. Il a placé l'homme, en raison de la prééminence des lobes postérieurs, de l'existence du *posterior cornu* dans les vésicules latérales, et de l'*hippocampus minor* dans le *posterior cornu*, il a, dis-je, placé l'homme dans un sous-règne spécial, qu'il nomme celui des *archancephala*.

Le professeur Huxley a contesté les assertions de M. Owen. Il a déclaré que les trois caractères du lobe postérieur, du *posterior cornu* et de l'*hippocampus minor*, non-seulement existaient chez certains singes, mais s'y trouvaient quelquefois plus développés que chez l'homme. Dans son opinion, ce qui sépare notre espèce des gorilles et des singes anthropoïdes ne peut se trouver ni dans la conformation du cerveau, ni dans d'autres détails anatomiques, mais dans l'ordre des faits intellectuels et moraux.

M. Rolleston a rappelé à ce propos les beaux travaux d'un anatomiste français, M. Gratiolet. Il a dit que ces travaux avaient été, pour l'anatomie descriptive du cerveau, ce que ceux de Stokes et d'Adams avaient été pour l'astronomie, ceux de Max Müller pour la science des langages. Suivant l'anatomiste français, il y a les différences suivantes entre le cerveau de l'homme et celui des grands singes anthropoïdes. Le cerveau humain se distingue par son poids supérieur et par sa hauteur; les lobes frontaux y ont des contours beaucoup plus complexes et plus riches, ce qui est un sûr indice d'un développement intellectuel plus grand.

M. Owen a répondu que l'étude des circonvolutions du cerveau ne lui avait pas échappé, et qu'à l'époque où Leuret écrivait ses premiers mémoires sur ce sujet,

il avait lui-même fait, sur la même question, des leçons qui, malheureusement, n'ont pas été publiées.

Comment une réunion scientifique pourrait-elle finir aujourd'hui, sans qu'il y soit question d'armes à feu nouvelles, de frégates blindées, etc.? La réunion de Cambridge n'a pas fait exception à cette règle. M. Fairbairn, le célèbre ingénieur, a rendu compte de l'état actuel de ces questions qui tiennent toutes les nations attentives. Pendant longtemps, on a cru que des navires armés de blindages de 4 pouces et demi d'épaisseur étaient invulnérables; et cette opinion a servi de base aux combinaisons des constructeurs en Angleterre, en France et en Amérique. Les expériences entreprises par le gouvernement anglais ont rectifié cette notion. Il a été prouvé qu'un canon Armstrong non rayé peut lancer un boulet sphérique de 150 livres, capable de traverser 4 pouces et demi de fer et 18 pouces de bois de tæk. Aucun vaisseau blindé, actuellement construit, ne peut plus être dit invulnérable. La supériorité est restée à l'artillerie; toutefois, il faut que la charge de poudre soit égale au tiers du poids du projectile, et une telle charge détruit le canon lui-même. Il est donc possible de percer les blindages, mais en sacrifiant ses canons. Dans les circonstances ordinaires, quand la charge n'est qu'un huitième du poids du projectile, la balance est en faveur des plaques blindées.

Les dernières expériences ont été faites avec les boulets à section plate du canon Whitworth; ces boulets ne sont pas écrasés comme les projectiles pointus, et ont un pouvoir de pénétration plus grand. Un canon de 12 livres envoie à 200 yards un boulet qui traverse une plaque de deux pouces et une plaque de bois d'un pied. On a prouvé qu'on pourrait construire un blindage plus solide en le composant de deux plaques parallèles, dans l'espérance que le boulet, même au cas où il aurait percé la première, s'amortirait contre la seconde. Le canon Whitworth de 70 livres fut essayé contre une nouvelle cible construite sur ce principe et formée d'une plaque de 4 pouces extérieurs et d'une plaque intérieure de 2 pouces, placée à 3 pieds de distance. Avec une charge de 12 livres de poudre seulement, on perça entièrement la plaque extérieure et toute la cible fut démolie, bien que le boulet restât entre la première et la seconde plaque. Il reste démontré qu'une armure de 4 pouces de fer et de 9 pouces de bois n'est qu'une défense insuffisante contre l'arme terrible de M. Whitworth. Avec un canon plus grand encore, lançant des boulets de 120 livres, M. Whitworth a détruit, à 600 yards de distance, un blindage pareil à celui du Warrior. M. Fairbairn a conclu de tous ces faits que la victoire semble rester encore à l'artillerie; mais l'on peut observer que les conditions d'une bataille navale ne sont pas tout à fait les mêmes que celles d'une tranquille expérience à Shoeburnyess: d'ailleurs l'inclinaison de plus en plus grande qu'on donne aux blindages rend la pénétration des boulets beaucoup plus difficile. Le boulet à section plate de Whitworth n'a d'avantages réels que contre un mur droit; sur une surface inclinée, il doit s'écraser sur son angle avant d'entrer dans le fer.

A. LAUGEL.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

HISTOIRE

L'Année historique ou Revue annuelle des questions et des événements politiques en France, en Europe et dans les principaux États du monde, par JULES ZELLER, maître de Conférences d'histoire, à l'école normale supérieure, — 3^e année (1861). — Paris, in-18. — Hachette.

Le titre même du livre de M. Zeller en indique clairement la nature, et en laisse voir l'utilité. Dans une courte *préface*, l'auteur, anticipant sur le récit des faits, apprécie brièvement les principaux résultats de l'action politique chez les différents peuples de l'Europe, en 1861. « La première année, dit-il, par laquelle a commencé cette Revue... était toute militaire. La guerre d'Italie faisait l'intérêt principal de 1859. Le traité de commerce de 1860, entre la France et l'Angleterre, a inauguré entre les peuples une nouvelle ère économique. L'année 1861 est surtout diplomatique et parlementaire. »

Un chapitre à part contient l'exposé de la *Situation générale au commencement de l'année*. Les causes de guerre et les chances de paix qui s'offraient aux gouvernements y sont résumées en quelques pages. La guerre de Chine était finie; mais la lutte de nos troupes en Cochinchine allait recommencer; l'occupation militaire de la Syrie menaçait de se prolonger au delà de toutes les prévisions; en Amérique, l'élection de M. Lincoln comme président de la République des États-Unis, avait servi de signal à une lutte ouverte entre les gens du Sud et les gens du Nord, la guerre civile s'annonçait; au Mexique, Miramon tenait encore Juarez en échec. En Europe, la confédération germanique inquiétait le Danemark à propos de la question du Holstein, et « un roi nouveau, Guillaume I^{er}, agitait déjà l'épée prussienne comme l'épée de la Confédération; » ailleurs, « les réclamations nationales de la Hongrie et de la Pologne ébranlaient les empires

d'Autriche et de Russie; François II, qui résistait dans Gaëte à la Révolution italienne, devait bientôt en être chassé par le bombardement de la ville. C'est ainsi que s'ouvrait l'année 1861. M. Zeller fait voir, dans l'*Histoire générale et diplomatique*, mise en tête de la première partie, « par quelles habiletés ou par quelles chances heureuses » l'Europe fut préservée de la guerre; mais l'Amérique en fut-elle préservée? Non; et quand l'Amérique souffre, l'Europe souffre. C'est que « les principaux États de l'Europe ont au dehors, dans les autres parties du monde, en Asie et en Amérique, des intérêts communs qui sont, en général, ceux de la civilisation. »

Après ces cinquante ou soixante pages d'introduction, M. Zeller passe en revue successivement, en évitant le trop de détails, mais en citant parfois des textes importants et en notant les phases décisives de l'histoire quotidienne, les divers États de l'*ancien* et du *nouveau monde*. Je ne reproduirai point ici les titres et les divisions des chapitres qui composent l'*Année historique*. L'auteur visite d'abord l'*Europe occidentale*, puis l'*Europe du milieu* et l'*Europe du Nord*; ensuite l'*Europe orientale*. De là, il gagne l'*Amérique*, l'*Afrique*, l'*Asie* et l'*Océanie*: la deuxième partie comprend le récit des faits accomplis dans ces pays lointains.

Une *Conclusion* termine la revue historique, à laquelle un *Tableau chronologique des principaux événements* sert d'index. Cette *conclusion*, qui n'est que de cinq pages, pourra paraître un peu mince à quelques personnes, si l'on considère la place accordée aux faits; mais sans doute l'auteur et l'éditeur n'auront point voulu grossir davantage le volume; et bien que la civilisation dans le monde entier, « la liberté et la paix en Europe » demandassent, par elles-mêmes, plus de cinq pages, M. Zeller aura pensé qu'il était aisé de compléter la *Conclusion* avec les pages de la *Préface* et de l'*Histoire générale et diplomatique*, dont j'ai parlé plus haut.

Après avoir reconnu l'utilité du livre de M. Zeller pour quiconque désire ne pas ignorer les faits capitaux et les grandes questions de l'histoire contemporaine; après avoir loué la netteté des divisions établies, la clarté du récit et la sympathie de l'auteur pour les peuples en voie de régénération, il me reste à exprimer certaines réserves.

Je laisse de côté notre histoire intérieure, délicate et complexe, me contentant de rappeler, à propos des prérogatives nouvelles du Sénat et du Corps législatif, qu'on ne retrouve pas en un jour la pleine indépendance ni l'entière autorité de la parole après en avoir été longtemps privé, et à propos de l'état de nos finances, que le *Mémoire* de M. Fould, pour avoir été suivi de quelques remaniements partiels du budget, ne saurait être aujourd'hui réputé lettre morte.

Mais je dirai quelques mots de notre action à l'extérieur.

Les événements se sont chargés de démontrer combien il est difficile d'aller doter, au moyen d'une armée, un pays étranger « des conditions de force, de prospérité et d'indépendance » qui lui feraient défaut. L'expédition française au Mexique délivrera-t-elle cette malheureuse contrée de « l'anarchie croissante » dénoncée par nos hommes d'État? L'anarchie même est-elle *croissante* au Mexique, et n'y aurait-il pas lieu d'avoir confiance dans les efforts de Juarez,

légiste, magistrat, et non chef de bandes, pour amener peu à peu ce pays dans les voies de la civilisation, telle que le XIX^e siècle l'entend ? Grave question que ne saurait trancher ni une déclaration de guerre, ni une victoire même !

M. Zeller, en outre, semble attribuer aux offices discrets de la diplomatie des résultats qui pourraient bien provenir, plutôt, de la nature des choses et de la raison mieux éclairée des peuples. N'est-ce point là qu'il est juste de rechercher aujourd'hui les causes qui ont produit les manifestations si calmes de la Pologne, et la patience de l'Italie, tellement inattendue, que les habiles la croyaient usée à l'avance ?

Je soumets ces réflexions à l'auteur de l'*Année historique*, dont le patriotisme et le libéralisme quelque peu optimistes, espèrent tout de la « fierté » et de la « sagesse » que la France « communique » et « inspire nécessairement à ceux qui ont l'honneur de la gouverner. »

Cela dit, je m'arrêterai sur « un trait du tableau curieux qu'offrait l'Europe au commencement de 1861. » Je cite M. Zeller, en soulignant les passages les plus significatifs :

« En même temps que semblaient naître ces causes de guerre entre les grands Etats de l'Europe, tout le monde remarquait alors *le contraste frappant que présentait l'année 1861, avec l'année 1851*, qui avait ouvert la période décennale qui venait de finir. Il y avait dix ans, après un ébranlement général qui s'était communiqué à tous les Etats, *une réaction déchainée d'une extrémité à l'autre de l'Europe avait réprimé ou détruit toutes les libertés que les peuples croyaient avoir conquises*, et que les excès avaient paru compromettre. *Maintenant, au contraire, ces libertés se relevaient partout ou tendaient à se relever, par un mouvement mesuré, mais par cela même irrésistible.* »

J'avais donc raison tout à l'heure. La diplomatie ne crée point de tels mouvements : c'est assez qu'elle les suive, et ne les contrarie pas.

FÉLIX FRANK.

DROIT

Études historiques sur la législation russe, etc. par SPYRIDION G. ZÉZAS, — Paris, Durand, 1862, 1 vol. in-8.

Les lois d'un pays sont un miroir qui refléchit fidèlement sa situation sociale. On y distingue les principes de la morale qui règlent les rapports entre les hommes, les bases de la vie économique, les solutions données à nombre de questions, les unes plus importantes que les autres.

Mais les lois ne sont un exposé vraiment *objectif*, que si elles sont réellement exécutées ; de plus, elles ne sont une image bien ressemblante de la civilisation d'un peuple, que lorsqu'elles sont le résultat inconscient d'un travail intérieur commun : en d'autres termes, si elles sont plutôt la constatation d'une *coutume* que

l'œuvre d'un législateur tout-puissant et qui peut être imbu d'idées étrangères à son peuple.

En Russie, comme partout ailleurs, les premières lois n'étaient que des usages qui se confondaient avec les mœurs. Mais les mœurs, bien que d'une grande ténacité, ne sont pas immuables ; elles sont influencées par les événements, et varient d'un siècle à l'autre, quelquefois plus rapidement encore. Les usages changent en même temps qu'elles, et les modifications qu'ils subissent ont quelquefois un caractère plus violent.

D'un autre côté, si les mœurs procèdent plus particulièrement des sentiments, les usages dérivent plus directement des intérêts, et les perturbations sociales les affectent plus vivement. Aussi des circonstances extraordinaires appellent-elles souvent l'intervention d'un législateur, et l'on voit quelquefois les populations applaudir à son œuvre organisatrice ou réparatrice.

La Russie a également eu ses législateurs, et M. Zézas nous en fait connaître la série. Mais l'espace ne nous permet pas de le suivre dans ses pérégrinations à travers l'histoire ; nous pouvons tout au plus lui emprunter quelques indications sur la législation actuelle.

On sait que la Russie est gouvernée par un *autocrate*, terme qu'on prend souvent en mauvaise part en France, mais qui figure en tête de toutes les lois et de tous les décrets signés par les descendants des Romanow. Ce terme répond à l'expression plus usuelle chez nous de souverain absolu.

Il est inutile de dire qu'en Russie les lois émanent toutes du Souverain. Leur rédaction et surtout leur promulgation paraissent néanmoins être accompagnées de quelque solennité. Une prescription qui se rapporte à la promulgation nous a surtout frappé ; nous croyons devoir la reproduire : « La publication des lois dans les gouvernements de l'empire est l'une des principales attributions de l'administration provinciale et départementale. Elle doit en publier le texte tout entier, *sans lui faire subir de suppression ou d'altération*, de quelque nature qu'elles puissent être. »

En Russie aussi, « tout le monde est censé connaître la loi. » On a dû également admettre quelques autres axiomes semblables, par la simple raison qu'on n'aurait pas pu s'en passer.

L'organisation administrative ne présente rien de remarquable ; mais l'organisation judiciaire est très-compiquée et renferme des rouages ou des organes inconnus en France. Ainsi à côté des tribunaux de première instance — dont les membres sont élus en partie (3) par la noblesse et en partie (2) par les cultivateurs libres, il y a des tribunaux municipaux qui connaissent des affaires litigieuses qui se produisent entre les habitants des villes. Auprès de chacun de ces tribunaux, fonctionne un collège (comité) pupillaire, qui s'occupe des intérêts des veuves et orphelins, soit des nobles, soit de la bourgeoisie (dans les tribunaux municipaux).

Il y a ensuite des « tribunaux oraux » dans les villes, et des « tribunaux ruraux » qui répondent à nos juges de paix, dans les petites localités. Passons les tribunaux de commerce, les tribunaux arbitraux, les tribunaux mixtes et autres, pour men-

tionner les *tribunaux de conscience*. Ces derniers, composés de 2 nobles, 2 bourgeois et 6 cultivateurs, sont une sorte de jury qui a une compétence restreinte. Ils prononcent dans les contestations entre ascendants et descendants, concilient les parties qui veulent bien s'y prêter, protègent les aliénés et les mineurs, répriment la *sorcellerie* et l'*interprétation des songes*.

La distinction des personnes joue un grand rôle en Russie ; mais la tendance actuelle du gouvernement et de la nation est à la simplification. Naguère on comptait cinq classes principales ; les nobles — le clergé — les bourgeois — les cultivateurs — les serfs. Cette dernière classe a été supprimée par une décision spontanée de l'empereur Alexandre II.

La noblesse se divise encore en noblesse héréditaire et noblesse personnelle. Cette dernière, et en partie la première, est le résultat de la nomination à certaines fonctions publiques. La division des fonctionnaires et des officiers en 14 degrés ou classes, est trop connue pour que nous ayons à nous y arrêter.

Les lois civiles renferment des particularités qui doivent nous paraître étranges : nous allons en relever quelques-unes.

L'homme avant dix-huit ans, la femme avant seize ans, ne peuvent contracter mariage. Le consentement des parents est obligatoire. Mais le mariage est interdit après l'âge de quatre-vingt-dix ans, et on ne peut procéder à de quatrièmes noces. Le mariage est un acte essentiellement religieux, mais il a des effets civils assez importants. Par exemple, une femme russe qui épouserait un étranger serait obligée de vendre ses biens dans les six mois, et de verser la dixième partie de leur valeur dans les caisses du Trésor.

Relativement aux mariages mixtes, il existe une prescription que nous allons citer, mais sans trop en garantir l'exécution générale. Elle consiste à faire signer aux futurs époux, l'engagement de ne jamais faire au conjoint un reproche du culte auquel il appartient. D'autres prescriptions nous paraissent bien moins justifiables, par exemple, l'obligation de faire élever les enfants dans le culte grec.

Nous passons les préceptes de morale que les lois russes renferment sur les devoirs réciproques des époux ; nous ne savons si ces préceptes contribuent beaucoup à conserver la paix du ménage : nous ne savons non plus si ce résultat désirable est obtenu par la séparation de biens qui paraît être le droit commun dans ce pays.

La même tendance à empiéter sur le domaine de la morale — tendance que nous ne critiquons pas d'ailleurs — a dicté les incapacités pour les fonctions de tuteurs ; ces fonctions ne sauraient être confiées :

Aux prodigues ;

Aux individus d'une conduite notoire ou qui auraient subi des condamnations ;

A ceux qui se sont fait connaître par leur inhumanité ;

A ceux qui soutiennent un procès contre les parents du mineur ;

Aux individus insolvables.

Les lois sur la propriété présentent bien des particularités curieuses. Ainsi, en

ce qui concerne l'acquisition des biens par testament, les membres du clergé régulier, « ayant fait vœu de pauvreté » ne sauraient être institués légataires. D'un autre côté, la liberté n'existe que pour les biens acquis ; on ne peut disposer des biens patrimoniaux qu'en l'absence des héritiers naturels. Les enfants masculins sont avantagés par rapport aux filles, les frères relativement aux sœurs — ce sont là des signes d'une civilisation inférieure.

La législation sur les hypothèques reflète la constitution politique et sociale de l'empire russe. « En effet, dit l'auteur, en ce qui concerne les personnes, la division des citoyens en plusieurs classes, suivant leur condition, le degré de fortune, la profession qu'ils exercent, les dignités dont ils sont revêtus, devaient imposer au législateur l'obligation de ne pas leur accorder les mêmes droits, mais bien de les subordonner au degré d'élévation auxquels ils sont placés dans la hiérarchie sociale. Cette sorte d'inégalité est une conséquence forcée de la constitution même de la société russe. »

Nous pourrions discuter ce point, mais l'espace ne nous permet que de faire nos réserves.

Le droit commercial russe, abstraction faite de ce qui touche la personne des négociants, ressemble en bien des points au droit français. L'auteur est entré dans beaucoup de détails sur les sociétés commerciales, et surtout sur les sociétés par actions. On trouve en Russie des sociétés en noms collectifs, des sociétés en commandite, des sociétés anonymes. La désignation varie, mais la chose est la même. La législation sur les lettres de change et sur les faillites a été également développée avec beaucoup de soin par M. Zézas, et nous avons très-souvent trouvé que les mêmes besoins ont reçu les mêmes satisfactions.

Somme toute, l'ouvrage que nous venons de parcourir n'est pas encore une œuvre parfaite : nous avons constaté plus d'une lacune, et l'auteur ne paraît risquer des appréciations qu'avec une grande timidité ; mais les matières qu'il a abordées ont été exposées avec fidélité et d'une manière qui prouve qu'il n'est pas resté étranger à l'étude du droit français.

MAURICE BLOCK.

LITTÉRATURE

Récits d'une paysanne, par JULIETTE LAMBER. — 1 vol. Collection Hetzel.

Les choses simples ne plaisent pas toujours à tous, mais à ceux à qui elles plaisent, elles plaisent beaucoup. Nous ignorons quel sera, dans le public, le succès du petit livre publié par M^{me} Juliette Lamber sous le titre de *Récits d'une paysanne*, mais l'auteur de ce petit livre ne peut manquer d'avoir des partisans très-chauds parmi ceux qui font cas d'une qualité très-rare, très-précieuse, et pour nous très-séduisante, qu'il possède à un haut degré : le don de saisir par le sentiment et l'imagination des vérités poétiques et de les traduire dans un langage simple, naturel, gracieux, sans affectation ni vulgarité. Si ce don n'est pas le plus brillant

de ceux que peuvent porter à un berceau les fées de l'esprit, il est du moins un des plus rares ; et nous connaissons plus d'un grand talent qui pourrait l'envier à M^{me} Lamber.

Le mérite singulier de ces Récits, c'est qu'ils auraient pu être faits au village, tels à peu près que les a écrits l'auteur. Il me semblait, en lisant, les entendre raconter soit aux veillées d'hiver, quand le sarment petille dans l'âtre du foyer rustique, soit aux clairs de lune d'été, quand les villageois, assis devant leur porte, font craquer sous leurs doigts les tiges sèches du chanvre, dont ils détachent en longs rubans la frêle écorce. Et cependant ces histoires, si simples de fond et de forme, ont souvent plus d'intérêt et de poésie, dans leur naïveté attachante, que tel roman, chargé d'incidents et de péripéties, où l'auteur a prétendu nous offrir l'image de la vie parisienne ; seulement, c'est un intérêt d'un autre genre ; il s'adresse modestement et honnêtement à l'esprit et au cœur, au lieu d'attaquer insolemment et brutalement les nerfs. Ces Récits surpassent même en mérite littéraire bien des œuvres applaudies, quoique ce mérite ne soit pas de ceux qui se proclament, en quelque sorte, eux-mêmes par la pompe des phrases, mais qu'il se compose de qualités discrètes et d'un art délicat, qui veut être observé de près pour être bien senti.

Il suffit de lire une page de M^{me} Lamber pour voir qu'elle connaît bien les paysans. Elle ne les peint pas seulement par leurs costumes ni par les habitudes extérieures que tout le monde peut voir, mais par leurs sentiments et leurs idées ; elle ne s'arrête pas à la rude écorce des mœurs rustiques, mais elle pénètre au cœur de ces natures villageoises, simples et fortes, et y démêle, avec une parfaite sûreté de coup d'œil, ce que notre éducation littéraire, à nous autres écrivains du livre ou du journal, nous empêche de voir. Elle a de plus le talent de nous dire ce qu'elle a vu dans un langage qui ne se sent en rien, à très-peu d'exceptions près, des mœurs de notre civilisation parisienne et des habitudes de notre littérature ; on dirait qu'avant d'interroger ses souvenirs, pour écrire ces Récits, l'auteur a tracé autour de lui-même un cercle magique et s'y est isolé de tout contact de nature à altérer, par quoi que ce fût d'étranger, le caractère de naïveté qu'il importait de leur conserver.

Un mérite que nous tenons à relever dans les *Récits d'une paysanne*, c'est qu'on n'y aperçoit point de prétention philosophique. Si l'auteur a eu quelque intention de ce genre, il ne l'a pas montrée. On connaît par d'autres écrits de M^{me} Lamber, ses opinions sur plusieurs des grosses questions qui sont aujourd'hui débattues, et, pour un esprit de sa trempe, rien n'eût été plus naturel que de se laisser aller à la tentation de faire, à propos des paysans, un petit bout de philosophie sociale. C'eût été une faute de goût et d'art. Ces questions dont nous parlons demandent à être traitées sérieusement ; elles n'ont rien à faire avec les formes légères du roman ou de la poésie ; comme le disait un jour devant nous un vieux paysan de nos amis, « quand on est à table, on n'est pas à l'église. » Par bonheur, il y avait dans M^{me} Lamber un artiste à côté d'un philosophe, et c'est ce qui l'a sauvée du travers dans lequel est tombé plus d'un écrivain de nos jours qui a cru réformer le monde avec des déclamations. Ce que M^{me} Lamber a mis dans son

livre, c'est ce qu'elle devait y mettre, le sentiment qui l'anime pour ceux dont elle trace les portraits avec une sympathie éclairée et tendre, sans exagération ni puérilité.

Des dix nouvelles qui forment ce volume, deux sont déjà connues des lecteurs de la *Revue Germanique*, le *Moulin Gervais* et la *Prairie*. Rien de plus simple et de plus charmant que la *Prairie*; on croit entendre en prose un écho de l'antique poésie de Théocrite; c'est une fraîche idylle où la peinture de l'amour, en ce qu'il a de plus délicat, est offerte en contraste avec ce que la vie des champs a de plus humble en fait de condition sociale; ajoutez-y, pour fond de tableau, un frais paysage, touché d'une main légère, avec le poétique sentiment des beautés de la nature, qui se montrent partout où l'homme sait les voir, même aux lieux les moins pittoresques. Il a suffi à l'auteur, au poète, d'un coin de prairie, d'un jeune vacher et d'une gardeuse d'oies pour faire un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment.

Les autres petits romans se recommandent par des qualités analogues. Les événements les plus simples, l'expression la plus naturelle des sentiments du cœur, il n'en faut pas davantage au conteur pour nous intéresser et nous émouvoir. Lisez les *Fiançailles de Carlepont*, *Germain*, la *fille du maçon*, etc. Dans *Fagoton*, l'accent populaire pourra sembler avoir quelque chose d'un peu enfantin; mais partout on trouve la grâce à côté de la naïveté. Nous le répétons, l'auteur a reçu un don. Quels que soient les livres qu'il produira désormais, il ne regrettera pas d'avoir laissé échapper de son talent cette note poétique dont la mélodie est si douce et si pure. Quant à la morale, s'il y en a une à ces histoires, c'est que le paysan ne doit pas se laisser attirer aux séductions qu'exerce sur lui la vue des villes et de l'espèce de civilisation qui y règne, mais qu'il doit rester au village; c'est du moins l'idée que l'auteur semble avoir eue le plus souvent en vue: idée qui ne fera de peur à personne et qui montre, dans M^{me} Lamber, un sentiment profond de la beauté et de la dignité de la vie rustique. Ce sentiment, c'est bien l'âme de son livre.

L. DE R.

Le Poème des beaux jours, par JOSEPH AUTRAN. — Paris, Michel Lévy.

Il y a des époques pour la poésie champêtre. Ce ne sont pas, quoi qu'on en ait dit, les plus heureuses, mais bien les plus lassées et les plus mornes. Après les grandes commotions, les grands efforts inutiles, les belles espérances trompées, c'est alors que l'églogue a son heure avec le découragement des esprits, avec le besoin de solitude et de rafraîchissement pour les âmes. C'est alors que Tityre soupire mollement, couché sous son hêtre, le nom d'Amaryllis aux échos des bois naguère troublés par le bruit des discordes civiles.

M. Autran est un poète à qui, de bonne heure, est venu le besoin de se réfugier dans la paix des champs avec sa muse. L'auteur de *La fille d'Eschyle*, des *Poèmes de la mer*, l'heureux fils de « Marseille la grecque, » s'est fait quelque part en Provence, entre les oliviers et la mer, une retraite qui doit être belle et

calme, à en juger par les inspirations qu'elle donne. C'est là, pensons-nous, qu'il a rêvé et écrit sa *Vie morale* et ses *Épîtres rustiques*, ainsi que *Laboureurs et soldats*. Nous avons le tort de ne pas connaître tous ses vers; mais ceux que nous avons lus nous ont paru d'une facture large, harmonieuse, d'une inspiration tranquille et simple, comme l'effusion naturelle d'une âme sensible, généreuse, à laquelle une organisation d'élite et le don précieux du talent permettent de sentir, de respirer, pour ainsi dire, la poésie en toutes choses et d'en reproduire les impressions dans une langue aisée et riche. *Le poëme des beaux jours*, que nous venons d'achever, nous a rendu, en la complétant, cette impression que nous avions reçue de quelques-unes des précédentes poésies de l'auteur, et nous pouvons, encore sous le charme, affirmer que M. Autran est un des talents les plus élevés et les plus purs, sinon les plus variés de ce temps-ci. L'impression que laisse la lecture de ses vers, a quelque chose de recueilli et de doux, qui vaut bien l'étonnement produit par la manière heurtée, bizarre, colorée, la recherche de pensée et de forme, les prétentions et les affectations des rimeurs à la mode.

De quoi se composent les *beaux jours*? De mille choses aussi inexprimables qu'elles sont fugitives; de jeunesse, d'amour, de soleil, de loisir, d'impressions, de sensations, etc. Voilà ce que M. Autran a tenté de mettre en vers. La tentative était hardie; nous ne l'imiterons pas; nous n'essayerons pas d'analyser ces poésies. Les beaux vers, comme les beaux jours, se forment de je ne sais quoi qui leur donne leur expression, leur charme. Comment en rendre compte? Mieux vaut renvoyer le lecteur au livre.

Le sentiment de la nature domine ici. Comme son maître Virgile, M. Autran a l'amour des champs. Voici de beaux vers sur la campagne :

Oui, la verte étendue et son vaste horizon,
La campagne à toute heure et dans toute saison ;
La campagne sereine, oubliée, immobile,
Et que jamais ne trouble un écho de la ville !
Oui, les grands ceps chargés de vignes, les vergers,
La plaine et les épis émus de vents légers ;
Les rivages du fleuve, où, dans les hautes herbes,
Paissent les grands taureaux et les vaches superbes ;
Les chênes sur les monts, ces bois religieux,
Qu'habite et que remplit la sainte horreur des dieux !
Et partout, dans un flot de lumière dorée,
L'homme au travail des champs, œuvre auguste et sacrée !

C'est bien dit et bien peint, et la pensée de l'homme arrive à propos pour donner la signification morale à ce tableau de la nature. Dans cette vaste immobilité des champs endormis sous le soleil, un point vivant se remue; c'est l'homme accomplissant en silence la loi du travail.

M. Autran est un ami, et, par l'amour des champs, un frère en poésie de Victor de Laprade; mais l'impression de ce dernier est plus mâle, plus vigoureuse, et sa poésie a un caractère plus romantique. Bien qu'il soit originaire du Forez, sa

manière de penser et de sentir est d'un homme du Nord. M. Autran, au contraire, nous fait bien l'effet, dans ces vers, d'un enfant insouciant de la Provence, élève de la muse latine. Son inspiration est douce et ses vers ont je ne sais quelle allure paresseuse. Nous ne pensons pas qu'il se livre jamais à la satire. Ce volume, à ce qu'il nous apprend, renferme des pages détachées d'un poème où le poète se propose de traire les harmonies rurales de l'année. Quand ce livre paraîtra, nous serons certainement des premiers à le lire.

L. DE R.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE

PÉRIODIQUES ALLEMANDS

Journal de théologie scientifique, publié par A. HILGENFELD. (en allemand.) 1862, troisième cahier.

I. A. HILGENFELD : *Les deux Épîtres aux Thessaloniens sous le rapport du contenu et de l'origine*. L'auteur soutient à la fois l'inauthenticité de la seconde de ces épîtres et l'authenticité de la première. Ne pouvant entrer ici suffisamment dans les détails, nous nous contenterons de dire, au sujet du deuxième point, que cette étude ne nous semble pas dissiper toutes les difficultés qu'il soulève, et qu'elle nous laisse bien des doutes. La réponse à l'objection tirée du passage 11 14 eq., est notamment peu heureuse ; elle méconnaît complètement le sens et l'intention des textes de l'épître aux Galates, sur lesquels elle s'appuie, et qui ne lui sont rien moins que favorables. Au surplus, la question de l'origine de la première épître aux Thessaloniens n'offre pas un intérêt très-général ; supposée ou non, celle-ci n'apporte aucune modification essentielle, par exemple, aux vues historiques de Baur. Et puisque le nom du chef de l'école de Tubingue se présente ici sous notre plume, nous ne quitterons pas cet article sans exprimer franchement la pénible impression que nous a causée l'allégation singulière qui s'y trouve émise contre lui. Pour notre part, nous ne saurions nous persuader que Baur se soit jamais laissé guider, dans ses jugements scientifiques, par des considérations personnelles aussi mesquines que celles qui lui sont très-gratuitement attribuées. Mais quelle que soit à cet égard la conviction de M. Hilgenfeld, nous croyons, contrairement à son avis, que, s'il tenait à la formuler publiquement, c'était du vivant du maître, non après sa mort, qu'il convenait de le faire.

II. M. UHLEMANN : *Sur Gog et Magog*. On sait que le nom de Magog, qui figure d'abord dans la table généalogique de la Genèse (x, 2) comme celui d'un des fils de Japhet, et qui, accolé plus tard à Gog, finit par jouer un rôle si redoutable dans l'Apocalypse (xx, 8), ne se trouve mentionné que dans la Bible et ne s'applique à aucune des nations connues de l'antiquité. Jusqu'ici, on a pensé généralement que ce nom étrange devait servir à désigner les Scythes ou Sarmates. M. Uhlemann, sans s'écarter de ce sentiment, croit de plus qu'il appartenait en

propre à un peuple du Caucase, où un voyageur russe l'aurait retrouvé récemment. Voici le passage de M. Reineggs invoqué par notre auteur : « Toute la partie centrale du Caucase, jusqu'aux plus hauts sommets, est habitée par les Thiulet, qui appellent leur montagne Chef ou *Gogh*, et celles plus élevées de la région septentrionale, Mogef ou *Mugogh*. »

III. EBLI : *Pour servir à la critique des Septante*. (Suite et fin.) L'auteur achève la démonstration de sa thèse, à savoir que la version grecque du Pentateuque et celle du livre de Josué ont été faites par des mains différentes. Il pense qu'il y a eu un laps de temps considérable entre la traduction de ces deux ouvrages, et que le livre d'Esther est le premier qui ait été traduit après ceux de Moïse. —

IV. L. PAUL : *Du dogme de la Trinité chez Théophile d'Antioche*. Pour faire connaître les conclusions exégétiques de cet article, il suffit d'en extraire les lignes suivantes : « Si, cependant, quelqu'un croyait devoir retrouver ici ou ailleurs chez Théophile, la troisième hypostase divine, et identifier la *οὐσία* avec le *πνεῦμα ἅγιον* au moins faudrait-il accorder que la façon confuse et instable dont les trois personnes y subsistent dans la *una essentia divina*, diffère grandement du dogme orthodoxe. Quant à nous, nous nous garderons bien, pour cette divergence, de suivre l'exemple de Petau et d'accuser Théophile d'hérésie, sur un point au sujet duquel il n'y avait encore de son temps rien de déterminé ni de fixe. Nous nous réjouissons, au contraire, de pouvoir observer chez notre apologiste, la formation graduelle du dogme trinitaire, et de ce que l'Église reconnaisse aussi des saints qui n'ont que bien peu connu la doctrine orthodoxe. » Pour ne nous arrêter qu'à ce dernier point, nous ferons remarquer que c'est là un fait dont il n'est plus nécessaire, depuis le 8 décembre 1854, d'aller chercher bien loin des exemples. L'immaculée conception de Marie, ignorée de toute l'antiquité chrétienne, a été combattue expressément et formellement par *saint Bernard*, *saint Thomas*, *saint Bonaventure*, *saint Antoine de Padoue*, etc. On voit donc que l'Église catholique sait aussi, au besoin, faire preuve de tolérance. (Pour la très-curieuse et très-instructive histoire de ce moderne article de foi, comp. *Études sur le nouveau dogme de l'Immaculée Conception*. Paris, Chamerot, 1857.) — V. W. BOEMER : *Une nouvelle édition du commentaire de Mélanchton, sur l'épître de Paul aux Romains*.
A. STAP.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Mai et juin.

Mai. — H. Ritter, sur l'ensablement de la mer d'Azof; traduit des archives de la marine russe. — Expédition du Soudan. Lettre du Dr Steudner à M. Barth. Cette lettre, dont le cahier précédent du journal donnait la première partie, a pour sujet le voyage de Kérén à Adoa, capitale du Tigré, avec M. de Heuglin, du 28 octobre au 14 novembre 1861. Les observations du Dr Steudner portent principalement sur la flore du pays. — Voyage dans les provinces septentrionales de la Perse; tiré des lettres adressées au Dr Brugsch par le chev. *Gasteiger-Ravenstein-Kobach*. Nous avons ici le récit d'une excursion pittoresque à travers le Mazandéran. — Extraits du journal de M. *Werner Munzinger*, pendant son séjour

dans le pays des Bogos avec l'expédition Heuglin. Une relation étendue a été envoyée par le voyageur au Dr Barth, qui en donne une intéressante analyse. Les observations sont principalement ethnologiques; soit au point de vue des mœurs, soit sous le rapport des idiomes, elles ont une très-grande importance. On ne peut que désirer vivement la complète publication de cette remarquable étude. — Note sur la carte des routes de Vera-Cruz à Mexico, par M. H. Kiepert (avec une carte). L'habile et savant géographe de Berlin donne un aperçu des sources d'informations géographiques et physiques sur ces parties centrales de l'État mexicain, acquises depuis les publications d'Alexandre de Humboldt. — Mélanges de géographie ancienne, par le Dr Blau, consul de S. M. le roi de Prusse. L'auteur, dans une première note, se propose d'établir que dans le passage mutilé du septième Livre d'Hérodote, au commencement du chapitre 76, ce n'est pas le nom des Chalybes qu'il faut restituer, comme l'ont supposé la plupart des éditeurs, mais celui des *Thyni*. Dans une autre note relative aux noms locaux de différents vents dans l'antiquité, M. Blau propose de changer, dans un passage du Pseudo-Aristote *de Ventorum nominibus*, ed. Berol., p. 973, βαπύρος ὄρος en βαργολος. — Aperçu historique des [grandes] inondations de la Hollande. — Le réseau des chemins de fer des [ci-devant] États-Unis de l'Amérique du Nord (note empruntée aux Annales du Commerce extérieur). — Les nouveaux gisements aurifères du district de Caribœuf, Colombie anglaise.

Juin. — Brugsch, Tanis et Arvaris, controverse historique et géographique. M. Brugsch reprend et développe les faits et les arguments qu'il a présentés dans le premier volume de ses *Geographischen Denkmaler*, publié en 1857, pour démontrer, par les monuments, l'identité d'Avaris, la ville célèbre des Hyksos, avec Tanis, sur la branche orientale du Delta d'Égypte. A cette discussion géographique, se rattache une nouvelle étude sur Soutekh, la divinité principale des Hyksos, qu'il identifie avec le Baal des peuples sémitiques et chananéens. — Lettre de M. Moritz de Beuzmann au docteur Barth. Cette lettre, datée depuis son départ d'Europe jusqu'à Benghâzi, et de Benghâzi jusqu'à l'oasis d'Aoudjélah, dont Djâlo est une localité. On sait que M. de Beuzmann a entrepris de pénétrer par l'ouest dans le Soudan oriental jusqu'au Ouadây, pendant que le gros de l'expédition allemande va tenter d'y arriver par l'est. Le n° 8 des *Erganzungshefte* des *Mittheilungen* de Petermann (voir ci-dessous), contient des nouvelles ultérieures du voyageur. — Ant. v. Etzel, le développement des districts commerciaux du Danemark dans le sud du Groënland, d'après des communications originales. — D. Friedmann, aperçu de la situation des Indes Néerlandaises en 1857 et 58. — W. Dove, sur le climat du Port Natal. — Esquisse physiographique de la partie des montagnes Rocheuses, situées dans le territoire de South-Clear Creek et à l'est de Middle Park. Morceau tiré de l'*American Journal of sciences and Arts*. — Le Mississipi. Extrait du Rapport physique et hydrographique sur ce fleuve, par le capit. A. Humphrey et le lieut. L. Abbot. — Rectification des frontières russo-chinoises.

V. S. M.

CHRONIQUE POLITIQUE

S'il vous plait, nous ne parlerons pas de la question romaine. Est-ce qu'il y a une question romaine? Il n'y en a pas. Que les Romains en prennent leur parti : il n'y a pas de Romains. Au siècle des siècles, il n'y en aura pas. Ainsi le veut le pape, souverain temporel. On les exproprie de leurs droits à l'existence — pour cause d'utilité cléricale — et sans indemnité ; à moins qu'on ne considère comme un ample dédommagement le sentiment qu'ils peuvent avoir de s'immoler sur l'autel de la chrétienté. Car, on nous l'a répété sur tous les tons, la souveraineté temporelle du pape, c'est la chrétienté. Le monde croulerait, le jour où cette base lui ferait défaut. Pour subsister, l'Église, que dis-je ? l'univers a besoin d'un pape qui règne contre la volonté de ses sujets. Si j'étais catholique, je me garderais bien de proclamer si haut que les destinées du catholicisme tiennent à un morceau de terre sur lequel pèse une autorité détestée. Je défie les plus grands ennemis de l'Église de dire rien d'aussi fort contre elle. Mais nous qui ne sommes pas de ses fidèles, nous avons en elle une foi plus robuste : nous croyons et nous répétons que si quelque chose doit lui nuire, c'est précisément son immixtion dans les affaires politiques de ce monde, dans les choses sujettes au temps, au changement, à la destruction. Elle descend aux abîmes avec ce boulet du pouvoir temporel au pied. L'Église semble vouloir écrire sa propre épitaphe dans ce *non possumus*. La liberté a la vie dure. Elle n'est pas infailible comme l'Église, c'est vrai, mais quand elle commet des erreurs, ou plutôt, quand on les commet en son nom, ces erreurs peuvent être reconnues et réparées ; c'est la liberté elle-même qui les fait voir et qui profite de l'expérience. L'Église ne peut pas errer : elle est obligée, si elle se trompe, de se tromper infailliblement.

L'honorable retraite de M. Thouvenel n'a pas été pour nous, en présence de ce sublime entêtement, une révélation ; car notre perspicacité ne va pas jusqu'à comprendre la conciliation rêvée encore par le gouvernement français. Mais il est tant de choses que nous ne comprenons pas ! C'est presque devenu une habitude. On se fait à tout. Et, cependant, il est triste de se résigner ainsi à ne rien entendre aux affaires de son propre pays. Ce n'est pas dans l'expédition du Mexique, par exemple, que nous espérons voir clair de sitôt ; il faut nous en remettre là-dessus au gouvernement que nous avons chargé de voir, de penser, de vouloir et d'agir pour nous : tâche bien épineuse, et des difficultés de laquelle nous ne tenons pas assez compte dans les appréciations que nous nous permettons encore de ses actes. Vraiment, il nous conviendrait de soulager un peu le gouvernement de cette terrible responsabilité, si nous n'avions pas désappris de vouloir.

Heureux, en ce temps-ci, les hommes qui ont foi en l'infailibilité d'autrui ou en leur propre infailibilité !

Il faut que le roi de Prusse et ses ministres en soient là pour se mettre si fort à l'aise vis-à-vis de la représentation nationale ; car il est encore des députés à Berlin. Sans doute, on couve là-bas de vastes desseins, et l'on est bien assuré de les faire prévaloir ; autrement, en vérité, ce serait plus que de l'audace et de l'obstination. On se rappelle le fameux discours de Kœnigsberg, et Guillaume I^{er} se proclamant roi par la grâce de Dieu. C'était assez puéril et superflu à tous égards. Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit a pu dire depuis à l'oreille de M. de

Bismarck ? Impossible de le savoir, mais il faut croire que le ministre le sait et qu'il agit en conséquence. Sans doute, la Providence lui a promis d'intervenir en temps utile et de frapper les populations aveugles par quelque miracle. On a mis en avant l'hypothèse d'un appel au suffrage universel. Mais ceci ne serait pas un miracle; le suffrage universel tend même à rendre les miracles de plus en plus inutiles. La Prusse possède le vote universel, ou peu s'en faut, mais un vote par catégories, qui réserve à la classe bourgeoise une prépondérance électorale incontestable. Or, il y a en Prusse, outre la bourgeoisie, le paysan et le noble. Si les seigneurs et les paysans tiennent ensemble, comme quelques-uns le pensent, en vertu des affinités du sol, le roi Guillaume peut, dit-on, faire pencher la balance en sa faveur : il n'a qu'à introduire l'égalité de vote dans l'élection. Seigneurs et paysans d'un côté, la bourgeoisie de l'autre, celle-ci sera vaincue; on aura une Chambre qui votera le budget proposé par la couronne : la monarchie sera consolidée pour l'éternité. — Nous prenons la liberté de croire médiocrement à cette hypothèse; nous pensons même que l'on irait par cette voie à un résultat tout opposé.

Mais l'hypothèse n'a pas grande chance de triompher, à ce qu'il paraît. Alors, comment la monarchie prussienne sortira-t-elle de l'impasse où elle s'est très-gratuitement fourvoyée ? La Chambre dissoute encore une fois, de nouvelles élections dans les anciennes conditions du suffrage, c'est un échec évident, un échec écrasant pour la couronne et pour le ministère. Il vaudrait mieux céder que de s'exposer à cette mésaventure définitive. Mais l'amour-propre ! mais le Saint-Esprit ! Le trône de Frédéric-Guillaume a des racines dans les instincts monarchiques de la nation prussienne ; ces racines toutefois ne sont pas telles qu'elles ne puissent céder sous des violences réitérées. Alors, ce ne serait plus M. de Bismarck, c'est le Nationalverein qui s'installerait à Berlin et prendrait la succession vacante de la couronne. Veut-on que le Nationalverein date de Berlin prochainement des proclamations qui décréteront d'autorité l'unité de l'Allemagne ? Si l'on veut cela, on ne saurait y employer des moyens plus certains. Il paraît que le gouvernement de Vienne pousse à l'égard de son compétiteur de Berlin l'esprit d'émulation et de rivalité jusqu'à le suivre sur un terrain si scabreux ; car lui aussi a récemment érigé en dogme que nul vote du Reichsrath ne peut avoir force de loi, s'il n'a été sanctionné à la fois par la Chambre des seigneurs et par la couronne. Ce qui signifierait que le pouvoir législatif n'est dans la Chambre législative que si la couronne et la Chambre haute, nommée par la couronne, veulent bien le permettre. Voilà où en est l'apprentissage constitutionnel de la monarchie, à Berlin comme à Vienne, à Vienne comme à Berlin.

L'exemple du roi Othon fera réfléchir peut-être. Les Grecs ne veulent pas de dynastie allemande, et c'est pour cela qu'ils chassent leur roi. Les Prussiens au contraire veulent une dynastie *allemande*, un roi allemand. Mais dans ce cas, nous dira-t-on, pourquoi ne veulent-ils pas aussi un budget qui leur donne une puissante armée ? Pourquoi ne suivent-ils pas leur souverain qui rêve à remplacer la simple *landwehr* par des soldats réguliers, plus nombreux, mieux disciplinés, plus capables d'entreprendre, le cas échéant, les grandes choses que la Prusse pourrait être tenue d'accomplir une fois ou l'autre. Les Prussiens, il faut le croire, sont prudents. Ils savent qu'une grosse armée dans la main d'un souverain est une arme à deux tranchants, et qu'elle peut fort bien servir à deux fins. Peut-être aussi s'imaginent-ils que pour l'avenir réservé à la Prusse — s'il lui est réservé un avenir — la liberté et l'élan national sauront bien, à l'heure

opportune, trouver des ressources. Et puis, les grosses armées font les gros budgets, qui font les lourds impôts. Or, la Prusse maintient avec peine l'équilibre de ses finances ; elle n'est pas riche, pas assez dans tous les cas pour escompter sa gloire. Qui sait d'ailleurs si le roi Guillaume se soucie d'autre chose que de savourer le spectacle de régiments bien alignés ? Ce fut là de tous temps la marotte des souverains prussiens ; il n'y a peut-être pas autre chose dans le projet de budget caressé avec tant d'amour : une idée fixe ! Cependant...

Mais la mission de la Prusse ? mais l'Allemagne ? — Tout vient à point pour qui sait attendre. Mais encore, l'Allemagne attend depuis si longtemps ! Elle fera peut-être sagement d'attendre encore. On dit, de ce côté-ci du Rhin, des choses fort spirituelles sur ses flegmatiques aspirations vers la patrie véritable et vers l'union. Il est si facile de la railler à cet endroit, qu'on devrait s'en dispenser. Si nous voulions, d'ailleurs, y regarder de près, nous verrions aisément que nous ne devons pas avoir de l'ironie de reste pour nos voisins, et que, réussir trop vite, est un écueil aussi pour les peuples. La liberté s'accommode mieux du flegme que de l'impatience.

Le président Lincoln a frappé juste ; nous n'en voulons d'autre preuve que cette réclame faite par le Sénat de Richmond :

« A partir du 1^{er} janvier jusqu'à la fin de la guerre ou jusqu'au retrait de la proposition Lincoln, tout officier fédéral fait prisonnier sera condamné aux travaux forcés, et tout officier fédéral blanc commandant un corps de Noirs contre les confédérés ou cherchant à provoquer l'exécution de la proclamation Lincoln, sera mis à mort. »

Le défaut de la cuirasse se montre à nu ; c'est par là que le Sud sera frappé à mort. M. Charles Sumner, sénateur de l'État de Massachusets, a commenté admirablement à Boston l'acte présidentiel.

« Des nations étrangères nous prédisent, a-t-il dit, que la séparation aura lieu. Mais, je le demande, où sera la limite des deux nouveaux États ? La paix, fondée sur la séparation, serait en réalité la guerre éternelle, toujours renaissante, chronique. Si jusqu'ici nous avons eu foi dans la doctrine de Monroë, si nous n'avons jamais voulu nous réconcilier avec l'idée d'une nation européenne posant le pied sur notre continent ; comment veut-on que nous reconnaissons sur une frontière douteuse un empire noir, une de ces nations que Shakspeare appelle une « nation impudente » envenimée contre nous, nous-mêmes envenimés contre elle ? En ces circonstances, il nous faut donc faire deux choses : vaincre les rebelles, puis les ramener à nous par la conciliation. Avec la victoire viendra la clémence, l'amnistie ; mais, d'abord, il nous faut la victoire ! »

Et le Nord remportera la victoire, il y marche depuis les dernières mesures de son président par une voie infailible. On ne fait pas la guerre, même défensive, sans argent. Le Sud n'a pas de ressources en dehors de ses cotons, et le coton ne vaut rien s'il n'est vendu. Pour résister encore, il faudra bien que les planteurs vendent tout ou partie de leurs récoltes. Chez eux aussi, chez eux surtout, le coton est roi, et la famine du coton se fera d'autant plus sentir, que les stocks seront plus abondants et que les rebelles seront plus vivement pressés sous le coup d'un envahissement progressif de leurs territoires. Voilà pour le côté européen de la question. Si la guerre se prolonge, l'Europe aura du coton, parce que les planteurs ne pourront sans finances continuer la guerre. Mais nous ne croyons pas, avec la tournure décisive que va nécessairement prendre la lutte, que celle-

ci se soutiendra encore longtemps. Le Sud est aux abois, il le sera de plus en plus. Obligé de faire de la dictature et d'en faire toujours davantage, il usera son propre ressort en le tendant à l'excès. Peut-être fera-t-il de la sorte surgir dans ses propres États un parti moins défavorable à la cause fédérale.

Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons que la nouvelle politique de Washington crée une immense responsabilité. Cette avalanche noire que la victoire, en avançant, grossira pour la précipiter vers le Sud, il faudra qu'elle soit dirigée et maintenue dans les bornes de l'humanité. C'est un mouvement que les chefs de l'armée fédérale devront organiser, discipliner sévèrement à mesure qu'ils le susciteront. Tâche impossible, dira-t-on. Et pourquoi? Les planteurs ont réussi à maintenir les Noirs. Le Nord, mieux armé que le Sud, et armé pour leur délivrance, doit pouvoir ce que le Sud a su faire en des circonstances plus difficiles. En disséminant les nègres affranchis dans les régiments de son armée, il profitera de cet appoint décisif apporté à ses forces, sans risque sérieux de se voir débordé par lui.

« On me dit, poursuit M. Sumner, que l'esclavage n'est point notre objet immédiat; qu'il sera temps d'y toucher quand la guerre sera finie. Mais c'est pour finir la guerre que nous sommes obligés de toucher à la question de l'esclavage. Enfin, on fait appel à ma pitié, on évoque le fantôme d'une guerre servile. A Dieu ne plaise que j'oublie jamais les devoirs de l'humanité! Mais je ne vois aucune raison, aucune force qui puisse garantir les rebelles contre les conséquences de leur propre conduite. Qui s'est mis en rébellion contre le gouvernement paternel? Qui a donné l'exemple de la révolte? Qui a semé le deuil dans nos familles? On se fait d'ailleurs une fausse idée de la race africaine : les scènes de cruauté de Saint-Domingue, dont on parle si fréquemment, n'ont eu lieu que lorsqu'on a cherché, dans une heure fatale, à replonger les Noirs dans l'esclavage dont on les avait affranchis. L'heure de la libération en a été exempte...

« Sans l'aide des esclaves, cette guerre ne peut être terminée heureusement. En faisant cette affirmation, je sais quelle responsabilité j'assume. Mais le temps est venu où il faut dire toute la vérité. La guerre est, qui ne le sait? chose incertaine, et je ne veux point douter que la fortune bénisse encore nos armes. Nous pouvons vaincre peut-être la rébellion, sans avoir recours aux esclaves. Mais, sans eux, notre victoire ne sera qu'incomplète. Il ne suffit point de battre des armées, il nous faut reconquérir de vastes régions et y rétablir la paix avec l'ordre. Cela ne se peut qu'en coupant le mal dans sa racine, qu'en détruisant la cause de tant de troubles, de haines, de colères. Tant que l'esclavage durera, tous ceux qui en profitent chercheront à échapper à l'Union : l'esclavage détruit, il ne leur restera qu'à se réfugier dans son giron protecteur. Les États à esclaves sont, qu'on me permette cette expression, centrifuges; supprimez l'esclavage, et, de toute nécessité, ils deviendront centripètes. L'émancipation seule, et c'est ce qui justifie la conduite du président, donne à la guerre actuelle une *finalité*. Il y a dans *Don Quichotte* un chapitre intitulé : « Conclusion où on ne conclut rien. » Et ce serait là le vrai nom de cette guerre, si elle laissait debout l'esclavage. »

Après cette décisive argumentation, il n'y a que M. Proudhon, « ce vigoureux logicien de la démocratie, » qui pourrait encore démontrer la sainteté de l'esclavage et la nécessité de diviser l'Amérique contre elle-même.

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME VINGT-TROISIÈME

Première livraison.

1^{er} SEPTEMBRE 1862.

Études critiques sur les Évangiles (premier article), par <i>M. Michel Nicolas</i>	5
L'Émigration française en Allemagne, 1790-1815, portraits, caractères et anecdotes, par <i>M. de Lescure</i>	34
Nouvelles lettres de la princesse Palatine (troisième et dernière partie), par <i>M. Guillaume Depping</i>	54
La République monacale du Mont-Athos (deuxième et dernier article), par <i>M. Ch. N. Pischon</i>	95
Les Filles romanesques (cinquième et dernière partie), par <i>M. Jules Kergomard</i>	128
Bulletin bibliographique et critique	164
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Littérature : <i>Félix Roquain</i> , <i>Lucy Vernon</i> . — Sciences : <i>G. H. Love</i> , Essai sur l'identité des agents qui produisent le son ; Spiritualisme rationnel.	
BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Périodiques allemands.	
BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE. Histoire.	
BIBLIOGRAPHIE ESPAGNOLE. Périodiques espagnols.	
Chronique politique, par <i>M. Eugène Maron</i>	181

Deuxième livraison.

1^{er} OCTOBRE 1862.

La Confession de Madeleine (premier article) par <i>M. Charles Dollfus</i>	185
Le développement du monothéisme chez les Grecs, traduit de l'allemand du docteur <i>E. Zeller</i>	208
L'Inde, ses origines et ses antiquités (troisième et dernière partie), par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i>	228
La peine de mort (deuxième article), par <i>M. V. Chauffour-Kestner</i>	267
De la production chevaline en France (deuxième et dernier article), par <i>M. Guy de Charnacé</i>	279
La Campagne de 1860, Souvenirs de l'Italie méridionale (dernière partie) ; traduit de l'allemand de <i>M. W. Rüstow</i> , par <i>M. Charles de Robertsau</i>	302
Les antiquités de la collection Campana (premier article), par <i>M. F. Baudry</i>	324

Courrier d'Allemagne : Le Congrès; par <i>M. A. Maillard</i>	343
Correspondance de Londres, par <i>M. Philipps</i>	350
Bulletin bibliographique et critique..	355
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Littérature : <i>Octave d'Assailly</i> , Les chevaliers-poètes de l'Allemagne; <i>André Léo</i> , Un mariage scandaleux.	
BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Histoire ecclésiastique : <i>Dr F.-C. Baur</i> . Histoire de l'Église au XIX ^e siècle. — Périodiques allemands.	
Chronique politique, par <i>M. Charles Dollfus</i>	365

Troisième livraison.

1^{er} NOVEMBRE 1862.

Les demi-dieux de la Grèce antique (premier article), par <i>M. Albert Réville</i>	369
La Constitution de l'Angleterre (deuxième partie), par <i>M. Théodore Karcher</i>	401
L'émigration française en Allemagne (1790-1815), portraits, caractères et anecdotes (deuxième article), par <i>M. de Lescure</i>	441
La confession de Madeleine (deuxième article), par <i>M. Charles Dollfus</i>	480
Les antiquités de la collection Campana (dernier article), par <i>M. F. Baudry</i>	501
Vie, gestes et guerres privées du chevalier Gœtz de Berlichingen, surnommé à la Main de fer, écrits par lui-même (troisième article).....	524
Poésies : Le chant des éclaireurs, par <i>M. H. du Pontavice de Heussey</i>	533
Soirs d'automne, par <i>M. André Theuriel</i>	536
Correspondance de Londres, par <i>M. A. Laugel</i>	538
Bulletin bibliographique et critique.....	543
BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE. Histoire : <i>J. Zeller</i> , L'Année historique. — Droit : <i>S. G. Zézas</i> , Études historiques sur la législation russe. — Littérature : <i>J. Lamber</i> , Récits d'une paysanne; <i>J. Autran</i> , Le poème des beaux jours.	
BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE. Périodiques allemands.	
Chronique politique, par <i>M. Charles Dollfus</i> ...	555

CHARLES DOLLFUS,

Directeur, gérant responsable.





